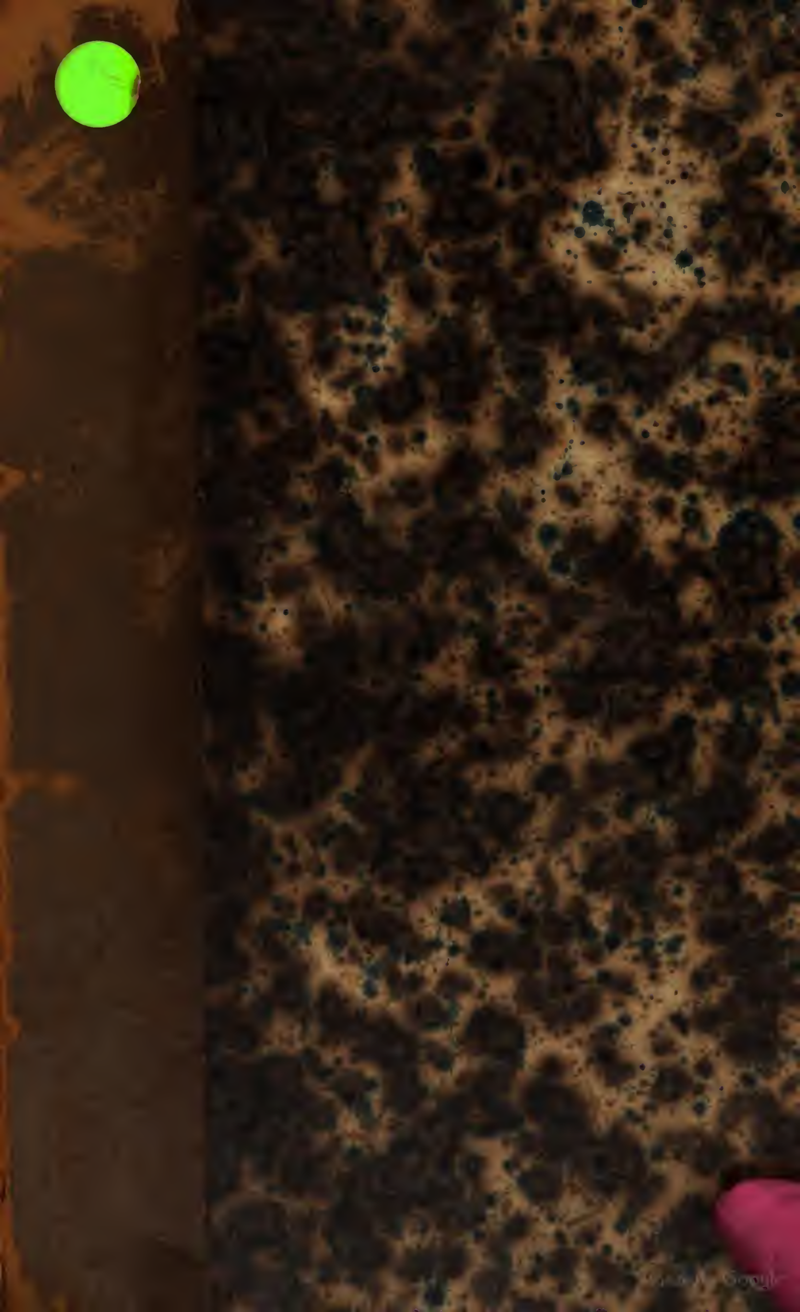



SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE



GÉOGRAPHIE

GÉNÉRALE COMPARÉE.

GÉOGRAPHIE

GÉNÉRALE COMPARÉE.



GÉOGRAPHIE

GÉNÉRALE COMPARÉE.


T
SB

RAPHIE

LE COMPARÉE.

GÉOGRAPHIE

GÉNÉRALE COMPARÉE.



GÉOGRAPHIE

GÉNÉRALE COMPARÉE.



IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

GÉOGRAPHIE

GÉNÉRALE COMPARÉE,

OU

ÉTUDE DE LA TERRE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA NATURE ET AVEC L'HISTOIRE DE L'HOMME,

POUR SERVIR DE BASE A L'ÉTUDE ET A L'ENSEIGNEMENT

DES SCIENCES PHYSIQUES ET HISTORIQUES;

PAR

KARL RITTER.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR E. BURET ET ÉDOUARD DESOR.

TOME II.

PARIS,

PAULIN, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 6.

DÉCEMBRE M DCCC XXXV.

SECONDE PARTIE.

TRANSITION DU PLATEAU AUX BASSES-TERRES.

SYSTÈMES D'EAUX, GRADINS.

I.

GRADINS ET SYSTÈMES D'EAU DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

§ 19.

Jusqu'à présent nous ne connaissons que trois fleuves qui, du plateau de l'Afrique, portent leurs eaux à l'Océan : ce sont le Zaïre à l'ouest, le Zambèze à l'est, et le grand fleuve ou le fleuve d'Oranje qui, traversant le côté méridional du Plateau, va se jeter dans l'Océan éthiopique. L'étendue de leur domaine, jointe à la forme tout-à-fait caractéristique de toute cette partie du monde, leur donne une très grande importance dans la géographie : tous trois prennent leur origine dans l'intérieur des hautes terrasses; toutefois, sous le rapport de leurs eaux, ils n'appartiennent qu'à un ordre inférieur, si on les compare aux grands fleuves des autres parties du monde : tous les autres fleuves de l'Afrique, du troisième ou du quatrième ordre, qui n'ont leurs sources que sur les avant-terrasses, méritent à peine le nom de rivières; la plupart, coulant au sud, sont desséchés pendant la saison brûlante; mais, à

la saison des pluies, ils se changent en torrens désastreux, qui, cependant, pour le bonheur des riverains ne conservent pas long-temps leur abondance. Le fleuve des Eléphans et le Bergrivier appartiennent au petit nombre de ceux qui coulent pendant toute l'année (1). Ceux qui se dirigent vers le sud et l'est ont tous de grandes barres de sable à leur embouchure, et sont presque tous guéables pendant le reflux (2). Leurs eaux ne sont abondantes que dans le pays des Cafres; sur la côte occidentale, ils se perdent souvent dans le sable avant d'atteindre la mer.

Un autre accident, commun aux trois grands fleuves, c'est que leur cours inférieur a très peu d'étendue, comparé au cours supérieur, parce que les terrasses littorales sont partout très étroites.

Le Zaïre à l'ouest et le Zambèze à l'est, dont nous ne connaissons que les gradins dans le Kongo et le Monomotapa, ont déjà été décrits en d'autres endroits. (*Voy.* t. I, p. 179 et 351.) La plus grande étendue de leur cours est encore pour nous dans une profonde obscurité. Néanmoins il est presque impossible de ne pas s'apercevoir, au premier coup d'œil, qu'il existe dans leurs principaux rapports une complète analogie, et qu'ils appartiennent tous deux à un seul et même système (3). Tous deux prennent leur origine sur la Haute-Terrasse, se dirigeant d'abord, du sud au nord, parallèlement à l'axe longitudinal du Plateau; tous deux se fraient leur cours à travers les chaînes latérales, où ils forment plus ou moins de cataractes; se courbant ensuite des deux côtés à angles droits, ils pénètrent en ligne directe à travers la terrasse moyenne, et vont se

---

(1) Barrow, I, p. 372.

(2) Lichtenstein, Reise, I, p. 82.

(3) Dos Sanctos, Aeth. Or., dans Purch., Pilgr., II, fol. 1543. — Marmol, Africa, III, p. 113.—Thomann, Reise und Lebensbeschreibung. — Pigafetta, dans Lopez, p. 9, 12, 15, 51. — Labat, Relat., I, 46.

décharger dans l'Océan, le Zaïre à l'ouest, le Zambèze à l'est. Mais, avant d'entrer dans les basses terres, ils ont encore des cataractes, des sauts et des détroits à passer (le Zambèze au-dessus de Séna, le Zaïre au-dessus de Soundie), et ce n'est qu'après les avoir surmontés qu'ils deviennent calmes et navigables; tous deux fertilisent leur petit Delta par de fréquens débordemens. La même analogie s'observe dans les gradins de ces systèmes d'eau; les gradins supérieurs ont été de tout temps stériles, tandis que les gradins moyens sont devenus le siége de grandes puissances politiques; les gradins inférieurs fertiles, mais insalubres, ont été, de tout temps, le tombeau des étrangers.

L'influence du parallélisme général, de la ressemblance et de l'uniformité qui caractérisent toutes les parties de l'Afrique se manifeste aussi très visiblement dans les rapports de ces deux systèmes d'eau entre eux.

Nous allons maintenant examiner en détail le dernier de ces trois grands fleuves, celui du sud.

CHAPITRE PREMIER.

SYSTÈME D'EAU DU GRAND FLEUVE OU DU FLEUVE D'ORANJE.

Le domaine de ce fleuve, presque entièrement inconnu il y a cinquante ans, nous ramènera encore une fois dans le Plateau africain. Depuis quelque temps nous avons obtenu, des bords de l'Oranje, des renseignemens authentiques sur les efforts qu'y font les Européens pour avancer les progrès du christianisme parmi les naturels de ces contrées; ces relations nous ont fait connaître aussi plus exactement la nature du pays et de ses habitans.

Le capitaine Gordon (1) est le premier qui, en 1777,

(1) Paterson, Narrative, 1789, p. 61 et 63.

dans les excursions qu'il fit du Cap à l'est, s'avança jusqu'à ce grand fleuve; il lui donna, en l'honneur de son souverain, le nom d'*Oranjerivier*, fleuve d'Oranje. Paterson, qui le suivit de près (en 1778), parvint jusqu'à son embouchure. Peu de temps après, Truter et Sommerville (1801), et Janssens et Lichtenstein (1805) le traversèrent dans son cours moyen (1). Depuis lors, les missionnaires ont pénétré, en beaucoup d'endroits, jusqu'à ses bords. John Campbell reçut, en 1813, de la société des missions de Londres, la tâche pénible, mais honorable, de visiter toutes les nouvelles communautés chrétiennes de l'Afrique méridionale. Ce noble prédicateur, qui s'est acquitté de sa mission avec tant de zèle et de dévouement, a suivi le fleuve depuis son cours supérieur jusque près de son embouchure; c'est le voyageur qui a parcouru la plus grande étendue de l'Afrique de l'est à l'ouest, et nous lui sommes redevables des renseignemens les plus importans, non seulement sur les contrées qu'arrose le fleuve et sur leurs habitans, mais encore sur les progrès importans qu'ont faits, depuis peu, les vérités de l'Evangile, parmi ce peuple docile. Le christianisme répandra rapidement la lumière dans ces contrées, si l'amour pour ces malheureux, la piété et l'expérience qui ont dirigé Campbell dans toutes ses entreprises, continuent d'animer les missionnaires indigènes dans leurs pénibles travaux (2).

Ier ÉCLAIRCISSEMENT.

Cours supérieur.

Les sources du fleuve sont situées à la limite orientale

---

(1) Barrow, Voy. to Cochinchina, p. 372. — Lichtenstein, Reise, II, p. 362.

(2) Literary Gazette, et Verneur, Journal des Voyages, Paris, 1821, Avril, p. 51.

de la haute terrasse des Bosjesmans, sur le plan vertical, et jusqu'alors inconnu du Haut-Plateau, au nord des montagnes de Neige; ce plan vertical sépare le pays des Cafres de la haute terrasse, et porte probablement un grand nombre de hautes cimes (1). A l'est, habitent les tribus des *Tamboukies* et des *Mamboukies;* au nord-est, celles des *Mathimba*, des *Maduana* et des *Imbo.* Campbell rencontra quatre rivières qui, venant toutes de l'est et du sud-est, se réunissaient dans un seul lit, sous le méridien de l'Algoa-Baie entre le 28° et le 29° de lat. sud. Ce sont, en partant de l'est, le *Malalarin*, le *fleuve jaune*, le *fleuve d'Alexandre* et le *fleuve de Craddock.* Les trois derniers ont reçu leur nom des Européens; le Craddock, qui n'est qu'un bras de l'Oranje, a été pris autrefois pour le grand fleuve lui-même; le Malalarin a reçu son nom de Beetjuanes (Bootchuanas, suivant Campbell); les Coranas l'appellent *Ibhou*, d'autres le nomment encore le *cœur de l'Afrique*, mais rien ne nous apprend ce que signifie cette singulière dénomination. On trouve, dit-on, sur les bords de ce fleuve, une contrée magnifique, où l'eau, les arbres et la verdure, qui manquent partout à l'entour, présentent l'aspect le plus varié et le plus enchanteur. A son confluent dans le fleuve d'Oranje, le fleuve jaune est plus large que la Tamise pendant le flux. Ses bords sont couverts de forêts habitées par les giraffes. Dans le voisinage des deux affluens inférieurs, la contrée a la même apparence de richesse et de fécondité.

Campbell crut avoir sous les yeux la contrée la plus pittoresque de l'Afrique méridionale. Les matériaux nécessaires pour bâtir des villes se trouvaient partout en abondance, et les rivières semblaient devoir être très facilement rendues navigables. Déjà un établissement avait été fondé, dans le voisinage de l'Oranje, à Campbelldorf;

---

(1) Lichtenstein, Reise, II, p. 67.—Campbell, Travels in Africa.

on y parlait le hollandais, la langue des Coranas, celle des Beetjuanes, des Hottentots et des Buschmans. La mission de *Klaarwater* (eau claire), qui reçut plus tard le nom de *Griquastadt*, n'est située qu'à une journée et demie du rivage septentrional. Non loin de la mission, sur le chemin qui conduit de Graaf-Reynett à Litakou (*Lattakoo*, suivant Campbell), dans la direction du sud au nord, se trouvent les meilleurs gués du grand fleuve. Quelque route que l'on prenne pour s'y rendre, on a toujours à supporter, avant de l'atteindre, des fatigues et des privations de tout genre. Les hommes et les animaux ont surtout à souffrir de la soif dans ces contrées arides et désertes. Aussi l'aspect seul du fleuve réjouit de loin les voyageurs, ranima leur courage, et donna à tous une ardeur et une vie nouvelles. Les animaux s'y précipitaient à travers les buissons, et manifestaient leur joie en agitant la queue : on pourrait, dit Campbell, l'appeler, à juste titre, le *fleuve de la vie*.

Truter (1), qui le traversa, entre le 23° et le 24° long. est, le trouva partagé en deux bras, dont chacun avait 1,800 pieds (600 *yards*) de largeur; au milieu se trouvait une île; l'eau était très profonde, et le courant entraîna une voiture, malgré l'habilité des Coranas qui le traversaient.

Lichtenstein passa le fleuve d'Oranje au mois de juillet; il avait alors 1,720 pieds de largeur et 20 de profondeur. On dit que, dans les hautes eaux, il a souvent un mille géogr. de largeur et 50 pieds de profondeur (2). A peu près à un mille et demi au-dessous du gué, le fleuve pénètre à travers une gorge étroite formée par deux rochers escarpés qui, dans le temps de la crue, font refluer les eaux vers sa source. La vallée supérieure

(1) Barrow, Voy. to Cochinchina, p. 372 et 373.
(2) Lichtenstein, Reise, II, p. 362.

paraît avoir été autrefois le bassin d'un grand lac, qui se serait écoulé par cette gorge. On aperçoit encore, en d'autres endroits, des rochers qui s'avancent jusque sur les bords du fleuve, et viennent souvent resserrer son lit. Ses eaux impétueuses et profondes entraînent alors des arbres et des rochers dans leur cours; souvent elles élèvent ainsi, dans la vallée, des espèces de digues qui les font monter à une hauteur extraordinaire en très peu de temps, et qui deviennent pour le pays de véritables forts naturels.

Lorsque Campbell, venant du sud, approchait de ces gués, il aperçut de vastes et immenses plaines qu'il appela plaines de *Burdar* et de *Wilk;* c'étaient de véritables steppes immenses et couvertes d'herbe. Il rencontra ensuite un fleuve salé, appelé *Brak*, qui disparaissait plusieurs fois pour reparaître ensuite. (Peut-être, dans la saison pluvieuse, atteint-il aussi le fleuve d'Oranje?) Les voyageurs, venant du sud, reconnaissent le voisinage du fleuve à quelques collines et à de petits arbres qu'on ne rencontre nulle part ailleurs au sud. Le fleuve était aussi large que la Tamise au pont de Londres, son cours impétueux et profond. Des milliers d'hommes et d'animaux domestiques trouveraient sur ses bords de l'emplacement et des pâturages; mais on n'apercevait nulle part la trace d'une main d'homme, pas une hutte ne s'élevait sur ses rives; partout d'immenses plaines couvertes de bruyères; la vallée était encombrée de blocs de pierre détachés, et de galets qui faisaient crier les roues des chariots. On apercevait au loin des lions à l'affût de leur proie, et la route était embarrrassée par des buissons épineux qui, suivant le nom qu'on leur donne, semblent dire au passant : *Arrête-toi!* Arrivé enfin au gué le plus commode qui conduit à Griquastadt, les voyageurs trouvèrent des Buschmans et des Coranas qui les aidèrent à passer.

REMARQUE. — *Griquastadt. Mission centrale.*

Cette colonie, qui tient son nom de la principale race de ses habitans, n'est qu'à dix journées de marche, au sud, de Litakou, ville des Beetjuanes; la frontière de la colonie, au sud, dans la direction de Graaf-Reynett, n'en est qu'à douze journées de marche. Campbell mit quatorze jours pour aller de la source du Malalarin à Griquastadt. Les habitans de cette contrée sont un mélange de différentes races; on leur donne le nom de *Hottentots bâtards*. Des missionnaires se sont établis parmi eux, et ce n'est qu'après cinq ans qu'ils parvinrent à les faire renoncer à leur vie errante, qu'ils les habituèrent à construire des huttes et à cultiver la terre. Ils leur en donnèrent eux-mêmes l'exemple en fondant un grand et fertile jardin, qui produisit bientôt des abricots, des prunes, et, en 1812, les premiers raisins. Depuis cette époque, tous les colons plantèrent dans leurs jardins des citrouilles, des haricots, des pois, du millet, du maïs et des pommes de terre; ces dernières viennent aussi bien ici que dans les *paramos* de leur patrie. Burchell les répandit encore plus loin dans l'intérieur de l'Afrique. La principale culture est celle du tabac; tous les Africains du sud ont pour cette plante une passion invincible. La paroisse de Griquastadt compte déjà un très grand nombre de membres; là, au centre de l'Afrique, une cloche européenne les appelle tous les jours à la prière. Un jour qu'on célébrait la sainte cène, on voyait au nombre des communians des Griquas, des Hottentots, des Hollandais, des Anglais et des Ecossais. Plus de cent naturels avaient déjà appris à lire, et s'édifiaient à la lecture de la Bible. Le nombre des auditeurs se montait toujours à trois cents, lorsque Campbell prêchait.

Les Griquas sont honnêtes et fidèles; les habitans de la colonie du Cap leur font crédit, à cent mille de distance. Mais ils ne sont pas encore assez civilisés pour se garantir contre les fourberies des blancs avec lesquels ils sont en rapport, et qui les trompent facilement. Un missionnaire les dit tendres, sensibles, irréfléchis et oublieux. La mission de Griquastadt, dit Campbell, est un grand bienfait pour toute l'Afrique méridionale. A l'est, sur le Malalarin supérieur, *Malapize* et *Makun-Kraal*, sont destinés à recevoir de nouvelles missions, ainsi que *Litakou*, au nord; les chefs et les rois de ces contrées voient avec plaisir les missionnaires européens. Matibi, roi des Beetjuanes, disait à Campbell, dans l'audience qu'il lui accorda : « Envoyez-moi des maîtres, je leur servirai de père. »

A quelques journées de marche, à l'ouest de Griquastadt, on rencontre la station la plus occidentale de la mission, *Hardcastle*, située au milieu de montagnes d'asbeste, dans une magnifique

contrée. Cette commune comptait, à l'époque où Campbell la visita, 885 membres, tous chrétiens.

Griquastadt est destinée à devenir très importante dans l'histoire du développement de la civilisation sur ce plateau. Elle est située au centre de l'Afrique, sur le plus grand fleuve de la contrée, et c'est là que la culture a pris d'abord racine; c'est là qu'a été rédigé le premier code, composé de quatorze articles; les Africains qui, jusqu'alors, n'avaient reconnu ni juges, ni lois, l'ont accepté volontairement, et ont juré de lui obéir; les membres de toutes les autres missions, dans l'intérieur du pays, se sont empressés de suivre l'exemple des habitans de Griquastadt.

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

Cours moyen.

A partir de *Hardcastle*, le grand fleuve prend son cours vers l'ouest entre le 28° et le 29° de latit. sud et sans jamais dévier de sa direction normale, si ce n'est dans ses méandres; il ne reçoit plus aucun affluent jusqu'à son embouchure, son cours moyen n'a pas de vallées, le bord septentrional ne présente que de vastes plaines qui sont presque de vastes déserts; sur le bord méridional, l'Oranje s'étend le long d'une contrepente escarpée, dont les rochers nus et à pic s'étendant du sud au nord, atteignent souvent le fleuve, le traversent même quelquefois, et rendent ainsi le voyage sur ses bords impossible.

L'Oranje se montre ici comme tout ce qui apparaît sur le Plateau, dans un état imparfait et peu développé; il ressemble au Sénégal par son cours vers l'ouest; il se rapproche de ce fleuve ainsi que du Niger et du Nil, en ce que tous quatre ne sont grossis par aucun affluent, ni dans leur cours moyen, ni dans leur cours inférieur (nous savons du moins que le Niger n'en reçoit pas du nord), phénomène qu'on aurait peine à retrouver dans les autres parties du monde.

Jusqu'à présent le fleuve d'Oranje manque encore en-

tièrement de rivages fertiles ; nulle part le sol n'est couvert de terre végétale. Près de ses sources comme près de son embouchure, Jansen et Paterson trouvèrent partout le sol encombré de cailloux (1); Campbell nous dit la même chose de son cours moyen. D'innombrables blocs de pierre, des cailloux et des débris de rochers barraient le passage, et rendaient ainsi le chemin presque infranchissable pour les voitures attelées de bœufs, tandis qu'à côté de la route, les roues s'enfonçaient jusqu'à l'essieu dans le sable. Un grand désert de sable commence sur la rive droite du fleuve, et va se perdre au nord dans les plages lointaines et inconnues du centre de l'Afrique. Des Beetjuanes racontaient qu'ils y avaient erré pendant cinq mois, se dirigeant d'abord vers le nord-est et ensuite vers le nord, mais qu'ils n'y avaient trouvé d'autre nourriture que des melons sauvages, qui donnent de l'eau quand on les expose au feu. Ces faits furent confirmés par les Coranas.

Les tourbillons de sable causent souvent de grands ravages dans ces terres élevées où l'on éprouve en même temps le plus grand contraste de chaleur et de froid ; l'hiver il gèle souvent la nuit, tandis que dans le jour, les rayons du soleil sont presque insupportables. On s'étonne que, malgré les changemens subits que cette variété de température fait éprouver à l'atmosphère, il ne tombe ni pluie ni rosée pendant la moitié de l'année. Il paraît que ces grands contrastes dans l'atmosphère ne sont pas sans influence sur la stupidité des habitans.

Les animaux sont rares dans ces contrées, l'hippopotame qui, le jour, se tient caché dans le fleuve, ne monte que la nuit sur le rivage; des lions parcourent les frontières du désert ; les rives seules du fleuve sont couvertes de broussailles épaisses et rabougries ; çà et là on aperçoit

(1) Paterson, Narr., p. 63.

dans le désert un buisson d'épine dont les pointes semblent vouloir arrêter et saisir tout ce qui passe. Quelques plantes juteuses se rencontrent sur les cimes des rochers. Des végétaux, qui s'élèvent en pyramide jusqu'à la hauteur de 16 pieds, ont souvent 10 à 12 pieds de pourtour. L'arbre des giraffes est très commun, les oiseaux sèment sur ses branches des plantes parasites de toute espèce. Le petit nombre de Coranas qui habitent dans ces tristes déserts, par exemple dans la *Filps-Huimans* et *Koks-Kraal,* vivent dans la plus abrutissante inaction; on les voit étendus sur l'herbe à côté de leurs chiens, se réchauffant aux rayons du soleil jusqu'au retour du repas prochain, et passant tout leur temps à dormir pendant que leurs troupeaux paissent à loisir dans ces vastes plaines. Ils ne plantent ni ne sèment. Quand les étrangers arrivèrent, ils les regardaient d'un œil morne et hébété, et ne faisaient attention ni à leur présence au milieu d'eux, ni à leur séjour. « Ils sont enfermés, dit Campbell, comme entre des murailles dans le centre de cette grande partie du monde, et ils semblent même n'avoir jamais entendu parler de la mer. Sans volonté et sans force, ils ne se montraient disposés ni à recevoir les missionnaires, ni à rejeter les lois qu'on leur proposait; nous sommes, disaient-ils, un peuple divisé et ne pouvons rien décider. » Les oiseaux qui, dans ce pays, paraissent aussi rares que les hommes, habitent comme eux les *Kraal;* souvent on voit sur un rocher vingt à trente nids, tandis qu'à l'entour on n'en trouve pas un seul. Ces nids, communs à plusieurs familles, ont souvent 4 *yards* (aunes) de circonférence, et jusqu'à dix-sept entrées; ils sont la demeure de petits oiseaux de la grosseur des chardonnerets.

REMARQUE. — *Cristallisations, absence de pierres précieuses.*

La rive droite du fleuve, près de Hardcastle, et la contrée qui entoure cette mission, au nord, et qu'on appelle *le Coin final de la terre*, se distinguent par des montagnes d'asbeste qui brillent des plus belles couleurs; elles paraissent vertes, bleues, etc., et servent ici à réparer les chemins. Une colline, près de Griquastadt, et une autre, près de Koks-Kraal, étaient couvertes de magnifiques géodes (sans doute de cristal de roche). Nous citons ceci comme un fait remarquable, car, à l'exception des montagnes de cristal du Congo, des mines d'émeraude, sur la mer Rouge, et du corindon, sur la côte de Guinée, nous ne connaissons pas un endroit dans toute l'Afrique qui produise de beaux cristaux. Cette forme, la plus parfaite des formations inorganiques, serait-elle plus rare en Afrique que dans les autres parties du monde? N'y trouverait-on pas de cristaux, comme on n'y trouve pas de volcans? N'est-il pas toujours remarquable que, tandis que la Haute-Asie est célèbre, dans l'Altaï, par ses bérylles, dans l'Imaüs, par ses rubis, les terrasses, par leurs diamans, etc.; l'Europe et l'Amérique, par des cristallisations non moins développées, des turmalines, des vésuvianes, etc., l'Afrique n'ait pas encore produit une seule pierre précieuse? Nous n'en trouvons pas la moindre indication ni dans les auteurs anciens, ni dans les modernes, cependant l'on s'est livré de tout temps à la recherche de l'or dans l'intérieur de l'Afrique, et si l'on avait trouvé des pierres précieuses, on en aurait fait assurément usage. Il n'en est jamais question dans le commerce du Soudan, et elles ne sont jamais l'ornement des rois africains; tandis qu'elles caractérisent d'une manière toute particulière l'Orient asiatique.

3e ECLAIRCISSEMENT.

Cours inférieur.

A partir de *Koks* ou *Orlam-Kraal* (21° longit. est), à l'ouest, le rivage de l'Oranje, que les naturels n'appellent que le Grand-Fleuve, est hérissé de rochers, et souvent si impraticable qu'il faut faire de grands détours à travers les montagnes du sud pour atteindre son cours inférieur.

C'est ici, à ce qu'il paraît, qu'il faut placer la première pente de la Haute-Terrasse qui, jusque-là, s'étendait sur une vaste plaine, et ne s'inclinait qu'insensiblement à l'ouest. Au-dessus de ces passes de rochers est situé le pays des Griquas; au-dessous, à l'ouest, le pays des Namaquas. Deux Européens, avant Campbell, avaient déjà essayé une fois de prendre cette route pour arriver au cours inférieur de l'Oranje; mais, n'ayant rencontré sur les bords du fleuve, jusqu'à quelques milles dans les terres, que des rangées de rochers impraticables et un pays sec et aride, ils crurent impossible de pénétrer plus avant et s'en retournèrent à Griqua. Campbell, accompagné de ses fidèles Hottentots, surmonta toutes les difficultés et tous les dangers auxquels on est exposé dans ces affreuses gorges de rochers et dans les déserts brûlans où les lions, les serpens et les Buschmans suscitent à chaque pas de nouveaux périls au voyageur. A quelques journées de marche à l'ouest de Koks-Kraal, tout le pays offrait le tableau de la plus sauvage confusion. « On pourrait, dit Campbell, appeler cette contrée la capitale des rochers. Ils couvrent la surface à plusieurs milles à la ronde; partout chauves, dentelés et déchirés, ils s'élèvent à pic comme des monceaux de ruines; à travers leurs profondes coupures se précipite le fleuve, dont les rives escarpées et perpendiculaires ont quelquefois 500 pieds de hauteur. » Cette description nous rappelle les roches de grès que traverse l'Elbe dans son cours depuis la Bohème jusqu'à Pirna en Saxe. Les rochers présentaient des excavations de couleur rouge; sur les deux côtés du fleuve s'élevaient deux rochers isolés de couleur noire; on aurait dit deux énormes masses de fer; peut-être était-ce du basalte. La scène présentait partout la grandeur, la confusion et l'horreur; les graminées qui couvraient le sol fourmillaient de serpens; les fentes des rochers étaient remplies d'eau, et les chaînes qu'ils formaient s'étendaient au loin dans l'inté-

rieur. Le jour suivant, on aperçut une prolongation de cette chaîne semblable à la grande muraille de la Chine, et qui s'étendait au nord jusqu'à trente milles anglais dans le désert. Le désert de sable qui entoure l'extrémité de ces rangées de rochers est rempli de lézards, de souris et de lions; on n'y rencontre d'autres végétaux que quelques plantes juteuses; c'est le repaire des Buschmans qui guettent le passage des caravanes pour dépouiller les voyageurs.

Au dire des Hottentots, le Grand-Fleuve doit former ici de hautes chutes d'eau; Campbell ne vit que de petites cataractes et d'impétueux rapides, mais à une profondeur vertigineuse; peut-être n'aperçoit-on les cataractes qu'à l'époque du gonflement des eaux, peut-être même sont-elles situées plus haut ou plus bas.

Les étranglemens du fleuve se prolongent au loin à l'ouest, au-delà des monts Cabas et jusqu'à Pella, première colonie de Namaquas, où l'on arrive en descendant une longue colline. Campbell mit trente-trois jours pour aller de Griquastadt à Pella. Cette colonie est située à un mille du fleuve sur un sol de sable, sec et blanc, couvert seulement de quelques misérables buissons. La contrée est aride et encaissée au nord et à l'est entre de hautes montagnes noires et sauvages. Les bords de l'Oranje sont tellement encombrés de rochers qu'il serait impossible d'y habiter. Dans un ravin qui conduit de la colonie à l'Oranje est une rivière d'eau salée qui, pendant le voyage de Campbell, disparut huit fois. Les bords du fleuve étaient couverts de rochers nus, de couleur rouge et noirci, comme s'ils avaient été brûlés dans une fournaise (cette couleur leur vient peut-être de l'oxide de fer). Ils s'élèvent en masses énormes et présentent la plus bizarre structure. Campbell sortit de la vallée du fleuve par un autre ravin, formant un escalier immense de deux milles anglais de longueur. Ces degrés avaient souvent jusqu'à

deux pieds de hauteur, et, parfois seulement, 2 ou 3 *yards* (aunes) de largeur, ce qui les rendait très difficiles à gravir pour les chevaux; ce sont probablement des roches horizontales ou des bancs de roches secondaires. Arrivé à la cime des rochers, on voyait s'étendre la vaste plaine de sable couverte de salpêtre comme d'une croûte de neige.

Le cours du Grand-Fleuve, à partir de Pella, est, à ce qu'il paraît, très peu connu; Campbell ne nous en dit rien. D'anciennes relations (1) racontent que le fleuve se perd dans le sable, qu'il est absorbé par les déserts, et qu'il disparaît avant d'atteindre le rivage de la mer; elles ajoutent que ce phénomène s'explique, en partie, par le contraste que présente le climat sur les deux côtes de l'Afrique. En effet, le fleuve roule ses plus grandes eaux dans les basses terres, à l'époque où le soleil, presque perpendiculaire, a entièrement desséché et enflammé le désert de sable; et, dans la saison froide, période où les pluies sont fréquentes sur la côte occidentale, il n'a plus la force de se frayer une route à travers le sable. De cette manière, il n'a pas d'embouchure proprement dite; et, si jamais il réussit à porter ses eaux jusqu'à la mer, les sables mouvans l'auront bientôt comblé.

Cependant Campbell apprit à la ville du Cap qu'une île est située à l'embouchure du Grand-Fleuve, et que cette île avait été donnée à un particulier, par le gouvernement; qu'elle est entourée d'autres petites îles qui peut-être sont submergées dans la saison des pluies; qu'il y a quelques petits arbres sur le rivage, et qu'on y trouve aussi vraisemblablement des puits. On lui dit entre autres que le fleuve est traversé, dans la période du flux, par une barre de cinq brasses de profondeur; que sur le rivage est un attérage capable de protéger deux vais-

(1) Lichtenstein, R., II, p. 68.

seaux, et qu'en toute saison on peut y envoyer de la ville du Cap des vaisseaux chargés.

Ces deux relations, quoique contradictoires en apparence, peuvent très bien s'accorder entre elles. La forme fluide et la forme solide sont encore ici en lutte, et aucune d'elles ne l'a emporté sur l'autre.

Nous en sommes encore ici à l'histoire primitive de la terre. L'Oranje est un système de fleuve non développé, qui, cependant, atteint quelquefois l'Océan. Nous ne remarquons pas encore, dans son berceau, de haute vallée profonde; son cours moyen n'a pas encore déposé de terrain fertile sur les vastes plaines qu'il traverse; les murs de rochers s'élèvent encore gigantesques et audacieux, tout le long de ses rétrécissemens et s'étendent pendant plusieurs journées de marche du côté de la Haute-Afrique. Son cours moyen n'a pas d'affluens, parce que le Kouroman (Krooman) au nord et le Sackrivler au sud, fleuves qui, peut-être après des siècles, lui seront tributaires, se perdent maintenant encore dans les sables.

4e Eclaircissement.

Habitans des bords du fleuve.

Les habitans des bords de l'Oranje sont parfaitement en accord avec le système du fleuve et la conformation générale de cette partie de la terre qu'on appelle le cœur de l'Afrique; ils sont placés dans cette vie instinctive et sensuelle qui est l'état naturel de tous les peuples non encore développés. Ils n'ont ni religion, ni lois, ni arts, et ne connaissent, à proprement parler, ni vices ni vertus. Ceux de l'est sont robustes et forts, ceux de l'ouest, d'un naturel débile et faible; mais tous ont les plus heureuses dispositions à devenir meilleurs. Dès qu'on

s'approche d'eux avec bienveillance, ils reçoivent volontiers les conseils et les leçons qu'on leur donne; ils sont dociles comme des enfans, et comme eux facilement impressionables, insoucians et oublieux. Non éveillés encore à la vie spirituelle par la religion, ignorant les sentimens et les vertus qui résultent des liens de familles, des rapports politiques et sociaux, ils sont entièrement esclaves des forces matérielles de la nature, et ce n'est que peu à peu qu'il sera possible de les arracher à sa fatale puissance; si les peuples qui les ont devancés se font les sages tuteurs de ces infortunés enfans, alors, avec le secours d'en haut, pourra luire sur eux une nouvelle lumière. La propagation du christianisme a déjà fait des merveilles, et il est vraiment touchant d'entendre des paroles de sentiment et d'amour sortir de la bouche des peuples les plus sauvages : mais la reconnaissance de la vérité n'est que le premier pas pour arriver à la civilisation, car alors commenceront pour eux des luttes et des combats qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Le devoir de ceux qui se sentent appelés à devenir leurs bienfaiteurs et leurs maîtres sera de ne pas les abandonner, comme on l'a déjà fait en tant d'autres contrées de la terre, dans une lutte où ils ne sont pas capables de s'aider euxmêmes.

A côté du bien vient toujours le mal pour s'y opposer et le combattre. Le christianisme est prêché aujourd'hui dans seize missions; mais, à la suite des vrais apôtres, ont paru de faux prophètes et des imposteurs; avec les hommes de civilisation et de paix sont venus des bandes de brigands, comme celles que commandaient les deux chefs redoutés, appelés l'*Africain* et *J. Bloom*. En introduisant sur le Plateau la culture des plantes européennes, on y a aussi introduit celle du tabac, et l'usage en est devenu une passion chez ces peuples sensuels : l'habitude des liqueurs spiritueuses ne tardera pas non plus à exercer

sa funeste influence. Dans le commerce, le Européens trompent facilement ces peuples ignorans, et leur enlèvent leurs enfans pour les vendre comme esclaves.

Le meurtre et le vol étaient, jusqu'alors, des crimes inconnus chez les habitans du Grand-Fleuve, excepté chez les hordes errantes des sauvages Buschmans; la probité et la fidélité étaient en eux des vertus généralement reconnues. Le plus grand nombre menait une existence misérable et errante; les plus malheureux, comme les Coronas de la *Filp-et-Huimans-Craal*, étaient plongés dans un engourdissement morne et stupide; les plus sauvages, les Buschmans, courent çà et là comme les bêtes féroces à la poursuite de leur proie. Quelques-uns cependant se sont déjà éveillés de ce sommeil à des sentimens plus doux, et la paix, la satisfaction intérieure qu'ils éprouvaient, est le premier signe d'une véritable régénération.

Les étrangers apparaissaient généralement aux indigènes comme des êtres supérieurs. Matibi, roi des paisibles Betjuanes, disait à ses compatriotes en parlant des missionnaires : « Ces hommes sont nés avant nous, ils en « savent plus que nous, et leur sagesse nous rend muets. » On demandait à une Hottentote, après une prédication à *Groene-Kloof*, la cause de ses bruyans soupirs : « Je ne « peux, disait-elle, retenir mes larmes, quand je pense « que des hommes sont venus de si loin pour voir de « pauvres Hottentots. » Après le discours d'adieu de leur missionnaire, les esclaves hottentots du cultivateur *Roos* s'appuyaient tristes et pleurant contre la muraille et disaient : « Comment maintenant marcherons-nous notre « chemin ? »

Leur esprit comme leur corps n'est capable d'aucun effort, et il se fatigue facilement. Les malheureux Buschmans ne sont pas tous des sauvages barbares; ceux qui habitent la vallée inférieure ou les prairies du Grand-

Fleuve sont moins grossiers que ceux du cours supérieur qui vivent à la frontière du Carrou et des déserts, où ils errent sans cesse à la recherche du miel, à la poursuite du gibier et de leur proie.

Ce n'est pas le lieu de rapporter ici les traditions peu authentiques qui nous sont parvenues sur les rapports ethnographiques de l'intérieur de l'Afrique; nous aurons bientôt des notions exactes et complètes si la chaîne des missions réussit à traverser le centre de l'Afrique en suivant le cours du Grand-Fleuve. Elle formerait ainsi une route de communication entre la côte orientale et la côte occidentale, et alors se leverait une époque nouvelle dans l'histoire de cette partie du monde.

II.

GRADINS DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

SYSTÈME D'EAU DU SÉNÉGAL.

§ 20.

Le Sénégal prend son origine sur la terrasse des Mandingo, et son cours de l'est au nord-ouest marque la pente du plateau africain vers l'Océan atlantique. Ce fleuve et la Gambie, au sud, offrent un parallélisme complet, non seulement dans leur direction, mais dans tous les rapports de leur système. Le même parallélisme se manifeste, mais sur une plus petite échelle, entre la Gambie et le Rio-Grande. La triple analogie de ces formations vient donc confirmer encore l'uniformité qui caractérise toute la nature africaine. Cette ressemblance, cette communauté de formes exerce partout son influence dans cette partie du monde ; elle unit, comme par un lien commun, tous les êtres, même les plus développés, l'homme, les peuples et les états. Les parties de l'Afrique ne sont nulle part séparées en individualités isolées ; elles nous apparaissent, au premier coup d'œil, comme les membres intimement unis d'un seul et même corps.

1er Eclaircissement.

Cours supérieur du Sénégal.

La source (1) du Sénégal, sous le 11° lat. nord, est située à peu près 16 milles géographiques (80 *miles* anglais) à l'ouest de la source du Niger, et 20 milles géographiques (100 *miles* anglais) à l'est de celle de la Gambie. Le domaine des sources du Sénégal comprend une étendue de 40 milles géographiques (200 *miles* anglais) en largeur. La ligne que Mungo-Park tira de Kamalia à Néola, sur la terrasse des Mandingo, traverse tous ses nombreux affluens dans leur direction commune de l'est au nord-ouest. Trois d'entre eux se distinguent par leur grandeur extraordinaire.

Le *Bafing*, (2) qui signifie le *fleuve noir*, est situé entre le Cocora et le Falémé, et passe, chez les Mandingo, pour le principal bras du Sénégal. Mungo-Park le vit couler près de Manna, entre des forêts de bambous; son cours était calme, et son lit très profond. Après l'avoir franchi sur un frêle pont de bambous, il rencontra sur le bord occidental du fleuve une très haute chaîne de montagnes qu'il fut obligé de franchir.

L'affluent oriental du Sénégal, le Cocora (3), coulant entre des rochers escarpés, croît, dans la saison des pluies, jusqu'à une hauteur perpendiculaire de 20 pieds; il est, dit-on, très facile à passer, dans la saison des sécheresses; son nom de *fleuve du danger* indique assez qu'à toute autre époque de l'année, il est presque impossible de faire la route par les déserts de Jollonkadou ou par le domaine des sources du Sénégal, et qu'en tout temps, on y

(1) Mungo-Park Trav., dans Rennell, Append., p. xv.
(2) Ibid., p. 111.
(3) Ibid., p. 326.

est exposé à des périls de tout genre, comme Mungo-Park en fit la triste expérience.

Le *Falémé*(1), affluent occidental du Sénégal, était à sec lorsque le major Houghton le passa. Mungo-Park n'y trouva que deux pieds d'eau, près de Satadou, non loin de sa source. Il traverse le pays de Satadou, dans la direction du nord, et se précipite, non loin de la frontière septentrionale, comme un torrent impétueux, à travers des chaînes de rochers, où il forme les cataractes ou plutôt les rapides de *Caynoura*. Mungo-Park le passa à cheval, au-dessous des rapides, dans la saison de la sécheresse; il avait de l'eau jusqu'aux genoux; le fleuve était lympide et poissonneux. Rubault le passa à dos de chameau. Le Falémé est, jusqu'aujourd'hui, le plus grand affluent du Sénégal. Au-dessous des rapides de Caynoura, qu'on parvient toutefois à passer avec des canots, dans les hautes eaux, le Falémé est navigable jusqu'à son confluent avec le Sénégal, près de *Tafalisga*.

Le fort Saint-Pierre, dernier établissement des Européens sur cette côte, et en même temps le principal marché pour le commerce de l'intérieur (2), est construit au-dessous des rapides du Falémé. Ce fleuve est ici alimenté par un affluent oriental, le *Sanon-Colez* (Serra-Coles, suivant Houghton) (3), c'est-à-dire le fleuve d'or, venant du pays de Bambouc.

Le Cocora et le Bafing, en se réunissant, traversent la chaîne de montagnes, et forment les cataractes de Govima; de là, ils continuent leur cours à travers des lits de rochers, et, à l'endroit où ils coupent la chaîne limitrophe, ils forment la cataracte de Félou et un grand nombre d'autres rapides et de cascades que de Barros

(1) Proceedings, I, p. 247. — Mungo-Park Trav., p. 346, et Durand, Voy., II, p. 215.

(2) Durand, II, p. 264.

(3) Proceedings, I, p. 250.

compare aux cataractes du Nil (1). Suivant les anciennes relations, deux cataractes de 30 toises de hauteur se précipitent du haut de rochers perpendiculaires, et les eaux serpentent ensuite, pendant plusieurs lieues, à travers une gorge très étroite. Les nouvelles relations ne donnent à ces cataractes que 80 pieds de hauteur.

L'île de *Lantou* est située au-dessous de la cataracte de Félou (2), et le dernier rapide est, à ce qu'il paraît, au-dessus de Sami. Le Sénégal roule ici ses eaux calmes et limpides sur un lit de cailloux et de sable, bordé de rivages verdoyans et bien cultivés. Mais bientôt il quitte la nature pittoresque de la terrasse de Félou et de Bambouc, pour entrer dans les basses terres (3), où il est très profond. Ses eaux, claires jusque-là, deviennent troubles et foncées, et il n'est guéable nulle part. On le traverse sur des barques; les chevaux et les autres animaux le passent à la nage.

Cours moyen, depuis la cataracte de Félou jusqu'au Delta.

Le fort Saint-Joseph, à 7 milles au-dessous de la cataracte de Félou, est situé dans le royaume que les Français appellent *Galam*, et les Nègres (4), *Kajaaga;* ce nom est, dit-on, bien plus usité que celui de Galam. C'est ici que se concentrent les forces des Européens de l'ouest, des Maures ou des Berbères du nord, et des Mandingos de l'est; ce n'est qu'à grande peine que les Européens ont pu se

(1) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 32 b, et Labat, Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, II, p. 157.

(2) Durand, II, p. 59, et J.-B. Poirson, Cartes du cours du Sénégal, depuis son embouchure jusqu'à la cataracte de Félou, 4 feuilles, 1802.

(3) Muugo-Park Trav., p. 72.

(4) Ibid., p. 63. — Labat, Nouvelle Relat., I, p. 44.

maintenir jusqu'à présent en équilibre avec leurs voisins, dans ces contrées lointaines. A partir de Galam, le fleuve commence son cours calme et tranquille à travers un pays plane et horizontal, et ne rencontre plus d'autre obstacle qu'un écueil, près de *Donghel.* La cataracte de Félou est à 160 lieues de la mer, en droite ligne; mais le Sénégal parcourt, pour y arriver, un espace de 250 à 280 lieues (1), à peu près le double de la distance (2); de là son grand nombre de méandres. La pente du fleuve est, à ce qu'il paraît, très peu considérable.

Près du fort Saint-Joseph, appelé Dramanet par les indigènes, les inondations et les marais du Sénégal y rendent l'air très insalubre. Les dernières relations nous apprennent que ce fort est maintenant abandonné (3). Les dangers du climat sont encore plus redoutables dans les basses plaines, depuis Podhor jusqu'au Delta. Le fleuve forme ici plus de quarante îles, dont celles qui avoisinent le Delta sont petites, bien cultivées et couvertes de villages nègres. Son cours est une barrière remarquable (4) entre les Maures ou Berbères, habitant la rive septentrionale, et les Nègres Jolof (5), habitant la rive méridionale; ces derniers forment avec les colonies Foullah de Morphil, depuis plus de trois siècles et demi une quantité de petits états nègres indépendans, qui s'étendent, à peu d'exception près, jusqu'au Delta du Sénégal. On ne rencontre que peu de Nègres sur la rive droite, et encore moins de Maures sur la rive gauche.

---

(1) Labat, II, p. 157-172. — Labarthe et La Jaille, Voyage, p. 46.

(2) Golberry, p. 95.

(3) Labarthe, p. 48, et Proceedings, I, p. 252.

(4) Durand, II, p. 60. — Rennell, Appendix, p. 80.

(5) De Barros, Asia Dec, I, lib. 3, c. 8, fol. 33 a.

Cours inférieur. Delta.

Après un nombre infini de tours et de détours, les méandres du fleuve prennent fin sur la rive septentrionale et méridionale, dans les lacs de *Cayor* et de *Paniefoula* (1). Podhor est un fort français, situé à l'entrée du Delta, à 60 lieues de la mer. A l'époque du gonflement du Sénégal, les deux lacs que nous venons de nommer s'emplissent par l'abondance des eaux du fleuve, et, comme le lac *Mœris* dans le Delta du Nil, inondent au loin les pays voisins. Ces terres, ainsi submergées, gagnent, pendant l'espace du mois de Mai au mois de Décembre, une telle fertilité qu'elles rendent, au milieu des déserts de sable, les plus riches moissons de maïs et de riz (2); la plus fertile de ces contrées est le pays de *Marigot de Cayor*, situé au nord et habité, comme les autres, par les Nègres; il a 30 lieues de tour.

La marée remonte jusqu'à Podhor, et peut-être même au-delà, jusqu'à Donghel, dernier banc de rocher (3). Près de Podhor, non loin des forêts de gomme, à l'entrée du Delta, sont situés les trois endroits appelés *Escale du désert* (4), où les Maures ou plutôt les Berbères transportent deux fois par an, au mois de Décembre et au mois de Mars, d'énormes quantités de gomme qu'ils vendent aux Français. Le désert de Sahara touche ici immédiatement à la partie la plus fertile du Delta.

Au-dessous de Podhor, le Sénégal se sépare en plusieurs bras; le plus large prend d'abord son cours vers l'ouest; mais, au lieu de se jeter directement dans la mer, il se courbe soudain vers le sud, près de *Serinpale*, en formant

---

(1) Durand, II, p. 47.
(2) Labarthe et de La Jaille, Voy., p. 29.
(3) Golberry, p. 56.
(4) Durand, II, p. 113. — Labarthe, p. 30.

un angle droit, et n'arrive ainsi qu'obliquement à la mer, ce qui fait qu'il s'y jette sans aucune violence (1). La côte qui le force à cette déviation et qui est appelée la *langue de la Barbarie*, est un long banc de sable mis à sec; il doit sans doute son existence aux courans de la mer, qui se brisent avec violence contre la côte et rendent ainsi l'entrée du Sénégal très dangereuse.

Cette langue de sable coupe aussi transversalement le fleuve et forme ainsi une barre très dangereuse qu'il serait imprudent de vouloir passer, surtout dans la saison de la sécheresse où l'eau n'a que 12 à 15 pieds de profondeur; les vaisseaux qui ne tirent que 10 pieds d'eau peuvent seuls en tenter le passage, les autres sont condamnés à rester en rade. Dès qu'un vaisseau est parvenu à passer la barre, il trouve partout 7 à 8 brasses d'eau et pourrait facilement remonter, avec le flux, jusqu'à Podhor.

A trois milles de là, vers l'intérieur, est situé, sur une des îles fertiles du Delta, le fort Saint-Louis, principal établissement des Européens et bâti sur un sable fin et mouvant. Le bras oriental du Sénégal a 3,000, celui de l'ouest 1,000 pieds de largeur. De Saint-Louis à Podhor le Sénégal est en tout temps navigable; jusqu'à Galam on ne peut naviguer que dans la saison des pluies et avec des bateaux de 130 à 150 tonneaux au plus; encore s'expose-t-on toujours à une foule de dangers (2).

Le Sénégal est navigable toute l'année pour les bateaux plats. La flotte de commerce française qui remonte annuellement le Sénégal avec 40 vaisseaux, commence ce trajet au mois de Juillet, et met trois mois pour arriver à la cataracte de Félou, trajet de 230 lieues, que l'on fait ordinairement, par terre, en 25 journées (3).

---

(1) Golberry, p. 55.

(2) Durand, II, p. 47.

(3) Labarthe et La Jaille, p. 46.

Il se tient ordinairement, au fort Saint-Joseph, une foire qui dure quinze jours; dès que les eaux commencent à baisser, on donne le signal du départ. La flotte alors s'en retourne chargée de marchandises de toute espèce, et, favorisée par la rapidité du fleuve, elle fait en quinze jours le même chemin qui lui coûta plusieurs mois de temps en amont.

Remarque. — *Noms des fleuves.*

Le Sénégal s'appelle, chez les Mandingos et les Maures, *Bafing;* les *Joloffes*, race remarquable de Nègres primitifs, habitant entre le Sénégal et la Gambie, lui donnent le nom de *Dengueh* (1). D'autres Nègres l'appellent *Senedec;* dans les temps anciens, il porte le nom de *Mayo, Solle*, suivant les différentes peuplades qui habitaient ses bords; lors de sa découverte, en 1445, il fut nommé *Sena* ou *Sanaga* (Canaga, suivant de Barros), d'après le nom d'un prince nègre, *Sanaga*, avec lequel les Portugais entrèrent en relation (2).

Bafing signifie, dans la langue du pays (3), *fleuve noir;* or, comme le *Niger*, dont le nom a la même signification, coulait, d'après l'opinion des anciens, près du Tombouctou, il arriva que, pendant les premiers siècles, on donna aussi le nom de Niger au Sénégal; de là cette foule d'erreurs qui se sont introduites dans la géographie. Le nom de *Niger* vient proprement du mot punique *nahr*, dont les Romains ont fait *niger*, ce qui, par hasard, signifie aussi *noir*.

2e Eclaircissement.

La Gambie et le Rio-Grande.

L'analogie frappante du Sénégal avec ces deux systèmes, ainsi qu'avec les fleuves de la côte voisine, et la liaison intime et réciproque qui existe entre eux, les réunit tous

---

(1) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 32, et Golberry, Fr., ch. 17.

(2) Cadamasto, Navigatio dans Grinacus, Nov. Orbis. Basil 1555. fol. 13, et Marmal Afr., III, p. 47.

(3) Mungo-Park, Trav., p. 337.

en un seul et grand tout, que nous allons examiner dans son ensemble

La Gambie. — *Cour supérieur.*

La source de la Gambie (Gambea, dans de Barros) est située, suivant les informations prises par Mungo-Park, 20 milles géographiques à l'ouest de celle du Sénégal (1); cette indication s'accorde parfaitement avec les données du docteur Afzélius, qui recueillit ses documens sur la côte de Sierra-Leona. Jadis on croyait que la Gambie n'avait qu'une seule et même source avec le Sénégal; et l'on cite encore aujourd'hui le *Saper* comme le lac générateur de ce fleuve (2). Nous ne savions jusqu'à présent rien de son cours supérieur, sinon qu'il traverse la terrasse de Foublas, que de Barros (3) considère comme faisant encore partie du pays des Mandingos; et, de plus, que Mungo-Park passa, à l'est de ce fleuve, six rivières différentes dont le Nérico est la plus septentrionale. Toutes se dirigeaient vers la rive droite de la Gambie, qui, après s'être enrichie de leurs eaux, et après avoir formé beaucoup de grandes cataractes (4), près de Barraconda et de Fattatenda, franchit le dernier rapide, et va continuer son cours dans les basses terres de l'occident africain.

Le second voyage de Mungo-Park le long de la Gambie nous a fourni quelques notices importantes sur ce fleuve. La chaîne de montagnes limitrophe, qui sépare la rive orientale de la Gambie du domaine du Falémé, commence au 13°, 33', 33" de lat. nord, et près du 10°, 59'

---

(1) Mungo-Park, Append., suivant Rennel, p. XVII, et Wadstrœm, Nautical Map., etc., of Sierra-Leona.

(2) Labarthe et La Jaille, I, 118.

(3) De Barros, Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 32 b.

(4) Labat, Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, I, p. 306.

long. sud de Gr., non loin de *Soutitabba* (1); Mungo-Park appela la première élévation de cette chaîne, à cause de la belle vue qu'elle offrait à ses regards, la montagne du *Panorama*. Comme dans son premier voyage, il trouva sur ces hauteurs les premiers *Schi* ou arbres à beurre. La Gambie venant au loin du sud-sud-est, coule ici entre les monts de *Mucanto* et de *Fouta-Jalla*, dont Mungo-Park compare l'aspect à celui de l'île de Madère. Toutes les autres observations de ce grand voyageur sur le Sénégal ne se rapportent malheureusement qu'à son cours vers l'ouest.

Le Nérico (2), où commençaient les forêts de Simbani, coulait, sous le 14° 4' 51" lat. nord, dans de vastes plaines couvertes de buissons et habitées par des lions; ce fleuve avait, au mois de Mai, 60 pieds de largeur, 4 pieds de profondeur et ses eaux indiquaient, à midi, une température de 94° de Fahrenh.

A cinq lieues de là, à l'est de *Tili-Corra*, Mungo-Park aperçut d'une hauteur (*Prospect hill* (3)), la vallée de la Gambie venant du sud-est et se courbant soudain au sud-ouest, comme repoussée par le *Prospect hill*. Jusqu'à cet endroit où le fleuve avait 100 *yards* anglais de largeur, Mungo-Park remarqua encore, à sa grande surprise, l'effet de la marée, bien qu'elle ne s'élevât que de 4 pouces: les eaux du fleuve étaient remplies de crocodiles; Mungo-Park en compta jusqu'à treize en un seul endroit: tout près de là, il aperçut trois hippopotames. Si Mungo-Park fût retourné en Europe, la carte du cours de la Gambie aurait sans doute subi quelques changemens. Ce voyageur écrivit à *Jos. Bank*, dans une lettre de Kayi (*Kayee*), du 26 Avril 1805 (4): « Le cours de la Gambie n'est certainement pas si long que

(1) Mungo-Park, Journal of a Mission, p. 36.
(2) Ibid., p. 25.
(3) Ibid., p. 20.
(4) Ibid., Journal, p. LXI et LXIX.

« le dessinent les cartes; » et, dans une autre de Badou (*Badoo*), près de Tambocoundo, du 28 Mai : « J'ai « fixé presque tout le cours de la Gambie; dans mon « ancienne carte, son cours est trop au sud. J'avais mal « calculé dans le voyage que je fis à pied; maintenant que « je voyage à cheval, cela va mieux. »

2. *Cours moyen. Embouchure.*

Depuis ses rapides situés à 250 lieues de distance de la mer, la Gambie est navigable pour des vaisseaux de 150 tonneaux, jusqu'à son embouchure (1). Tous les essais de la factorerie anglaise de *Barraconda*, pour pénétrer plus avant dans le pays, ont échoué. Don Juan de Portugal avait envoyé autrefois une expédition aux cataractes de la Gambie pour y faire sauter les rochers et rendre ainsi le fleuve navigable; mais les frais de cette grande entreprise en empêchèrent l'exécution (2). A Médina, la Gambie coule entre de belles collines couvertes de superbes forêts; ses bords sont fertiles et bien peuplés : plus bas, elle arrose une plaine immense, monotone, mais fertile, au milieu de laquelle on voit s'élever la factorerie anglaise de Pisania. On aperçoit encore ici l'effet du flux et du reflux, si fort sur les côtes (3). Dans la saison des pluies, au mois d'Octobre, l'eau dépasse souvent de 15 pieds la hauteur du flux; après avoir atteint son plus grand volume, elle décroît insensiblement d'abord, puis baisse tout à coup rapidement d'un pied en vingt-quatre heures.

Pisania est situé à 80 lieues de la mer; le fleuve a ici plus d'une lieue de largeur, et il est très profond (4). On

(1) Labarthe et La Jaille, p. 119.
(2) De Barros, Dec., I, lib. 3, c. 8, fol. 32 b.
(3) Mungo-Park, Trav., p. 12 et 34.
(4) Golberry, p. 286.

peut dire avec raison que l'Océan pénètre jusqu'à cette factorerie; les vaisseaux marchands font ce trajet en huit jours, à partir de la côte.

Au-dessous de Pisania jusqu'à *Vintain* (1), le fleuve est profond et bourbeux; le pays plat qui l'avoisine est rempli de marais et couvert d'impénétrables forêts de mangroves, dont les branches flexibles pendent dans l'eau et se couvrent d'huîtres.

Au-dessous du fort Saint-James se trouve l'embouchure de la Gambie, qui a 2 et même 6 lieues de largeur (2) tout près de la mer.

Dans la saison des pluies, la Gambie est si impétueuse qu'il est impossible d'y naviguer contre le courant; on choisit, pour remonter le fleuve, la saison de la sécheresse, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juillet (3). Dès le commencement, les Portugais se sont aperçus que ce fleuve porte à la mer un volume plus considérable que le Sénégal (4).

3. Le Rio-Grande.

Ce fleuve prend sa source sur la terrasse des Foulahs, dans le royaume de Timbo; il se précipite, sous le nom de *Dunso* (Donzo, suivant Golberry) (5), en formant d'énormes cataractes, à travers la chaîne limitrophe de la terrasse littorale. La grande cataracte du Dunso, dont on entend au loin le bruissement, est à 90 lieues de distance de la côte; c'est en sortant des montagnes que le fleuve change son nom en celui de Rio-Grande. Près de *Bou-*

(1) Mungo-Park, Trav., p. 6, et Durand, I, p. 116.
(2) Labarthe, ibid. — Golberry, p. 287.
(3) Labarthe, ibid.
(4) De Barros, ibid.
(5) Watt et Winterbottom, dans Wadstrœm. — Golberry, p. 327.

lola (1), à peu près à 15 milles géogr. (72 *miles*) de la côte, il n'a que trois brasses de profondeur lorsque les eaux sont basses ; la marée remonte jusqu'à Boulola, et, à partir de ce point, le fleuve est navigable pour les grands vaisseaux jusqu'à la mer.

REMARQUE. — *Navigation intérieure.*

On ne trouve, entre le Sénégal et la Gambie, que quelques petits fleuves, dans lesquels la marée remonte jusqu'à vingt lieues dans l'intérieur des terres. Le royaume du *Damel-de-Cayor* présente, en quelque façon, une continuation du désert de Sahara. Ce pays, qui s'étend entre les deux fleuves, vers les hautes dunes du cap Vert, est habité par un peuple tout particulier, les Serrères (2).

L'espace qui s'étend entre la Gambie et le Rio-Grande présente une suite non interrompue de grandes et profondes rivières, dans lesquelles la marée remonte très loin, et qui souvent sont navigables jusqu'à cinquante milles dans l'intérieur du pays. Toute cette contrée est encore très peu connue; on prend encore de nos jours le *Casamance* pour un bras de la Gambie (3); nous n'avons pas non plus une connaissance exacte de *Saint-Domingue* ni du *Géba*, qui, dit-on, sort d'un grand lac, autour duquel s'est établie une colonie de Mandingos. Il n'y a pas long-temps, nous ignorions encore que le littoral, entre le 11° et le 13° 20' latitude nord (4), n'est pas un continent cohérent, mais qu'il se compose d'un long groupe d'îles basses et très fertiles, les *Bijugas* (Bissagos); toutes communiquent entre elles par d'excellentes passes et ont de très bons ports. La plus septentrionale, le cap Saint-Mary, forme la pointe méridionale de l'embouchure de la Gambie ; l'île de Boulama, où l'on a établi une colonie, en est l'extrémité méridionale, au Rio-Grande. Le pays situé plus loin, dans l'intérieur, est coupé par un nombre infini de canaux et de bras de fleuves. Tout cet espace est sans contredit l'un des pays les plus fertiles de la terre; il offre une communication très facile à l'intérieur, et compenserait largement les travaux des Européens qui voudraient y établir des colonies.

Golberry cherche à attirer l'attention du gouvernement français

---

(1) Ph. Beaver, African Memorando. Lond., 1805, IV, p. 316.

(2) Labarthe et de La Jaille, p. 112.

(3) Labarthe, p. 120.

(4) Beavers, African Memoranda, p. 216. — Durand, p. 240 et 158. — Golberry, p. 286 et 365.

sur ces riches contrées; les Anglais, qui comprennent mieux que toute autre nation l'avantage de la navigation intérieure (*inland navigation*), dirigèrent bientôt leurs regards sur ce beau pays, le seul qui puisse devenir un jour un Bengale africain pour les Européens. Jusqu'aujourd'hui, il fait encore partie des pays marécageux de la côte; le climat y est très malsain, et tout l'espace qu'il occupe est, suivant l'assertion de Mungo-Park, beaucoup moins cultivé et moins peuplé que l'intérieur de l'Afrique (1).

3e Eclaircissement.

Histoire des colonies et des découvertes des Portugais, des Français et des Anglais sur le Sénégal et la Gambie.

Depuis le siècle des grandes découvertes jusqu'au dernier voyage de Mungo-Park, la plupart des renseignemens que les Européens ont pu obtenir sur l'Afrique centrale et sur les peuplades nègres qui l'habitent, leur sont venues par les grands fleuves de la Sénégambie que nous venons de décrire; les Portugais les premiers s'établirent sur ces côtes inconnues jusqu'alors; après eux, les Français qui s'emparèrent de l'entrée du Sénégal, et enfin les Anglais, qui par la suite ont exercé la plus grande influence sur la Gambie.

Tous trois y ont fondé des établissemens et des colonies dont il est nécessaire de connaître l'histoire et le développement pour se faire une juste idée de leurs découvertes dans l'intérieur et pour bien comprendre les relations géographiques de leurs voyageurs. Nous joignons ici un aperçu historique des colonies, qui servira à éclaircir toutes les nouvelles expéditions des deux nations rivales, le long du Sénégal et de la Gambie en même temps que les dernières découvertes de Park, Peddy, Mollien, etc.

Après la ruine de l'empire romain, l'Afrique était tom-

(1) Mungo-Park, Trav., p. 261.

bée dans un oubli complet chez les Européens ; leur ignorance à l'égard de cette partie du monde dura jusqu'à l'époque où les Portugais, enhardis par les victoires qu'ils remportèrent sur les Arabes dans la péninsule, poursuivirent les infidèles au-delà de la Méditerranée ; l'heureuse issue de la bataille de Ceuta en 1415, et la découverte des îles Canaries et de l'île de Madère en 1420, excitèrent encore davantage l'ambition de l'infant Henri, qui résolut de s'avancer jusqu'au cap Non, appelé jusqu'alors le *cap Non plus ultra*.

L'expédition réussit, et l'an 1433 Gilianez, commandant de la flotte Portugaise, para ce cap jusqu'alors si redouté ; peu de temps après, le cap Bojador fut doublé, et l'on découvrit alors cet immense continent baigné par l'Océan, et qui paraissait s'étendre sans fin vers les régions méridionales. Ces découvertes provoquèrent partout le plus grand enthousiasme ; en peu d'années on s'avança jusqu'au tropique du Cancer ; la boussole inventée à cette époque vint encore augmenter le courage des aventuriers portugais ; l'espoir de retrouver sur la côte occidentale d'Afrique le fameux royaume du prêtre Jean (voy. vol. I, § 11) que l'on avait si long-temps cherché dans l'orient, fit braver tous les dangers. Enfin, vers le milieu du quinzième siècle, le cap Vert fut doublé, et le Sénégal découvert en 1450 (1). Le roi Henri IV, sentant toute l'importance de ces expéditions, engagea le pape Eugène IV à lui donner la propriété de tous les pays déjà découverts ou à découvrir, depuis le cap Non jusque dans l'Inde. Mais le peu d'expérience que l'on avait alors dans l'art de la navigation entravait souvent les progrès des navigateurs, et ce ne fut qu'après un demi-siècle, à peu près, que *Vasco de Gama*

---

(1) Sprengel, Geschichte geographischen Entdeckungen. Halle, 1792, p. 371. — F. Saalfeld, Geschichte des Portugiesischen Colonialwesens. Gœttingue, 1810, p. 4. — H. Murray, Historic. account of Discoveries and Trav., etc., I, ch. 1, p. 51.

parvint à doubler le cap méridional de l'Afrique. Cependant la découverte de côtes aussi étendues, de tant d'îles et de fleuves aussi considérables, jetait dans l'étonnement et donnait la certitude que de ce côté la limite du monde, telle que l'admettaient les anciens était absolument fausse. Les nations européennes se réveillèrent de leur apathie et se préparèrent à de nouvelles découvertes. Les cartes de Ptolémée, l'unique source que l'on avait regardée comme authentique jusqu'alors, furent déclarées fausses et rejetées; il s'agissait de se procurer par soi-même une connaissance exacte des côtes de cette nouvelle partie du monde et on ne pouvait la conquérir qu'en s'exposant à des dangers sans nombre.

Le long de la côte du Sahara, les Portugais ne virent qu'une immense étendue de pays sauvages et couverts de sables arides; le ciel qui couvrait le désert était sombre et nuageux; ils ne trouvèrent nulle part un endroit pour s'établir. Au sud du cap *Blanco*, la côte devint plus habitable, la grande île d'Arguin, découverte en 1452, protégeait les aventuriers contre les attaques imprévues, et leur permettait d'essayer des liaisons commerciales avec l'intérieur. Les Portugais continuèrent jusqu'à Arguin leurs expéditions contre les Arabes ou les Maures des côtes; ils tuaient des veaux marins dans toutes les baies, et enlevaient les Mahométans, leurs ennemis, partout où ils les rencontraient; les premiers de ces infortunés prisonniers furent transportés, en 1440, à Lisbonne. Les enlèvemens se multipliant ainsi, donnèrent bientôt naissance à la traite des noirs chez les Portugais. L'an 1442, les parens de ces Mahométans faits prisonniers vinrent les échanger contre des Nègres noirs aux cheveux crépus, et contre de la poudre d'or. Arguin (1) devint le comptoir des négocians avec les tribus nègres du sud qui, de l'intérieur,

(1) De Barros, Asia, Dec., I, lib. 3, c. VIII, fol. 33 b.

amenaient aux Portugais des esclaves, de l'or et de l'ivoire. Cette île fut encore d'une haute importance pour l'exploration du Sénégal.

Bemoy, roi des Joloffes, qui habitaient alors entre le Sénégal et la Gambie, dans une contrée que le voisinage du désert au nord rend, selon de Barros, très peuplée, ayant été détrôné par les siens, vint demander du secours aux Portugais. Ceux-ci le reçurent à bras ouverts, à Arguin, et l'envoyèrent à la cour de Lisbonne, où il fut accueilli avec beaucoup de distinction. Interrogé sur l'intérieur de l'Afrique, il nomma au roi les pays riches et commerciaux de Toungoubouto et de Guinée (*Jenné*). Au-delà, dit-il, se trouve une nation qui n'est ni mahométane ni idolâtre, et qui ressemble beaucoup aux peuples chrétiens.

Le roi Jean II crut reconnaître dans ce récit du roi nègre le pays du prêtre Jean, que l'on cherchait depuis si long-temps, et s'empressa d'offrir à Bemoy sa protection, à la condition toutefois qu'il recevrait le baptême, ce à quoi le Joloffe consentit. Les prêtres l'instruisirent et le baptisèrent au mois de Novembre 1489; il fut élevé au grade de grand de Portugal, reçut des armoiries, prêta le serment de vassal et fut renvoyé dans sa patrie avec une expédition de 20 *caravelles*, beaucoup de troupes de terre, des armes et des instrumens de toute espèce. Ces troupes devaient fonder le premier établissement des Portugais sur le Sénégal, construire des forteresses, et donner au roi Jean les moyens de pénétrer, à travers le pays de Bemoy, jusqu'au royaume du prêtre Jean.

L'*Armada* arriva en effet au Sénégal, mais sans succès pour le but proposé, car le commandant Pero-Vaz, s'étant querellé avec Bemoy, l'avait fait assassiner sur le vaisseau; la peste dévasta l'armée portugaise, et, de la forteresse nouvellement construite, il ne resta que les murs. La flotte qui avait porté Bemoy stationna dans le Sénégal,

où elle excita l'attention des nations nègres voisines. Les rois de Toungoubouto (Tombouctou), de Toucourol, et le roi Mandi-Mansa de Mandingo entrèrent en relations amicales avec l'amiral portugais. Le roi des Foulha demanda aussi son amitié et son alliance.

Dans leurs trois principaux établissemens, à Arguin, sur le Sénégal, et dans la nouvelle colonie *del Mina* sur la Côte-d'Or, les Portugais mirent tout en œuvre pour obtenir des renseignemens sur le prêtre Jean, qui avait été comme l'étoile polaire de leurs découvertes. Ils envoyèrent de fréquentes députations aux rois nègres de l'intérieur de l'Afrique, qui furent partout bien accueillis et s'établirent en grand nombre dans ces terres étrangères; ils y ont sans doute recueilli une grande quantité de documens géographiques qui furent renfermés dans les archives du Portugal, et sont restés jusqu'aujourd'hui inconnus au reste de l'Europe. N'ayant pu trouver, malgré toutes leurs recherches, aucune trace du royaume du prêtre Jean, et la Côte-d'Or leur offrant plus de ressources que leurs autres établissemens, les Portugais changèrent de système dans leurs découvertes, et, au lieu de pénétrer dans l'intérieur, se dirigèrent au sud vers la Guinée, le Congo, et enfin vers l'Inde; de sorte que dès lors la Sénégambie fut aussi ouverte aux autres nations. Lorsque les Anglais et les Français s'y établirent dans les siècles suivans, ils trouvèrent, sur le Sénégal et surtout sur la Gambie, une énorme population portugaise, et rencontrèrent même des mots portugais dans la langue du Bambouc, preuve de leur ancienne et vaste domination dans ces contrées.

Les Anglais commencèrent leur commerce sur le Sénégal et la Gambie sous le règne d'Elisabeth, les Français sous Louis XIV, en créant des sociétés commerciales pour l'extérieur : ces deux monarques avaient reconnu que le meilleur moyen de consolider leur puissance était

de rendre leurs peuples riches et florissans (1). La société de commerce de Rouen, composée de particuliers, fut changée par le roi Louis XIV en une société de commerce des Indes occidentales ; appuyée par la marine royale, elle commença ses opérations sur le Sénégal, dont elle avait reçu le monopole ; sa branche principale de commerce consistait dans l'achat de marchandises africaines, et surtout d'esclaves qu'elle transportait dans les colonies des Indes occidentales. Cependant cette société tomba après neuf ans d'existence ; ses priviléges furent achetés par une autre société dont le commerce se bornait uniquement à l'Afrique, et qui, comme la précédente, fit bientôt banqueroute. Le même fait se répéta cinq fois, jusqu'à ce qu'enfin la couronne prit les possessions de la compagnie sous sa propre administration et rendit le commerce libre à tous les sujets du royaume. Nonobstant cette longue suite de pertes et de désappointemens, l'espoir renaissait chaque fois que la société se reconstituait ; animés de cet esprit entreprenant qui brave tous les dangers, les Français pénétrèrent, au dix-huitième siècle, bien avant sur les bords du Sénégal, et ils nous ont donné sur l'intérieur de son domaine plus de lumières que toutes les autres nations européennes. Les directeurs et les chefs de cette compagnie du Sénégal échelonnèrent leurs comptoirs depuis Arguin jusqu'à Sierra-Leona, et c'est aux relations de ces courageux commerçans que la géographie doit ses principaux documens sur la Sénégambie. La collection la plus importante, faite par J.-B. Labat, est tirée des Mémoires de A. Brué qui, nommé deux fois directeur de la compagnie (en 1697 et en 1714), se distingua comme le plus actif des voyageurs français (2),

(1) H. Murray, Hist. account of Disc., I, ch. 2, p. 146.

(2) J.-B. Labat, Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, etc. Paris, 1728, 5 vol. in-12.

et mena les affaires de la *quatrième* société avec autant de talent que de bonheur. Il existe d'autres relations plus anciennes, et d'autres plus récentes (1). Nous invitons à comparer : le père *Alexis de Saint-Lo* (1637) ; *Jannequin* (1643) ; *Villaut de Bellefond* (1669) ; le *père Gaby* (1689) ; *Lemaire* (1695) ; *Adanson* (1757) ; *Demanet* (1769) ; *Pruneau de Pommegorge* (1789) ; *Lamiral* et *Saugnier* (1791).

Le premier rapport (2) de Jannequin, de l'an 1637, contient les détails d'un voyage fait sur le Sénégal jusqu'à l'extrémité de son Delta ou (en d'autres termes) jusqu'à l'escale du désert près des bois de Gomme. Cette contrée portait alors le nom de *Terrier-Rouge*, nom qui lui vient du sable rouge dont elle est couverte. Les Français y trouvèrent les naturels très bienveillans et entamèrent avec eux des liaisons amicales ; plus loin, dans l'intérieur, le pays n'était connu que par ouï-dire, lorsque A. Brué se chargea, en 1697, de la direction de la compagnie. Ce zélé voyageur, après avoir mis en ordre les affaires de la compagnie, entreprit plusieurs nouvelles expéditions qu'il organisa au fort Saint-Louis, principale factorerie des Français à l'embouchure du Sénégal.

La première, composée de trois bateaux et de plusieurs petites barques, remonta le Sénégal à la fin de Juillet 1697, immédiatement après la saison des pluies. Les bords rians de ce fleuve, couverts de champs fertiles et d'habitations, les forêts, remplies de perroquets, de singes et de gibier, jetèrent les Européens dans l'étonnement.

La flottille passa ensuite à côté de *Morfil*, c'est-à-dire l'île de l'Ivoire, où l'on rencontre de grandes troupes d'éléphans ; longeant de là *Dongel* et l'île de *Bilbas*, elle

(1) Meusel, Bibliotheca historica, vol. III, p. 159, etc. ; et Eyriès, dans Mollien, Voyages.

(2) Claude Jannequin de Rochefort. Voy. de Libye au royaume de Sénéga, etc. Paris, 1643.

se dirigea sur *Kahaydé* et *Ghiorel*. Arrivé à *Gumel*, sur la rive droite, Brué fit sa visite au Sisatick ou roi des *Fouli* (Foulah) qui le reçut avec cordialité, lui serra la main, et lui accorda la permission d'établir dans tout son royaume des forts et des factoreries. Cette faveur extraordinaire avait été acquise par des présens qui, quoique insignifians par eux-mêmes, avaient aux yeux des Nègres le le prix de la nouveauté.

Deux petites barques, qui avaient remonté le fleuve jusqu'à la ville frontière de *Layde* (ou Lady) où elles avaient promptement et avantageusement échangé leurs marchandises, s'en retournaient sur ces entrefaites. Brué profita de l'occasion pour redescendre le fleuve et établit, en chemin, la nouvelle factorerie de *Ghiorel*.

La seconde expédition, composée d'une grande chaloupe chargée de marchandises et de plusieurs petits bateaux, eut lieu l'année d'ensuite, en 1698; elle reçut la mission de pénétrer dans le pays de Galam, sur le Sénégal supérieur. *Touabo* était alors la ville frontière des Foulahs du côté de Galam. Brué y passa, dans le voyage qu'il fit à Dramanet, ville importante, de 4,000 habitans, tous Mahométans et les meilleurs marchands qu'il ait rencontrés jusqu'alors en Afrique. Leur commerce s'étendait jusqu'au Tombouctou, le grand centre mercantile de l'Afrique. Brué pénétra cette fois jusqu'aux cataractes de Félou, et il s'en retourna au port Louis, après avoir fait d'importantes découvertes et rassemblé une quantité de documens sur l'intérieur de l'Afrique. Le commerce était alors dans un état florissant; les habitans de Galam donnaient une poule grasse pour une seule feuille de papier.

Les anciens Portugais considéraient le Sénégal comme identique avec le Niger qui sort de l'intérieur du pays; voyant par la suite que les Mandingos donnaient aussi au Sénégal supérieur le nom de Bafing (c'est-à-dire fleuve Noir ou Niger), ils n'eurent plus aucun doute que le Niger

d'Hérodote, de Pline et de Ptolémée ne fût un seul et même fleuve; cependant de Barros (1), qui cite expressément cette opinion, s'étonne, que son *Canaga* (Sénégal) ait si peu d'eau.

Brué, dans son voyage au pays de Galam, recueillit la même opinion des Mandingos, qui lui racontèrent que le Niger coule à l'ouest, à travers le lac *Mabéria* (sans doute le Dibbie de Mungo-Park), et que de là il se sépare près de Baracota (?) en deux bras, dont l'un est le Sénégal, l'autre la Gambie. On s'empressa d'accueillir cette erreur; car, en admettant ainsi deux embouchures, on s'expliquait facilement (à l'instar de l'ancien système de Ptolémée sur les sources du Nil) la diminution frappante des eaux du Niger, si considérables au-dessus de cette prétendue division en deux bras. Cependant de Barros (2) avait déjà auparavant recueilli des renseignemens plus importans et plus vrais sur la Gambie; ce voyageur rapporte que la Gambie est bien plus profonde que le Sénégal, qu'elle roule des masses d'eau plus considérables et qu'elle a ses propres sources dans le pays des Mandingos. Brué aussi recueillit par la suite des renseignemens tout-à-fait contradictoires aux informations qu'il avait reçues des Mandingos de Galam. Il apprit que le Niger coule à l'est et qu'il passe près de la ville de Tombouctou. C'est là la *première rectification* de l'ancienne et fausse opinion sur le cours occidental du Niger, opinion qu'a encore conservée Labat, auteur de la Collection des Mémoires de Brué, et avec lui un grand nombre de géographes modernes. Les célèbres géographes français *Delisle* et *d'Anville* employèrent tout leur talent et tout leur zèle à comparer les sources et les raisons des deux opinions opposées, et reconnurent qu'en effet le Niger et le Sénégal sont deux

(1) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, c. VIII, fol. 32, ed. Lixboa, 1552.
(2) Ibid.

fleuves absolument différens. Cette opinion se trouve exprimée pour la première fois sur la *Mappemonde de Delisle*, de l'année 1714, où le Niger et le Sénégal, sortant de deux lacs voisins, sont représentés coulant, l'un à l'ouest, l'autre à l'est vers la Nigritie, ainsi que l'a indiqué Edrisi.

D'Anville, dans son Mémoire de 1755, a exposé le même système. Cet auteur sépare comme ses prédécesseurs le Sénégal du Niger, qu'il fait couler vers Wangara, dans le lac *Righebil*, à l'est, mais il commet encore l'erreur d'unir au Sénégal le *cours supérieur* du Niger, tant que ce fleuve traverse le Bambarra; son opinion est ici d'autant plus erronée que lui-même place le partage d'eau des deux fleuves près du lac Mabéria (Dibbie, suivant Park). Cette prolongation du Sénégal aux dépens du Niger a été reconnue fausse depuis le voyage de Mungo-Park, qui a clairement expliqué les rapports des trois fleuves, le Niger, le Sénégal et la Gambie.

Les Français furent long-temps sans vouloir reconnaître ce raccourcissement du Sénégal, qui paraissait nuire à la splendeur de leurs établissemens sur ce fleuve; Adanson (1756), Demanet (1767), Lalande (1794) suivirent encore les anciennes hypothèses de l'identité du Niger et du Sénégal; et, même après le voyage de Mungo-Park, Golberry ne voulut pas y renoncer. Labarthe, suivant La Jaille, cite (en 1802) le *Saper* comme le lac générateur commun à la Gambie et au Sénégal. Le dernier voyage de Mollien, qui a la tendance de rapprocher les sources de tous ces fleuves (voy. vol. I, p. 469), semble confirmer cette ramification du Sénégal et de la Gambie; cependant, comme l'a déjà observé Eyriès, les raisons qu'il cite pour appuyer cette prétendue communication, paraissent encore insuf-

---

(1) D'Anville, Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique, dans l'Acad. des Inscript., t. XXVI.

fisantes. En tous cas, c'était plutôt des Français que des Anglais qu'on devait attendre de nouvelles découvertes dans ces contrées, puisque seuls ils avaient connaissance des pays de l'intérieur. Outre les deux expéditions du Sénégal, en 1697 et 1698, Brué fit encore plusieurs voyages jusqu'à Boulama sur le Rio-Grande; il donna un nouvel essor au commerce de gomme qui se faisait avec les princes maures, à l'escale du désert près de Podhor, et chercha à fonder un établissement à Galam, au-dessous des cataractes de Félou. Les bruits qui avaient été répandus sur la grande quantité d'or que contenait le pays de Bambouc attirèrent surtout les Français vers cette contrée; mais les Mandingos qui étaient déjà en possession du commerce de l'or, cherchèrent à les en repousser. Brué crut nécessaire d'établir une factorerie dans le Galam, et proposa, à cette fin, la ville de Dramanet; en 1702, on y construisit le fort Saint-Joseph, qui fut destiné à servir de station pour explorer le Bambouc. Compagnon fut le premier qui, en 1714, pénétra dans ce pays inconnu et dangereux; ses relations sur l'abondance prodigieuse de l'or sont peut-être trop exagérées. Brué proposa au gouvernement français de faire construire des forts et d'envoyer sur le Sénégal un corps de 1,200 hommes, qu'il croyait suffisans pour faire la conquête de ce pays riche et couvert d'or; mais ses propositions ne furent pas écoutées, et le fort de Dramanet resta, comme auparavant, le dernier établissement des Français sur ce fleuve. On ne peut douter qu'en y consacrant plus de zèle, on aurait pu en faire une colonie importante et des plus avantageuses. Les expéditions suivantes n'ont fait que compléter ce que nous savions déjà, mais elles n'ont en rien augmenté nos connaissances géographiques de cette partie du monde.

Les Mémoires des directeurs suivans, surtout ceux de l'infatigable David (1744) ont été recueillis et publiés

par Golberry (1). Adanson (1749-50) ne visita comme naturaliste, que le Sénégal inférieur; Saugnier (1785), qui avait rassemblé de très grandes richesses dans le Galam, fit naufrage en route, avec tous ses trésors; ce voyageur trace un itinéraire pour pénétrer du Sénégal au Tombouctou et de là à Mosambique ou en Abyssinie. La Jaille visita, en 1784, les côtes de la Sénégambie; ses observations ont été publiées en 1802 par Labarthe, au moment où Golberry faisait ses publications ; à ces derniers succéda Durand (en 1807), qui a recueilli toutes les nouvelles découvertes dans son atlas de la Sénégambie.

Après un long intervalle, M. de Fleurieau, gouverneur français au Sénégal, provoqua une nouvelle expédition, celle de Mollien, dont le but principal était de découvrir les sources du Sénégal et de la Gambie; de trouver un canal de communication entre ces deux fleuves (?), et enfin d'indiquer la distance qui sépare les sources du Sénégal et celles du Niger.

Les expéditions des Anglais (2) sur la Gambie sont d'une date plus ancienne que celles des Français; peu à peu ce fleuve est devenu, pour eux, comme une seconde patrie, et c'est de ses bords que sont parties toutes les nouvelles découvertes de quelque importance; sur le Sénégal, au contraire, l'influence des Anglais n'a jamais été remarquable. Rich. Rainold et Thom-Dassel (3) entreprirent, en 1591, une expédition commerciale au Sénégal et à la Gambie; ils ne trouvèrent que peu de Portugais au Sénégal; les bords de la Gambie au contraire étaient partout habités par des colons portugais qui, jaloux des nouveaux-venus, menaçaient d'assassiner les Anglais.

(1) Golberry, Fragmens d'un Voyage en Afrique, 2 vol. in-8°. Paris, 1802.

(2) H. Murray, Historic. Account of Discov., etc. Edinb., 1817, I, c. 3, p. 210-259.

(3) Voy. Hackluyt, III, 2. Ed. Lond., 1810.

Vers la fin du dix-septième siècle, une compagnie de marchands, espérant pénétrer par le Tombouctou dans le pays de l'or, envoya, sous les ordres de George Thompson, une cargaison d'une valeur de 1,857 liv. sterl. sur la Gambie; le vaisseau arriva heureusement dans le fleuve et jeta l'ancre près de *Cassan*, au-dessous de Pisania. Après s'y être arrêté quelque temps, le capitaine partit avec ses marchandises à Tenda, ville située également sur le fleuve; sur ces entrefaites, les Portugais, jaloux des Anglais, assassinèrent l'équipage que le capitaine avait laissé à Cassan et brûlèrent son vaisseau. Thompson ne se laissa pas décourager, et demanda du secours à son gouvernement; mais, par malheur, il avait déjà été assassiné lorsque le capitaine Rich. Jobson arriva avec trois vaisseaux pour le secourir (1620). Jobson partit cependant de la factorerie anglaise de Saint-James située à l'embouchure de la Gambie, et, remontant le fleuve, il se dirigea sur Cassan, qu'il trouva abandonné des habitans. De Cassan il fit voile vers Jeraconda et Oranto, où Thompson avait établi une factorerie, et où le sel est la principale monnaie. Au mois de Janvier 1621, il s'avança jusqu'à Barraconda, où sont les cataractes, et se hasarda même encore 12 journées de marche plus loin, jusqu'à Tenda (Koba-Tenda, suivant Mungo-Park), où le chef du pays, *Buckar Sano*, l'autorisa à faire toute espèce de commerce. Les Anglais furent très bien accueillis dans cette ville; ils la trouvèrent habitée par des Mandingos, des Foulahs, des mulâtres, et des Portugais; ils trafiquaient par signes avec les habitans, échangeant du sel pour de l'or, comme *Cadamosto* et d'autres (1) dans plusieurs endroits de l'Amérique.

Cette importante expédition fut suivie de plusieurs autres voyages sur la Gambie, au nombre desquels nous

---

(1) Kosegarten, de Muhammede Ebn. Batuta, Arabe Tingitano, etc. Ienæ, 1818, in-4°, p. 24.

comptons les voyages de B. *Stibbs*, en 1723; de *Harrison*, en 1732; de *Moore*, en 1738, et d'autres; aucun de ces voyageurs n'a dépassé les cataractes de Barraconda; cependant ils nous ont communiqué plusieurs renseignemens importans sur les établissemens anglais, dont le dernier, celui de Fatatenda fut fondé par Moore. Moore est celui de tous les directeurs de la compagnie africaine qui a travaillé avec le plus de zèle à l'accroissement des connaissances géographiques de ce pays; nous lui devons surtout les premiers détails exacts sur le prix des marchandises que les Anglais échangent sur la Gambie (1) contre de l'or, de l'ivoire et des esclaves. Mais c'est avec l'année 1788 qu'a commencé, pour l'exploration de ces contrées occidentales, une époque toute nouvelle dont nous avons déjà exposé les principaux résultats dans la relation des voyages de Mungo-Park. C'est alors que se constitua en Angleterre la société africaine (*african association*), composée des personnages les plus distingués et les plus riches de la Grande-Bretagne; elle n'avait en vue aucunes spéculations de commerce, aucuns intérêts mercantiles; son seul but était d'arriver à la connaissance de cette partie du monde et d'arracher ainsi au mépris et au malheur ses infortunés habitans : d'ailleurs il était honteux pour l'Europe civilisée de rester dans une ignorance si complète et si profonde sur une des plus grandes parties de notre planète, sur un des membres les plus importans de la race humaine.

(1) H. Murray, Histor. Acc., vol. I, p. 258.

CHAPITRE SECOND.

SYSTÈME D'EAU DU NIGER.

§ 21.

Il y a plus de deux mille ans qu'Hérodote, dans son immortel ouvrage, nous donna les premiers renseignemens positifs sur ce grand fleuve de l'Afrique, qu'il fait couler de l'ouest à l'est, entre le 10 et le 20° lat. nord. Plus tard, on rejeta comme fausse l'opinion du grand historien jusqu'au moment où les eaux du Niger furent de nouveau découvertes. Ce n'est que depuis quelques années seulement que de nouveaux voyages ont permis d'en tracer le cours.

1er Eclaircissement.

Cours supérieur.

Jusqu'à présent nous ne savons encore rien de positif sur les sources du Niger. Suivant les informations que prit Mungo-Park, ce fleuve remarquable, que les Mandingos n'appellent jamais que la *Grande-Eau* ou *Joliba* et d'autres Nègres *Gulbi* (*Julibi*) (1), prend son origine non loin de Sancari, au sud de la terrasse des Mandingos, et comme le Nil, sous le 11° lat. nord. Après un cours de 30 milles géographiques (150 *miles*) au nord, il se précipite de la terrasse des Mandingos comme un torrent impétueux, et forme plusieurs rapides près des rochers de Bammakou (2). Il est toutefois possible de les franchir avec des barques dans le temps des grandes eaux, en

(1) *Joliba* et *Gulbi* ne sont probablement qu'un seul nom dans l'origine. Voy. Vater, dans Mithridate, III, 1, p. 147.

(2) Mungo-Park, Trav., p. 237. — Rennell, Appendix, p. xx.

traînant ces barques avec des cordes et en longeant de près les rochers.

Lorsque les eaux sont basses, on passe le Niger à Bammakou. Mungo-Park pense que dans les hautes eaux, il serait impossible à une barque de le franchir.

Le Niger grossit très rapidement à peu de distance de sa source; le volume de ses eaux est très considérable, et dans les terres planes, près de Balaba, il a déjà la largeur d'un lac (1). Près de Bammakou, où Mungo-Park le quitta (à 30 *miles* de son origine), le Niger était le plus grand fleuve que ce voyageur eût vu encore en Afrique, et pourtant la saison des pluies ne faisait que commencer. L'abondance de ses eaux lui a fait donner par les Arabes le nom de *Nil el Kabir*, c'est-à-dire le grand Nil (2).

Suivant le rapport de Mungo-Park, le Niger n'est alimenté par aucune rivière sur toute sa rive septentrionale depuis le Sahara; il reçoit donc probablement au sud un grand nombre d'affluens des montagnes de Cong et du Haut-Soudan (3). Mungo-Park voulait remonter le Niger sur sa rive méridionale, à partir de Silla; mais il apprit bientôt qu'il lui serait impossible de pousser plus avant, à cause du grand nombre de fleuves ou d'affluens et de marais qui barrent partout le passage (4).

Au-dessous de Jabbi, les montagnes et les hauteurs disparaissent soudain des deux côtés du fleuve, et l'on voit s'étendre, sur les deux rives, les immenses plaines de la Nigritie.

Dans son second voyage, Mungo-Park ajouta peu de documens nouveaux aux connaissances que nous avions déjà du cours supérieur du Niger. Il ne nous apprend absolument rien de la source de ce fleuve. Mollien assure qu'elle

(1) Mungo-Park, Trav., p. 230. — Rennell, App., p. XVI.
(2) Jackson, Account of Marocco, p. 305.
(3) Ibid.
(4) Mungo-Park, p. 218.

se trouve dans les bois entre les monts *Soliman* et *Couranco*, à onze journées de marche au sud-est des sources du Sénégal (1), qui, suivant ce voyageur, sont situées près de *Tonkan* (au 10° lat. nord et 9° long. ouest de Paris, suivant Mungo-Park; au 10° 6' lat. nord et au 13° 36' long. ouest de Paris, suivant la carte de Mollien). Il faudrait ainsi placer l'origine du Niger beaucoup plus à l'ouest, c'est-à-dire entre le 11 et le 12° de long. ouest de Paris, et non pas entre le 8 et le 9°, comme on l'a fait jusqu'à présent, en s'en rapportant, avec Mungo-Park, aux récits faux et erronés des naturels du pays. Le Couranco (2), que nous venons de nommer, est, dit-on, une chaîne de montagnes qui borde au sud le royaume de *Fouta-de-Jallon* et le pays de montagnes qui donne naissance au Rio-Grande, à la Gambie et au Sénégal. Il n'est pas très éloigné de la côte de Sierra-Leona, ni de la colonie du même nom, qu'il avoisine à l'est. Mollien s'était proposé de visiter cette contrée en prenant pour point de départ Timbo et Bandeia; mais des bandes de brigands le forcèrent de s'en retourner à l'ouest (3). Il apprit cependant des Nègres que les montagnes de Couranco forment le dernier anneau d'une chaîne située au sud-est, et très exhaussée. Les sommets de cette chaîne, disent-ils, sont continuellement couverts d'un chapeau blanc, c'est-à-dire de neiges éternelles, et envoient des masses d'eau considérables dans l'Océan.

Au nord-est, cette chaîne s'appelle Soliman, d'un nom mahométan; c'est d'ici que le Niger, sous le nom de *Dialli-Ba*, c'est-à-dire Joliba, qui signifie grand fleuve (*Ba* veut dire fleuve), coule vers Ségo, pays où les Nègres Foulahs de Timbo font un commerce très considérable.

---

(1) Mollien, Voy. Paris, 1820, in-4°.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

Il paraît que, dans la saison de la sécheresse, le fleuve n'est navigable que jusqu'à Marabout, au-dessous de Bammacou, où une chaîne de rochers en barre le passage. Mungo-Park vit, pour la seconde fois, le Niger près de Bammacou, le 19 Août 1805; il était plus large que le Sénégal et la Gambie (1). Notre voyageur le trouva encore renfermé dans ses bords, quoique déjà gonflé par les eaux des pluies; il avait un mille anglais de largeur, et deux milles près des rapides. Les rapides, très nombreux en cet endroit, sont formés par une chaîne de montagnes qui s'étend dans la direction de l'est. Ils correspondent tous aux angles saillans des montagnes, et forment trois grands tournans près desquels le fleuve roule à grand bruit ses flots impétueux. Le canot qui portait Mungo-Park et les siens, les évita en prenant un bras latéral. Mungo-Park vit sur une île située au milieu des rapides un énorme éléphant et, à côté de cet animal, trois hippopotames qui faisaient jaillir l'eau comme des baleines. Le 23 Août, seconde journée, le canot passa le troisième rapide, et prit terre près de Marrabou (2), sous le 12° 48' lat. nord (*Marabout*, suivant Mollien). Mungo-Park s'arrêta en ce lieu jusqu'au 12 Septembre; il y attendit le retour de son guide Isaaco qu'il avait envoyé avec de riches présens à *Mansong*, roi de Bambarra, pour en obtenir la permission de poursuivre son voyage sur le Niger, permission qui lui avait été refusée la première fois. Mungo-Park promit à son interprète Mandingo de lui donner, s'il s'acquittait fidèlement de sa mission, toutes ses bêtes de somme, ses chevaux et ses ânes, dès qu'il se serait embarqué à Ségo. Il s'occupa, en attendant, à se procurer 20,000 cauris ou coquilles, seule monnaie que l'on connaisse dans ce pays.

---

(1) Mungo-Park, Journal, p. 140.
(2) Ibid., p. 144.

On ne trouve pas de bois dans la contrée de Marrabou; il fut donc impossible aux voyageurs d'y construire des barques. Les meilleures forêts de bois de construction sont situées près de Cancari, au sud de Bammacou, sur un bras navigable du Niger; les Bambarras en tirent presque tous leurs canots, qui sont construits en bois d'acajou (1).

Le 12 Septembre, M. Park s'embarqua avec Boucari, chanteur et barde du roi de Ségo, sur de magnifiques canots montés par trente-huit rameurs, et continua ainsi son voyage sur le vaste miroir des eaux du Niger. Il passa avec une rapidité extraordinaire, devant *Coulicourrou*, *Dina* et *Yamina* (13° 15' lat. nord); le 16 Septembre, les voyageurs arrivèrent à *Sami*, après avoir souvent fait 6 à 7 milles anglais à l'heure. Là ils furent questionnés minutieusement sur leurs intentions et sur les motifs qui les amenaient dans le pays. Après l'interrogatoire, ils reçurent enfin la permission de séjourner. Mungo-Park essaya de faire comprendre à l'envoyé du roi que son unique intention était d'ouvrir un nouveau débouché pour les marchandises anglaises, dont il avait envoyé au roi des échantillons en présent. Il ne tarda pas à recevoir la réponse la plus favorable (2) de Mansong qui promit de le protéger jusqu'au Timbouctou, de favoriser son retour à l'ouest ou la continuation de son voyage sur le Niger, vers le lever du soleil.

Mungo-Park résolut alors de s'établir à Sansanding, situé sur le Niger, au-dessous de Ségo, et d'y construire un bateau. Le 26 Septembre, il passa devant les dunes de sable et les murs de Jabbi et de Ségo, où, pauvre et dénué de tout, il avait mendié son pain dix ans auparavant; le 27, il arriva heureusement à Sansanding, qui appartient déjà au cours moyen du fleuve.

---

(1) Mungo-Park, Journal, p. 146.
(2) Ibid., p. 154.

2e Eclaircissement.

Cours moyen.

La grande route des caravanes, qui conduit, par Kaarta et Bambarra, de l'occident, c'est-à-dire du Sénégal, à l'est, rencontre le Niger près de Jabbi. C'est là que, dans son premier voyage, Mungo-Park, à peine échappé aux dangers sans nombre qu'il avait courus, et, conduisant par la bride son cheval épuisé de fatigue, fut tout à coup tiré de son abattement par le cri de joie des Nègres qui l'accompagnaient : *Geo affilli!* voilà l'eau (1). Nous rapporterons ici les paroles de notre grand voyageur. « En regardant devant moi, je vis avec ravissement le grand objet de mon expédition : c'était le majestueux Niger, si longtemps cherché à travers tant de dangers ; ses eaux étincelaient aux premiers feux du soleil ; il était large comme la Tamise près de Westminster, et roulait ses flots paisibles vers le levant. Je me précipitai sur ses bords, je bus de ses eaux et envoyai mes actions de grâces à la Providence éternelle, la remerciant de ce qu'elle avait couronné de succès mes efforts ! »

Bientôt Mungo-Park aperçut sur ses bords fertiles et cultivés, Ségo (2), résidence du roi de Bambarra, entourée de hautes murailles de terre. Les toits de cette ville étaient très élevés, ses rues larges ; elle avait plusieurs mosquées, et comptait au moins 30,000 habitans. Les bacs qui transportent à l'autre rive les voyageurs avec leurs chevaux sont formées de longues barques creuses, liées ensemble deux à deux.

La foule des passagers était si grande, que le pauvre blanc fut obligé d'attendre deux heures avant que son

---

(1) Mungo-Park, Trav., p. 104.
(2) Ibid.

tour ne vînt. Il était absorbé dans la contemplation du nouveau monde qui l'entourait; il admirait la grande ville, le commerce actif, la quantité de canots qui couvraient le fleuve, la foule qui se pressait dans les avenues, et les champs cultivés qui s'étendaient tout autour; tout indiquait un degré de civilisation et de bien-être qu'on n'a pas l'habitude de se représenter au cœur de l'Afrique. Le voyageur anglais croyait plutôt revoir sur les bords du Niger une des contrées de sa patrie, qu'une terre africaine (1).

Depuis Ségo, les villes et les villages se succèdent sans interruption sur le Niger; Sansanding (2), ville de 8 à 10,000 habitans, est située à trois journées de Ségo; la navigation y était très active; Mungo-Park y trouva une vingtaine de canots chargés de marchandises. Plus bas, il rencontra la grande ville de *Niara* et le superbe village de *Madibouh* (3), situé sur le bord du fleuve. La vue est ici des plus pittoresque; on aperçoit le cours du Niger à plusieurs lieues de distance et à l'est et à l'ouest. Le fleuve, large et majestueux en cet endroit, est couvert de petites îles verdoyantes qu'habitent les paisibles Foulahs avec leurs troupeaux, et où ils sont à l'abri des grands lions au poil roux, si nombreux et si dangereux sur ces bords. Mungo-Park y jouit d'un coup d'œil magnifique sur le fleuve, qui est partout très poissonneux. En partant de Madibouh, il se dirigea sur *Sillah*, mais, arrivé en face de cette ville, il se vit forcé de rebrousser chemin à l'époque où le soleil, entrant dans le tropique, indiquait le commencement de la saison des pluies (4). Ce n'est que comme par miracle qu'il réussit à se soustraire

(1) Mungo-Park, Trav., p. 202.
(2) Ibid., p. 203.
(3) Ibid., p. 208.
(4) Jackson, Account, p. 304.

aux poursuites des naturels et des terribles lions qui guettent sans cesse leur proie sur les deux rives du fleuve, et qu'il parvint à passer les marais et les amas d'eau, qui, pendant les pluies, croissent de jour en jour. Ce fut le terme du premier voyage de Mungo-Park. Voici maintenant ce que nous apprend le second voyage.

Mungo-Park jeta l'ancre près de Sansanding, le 27 Septembre; de toutes parts la foule se pressait autour de lui. Ce voyageur donne à cette ville 11,000 habitans; elle a deux mosquées, et est assez élégamment bâtie; le marché (1) (*bazar*) contenait une grande quantité de marchandises divisées en plusieurs magasins (*stall*), qui tous étaient garantis contre l'ardeur du soleil, par des nattes. Mungo-Park y remarqua entre autres de l'indigo en ballots, des cendres de bois en tas, des verroteries, des étoffes de Houssa et d'Innie, tout un magasin d'antimoine en petits paquets, des boutiques remplies d'anneaux de cuivre, d'anneaux d'argent, et de soufre. Chaque sorte de marchandises était distribuée dans des loges particulières. Dans la première rangée de maisons du marché on vendait de l'écarlate, de l'ambre, des étoffes de soie de Maroc, du tabac qui paraissait avoir été cultivé dans le levant et qui arrivait par Timbouctou. Le marché de sel occupait un coin de la place; une seule tablette de sel (*a slab*) s'y vendait 8,000 cauris (2); les boucheries étaient aussi propres et aussi bien disposées qu'en Angleterre. Il y avait souvent, sur le marché à la bière, 80 à 100 calebasses, contenant deux gallons chacune. Cette bière, qui, comme chez les Foulahs de Timbo (3), se brasse avec

---

(1) Mungo-Park, Journal, p. 158.

(2) Ce sont sans doute de ces tablettes dont deux font une charge de chameau. Voy. Kosegarten, Comment. de Mohammede Ebn. Batuta, etc. Jenæ, 1818, 4, p. 50.

(3) Mungo-Park, Journal, Addenda, p. XI. — Winterbottom, Account, p. 72.

du maïs, est réputée meilleure que le *Whitbread* anglais. Non loin de là était le marché au cuir; on y vendait du cuir de couleur rouge et jaune. Outre ce bazar journalier, il se tient encore tous les jeudis un marché particulier à Sansanding; l'affluence est tellement grande, que ces jours-là on y consomme toujours 16 à 20 bœufs.

Mungo-Park attendait à Sansanding les canots que lui avait promis le roi de Ségo; mais, voyant qu'ils ne lui arrivaient pas, il résolut d'en acheter. Pour se procurer des cauris, seule monnaie du pays, il mit en vente les marchandises qu'il avait apportées d'Europe.

Ses affaires allèrent très bien du 8 au 16 Octobre; il débita en un seul jour pour 25,755 cauris de marchandises, et surtout des mousquets, des carabines (que les naturels appellent *barraloulo*), des pierres à fusil, de la poudre, des sabres, de l'ambre, des coraux, des agates, des étoffes indiennes, de l'écarlate et des dolars d'argent. Mungo-Park apprit à connaître ainsi le prix des marchandises dans les bazars du Soudan, ce qui est de la dernière importance pour les spéculations commerciales.

Les communications actives de ces peuples africains entre eux, leurs bazars, leurs marchés, leurs boutiques bien garnies, la division des articles entre des marchands spéciaux, la répartition générale des travaux, leur commerce avec le Levant, avec le Maroc et d'autres pays lointains, toutes ces circonstances confirmèrent dans l'esprit de l'illustre voyageur l'idée qu'il avait déjà exprimée auparavant, que plus on pénètre dans l'intérieur de l'Afrique, plus la civilisation y est développée.

Mais le commerce que faisait Mungo-Park excita bientôt l'envie des indigènes; les marchands maures et ceux d'Innie s'adressèrent au roi Mansong, lui promettant des présens beaucoup plus précieux que ceux de Mungo-Park, s'il voulait lui enlever ses bagages et le renvoyer de Bambarra ou le faire tuer. C'est du moins ce que Mungo-Park apprit, par

la suite de Modibinnie, ministre de Ségo. Ces perfides marchands voulaient faire croire au roi que les blancs n'étaient venus que pour jeter sur lui un sort. Deux tiers des habitans de Ségo firent au roi la même demande, et tous ceux de Sansanding y joignirent leur requête. Mungo-Park leur causait en effet un dommage considérable en vendant ses marchandises à si bas prix. Mais Mansong, roi des Nègres, resta fidèle à sa parole et protégea Mungo-Park comme auparavant, bien qu'il se montrât très froid envers lui et ne demandât pas même à le voir. L'aîné de ses fils fit présent d'un canot au voyageur; mais, comme les trois autres que lui envoya enfin le roi, il était à moitié pourri et hors d'état de servir; il mit alors lui-même la main à l'œuvre, et, avec l'aide d'un soldat, le seul qui lui était resté, il parvint après dix-huit jours de fatigues et d'efforts, à construire un canot de 40 pieds de long et 6 pieds de large : c'est la première embarcation européenne qui eût encore paru sur ce fleuve; il était fait en forme de barque, de sorte que, fortement chargé, il ne tirait qu'un pied d'eau. Mungo-Park l'appela le *Joliba* (*His Majesty's Schooner-Joliba*) (1). Pour se garantir contre les lances et les flèches des *Sourka* et des *Mahinga,* tribus des Poules, habitant entre Innie et Tombouctou et qui, dit-on, rendent très dangereuse la rive septentrionale du Niger, Mungo-Park acheta des peaux de bœuf dont il couvrit son canot. Un temps précieux s'était ainsi passé en préparatifs et en travaux; le 28 Octobre, Alex. Anderson, le meilleur ami de Park et son parent, mourut entre ses bras; lui-même se vit une seconde fois menacé de la mort, au milieu de ce monde inconnu; sa troupe était alors réduite à quatre Européens en partie malades ou épuisés par la fatigue (2). Le 8 Octobre, les

(1) Mungo-Park, Journal, p. 163.
(2) Ibid., p. 159.

eaux du Niger étaient baissées de quatre pouces; on était à la mi-novembre, et il était grand temps de commencer le voyage. L'intrépide voyageur avait encore l'espoir d'atteindre l'Océan dans l'espace de trois mois (1), comme nous le voyons par la dernière lettre qu'il écrivit de Sansanding à Jos. Bank le 16 Novembre 1805, et dans laquelle il dit à son ami que son intention était de tirer autant de parti que possible du courant et des vents, en naviguant au milieu du Niger; que bientôt il découvrirait le terme du fleuve mystérieux, ou qu'il mourrait dans ses eaux. Mungo-Park avait pris pour guide, jusqu'au *Kaschna*, Amadi Fatouma de Kasson, voyageur fameux qui avait visité presque tous les pays de l'intérieur. Il apprit à Mungo-Park qu'il leur faudrait deux mois pour aller de Sansanding à Kashcna et qu'ils ne toucheraient le pays des Maures qu'en un seul endroit, près de Timbouctou. Suivant ce guide, tout le bord septentrional du fleuve est habité par une race d'hommes qui ressemblent par la couleur aux Maures; ce sont les Sourka, les Mahingo, les Touarick; ils portent ainsi différens noms, suivant les états auxquels ils appartiennent; au-delà de Kaschna, disait-il, *le Niger tourne à main droite et coule au sud*; mais personne n'a encore vu sa fin, car il ne se termine ni à Kaschna, ni au Bornou.

Mungo-Park écrivit en outre sur les contrées du Niger, dans le voisinage et au-dessus de Sansanding, les notices suivantes, qu'il tient sans doute en grande partie de son nouvel interprète; suivant une lettre de Park à Jos. Bank, cet individu avait visité au sud les royaumes de *Miniana*, *Cong*, *Baedou*, *Gotto* et le cap *Coast-Castle*, et avait pénétré à l'est à travers Timbouctou, Houssa, Nyffé, Kaschna, jusqu'au Bornou.

Mungo-Park découvrit un affluent méridional du Niger, le

(1) Mungo-Park's Life, p. LXXVIII.

Ba-Nimma (1), qui jusqu'alors nous était absolument inconnu ; il prend sa source dans les montagnes de Kong, au sud de Marrabou, et ne coule qu'à une journée de marche au sud de Ségo. Le Ba-Nimma reçoit les eaux d'une rivière latérale venant du pays de Miniana, au sud, et va se mêler au Niger dans le lac de Dibbie, au-dessous de Sansanding. Le Ba-Nimma n'est pas de moitié aussi considérable que le Niger. En voyageant de Ségo dans le pays montagneux de Miniana au sud, et dans les montagnes de Kong, on arrive, après une journée de marche, au Nimma, que l'on traverse en bac au sud de Ségo ; de là la route conduit, pendant sept journées de marche et à travers des lieux inconnus, jusqu'à Miniana. Les habitans de ce pays se nourrissent de viande de cheval ; ils mangent aussi, à ce que l'on prétend, la chair de leurs ennemis et des étrangers qui meurent chez eux. La vache est pour eux un animal sacré, ils n'en tuent jamais, et ne les mangent que quand elles sont mortes. On cultive dans le pays montagneux de Miniana les mêmes céréales que dans le Bambarra.

Mungo-Park place le pays de Baedou, avec la ville du même nom et le royaume de Gotto, beaucoup plus au sud que dans son premier voyage ; on pourrait peut-être élever quelques doutes sur l'exactitude de ses derniers rapports (2). Ces deux pays sont situés sur la rive droite du Niger, sans doute non loin de la rivière de Miniana et de Degomba. On y rencontre, ainsi que dans le Bambarra, plusieurs villes de Jouli, comme *Teng-Gera*, *Jondou*, *N'Kannou*. Ces Jouli (3), dont nous avons déjà parlé à l'occasion du cours supérieur de la Gambie, s'appellent à Baedou *Kirko-Bimba*. Ils entendent les langues de Baedou et de Miniana,

(1) Mungo-Park, p. 166.
(2) Bowdich, Ashantee Mission, p. 184.
(3) Mungo-Park, Journal, p. 44, 168.

et les trafiquans de sel les emploient comme interprètes dans leurs voyages. Au sud de Baedou, une route d'un mois de marche conduit, dit-on, à travers le royaume de Gotto (peut-être Bowdich entend-il par là les montagnes de Kong, que Park ne mentionne pas), chez des chrétiens, qui ont leurs habitations sur les bords du *Ba-Seafina*, lac plus considérable que le Dibbie, et qui tantôt coule d'un côté et tantôt de l'autre. Nous traiterons ailleurs plus amplement de ce lac sur lequel nous ne pouvons toutefois donner jusqu'à présent que des suppositions (*Comp. Bowdich Mission*, p. 184, et *Jackson Account*, p. 443.) Mungo-Park ne nous donne ici aucun détail sur les Ashantis, ce qui, après ce que nous avons vu plus haut, pourrait nous étonner si ses relations ne se composaient pas que de fragmens détachés.

REMARQUE. — *Fin de Mungo-Park. Arrivée de Dorchard sur le Niger.*

Les dernières relations de Mungo-Park contiennent en somme ce que nous venons de rapporter : l'indication du prix des marchandises au marché de Sansanding, et les lettres d'adieu qu'il écrivit à sa famille. Ces documens nous ont été transmis, avec son Journal, par l'interprète Isaaco, qu'il envoya, au milieu du mois de Novembre 1805, sur la Gambie. Depuis lors, ce grand voyageur a disparu, sans que nous sachions ce qu'il est devenu. Nous croyons cependant devoir rapporter en peu de mots les récits qui nous sont parvenus sur sa fin, et ce qu'on a appris en Afrique de l'apparition d'un Européen sur le Niger. Ces récits, bien qu'exagérés, comme la plupart des histoires arabes, ont cependant un certain degré de vraisemblance, et surtout le récit d'Amadi-Fatuma, que le gouverneur Maxwell parvint à se procurer en envoyant Isaaco à Sansanding, au mois d'Octobre 1810. Il a été traduit, au Sénégal, de l'arabe en anglais, et contient à peu près ce qui suit (1) :

Le navire des blancs était assez grand pour contenir cent vingt hommes, mais neuf hommes seulement le montaient : quatre blancs,

(1) Amadi-Fatauma's Journal, dans le Journal de Mungo-Park, p. 208-216.

au nombre desquels était le lieutenant Martyn, Park lui-même, trois esclaves nègres et Amadi l'interprète. Il était richement approvisionné de munitions de tout genre, et contenait surtout en abondance de la viande fraîche et salée. Il partit de Sansanding probablement le 9 Novembre 1805, arriva en deux jours à *Jinne*, et de là au lac de Dibbie (Sibbie), où il fut attaqué par trois barques armées de piques et de lances. Mungo-Park parvint cependant à les repousser. Près de *Cabra* (Rakbara), attérage de Timbouctou, il en rencontra trois autres, qu'il repoussa également, et, près de la capitale, il eut encore à combattre d'autres ennemis. Les naturels perdirent chaque fois beaucoup de monde. Près de *Gouroumo*, le navire européen fut assailli par sept canots, qu'il mit en fuite; les blancs ne perdirent qu'un seul homme; ceux qui restaient avaient chacun quinze mousquets chargés. Les naturels les attaquèrent encore, près de la résidence du roi *Gotoïjège*, avec soixante canots, qui tous furent mis en déroute, après avoir perdu beaucoup de monde. Une armée considérable de *Poules* était rassemblée sur le bord du fleuve, au-delà de la résidence; les blancs passèrent tranquillement devant eux, sans avoir à livrer de combat. Ils jetèrent l'ancre à *Caffo*, où ils se reposèrent un jour. Cette narration continue ainsi, sans donner aucuns détails sur la contrée ni sur le fleuve, jusqu'à la frontière du royaume de Houssa, où Amadi devait rebrousser chemin, ainsi qu'il en était convenu avec Mungo-Park. Mungo-Park prit terre à *Yaour*, pays habité par des Marabouts, et envoya, par son interprète, des présens au chef de l'endroit, qui lui donna en échange une charge de riz, trois jattes de miel, un mouton et une génisse. Mungo-Park envoya ensuite au roi, qui demeurait à quelques cents pas du rivage, par le chef de l'endroit, cinq anneaux d'argent, un peu de poudre et des pierres à feu, le priant d'accepter ces présens en souvenir des blancs. Le chef demanda alors à Mungo-Park s'il reviendrait dans leur pays; le voyageur répondit qu'*il lui serait impossible de jamais revenir*. Cette réponse fut la véritable cause de sa mort; car le chef, se voyant sûr de n'être pas accusé, garda pour lui les présens. Amadi-Fatouma resta à Yaour; Park continua sa route. Le roi, irrité de ce que l'étranger était parti sans lui envoyer de présens, fit jeter l'interprète dans les fers, et donna l'ordre à son armée de poursuivre le blanc et de le tuer. Près de Boussa, où de hauts rochers retrécissent le lit du fleuve et en rendent le passage très dangereux, les naturels attaquèrent soudain le navire des blancs, et le couvrirent d'une grêle de pierres, de flèches et de piques. Deux esclaves placés à l'avant du canot tombèrent, et, après un long et pénible combat, Mungo-Park, voyant perdu tout espoir de salut, se précipita, avec le dernier des blancs, dans le fleuve. Un seul esclave survécut au combat; il fut conduit devant le roi, et

c'est là qu'Amadi apprit la fin tragique de l'héroïque voyageur. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il s'empressa d'en faire part à Isaaco.

La nouvelle de la mort de Mungo-Park parvint, dès 1806, à la colonie anglaise de la Gambie.

Suivant une lettre arabe, écrite de Timbouctou par *Sidi-l'Abès-Buhellal-Fasi*, esclave de Mungo-Park, mais né libre, ce voyageur aurait en effet passé près de Timbouctou. Cette lettre arriva, au mois de Mars 1806, à Mogodor (1), où elle fut traduite par Jackson. Voici à peu près ce qu'elle contenait. « Une barque venant de l'ouest aborda, il y a quelques jours, à Kabra; elle avait à bord deux ou trois chrétiens. L'un d'eux, homme d'une haute taille, se tenait au milieu de la barque, un pavillon blanc à la main; mais les habitans de Kabra, qui ne comprenaient pas ce signe, ne s'approchèrent pas de la barque, bien qu'elle restât toute la journée à l'ancre. Le lendemain matin, elle avait disparu. » En 1817, Bowdich, qui était alors à Coumassie, capitale des Ashantis, reçut du shérif Ibrahim, témoin oculaire, des renseignemens un peu différens sur la mort de Mungo-Park. La lettre arabe (2) que le shérif écrivit à cet envoyé est déposée dans le Musée anglais. En voici le contenu (3), d'après la traduction de Jackson, qui est bien plus exacte que celle que le même auteur publia dans son ouvrage sur les Ashantis : « .....Cette funeste nouvelle nous arriva de la province de Housa, qui est appelée *Eeaurie* ou *Yeaurie* (4). Nous n'avons pas vu le fleuve appelé Koude (5); mais nous entendîmes des voix d'enfans, et vîmes un navire tel que nous n'en avions pas encore vu auparavant. Le roi de Yeaurie y envoya des provisions en quantité. Deux hommes, une femme et deux esclaves tiraient le navire, dans lequel étaient deux blancs. Le sultan les appela à haute voix, mais ils ne vinrent pas. Ils se dirigèrent vers le pays de Bousa, qui est plus grand que Yeaurie, et soudain ils furent arrêtés par le tournant qui est sur la limite du *Koudo*. Le navire ne put passer à côté des rochers. L'homme qui était dans le navire tua sa femme, et jeta tout dans l'eau. Effrayés, ils se précipitèrent ensuite dans le fleuve. » Cette narration, comme on voit, s'accorde, quant au fait principal, avec la relation d'Amadi; une autre, d'*Hadji-Taloub*, pélerin de la Mecque (6), et gouverneur de deux princes de Maroc, en diffère un peu plus. Ce Mahométan avait appris, à Timbouctou, qu'en 1807, deux blancs

(1) Jackson, Account of Timbuctoo. Lond., 1820, VIII, p. 319.

(2) Bowdich, Mission to Ashantee, p. 91.

(3) Jackson, Account of Timbuctoo. Lond., 1820, p. 409.

(4) La même que nous avons appelée plus haut le *Yaour*.

(5) C'est-à-dire le Niger.

(6) Jackson, Account, p. 415.

Park et Martyn) avaient été accueillis très amicalement dans cette ville, mais qu'ils étaient morts des suites de l'insalubrité du climat. Cette narration nous a été transmise par le colonel Fitz-Clarence (1); il se pourrait qu'elle se rapportât à d'autres Européens, peut-être à des compagnons de Mungo-Park (2).

La fin tragique de Mungo-Park excita partout le plus vif intérêt; ce qui nous étonne, c'est la rapidité avec laquelle cette nouvelle se répandit depuis le Maroc jusqu'à la Mecque, du Sénégal jusqu'aux Ashantis, surtout si nous songeons que l'Afrique a été regardée de tous les temps comme impénétrable. Cette célérité avec laquelle les différens peuples communiquent entre eux nous fait espérer que bientôt le Niger, ce fleuve mystérieux, n'aura plus rien de caché pour nous.

Le major Grey (3) essaya bientôt de suivre les traces de Mungo-Park, en se dirigeant du Sénégal, par Galam et Foutadou, vers le Niger; mais il rebroussa chemin dès l'année 1819. Le major Peddie l'avait déjà précédé sur cette route, au printemps de l'année 1816; il commandait un petit détachement de troupes anglaises; mais, se sentant près de mourir, il remit le commandement de son expédition au lieutenant Campbell. Celui-ci, accompagné d'un naturaliste allemand, M. Kummer, s'avança jusqu'aux sources de Rio-Nunnez (4); il se trouvait encore, le 15 Janvier 1817, dans le camp de *Robagga*, près de Cacoundi, lorsque Kummer y mourut. Campbell avait résolu de se diriger de là vers Bammacou, sur le Niger; malheureusement, il n'atteignit pas son but; le chirurgien Dorchard et quelques-uns de ses compagnons furent les seuls qui virent le fleuve; ils s'avancèrent, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à Yamina (5), dans le voisinage de Jabbi, où ils devaient attendre du roi de Ségo la permission de poursuivre leur voyage. Après avoir attendu en vain pendant six mois, Dorchard remonta le fleuve jusqu'à Bammacou. C'est de là qu'il écrivit ses dernières lettres, datées du mois de Mai 1819. Il n'avait pas encore renoncé alors à l'espoir de poursuivre son voyage. Le roi de Ségo était, à cette époque, en guerre avec ses voisins de l'est, sans doute les Felleta; ses deux premiers ministres étaient morts; le chef de Bammacou mourut aussi à l'arrivée de Dorchard. Ces événemens ne firent que donner plus de crédit aux superstitions des Nègres, qui croyaient à l'influence funeste des blancs. Dans

(1) Geograph. Ephemeriden, VII, 1, p. 134.

(2) *Voy.* NOTE PREMIÈRE, à la fin du volume.

(3) Quarterly Review, 1820, may, p. 241.

(4) Suivant une lettre du 16 décembre 1816, adressée à son frère, à Berlin.

(5) Quarterly Review, l. c.

le Bambouc, comme sur le Niger, une terreur superstitieuse s'emparait d'eux, lorsqu'ils voyaient, pour la première fois, des blancs. Ils se rappelaient que Mansong, Moudibinni, et d'autres chefs, qui avaient été en rapport avec Mungo-Park, étaient morts l'année même de l'arrivée du blanc. Cependant Dorchard fut accueilli avec hospitalité à Yamina et à Bammacou. Selon ce voyageur, le séjour des étrangers et des ambassadeurs, dans les villes limitrophes, est prolongé par l'étiquette. On les retient le plus long-temps possible pour montrer l'importance du souverain du pays, et pour faire voir que le monarque ne s'empresse pas à se défaire de ses hôtes, mais qu'il veut les garder sous sa protection et sa faveur. Dorchard assure que, dans la saison de la sécheresse, le Niger est navigable depuis Marrabou. Ce voyageur espérait qu'une fois embarqué, il atteindrait sûrement le terme du fleuve. Comme à Sansanding, il se tient un marché à Yamina deux fois par semaine; les marchandises européennes de toute espèce y trouvent un grand débit. On y voyait beaucoup d'étoffes de Manchester, amenées de Maroc par les caravanes de Timbouctou. Cette route a été de tout temps la plus sûre.

Nous avons suivi jusqu'à présent, dans la description du Niger et de son domaine, les relations exactes et authenques du seul témoin oculaire, Mungo-Park. Ce guide fidèle nous abandonne maintenant, et nous sommes forcés de nous en rapporter aux traditions, aux suppositions et aux hypothèses de tous les temps, de toutes les contrées et de toutes les nations. Si nous les comparons entre elles, avec soin, elles ne seront pas sans importance pour la connaissance de l'intérieur de l'Afrique; quelquefois ces données si nombreuses semblent se contredire, mais plus souvent elles s'expliquent et s'appuient réciproquement; et, si plusieurs questions importantes sur le développement du système du Niger nous restent encore à résoudre, ces relations ne nous en feront pas moins connaître, en partie, le développement de la vie des peuples, dans ce colossal système de fleuve; les rapports des marchands indigènes qui parcourent ces terres inconnues, ouvrent à nos regards le tableau animé des peuplades africaines qui jusqu'à présent ne se présentent encore que comme une masse indéfinie aux yeux du spectateur; cependant plusieurs groupes se

détachent déjà de la confusion de l'ensemble, et commencent peu à peu à se dessiner dans leur individualité. Nous rapporterons en peu de mots les anciennes traditions, et nous y ajouterons en détail les relations nouvelles, afin qu'on puisse saisir d'un coup d'œil l'ensemble de ces récits et la marche de leur développement.

1. *Cours du Niger au-dessous de Ségo et de Sansanding, suivant les anciennee relations.*

Les anciens récits nous rapportent ce qui suit sur le cours du Niger. : la ville de *Jenne* (Dschenneh), qui est plus grande que Ségo, est située à deux journées de marche (1) de *Sillah*; à deux journées au-dessous de Jenne, le Niger s'élargit en un grand lac noir (Dibbie) si vaste, que les canots qui le traversent de l'ouest à l'est perdent de vue ses bords pendant tout une journée. A l'est, il détache plusieurs bras qui se réunissent en un seul lit près de *Kabra*, port et mouillage de Timbouctou, situé à une journée de marche au sud de la grande ville que les Arabes appellent *Timbouctou*, les Portugais *Toungoubouto* (2), et les Berbères ou Schellouh, *Timoucatouh*. L'île formée par les bras du fleuve s'appelle *Jenne* (*Jennie*, *Jinbala*, *Genna*, *Jannij*, ou *Gennij* dans de Barros); la distance entre Jenne et Tombouctou est de 12 journées de marche par terre. Les bords méridionaux du grand fleuve, dont les eaux fourmillent de crocodiles et d'hippopotames, sont couverts d'immenses forêts dans lesquelles on aperçoit des arbres de haute futaie. Les éléphans qui errent par troupes dans ces bois, sont d'une taille énorme et colossale (3).

(1) Proceedings, II, p. 364. — Mungo-Park, Trav., p. 213.
(2) De Barros, Asia Dec., lib. 3, c. 8, fol. 32, 33, c. 11, etc.
(3) Jackson, Account, p. 305.

En naviguant de Kabra vers l'est, on arrive, après onze journées de marche, à la grande ville de Houssa, ou plutôt au port de cette ville, appelé *Boutou*. Toutes les personnes que Mungo-Park avait interrogées dans son premier voyage sur les contrées de l'est, paraissaient n'en avoir aucune connaissance, et il lui fut alors impossible d'en apprendre davantage sur les lieux mêmes, car une nouvelle langue qu'il n'entendait pas, sans doute la langue berbère, commençait à être parlée immédiatement au-dessous de Ségo. On conçoit facilement que les marchands interrogés par Mungo-Park n'aient pu lui donner aucun éclaircissement sur le cours oriental du Niger, car leur commerce ne s'étendait que jusqu'à Timbouctou, et tout au plus jusqu'à Houssa. Ils lui apprirent cependant que des marchands de l'est, parlant une langue tout-à-fait étrangère, se rendaient également à Houssa et à Timbouctou, mais qu'ils ne savaient rien non plus de la fin du fleuve; ils disaient seulement que le Niger coule jusqu'au bout du monde (1). Les naturels firent voir à Mungo-Park des arcs et des flèches d'une espèce toute particulière, venant, à ce qu'ils prétendaient, du royaume de *Kassina*, le plus oriental qu'ils connussent.

Suivant une narration du schérif Hagi Mohammed, la navigation du Niger est interrompue à l'est de Houssa par des cataractes (sans doute des bancs de rochers et des rapides), car le fleuve franchit en ce lieu une nouvelle chaîne de montagnes (2).

Nous apprenons par d'autres relations (3) que le Niger est encore très impétueux à Houssa, ce qui fait que les barques se tiennent toujours sur ses bords. En d'autres endroits, son lit est si bourbeux que les embarcations ne peuvent

(1) Mungo-Park, Trav., p. 214.

(2) Proceedings, II, p. 324.

(3) Jackson, Account, p. 305.

tenir nulle part sur leur ancre ; on se sert alors de grosses pierres pour arrêter les barques. De Timbouctou à Jinnie, distance que l'on parcourt en trente journées, le Niger fait une très forte courbe au sud, qu'on appelle *el Kos Nil*, c'est-à-dire l'arc du Nil.

A quinze journées (*Erhellat*) à peu près, à l'est de Timbouctou, se trouve une grande eau (*Bahar-Soudan*), sur laquelle naviguent des vaisseaux pontés, montés par 150 à 200 hommes et portant 40 tonneaux de marchandises. Les habitans des bords sont ici d'excellens rameurs.

Suivant les documens positifs de Mungo-Park, il est constaté que, pendant les premiers 140 milles géographiques, le Joliba (1) coule de l'ouest à l'est, ou plutôt du sud au nord, jusqu'à ce qu'il se précipite de la haute terrasse à travers le rapide supérieur de Bammacou, d'où il se dirige de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Mungo-Park ne le vit d'abord que jusqu'à Sillah ; il en explora ensuite le cours sur une étendue de 80 milles géographiques (400 *miles*), et plus tard jusqu'à Sansanding et Boussa.

Les découvertes faites depuis un demi-siècle sont venues ajouter à nos connaissances plus ou moins fondées du Niger une foule de détails, de corrections et de nouvelles traditions qui se rapportent en partie au fleuve, en partie à la connaissance des villes, des royaumes et des peuples qui se trouvent sur ses bords. Nous en extrairons ce qui suit :

REMARQUES. — *Relation des témoins oculaires sur le cours moyen et inférieur du Niger, ses bords et les états qui les couvrent.*

Avant les documens positifs que Mungo-Park se procura, dans son premier voyage, nos connaissances du cours moyen et inférieur du Niger se bornaient aux récits incohérens de quelques esclaves nègres

(1) Rennell, Appendix, p. LXX.

et de marchands arabes ou plutôt maures, venus du Niger aux marchés d'esclaves, ou qui, dans leurs expéditions commerciales à Timbouctou, avaient vu les bords du fleuve, ou du moins en avaient entendu parler. On compara ces données, ainsi que les renseignemens de Mungo-Park, avec les anciennes relations des géographes arabes, et surtout d'Edrisi (1150) et de Leo Africanus (1500), avec les récits recueillis, à l'est et au nord-est, par Hornemann (1796), Browne (1792) et Bruce (1768). Après de longs et pénibles travaux, commencés et exécutés pour la plupart par le major J. Rennel, géographe distingué, doué d'une saine critique et d'un rare talent de combinaison, on parvint enfin à dresser, en 1798, d'après les voyages de Mungo-Park, la carte de l'Afrique, dont une seconde édition, revue et corrigée, a paru en 1802. Cette carte a depuis servi de base à toutes les descriptions postérieures de l'Afrique centrale.

Edrisi (1) était né probablement à Ceuta. Il fit ses études à Cordoue, en Espagne, et écrivit en Sicile son ouvrage sur l'Afrique; mais il n'avait jamais voyagé lui-même dans l'intérieur de cette partie du monde. On ne peut donc pas considérer ses travaux comme une source authentique. Nous avons de lui une excellente compilation de traditions arabes sur l'intérieur de l'Afrique, mais dont il ne faut cependant faire usage qu'avec beaucoup de prudence. Ses indications ont surtout servi de base au tracé des contrées du cours moyen du Niger. — Jean Léon, de Grenade, surnommé *l'Africain*, fit d'importans voyages dans l'intérieur de l'Afrique; mais, pendant son séjour à la cour de Rome, où il écrivit son ouvrage, sous la protection de Léon X, il se laissa souvent entraîner, par l'autorité des cosmographes de son temps, à appuyer des erreurs dont il avait lui-même reconnu la fausseté. C'est ainsi qu'il prétendit que, du Timbouctou, le Niger coule, à l'ouest, vers Jinne (*Ginea*) (2), et cependant il avait lui-même navigué sur ce fleuve en cet endroit. Un grand nombre d'erreurs s'introduisirent de cette manière dans la géographie de l'Afrique; il fallait de nouvelles découvertes, sur les lieux mêmes, pour mettre de l'ordre dans la confusion qui en avait été le résultat. On ne tarda pas non plus à sentir le besoin d'études plus sérieuses, et surtout de la connaissance des langues, pour l'intelligence et la critique des relations de voyages. C'est pour faciliter

---

(1) J.-M. Hartmann Edrisi Africa, ed. alter. Gotting., 1796, in-8°; d'après un manuscrit complet : Sherif Mohammed Al. Jdrisi, Geogr. of Africa in Annals of Oriental Literature. Lond., P.-I. Jun, 1820, p. 130-144.

(2) Joannis Leonis Africanis, tot. Africæ Descript., lib. IX. Antw., 1556, in-8°, lib. I, p. 3, a; ed. Lugd. Bat., Elzevir., 1632.

l'emploi des documens et des principales sources, que nous ajouterons l'aperçu suivant, sur lequel nous reviendrons plus tard.

A. *Relations du schérif Imhammed sur Bornou et Kaschna, situés sur le Niger* (1790) (1).

Ces relations nous ont été transmises par Lucas, qui les recueillit à Mesurata, dans le royaume de Tripoli. Pendant les seize ans qu'il passa à Maroc, en qualité de vice-consul anglais, ce voyageur avait eu l'occasion d'étudier à fond les langues et les usages de l'Afrique septentrionale ; il se préparait à entreprendre, pour le compte de la Société africaine, un voyage au Soudan, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par les dissensions intérieures des Arabes. Il fut accompagné au Fezzan par Imhammed, shérif distingué de ce royaume, qui lui-même avait fait des voyages au sud, dans le pays des Nègres. Lucas lui exposa une carte de l'Afrique dont il se proposait de faire présent au sultan du Fezzan, et l'invita à la rectifier dans les endroits qu'il avait parcourus. Le shérif, se sentant flatté de cette proposition, se montra très bienveillant envers Lucas, et il est à présumer qu'il rectifia exactement toutes les erreurs, puisqu'il devait lui-même présenter ce voyageur à son maître. Lucas rassembla ainsi tous les documens qu'il nous a communiqués dans les écrits de la Société africaine. Nous les citerons à l'avenir sous le nom de *Shérif Imhammed.*

B. *Voyage de Salam Shabini, de Fez à Timbouctou et de là à Houssa* (1787).

Cette relation de voyage nous a été communiquée par J. Gray-Jackson (2), professeur de langue arabe, qui résida seize ans, en qualité d'envoyé anglais, dans la Barbarie occidentale, à Maroc et à Mogodore. Dans sa jeunesse, Shabini, natif de Tétuan, vint, avec son père, à Timbouctou et à Houssa, où il demeura jusqu'à sa vingt-septième année; de là, il s'en retourna à Tétuan, et, voyageant plus tard comme marchand, il se rendit, par la Mecque, à Hambourg et en Angleterre, où il eut des relations avec plusieurs membres de la Société africaine.

De retour à Tétuan, il fut pendant quinze ans en rapport de commerce avec Gibraltar. C'est alors qu'il fit la connaissance de Gray-Jackson, qui put ajouter aux récits de Shabini une quantité de

---

(1) Proceedings of the Afric. Associat., I, p. 127-180.

(2) El-Hage-Abd-Salam-Shabeeny, Account of Timbuctoo, and Housa territories, etc.; with notes critical, to which is added Letters, etc.; by J. Gray-Jackson. Lond., 1820, in-8°.

détails qu'il avait recueillis de la bouche d'autres Maroquins qui avaient également visité le Soudan. La connaissance profonde que Jackson avait acquise de l'arabe-magrebbin, langue générale de tout le nord de l'Afrique et du Soudan, rendirent le long séjour de cet auteur à Mogodore très important pour la géographie de cette partie du monde (1). Nous citerons à l'avenir la relation du voyage dont il est ici question sous le nom de *Shabini*, et les remarques de Jackson, pour les distinguer de son premier ouvrage, sous le titre de : *Jackson's Acc. of Timb.*

C. *Voyage de Sidi-Hamet, de Wedinum à Timbouctou et à Wassenah* (avant l'année 1813).

Nous sommes redevables de cette relation de voyage à J. Riley, subrécargue du brick américain *le Commerce*. Son navire ayant fait naufrage sur la côte occidentale du Sahara, ce malheureux tomba entre les mains des Maures du désert, qui le firent esclave. Sidi-Hamet, que ses affaires conduisaient à travers ces déserts, acheta Riley (2), et le conduisit, avec quatre compagnons d'infortune, à Mogodore, pour les rendre à la liberté moyennant une forte rançon. Sidi-Hamet avait fait trois fois le voyage de Timbouctou, et, sans le secours de la boussole, parcourait, dans tous les sens, les déserts de l'Afrique septentrionale, sans autre guide que les étoiles. Arrivé à Mogodore, dans la maison du consul anglais, cet homme intelligent fit, au noble Will. Willshire et à Riley, le récit de ses voyages (3), que nous désignons ici sous le nom de *Sidi-Hamet*.

D. *Relation d'Adams; sa captivité à Timbouctou* (1810).

Le Charles, vaisseau américain, échoua, au mois d'octobre 1810, sur la côte nébuleuse du cap Blanc; Adams, qui s'y trouvait en qualité de matelot, tomba au pouvoir des Maures, qui exercent sur toutes ces côtes le droit de varech. Ces Maures, ayant un jour entrepris une expédition à l'est, vers Soudeny (Toudeny), lieu le plus reculé du royaume de Bambarra, pour y prendre des esclaves, furent soudain attaqués et mis en déroute par les Nègres, qui les transportèrent comme esclaves à Timbouctou. Adams eut l'avantage de vivre pendant six mois dans la maison du roi (qui, sans doute,

(1) Jackson, Account of Marocco, and the districts of Suse and Tafilelt, etc. Lond., 2e éd., 1811, in-4°.

(2) Loss of the American brig *Commerce* wrecked on the western coast of Africa in the month of Aug. 1815, with an Account of Tombuctoo, etc.; by Jam. Riley. London, in-4°, 1817, p. 114.

(3) Riley's Loss, p. 347-390.

n'est qu'un simple chef), où il fut très bien traité, et où il jouit d'une certaine liberté, jusqu'à ce qu'ayant été racheté avec ses maîtres maures, il fut de nouveau transporté, comme esclave, à la frontière du Maroc. Peu de temps après, il parvint à s'échapper, et se sauva à Mogodore, où il regagna sa liberté. Pauvre et dénué de tout, il errait, en 1816, dans les rues de Londres, lorsque M. Dupuis, consul anglais à Mogodore, confirma la vérité de son aventureuse histoire. Ses récits furent accueillis par plusieurs membres de la Société africaine, qui les publièrent (1) tels qu'ils les avaient entendus de la bouche du voyageur. Mais les indications d'un matelot sans éducation, et qui, dans l'esclavage, n'était guère disposé à observer, devaient nécessairement être mêlées d'inexactitudes, de traditions et de fausses idées; aussi, on ne peut les comparer aux rapports d'hommes instruits et intelligens, tels que ceux que nous avons cités auparavant. Cependant elles renferment beaucoup de vérités, et pourront ainsi servir à confirmer d'autres relations.

E. *Relation de Hadji-Mohammed sur le Timbouctou, communiquée à l'Association africaine* (2), *par M. Cahill de Rabat.*

Hadji-Mohammed demeurait près du puits d'Aroan, l'une des principales stations du désert de Sahara, sur le chemin de Timbouctou, et au nord-ouest de cette ville. Ce Musulman vit Mungo-Park à Sansanding, s'offrit à l'accompagner à Timbouctou, et confirma la dernière expédition du grand voyageur jusqu'à Kabra.

F. *Relation de Hadji-Talub sur le Timbouctou.*

Le colonel Fitz-Clarence (3), auquel nous sommes redevables de cette relation, rencontra, en revenant de l'Inde, en 1818, le riche marchand *Talub*, natif du Fezzan, qui s'en retournait d'un pélerinage à la Mecque, où il avait accompagné deux princes du Maroc; il lui donna plusieurs indications sur le Soudan, qu'il avait déjà visité trois fois. Les renseignemens (4) recueillis par ce voyageur

(1) Robert Adams, Narrative of Travels in the interior of Africa. London, 1816, in-4°. — Comp. la Quarterly Review, et H. Murray, Histor. Acc., vol. I, ch. 10, p. 468-486.

(2) H. Murray, Acc. of Discoveries and Trav. in Africa. Edinb., 1817, I, p. 435.

(3) Colon. Fitz-Clarence, Journal of a route across India through Egypt to England. Lond., 1819, in-4°.

(4) Geographische Ephemeriden, VII, 1, p. 133-138.

musulman à Timbouctou, en 1807, seront cités, à l'avenir, sous le nom de *Hadji-Talub*.

G. *Relation d'un voyage d'Alex. Scott sur le Bahar-Tieb (lac de Dibbie) et à el Hezsch sur le bord méridional du Niger* (1811).

Cette relation fut recueillie, à Liverpool, par Will. Lawson et Stewart Traill, de la bouche du voyageur lui-même (1).

Alex. Scott, matelot, échoua avec son vaisseau sur la côte africaine, entre le cap Noun et le cap Bojador. Jeté aussitôt dans l'esclavage, il parcourut avec ses maîtres, pendant six ans, le désert du Sahara, et arriva, au-delà du territoire de Bambarra, à un grand lac d'eau douce (*Bahar-Tieb*), qui n'est autre chose que le Dibbie, que Mungo-Park traversa à l'est de Jinnie. Scott le passa également, se dirigeant, au sud, vers le lieu saint de Sidna-Mohammed, où ses maîtres et un grand nombre d'autres voyageurs mahométans se rassemblaient comme à un lieu de pélerinage. De retour à la côte du Saharah, Scott parvint à se soustraire à la tyrannie de ses maîtres, et arriva heureusement, en 1816, à Mogodore. Nous invitons à comparer à ce sujet les remarques de Rennell.

H. *Renseignemens recueillis en* 1817 (2) *par Bowdich et Hutchison à Coumassie, dans le pays des Ashantis, de la bouche des Mullahs, dont il a déjà été question plus haut* (vol. I, p. 438, 2ᵉ remarque).

Ces documens, les seuls qui nous soient parvenus du sud sur le cours du Niger, varient, sous plusieurs rapports, de tous les autres renseignemens que nous possédons jusqu'aujourd'hui.

I. *Relation de Mohammed, maître d'école à Tripoli, sur Timbouctou, Wangara et l'Issa ou le fleuve du Niger* (1819), *recueillie à Tripoli par Ritchie.*

Mohammed, né à Timbouctou, de parens mahométans, avait fait deux fois le voyage de Timbouctou à Tripoli, par Ghadames et Tuat. Les observations de ce témoin oculaire, sur sa patrie, offrent un très grand intérêt; elles ont été trouvées dans les manuscrits de Ritchie (3), et nous les citerons à l'avenir sous le titre de *Mohammed, dans Ritchie.*

---

(1) Account of the captivity of Alexander Scott, among the wandering Arabs, etc., 6 years. With geogr. Remarks by maj. Rennell. In Edinb. philosophical Journ., 1821, Jan., nº VII, p. 38-53, et nº VIII, p. 225-240.

(2) Bowdich, Mission to Ashantee, P. II, p. 181-204.

(3) Quarterly Review. Lond., 1820, May, p. 229-231.

J. *Relation de Hadji-Hamet sur Bornou, Gambarou, Kaschna et Wangara, situés sur le Tschadi et le Gulbi* (1819).

Ritchie (1) recueillit, à Mourzouk, capitale du Fezzan, de la bouche de Hadji-Hamet, natif du Bornou, le récit d'un pélerinage que celui-ci avait fait à la Mecque, cinq ans auparavant. Cette relation intéressante sera citée à l'avenir sous le nom de *Hadji-Hamet, dans Ritchie.*

L. *Voyage de Sidi-Mousa, de Waday, par le Bagherme, le Bornou, etc., au Fezzan* (1819).

Sidi-Mousa, marchand tripolitain, rencontra Ritchie (2) à Mourzouk, et, après avoir fait sa connaissance, il lui raconta ses voyages tels qu'ils nous sont rapportés dans le journal anglais.

Les trois dernières relations sont, sans contredit, les plus importantes de toutes celles que nous avons citées jusqu'ici. Elles ont principalement servi de base à la carte conjecturale du système de fleuves de l'Afrique centrale (3).

C'est au zèle et à la persévérance de M. Ritchie, vice-consul à Mourzouk, que la géographie doit toutes ces intéressantes relations, ainsi que bien d'autres recherches que la *Quarterly Review* a comparées avec les indications de Burckhardt. Ritchie fit son entrée à Mourzouk, capitale du Fezzan, au mois de Mars 1819. Cet intrépide voyageur nourrissait depuis long-temps l'espoir de découvrir l'intérieur du Soudan, et, le premier, il arbora le drapeau anglais au centre de l'Afrique.

Il s'était proposé de faire, l'année suivante, avec Hadji-Hamet, gendre du scheikh de Kanem, un voyage à Kashna, de remonter ensuite le Niger, et d'aller à *Nyffé*, sur le Bahr-el-Soudan, où Hornemann, dit-on, mourut marabout. (Il vivait encore, en 1803, à Kashna (4). De là, il devait traverser le continent africain, au sud du Niger, et s'en retourner par Degomba et le pays des Ashantis, mais il mourut à Mourzouk, en 1819.

M. *Relation de J.-C. Burckhardt sur les pays du Soudan à l'ouest de Darfour* (1817).

Ces renseignemens, recueillis par le savant et infatigable voyageur de la bouche des pélerins qu'il rencontra au Caire, sur le Nil, nous

(1) Quarterly Review, p. 431-233.
(2) Quarterly Review, p. 233.
(3) Allg. Geogr. Ephemeriden, 1820, VII, n° 4.
(4) H. Murray, Histor. Account of Discov. Vol. I, p. 432.

ont été communiqués par lui-même, comme appendice à ses voyages en Nubie (1); ils confirment et expliquent d'une manière admirable toutes les données que nous possédons, sur les contrées orientales du système d'eau, entre le Niger du Houssa et l'Abiad du Nil.

N. *Voyage en Afrique de Mohammed Ebn Batuta, l'an* 753 *de l'Hégire ou l'an* 1352 *après la naissance de Jésus-Christ.*

Nous croyons devoir ajouter aux documens nouveaux sur la géographie de l'Afrique centrale, documens qui nulle part encore n'ont été employés dans toute leur étendue, les voyages de cet ancien géographe arabe, attendu qu'on ne les connaît que depuis peu de temps, et qu'ils sont l'une des meilleures sources que le moyen-âge ait léguées à la géographie. L'ouvrage d'Ebn Batuta est le récit d'un témoin oculaire qui parcourut, pendant trente ans (depuis 1324 jusqu'à 1354), l'Asie et l'Afrique, et trouva partout, en sa qualité de Musulman et de croyant, un accueil hospitalier. De retour à Tangier (Tingitana, Tandji), sa ville natale, située en Barbarie, il se reposa de ses fatigues, et écrivit l'histoire de ses aventures. Son dernier voyage est celui du Soudan. Il se dirigea d'abord, par *Segelmessa* et le désert de Sahara, vers le Niger (*Nil*), à Ségo (*Karssechou*) et à Timbouctou. De là, il alla à Mali, et, revenant à Timbouctou, il continua son voyage vers *Koukou*, *Bagherme*(Bourdama) et *Tekedda*. Ses récits confirment, d'une manière admirable, les renseignemens que nous ont donnés Ritchie et Burckhardt. Malheureusement, nous ne les possédons qu'en extraits, et, jusqu'à présent, l'original, qui doit être très rare, nous est encore inconnu. Burckardt lui-même ne put se le procurer au Caire. Les deux éditions différentes des extraits ont été découvertes en même temps, par Burckardt (2), au Caire (en 1816 et 1817, au mois de janvier), et par Kosegarten, en 1818 (3), dans la bibliothèque de Gotha, où s'en trouvent trois manuscrits. Ces deux éditions ne varient que dans les noms propres. Nous les désignerons, dans la suite, d'après les différentes éditions, par les noms de B. et de K. La *Quarterly Review* (4) a essayé de les collationner toutes deux avec les noms connus déjà auparavant.

La grande variété des sources que nous venons d'indi-

---

(1) J.-L. Burckhardt, Travels in Nubia. Lond., 1819, in-4°. Appendix, n° II, p. 484-492.

(2) J.-C. Burckhardt, Travels, ibid. Appendix III, n° 82, p. 534.

(3) Mahommedis Ebn Batuta, Iter Africanum comment. acad. J.-G.-L. Kosegarten. Jen., 1818, in-4°.

(4) Quarterly Review, 1820, May, p. 239.

quer rend, à la vérité, leur emploi difficile sur un terrain aussi vaste que celui où nous nous trouvons ici placés; cependant leur connaissance est indispensable, surtout pour nous donner une juste idée des progrès que la géographie a faits dans ces derniers temps.

2. *Le cours du Niger, au-dessous de Ségo, d'après les nouvelles relations des témoins oculaires.*

A. *Ségo, Karséchou, suivant Ebn Batuta.*

Mungo-Park, traversant le lac Dibbie, passa à côté de Jinnie (Jinne), non loin de Kabra et de Timbouctou. Il nous est parvenu par cette route un fragment (1) de son voyage, qui correspond parfaitement à l'ancien dessin de la carte de Rennell, sauf que l'étendue du lac est plus considérable. Aucun autre voyageur ne nous a depuis donné des renseignemens sur ce voyage. Les Mullahs de Coumassie (2) comptaient trois journées de marche de Sansanding à Jinnie, qui, suivant eux, est une île du Niger. De là, disaient-ils, on entre dans le *Dibbir* (Dibbie), où est situé *Sanina*; du Dibbir à Kabarra (Kabra), port de Timbouctou, on compte vingt journées de marche. Ségo est le point le plus occidental qu'ait visité Ebn Batuta; il se rendit, avec sa caravane, par le Sahara, par Sedjelmessa, Walet, à la ville de *Kârssechou* (K), Kar-Sendjou (B) (3), qui ne peut être autre que Ségo, capitale du royaume de Bambarra, et qui, suivant Mungo-Park, s'appelle aussi *Sego-Korro* ou *Segosi-Korro* (4). Jackson nous apprend que les Nègres prononcent ce nom *Shagr'ou*, avec la gutturale *gr* qui leur est propre et qu'on pourrait com-

(1) Sketch in Park Journ., p. 165.
(2) Bowdich, Mission, p. 192.
(3) Ebn Batuta, K., p. 47; B., p. 536.
(4) Quarterly Review, p. 239.

parer au *grain* des Arabes (1). Suivant Ebn Batuta, *Kârssechou* est situé sur les bords du Nil qui de là coule à Kabara et Sagha (*Zagha*, B).

C'est en cet endroit qu'Ebn Batuta écrivit au quatorzième siècle son fragment sur le cours du fleuve à l'est, vers l'Egypte, dont voici les propres paroles :

« De *Kabra* (2) et *Sagha* le Nil coule à *Tombouctou*, de là à *Kok* (Koukou, B) ; de là à la ville de Mouli (Mauly, B), dernier endroit du royaume de Maly; de là à *Joi* (Bowy, B), ville très importante et l'un des plus grands royaumes nègres du Soudan; le chef de cet état est le grand sultan de tous les rois nègres. Les blancs ne vont pas dans ces contrées, car ils seraient tous tués avant d'arriver. De là le Nil coule vers le pays des *Nubiens*, où il y a des chrétiens. En sortant de ce pays, il coule à *Donkolah*, principale ville des *Nouba*, dont le sultan Ibn-Kenzeidyn (B) se fit musulman lorsque el Naszer-Mohammed-Ben-Kelawan (K) régnait en Egypte. De là le Nil traverse les cataractes de *Dschenâdel.* Dschenâdel est la dernière ville dans le pays des noirs, et la première de la province d'Eswân (Syène) dans la Haute-Egypte. Je vis en cet endroit des crocodiles aussi grands qu'une barque. »

Cette relation, la plus ancienne du moyen-âge, admet donc, sans scrupule, l'*identité* du Niger et du Nil, sans même avoir connaissance de ce premier nom.

En partant de Kârssechou, Ebn Batuta se dirigea vers le fleuve *Ssanssara* (K), (Sansera, B), qu'on ne peut atteindre sans la permission du chef. Il est situé à 10 *miles* de Maly, résidence du sultan nègre. Tombouctou (3), situé à 4 *miles* du Nil, est une ville du royaume de Maly ; le gouverneur, qui est Nègre, est toujours nommé

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 491.
(2) Ebn Batuta, K., p. 47-48.
(3) Ibid., p. 49.

par Maly. En quittant Timbouctou, Ebn Batuta se dirigea vers l'est, et poursuivit son voyage sur ce Nil des Nègres, dans un canot fait d'un seul tronc d'arbre; tous les jours, il abordait avec ses compagnons dans des villes et des villages, où ils échangeaient du sel et des épices contre des provisions; le voyage se continua ainsi jusqu'à Koukou, la plus belle des villes nègres, située sur le Nil, et où les cauris servent encore de monnaie (1). Arrivé en cette ville, Ebn Batuta, à ce qu'il paraît, abandonna le fleuve qu'il appelle toujours *Nil* et jamais *Niger*.

Ebn Batuta ne fait pas mention du grand lac d'eau douce entre Jinnie et Timbouctou. Nous ne possédons sur ce lac remarquable, appelé Dibbie par Mungo-Park, que les renseignemens suivans qui nous ont été transmis par Al. Scott.

B. *Lac Dibbie. Pélerinage à el Hezsch, suivant Al. Scott.*

Le pays qui confine au nord-ouest au lac de Dibbie, est connu des voyageurs arabes sous le nom d'*el Sharrag* (2); il conduit au grand désert de Sahara et est situé non loin du pays des Nègres de Bambarra (3) qui, à ce qu'il paraît, s'étendent au loin vers le nord. Le sol, diversement accidenté, est coupé par de petites collines de sables, des vallées et un grand nombre de rivières saumâtres; il est couvert de forêts de dattiers, de cocos (?) et d'orangers sauvages; les Nègres qui habitent ces contrées ne vivent que de brigandages, et souvent ils attaquent et pillent, à l'entrée du Sahara, les caravanes qui traversent ce désert pour se rendre à la frontière du Maroc. C'est là que le

(1) Ebn Batuta, B.

(2) Al. Scott, p. 44.

(3) On dit que, chez les Maures, *bambarra* est un nom altéré, provenant de *bambagr*, qui signifie *antropophages*.

Grand-Fleuve commence sa courbe de nord-est à l'est. Alex. Scott, après avoir erré trois mois dans le Sahara occidental, se trouva tout à coup en face d'*une grande eau* qui n'était pas le Niger, mais un *lac immense* (1); quand le ciel était serein et l'atmosphère pure, il apercevait très distinctement du côté opposé, au sud, deux hautes cimes de montagnes qui se perdaient dans les nues. Les bords du lac formés d'un sable mou, étaient couverts de bois et d'arbustes semblables aux cocotiers. Jusque-là Scott n'avait vu ni montagnes, ni rivières, ni habitations fixes, et tous les voyageurs qu'il rencontrait parlaient l'arabe. Sur le bord du lac était situé un endroit appelé *el Sharrag*; la caravane y laissa ses chameaux. Rennell, qui calcula la route des caravanes depuis *el Giblah*, lieu de départ, jusqu'au lac, espace d'environ 1,000 milles géogr. anglais, s'assura que cette grande eau n'est autre chose que le Dibbie de Mungo-Park (2), bien qu'on soit très peu d'accord sur son étendue.

Alex. Scott trouva beaucoup de Nègres à el Sharrag; leurs maîtres étaient des Arabes à la couleur foncée, de la tribu des Orghaebet, parlant la langue *schellouh*. Ils étaient probablement venus du nord, peut-être de la partie méridionale du Maroc (3); ils ont établi une colonie dans ces contrées, et, suivant Al. Scott, ils sont la terreur de tous les marchands qui se rendent à Timbouctou (4). Les chefs de la caravane louèrent une grande barque de bois rouge, semblable à l'acajou, construite sans clous (5) et capable de porter 70 à 80 hommes; les rames étaient affermies par des cordes faites d'herbes tressées, un Arabe tenait la barre

(1) Al. Scott, p. 45.
(2) Rennell, Observ., p. 237.
(3) Voy. plus bas, les montagnes de l'Atlas.
(4) Hadji-Talub, p. 136.
(5) Comme celles du Niger, près de Bammacou, suivant Mungo-Park. Voy. plus haut, p. 51.

et six esclaves nègres ramaient. Au lever du soleil on descendit dans l'ambarcation; on passa la nuit au milieu du lac, et on jeta une pierre au lieu d'ancre, pour arrêter la barque; le lendemain on se dirigea de nouveau en ligne droite vers les deux cimes de montagnes qu'on avait aperçues au sud. L'eau était couverte à sa surface d'une quantité de laiche, les herbes étaient remplies de tortues et d'un nombre infini de poissons. Une quantité de barques de pêcheurs parcouraient en tous sens le lac; et, quoique assez larges, elles ne pouvaient cependant porter plus de 200 hommes. Les Arabes les appelaient *zourgos*, les el Sharrahs ou indigènes, *flouk*. C'est du nord-ouest au nord-est que le lac avait le plus d'étendue.

On avait à redouter l'attaque des pirates (les *Zachah*), peuple de petite stature, habitant au nord et à l'est du lac, et qui, à ce qu'il paraît, ne sont pas Musulmans. L'après-midi du troisième jour, l'embarcation atteignit enfin la rive opposée, à l'endroit où la traversée était la plus étroite. A en juger d'après le temps qu'on avait mis à ramer, on avait parcouru un espace d'environ 12 milles géographiques (60 milles anglais). Les rameurs appelaient ce lac *Bahâr-Tieb*, mais il coule, disaient-ils au sud dans une eau salée (?), qui est très grande et sans fin; sur cette grande eau il y a une quantité de *saffina el kabir* (c'est-à-dire de grands vaisseaux); elle s'apelle *Bahâr el kabir* (c'est-à-dire grande eau), et a un port appelé Bambarry, où il se rassemble beaucoup de vaisseaux. Là, disaient-ils, avaient été livrés de grands combats entre les Français et les Anglais, et les ossemens des morts couvrent encore au loin la campagne. Cette dernière tradition n'est sans doute qu'un récit mensonger d'esclaves qui avaient passé quelque temps à la côte méridionale de la mer.

La rive méridionale où l'on aborda s'appelle *el Hersch* (1);

(1) Al. Scott, p. 50.

elle dépend ou du royaume de Gotto, ou de la grande île de Jinbala, située entre les deux bras du Niger, et dont Mungo-Park fait aussi mention. Près de l'abordage étaient des huttes, appelées *el Tah-Sidna-Mohammed*; la tribu qui habitait ces contrées s'appelait *el Tahsi-del-Hezsch*. On annonça ici à l'esclave Scott, qu'on allait à Hez-el-Hezsch, pour rendre visite à Mohammed, et qu'il serait obligé de s'y faire circoncire. Du rivage sablonneux et argileux, couvert d'abondantes forêts de tomkilet (*Chinneg wood*), qui s'élevaient entre des rochers blancs, un sentier étroit conduisait, par un pays montagneux et à travers deux hautes montagnes, dans une vallée où Al. Scott vit des arbres chargés de fruits huileux, qui ressemblaient à des prunes. C'est le *schi* ou arbre à beurre de Mungo-Park. Dans la vallée boisée était un édifice peu élevé, sans fenêtres, bâti en pierres rouges, couvert de roseaux et tapissé de tous côtés d'une mousse noire; c'était le tombeau de Sidna-Mohammed, parent du grand prophète, qui s'appelle ici *Uhrr-Soél*. Il avait la tête tournée vers le levant, du côté de la Mecque, et tout autour étaient les tombeaux de beaucoup d'autres croyans, morts à el Hezsch. Un grand nombre de pélerins se rassemblent en ce lieu; ceux qui venaient du sud du lac étaient montés sur des mulets et des chameaux; ils portaient des bonnets rouges et sacrifiaient des chèvres et des moutons. Beaucoup d'autres troupes, venant du nord, passaient le lac sur des barques; ils portaient des chemises blanches avec des ceintures rouges et des boîtes de métal, qui contenaient des livres et différens autres objets. A leur arrivée, ils prononçaient à haute voix une prière, courbaient trois fois la tête vers la terre; ils se dirigeaient ensuite vers la porte de l'édifice, où était, comme dans la Kaaba de la Mecque, une pierre brune, de deux pieds de haut, que tous les pélerins baisaient dévotement. On remarquait encore dans la contrée les ruines de trois ou quatre grands édifices, construits en pierres

rouges et avec de l'argile au lieu de mortier; elles couvraient un vaste emplacement. Scott, qui refusait de se faire musulman, fut jeté en prison. Les habitans d'*el Hezsch* avaient beaucoup d'esclaves nègres; ils vivaient dans des huttes, portaient des chemises bleues et des sandales jaunes et se nourrissaient de dattes, de blé et de pilau.

Les pélerins s'en retournèrent dans leur pays, après un séjour d'un mois à *el Hezsch*, qui est ici comme la Mecque du Soudan mahemétan; Scott (1) traversa le lac sur le même bateau qui l'avait amené à el Hezsch, et revint à travers les mêmes forêts, dans le Sahara. Les colons Schellouh ne savaient rien du cours du Grand-Fleuve, attendu qu'ils étaient eux-mêmes étrangers dans cette contrée. Les Moullahs et les Marabouts qui, selon Scott, venaient du sud, sont sans doute les mêmes qui, à Coumassie, semblaient parfaitement connaître toutes ces contrées du Soudan.

El Hezsch, jusqu'à présent le seul lieu de pélerinage que nous connaissions sur la rive méridionale du Niger, remonte, à ce qu'il paraît, à une origine très ancienne. Ebn Batuta dit que les habitans de *Sagha*, lieu d'ailleurs inconnu, qu'il place au-delà de Kabra, sont depuis longtemps mahométans et qu'ils tiennent fortement à leur foi. (*Moslims of old and strong in ther faith*) (2); ce Sagha ne serait-il pas le même lieu de pélerinage qu'el Hezsch et le même que les Marabouts appelaient à Coumassie *Sanina*, et qu'ils disaient situé à l'entrée du lac de Dibbie?

Le lac d'eau douce, dont il est ici question, baigne à l'est Jinbala et à l'ouest Jinnie, ville célèbre par l'habileté de ses orfèvres (3); c'est de là, sans doute, que vient le nom arabe de ce lac, qu'il faudrait écrire : *el Bahar-Tibber*,

---

(1) Al. Scott, p. 226.

(2) Burckhardt, Travels, p. 53.

(3) Col. Fitz-Clarence Journ. of a Route, etc., p. 496, où se trouvent des dessins de ces orfévreries.

c'est-à-dire *lac de la poudre d'or*, ou *el Bahar Dehebbie* (contr. Dibbie) (1), c'est-à-dire *eau pleine d'or*. Les ornemens d'or (*trinkets*) (2) des orfèvres de Jinnie forment une branche très importante du commerce qui se fait dans le port de *Darbeita*, sur la mer Rouge, par la route de la Mecque qui passe à Sennaar et Jidda ; on en exporte encore d'autres marchandises, ressemblant beaucoup aux étoffes de filigrane, que l'on fabrique dans l'archipel des Indes-Orientales.

C. *Timbouctou, le grand bazar du Soudan sur le Niger.*

Timbouctou est une grande ville commerciale, qu'Edrisi (1150) ne connaissait pas encore, mais que nous entendons nommer dans les relations des ambassades portugaises, dès le moment que l'Afrique occidentale fut découverte. *Toungouboutou* ou *Toumboutou* est si souvent cité par eux, et toujours représenté comme si abordable, qu'il n'est pas étonnant que l'on ait admis l'idée que le Timbouctou des premiers Portugais et le Timbouctou que nous connaissons aujourd'hui sont deux villes différentes (3), erreur qui se conçoit et s'excuse d'autant plus facilement que les cartes portugaises ont toujours placé cette ville à un tiers à peine de sa véritable distance de la mer.

Il est évident que la ville appelée *Zimbala* par les Portugais est la même que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Jinbala*, à l'est ou au-dessous du lac de Dibbie.

Suivant de Barros (4), Jinnie est une ville considérable,

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 474.
(2) Ibid. of Marocco, p. 298.
(3) Murray, Histor. Acc. of Discov. Vol. I, p. 405.
(4) De Barros, Asie Dec., I, lib. 3, c. 11, fol. 386.

située sur le fleuve *Genna*, qui est le Niger ; elle avait déjà été, avant Timbouctou, d'une très grande importance. Mungo-Park place Timbouctou à douze journées plus à l'est que Jinnie. Cette dernière est encore aujourd'hui une ville de commerce très importante ; les peuples nègres de l'ouest et surtout les Mandingos s'y rassemblent fréquemment et sont les agens du commerce qui se fait entre le Soudan et la côte occidentale, près du Sénégal et d'Arguin. De Barros ne sait pas si la ville tient son nom du royaume, ou si c'est le royaume qui a donné son nom à la ville. Dans l'origine, les Portugais appelaient Guinée tout le pays du Sénégal ou la Sénégambie; on n'a conservé ce nom que pour la côte méridionale. Les Nègres, au contraire, appelaient ce pays situé sur le Niger, *Genna, Ghenea, Ginea* suivant Leo Africanus (1), d'autres *Jannij, Gennij* et *Jinne.* Mais ce nom a perdu tout son prestige, et le nom de Toumbouctou brilla à sa place pendant quelque temps. La ville de Timbouctou est encore aujourd'hui très importante par son orfévrerie; Jinnie paraît être sous la domination des Maures, car le régent y porte le titre de *Mulai-Smaera* (2), ce qui signifie prince Smaera; or, Mulai ne peut pas être un titre nègre. Leo Africanus, (circ. 1500), cite *Toumbouctou* ou *Toumboutou* comme la capitale d'un très puissant empire qui aurait été fondé par Mense (*Mouse*) (?) Soulejmann (3), l'an 1213 ou l'an 610 de l'Hég. Depuis lors, Toumbouctou est devenu la principale ville du Niger. Nous avons vu plus haut qu'elle existait déjà du temps d'Ebn Batuta (1352) ; elle appartenait alors au royaume de Mali. Cet auteur écrit *Toumbouctou* et non pas *Timbouctou*. De Barros (4) ne l'appelle

(1) Leo Afric., ed. Antw., 1556, fol. 248 b.
(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 193.
(3) Leo Afric., fol. 249 b.
(4) De Barros, Asia, ibid.

que *Toungouboutou* ; il la place comme capitale du pays, à 3 *leguas* au nord du Grand-Fleuve, et dit qu'elle est un bazar très important pour beaucoup de marchands du Caire, de Tunis, d'Oran, de Trémécène, de Fez et de Maroc, à cause de la quantité d'or que l'on y transporte du grand pays des Mandingos. Leo Africanus rapporte qu'un architecte de Grenade construisit à Tombouctou un superbe palais, et que cette ville est remplie de jurisconsultes et de théologiens protégés par le roi; on y transporte, dit-il, beaucoup de manuscrits de la Barbarie, et tous s'y vendent très cher. Jackson (1), qui fut long-temps en relation de commerce avec Timbouctou, vérifie lui-même tous ces détails et en confirme l'exactitude; il pense qu'on pourrait y trouver beaucoup de traductions arabes des classiques anciens, mais il n'entendit parler nulle part de manuscrits écrits dans une autre langue que l'arabe. Marmol (2) et tous ceux qui, comme lui, tiennent leurs renseignemens du Maroc, ne tarissent pas d'éloge sur la grandeur et la richesse de la ville, sur son commerce, la puissance de ses souverains et leur amour pour les sciences. Au commencement du dix-huitième siècle, d'immenses caravanes de 16 à 20,000 chameaux, faisaient annuellement le voyage de Maroc à Timbouctou, à travers les sables brûlans du désert (3).

La puissance des rois de Toumbouctou a dû être très considérable au commencement du seizième siècle. Leo rapporte que, de son temps, le roi Ischia (4) soumit le royaume de Gouber jusqu'au-delà de 300 milles anglais au sud-est et Kaschna à l'est de Houssa. Suivant Dapper, le royaume de Timbouctou avait déjà beaucoup perdu de sa puissance vers le milieu du dix-septième siècle; il était

(1) Jackson's Acc. of Marocco, p. 304.
(2) Mormol, Afr., III, p. 61.
(3) C. Stuart, Voyage à Mequinez, en 1725.
(4) Leo Afric., ibid., lib. VII, fol. 252-253 b.

en pleine décadence lors de l'avénement de l'empereur Muley-Ismael (1) au trône de Maroc (l'an 1672), mais il se releva encore avant la fin de ce siècle. Plusieurs changemens très importans s'opérèrent à Timbouctou (c'est ainsi que les géographes modernes s'accordent aujourd'hui à prononcer ce nom) pendant le long règne de cet empereur (de 1672-1727); la ville tomba dans une dépendance entière du Maroc, dépendance qui ne put rester sans influence sur toute l'histoire du Soudan. En effet, depuis cette époque, un commerce actif s'est établi entre Timbouctou et le Maroc, tandis que les autres relations y ont, sinon disparu, du moins considérablement diminué; mais le Timbouctou ne gagna rien à cet échange; d'un royaume indépendant qu'il était, il devint une province dépendante, qui fut forcée d'obéir d'abord aux Maroquins, ensuite aux Maures, jusqu'à ce qu'en 1803 (2) le roi nègre de Ségo en fit une province du puissant empire de Bambarra. Cela nous explique aussi comment Monsong, roi de Ségo, pouvait promettre à Mnngo-Park, protection et sûreté jusqu'à Timbouctou (3).

Ces changemens politiques que l'on n'apprécie ordinairement pas assez, expliquent un grand nombre de contradictions apparentes résultant de relations isolées. Vers l'an 1670, deux princes de Maroc guerroyaient entre eux dans l'Atlas; Sidy-Ali (4) ayant été défait, s'enfuit par le désert, dans le Soudan, où le roi nègre de Bambarra, qui sans doute avait déjà alors de l'influence à Timbouctou, le reçut avec une grande hospitalité. Sidy-Ali lui fit présent de deux jolies filles renégates, et cette faveur lui valut du roi nègre la permission de s'établir avec les siens à

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 482.
(2) Proceedings of the Afric. Ass. II, p. 322.
(3) Mungo-Park, Journal, p. 154.
(4) Jackson's Acc. of Marocco. Lond., 1811, in-4°, p. 295.

Timbouctou. Peu de temps après, il parvint à rallier autour de lui quelques milliers de guerriers Bambarras qu'il conduisit à la frontière du Maroc; son adversaire venait de mourir lorsqu'il arriva. Muley-Ismael, son successeur, profita de la circonstance, et au lieu de se mesurer avec Sidy-Ali, il fit passer sous ses drapeaux toute l'armée des noirs commandée par ce dernier et se créa ainsi un parti puissant à Timbouctou. Cette ville, cédant à la force, se laissa imposer une contribution, accepta une garnison, et paya même un tribut annuel, afin d'obtenir pour les caravanes et son commerce protection contre ses voisins du nord. Les Maures mahométans obtinrent de cette manière une très grande prépondérance dans le Soudan; les plus grandes et les plus nombreuses caravanes que l'on ait jamais vues (voy. plus haut d'après le voyage de Stuart) allaient annuellement de Fez et du Maroc au fleuve du Niger. Muley-Ismael remplit ses palais de trésors; ses monnaies d'or devinrent les plus connues de toute l'Afrique septentrionale, et elles ont cours encore aujourd'hui à Timbouctou; les marchands de Fez accumulèrent d'immenses richesses à Timbouctou et y établirent leurs comptoirs; on y éleva aussi plusieurs mosquées (*Dschamies*) (1). La garnison maure se mêla aux noirs et se répandit ainsi parmi les habitans de la ville. Après la mort de Muley-Ismael (1727), les habitans de Timbouctou payèrent moins régulièrement leur tribut à son fils Muley-Abd-Allah, et finirent bientôt par s'en dispenser entièrement. Mais, en attendant, Timbouctou avait reçu dans son sein une population maure, dont elle avait adopté les mœurs et les usages, et elle est demeurée depuis le port continental le plus fréquenté par les Magrebi. Jusqu'à la mort de l'empereur du Maroc, *Sidi-Mohammed* (2) (1795), qui fut

(1) Hadji-Talub, p. 134.
(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 482.

appelé le père de son peuple, le commerce des Arabes se maintint à Timbouctou dans toute sa splendeur et avec lui l'influence des Arabes, mais après sa mort, il tomba de plus en plus en décadence, parce que le successeur de ce prince, Muley-Soliman, surchargeait les caravanes de Timbouctou d'impôts exorbitans. Toutefois, tout le commerce ne fut pas supprimé par là, et les relations entre le Maroc et Timbouctou conservèrent toujours quelque activité.

Il est probable qu'en 1803, lors de la prise de Timbouctou par le roi *Mansong de Ségo* (le même que Mungo-Park rencontra dans les années 1796 et 1805), le parti maure fut obligé de quitter la ville. Le nouvel état, ennemi de Maroc, fondé en 1810 par Sidi-Heshem sur la pente méridionale de l'Atlas, entre ce plateau et la côte, non loin de Wedinum, et près d'un défilé que les caravanes du sud ne peuvent éviter, se compose probablement des Maures réfugiés du royaume de Timbouctou. Son origine est du reste tout-à-fait obscure. Sidi-Heshem (1) (*Sidi* veut dire *empereur*) est, dit-on, le descendant d'un saint maure. Ce prince a une garde de 6,000 Maures et Nègres qui, parfaitement armée, brave les forces de l'empereur du Maroc. Il a aussi ouvert un très grand commerce avec le Soudan et établi un marché sur la frontière du désert, où les produits du Soudan se vendent à si bas prix que les Maroquins eux-mêmes trouvent plus avantageux d'y faire leurs achats, que d'aller s'exposer aux dangers du désert. La grande caravane de 4,000 chameaux, avec laquelle Sidi-Hamet fit son second voyage à Timbouctou, appartenait de moitié à ce prince (2). Timbouctou perdit évidemment, par l'expulsion des Maures, les plus civilisés de ses habitans, et un commerce très important. Depuis lors Sidi-

(1) Adams Narrative, p. 483.
(2) Sidi-Hamet, p. 357.

Heshem a su se rassembler des forces menaçantes (1) contre l'emperenr du Maroc. Il avait déjà 15,000 hommes en 1816. Il n'est resté que des *Nègres* à Timbouctou.

Cela explique en quelque façon le récit de Mohammed (2), dont voici le contenu : « Il y a à peu près trente ans qu'il régnait à Timbouctou un roi appelé Aboubekr ; il n'était pas Nègre, mais de couleur brune ; la plupart des habitans, à l'exception d'une faible partie, étaient Nègres, mais tous portaient le nom de Moslems. On dit que le palais du roi, situé au milieu de la ville, ressemblait à celui de Tripoli et qu'il portait le nom de *Kousbé*, qui signifie *citadelle*. Shabini, qui se trouvait à Timbouctou en 1787, y vit un roi noir (3) vassal du Houssa ; Batuta y avait connu jadis un vassal de Maly, qui portait le titre de sultan ; quoique choisi par les habitans du Timbouctou, il devait toujours être confirmé par le royaume de Houssa, auquel il payait un tribut. Hadji-Talub (4) (1807) nous dit également que le roi de Timbouctou est un Nègre, mais qu'il a établi sa résidence dans le port de Cabra. Adams (1810) trouva à Timbouctou un vieillard aux cheveux blancs, qu'il prit pour le roi ; ce n'était sans doute qu'un gouverneur ; il avait une garde de 30 hommes (5), les Nègres l'appelaient *Kaou*, et ce nom veut dire gouverneur (6). Du temps de Mungo-Park, les Maures prétendaient, dit-on, encore à l'empire de Timbouctou. Du temps d'Adams ils n'avaient aucune influence et étaient même bannis de la

(1) Rileys Loss, p. 495.

(2) Mohammed, dans Ritchie, p. 230.

(3) Shabini, p. 12.

(4) Hadji-Talub, p. 134.

(5) Adams Narrat., p. 472.

(6) Capt. Lyon's Narrative of Travels in Northern Africa. Lond., 1821, in-4°. — Verneur, Journal des Voyages, 1821, 32° cahier, p. 358.

ville, que les Nègres seuls habitaient. Ces données se trouvent parfaitement confirmées par le dernier rapport de Sidi-Hamet (avant 1815) (1). De son temps le roi et tous les indigènes de la ville étaient des Nègres et non pas des Musulmans. Le roi porte le titre de *Shegar*, c'est-à-dire *Schach* (voy. vol. I, p. 437) ou sultan. Tous les Maures qui viennent au Timbouctou sont obligés de choisir leur demeure dans la ville des Maures; et telle est la défiance des habitans envers les Maures, qu'aucun d'eux ne peut entrer dans la ville sans avoir déposé à la porte son poignard ou l'arme qu'il porte sur lui; on ne la lui rend qu'à sa sortie de la ville. Plus de 50 Maures ne peuvent pas entrer à la fois dans la ville, encore faut-il qu'ils fassent partie d'une seule caravane.

Tous ces mouvemens politiques que nous venons de mentionner firent de nouveau du Timbouctou un état indépendant; si, d'une part, ses relations ont diminué avec les Mahométans et les Maures du nord, elles paraissent d'un autre côte s'être considérablement étendues dans l'intérieur du Soudan des noirs. Les habitans du Timbouctou font maintenant un commerce assez considérable avec Wassenah (2), au sud du Niger, puissant royaume nègre, inconnu jusqu'à présent de tous les Européens et dont Sidi-Hamet, marchand maure de Timbouctou, ignorait même auparavant le nom; plus tard il le visita lui-même dans un voyage qu'il fit pour les affaires du roi de Timbouctou, et dont il nous a lui-même fait la description.

Suivant les dernières relations (3) le Shegar de Timbouctou s'entoure d'une véritable pompe africaine; il est accompagné d'une garde de cent hommes montés sur des mulets et armés de fusils, et de cent hommes à pied avec

(1) Sidi-Hamet, p. 363.

(2) Ibid., p. 369, comp. H. Murray, Acc., I, p. 502.

(3) Ibid., p. 368.

des fusils et des sabres. Il porte une robe blanche bordée d'or et d'argent, une espèce de turban, des sandales rouges et un grand bâton blanc ou sceptre, avec un lion d'or en guise de pomme. On le prendrait plutôt pour le père que pour le roi de son peuple. Il fait un commerce très étendu.

Cette esquisse de l'histoire du Timbouctou, quoique très imparfaite, suffira pour détruire quelques contradictions apparentes et pour faire apprécier à leur juste valeur les doutes qu'on a élevés sur l'histoire et la géographie de ce pays. Passons maintenant à la description de la ville et de ses mœurs, que nous tâcherons de reproduire dans leurs principaux traits.

La ville de Timbouctou (1) est située dans une plaine entourée de collines de sable, à trois journées *Erhcllat*, au sud de la frontière de Sahara et à 2 ou 3 milles géogr. (12 *miles*) (suivant d'autres à 2 lieues seulement) au nord du Niger, qui probablement fait ici de très grands détours.

A l'est sont de vastes forêts (2) qui ne ressemblent que très peu à celles du Maroc; elles sont remplies de troupes d'éléphans, et les arbres dont on fait les constructions y sont moins grands qu'en Angleterre. Tout près de la ville, on rencontre au sud une petite rivière d'eau saumâtre qui coule à l'est; elle n'a que quelques pieds de profondeur et se perd dans le sable au milieu de la forêt. Shabini (3), qui la franchit au sud-est, rencontra le Niger trois jours plus tard. Il trouva partout un sol bien cultivé et couvert d'une espèce de chêne qu'il appelle *el belûte* à cause des fruits bienfaisans qu'il porte; c'est sans doute la noix de gourou. (?)

Au dire d'Adams, on rencontre au sud-ouest de Timbouc-

---

(1) Hadji-Talub, p. 134. — Jackson's Acc. of Timb., p. XIII.
(2) Shabini, p. 8.
(3) Ibid., p. 37.

tou une grande eau de 12' de largeur, qu'il appelle *Mar-Zara* (1). Mais, comme ce voyageur n'est pas toujours très exact dans ses indications géographiques, il se pourrait que cette grande eau qu'il place au sud-ouest ne fût qu'un bras du Niger qui certainement a subi plusieurs changemens en cet endroit; peut-être n'est-elle aussi qu'un affluent septentrional du Niger, inconnu jusqu'alors des Européens; Murray et Reichardt l'ont prise dans ce sens, mais l'ont mal dessinée sur leurs cartes. Sidi-Hamet (2) aussi parle d'un fleuve très large qu'il eut à passer au nord, à quelques journées de marche de Timbouctou, le *Gozen-Zair* des Nègres (ou l'*el Wadi-Tenij* des Arabes); l'identité de ce fleuve (que déjà d'Anville a mal placé sur sa carte d'Afrique de 1755) (3) avec le *Ssan-ssara* (voy. plus haut) d'Ebn Batuta ne souffre plus aucun doute maintenant. Cette relation de Sidi-Hamet explique en quelque sorte l'assertion de Leo Africanus, qui prétend avoir vu que de Timbouctou à Jinnie le fleuve coule à l'ouest (4). De toutes les hypothèses qui ont été établies sur le cours de ces fleuves, celle de Barrow et de Murray (5) nous paraît surtout téméraire; ces deux géographes admettent, que le *Mar-Zarah*, situé, suivant Adams et Sidi-Hamet, au nord de Timbouctou, et dont le cours *occidental* n'est rien moins que prouvé, est identique avec le fleuve de Kaschna et le Niger de Ptolémée; ils en concluent l'existence de *deux Niger différens* à peu de distance l'un de l'autre, mais séparés par une chaîne de montagnes et coulant dans des directions tout-à-fait opposées, l'un à l'est, l'autre à l'ouest; de sorte que le royaume et la ville de Timbouctou se trouveraient situés entre les deux. Mais il faut bien remarquer

(1) Adams Narrat., p. 478.
(2) Sidi-Hamet, p. 362.
(3) Mém. de l'Acad. des Inscript., vol. XXVI.
(4) Leo Afric., l. 1, fol. 2.
(5) H. Murray, Acc. of Discov., I, p. 420.

que Ptolémée ne connaissait pas encore le Niger de Mungo-Park ou le Joliba, situé au sud de Timbouctou, et coulant à l'est.

Shabini croit la ville de Timbouctou une fois et demie plus grande que Tétuan ; elle a donc à peu près un mille allemand d'étendue, avec 50,000 habitans sans compter les esclaves, Tétuan ayant 16,000 habitans (1). Talub croit Timbouctou trois fois plus grande qu'Alexandrie en Egypte ; il estime le nombre de ses habitans (2) à 60,000 ; Adams (3) la croyait aussi grande que Lisbonne (par conséquent un peu moins grande en étendue que Paris et Londres), mais avec moins d'habitans, les maisons étant très dispersées. *Sidi-Hamet* pense que Timbouctou a six fois autant d'habitans que Mogodore, par conséquent près de 200,000, puisque Mogodore en a 36,000 (4). Toutes les autres indications relatives au nombre des habitans ne sont de même que comparatives, comme les precédentes ; la dernière, qui la représente moins grande que Mourzouk dans le royaume de Fezzan, nous permet de supposer que la grande variété dans les énumérations de la population de Timbouctou provient en partie du grand nombre de caravanes qui entrent dans cette ville et en sortent aux différentes époques de l'année ; le nombre des étrangers s'y monte quelquefois jusqu'à 12 ou 15,000, qui y passent plusieurs mois dans des huttes et sur les marchés (5).

Le mur de la ville, élevé pour la protéger contre les attaques des Maures, n'a que 12 pieds de hauteur avec trois, et suivant Sidi-Hamet, quatre portes (6), qu'on

(1) Shabini, p. 11.
(2) Hadji-Talub, p. 134.
(3) Adams Narrat., p. 472.
(4) Sidi-Hamet, p. 363.
(5) Capt. Lyon's Narrat. of Travels in North Africa. Lond., 1821, in-4°.
(6) Shabini, p. 10.

ferme tous les soirs, la *Bab-Sahara* au nord et nord-ouest, la *Kab-Nil* au sud, vis-à-vis du Niger (Nil), et la *Bab-el-Kibla* à l'est, du côté de la Mecque et de la forêt. Elles sont toutes trois garnies à l'extérieur de peaux de chameau et de clous pour les garantir contre la hache des ennemis.

Les maisons de la ville, presque toutes quadrangulaires, sont construites partie en pierre (1) et partie en terre; plusieurs des premières ont deux étages; les maisons des pauvres ne sont faites que de branches, et couvertes de nattes. Le bazar avec les boutiques s'appelle *Kasserea*. Adams n'a pas vu de bazar. Shabini, qui séjourna long-temps à Timbouctou en qualité de marchand, raconte que les étrangers y louent, pour trois mois, des magasins dans lesquels ils conservent leurs marchandises; les habitans du Timbouctou, dit-il, appellent ces magasins *Fondac*, les Nègres *Woal*; ils appartiennent presque tous au roi. A chaque époque de l'année, il y a des étrangers à Timbouctou. Sidi-Hamet rapporte (2) que la ville est pleine de boutiques dans lesquelles on voit du sel, des couteaux, des étoffes, des ornemens en or, etc.; et suivant Mohammed, on y tient foire tous les mardis et jeudis (3). Les habitans de Timbouctou ont de superbes campagnes dans le voisinage de la ville (4), et partout, excepté du côté de Sahara, où l'on ne cultive rien, le pays est parfaitement arrosé par des canaux du Niger ou par des roues à pots qui sont tournées par des animaux domestiques, comme en Egypte. Les Nègres cultivent une espèce de millet (*allila*), du bled indien (*el-bischna*), mais pas de froment, ni d'orge; les semailles de riz se

(1) Hadji-Talub, p. 134. — Mohammed, dans Ritchie, p. 230. — Adams, p. 472.

(2) Sidi-Hamet, p. 363.

(3) Mohammed, dans Ritchie, p. 131.

(4) Shabini, p. 24.

sont aux mois d'Août et de Septembre. Les Nègres ne connaissaient que la pioche; mais ils ont adopté des Arabes la charrue primitive qui est usitée dans toute l'Afrique septentrionale. Adams nous assure, et Talub et Mohammed (1) le confirment, qu'ils cultivent aussi des figues, des ananas (*bromelia ananas*, *pine apples*, comme les appelle Adams), des dattes et des noix de coco en quantité. Mais sont-ce les mêmes cocos que nous connaissons depuis long-temps dans l'Inde, ou seulement une espèce analogue (2)? C'est ce que les découvertes à venir auront à examiner.

Un fruit tout particulier à cette contrée, et que l'on rencontre dans le Soudan jusqu'à Bornou, c'est la *noix de gourou* (*gooroo*) qui, par son agréable acidité (3), sert à rendre potable l'eau des déserts; les caravanes, jusqu'à Fezzan et par toute l'Afrique septentrionale, en font un de leurs principaux articles de commerce; les noix de gourou sont même connues jusque chez les Ashantis (4), au sud, sous le nom de *boussi* (*boossee*). L'arbre qui les produit a reçu le nom de *steculia acuminata* (5); ses feuilles sont grandes et très remarquables. Le fruit est entouré d'une capsule de 10 pieds, qui contient de sept à neuf noix de la grosseur des châtaignes. Une seule de ces capsules est souvent égale en valeur à un esclave.

L'indigo et le cafétier (6) croissent d'eux-mêmes dans ces contrées; les grains de café que Jackson fit venir de Timbouctou avaient un goût amer comme tout le café sauvage. Le cotonnier aussi semble être indigène dans

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 511.
(2) Mohammed, dans Ritchie, p. 131.
(3) Lucas in Proceedings, I, p. 79, 173 et 182.
(4) Bowdich Mission, p. 333.
(5) Palissot de Beauvais, Flore d'Owarre, I, p. 41, tab. 24.
(6) Jackson's Acc. of Timb., p. 279.

ces pays, puisqu'on fabrique beaucoup d'étoffes (1) de coton à Timbouctou ; toutefois, ce ne sont pas les Nègres, mais les étrangers et surtout les Arabes qui s'occupent à tisser. Les noirs (2) se livrent avec habileté à d'autres métiers, par exemple, à ceux de maréchal, de charpentier, de cordonnier, de tailleur et de maçon.

Adams (3) dépeint le peuple de Timbouctou comme robuste, vif, querelleur, mais en même temps d'un bon naturel, ayant beaucoup de goût pour la danse et la musique, sale dans ses vêtemens, mais chargé d'ornemens en or et en ivoire ; ils portent des anneaux de cuivre aux doigts ; leur nourriture et leur manière de vivre sont très simples. Ils se teignent les ongles et la paume de la main en rouge avec du henné, et se font, à la manière des Nègres (voy. vol. I, p. 441), une incision oblique qui part de l'œil, et traverse toute la figure. Les relations des hommes avec les femmes ne sont pas du tout les mêmes qu'en Orient ; sous ce rapport, les habitans de Timbouctou ressemblent aux Européens. Ils enterrent leurs morts dans des bières, et les pleurent sur des tertres tumulaires. Adams croit que la prière qu'ils y prononcent est la seule pratique de leur culte. Shabini (4) et Sidi-Hamet observent qu'ils n'adorent pas le dieu des mahométans, qu'ils ne se circoncisent pas, qu'ils n'ont ni temple ni sabbat ; cependant ils croient en Dieu, en une vie à venir, et vénèrent même des saints. Ils prient une fois tous les vingt-quatre heures, en regardant la lune, et tous les trois mois ils célèbrent une grande fête qui dure trois jours. Ils ont beaucoup de médecins et de magiciens qui, après s'être jetés en extase par les sons d'une musique sauvage, guérissent toute espèce de maladies. Adams vit beaucoup de vieilles

(1) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.
(2) Shabini, p. 23.
(3) Adams Narrat, p. 473.
(4) Shabini, p. 33. — Sidi-Hamet, p. 369.

femmes de plus de cent ans, qui guérissaient les infirmités et les plaies.

Shabini (1) nous apprend que les Maures et les Arabes, auxquels le séjour à Timbouctou est défendu, ne peuvent non plus habiter entre cette ville et le Niger, au sud, parce que la population nègre, qui y est très nombreuse, ne les y laisserait pas vivre; mais les chrétiens européens, suivant ce que nous assurent *Mohammed* et *Talub*, pourraient y séjourner en toute sûreté; ces deux voyageurs s'engagèrent sur leur honneur à y conduire Ritchie ainsi que le colonel Fitz-Clarence (2). A Tripoli, plusieurs hommes distingués, domiciliés à Timbouctou, confirmèrent cette bienveillance des habitans envers les chrétiens. Jadis, lorsque Timbouctou avait pour chefs des sultans mahométans, le pouvoir se trouvait entre les mains d'un divan (3) composé de douze *Oulemas* qui devaient avoir étudié le Coran. La durée de leur administration était de trois ans; cet espace de temps écoulé, le peuple pouvait les rendre responsables de leurs actes; leur pouvoir était presque illimité, pendant la durée de leurs fonctions, mais rarement ils en abusaient. Il y avait, en outre, dans la ville, un *cadi* chargé d'arranger tous les différens. Les habitans de Timbouctou étaient généralement très paisibles; la rapine, le vol et le meurtre leur étaient presque inconnus; mais on trouve chez eux le sentiment de la vengeance; du reste, on y jouissait d'une grande sûreté et du libre exercice des différens cultes. Tous les étrangers conservaient leurs costumes nationaux, et partout les habitans noirs les recevaient avec hospitalité et avec bienveillance. Les indigènes avaient le privilége de ne pouvoir jamais être faits esclaves, privi-

---

(1) Shabini, p. 36.

(2) Mohammed, dans Ritchie, p. 231. — Hadji-Talub, p. 137.

(3) Jackson's Acc. of Timb., p. 300.

lége dont ne jouissent pas leurs voisins et alliés de l'ouest, les Foulahs (1), qui, quoique devenus mahométans, n'étaient pas circoncis. Malgré que les Foulahs avaient une grande autorité à Timbouctou, leurs filles n'étaient cependant pas à l'abri de l'esclavage, lorsqu'elles tombaient entre les mains des Musulmans.

Les marchands maures étaient alors, à Timbouctou, les seuls ennemis acharnés des étrangers; ils voyaient avec envie les spéculations commerciales des Européens, et cherchaient à les ruiner autant qu'il était en leur pouvoir.

Du temps de Shabini (2), le gouverneur de Timbouctou était choisi ou plutôt confirmé par le roi de Houssa ; mais la ville ne lui payait aucun tribut ; il entretenait les troupes à ses propres frais. Timbouctou, alors ville frontière du royaume de Houssa, avait une garnison de 5,000 hommes d'infanterie ; en temps de guerre, elle pouvait mettre 12 à 15,000 hommes en campagne.

La ville de Timbouctou envoyait annuellement des présens à ses voisins les Arabes de la tribu de *Brabish* (Brabeesh ; Bessebes dans Shabini) (3), habitant au nord dans la direction du désert de Sahara, et dont on évalue le nombre de 30 à 40,000 hommes ; on prétend qu'ils émigrèrent dès le huitième siècle dans ces contrées. Le souverain de Timbouctou jouissait partout d'une très grande autorité ; son palais était situé dans la citadelle (*kousbe*) à l'une des extrémités de la ville. Suivant l'usage de l'Orient, il se rendait souvent à la porte de la ville pour y rendre la justice avec ses fils et les juges. Il n'acceptait jamais de présens, et ne pouvait prononcer de jugemens que d'après la loi ; il ne tirait ses revenus que de ses terres et de l'impôt levé sur les marchandises. L'excédant des

---

(1) Shabini, p. 36.
(2) Ibid., p. 15.
(3) Ibid., p. 351.

impôts était transporté dans des magasins (*matamores*) ou dans des souterrains. Un fils né de son épouse légitime pouvait seul lui succéder. La peine la plus forte, et pour ainsi dire la seule qu'on infligeait aux criminels, était la perte de la liberté.

Du temps de Sidi-Hamet (1), c'est-à-dire après Shabini, le roi ou *shegar* de Timbouctou était devenu lui-même le premier commerçant de son royaume. A cette époque, les caravanes de Maroc et de Tripoli n'étant pas arrivées par suite des revers qu'elles avaient éprouvés, le roi se trouvait avoir en sa possession une immense provision de gomme, d'or, d'ivoire et de tabac. Il résolut alors de former lui-même une caravane de 200 chameaux et de 3,000 ânes chargés de fer, de sel et de tabac, et de les envoyer, sous la protection d'une armée de 3,000 hommes, dans le Wassenah (2), royaume nègre situé au sud-est de Timbouctou; il en confia le commandement à Seid, frère de Sidi-Hamet. Ce dernier, qui accompagnait son frère dans cette expédition, nous a communiqué toutes ses découvertes dans l'intérieur de l'Afrique (voy. plus bas). Tout cela nous montre que le commerce est toujours le principal élément de la vie des habitans de Timbouctou; nous espérons que de même qu'il nous a fait connaître l'intérieur de l'Afrique au nord, il nous ouvrira aussi bientôt une route dans le centre, jusqu'alors inconnu, de cette grande partie du monde.

La situation de Timbouctou et du port de Cabra est peut-être la plus avantageuse que l'on puisse imaginer dans l'intérieur du Soudan; placée au centre entre les royaumes de Fezzan, de Tripoli, de Maroc, de la Sénégambie, de la côte de Guinée et les grands royaumes de Houssa et autres situés à l'est, cette ville offre des communications

---

(1) Sidi-Hamet, p. 369.
(2) Ibid., p. 369.

faciles avec trois mers différentes, la Méditerranée par Tripoli, le golfe de Guinée par le pays des Ashantis et l'Océan atlantique par Wedinum et la Gambie. La position de cette ville est vraiment unique sous d'autres rapports encore, car elle est située sur le fleuve le plus important de l'Afrique, le Niger, qui lui facilite le transport dans les terres les plus lointaines du Soudan (*huc Nigritiæ navigatio undique confluere solent*) (1), et est en même temps le principal *emporium* de la grande route qui vient du désert de Sahara; c'est sans nul doute à cette localité favorable qu'elle doit son existence et sa richesse qu'elle conservera, selon toute apparence, aussi long-temps que des grands mouvemens de peuples ne viendront pas changer la surface de cette partie de l'Afrique (2).

L'énumération des distances contenues dans les notes suivantes nous donnera un aperçu de cette situation géographique remarquable.

REMARQUE. — *Routes commerciales conduisant de Timbouctou dans toutes les parties de l'Afrique, suivant le récit de témoins oculaires.*

1. *Route du sud, du pays des Ashantis à Timbouctou.*

Une grande route commerciale, aujourd'hui la plus fréquentée, conduit du pays des Ashantis, par Degomba et Houssa, à Timbouctou. Une autre, plus à l'ouest, conduit, en trente-cinq jours, de Coumassie aux montagnes de Kong, qu'on traverse en neuf jours. De là, on arrive, en vingt-huit jours, à *Dowarra* (Douwassou, dans Mungo-Park) (3), et, en cinq jours, à Jinné, où l'on rencontre le Niger. L'étendue de cette route est donc en tout de soixante-dix-sept journées de marche jusqu'au Niger. (Voy. vol. I, p. 440.)

2. *Route de l'ouest conduisant du Sénégal et de la Gambie à Timbouctou.*

Les Foulahs de la haute terrasse de Timbou entretiennent des

(1) Leo Afric., l. VII, fol. 251.
(2) Voyez NOTE SECONDE à la fin du volume.
(3) Mungo-Park, Journal, p. 167.

relations de commerce très actives avec Ségo et Timbouctou. Nous avons déjà tracé plus haut, d'après des données moins récentes, le chemin qui conduit au Niger. Ce que nous avons dit s'accorde parfaitement avec le récit de Mollien (1). Ce voyageur rapporte que, de Timbou, la route conduit, à l'est, par le pays de Balia, où l'on s'embarque (sur le Niger) pour Bourré, Marabout, Timbouctou. Tout le voyage, dit-il, dure trois à quatre mois. Ségo et Timbouctou sont, à ce qu'il paraît, les marchés des peuplades de *Kankan* et de *Wasselon*, pays des sources du Niger. Kankan est situé à quinze journées de marche, à l'est de Timbou. Le pays de Bourré, habité par des Mandingos mahométans, et situé à la frontière de Timbou, est bien plus riche en or que Bondou et Bambouc. Les Nègres y creusent de longues et profondes galeries dans la terre, pour en tirer de l'or, qu'ils envoient, ainsi que leurs esclaves, au marché de Timbouctou.

En 1796, Mungo-Park, partant de Pisania, sur la Gambie, choisit, pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, la grande route que prennent ordinairement les marchands d'esclaves (*slatis*) avec leurs caravanes (*coffles* ou *kafllahs*), et la suivit, sur une étendue de 220 milles géographiques ou 1100 milles anglais, jusqu'à Silla (2), ville située à 40 milles géographiques (200 milles anglais) de Timbouctou. En s'en retournant, il mit à peu près deux mois et demi (du 19 Avril au 2 Juillet) pour aller de Camalia, ville située dans le pays des Mandingos, à Barraconda; et cependant, à l'exception de dix ou douze journées de halte, il faisait tous les jours cinq à six milles géographiques.

Mungo-Park, se trouvant dans le camp maure de *Benown* (3), sur le bord septentrional du Sénégal, apprit du shérif de Walet, qui transportait du sel à Benown, que, de cette ville à Walet, il y a dix journées, et, de Walet à Timbouctou, onze journées de marche. « Tout ce chemin, disait-il, se fait à dos de bœuf, et partout l'on trouve de l'eau. » D'après ce récit du shérif, il y aurait donc vingt et une journées de marche de Benown à Timbouctou.

3. *Route du nord-ouest conduisant de Wedinoun et du Maroc à Timbouctou.*

Deux grandes routes conduisent du nord-ouest, c'est-à-dire des provinces limitrophes méridionales de l'empire de Maroc (de Wedinum) à Timbouctou. L'une, la plus occidentale, ou la route de la côte (4),

(1) Mollien, Voyage en Afrique.
(2) Rennell, in Appendix. — Mungo-Park, Trav., P. II, p. 355.
(3) Mungo-Park, Trav., p. 140.
(4) Jackson's Account of Marocco, p. 287.

derrière le cap Bojador, passe à côté du cap Blanco, longe la bordure méridionale du désert, et de là, traversant les mines de sel de ces contrées, se rend à Timbouctou ou au lac Dibbie; les caravanes la font en cinq à six mois (1); elles passent quatre mois sur le bord occidental du désert, le long de la côte de la mer, et traversent l'intérieur jusqu'à Timbouctou en un mois et demi ou deux mois. On compte dix-huit mois pour tout le voyage, c'est-à-dire pour aller et venir (2). En ne calculant que la distance directe du cap Blanco (au nord-est duquel se trouve la contrée d'*el Ghiblah*, où Al. Scott fut en esclavage) jusqu'au lac Dibbie, on pourrait certainement la faire en bien moins de temps (3). La caravane de Scott, se composant de 115 à 120 personnes, avec 5 à 600 chameaux, mit en tout à peu près 106 journées pour franchir une distance directe de 200 milles géographiques (1,000 milles anglais); elle faisait donc par jour à peu près 2 milles géographiques.

Les grandes caravanes du Maroc, les *Akkabahs*, qui vont annuellement de Wedinum, Tatta ou Abka à Timbouctou, mettent seize jours (4) pour aller à Tegasa, où elles s'arrêtent quinze jours; de là, elles vont, en sept jours, à l'oasis et au puits de Taudeny, où elles s'arrêtent encore quinze jours; elles arrivent ensuite, après sept jours de marche, à Aroan, où elles séjournent aussi long-temps qu'à Taudeny, et, après six jours de marche, elles arrivent enfin à Timbouctou. Elles mettent ainsi plus de quatre mois à faire un voyage dans lequel elles n'ont que cinquante-quatre journées de marche, le reste étant consacré au repos. Les petites caravanes font le même chemin en quatre-vingt-deux jours. Hadji-Talub (5) promit au colonel Fitz-Clarence de lui faire faire, à cheval, cette route en quarante-sept jours; il avait fait le même chemin en vingt-neuf jours, à dos de *heiri*, espèce de chameau d'une vitesse extraordinaire, et particulièrement propre aux voyages dans le désert.

D'après les récits des chefs de caravanes et des marchands, *Timbouctou* est situé au sud-sud-est, à 300 milles géographiques (1,500 milles anglais) de Fez, 260 milles géographiques (1,300 milles anglais) de Maroc; à 264 milles géographiques (1,320 milles anglais) de Tafilelt, 230 milles géographiques (1,150 milles anglais) d'Akka, Tatta et Wedinum, principaux rendez-vous des caravanes qui vont dans le Soudan; et enfin, à 46 milles géographiques (230 milles anglais) de Jinnie.

---

(1) Stuart's Trav.

(2) Sidi-Hamet, p. 35.

(3) Al. Scott, dans Rennell, Observ., p. 237.

(4) Jackson's Account of Marocco, p. 285.

(5) Hadji-Talub, p. 136.

4. *Route du nord conduisant de Tripoli et du Fezzan à Timbouctou.*

Mohammed (1) n'évalue qu'à quatre-vingts journées la distance, en droite ligne, de Tripoli au grand *emporium;* le plus long désert aride à traverser n'est que de six journées. Jusqu'à Ghadames, on compte treize à quatorze journées de marche; de là à Akably, capitale de l'oasis de Touat, vingt-deux journées; d'Akably à Mabrouk, trente journées; et, de cette ville, qui, dit-on, est plus grande que Tripoli, à Timbouctou, quinze journées. A partir de Mabrouk, la route conduit par un pays riche, fertile et abondant en eau. Des marchands et des esclaves venus à Mourzouk assurent que, du Fezzan (2) à Timbouctou, par Touat, il n'y a également que quatre-vingt-dix journées de marche.

5. *Routes conduisant de Timbouctou dans l'intérieur du Soudan, à Houssa, Bornou, Kaschna, Wassenah et Wangara.*

Nous manquons absolument de renseignemens exacts sur les localités de l'intérieur du Soudan, à l'est de Timbouctou; et, comme tous les calculs géographiques ne pourraient être que très incertains, appliqués à ces régions inconnues, nous ne rapporterons ici que les récits plus ou moins vrais de quelques voyageurs qui ont parcouru les terres centrales de l'Afrique.

La navigation du Niger, de Timbouctou à Houssa, dure, d'après Shabini (3), qui en fit lui-même l'expérience, de huit à dix jours; la ville de Houssa n'est pas située immédiatement sur le fleuve, mais à douze lieues au nord des bords du Niger.

De Timbouctou au royaume de Kaschna, espace que Mohammed avait parcouru dans sa jeunesse (4), il y a, dit-on, vingt-huit journées, et, jusqu'à Bornou, quarante-cinq journées de marche.

A vingt-quatre journées de Timbouctou, au sud-est, on rencontre une chaîne de montagnes très élevée (5), que les grandes caravanes mettent six jours à franchir; au-delà de cette chaîne, à vingt-sept journées de marche de Timbouctou, se trouve la grande ville de Wassenah; elle est située sur le fleuve Zadi, et a deux fois autant d'habitans que Timbouctou.

A vingt-cinq journées, au sud ou au sud-est de Timbouctou (mais

(1) Mohammed, dans Ritchie, p. 230.

(2) Capt. Lyon's Narrative of Travels in Northern Africa. Lond., 1821, in-4°; dans Verneur, Journal de Voy., 1821, cahier 32, p. 358.

(3) Shabini, p. 38.

(4) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.

(5) Sidi-Hamet, p. 370.

non pas à l'est, comme on l'a cru jusqu'à présent), est situé le Wangara, d'où l'on tire la poudre d'or. Tous les renseignemens que nous possédons sur ce pays, dans lequel se trouve probablement la ville de Battagou, ne peuvent être que très incertains, puisqu'il y a au moins trois *Wangara* dans le Soudan (1). Suivant les informations que le capitaine Lyon prit au Fezzan, ce nom n'est qu'un appellatif qui désigne *un grand pays marécageux* (2).

Les documens précédens ont fait ressortir toute l'importance du marché de Timbouctou, non seulement pour cette ville, mais pour le Soudan tout entier. C'est pour nous le plus connu des marchés du Soudan, et comme le représentant de son commerce; le séjour de Mungo-Park à Sansanding a jeté sur ce grand entrepôt commercial de nouvelles lumières. Il est ridicule de juger de l'importance d'une ville ou d'un état dans l'intérieur de l'Afrique par la beauté ou le nombre des maisons de pierre, par la quantité des soldats mercenaires ou la magnificence des palais; il est ridicule de juger de l'importance d'un peuple par le degré qu'il occupe sur l'échelle de l'industrie européenne. S'appesantir sur de telles circonstances, c'est rapetisser la géographie, c'est montrer qu'on ne possède pas le don de saisir dans leurs propriétés les linéamens vraiment grands et caractéristiques de l'histoire du sol et des peuples. Le fait d'un grand commerce universel attesté par l'histoire depuis trois siècles, dans cette contrée de l'Afrique centrale, est un des phénomènes les plus remarquables que nous présente l'histoire de l'humanité. Il est surtout intéressant pour l'intelligence du passé, parce que nous voyons se continuer en lui, jusqu'à nos jours, la marche des anciens temps, comme à Iran, Petra, Bactres, Meroë, Ammon, Carthage, Ophir, Korokandame et Sera (3). Ce rapprochement général des

(1) Voy. Note troisième à la fin du volume.

(2) Capt. Lyon's Narrat. of Trav., ibid.

(3) Comparez : Vorhalle Europæischer Vœlkergeschichten vor Herodot. In-8°, 1820, p. 116.

peuples nous permet d'y voir, pour l'avenir, le germe d'une idée plus élevée qui grandira et fleurira plus tard, et qui, si elle s'y établit dans toute sa pureté, se répandra bientôt au milieu du monde des païens et des infidèles, et versera sur tout le continent la bénédiction, le salut et la vie! A l'abolition progressive de l'esclavage, les doctrines de l'Evangile feront succéder l'affranchissement moral; alors commencera pour cette partie du monde et ses habitans, une nouvelle histoire qui aura été, à la vérité, préparée par l'islamisme, mais qui ne pourra être entièrement réalisée par lui.

Le grand commerce a porté de tout temps les idées civilisatrices à travers tout l'Orient; pourquoi, s'il était conduit par les peuples éclairés de l'Occident, ne répandrait-il pas les mêmes bienfaits dans les contrées du Soudan? Le commerce ouvre toutes les routes en Afrique, et la civilisation n'y peut pénétrer qu'à sa suite. L'affaiblissement de la domination des Maures dans les états nègres des bords du Niger, offre aujourd'hui aux Européens et au christianisme, l'occasion favorable d'entrer dans le Soudan. Les agens des puissances et des maisons de commerce européennes s'y établiraient beaucoup plus facilement que dans l'Orient mahométan. Les résidens anglais accrédités aux cours du nord et du sud, à Mourzouk, dans le Fezzan et à Coumassie, dans le pays des Ashantis, les colonies du Sénégal et de la Gambie et surtout l'état nègre libre et florissant de Sierra-Leona, sont déjà, si on sait en profiter, les premiers pas les plus importans pour arriver à la réalisation de cette idée. Un commerce direct des Européens avec les marchés du Soudan, comme Mungo-Park et ses successeurs essayèrent de l'introduire sur les bords de la Gambie, donnerait plus d'indépendance politique aux états nègres, plus de bien-être aux individus et les affranchirait des Maures et des Arabes. On leur procurerait ainsi des armes à feu pour se défendre,

et on donnerait aux missions l'occasion de les convertir et de les civiliser comme à Sierra-Leona. Une conséquence de ces généreux efforts serait l'abolissement complet et successif du commerce d'esclaves à partir de l'intérieur jusqu'aux côtes. Mais il faudrait d'abord lui substituer un autre trafic aussi avantageux pour les princes indigènes, dont les principaux revenus se composent de la chasse aux hommes et de tributs payés en esclaves. Le commerce avec les Européens leur offrirait bientôt des gains et plus sûrs et plus grands. On enleverait ainsi aux Mahométans le prétexte de la chasse aux esclaves. Car, d'après le Coran, ils regardent comme un devoir de faire la guerre aux idolâtres et comme un droit de jeter les païens dans l'esclavage et dans les fers. Ces entreprises favoriseraient et seconderaient puissamment l'émancipation des Nègres du Soudan, qui ne peut être toutefois le résultat que de leur propre énergie; car l'expérience a prouvé que les opérations maritimes ne pourraient la conquérir, quand même des milliers de généreux particuliers réuniraient leurs souscriptions et leurs efforts, quand même tous les peuples de la chrétienté en auraient pris la résolution.

Toutes les tentatives de ceux qui se sont intéressés jusqu'à ce jour au sort des Africains, les efforts des gouvernemens et des compagnies de commerce, ceux de l'*Association africaine* pour la découverte de l'intérieur de cette partie du monde, de l'*Institution africaine* pour la civilisation et l'éducation de ses enfans, ceux des différentes missions pour les convertir, tous ces généreux travaux n'ont pu et ne pourront jamais atteindre entièrement le grand but proposé, avec les moyens employés jusqu'aujourd'hui. J. Gray-Jackson, connaissant parfaitement le Magreb et le Soudan, et doué d'une rare pénétration, proposa de tenter une route nouvelle. Il avait vécu seize ans à Mogodore en qualité de résident anglais et de commerçant, et avait dirigé lui-même des cara-

vanes sur Timbouctou ; nous devons à son zèle et à sa connaissance pratique des langues parlées des Arabes de l'ouest, un grand nombre des documens précédens et de ceux qui vont suivre. Ce voyageur infatigable fit la proposition de réunir tous les efforts dépensés isolément pour l'avantage de cette partie du monde, et de fonder l'œuvre de la civilisation africaine sur la base solide du grand commerce qui existe déjà avec le Soudan par le Sahara et le pays des Ashantis (1).

Les deux côtes, celles du Sahara et des Ashantis, sont accessibles aux Anglais par leurs colonies de la Côte-d'Or. La richesse des peuples voisins, au nord de Coumassie, celle des Maures et des hordes arabes qui habitent le long du Sahara occidental, consiste presque uniquement en chameaux qu'ils vendent ou qu'ils louent aux caravanes. Ce n'est pas le nombre des dollars, mais celui des *vaisseaux du désert* (les chameaux) qui procurent ici à l'homme indépendance et bien-être. L'habitant à demi-sauvage de ces contrées cherche à louer ses chameaux, c'est là son commerce et tout son espoir de gain; le marchand qui lui procurera de la charge pour ses chameaux se conciliera ainsi le Maure ou l'Arabe le plus farouche. Dans les endroits où les chameaux sont en grand nombre et placés comme en dépôt par la nature entre le désert et les états des côtes, vit toujours un peuple plus accessible et plus doux qui irait avec empressement au-devant des entreprises des Européens. Ainsi nous trouvons au nord, à Akka, Tata, Wedinum, les tribus arabes des *Mograffa*, des *Wouled*, des *Abbousebah*, des *Tejakant*, et, dans le voisinage de Timbouctou, les Arabes *Brabiches*. Les Anglais n'auraient pas besoin de caresser un schérif de Fezzan, un pacha de

(1) Plan for the gradual civilisation, et Prospectus of a plan for forming a Sudan Company, by Jackson Acc. of Timbouctou. Lond., 1819, p. 247.

Tripoli, un sultan de Maroc, ni d'acheter leur amitié au prix de riches tributs, lorsque, alliés avec ces guides de caravanes, ils étendraient leur domination depuis l'Océan atlantique jusqu'au Niger de Timbouctou. Si les Européens essayaient, suivant le plan d'Hutchison, de pénétrer à Timbouctou par le pays des Ashantis, ils obtiendraient sans doute des succès temporaires; mais, bientôt, ils trouveraient à la cour de Coumassie les mêmes obstacles à vaincre, les mêmes impôts à payer qu'à Tripoli, au nord, et l'entrée dans le pays pourrait toujours leur être rendue plus difficile ou même entièrement interdite. Qu'on établisse, au contraire, des colonies européennes comme celle du cap de Bonne-Espérance et celles qu'on avait projetées dans le Congo et sur la Côte-d'Or, dans le pays d'*Ashanti* et au *Sahara occidental;* que ces colonies communiquent entre elles, à travers l'intérieur, par *Timbouctou*, et ces trois points deviendront bientôt d'immenses bazars, centres de mouvement et de vie, et la grande entreprise de civilisation deviendra assurément plus facile et plus sûre. Jackson proposa d'établir, sur ce plan, une nouvelle *compagnie du Soudan* : elle fournirait, de première main, tout le nord de l'Afrique des produits fabriqués de l'Angleterre, des marchandises des Indes orientales, de denrées coloniales, et même de sel; elle ouvrirait aux manufactures anglaises un nouveau bazar où viendraient s'approvisionner des millions d'hommes qui auraient assez d'or pour payer, et assez d'autres marchandises à échanger contre celles des Européens. Cette compagnie saurait mettre dans ses intérêts les schérifs des peuples pasteurs, à l'aide de présens et d'avantages réels et durables; elle fonderait une école où l'on apprendrait l'arabe-magrebi, langue partout usitée dans le nord de l'Afrique, et qui serait, pour ainsi dire, la clef intellectuelle à l'aide de laquelle on pénétrerait dans le Soudan. Il lui faudrait un capital par actions, une direction intel-

ligente et énergique et un bon port : elle aurait là une colonie, un dépôt de marchandises, un lieu commode pour les employés, afin d'agir de là à Timbouctou et d'avancer la découverte de l'intérieur de cette partie du monde. Il lui faudrait, en outre, un lieu d'abordage près de la saillie sud-ouest de l'Atlas, dans les environs de Wedinum ou au sud de *Santa-Cruz*, à la frontière du royaume de Maroc. Le port même de Santa-Cruz, si méprisé des Maroquins, bâti par les Portugais, et semblable par sa position naturelle à Gibraltar, serait, sans contredit, l'endroit le plus favorable. On pourrait facilement l'acheter à l'empereur du Maroc ou le louer pour une rente annuelle : cette contrée est déserte et sans maître, à cause de sa nature stérile et sauvage ; mais elle a porté de tout temps le nom de *Beb-Soudan*, c'est-à-dire *porte du Soudan*. Ce point serait non seulement l'entrée la plus voisine des ports européens, mais encore la route de terre la plus courte pour les caravanes qui se rendraient à Timbouctou. Ce serait la véritable clef maritime de l'Afrique, et sa position favoriserait les communications directes avec les ports européens ; complétement indépendante de tout sultan mahométan, en possession de tout le commerce du Soudan, cette colonie serait bientôt non seulement la première station de l'Afrique, mais encore l'un des centres les plus importans du mouvement commercial du monde.

Le marché de Timbouctou, quoique moins important qu'autrefois, lorsqu'il était à son plus haut point de splendeur, est toujours cependant digne d'attirer l'attention. Les caravanes continuent toujours d'y arriver comme par le passé ; et, à moins d'un accident malheureux (1), elles partent régulièrement de Maroc en Avril, et tâchent d'avoir fait leurs emplètes à Timbouctou au mois de Septembre (2),

(1) Sidi-Hamet, p. 362.

(2) Jackson's Account of Marocco, p. 298.

afin d'être de retour à Fez et à Maroc au mois de Janvier. Les caravanes du Soudan se mettent donc régulièrement en marche (1) au nord et au sud en Mars et en Octobre.

La première caravane de Sidi-Hamet (2) se composait de 3,000 chameaux et de 800 hommes ; une partie des chameaux périt en route. Parmi ceux qui arrivèrent heureusement, 200 étaient chargés de sel, 100 de fer et de couteaux, et les autres de tabac, d'étoffes, de tissus de soie, d'ambre, etc. La seconde caravane se composait de 4,000 chameaux et de 1,000 hommes d'escorte ; la charge consistait en fer, en fusils, poudre, plomb, sabres, sel, tabac, opium et parfums. Elle ramena de Timbouctou de la poudre d'or, des esclaves, de l'ivoire, de la gomme, de l'or travaillé, des plumes d'autruches et des turbans élégamment confectionnés.

Voici une appréciation des frais de transport de ces marchandises. Le prix d'un chameau pour aller de Fez à Tafilelt, c'est-à-dire pour vingt journées de marche, est de 11 ducats ; de Tafilelt à Draha, six jours de marche, 6 ducats ; de là à Timbouctou, quarante-trois jours de marche, 18 ducats et demi ; ainsi en somme, 35 ducats et demi pour soixante-neuf jours de marche.

Les grandes caravanes et plusieurs autres, plus petites, vont aussi au Caire et à Jidda, comme à Maroc.

Le principal objet d'importation est le sel gemme (3) ; ce produit de première nécessité manque au Soudan, et se trouve en grande abondance à l'entrée du désert ; il s'en importe chaque année une quantité prodigieuse. Les ports de Marseille, Gênes, Leghorn et d'autres ports d'Italie et d'Espagne, envoient dans le Soudan, par Alger, Tunis, Tripoli et l'Egypte, les marchandises suivantes : des étoffes

(1) Hadji-Taleb, p. 136.
(2) Sidi-Hamet, p. 352.
(3) Jackson's Account of Timbouctou, p. 255.

de soie, de Damas, de brocart, de velours, de la soie brute, des peignes de buis et d'ivoire, du fil d'or, des coraux, du papier, du sucre raffiné, de la cochenille, etc. L'Angleterre envoie aux mêmes ports et surtout à celui de Mogodore, situé sur l'Océan atlantique et le centre des spéculations commerciales pour le Soudan : 1° des produits des Indes orientales, comme de la résine de benjoin, de la casse, de la cannelle, des muscades, des clous de girofle, du gimgembre, du poivre noir, de la soie du Bengale et de la Chine, du nankin, de la toile bleue, de la mousseline, du drap ; 2° des produits des Indes occidentales : du piment, du tabac, du café, du cacao, du sucre ; 3° des toiles ; 4° des marchandises en fer, des fusils, des sabres, des poignards, de la poudre, du plomb, des couteaux, des clous de cuivre et de fer ; 5° toute espèce de draps fins et de couleur éclatante, du casimir, etc.

Les objets d'exportation que les marchands maures et arabes amènent du Soudan sur les côtes de la Barbarie, sont : de la poudre d'or (*tibbar*) (1) ; la poudre d'or est, avec les cauris, la monnaie du pays, et on la transporte, au marché de Timbouctou de contrées fort éloignées, par exemple, du pays des Mandingos, de Wangara et Houssa, etc. On la vend dans de petites bourses de cuir, dont chacune en contient une once qui vaut 25 dollars. Shabini acheta à Houssa une bourse de poudre d'or 7 ou 8 ducats meilleur marché qu'à Timbouctou. Lorsque les *Aocabah* ou grandes caravanes ne viennent pas à Timbouctou, le premier venu peut avoir une livre d'or pour une boîte de tabac à priser. Les poids dont on se sert à Timbouctou sont un peu plus forts que ceux de Maroc. Outre l'or en poudre, on en vend encore beaucoup en anneaux ; ces anneaux viennent de Wangara ; les Nègres se les passent dans le nez, et c'est pour eux une parure recherchée. On y trouve

(1) Shabini, p. 20.

encore en grande quantité des ouvrages en or, des bijoux faits à Wangara, Houssa et Jinnie ; on y voit surtout des coupes en forme d'aigle, et aussi habilement exécutées que si elles sortaient des orfévreries de Paris ou de Londres ; elles ressemblent, par la beauté du travail, aux ouvrages d'or de l'Inde. Ces objets de luxe, que les Arabes appellent *el herrez* (charme, talisman (1)), sont toujours d'or sans alliage ; tous ceux que les Européens ont vus étaient creusés au milieu et renfermaient une amulette, des versets du Coran ou des figures géométriques, telles que le roi de Ségo en traça sur le sable (2), pour se préserver d'une influence funeste, lorsqu'Isaaco annonça, dans sa résidence, l'arrivée d'un blanc. Chacun de ces ornemens a une certaine propriété magique, et la foi en la puissance de ces charmes est répandue dans tout le nord de l'Afrique. A Maroc même on voit souvent une douzaine de ces amulettes suspendues au cou des chevaux pour conjurer l'influence des démons appelés *Jin*, en Afrique, comme en Asie *Dgins*, génies. On en exporte encore de l'or en barres, et la richesse de l'Afrique nous est attestée dès les temps les plus anciens, par d'éclatans témoignages ; c'est avec de l'or africain que Salomon décora son temple de Jehovah, et les trésors de cette partie du monde sont encore aussi grands de nos jours.

Les esclaves sont, après l'or, le principal objet d'exportation. On organise régulièrement des chasses aux esclaves à Timbouctou, et Adams (3) vit souvent partir, pour ces expéditions, jusqu'à 500 hommes qui, après une absence d'une semaine à un mois, ramenaient de grandes troupes de malheureux ravis ainsi à leur pays. La plupart des esclaves de Timbouctou viennent de Bambarra ; on en tire encore (4)

---

(1) Jackson's Account of Marocco, p. 290.
(2) Mungo-Park, Journal, p. 150.
(3) Adams Narrative, p. 478.
(4) Jackson's Account of Marocco, p. 190.

de Houssa, de Wangara et des montagnes du sud. La chasse, la guerre, la faim et le crime les jettent dans les fers. Aucun habitant indigène, excepté les criminels, ne peut être réduit en esclavage. Le maître a sur son esclave droit de vie et de mort ; cependant, si un esclave se plaint au grand conseil de Timbouctou, on peut forcer son maître à le vendre. Un esclave coûte à Timbouctou de 10 à 12 dollars ; dans les états des côtes de la Barbarie ils valent de 70 à 100 dollars. Leur sort n'est pas si malheureux ici que dans les Indes orientales ou occidentales, car les Mahométans leur donnent souvent la liberté après sept ans de service ; ils peuvent même obtenir plus tôt leur affranchissement en se faisant Musulmans et en apprenant à lire le Coran. On exporte encore un très grand nombre d'esclaves du marché de Timbouctou au Sénégal et à la Gambie.

Les habitans de Timbouctou livrent à crédit aux marchands maures, en exigeant d'eux un intérêt très élevé, de la poudre d'or et des esclaves ; ils reçoivent en échange des marchandises de Maroc, qui se vendent toujours, à Timbouctou, avec 40 à 50 pour cent de bénéfice. Comme ce commerce d'échange est très lucratif pour elles, les maisons de commerce des états des côtes entretiennent à Timbouctou des agens et des facteurs qui négocient leurs affaires et reçoivent leurs envois et leurs commandes.

Outre ceux que nous avons déjà nommés, voici encore les objets d'exportation les plus importans : des *dents d'éléphans* ; du *korkidau* ou cornes de rhinocéros, que les Mahométans estiment à très haut prix et dont ils font des manches pour leurs poignards et toutes leurs armes ; des plumes d'autruches, les plus belles du monde ; du *b'core Soudan* ou gomme du Soudan, encens très recherché ; du *gouza saharawie*, ou graine du Sahara, appelée vulgairement graine de paradis ; du copal, de l'*asa fœtida*, de l'ébène, du bois de sandal, de l'indigo et de la gomme du Sénégal. Toutes ces marchandises sont transportées sur les

vaisseaux du désert aux bazars situés sur le bord du Sahara et aux ports des Maures, d'où elles arrivent enfin aux Européens. Elles passent ainsi, avant de leurs parvenir, par quatre ou cinq mains, après avoir procuré à chacun de ceux qui les ont tenues un bénéfice de 20 à 30 pour cent; le marchand qui a chargé la caravane a déjà gagné, pour les difficultés du transport, 50 à 60 pour cent. En les transportant directement à un port de la compagnie du Soudan, les marchandises arriveraient, de première main et presque sans payer d'impôt, aux vaisseaux européens. Les Anglais auraient des agens à Timbouctou qui achèteraient directement les marchandises et feraient les échanges; leurs caravanes prendraient la route proposée qui n'est que de 200 milles géographiques au lieu de 300, et elles abrégeraient ainsi un tiers de la distance. A cet exposé fidèle de ce que nous avons pu savoir du commerce du Soudan, nous ajouterons, pour plus grand éclaircissement, le tarif du prix des marchandises du bazar de Sansanding, si voisin de celui de Timbouctou; ce tarif, très important pour le commerce, a été recueilli par Mungo-Park, dans son second voyage.

REMARQUE Ire. — *Prix des marchandises à Sansanding; comparaison du prix de l'or avec le prix de l'argent dans le Soudan.*

Mungo-Park, avant de s'embarquer sur le Niger, à Marabout (1), échangea une partie de ses marchandises contre des cauris, qui devaient lui servir de petite monnaie dans son expédition sur le Joliba. Il vendit plusieurs colliers de coraux, et reçut, pour chaque grain, 60 de ces coquilles; chaque grain de ses colliers de verre bleu valait 100 cauris. Mungo-Park fut étonné que, dans ces pays, où le *cent ordinaire* est le nombre usité pour la plupart des calculs, on se serve, pour les cauris, du *petit cent* = 80 ou 4 × 20, suivant le vrai système arithmétique africain.

(1) Mungo-Park, Journal, p. 146.

Arrivé à Sansanding, Mungo-Park fut obligé d'aliéner une partie de ses effets pour se procurer des provisions et d'autres objets indispensables à son voyage. Voici les prix des marchandises qu'il mit en vente (1) : ses coraux furent payés de même qu'à Marrabout; un mousquet se vendit 6 à 7,000 cauris; un bon fusil, 8,000; une pierre à fusil, 40; une bouteille de poudre, 3,000; un petit sabre, 1,500 à 2,000; l'ambre n° 1, 1,000; n° 2, 800; n° 3, 400 cauris; une pièce d'étoffe bleue des Indes (*baft*), 20,000; une pièce de drap écarlate, de dix palmes, 20,000; et un dollar d'argent, 6 à 12,000 cauris.

Voici, d'un autre côté, le prix des productions africaines : un *mincalli* d'or, de la valeur de 12 *schill.* 6 *pences sterling*, se payait 3,000 cauris; cinq *mincalli* valaient 3 *liv. sterl.* 3 *pences;* une très grande dent d'éléphant était payée jusqu'à 10,000; une moyenne, 7,000; une petite, 3 et 4,000 cauris; un esclave mâle de première valeur, 40,000; une femme de première valeur, de 80 à 100,000; une jeune fille, 40,000 cauris; un cheval valait de 2 à 10 esclaves; une vache grasse, 15,000 cauris; un âne, 17,000; un mouton, 3 à 4,000.

Nous ajoutons encore à ce tarif les observations suivantes (2) : suivant Mungo-Park, un mincalli d'or pèse = 80 grains = 1/6 d'onze, ce qui s'accorde parfaitement avec le prix du mincalli à 12 sh. 6 d. sterl. D'après ce calcul, on pourrait dire : 20 cauris = 1 pence, 240 = 1 sh., et 4,800 = 1 liv. sterl. Le mousquet ordinaire de Birmingham, où il coûte 10 sh. 6 pences, vaudrait, d'après le nombre de cauris qu'on en donne à Sansanding, 1 liv. 5 à 9 sh., et un bon fusil 1 liv. 1/2 et au-delà. Les sabres et autres marchandises ont à proportion la même valeur, et rapporteraient un bénéfice de cent pour cent; mas le commerce le plus lucratif serait celui des étoffes indiennes.

De toutes les marchandises africaines, l'ivoire est le meilleur marché; il ne coûterait que 1/10 de ce qu'il vaut en Angleterre. Les chevaux étaient très chers à Sansanding, sans doute parce qu'on les y amène de très loin. On est étonné de voir que les femmes esclaves coûtent si cher à proportion des hommes. En général, le prix des esclaves des deux sexes est plus élevé qu'on ne devrait s'y attendre, puisque l'homme que l'on paie à Sansanding 8 liv. st. 6 sh., ne vaut que 10 liv. st. sur la côte atlantique. Pour retirer de ses marchandises les frais de son voyage et quelque benéfice en sus, Mungo-Park aurait dû les vendre le double plus cher; mais, voyant qu'il n'avait pas de temps à perdre, il s'en défit à tout prix. Le seul article d'exportation dont il eût pu tirer un bénéfice considérable, était l'ivoire. Peut-être eût-il aussi été avantageux pour lui d'acheter de la poudre d'or; il aurait

(1) Mungo-Park, Journal, p. 160.
(2) *Addenda* au Journal de Mungo-Park, p. XIII.

tiré, de la plupart des articles, cent pour cent, et, de quelques-uns, cent quatre-vingts pour cent de bénéfice. On a reproché à Mungo-Park d'avoir perdu le commerce pour ses successeurs; mais Mungo-Park n'était pas marchand, et ce n'était pas la soif de l'or qui l'avait conduit dans le Soudan. Le Soudan est riche en or, mais il manque d'argent; la différence dans le prix de ces métaux n'est pas très grande. En admettant la valeur d'un dollar = 9,000 cauris, le prix de l'or, au marché de Sansanding, est à l'argent comme 1 à 1 1/2; tandis qu'en Europe l'or est à l'argent comme 1 à 15. Il est naturel que l'argent, dont la nature a très peu pourvu l'Afrique, ait plus de prix dans cette partie du monde que partout ailleurs. L'importation de ce métal pourrait offrir aux Européens des chances de commerce très favorables. Dans le siècle dernier, le prix de l'or, en Chine, était à l'argent comme 1 à 10 ou 12; de là, le commerce de l'argent, qui, pendant long-temps, fut si lucratif pour les Européens. A la fin cependant l'équilibre s'établit entre la valeur réelle de ces métaux. La même chose ne peut manquer d'avoir lieu plus tard en Afrique, où le prix de l'or est maintenant partout uniforme; celui de l'argent, au contraire, très inconstant, à cause de sa rareté et du peu d'usage qu'on en fait.

Les prix des marchandises, à Timbouctou, nous sont entièrement inconnus; nous ne possédons que les données suivantes (1) : 24 *nouaih't* de poudre d'or = 1 *mizan;* 5 et 9/10 de *mizan* = 1 onze espagnol ou un doublon d'or; 20 *mizan* d'or valent, à Timbouctou, 1 *plattilia;* 30 *mizan*, une pièce de toile irlandaise de vingt-cinq aunes, et 40 *mizan*, un pain de sucre du poids d'un quintal.

2e Remarque. — *Progrès du commerce du Soudan avec la Grande-Bretagne depuis l'abolition de la traite des Nègres.*

L'importance commerciale du Soudan se remarque facilement dès qu'on jette un coup d'œil sur le commerce que les Anglais font avec ses habitans sur la côte septentrionale de la Sénégambie, sur la côte d'Or et à Sierra-Leona. L'aperçu que nous allons exposer mérite d'autant plus d'attirer notre attention, que, depuis l'abolition de la traite des Nègres, et malgré les sinistres prophéties de plusieurs personnes qui croyaient voir dans cet acte d'humanité la ruine de leurs relations commerciales avec l'Afrique, le commerce a, au contraire, fait d'immenses progrès dans ces contrées autrefois presque inaccessibles aux Européens. La liberté des personnes et de la propriété,

(1) Jackson's Account of Marocco, p. 296.

qui remplacèrent l'exercice d'un trafic honteux pour l'humanité, ont augmenté partout le bien-être des peuples nègres, et, par là même, donné plus de sûreté au commerce.

Nous nous en rapportons, pour ce qui suit, à un acte authentique publié dans le dernier voyage de Mungo-Park (1).

Depuis l'abolition de la traite des Nègres, le commerce de la Grande-Bretagne avec l'Afrique a considérablement augmenté. Vingt ans avant l'année 1787, la valeur totale des marchandises importées d'Afrique en Angleterre se montait, suivant les tarifs d'impôt, annuellement à 72,000 liv. sterl., y compris le commerce des ports de la Méditerranée.

Pendant les cinq années, de 1783 à 1787, les Anglais exportèrent annuellement d'Afrique pour la valeur de 90,500 liv. st. En déduisant de cette somme les marchandises qui viennent du Maroc et des pays voisins, il reste une valeur de 70,000 liv. st. pour toutes les marchandises exportées de l'Afrique occidentale, c'est-à-dire de toutes les côtes, depuis le cap Blanco (21° lat. nord) jusqu'au cap Negro (16° lat. sud), espace de 900 milles géographiques ou 4,500 milles anglais.

La valeur moyenne des marchandises exportées annuellement d'Angleterre sur les côtes d'Afrique, pendant les mêmes années, se monte à la somme de 50,000 liv. st. à peu près.

Nous ne possédons malheureusement pas de tableau authentique de l'exportation ni de l'importation, pendant les années de 1788 à à 1801, qui précédèrent immédiatement l'abolition de la traite des Nègres; cependant, il est probable que la valeur des marchandises exportées et importées n'était pas plus considérable que les années précédentes. Plus tard, les tarifs d'impôts manquent entièrement; mais le comité d'Afrique à remédié à cet inconvénient, en donnant, par ordre du gouvernement, un extrait authentique des registres de la douane. En voici le résumé.

Marchandises exportées d'Afrique en Angleterre.

En 1808,	pour	374,306 liv. st.	Outre la poudre d'or, qui n'est pas soumise au tarif.
1809,		383,926	
1810,		535,577	

Marchandises importées d'Angleterre en Afrique.

En 1808,	pour	820,194 liv. st.
1809,		976,872
1810,		993,911.

D'après ce tableau, la valeur des marchandises importées en

(1) Mungo-Park, Journal, Appendix, n° VI, p. CXXVI-CXXIX.

Afrique est bien plus considérable que celle des marchandises exportées de cette partie du monde; c'est que la piraterie qui, pendant ces années, désola le commerce, prit plus d'un tiers des vaisseaux venant d'Afrique; une autre partie des marchandises africaines fut transportée en Angleterre par les contrebandiers et les marchands d'esclaves. Mais la valeur des marchandises exportées d'Angleterre suffit pour constater d'une manière évidente les progrès du commerce depuis l'abolition de la traite des Nègres.

Les observations faites sur le commerce de la côte d'Or ont donné le même résultat. Avant l'abolition de la traite des Nègres, la côte d'Or, qui comprend une étendue de 50 milles géographiques (1/20 de toute la côte occidentale, depuis le cap Blanco jusqu'au cap Negro), exportait en Angleterre 20 tonneaux d'ivoire, de la valeur de 7,500 liv. st., et à peu près 1,000 onces de poudre d'or, de la valeur de 4,000 liv. st.; ce qui fait en tout 11,500 liv. st. Depuis lors, le commerce anglais a considérablement augmenté sur cette côte. La valeur des articles exportés d'Afrique en Angleterre se montait déjà, il y a dix ans, à la somme de 120,000-180,000 liv. st. (l'on exportait même jusqu'à 30,000 onces d'or). Par conséquent, les marchandises importées de la côte d'Or en Angleterre se montent seules au double de celles qu'importait toute la côte occidentale d'Afrique avant l'abolition du commerce d'esclaves.

Nous observons la même chose à l'égard du commerce de Sierra-Leona. En 1812, au mois de Mai, il fut construit, dans cette colonie, une maison de douane dont les registres vont jusqu'au mois de Mai 1814. La valeur des marchandises importées, sur lesquelles on prélevait seules un impôt, se montait à 105,080 liv. st., non compris celles qui s'adressaient aux premiers besoins de la vie; de sorte qu'on peut admettre une somme totale de 140,000 liv. st., ou 70,000 par an. Les marchandises exportées se montaient, pendant les mêmes années, à 91,539 ou 45,000 liv. par an. Donc, l'exportation et l'importation de cette seule station étaient aussi considérables que tout le commerce de la côte occidentale d'Afrique avant l'abolition de l'esclavage.

Ces progrès si rapides sont assurément d'une haute importance. Dans un pays où il n'y a pas de garantie personnelle, et où la propriété n'est pas assurée, les marchandises ne peuvent trouver aucun débit, le commerce ne peut exister. Il en était ainsi avant 1808, lorsque les gouvernemens d'Angleterre et de l'Amérique du nord abolirent le commerce d'esclaves, et que, pour la France et la Hollande, il fut anéanti par la guerre. Les Portugais, se voyant, trois ans plus tard, réduits, pour tout débouché, à leurs propres colonies, il ne restait que les Espagnols; sauf le commerce que les marchands d'esclaves font furtivement à l'abri de ce pavillon, celui des Espagnols n'est pas très considérable. Nous voyons ainsi que,

malgré que ce honteux trafic n'ait été que partiellement aboli, le commerce s'est néanmoins considérablement élevé en peu de temps. La colonie française du Sénégal a fait des progrès si remarquables, que bientôt elle pourra fournir toutes les denrées coloniales des Indes occidentales pour la moitié du prix (1). De cette manière, elle sera en état de pourvoir de ses productions non seulement les marchés d'Europe, mais aussi ceux du Soudan; ce qui, nous l'espérons, nous mettra de plus en plus en rapport avec le centre de l'Afrique.

4. *Royaume de Houssa, noms du Niger. — Les Fellatas, conquérans de Kaschna, ou le peuple des Poules.*

Nous ne savons pas encore maintenant jusqu'où s'étend le domaine du Timbouctou. Une relation postérieure et très étonnante nous assure qu'il se prolonge à l'est (2) jusqu'au *Bahar-Soudan* ou lac du Soudan, dont on ne peut apercevoir le bord opposé. Au-delà commence la terre des blancs sur la rive orientale; les Arabes les appellent *N'sarrath*, Nazaréens, c'est-à-dire chrétiens. De ce Bahar-Soudan coule le Nil-el-Abid.

Kabra est, depuis le commencement du seizième siècle (3), le port du Timbouctou; on s'y embarque pour aller à l'ouest à Jinnie, et à l'est à Malli; c'est plutôt un magasin, une station (4) pour décharger les vaisseaux, qu'une ville. Dans la saison de la sécheresse on peut y passer le fleuve à dos de chameau; mais lorsqu'il est grossi par les pluies, il doit être très dangereux; Mohammed lui donne une portée de fusil de largeur.

Ni les indigènes ni les étrangers ne donnent ici au fleuve le nom de Niger. Ce nom est complétement inconnu (5) dans

(1) Jackson's Acc. of Timbouctou, p. 228.
(2) Jackson's Acc. of Marocco, p. 297.
(3) Leo Afric., l. VIII, fol. 251.
(4) Capt. Lyon's Narrat. of Trav., p. 350.
(5) Jackson's Acc. of Timb., p. 191.

toute l'Afrique; aucun peuple indigène n'en comprend la signification, et il devra être entièrement banni des cartes quand nous connaîtrons bien ce grand fleuve. Il a été introduit dans les géographies par Leo Africanus et Edrisi qui ont voulu ainsi s'accorder avec les Européens, et surtout avec Pline et Ptolémée.

Mungo-Park l'entendit nommer, dans le pays, le *Joliba*; ce nom n'est pas, selon Jackson (1), un composé des mots *joli* et *ba*, comme on pourrait le croire, puisque *ba* signifie fleuve, dans le pays des Mandingos. C'est le même nom qu'on lui donne encore à Kaschna (2), *Goulbi, Gulbi*, d'après une orthographe différente. Le compagnon d'Hadji-Talub (3) le nomme *Dan*, près de Timbouctou; Al Macrisi l'appelle *Dema-Dem* (4); mais, suivant Mohammed, son nom est *Issa* (5), dans la langue du pays; d'Anville et d'anciens auteurs l'ont déjà désigné sous cette appellation. Les géographes arabes, par exemple *Ebn Batuta*, lui donnent le nom de Nil, et le croient, encore aujourd'hui (6), identique au Nil de l'Egypte. Le nom de *Nil* n'est pas une appellation commune à tous les fleuves en Afrique, il ne désigne que ces deux fleuves, à l'exclusion de tous les autres (7). Pour le distinguer du fleuve égyptien, les Arabes l'appellent *Nil-as-Soudan* (8), c'est-à-dire le Nil du Soudan (*as* est l'article); ils donnent à l'autre le nom de *Nil-Massr*, c'est-à-dire Nil égyptien. Comme le fleuve du Soudan passe pour le plus grand des deux, les Arabes l'appellent encore *Nil-*

---

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 479.
(2) Hadji-Hamet, dans Ritchie, p. 231.
(3) Hadji-Talub, p. 134.
(4) Langlès, Not. dans Hornemann, Voyage, II, p. 238.
(5) Mohammed, dans Ritchie, p. 231.
(6) Ibid.
(7) Jackson's Acc. of Timb., p. 507.
(8) Ibid., p. 487.

el-Kabir (Nil-el-Kebir), c'est-à-dire le grand Nil, et Shabini le désigne ainsi dans le voyage qu'il fit sur ses eaux de Kabra à Houssa, seule expédition sur laquelle nous possédions d'exactes données. Les documens postérieurs d'Hornemann, Beaufoy, Lucas, Jackson, Park et d'autres, sont très incomplets en comparaison de celui-ci.

Shabini descendit le Joliba, à partir du Timbouctou, sur une grande barque qui avait un mât, une voile et des rames. Il appelle *Moushgrilia* (1) le lieu où il s'embarqua. L'eau du fleuve était rougeâtre et bonne à boire; chaque soir il mettait son navire en panne, et arriva ainsi, en huit à dix jours à Houssa. Le courant du fleuve n'est pas très violent, car avec un bon vent on retourne aussi promptement de Houssa qu'on y est venu; dans le calme, on avance à l'aide des rames. Shabini vit passer, pendant sa navigation, plus de barques qu'on n'en rencontre sur le Nil égyptien entre Rosette et le Caire. Ces barques ressemblent à celles de Tetuan et de Tangier, seulement elles sont plus grandes et leur construction absolument la même que celle des vaisseaux de la Barbarie; on les calfeutre, au lieu de goudron, avec une espèce de terre rouge. Le voyage de Timbouctou à Houssa dure cinq jours par terre, mais il est plus coûteux que le transport par eau, et c'est pourquoi on ne prend presque jamais cette route. Shabini aborda au port de Houssa; la ville en est située à une distance de 12 lieues, ou une journée et demie de marche, au nord. On y transporte les marchandises sur des ânes et des chèvres, et non sur des chameaux. Les Nègres indigènes n'aiment pas cet animal: « C'est le chameau, disent-ils, qui nous emmène en esclavage. »

Le Nil-el-Kabir est plus large (2) ici que près de Jinnie,

(1) Shabini, p. 37.
(2) Ibid., p. 39.

et il ressemble au Nil de l'Egypte; ses rives sont couvertes de roseaux et très basses, de sorte qu'au temps des hautes eaux elles sont au loin inondées par le fleuve. Au mois d'Août, époque qui s'accorde parfaitement avec les observations de Mungo-Park, à Yamina, et avec celles d'Edrisi, ses eaux ont atteint leur plus grande hauteur. L'inondation dure dix jours; c'est d'elle que dépend la plus ou moins grande abondance de la moisson de riz dans ces contrées, et quand le fleuve est gros, les sources du pays ont, comme près du Nil, une eau excellente, ce qui vient naturellement de la pression latérale du fleuve. Tous les habitans s'accordent à dire que ce Nil porte ses eaux à une grande mer salée ou à l'Océan; mais il ne reçoit lui-même aucun affluent.

Nous avons dit plus haut ce que nous avons appris après la mort de Mungo-Park à Boussa, de sa navigation dans ces parages. Shabini ne parle pas de ces dangereux rapides, qui, probablement, ont causé la mort de l'illustre voyageur.

Le pays qui s'étend sur les bords du fleuve est une contrée bien cultivée, couverte de villages dont les habitans reçoivent l'étranger avec beaucoup d'hospitalité. Ils cèdent leur propre tente au voyageur, et vont habiter, pendant son séjour, dans celle de leur voisin.

La ville de *Houssa* (1), dont on a mis en doute l'existence, est située à l'est-sud-est de Timbouctou; et elle est beaucoup plus grande que cette ville; Shabini, qui y vécut deux ans, ne l'avait pas parcourue en entier; selon lui, le Caire n'est qu'un tiers plus grand que Houssa. Cette ville n'a pas de muraille, ses rues sont irrégulières, comme celles de Fez et de Maroc; les maisons ressemblent à celles de Timbouctou, elles sont peintes en noir et couvertes de toits plats; la citadelle, ou le palais, a

(1) Shabini, p. 41.

plus de deux lieues de tour, avec un grand nombre de portes, toutes gardées par des sentinelles.

La royauté y est élective ; le roi choisit lui-même, sans avoir égard au rang, le conseil des sages, composé de plusieurs centaines de membres ; il exerce un pouvoir despotique. La constitution politique de Houssa s'accorde, d'ailleurs, en un grand nombre de points, avec celle de Timbouctou. Il y a des juges particuliers pour décider les contestations qui s'élèvent sur les propriétés, sur leur étendue, leur situation et leurs limites. Comme dans l'antique Egypte, tout ce qui se rapporte à la propriété des terres est décrit soigneusement dans la langue du pays (1); leur écriture diffère entièrement de l'arabe. Ils écrivent de droite à gauche, comme à Timbouctou ; mais Shabini n'y put jamais rien comprendre (c'est peut-être un des restes de l'ancienne langue punique ou carthaginoise, dont l'évêque Münter a retrouvé des traces jusque chez les nègres de la Côte-d'Or) (2). Peut-être que les Romains, en suivant ces traces, et à l'aide des itinéraires des Carthaginois, pénétrèrent, sous la conduite de Cornélius Balbus, par Gadames, Fezzan, Tabou, jusqu'à Kashna, et c'est de là, sans doute, que Pline aurait puisé ce qu'il sait du Niger : « *Nigri fluvio eadem natura quæ Nilo* (3). »

Les habitans de Houssa sont très grands et ressemblent beaucoup à ceux de Timbouctou ; lorsque le sort les amène comme esclaves dans le pays des Arabes (4), ils se distinguent de leurs autres compagnons d'infortune par un extérieur plein de noblesse et de franchise, par leur

---

(1) Shabini, p. 43.

(2) Hebraische Namen auf der Goldküste in Fundgruben des Orients. IV, h. 3ᵉ cah.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 5-9 ; et Rennell, Appendix à Mungo Park Trav., p. XVI.

(4) Jackson's Acc. of Marocco, p. 292.

activité, leur intelligence et par toutes les autres qualités de l'esprit. Leur nez est moins proéminent que chez les autres Nègres ; leurs yeux sont noirs, expressifs. Le roi de Houssa est un Nègre ; ses revenus se composent d'un impôt de deux pour cent qu'il lève sur toutes les productions du pays. Les marchands étrangers ne paient aucun tribut ; les habitans de Houssa croient que, loin d'exiger d'eux des impôts, on devrait plutôt leur accorder des avantages. Le roi peut mettre sur pied une armée de 70,000 hommes de cavalerie et de 100,000 hommes d'infanterie. Les troupes sont armées de mousquets fabriqués dans le pays. Les habitans de Houssa, comme ceux de l'occident du Niger, sont superstitieux ; ils croient à la magie, et surtout aux possédés.

Le commerce est le même que celui de Timbouctou ; on y rencontre beaucoup de courtiers et de marchands de Timbou (de la terrasse des Foulahs à l'ouest), de Bornou, Moschou (?) et de l'Inde (?). Ils tirent leurs étoffes de coton de *Bengala* (du Bengale) (?).

L'ivoire, le tibbar ou la poudre d'or et les esclaves sont les principales denrées du pays.

On trouve le tibbar dans le sable, à 3 ou 4 milles géogr. (16 *miles*) de la ville. On ne voit pas ici de montagnes, mais seulement de grandes plaines unies, couvertes d'une terre d'un brun foncé. Comme sur la Gambie supérieure, il est permis à chacun d'y aller chercher de l'or. On apporte la terre qui contient l'or sur des chameaux que l'on recouvre de cuir pour les garantir des morsures des serpens. On remet ensuite cette terre à des gens qui, pour un petit salaire, la lavent, et en retirent ainsi le précieux métal. Il y a beaucoup d'esclaves à Houssa, et on en fait un grand trafic. Le roi ne peut réduire aucun de ses sujets en esclavage ; on amène les esclaves à Houssa de Bornou, Bambarra, Jinnie, du pays des Fils-des-Chiens (*Beni-Killed*), et de celui des Fils-des-Hommes-

Nus (*Beni-Ari*). La plupart sont des prisonniers faits à la guerre, des malheureux enlevés sur les routes ou des enfans volés; quoique ce crime soit sévèrement défendu par les lois, le vol des enfans est très fréquent. Selon Shabini, le royaume de Houssa doit s'étendre au-delà de Timbouctou, et ses domaines sont, sans doute, très vastes sur la rive méridionale du Nil-el-Kabir; cet auteur lui suppose vingt-cinq journées d'étendue. Les deux royaumes de Timbouctou et d'Afnou lui sont soumis, et aucun de leurs habitans n'est réduit à l'esclavage; Shabini nomme encore près d'Afnou le royaume de *Darfnil*; les contrées qui avoisinent le Houssa sont : Bambarra, Timbou, Moschou, Jinnie, qui toutes sont habitées par des Nègres (1).

A l'est de Houssa, est situé le grand royaume de Kaschna. Les marchands maures, qui ont parcouru toutes les autres parties de l'Afrique centrale, ne savent rien des contrées situées à l'est de Timbouctou et de Houssa. Nous n'avons sur ce pays que quelques traditions vagues et confuses venues du Maghreb, et recueillies par Ritchie et Burckhardt (2).

Parmi les tribus nègres de l'Afrique centrale, où les auteurs arabes plaçaient autrefois de grands royaumes civilisés, semblables à ceux de Houssa et de Timbouctou, on distingue surtout la grande race des *Felleta* : les tribus de ce peuple qui habitent dans le voisinage du Bornou se disent mahométans; les autres hordes sont demeurées idolâtres. Ces Felleta semblent avoir acquis, depuis un certain temps, une grande puissance dans tout le Soudan; et, comme les Nuba et les Galla, leurs voisins de l'est, ils se sont répandus à travers le centre du continent. Burckhardt vit à la

(1) Voy. NOTE QUATRIÈME à la fin du volume.

(2) Hadji-Hamet, dans Ritchie, p. 231-234. — Burckhardt, Trav., App. Nr., II, p. 486, et Nr., I, p. 477.

Mecque, un Felleta qui y était venu en pélerinage, et qui lui dit avoir sa tente à Timbouctou. Ce sont des hordes de cavaliers qui combattent avec l'arc et la flèche; leurs arcs sont de fer et très courts; ils empoisonnent leurs flèches, de sorte que la blessure la plus légère apporte la mort; ils ont pour eux un contre-poison. Ils viennent probablement du plateau montueux, où les chevaux se trouvent en grande quantité, comme dans le Habesch et le Bornou (1), tandis qu'ils sont très rares dans les basses-terres brûlantes du Soudan.

Ces Felleta ont conquis et ravagé le Bornou et le Kaschna (*Cassina*, *Casena*, un des quinze royaumes nègres de Leo Africanus). Ils ont détruit Kaschna, il y a environ trente ans, et tous les pays voisins sont aujourd'hui, selon Hadji-Hamet, natif de Bornou, au pouvoir de Bello, chef des Felleta, fils de Hatman-Danfodio, qui, Bonaparte africain, soumit par les armes toute cette partie de l'Afrique centrale. La résidence de Bello est maintenant à Kaschna. Peut-être cet homme athlétique, mentionné plus haut (vol. I, p. 431), qui, venu de Cassina (2) couvert d'amulettes d'or et d'argent, servait comme Mahométan dans l'armée du roi des Ashantis contre les Fantis, est-il un des princes fugitifs de Kaschna qui trouva, avec son parti, accueil et protection à la cour de Coumassie. Cette supposition nous expliquerait bien des documens que les Anglais obtinrent, dans la résidence des Ashantis, sur l'Afrique centrale, et que Bowdich nous a fait connaître : nous aurions ainsi la cause de la liaison étroite de cet état avec le parti opprimé du Soudan qui a frayé la route à travers l'Afrique centrale. Nous ne possédons pas encore aujourd'hui des données exactes sur ces Felleta, mais

(1) Shérif Imhammed, dans Proceedings, I, p. 132.

(2) Bowdich Mission, p. 158.

nous supposons qu'ils ont une commune origine avec les *Foulah*, *Phelleta*, *Phalatija*, que nous avons cités plus haut (1). Ils descendent du haut pays de montagnes qui serait leur commune patrie; mais peut-être n'est-ce pas encore leur séjour primitif; il est possible que, repoussés antérieurement du nord de la Garamantie et de la Gétulie, ils aient trouvé dans les montagnes un accueil hospitalier et qu'ils s'y soient ensuite établis. Cette race doit former la principale masse de peuples de la Haute-Afrique centrale.

Un grand nombre de traditions bizarres sont répandues sur eux, comme étant ennemis des Mahométans du Soudan; nous rangeons parmi elles la relation suivante, tirée du récit des Maures : Entre Timbouctou et Kaschna, dans le pays appelé *Beb-Houssa*, c'est-à-dire porte du Houssa (peut-être est-ce le défilé, sur le Niger près de Boussa, où périt Mungo-Park?), vit un peuple parlant une langue qui lui est propre (2); les Arabes la comparent à l'anglais, à cause du sifflement des mots dont le son ressemble à la voix des oiseaux. Ce peuple monte à cheval sur des selles, comme les Anglais; il porte des éperons, des turbans, ne se bat qu'en combat singulier et s'adonne à la magie, etc. Ces *Felleta*, *Foulah*, *Folgiens*, dont les hordes de cavaliers ont donné lieu à ces contes, sont peut-être le même peuple qui attaqua la barque de Mungo-Park, sur le Niger, avec des lances et des flèches, et qu'Amadi Fatuma et Isaaco appelèrent *Poules* (3). Suivant le récit d'Isaaco, le roi de Ségo, à la nouvelle du malheur de Mungo-Park, déclara la guerre aux Poules (4), ses ennemis naturels, sous prétexte de venger la mort du blanc. Mais, après quatre mois de combats, il fut forcé de céder à leur puissance et de se retirer dans le Bambarra.

(1) Voy. vol. I, p. 458.
(2) Jackson's Acc. of Marocco, p. 308.
(3) Mungo-Park, Journal, p. 209.
(4) Ibid., p. 216.

C'est probablement le peuple dont Mungo-Park fait la description dans sa dernière lettre à Jos. Bank. Ils ressemblent aux Maures par leur couleur, et il les nomme *Sourka, Mahinga, Touarik*. C'est pour se mettre à l'abri de leurs flèches qu'il éleva une tente sur son bateau.

Mollien nous communique les observations suivantes sur ces Poules ou Phelleta qui se sont répandus successivement à travers tout le centre de l'Afrique. Il les avait souvent rencontrés sur le Sénégal, la Gambie et le Rio-Grande. Ces documens sont précieux et contiennent des données importantes sur l'histoire de ce peuple, dont l'origine nous est encore inconnue.

Les *Poules* ou *Foulahs* de Timbo sont en commerce continuel avec Ségo et Timbouctou. Ils ont encore des relations avec d'autres contrées du centre de l'Afrique qui sont presque inconnues aux autres marchands (1). Nous avons déjà vu plus haut que, comme les habitans de Timbouctou, ils ont le privilége de n'être pas réduits à l'esclavage; ils y jouissent d'une grande considération et ont été autrefois alliés avec les Mandingos. La ressemblance du nom des deux villes, Timbou et Timbouctou n'indiquerait-elle pas une origine commune? Les habitans de Bondou sont aussi des Poules, selon Mollien. Durand (2) prétend même que cette contrée et le petit pays montueux de *Foulah-Dou*, sur le Sénégal inférieur, sont leur patrie primitive; mais Rennell (3) rejette, avec raison, cette supposition, car ils se sont répandus en trop grand nombre à travers l'Afrique centrale pour être descendus d'un si petit pays d'alpes.

On ne peut, dit Mollien (4), rien préciser de certain

---

(1) Voyage de Mollien.
(2) Durand, Voyage, II, p. 134.
(3) Rennell, App. Mungo-Park Trav., p. LXXXVIII.
(4) Voyage de Mollien.

sur leur origine; suivant une tradition, ils auraient autrefois dressé leurs tentes dans les contrées fertiles du nord de l'Afrique, dans l'ancienne Numidie, et les Joloffes auraient habité tout près d'eux. L'arrivée des Sarrasins aurait refoulé ces deux peuples avec leurs troupes de chameaux et de chevaux jusque sur les rives méridionales du Sénégal et au sud-est. Ils se seraient retirés ainsi jusqu'au Niger et même au-delà. Ils auraient ensuite repoussé, à leur tour, d'autres peuples, entre autres les Serrères, et fondé les royaumes de *Baol* et de *Sin*. (De là peut-être le *Bala* des Carthaginois et le *Jin* des Asiatiques? Ces deux mots nous rappellent l'idée du culte du soleil et des génies dans les noms les plus anciens de Jinnie, Jin-Bala, Zimbala, etc.) Les Maures les ayant suivis plus tard forcèrent les Poules qui s'étaient établis sur le Sénégal à embrasser l'islamisme et à leur payer un tribut de millet. Les Poules ne sont restés indépendans que dans les pays de montagnes; entre les grands fleuves, ils se sont séparés peu à peu en un grand nombre de petits groupes; ils ont même entièrement disparu comme peuple, et se sont confondus avec les Nègres; ou s'ils existent encore, ils sont tombés dans un état de dégénération complète; ce sont des pasteurs errans qui nourrissent la plus grande haine contre tous les Mahométans. A cette race appartiennent aussi les Laodés (1), peuple semblable aux Bohémiens de l'Europe; dispersé au milieu des Joloffes, il va errant toujours sans propriétés et sans terres. Des ânes, de l'argent et quelques ustensiles, voilà tout ce qu'il possède. Les Laodés sont idolâtres, ils parlent la langue des Poules, prédisent l'avenir et savent faire quelques vases de bois; ils sont malpropres et habitent dans les lieux couverts d'épaisses broussailles.

Un fait qui semble confirmer cette émigration des Poules, du nord ou probablement du nord-est, est la dif-

---

(1) Voyage de Mollien, p. 24.

férence de leur race de celle des Nègres. Leur mélange avec eux depuis qu'ils eurent conquis les contrées des Nègres et depuis les guerres du seizième siècle, n'a pu encore effacer cette séparation primitive. Mollien en fait la même description que nous en avons donnée nous-mêmes. Leur peau est cuivrée et non pas noire; ils n'ont pas la physionomie des Nègres, et elle se rapproche plus de celle des Européens; leurs cheveux sont longs et bouclés et non pas courts et laineux. Leur caractère national se distingue avantageusement de celui des Nègres; même les plus pauvres d'entre eux ne se trahissent jamais, ils ne vendent jamais comme esclaves, ou eux-mêmes ou des membres de leur famille. Ils possèdent encore plusieurs arts qui doivent remonter probablement à une tradition antique : ils savent travailler le fer, le cuivre et tisser des étoffes. Mollien apprit encore sur le Rio-Grande que ces Poules ont pénétré aussi dans les contrées les plus orientales du Soudan; ils doivent posséder aujourd'hui le royaume de *Massina*, au nord du Bambarra et à l'ouest du lac Dibbie, ainsi que plusieurs contrées à l'est du Timbouctou, comme *Kassoun*, *Ouasselon*, *Sangarari*, *Bondou* et *Fouta-d'Iallon*; mais ils se sont mélangés presque partout avec les Nègres, et leur race s'est rarement conservée pure. Les Poules à la peau cuivrée, quoique d'un sang plus pur, sont regardés aujourd'hui par les Poules à la peau noire, c'est-à-dire par ceux qui se sont mêlés aux Nègres, comme d'une race inférieure et par conséquent méprisés. Nous supposons toutefois qu'ils ont la même conformation physique, car, si on les compare aux Nègres du sud et aux races du nord à la peau noire, ils forment l'anneau intermédiaire entre les habitans de Bornou, les Touaricks, les Abissins et les Somaulis (1).

(1) Voy. NOTE CINQUIÈME à la fin du volume.

5. *Caravane de Sidi-Hamet à Wassenah près du grand fleuve de Timbouctou.*

(Fragment.)

Les relations de témoins oculaires auxquels on peut ajouter foi ne contiennent plus, à l'est du pays de Houssa que nous venons d'étudier, de données exactes et précises résultant de l'observation même des faits. On dit seulement, en général et sans rien déterminer, que, plus à l'est encore, sont situés tels villages, tels royaumes, tels fleuves et tels lacs. Ainsi, au point où nous sommes arrivés, commence maintenant le champ des hypothèses, la terre inconnue, comme elle commençait pour les Européens il y a quelques dizaines d'années, au Sénégal supérieur et à la Gambie. Nous avons maintenant à combiner les purs énoncés ou les renseignemens détaillés qui nous viennent de l'est, avec le petit nombre de ouï-dire que nous avons recueillis de l'ouest. Une seule relation complète nous reste à étudier; c'est celle du voyage de Sidi-Hamet à Wassenah, le long du Grand-Fleuve; et, comme nous allons le voir, il ne nous conduit pas à l'est, mais au sud-est. On ne peut le citer que comme un fragment isolé, sans lien avec ce qui l'entoure, et qui trouvera plus tard son explication.

La grande caravane du *Schegar* de Timbouctou était conduite par *Shelban*, frère de Sidi-Hamet, et escorté par le Schegar lui-même. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais entendu parler de *Wassenah*. A deux lieues de Timbouctou, elle se dirigea, au sud, vers le Joliba que Sidi-Hamet appelle toujours *Zolibib* (1). De là, on s'avança, pendant six journées de marche, à travers des plaines unies; la caravane avait toujours le fleuve à droite; et, marchant au

(1) Sidi-Hamet, p. 370.

sud-est, elle arriva à la petite ville de *Bimbinah*, où une montagne repoussait le Zolibib encore plus au sud-est. La caravane quitta alors les rives du fleuve et s'engagea, plus au sud, à travers un pays boisé et montagneux, et, après quinze jours de marche, elle rejoignit de nouveau le fleuve.

Les bords étaient habités ici par une peuplade nègre alliée avec le roi de Timbouctou. Elle attaqua les voyageurs qui, trop faibles pour faire résistance, cédèrent vingt bœufs à leurs ennemis. Au-delà du Grand-Fleuve, on rencontra encore d'autres hordes de Nègres armés et deux villes. Sidi-Hamet ne doute pas que ce fleuve ne soit identique avec le Joliba; cependant il pourrait se tromper, puisqu'il en a quitté les bords pendant quinze jours; mais nous n'avons aucun moyen de nous assurer de l'exactitude de son assertion. Il l'appelle toujours le *Zolibib* (1) comme auparavant, et nous dit qu'il coule au sud-est. La caravane longea ses bords pendant trois jours; Les rives devenant ensuite très escarpées, elle eut à gravir, pendant six jours, une haute passe de montagne, du haut de laquelle on apercevait, à l'ouest, une grande chaîne. Il aurait été impossible de marcher sur les parois escarpées de la montagne, le long de la rive du fleuve. Lorsqu'on fut descendu des hauteurs, la route ramena près du lit de fleuve qui était tout rempli de rochers, à travers lesquels il précipitait avec violence ses flots bruissans. La route devint ensuite plus commode, et conduisit au sud-est et à l'est. Les douze journées suivantes, on abandonna les montagnes, marchant toujours à la droite du fleuve qui reçoit un grand nombre de larges et profonds affluens. Il était couvert de canots qui le parcouraient dans tous les sens, et l'on voyait s'élever, à

(1) Sidi-Hamet, p. 370.

l'ouest, de très hautes montagnes. La caravane fit halte, pendant cinq jours, à un endroit où l'on passe le fleuve. On marcha ensuite quinze jours le long de Zolibib avant d'arriver à la ville de Wassenah.

La caravane fut accueillie avec hospitalité, et on lui donna pour demeure un quartier entouré de haies et situé dans l'enceinte même de la ville. Elle y séjourna deux mois pour rassembler les esclaves, l'or et l'ivoire qu'elle devait ramener.

La ville de Wassenah (1) est située entre de hautes montagnes sur le fleuve qui coule presque directement vers le lac. Il est si large en ce lieu qu'on peut reconnaître à peine ceux qui naviguent sur le côté opposé. Les habitans de Timbouctou l'appelaient *Zolibib*, et ceux de Wassenah *Zadi*.

Les murs de la ville construits en pierre, sans ciment ni mortier, ressemblent, quant à la maçonnerie, aux murs que l'on rencontre dans la province maroquienne de Haha. Ils sont plus hauts et plus forts que ceux de Timbouctou, et forment un carré avec une porte sur chaque côté : un jour entier suffit à peine pour en faire le tour. Tout le pays à l'entour est bien cultivé et couvert de champs d'orge, de seigle et de riz ; on y rencontre une espèce d'arbre ressemblant au dattier (sans doute le cocotier), avec des fruits de la grosseur d'une tête d'homme, qui contiennent un jus blanc. Les bœufs, les vaches, les ânes et la volaille étaient en abondance ; mais on n'y trouvait ni chameaux, ni chevaux, ni moutons, ni chèvres. La caravane acheta des habitans beaucoup de seigle, de riz, de froment, de lait et de viande : malheureusement, Sidi-Hamet n'entendait rien à leur langage ; pendant les deux mois (de Mars et d'Avril) que ce voyageur séjourna à Wassenah, il plut presque toujours. Cette

(1) Sidi-Hamet, p. 372.

circonstance mérite d'attirer notre attention, attendu que, sur le Congo, les pluies commencent au mois de Novembre et durent jusqu'au mois de Janvier (1), et de même sur la côte de Guinée.

Suivant l'opinion de Sidi-Hamet, la population de Wassenah est du double plus nombreuse que celle de Timbouctou; dans toute la contrée, les bords du fleuve sont couverts de villes et de villages. Les habitans ne sont pas Musulmans : ils adorent la lune; ils ne savent pas même écrire; mais ils sont très hospitaliers, et aiment beaucoup le chant et la danse. Les habitans se nourrissent en partie de poissons que le fleuve fournit en abondance, ainsi que des crocodiles : les canots dont ils se servent pour naviguer sont des arbres creux, capables de contenir quinze à vingt hommes.

Les voyageurs ne pouvaient jamais entrer plus de vingt à la fois dans la ville; et, tous les soirs, ils étaient obligés d'en sortir. Le roi habitait un palais quadrangulaire, construit en pierre; il avait 150 femmes et 1,000 esclaves. Son costume se composait d'une chemise blanche, d'un pantalon couleur orange, garni d'or, de pierres brillantes et de coquillages. Il porte le titre d'*Olibou* (Oleeboo), qui signifie bon sultan, et est toujours monté sur un grand animal, appelé *ilfemont*, dont on emploie les dents, et qui, dit-on, se trouve en quantité dans les contrées inférieures du fleuve (l'éléphant). Le roi est entouré d'une nombreuse garde nègre.

Sidi-Hamet (2) apprit du frère du roi que, dans peu de jours, il allait descendre le fleuve avec 60 barques et 500 esclaves, se dirigeant d'abord au sud, ensuite à l'ouest, vers une grande eau, où un peuple blanc, qui a de grands vaisseaux avec des canons, achète les esclaves pour des

---

(1) Tuckey Narr., p. 201.—Meredith, Acc., p. 4.
(2) Sidi-Hamet, p. 377.

fusils, de la poudre et du tabac, et que, dans trois mois et vingt jours, il reviendrait avec des richesses considérables.

Sidi-Hamet observe en même temps que lui-même avait vu beaucoup de personnes qui avaient fait le même voyage. Lui-même s'en retourna, en trois mois, et par le même chemin, à Timbouctou.

LE SOUDAN MOYEN ET ORIENTAL.

§ 22.

3e Eclaircissement.

Bornou, Kaschna, Wangara, Bahar-Soudan. — Distinction entre les fleuves de Timbouctou, de Kaschna, de Bornou et de Wassenah, ou le Niger occidental (Issa, Joliba), *le Niger septentrional* (Gulbi), *le Niger oriental* (Tschadi), *et le Niger méridional* (Zadi).

Il nous reste encore à examiner une partie considérable de l'Afrique centrale, depuis Houssa jusqu'au méridien de Kobbe (1), dans le Darfour (27° long. est de Greenw), ou, en d'autres termes, l'espace situé entre les 20° et les 45° long. est de l'île de Fer.

Au milieu de l'Afrique centrale est situé un royaume appelé *Bornou*, depuis les temps anciens, le seul du Soudan où aient pénétré des témoins oculaires : toutes les contrées environnantes ne nous sont connues que par ce que les voyageurs en apprirent dans ce royaume. Il est, dans cette obscurité géographique, le seul point lumineux qui jette quelque jour sur les pays qui l'avoisinent;

(1) Dernière station du voyage de Browne.

aussi l'avons-nous choisi comme point de départ dans nos recherches sur les contrées de l'intérieur du Soudan.

Le Tshadi ou la grande eau, et les Bahars à l'ouest et à l'est du Bornou.

Tous les renseignemens que nous possédons s'accordent à dire que, dans l'intérieur du Bornou, est situé un grand lac d'eau douce (1), à l'est duquel est bâtie la ville de *Birney*. L'étendue de ce lac, qui reçoit une quantité de cours d'eau, n'est pas exactement définie; les uns lui donnent quatre, d'autres quinze lieues d'étendue, etc. Il est couvert d'îles, et s'appelle *Nou*; de là, le nom de *Bornou* qu'on donne au pays qui l'environne. Ses bords sont habités par des idolâtres, dont le plus grand nombre s'appelle *Voey* (2).

Birney n'est pas le nom propre de la ville; il ne désigne, dans la langue de Bornou (3), que la capitale du pays; de là vient qu'elle s'appelle également *Bornou*. Suivant Hadji-Hamet, prince indigène du Bornou, le Caire en Egypte n'est pas aussi grand que Bornou. Le grand fleuve qui coule ici, à une demi-journée au sud-est de cette ville, est le *Kamadkou* (4), nom appellatif qui, dans la langue de Bornou (5), signifie un grand fleuve. Un habitant du Bornou nous apprend qu'à l'époque du débordement, on y précipite annuellement, par ordre du roi, et avec une grande solennité, une esclave vierge et richement habillée, et que ce sacrifice (comme autrefois en Egypte) préserve

(1) J.-L. Burckhardt, Travels in Nubia. Lond., 1819, in-4°. App., I, p. 447.

(2) Voyez NOTE SIXIÈME, à la fin du volume.

(3) Hadji-Hamet, p. 231.

(4) Ce nom se trouve déjà sur la carte d'Afrique de Faden.

(5) Vocabularies of the Borgo and Bornou lang., dans Burckhardt Trav., p. 491.

la ville de la destruction (1). Hadji-Hamet appelle la ville où se pratiquent ces usages, *Gambarou* (2); on y voit encore, dit-il, des débris de forts et de maisons bâtis par des chrétiens qui, suivant la tradition, avaient jadis possédé ces contrées; l'on y déterre aussi une quantité de monnaies de cuivre; mais, avant de traverser le Bornou et de passer à Gambarou, le fleuve coule à travers le pays de Soudan; ses sources sont inconnues; à l'est de Bornou, il reçoit les eaux du fleuve *Shary*. Seetzen apprit, à Alexandrie en Egypte, d'un pélerin de Bornou (*Ber-Noh*, dans Seetzen), que, près de cette ville, le fleuve est aussi grand que le Nil égyptien, et qu'il est couvert de grands bateaux à voiles et à rames.

Burckhardt, qui prit des informations très exactes sur les localités du Soudan, nous a tracé un itinéraire de Borgo (pays situé à l'est de Bornou, sur le Bahr-el-Ghazel), au Fezzan (au nord-ouest), d'où il résulte que les royaumes de Begharmi et de Bornou se trouvent placés à l'ouest (3) de cette route, et non pas au nord, comme ils ont été faussement dessinés sur toutes les cartes d'Afrique, depuis Rennell et Arrowsmith. D'après toutes les autres données que Buckhardt parvint à se procurer en Afrique, il paraît maintenant certain que le Bornou est situé beaucoup plus à l'ouest qu'on ne l'a cru jusqu'à présent, c'est-à-dire directement au sud du Fezzan, ce qui s'accorde aussi parfaitement avec les rapports de Hornemann et de Ritchie.

Il importe donc, avant tout, de rectifier les cartes, à l'égard des royaumes du Soudan; nous en rapportant aux indications de Ritchie, nous plaçons la capitale du Bor-

(1) Burckhardt, Trav., App., II, p. 489.

(2) Delisle, dans sa carte d'Afrique pour Louis XIV, A., 1700, appelle déjà le Niger Gambarou; il fit donc usage de très bonnes sources.

(3) Burckhardt, Trav., App., II, p. 487-488.

nou à peu près au 16° lat. nord, et au 16° long. est de Greenw; Kanem, au contraire, au 18° 11' lat. nord, et du 17 au 18° long. est de Greenw (1).

Les Nègres appellent proprement *Soudan* (2) le pays situé à l'ouest du Bornou, jusqu'à Timbouctou; de là le nom de *Bahar-Soudan*, c'est-à-dire *grande eau du Soudan*, qu'ils donnent au grand lac de Niffé; de là encore le prétendu *Wangara* d'Edrisi, au sud de ce Bahar-Soudan, appellation qui est commune à plusieurs pays marécageux (suivant le capitaine Lyon, à trois contrées). Il faut donc ainsi nécessairement placer ce pays, de même que le Bornou, beaucoup plus à l'ouest qu'il ne l'a été jusqu'à présent sur les cartes (3). Burckhardt, ainsi que son prédécesseur Browne (4), dans le Darfour, n'entendirent nulle part parler d'un Wangara à l'est (5).

D'après l'ensemble de ces rapports géographiques, les faits que nous venons d'émettre ne peuvent plus, à la vérité, souffrir aucun doute; mais l'identité du Niger près de Timbouctou avec le Niger du Bornou n'en est pas encore prouvée pour cela; Ritchie lui-même dit n'avoir rencontré aucun témoin oculaire qui eût affirmé que le fleuve appelé Issa à Timbouctou fût le même qui, traversant le lac d'eau douce près de Niffé, arrose le royaume de Kaschna, où il s'appelle Gulbi, et, après avoir baigné Gano, Bornou et Kanem, reprend son cours au sud de Begharmi, et reçoit les eaux du Shari. Cependant le voyageur anglais ajoute que l'identité des deux fleuves est généralement admise; il pense avec son savant commentateur que l'opinion des indigènes, à cet égard, est d'autant plus vraisemblable qu'elle s'accorde avec tous les

(1) Ritchie, dans le Quart. Review, p. 234.
(2) Ibid., p. 234.—Burckhardt, Trav., p. 480.
(3) Ibid., p. 234.
(4) Browne, Travels, Appendix, I, p. 450.
(5) Burckhardt, Trav., p. 486.

renseignemens recueillis par Park, Hornemann, Browne, Burckhardt, Jackson et par lui-même, à Mourzouk, et qu'elle n'est combattue par aucun des géographes arabes.

Les anciens Arabes avaient admis qu'en tout cas, le fleuve de Timbouctou et celui de Bornou font partie d'un seul et même système, quand même ils ne seraient pas le même fleuve; cette opinion s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les marchands du Maroc, dont Jackson a recueilli les récits (1). A les en croire, le grand Bahar-Soudan ou lac du Soudan est situé à quinze journées de marche (2) à l'est du Timbouctou (3), et traversé par le grand Nil des Nègres (4) (Nil-el-Abid). Ces données furent confirmées unanimement par sept marchands maures, hommes intelligens et judicieux, qui tous avaient parcouru le Soudan. Le Bahar-Soudan est, dit-on, couvert de bateaux pontés portant 150 à 200 hommes et 40 tonneaux; les habitans du fleuve sont ici les meilleurs marins.

Ali-Bey a pleinement confirmé toutes ces relations sur le Nil-Abid et le lac du Soudan par les informations qu'il parvint à se procurer dans le Maroc (5). L'espace, dit-il, qui sépare la source du Niger de la source du Misselad (23° 30' de l'ouest à l'est, et 20° du nord au sud) n'envoie aucun fleuve à l'Océan, mais toutes les eaux qu'il contient, coulent dans le Bahar-Soudan qui, comme il paraît, est de la grandeur de la mer Caspienne. Le Nil-Abid inonde ses bords comme le Nil d'Egypte, et ressemble alors à un bras de mer. Il prend sa direc-

---

(1) Jackson's Account of Marocco, 2e éd., ch. 13.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 486.

(3) Il commencerait par conséquent à cinq journées de marche, à l'est de Houssa.

(4) Jackson's Acc. of Timb., p. 517.

(5) Voyage d'Ali-Bey.

tion vers le centre de l'Afrique, où il forme une mer qui ne correspond à aucune autre; les barques nègres mettent, dit-on, quarante-huit jours pour naviguer d'un côté à l'autre. L'Arabe Bouhlal, auquel nous sommes redevables de ces détails, compare cette mer à la Méditerranée. Il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce récit, empreint du style oriental, est, comme d'ordinaire, un peu exagéré.

Ce lac dont il est ici question est sans doute le même dont Mungo-Park entendit dire, à Sansanding, qu'il est situé à un mois de marche de cette ville (1), au-delà de Baedou et de Gotto (2), et qu'il a beaucoup plus d'étendue que le lac Dibbie; ses eaux, lui dit-on, se portent tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre direction; il s'appelle *Ba-Seafina*, c'est-à-dire eau des vaisseaux (3), et des chrétiens habitent ses bords. Or, Jackson regarde le nom de *Ba-Seafina* comme identique avec *Bahar-Soudan*. En effet, on assure que les bords du Bahar-Soudan sont habités par des blancs qui s'habillent comme les Maures Berbères, portent des turbans, mais ne parlent pas l'arabe. Suivant d'autres Arabes, ces chrétiens seraient les blancs qu'ils appellent *N'sarrath* (4). Nous trouvons au sud du Nil-Abid, sur les frontières de *Malli* et de *Lamlam*, une tradition d'après laquelle les tribus perdues d'Israël habiteraient les contrées du Bahar-Soudan. C'est là aussi, dit-on, que se trouve ce peuple cavalier que les marchands comparent aux Maures et aux Européens, parce qu'ils se servent de selles.

Hadji-Hamet nous apprend, comme nous l'avons déjà vu ailleurs, que la tradition des pays habités par des chré-

---

(1) Mungo-Park, Journal, p. 168.

(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 447. — H. Murray, Historic Acc. of Discov., II, p. 417.

(3) Jackson's Acc. of Timbucto, p. 450.

(4) Jackson's Acc. of Marocco, p. 297.

tiens, se trouve aussi répandue dans les environs du lac de Bornou.

Il est donc suffisamment établi que déjà anciennement des chrétiens habitaient sur les bords du Bahar-Soudan. En tout cas, l'apparition de ces blancs, qui dans l'origine ne peuvent être que des Européens, n'est pas une raison suffisante pour nous faire admettre que le Ba-Seafina soit l'Océan près de la côte de Guinée. D'ailleurs Ebn Batuta avait vu des blancs long-temps avant la découverte de ces côtes par les Portugais; en 1350, dans son voyage de Ségo à Mali, situé à l'est de Timbouctou, il prit dans cette capitale du royaume ses quartiers chez des blancs et y séjourna deux mois (*ubi in alborum hospitio diversatus sum*) (1). Il en connut aussi à l'est de Timbouctou, à Saghar; ils appartenaient ou à la secte des Charedshites (K) ou à celle des hérétiques Byadha (B) (2).

Le schérif Imhammed, qui avait voyagé de Tripoli à *Kaschna*, sur le Grand-Fleuve, raconta à Lucas, que le Nil-Abid, le Nil des Nègres, qu'il avait passé deux fois, en bac, au même endroit, avait 24 pieds de profondeur, et que la voix des mariniers ne porte jamais d'une rive à l'autre. Le fleuve, dit-il, ne coule pas de Kaschna à l'est, mais à l'ouest; son courant est très rapide et les bateaux sont dans l'impossibilité de naviguer contre. Ces indications du shérif pourraient nous faire croire que le Bahar-Soudan est alimenté de deux côtés à l'est et à l'ouest. Jackson, en effet, trouve dans cette hypothèse l'explication du double courant du *Ba-Sea-Fina* dont parle Mungo-Park, phénomène que dans l'Océan on s'expliquerait très bien par le flux et le reflux.

Suivant le récit du shérif Imhammed, la longue ligne

---

(1) Ebn Batuta, p. 48.

(2) Ibid., p. 47.—Burckhardt, p. 536.

continue de ce grand fleuve du Soudan, que jusqu'ici on a pris pour le Niger, serait ainsi interrompue par la rencontre de deux fleuves qui, coulant dans une direction opposée, se réuniraient dans un bassin commun, le Bahar-Soudan. On ne nous parle nulle part d'un écoulement à l'est; au contraire, tout l'espace presque inconnu qui sépare le Houssa de Kaschna, espace de 100 milles au moins (il faut, pour aller de Sansanding à Kaschna, deux mois de temps. Voy. p. 57), est tellement grand, qu'il peut très bien y exister un immense bassin, sans que les Européens en aient jamais eu connaissance. Si ce bassin a en effet une décharge, ce ne pourrait être que le fleuve de Wassenah, le Zadi (Voy. p. 131). Sidi-Hamet s'exprime en faveur de cette hypothèse (1).

Mais la supposition du cours occidental du Gulbi, près de Kaschna, supposition qui ne repose absolument que sur le témoignage du shérif Imhammed, est en contradiction directe avec ce que nous avons dit ailleurs de l'embouchure du Kamadkou, ou Tsad dans le lac de Bornou, ainsi qu'avec les indications positives de Sidi-Mousa (2); ce voyageur affirme que le Nil coule à l'est par le Bornou et le Begharme; il passe, dit-il, à quatre journées de marche au sud de la capitale du Begharme, où il a un mille anglais de largeur et est très profond; de là il se tourne vers le sud-est. Or, ne se pourrait-il pas que le cours occidental près de Kaschna, dont parle le shérif Imhammed, ne fût qu'un simple détour du fleuve qui, par là même, le rendrait si rapide? En effet, il arrive souvent que des fleuves abandonnent pendant un certain temps leur direction normale pour en prendre une tout opposée. Ou bien ce fleuve de Kaschna serait-il un affluent nord-est du Bahar-Soudan?

(1) H. Murray, dans Jackson's Acc. of Timb., p. 514.
(2) Sidi-Mousa, dans Ritchie, p. 233.

Dans ce cas, ce grand lac n'aurait aucune décharge à l'est, ou il en aurait une souterraine, ou enfin une autre quelconque inconnue jusqu'ici aux Européens.

Barrow et Murray (1) sont disposés à prendre le fleuve de Kaschna pour un affluent nord-est du Bahar-Soudan, c'est-à-dire pour le véritable *Nilus Nigrorum* de Ptolémée, que cet auteur fait couler à l'est, dans le *Nigrites Palus* (lat. 14 Gr., longit. 18 Gr.), et dont il a le premier séparé les sources de celles du Nil d'Egypte; il s'étend, disent ces géographes, jusqu'au *Mar-Zarah* d'Adams, appelé *Gozen-Zair* dans Sidi-Hamet, et le *Nigrities Palus* est identique avec le Bahar-Soudan. D'un autre côté, ces deux géographes considèrent le fleuve de Wassenah, dont parle Sidi-Hamet, comme un Niger plus méridional, ou comme un second Niger, le Joliba de Park et des géographes modernes, qui, inconnu de tous temps aux anciens, se dirigerait vers l'Océan et irait se jeter dans le Congo, ou, comme croit Reichard (2), dans le golfe de Guinée. Cette hypothèse ne détruit en rien l'ancienne opinion de d'Anville et de Rennell, qui regardent le Soudan comme un bassin de l'Afrique centrale, dont l'eau forme des lacs et des marais autour du Bahar-Soudan, et s'évapore dans cette vaste étendue de steppes. Cependant il ne faut pas, comme l'ont fait jusqu'à présent tous les cartographes, placer ce bassin ainsi que le pays marécageux et couvert d'or de Wangara, à l'est de Kaschna, mais, au contraire, à l'ouest de Bornou et de Kaschna.

En supposant que le Bahar-Soudan eût un écoulement à l'est, du côté de Bornou, le fleuve auquel il donnerait naissance, devrait nécessairement se diriger vers le sud ou le sud-est, pour ne pas se confondre avec celui de

(1) H. Murray, Histor. Acc. of Discov., II, p. 401.

(2) Richard Uber den Lauf des Niger, in den all. geogr. Ephem., XII, B., 1803, p. 157.

Kaschna; cette hypothèse pourrait encore s'accorder avec la tradition des marchands maures et mahométans, qui soutiennent que, depuis Timbouctou, le Joliba est navigable jusqu'au Nil d'Egypte. Mais il faudrait nécessairement la rejeter comme fausse, si l'on voulait admettre que l'émissaire du Bahar-Soudan ne coule d'abord que sous la terre, comme à peu près la perte du Rhône. Marmol cherche à établir la possibilité d'une semblable hypothèse, sans doute en s'appuyant de relations arabes. En parlant du royaume de Bornou, il dit : Avant (1) d'arriver ici, le Niger parcourt un espace de 18 lieues sous la terre; il sort ensuite, reçoit les eaux de plusieurs rivières et va se jeter, après un long cours, dans la mer. Nous ne déciderons pas si le fleuve de Bornou sort ou non de terre; en tout cas, il ne nous est connu que depuis Gano et Gambanou, où Hadji-Hamet le vit de ses propres yeux. Mais n'est-il pas surprenant, que là, le nom de *Joliba*, *Gulbi* disparaisse tout à coup pour faire place au nom tout nouveau de *Tshadi*, qui est évidemment identique, sinon *physiquement*, du moins sous le *rapport étymologique*, avec le prétendu émissaire méridional du Niger, le *Moienzi-Enzaddi-Kongos* (voy. vol. I, p. 357)? Mais si ce fleuve de Bornou, comme Niger oriental, diffère en effet du Niger occidental du Timbouctou, d'où vient cette tradition si généralement répandue de l'identité du *Nil des Nègres* ou *Joliba* (Nil-Abid, Niger) avec le *Nil de l'Egypte*?

Le Niger, suivant le manuscrit arabe de Sidi-Mohammed-Ben-Amran-Sudanie (2), reçoit, à l'est de la ville de Timbouctou, deux affluens très considérables, qui, dit-on, changent toutes les terres planes de Wangara en un seul grand marais. L'un de ces affluens se jette dans le Niger, à dix journées de marche (*erhallat*), à l'est de Timbouctou,

(1) Marmal, Africo, III, p. 70.

(2) Jackson's Acc. of Marocco, p. 312.

l'autre près de Wangara. Toute cette masse d'eau réunie prend alors le nom de *Nil-el-Kabir* et continue son cours à l'est, sur une étendue de 99 *erhallat*, jusqu'au Nil d'Egypte.

Tous les marchands mahométans du Soudan regardent comme un fait établi la réunion du Nil des Nègres, qui coule à Timbouctou, avec le Nil du Caire (1) ; le transport des marchandises, disent-ils, est plus avantageux par terre, parce que la route les conduit continuellement à travers des pays fertiles, agréables et bien peuplés. Ils ne savent cependant pas indiquer au juste l'endroit où le grand bras occidental du Nil rencontre le grand bras de l'est. Jackson nous communique à ce sujet les récits suivans (2) : Des hommes dignes de foi lui racontèrent à Mogodore, qu'en 1780, une société de 17 habitans de Jinnie s'étant embarqués sur le Joliba, pour se rendre à Timbouctou, échangèrent plusieurs fois leurs marchandises en route et arrivèrent, après quatorze mois, au Caire. Ils racontèrent avoir rencontré sur les bords du Nil, depuis Timbouctou jusqu'au Caire, près de 1,200 villes et villages qui avaient des *fondaques* (c'est-à-dire des caravansérails), des mosquées et des tours; ils s'y étaient parfois arrêtés pour y faire des affaires. Ils trouvèrent, en trois endroits différens, le Nil si bas par suite de l'eau que lui empruntaient les canaux, qu'ils furent obligés de porter eux-mêmes leur barque. (Serait-ce là l'endroit où se trouve le partage du Niger et du Nil, comme l'affirma un Africain à Mourzouk ?) (3). Ils rencontrèrent aussi trois grandes cataractes; la plus considérable se trouvait sur la limite occidentale de Wangara. Ne pouvant naviguer plus loin en cet endroit, ils portèrent leur barque jusqu'au lac *Merja* (Bahar-Soudan?

(1) Jackson's Acc., p. 340.
(2) Jackson's Acc. of Marocco, p. 313.
(3) Hornemann, dans Langlès, p. 232.

Maberiah ?), qui, dit-on, est si grand qu'on ne peut apercevoir l'autre bord. Ces Nègres jinniens s'en retournèrent du Caire, avec la grande *akkabah el garbie* (c'est-à-dire la grande caravane de l'ouest), par Barca, Tripoli, Tunis, Alger et Angad à Fez, et de là se joignant à l'*akka* (c'est-à-dire la grande caravane du sud), ils se rendirent à Jinnie. Cet immense voyage dura trois ans et deux mois.

Nous trouvons le plus ancien témoignage en faveur de l'identité des deux Nils dans Hérodote, le père de la géographie et de l'histoire. Nous y lisons (1) que le grand fleuve que les Nasamoniens découvrirent dans le pays des noirs, au sud du grand désert, venant de la Libye, passe près du royaume ou de la ville (παρὰ δὲ τὴν πόλιν) et se dirige du couchant au levant; on pourrait, dit-il, le comparer à l'Ister, parce qu'il sépare l'Afrique en deux parties, comme celui-ci l'Europe. Déjà de son temps, l'étéarque d'Ammon qui lui communiquait ces renseignemens, avait établi l'hypothèse que ce fleuve pourrait bien être le Nil. Le grand historien faisant observer à cette occasion que cette idé n'est pas contraire à la raison, nous communique tout ce qu'il put tirer de la comparaison du connu avec l'inconnu.

A ces observations critiques, nous ajouterons en peu de mots la description des localités et des villes situées le long du Grand-Fleuve, de l'ouest à l'est.

1. *Wangara.*

Edrisi, Abulfeda, Ebn Haukal et Leo Africanus (2) appellent Wangara, *le grand pays bas marécageux*, arrosé, selon eux, par les eaux du Niger, qui couvrent sa

(1) Herodotus Hist. Ed. Reiz, I, lib. 2, c. 32, p. 148.
(2) Leo Afric., l. VII, fol. 254.

surface depuis le mois de Juillet au mois de Septembre. Quelquefois les auteurs nous le représentent aussi comme une île, sans doute parce que le fleuve l'entoure de toutes parts. Edrisi et Ibn-al-Wardi lui donnent 60 milles géographiques d'étendue en longueur et 30 milles en largeur (1). Il renferme, à ce qu'il paraît, trois lacs, qui tous trois s'appellent *Bahar-el-Hhélfou*, c'est-à-dire lac d'eau douce. Leo lui donne le nom de *Guangara;* Hornemann et Bowdich, celui d'*Oungara;* cette dernière dénomination cependant nous paraît fausse (2). Quand, après le débordement régulier, les eaux se sont retirées, et que le fleuve est rentré dans son lit (3), toutes les caravanes qui se sont rendues dans le pays des noirs, accourent en foule sur les terres que l'eau vient de quitter, et chacun s'empresse à chercher de l'or; personne, dit Edrisi, ne travaille en vain, car ce pays est riche en or, et célèbre non seulement par la quantité, mais aussi pour la qualité de ce précieux métal. De là aussi le nom de *Belad-el-Tibbar* ou *Tebr,* qui signifie *pays de l'or.* Leo nous apprend que la plus grande quantité d'or se trouve dans la partie méridionale de Wangara. Rennell croit voir dans le Wangara le grand enfoncement de l'Afrique centrale (*the Sink of North Africa*) (4). Mais, d'après ce que nous avons vu ailleurs, ce Wangara, riche en or, est situé au sud du Bahar-Soudan (5), 10° 1|2, près de 150 milles géographiques plus à l'ouest que ne le place Rennell dans sa carte d'Afrique. Suivant les renseignemens que le capitaine Lyon (6) se

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 158.
(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 450.
(3) Edrisi, dans Hornemann, éd. Langlès, II, p. 260, 262.
(4) Rennell, dans Mungo-Park, Trav., App., p. LXXIV.
(5) Hadji-Hamet, dans Ritchie, p. 231.
(6) Capt. Lyon's Narrative. Lond., 1821, 4, dans Verneur, Journal des Voyages, 32e cahier, p. 361.

procura à Murzuk, il y aurait trois Wangara (pays marécageux) différens sur le Niger.

2. *Kaschna.*

Le Kaschna ou *Kassina*, selon Rennell (1), autrefois un puissant empire qui s'étendait au nord jusqu'à Fezzan, au sud jusqu'au Niger, à l'est jusqu'à Zamfara, a perdu presque toute son influence depuis l'élévation du Bornou (2); cependant, suivant le shérif Imhammed, on y compte encore à peu près mille villes et villages. Maintenant le Kaschna n'est plus qu'une province des puissans Felletas, qui l'asservirent et détruisirent sa capitale (3). Autrefois, sans doute, avant la conquête des Felletas, des caravanes du Fezzan se rendaient annuellement de ce pays à Kaschna; elles passaient par Agadez, descendaient ensuite de ces hauteurs arides et pierreuses dans un terrain bas et sablonneux; le cinquième jour elles arrivaient dans une contrée des plus agréables remplie de vallées, de collines et de troupeaux. Le septième jour, elles atteignaient Kaschna, capitale du royaume et résidence ordinaire du sultan, qui porte aussi le titre de *sultan du Soudan* (4), mais qui, chez les indigènes, est appelé proprement *Aafnou*, c'est-à-dire le pays des noirs. Kaschna est, dit-on, à cinq journées de marche au nord du Grand-Fleuve. Cette ville fait un commerce considérable; on n'y connaît d'autre monnaie que les cauris, espèce de coquille que les Arabes appellent *houeddah*, les Nègres *cardie*. 2,500 cauris valent 1

---

(1) Rennell, dans Mungo-Park, Trav., p. LIX.

(2) Lucas in Proceedings, I, p. 127. — Hornemann, Voyage, éd. Langlès, I, p. 284.

(3) Burckhardt, Trav., App., 486.

(4) Proceedings of the Afric. Assoc., I. ch. VII, p. 163.

mitkall du Fezzan, c'est-à-dire 10 *shill.* 3 *pences sterl.* La langue des habitans de Kaschna diffère de celle de Bornou, comme nous le voyons par les systèmes de numération que nous a communiqués le shérif Imhammed. Ce voyageur rapporte, en outre, qu'il y a beaucoup de singes et de perroquets à Kaschna, tandis qu'on n'en voit pas à Bornou. Kaschna, dit-il, passe pour le dernier endroit à l'ouest où l'on rencontre des chameaux et la vigne.

Nous doutons cependant de la vérité de ce fait; peut-être ne se rapporte-t-il qu'aux chameaux du Soudan, car nous savons qu'ils sont en très grand nombre dans le Maghreb. Les voyageurs modernes ne nous disent rien de Kaschna. On prétend que *Hornemann* (1) est mort à *Nyffé* sur le grand lac, près de *Kaschna*; il avait pénétré dans cette ville par Tripoli et le Fezzan, et y vivait encore, en 1803, comme marabout.

3. *Bornou.*

Ce royaume, dont nous avons déjà indiqué plus haut la situation d'après les plus nouveaux calculs, n'avait aucune importance, comme il paraît, du temps des géographes arabes. Leo Africanus (2) nous le dépeint comme un pays barbare, dont les principaux produits sont des esclaves. Le roi de Bornou descendait alors d'un peuple libyen qu'il appelle *Bardoa*, sans doute une tribu berbère des Tibbos. Pour gagner quelque supériorité sur les peuples voisins, ses ennemis, le roi de Bornou organisa, du temps de Leo, en 1500, un corps de cavalerie. Il paraît qu'avant cette époque, on ne faisait pas usage de chevaux dans le Bornou; ils y furent introduits

(1) Quarterly Review, Ritchie. May, 1820, p. 228. — H. Murray, Hist. Acc. of Discov., I, p. 432.

(2) Leo Afric., l. VII, fol. 236.

par des marchands venant de la Barbarie septentrionale. Le roi leur payait pour chaque cheval quinze à vingt esclaves qu'il avait faits prisonniers. De cette manière, son pays se peupla de chevaux, et lui-même devint bientôt redoutable à ses voisins. Hornemann le reconnut comme le plus puissant sultan du Soudan (1); les états voisins, *Kaschna*, *Daura*, *Kino* (Kanem), *Sofau*, *Noro*, *Nyffé*, *Gauri*, *Kabi*, *Gouber*, lui payaient un tribut. Cela nous explique en partie le récit du shérif Imhammed (2), selon lequel on parlerait trente langues dans le royaume de Bornou, autant qu'on y compte de peuples. Cependant, ajoute ce voyageur, ils sont tous de la même race, tous noirs. On les dépeint comme étant rudes, sauvages, ignorans, mais laborieux; les plus distingués portent des anneaux d'or au nez; le cuivre s'y trouve en petits morceaux; de là vient que tout le commerce se fait à l'aide de ce métal. Outre ces Nègres aborigènes, on trouve encore dans le Bornou une quantité d'Arabes (3) qui ne parlent que l'arabe, et sont bien plus beaux que les indigènes; on distingue surtout parmi eux deux tribus célèbres dans l'histoire arabe les *Djeheyre* et les *Khozem*, toutes deux émigrées de l'Arabie. Une grande partie des Khozem sont, dit-on, des *shérifs*, c'est-à-dire de la race du prophète. Beaucoup de Bédouins nègres, ou Nègres mélangés aux Arabes, se sont unis à ces deux tribus, et mènent une vie errante et nomade. Après la saison des pluies, ils obtiennent du sultan, moyennant un tribut, la permission de construire leurs tentes dans ses états et d'y garder leurs troupeaux; ils ne vivent que de leurs vaches, leurs chameaux et leurs moutons. Il faut encore

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 160.
(2) Proceedings, I, p. 135.
(3) Burckhardt, Trav., App., p. 486.

compter au nombre des tribus faisant partie du royaume de Bornou, les Felletas, la plus puissante de toutes les tribus nègres, et celle qui maintenant prédomine dans le pays.

Les mêmes rapports se rencontrent partout (1), même dans les pays voisins, soumis au royaume de Bornou. Les tribus arabes forment une partie considérable de la population, et diffèrent absolument des aborigènes qui sont très noirs, et se divisent eux-mêmes en deux races. L'une se compose des noirs mahométans libres; quoique d'origine nègre, ils n'ont cependant pas tout-à-fait la physionomie nègre; l'autre comprend les esclaves nègres des pays idolâtres; ceux-ci ont une physionomie purement africaine et ne se sont jamais mélangés avec les Arabes. On en voit beaucoup aux marchés du Caire et de la Mecque; ils fournissent seuls, pour ainsi dire, tous les marchés de l'Afrique septentrionale. Les noirs mahométans libres se mélangent sans cesse avec les Bédouins arabes, et acceptent en même temps leurs mœurs et leurs usages; mais jamais un Bédouin, fût-il le dernier de sa tribu, n'épouserait une femme de la race des noirs idolâtres.

Les Arabes appellent le Bornou, *Ber-Noah*, et croient que c'est sur les montagnes de ce pays (2) que s'est arrêtée l'arche de Noé après le déluge. Ils donnent au lac le nom de *Bahr-el-Noæ* (3), d'après la tradition que l'eau du déluge s'y serait rassemblée, et y aurait été engloutie. Les récits des Maures nous apprennent que le lac, dans lequel s'embouche le Gambarou, est aussi appelé *Cadi* ou *Caudie* (4), et qu'à douze journées de là

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 480.
(2) Shérif Imhammed in Proceed., I, p. 133.
(3) Bowdich Mission, II, 203.
(4) Ibid., p. 187, 203.

à l'est, le Shari (c'est-à-dire le Bahr-el-Ghazel) venant du nord, se jette dans le Grand-Fleuve (le Quolla, suivant les rapports des Marabouts). Les Arabes rapportent qu'ici le Nil continue son cours souterrain (1); ce qui pourrait faire supposer que le lac dont parle la tradition, est le lac *Fittri*, situé plus à l'est, attendu que ce Fittri est aussi quelquefois appelé *Caugha*. On nous dépeint le Caudie comme un immense lac qui souvent couvre de ses eaux le pays voisin; quelquefois il s'élève à une hauteur très considérable, et, comme soulevé par une éruption volcanique, vomit une quantité énorme de poissons et de matières marines. Bien que dans tous ces mouvemens il ne soit pas question de feu, on dit cependant que parfois l'eau du lac est *chaude* (*Bahar-Heimed* signifie en arabe un *lac chaud*); elle bouillonne, s'élève à grand bruit de ses bords, et couvre partout le pays de débris de poissons. Ce phénomène d'éruption au centre de l'Afrique nous rappelle les éruptions d'eau et de feu des volcans de Quito, dont nous avons eu connaissance par Al. de Humboldt (2). Le lac, dont on ne peut apercevoir le bout, est couvert de petites îles. Entre ses bords et le Quolla s'élève une très haute montagne du haut de laquelle on a une très belle vue. Au dire des Marabouts d'Ashanti, le Quolla reçoit les eaux du Shari, à douze journées de marche à l'est de ce lac, et coule ensuite par *Bagarrimi* (Begharme, suivant Browne) à *Waddai* (Wedai, dans Hornemann) et de là à Sennaar. Cela confirmerait d'une manière très remarquable l'identité du Quolla (c'est-à-dire du Niger oriental, Nil-el-Kabir ou Nil-Abid) avec le Nil d'Egypte, identité qui résulte aussi des différens récits recueillis à *Coumassie*

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 488. — Rennell et Langlès, dans Hornemann, Voy., II, p. 244, etc.

(2) Journal de Physique, LXI, p. 243.

par *Bowdich*, à *Mourozouk* par *Ritchie*, au *Caire* et en *Nubie* par *Burckhardt* (1).

4. ***Les pays du Soudan oriental sur les fleuves de Tshadi et de Shari, Bahr-el-Ghazel, les royaumes de Katakou, Begharme, Borgou ou Dar-Saley.***

En poursuivant le cours du grand fleuve du Bornou, le *Tshadi* (Bahr-Djad suivant Burckhardt) ou le *Quolla*, nous rencontrons à l'est du Bornou, le *Bahr-el-Ghazel*, ainsi que les pays de *Katakou*, *Kanem*, *Begharme* et *Borgou*; autrefois on ne connaissait de ces contrées que le nom. Dans ces derniers temps, les indications de Ritchie et de Burckhardt qu'on a comparées entre elles, ont jeté quelque lumière dans la géographie de l'Afrique centrale, et nous ont fait connaître la véritable position de ces pays, qui tous sont situés dans le voisinage et à l'est de Bornou.

Burckhardt, dans son itinéraire du Fezzan à Borgou, nous dit que le *Bahr-Djad* (2) ou le *Grand-Fleuve*, coule vers la *Kebla*, c'est-à-dire vers la Mecque, ainsi donc à l'est, et qu'il reçoit les eaux du Bahr-Shary qui coule du nord-ouest au sud-est vers Begharme. Ses sources sont inconnues. Depuis la frontière du Bornou jusqu'au Bahr-Shary, on compte quinze petites journées de marche. Le Bahr-Shary coule entre le pays de Katakou à l'ouest et l'enfoncement du Bahr-el-Ghazel à l'est; il a trois affluens différens, et correspond d'une manière jusqu'à présent inconnue avec le Couga ou avec le Fittri (3), deux lacs que l'on prenait autrefois pour la fin des fleuves de ces con-

(1) Voyez Note septième à la fin du volume.

(2) Burckhardt, Trav., App., I, p. 478.

(3) Hornemann, éd. Langlès, 451. — Browne, Trav., App., p. 464.

trées, tandis que, d'après les nouvelles relations (1), ils en sont au contraire l'origine. Hornemann apprit à connaître le Fittri comme un enfoncement marécageux de quatre à huit journées d'étendue, selon les différentes saisons; dans la saison des pluies il devient trois fois plus grand que d'ordinaire; dans la saison sèche, au contraire, il se rétrécit, et abandonne un pays très fertile à l'agriculture (2). Souvent une rivière (*Wadi*) se change subitement en un grand fleuve (*Bahar*), en un marais (*Wangara*, *Darkulla*), en un lac (*Bahar*), en un grand lac d'eau douce, et puis tout à coup les eaux s'écoulant, il redevient un marais, et enfin un grand enfoncement humide d'une fertilité sans pareille. Cette différence dans l'extension de l'eau, l'habitude des Arabes de désigner toutes les eaux par le nom de *Bahar*, celle des habitans du Soudan, de donner plusieurs noms au même fleuve comme, par exemple, au Niger; tout cela a de tout temps rendu l'hydrographie du Soudan d'une complication et d'une confusion inextricables.

Le *Bahr-el-Ghazel* ou *Wadi-el-Gazel*, comme l'appelle déjà d'Anville (*Bar-el-Gâzalle*, suivant Browne et Hornemann) (3), est assurément le même fleuve (4) que le *Shary*. Burckhardt nous apprend que dans le Borgou, au sud, il porte le nom de *Djyr*, que les Egyptiens prononcent *Gyr* (5); il est donc probablement aussi identique avec le *Gir* de Ptolémée, que cet auteur place entre le Niger de la Nigritie et le Nil d'Egypte, près du *Nuba-Palus*, et à l'est du *Nigrites-Palus*. Suivant Burckhardt (6),

(1) Quarterly Review, p. 235.
(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 169.
(3) Ibid., p. 251. — Browne, Trav., Append., p. 464.
(4) Quarterly Review, p. 235.
(5) Burckhardt, Trav., App., II, p. 484.
(6) Ibid., II, p. 484.

les eaux du Shary méridional (près de son embouchure dans le Grand-Fleuve) inondent chaque année, pendant la saison des pluies, les vastes contrées du pays de Borgou. Après un séjour de deux mois, les eaux se retirent; cependant il reste toujours, en plusieurs endroits, des lacs très profonds qui conservent pendant toute l'année assez d'eau pour servir de repaire à un nombre infini de crocodiles et d'hippopotames. Le pays est, en outre, traversé par plusieurs fleuves très larges et très rapides.

Le nom de Bahr-el-Ghazel ne désigne pas seulement un fleuve, mais encore une vaste étendue de pays, un grand enfoncement (1) sans montagnes ni collines (*Bahr* ou *Wadi*); les Egyptiens avaient une tradition à peu près semblable, dans celle du Bahr-Belama (2), c'est-à-dire fleuve sans eau, d'après laquelle un grand fleuve aurait parcouru cette contrée. Dans tous ces enfoncemens le riz croît sans culture.

A. *Dar-Katakou* (3).

On appelle Dar-Katakou la contrée à l'ouest du Shary. Elle fait partie de l'enfoncement ci-dessus, et paie un tribut au puissant royaume de Bornou.

Ses habitans sont des Bédouins mahométans; ils ont la peau cuivrée, parlent l'arabe, et dérivent même leur origine de l'Arabie, surtout la tribu de *Beni-Hassem*. Ils sont parfois visités par des shérifs (c'est-à-dire, des princes de la famille de Mahomet), venant du Hedshas par Sennaar et Darfour, pour demander l'aumône aux chefs des tribus, au nom de leur prophète.

Les habitans de Katakou élèvent de magnifiques races

(1) Burckhardt, App., I, p. 478.
(2) Jackson's Acc. of Timb., p. 489.
(3) Burckhardt, Trav., App., p. 447.

de chevaux; ils ne se nourrissent que de leurs troupeaux de moutons, de vaches et de chameaux. Semblables à leurs parens de race, à l'est, les habitans du Nil, ils descendent avec leurs troupeaux dans les basses terres du Shary aussitôt après l'écoulement des eaux, et, parcourant les abondantes prairies couvertes d'herbe naissante, ils y engraissent de nouveau leurs bestiaux défaillans et amaigris. Leurs chefs paient au sultan de Bornou, à peu près tous les trois ou quatre ans, un tribut en chevaux, esclaves et chameaux, pour la permission qu'il leur accorde de parcourir ses domaines.

Les Katakous se sont mélangés de tous temps avec les habitans de Bornou, de Begharme et de Borgou; leurs armes sont des lances, quelques-uns ont des épées à deux tranchans et des cuirasses en forme d'écailles (*coats of mail*), de la valeur de vingt vaches. Ils habitent dans des huttes (*ishash*) faites en bois. Un homme qui n'a que cinquante vaches, deux chameaux et un cheval, passe pour pauvre. Le droit de vengeance leur est sacré. Le meurtre d'un homme coûte aux indigènes une expiation de cent vaches; les étrangers sont obligés de payer le double. Le plus petit nombre des habitans de Katakou savent lire et écrire, ou en d'autres termes, sont des *Fakys;* celui qui prétend à cet honneur est tenu d'entrer dans les écoles arabes qui se trouvent à Begharme, Katakou et Borgou.

Il n'y a pas de commerce à Katakou, et nulle part on n'aperçoit des caravanes dans ce pays. Les habitans ne font qu'échanger leurs troupeaux contre des étoffes à raies rouges et bleues, qui se fabriquent dans le pays de Begharme, où elles sont un des principaux articles de commerce. Une belle esclave vaut, chez eux, dix vaches. L'ivoire qui, dit-on, s'y trouve en quantité, n'est nullement estimé, attendu que les habitans n'en font aucun usage. Le petit nombre de voyageurs qui pénètrent jusque dans ces

contrées, sont des pélerins nègres mahométans (1) qui, forcés de voyager d'étappes en étappes, tâchent d'arriver aussitôt que possible à Borgou, pour se joindre à la caravane des marchands, qui se rend à la Mecque par Darfour et Sennaar. *Kanem* (2) est une ville assez considérable, située sur la route de Dar-Katakou à Bornou, à quatre journées de marche du fleuve Shary, et à sept journées (3) à l'est de Bornou; elle est habitée par des Bédouins qui ne connaissent pas l'arabe.

B. Le *Bahr-el-Ghazel.*

Ce pays forme, à ce qu'il paraît, un petit royaume indépendant, habité, de même que Dar-Katakou, par des Bédouins qui, venus jadis du Hedshas, se considèrent comme les descendans du shérif Rashuan. Ils se divisent en six tribus, ~~dont l'une~~, les *Daghana*, habite près d'un lac d'eau douce (*Bahr-Mahalou*) appelé *Wady-Hadaba.* Ce lac a deux journées de marche de longueur et une journée de largeur; son bord septentrional, sur une étendue de trois à quatre journées, est habité par des Nègres idolâtres, divisés en quatre tribus et sans cesse exposés aux invasions des Bédouins qui les transportent comme esclaves à tous les marchés de l'Afrique septentrionale.

C. *Le Begharme* (4).

Il est situé à quatre ou cinq journées de *Bahr-el-Ghazel*, entre le Katakou à l'ouest et le Darfour à l'est. Il n'y a pas très long-temps que ce pays fut con-

(1) Burckhardt, Trav., p. 480.
(2) Ibid., App., p. 479.
(3) Hadji Hamet, p. 231.
(4) Burckhardt, Trav., App., I, p. 479. — Hornemann, Voyage, éd. Langlès, I, p. 161.

quis par *Sabouw*, roi de Borgou. Les habitans, quoique Musulmans, parlent une langue particulière, et se distinguent par leurs fabriques et leurs teintures de coton. Ils teignent leurs étoffes en bleu avec une plante indigène qui ressemble beaucoup à l'indigo : on dit même que la couleur en est meilleure que celle de l'indigo qu'on tire de l'Egypte. Ces deux plantes portent ici le nom de *nili* que l'on donne aussi à cette couleur dans les Indes orientales.

Les habitans du Begharme fournissent tout le Soudan oriental de leurs étoffes bleues, qui forment ici le costume national, et dont on fait des chemises et des mouchoirs. Les Fakys de Begharme organisent, tous les deux ou trois ans, une grande caravane qu'ils envoient jusqu'à Afnou (c'est-à-dire Kaschna?), situé vingt à vingt-cinq journées à l'est, pour y débiter leurs marchandises. Souvent la caravane est forcée de se frayer la route, à main armée, à travers les tribus des Nègres idolâtres. Lors de la dernière conquête du Begharme, une grande partie des habitans furent faits esclaves, et envoyés, avec leurs femmes et leurs enfans, à Borgou (au sud) : plusieurs d'entre eux s'y établirent, et cherchèrent à gagner leur vie en teignant du coton; d'autres s'en retournèrent dans leur pays.

Autrefois le Begharme dépendait du Bornou. Ces deux pays ont, dit-on, des mines d'argent (1), phénomène remarquable, attendu qu'on ne trouve que très peu de ce métal dans tout le reste de l'Afrique. Les habitans de Begharme habitent tous des maisons de deux étages (2) ; ils sont évidemment un des peuples les plus civilisés de l'Afrique centrale.

---

(1) Burckhardt, Trav., App., I, p. 485.
(2) Ritchie, p. 233.

D. *Le Borgou ou Dar-Saley*, *appelé aussi Wadai* (1).

Ce pays, autrefois entièrement inconnu, est maintenant, après Bornou et Darfour, un des principaux royaumes du Soudan. Les indigènes l'appellent *Dar-Szaleyh* (Seleyh, Saley, Dar-Szeleh), nom que Seetzen connut déjà par ses recherches linguistiques au Caire (2). Bergou ou Borgo (3) est le nom que lui donnent ses ennemis de Darfour et de Cordofan à l'est. Browne recueillit aussi à Darfour plusieurs renseignemens sur ce royauume et sa capitale, *Wara*. Les habitans du Fezzan, du Bornou, ainsi que les marchands maghrebi, l'appellent *Wadai*. On compte du Wadi ou *Bahr-el-Hadaba*, au lac Fittri, d'après Burckardt, dix journées de marche; du Fittri, où habite un peuple mahométan, les *Abousemmins* (4), qui passent pour les meilleurs rameurs, à Wara, capitale de Borgou, on compte (d'après Browne) treize journées de marche; au pays de Dar-Saley, seulement trois journées (d'après Burckhardt). Le Borgou est situé à l'est des Arabes Beni-Hassem; car ces derniers se tournent en priant vers Dar-Saley (5). Browne évalue l'étendue du Borgou, de l'est à l'ouest, à quinze journées, et du sud au nord à vingt journées. Il paraît qu'on y rencontre huit grandes montagnes, dont les habitans parlent tous une langue particulière; ils sont mahométans, et composent l'élite de l'armée de Borgou.

Le Borgou forme, dans l'état actuel de la géographie, l'extrémité sud-est du Soudan. Nos renseignemens sur ce pays sont tirés en partie du voyage de *Sidi-Mousa*, de

(1) Ibid., App., II, p. 484.
(2) Vater, Sprachproben, 1816, p. 309.
(3) Browne, Trav., App., p. 463.
(4) Ibid., p. 464.
(5) Burckhardt, Trav., p. 480.

Wadai à Tripoli, par Begharme, et Bornou ; en partie, des indications que Burckhardt recueillit au Caire de la bouche des Nègres (1), et d'après lesquelles le commerce de caravanes entre le Fezzan et Borgou se trouve parfaitement confirmé. Ce commerce, dont les esclaves forment le principal objet, est concentré, à ce qu'il paraît, entre les mains des Tibbo-Bédouins, qui habitent le désert entre ces deux pays.

Le Borgou gagna une grande célébrité sous le règne du roi *Abdel-Kerim*. Ce prince, qui le gouverna très longtemps, conquit Begharme, se créa une très forte armée de Nègres, un trésor considérable, et sa libéralité lui valut des Musulmans le surnom de *Saboun-el-Fakir* (le savon du pauvre), nom sous lequel il est généralement connu dans le Soudan. Son fils lui succéda : il porte le titre de sultan de *Wara* ou de *Fasher* (c'est ainsi que s'appelle la place d'audience), et gouverne neuf provinces, dont les chefs lui sont tributaires ; cependant, quelquefois ils se dispensent de lui payer leur tribut. Abdel-Kerim avait été engagé, par le roi de Bornou, à faire la guerre au roi de Begharme pour le punir d'avoir épousé sa propre sœur, en dépit de la loi du Coran. Abdel-Kerim fit en peu de temps la conquête de tout le Begharme ; mais il garda le pays pour lui, enleva le grand trésor qu'il conduisit sur deux cents chameaux à Wara, et fit emmener une grande partie des habitans, comme esclaves, à Dar-Saley. Le divan de ses ulemmas fit d'énergiques représentations contre cette injustice ; mais ce fut sans résultat. Abdel-Kerim n'en fut pas moins vanté pour sa loyauté et sa justice. Le bey de Tripoli (2) entra en relation avec lui, et lui fit présent d'armes à feu et de plusieurs canons, qui, auparavant,

(1) Burckhardt, Trav., App., II, p. 484.
(2) Ibid., p. 486.

étaient inconnus dans ces contrées. La principale force du Borgou est dans sa cavalerie : les chevaux y sont excellens ; les cavaliers portent des cuirasses en forme d'écailles. On compte douze tribus de Bédouins à Dar-Saley, dont la plupart sont agriculteurs. Parmi les produits du pays, on nous en cite plusieurs jusqu'ici peu connus des Européens, surtout plusieurs espèces d'arbres (1) ; par exemple, dans les forêts de l'est : le *nebek*, l'*erdéyb* qui porte le tamarin, l'ébénier qui est très commun, le *djerdjac*, qui donne une espèce de miel, le *hedjyly*, dont le fruit doux ressemble aux dattes : le bois de cet arbre est très dur ; on en fait de petites tablettes, sur lesquelles les pélerins écrivent leurs prières. L'arbre à beurre (*schi*) croît en grande quantité dans les montagnes des Nègres idolâtres, coupées et sillonnées par beaucoup de fleuves. Le cuivre est en abondance à Borgou comme, dans les pays voisins, le Darfour, Fertit et Cordofan. Ce pays produit en outre des éléphans, des rhinocéros, des hippopotames, des giraffes (2), ainsi qu'une quantité de buffles. On y trouve aussi un animal, appelé *abou-orf*, qui a de grandes cornes, et ressemble beaucoup à la vache ; un autre animal cornu, comparable en grandeur à un veau ; le *djalad*, et la chèvre des bois ou *taytal*, tous animaux sauvages et bons à chasser.

Wara est la résidence du pays ; Kouka (3) un des principaux endroits dans lequel se trouvent les écoles savantes. Les Fakys, tant à Saley que dans les pays situés plus à l'est, écrivent tous, quoique dans un mauvais idiôme, les caractères *nouschky* des Arabes de l'est, tandis que tous ceux de l'ouest et du nord ont généralement adopté les caractères *maghreby* de l'Arabie occidentale ; ces derniers diffèrent

(1) Burckhardt, ibid., p. 481, 486.
(2) Voy. vol. I, p. 278.
(3) Burckhardt, ibid., p. 481.

des autres dans plusieurs lettres, observation nouvelle et très importante, selon Burckhardt.

Les chefs de Borgo regardent comme leur principale occupation la chasse (1) aux Nègres idolâtres, qui habitent de dix à quinze journées de marche de Borgo (au sud?) On nous cite comme les plus connus parmi les pays exposés à ce brigandage, *Dargulla*, *Benda*, *Djenke*, *Yemkem* (Yam-Yam, Joum-Joum, voy. vol. I, p. 435), et *Ola* (Oula), le plus lointain de tous. Plusieurs de ces peuples paient au Borgou un tribut en esclaves et en cuivre, et s'affranchissent ainsi de l'esclavage ; mais ils n'en sont pas pour cela assurés contre les embûches des marchands d'esclaves particuliers. Les marchands qui veulent acheter des esclaves s'adressent aux Musulmans de Borgou, stationnés dans ces contrées pour prélever le tribut. Tous les moyens sont employés pour priver les malheureux Nègres de leur liberté : tantôt on les prend par force, tantôt par ruse en leur donnant des vaches et des dourrah qu'ils aiment beaucoup. Souvent aussi on les enlève tout petits à leurs parens, ou bien l'on se sert de mille autres moyens barbares pour les jeter dans l'esclavage et les enlever à leur patrie. Attachés au cou par une grande chaîne de fer, on les transporte en groupes de 20 à 30 jusqu'à Bornou, et de là aux marchés de Fezzan, Tripoli, Augila, du Caire et de la Haute-Egypte. Beaucoup d'entre eux deviennent bientôt Musulmans ; la plupart travaillent le cuivre, le cuir ou la poterie.

Les habitans de l'oasis *d'Augila*, pour attirer à eux seuls tout l'avantage du commerce d'esclaves qui enrichit les habitans du Fezzan, ont renouvelé plusieurs fois, depuis peu, leurs expéditions vers le centre de l'Afrique, et sont parvenus ainsi à frayer à leurs caravanes une route

---

(1) Burckhardt, p. 486.

directe (1) jusqu'à Borgou, ce qui est un témoignage incontestable de progrès parmi ces peuples africains. Le bey du Fezzan entreprend régulièrement des chasses aux esclaves dans l'intérieur du Soudan, ainsi que nous l'apprend Ritchie (2), qui lui-même devait se rendre avec une pareille expédition, de Mourzouck à Bornou. On assure que la traite des Nègres a fait de grands progrès au nord du Soudan, depuis qu'elle a perdu son activité au sud. C'est elle qui nous a fait connaître la route qui conduit de Dar-Saley au Fezzan (3), par le pays des Tibbos, dont nous parlerons plus bas. Il paraît que cette contrée de l'est, qu'aucun Européen n'a encore vue jusqu'ici, mais que *Ebn Batuta* visita dès le quatorzième siècle, et qu'il appelle *Bourdama* (4), (Berdamma, suivant B.), est le *Bourgou* ou le *Begharme*, habité par la race des Berbères, qui, comme aujour d'hui, accordaient déjà alors leur protection aux caravanes. Ebn Batuta, parti de Timbouctou, avait pris la route par eau, sur le grand *Nil-el-Kabir*. Il débarqua à *Tekedda* (Tekda ou Nekda, B.), ville bâtie en pierre rouge; les eaux qui coulent ici sur des filons de mines de cuivre, en conservent un goût amer; de là le nom de *Bahar-el-Ahmar*. Le sultan du pays, qui accueillit Ebn Batuta avec beaucoup d'égards et lui fit des présens, était Berbère de nation. Les habitans ne vivaient que de leur commerce avec l'Egypte; ils y transportaient des esclaves et du cuivre, qu'ils possèdent en grande quantité. Ils creusaient le minerai de cuivre à côté de la ville et le fondaient en longues plaques; la plus grande partie de ce métal se transportait dans les pays des Nègres. Encore de nos jours, toute la contrée,

(1) Burckhardt, p. 490.
(2) Quarterly Review, p. 228.
(3) Burckhardt, p. 488.
(4) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 49.

jusqu'aux mines de cuivre de *Fertit* (1), près des montagnes de la Lune, se distingue par une richesse extraordinaire en cuivre. C'est ici que le savant pélerin arabe rebroussa chemin, se dirigeant sur *Sedshelmessa*, au nord-ouest, par l'oasis de Tuat (Tewat, suivant K.), qu'il dit être à soixante-dix journées de marche de Tekedda. La distance de *Wadai* à *Mourzouck* est, d'après la dernière relation de *Sidi-Mousa* (2), de quarante-cinq journées de marche. Suivant Burckhardt (3), cette route peut se faire en cinquante jours; mais en comptant les jours de halte, on y consacre ordinairement soixante à soixante-dix jours. Nous ne connaissons pas encore la distance de Borgou à *Augila*.

A l'est, le *Dar-Saley* est borné par le *Dar-Four*; *Saley* et *Four* sont deux états voisins en guerres continuelles entre eux, ce qui rend la communication du Soudan avec la Nubie, ou de l'ouest avec l'est très difficile et très dangereuse. Browne apprit à Kobbe que la distance de *Ril* (dans le *Dar-Four*) à *Wara* (4) dans le Dar-Saley, était de vingt-cinq journées et demie; les neuf premières journées, dit-il, on parcourt le territoire de Dar-Four jusqu'à Bishara. Suivant Burckhardt (5), le nombre des journées de Borgou à Dar-Four n'est pas exactement connu. Un autre chemin, plus court que celui que les voyageurs prennent ordinairement, passe par les montagnes, mais il est peu fréquenté à cause des hordes de brigands qui le parcourent sans cesse. La route ordinaire conduit les premiers jours le long de trois rivières, et puis, pendant quinze jours, par un désert inhabité, jusqu'à la frontière de Dar-Four.

(1) Browne, Trav., App., p. 472.
(2) Sidi-Mousa, p. 231.
(3) Burckhardt, Trav., App., II, p. 488.
(4) Browne, Trav., App., p. 463.
(5) Burckhardt, Trav., App., II, p. 481.

Cette route n'est praticable qu'après la saison des pluies, attendu que pendant les autres époques de l'année, la sécheresse est trop grande. Sur les limites des deux états, à l'entrée du désert, sont stationnés des gardes qui, au lieu de protéger les pélerins et les caravanes, les pillent et leur enlèvent souvent leurs chevaux et leurs armes. *Taaysche* est le premier endroit darfourien que l'on rencontre sur cette route; de là à *Kobbe*, capitale du Dar-Four, on compte encore cinq journées de marche.

4e Eclaircissement.

Les membres intermédiaires entre les systèmes d'eau du Niger et du Nil : le Batta, le Bahar-Misselad, Dar et Bahar-Koulla ou la région marécageuse des bois et le Bahar-Taisha.

Nous avons essayé, autant que le permettait l'imperfection des sources, de décrire dans ce paragraphe, les bords du grand fleuve qui arrose le Soudan; nous avons suivi son cours à travers toute la largeur de l'Afrique centrale, depuis son extrémité occidentale jusqu'aux contrées les plus reculées de l'est; nous avons examiné ses lacs et leurs rivages; et, les considérant, de même que tous les autres phénomènes du fleuve, dans leur ensemble, avec la vie de la nature et des peuples, ainsi qu'avec la marche toujours ascendante des découvertes dans cette partie du monde, nous nous sommes efforcés de jeter un peu de jour sur l'histoire de l'Afrique et de ses habitans; il ne nous reste plus maintenant que quelques hypothèses à rapporter sur la partie orientale du système hydrographique du Soudan.

Un voyage entrepris dans le Dar-Saley ou Borgou, pourrait seul confirmer ou détruire entièrement l'opinion de l'identité du Niger et du Nil d'Egypte; mais jusqu'aujour-

d'hui aucun Européen n'a encore pénétré dans ces contrées reculées. Cependant, l'hypothèse dont nous avons parlé plus haut, au sujet du Maghreb et du Joliba, s'y trouve aussi confirmée par différens récits venus de ces pays de l'est. Le *grand fleuve* de Bornou et de Begharme, après avoir reçu les eaux du Shari, continue, dit-on, son cours à l'est, à travers le pays du sultan de Saley, où il ne s'appelle plus Niger, ni Gulbi, ni Tshad, ni Nil, mais Batta (1). *Sidi-Mousa* ne nous indique pas son cours ultérieur, mais il pense qu'il va se mêler au Nil de l'Egypte; il porte des vaisseaux, mais ils ne sont pas très grands.

Tous les rapports que nous avons comparés jusqu'ici s'accordent sur les principaux points; mais, au-delà de Dar-Saley, au sud-est, une terre inconnue s'étend jusqu'au grand bras occidental du Nil égyptien, le *Bahar-el-Abiad* ou fleuve blanc (suivant Jackson, *Nil-Abid*, c'est-à-dire fleuve des Nègres) qui vient de la Nubie et du Habesch, et dont Bruce et Browne nous ont tracé le cours jusqu'à l'endroit où il entre dans le Sennaar. L'étendue de cette *terra incognita*, située entre le Nil d'Egypte et le fleuve du Soudan, ne peut être de plus de cinquante milles géographiques (2); or, il n'est pas présumable que, sur un si petit espace, deux fleuves aussi considérables coulent l'un à côté de l'autre et dans des directions opposées sans se rencontrer; on ne peut donc imaginer autre chose qu'un confluent, et cette supposition, qui s'appuie d'un si grand nombre de témoignages, n'est en contradiction avec aucun fait important. Si nous ne possédons pas de renseignemens positifs sur cette réunion des deux fleuves, c'est que jusqu'à présent aucun voyageur ne s'est encore avancé jusque dans ces contrées. Tous les pélerins et les marchands se dirigent au nord, sur Sennaar, par les pays de Bornou, Begharme, Dar-

(1) Sidi-Mousa, dans Ritchie, p. 323.

(2) Quarterly Review, p. 236.

Saley, Dar-Four, Kordofan, et, de même que les Fakyrs, ils ne traversent jamais les pays des Nègres idolâtres au sud, sans doute pour éviter les grands marais d'où sort le Bahar-el-Abiad. Les récits des voyageurs et surtout ceux que Browne recueillit dans le Dar-Four nous démontrent clairement l'existence de vastes *enfoncemens* situés au sud et au sud-est du Borgou et du Dar-Four, et exposés en tout temps à de grands débordemens. Suivant Browne, on y rencontre une quantité de fleuves; lui-même en compte jusqu'à huit sur la route de Wara à Dar-Koulla, dont le plus considérable, à son avis, est le *Bahar-Misselad* (1); il paraît, dit-il, qu'à l'est de ce fleuve jusqu'à Dar-Koulla, tous coulent de l'est à l'ouest, à travers un pays humide et marécageux (*wet and marshy*), mais sans hiver; leur cours doit être très considérable, attendu que des marchands de Four et de Saley, mirent 150 à 180 jours pour aller de Wara et Kobbe à Dar-Koulla. Le Misselad, au contraire, coule au nord-ouest, suivant les renseignemens qu'il recueillit de marchands d'esclaves dans le Dar-Four; cette dernière remarque, si elle était fondée pourrait à la vérité détruire l'hypothèse du confluent du Grand-Fleuve dans le Bahar-el-Abiad; mais ne serait-il pas étonnant que ce Bahar-Misselad eût une direction toute opposée à celle que toutes les relations qui nous sont parvenues jusqu'à ce jour donnent au Grand-Fleuve? D'ailleurs il résulte d'une observation de l'éditeur de Ritchie (2) et d'une quantité d'autres relations africaines, que les habitans du Soudan ne s'expriment souvent pas très clairement sur les différentes contrées du monde; en parlant du cours d'un fleuve, ils ne prétendent pas, comme les Européens, indiquer sa direction générale; au contraire, ils n'ont toujours devant les yeux que la ligne

(1) Browne, Trav., App., I, p. 449. — Rennell, Mém., dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 246.

(2) Quarterly Review, p. 235.

du fleuve telle qu'elle s'est présentée à leurs yeux dans un certain endroit. Ont-ils remonté le Nil, ils diront que le Nil coule dans la direction qu'ils ont suivie, c'est-à-dire au sud et au sud-ouest, parce qu'il s'élargit ou se ramifie en forme d'arbre dans cette direction; c'est ce que Ptolémée semble déjà avoir remarqué à l'occasion des fleuves du Soudan; les Arabes aussi appellent souvent la source du Nil, sa fin. En conséquence, le *Misselad*, que Browne ne place à Dar-Koulla que par ouï-dire, prendrait son cours au sud-est, et aurait une direction tout opposée à celle que lui donne ce voyageur, l'inclinaison du sol ne serait pas dirigée vers l'intérieur du Soudan, mais vers le Nil-el-Abiad du côté de Sennaar. Une autre raison qui nous fait rejeter l'opinion de Browne, c'est que Burckhardt, pendant son séjour dans le Soudan, n'entendit nulle part (1) parler d'un Bahar-Misselad séparé, tandis que les voyageurs de Borgou ou Dar-Saley lui confirmaient généralement l'identité du Grand-Fleuve avec le *Nil-el-Abiad*. Ces contrées mystérieuses qui, selon lui, doivent être bien habitées, paraissent ne pas être inconnues à un certain géographe nubien, Selym (2), puisqu'il fait venir le Nil-el-Abiad de grands lacs situés dans le Soudan. *Macrizi* qui avait consulté ce *Selim-el-Assouany*, historien nubien dont les ouvrages sont perdus, dit du bras occidental du Nil ou du grand Nil-el-Abiad (Nil blanc, suivant Jackson Nil des Nègres), qu'il vient de l'ouest, qu'il est profond et blanc comme du lait. Voici ce qu'il apprit des voyageurs du Soudan : « Le *Nil-el-Abiad* vient de montagnes de sable, il s'assemble dans le Soudan en plusieurs grands lacs (*Berak*, suivant Selym, pluriel de *Birket*, qui signifie lac), le pays qu'il parcourt ensuite est

(1) Burckhardt, Trav., App., II, p. 484.

(2) Macrizi, d'après Selym-el-Assouany, App. III, dans Burckhardt, Trav., p. 498, et dans Quatremère, Mémoires sur l'Egypte, etc., Paris, 1811, II, p. 21.

inconnu, ses eaux ne sont plus blanches, elles ne reçoivent cette couleur que de la nature du sol ou d'un affluent. Ses bords sont habités par différens peuples. » Ailleurs ce même auteur nubien s'exprime ainsi dans Macrizi (1), sur le cours supérieur du Nil qu'il avait exploré, en partant de la Nubie : « Je me suis beaucoup informé chez tous les peuples, mais je n'ai trouvé personne qui connût sa fin ; on disait seulement que les eaux venaient des déserts. A l'époque du gonflement des eaux le fleuve emmène cependant des débris de bateaux, des battans de portes et d'autres objets, d'où l'on peut conclure qu'au-delà de ces déserts se trouvent aussi des pays civilisés. »

L'identité du Niger avec le Nil est encore confirmée ailleurs. Hornemann (2) apprit à Mourzouck, d'un habitant de cette ville, qu'en effet il existe une liaison entre ces deux fleuves, mais qu'elle n'est d'aucune importance avant le gonflement des eaux, attendu que, dans la saison de la sécheresse, le Niger est stagnant et ne coule pas. Or, faut-il admettre que la réunion qui a lieu dans la saison des pluies se continue également par des souterrains pendant la saison de la sécheresse, et que l'eau filtre à travers des montagnes de sable? ou bien le narrateur de Hornemann ne connaissait-il pas le Grand-Fleuve au sud?

Les basses terres de Dar-Koulla pourraient détruire l'hypothèse de la réunion du Niger et du Nil si on compare leur abaissement absolu à la hauteur absolue de la terrasse de Sennaar (qui, bien qu'élevée de 4,000 pieds au-dessus de la mer, d'après les indications de Bruce, rectifiées par Rennell et Humboldt, est cependant traversée par le Nil-el-Abiad oriental). C'est là le point capital sur lequel s'appuie Rennell (3) pour réfuter l'identité des deux fleuves;

(1) Ibid., p. 499.
(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 292.
(3) Rennell, dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 258.

jusqu'ici nous n'avons pas encore pu détruire cet argument, à moins qu'on n'admette, ce qui nous paraît très vraisemblable, que toute l'Afrique centrale est beaucoup plus haute que le niveau de la mer.

S'il existe réellement une réunion entre le Niger et le Nil, et si le canal du prétendu Bahar-Misselad, en se dirigeant à l'est, sert en effet à unir les deux fleuves, il faut nécessairement qu'il forme une grande courbe au sud du Dar-Four, et que, se tournant au nord-est, il baigne ensuite, comme Bahar-el-Abiad, la limite du Sennaar. Les prétendues sources du Nil ou Bahar-el-Abiad, situées à l'est de Donga, sur les montagnes de Komri, ne seraient dans ce cas que les sources d'un affluent droit, venant des hautes montagnes au sud, et l'on passerait le Grand-Fleuve sur la route des caravanes, qui conduit de Kobbe aux mines de cuivre de Fertit (voy. vol. I, p. 329).

En effet l'itinéraire mentionné ci-haut nous apprend qu'après sept journées et demie de marche au sud de Dar-Fungaro, on arrive au *Bahar-Taisha* (1) et de là seulement au *Bahar-el-Abiad*; le Bahar-Taisha, dit-il, se jette dans le Bahar-el-Abiad près de *Tendernï;* le pays d'à l'entour est habité par des peuples pasteurs, appelés *Cousin*. On y rencontre une quantité de palmiers, avec des fruits semblables aux cocos, ce qui nous fait croire que le fleuve qui les arrose ne peut couler que dans une vaste et large vallée; en outre le Bahar-Taisha se dirige évidemment vers le Nil, et paraît n'être pas seulement un torrent de montagnes. Or, si la jonction du Nil et du Niger s'opère réellement par un fleuve, pourquoi n'admettrait-on pas que le Bahar-Taisha est identique avec le *Bahar-Misselad* qui unit les deux fleuves. Le Bahar-el-Abiad, recevant ainsi un tel affluent, cela nous expliquerait, en quelque façon, comment il se

(1) Browne, Trav., App., p. 472.

peut qu'il roule vers la Nubie une masse d'eau trois fois plus considérable que tous les autres bras du Nil réunis; on pourrait aussi, dans ce cas, dériver des tribus nègres du Soudan, l'émigration des Foungi, dont la nombreuse flotte de canots (voy. vol. I, p. 335) exigeait un fleuve considérable.

Le grand enfoncement près du Misselad s'appelle, suivant Browne, *Dar-Koulla*, suivant d'autres auteurs *Bahar-Koulla* (*dar* signifie pays, *bahar*, eau); les Nègres prononcent ce mot arabe *Kuolla*, comme Bowdich eut l'occasion de s'en assurer chez les Ashantis et sur le fleuve Gabon (voy. vol. I, p. 390). Jackson en traduit la signification par « assemblage des eaux de la mer » *the sea alltogether* (1), et observe en même temps que cette expression s'emploie chaque fois pour désigner la liaison du Nil occidental ou Niger avec le Nil oriental, par conséquent la continuité de ces deux fleuves (2). Donc cette grande contrée inondée d'eau a une signification tout-à-fait appellative, comme à peu près Wangara. Mais, ce que les rapports des Ashantis (3) appellent le pays et le royaume de *Koulla-Raba* n'est évidemment chez les Arabes que le *Koulla-Raba* ou *Raba-Koulla*, c'est-à-dire le bois de Koulla (Koulla); par conséquent, pas autre chose que les forêts de la région marécageuse, que nous avons décrite plus haut sous ce même nom, en parlant du bord septentrional de l'Abyssinie (voy. vol. I, p. 318); en comparant cette Koulla d'Abyssinie avec le Dar-Koulla du Soudan, auquel elle se rattache immédiatement, on pourrait en tirer d'importantes lumières pour la connaissance de tout le Soudan septentrional, le long du bord méridional du Niger.

Nous terminons ici nos recherches sur le Grand-Fleuve,

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 479, 487, 407, 503.

(2) Montly Magaz., 1817, p. 128.

(3) Bowdich Mission, II, p. 202.

avec la conscience d'avoir poursuivi avec une scrupuleuse exactitude les sources principales, les rapports des témoins oculaires et les faits qui en résultent. Si nous leur avons accordé une aussi grande importance, c'est que l'expérience nous a appris que souvent le succès de nouvelles découvertes dans ces contrées lointaines, le bien-être des voyageurs et la réussite des entreprises les mieux organisées, dépendent de la fidélité et de la justesse des données géographiques.

Maintenant, avant de passer au système du Nil, nous nous permettrons d'ajouter à ce qui précède un aperçu général accompagné de quelques hypothèses sur le Niger.

5e Eclaircissement.

Coup d'œil historique. Le Niger, un système d'eau non encore développé.

La Société africaine considère avec raison le Niger comme l'objet le plus important de ses recherches; il offre la voie la plus sûre pour découvrir le centre de l'Afrique. Ses bords, dans l'intérieur de cette partie du monde, sont cultivés et habités comme ceux de la Tamise; les villes qui les couvrent sont autant de grands marchés où se trouvent réunies toutes les productions remarquables et précieuses de l'Afrique septentrionale. C'est là le centre de tout le commerce africain. Un grand nombre de caravanes s'y rendent annuellement des bords de la Gambie, du Sénéhal, du Maroc, de Fez, de Tunis, de Tripoli, du Fezzan, du Caire, du Dar-Four et sans doute aussi de la côte des Somaulies. Malgré la différence de costume, d'usage et de langage, la paix, l'ordre et la bonne foi ne sont jamais troublés parmi toutes ces nations diverses qui affluent de toutes les parties de l'Afrique.

Il n'y a que la sûreté, la propriété, la justice des sou-

verains envers leurs sujets, l'estime des étrangers, la politesse et l'honnêteté dans le commerce, qui soient capables de conserver et de maintenir ainsi des relations durables entre des millions d'individus. Or, nous voyons, par les relations d'un grand nombre de témoins oculaires, et plus encore par l'histoire du commerce africain, en tant qu'il exerce une influence au-dehors, que ces grandes qualités forment le caractère distinctif de tous les habitans des villes situées sur le Niger; si quelquefois les relations commerciales y sont interrompues par des dissensions inévitables, la paix et la prospérité ne tardent jamais à se rétablir aussitôt.

Mais comment un commerce aussi vaste a-t-il pu s'organiser dans ces plages brûlantes de l'Afrique? C'est ce que les découvertes à venir nous apprendront; cependant on peut admettre d'avance que le sol, première base de tous les phénomènes, a aussi puissamment contribué au développement de la civilisation et du commerce chez les peuples africains.

Le système d'eaux du Niger a un caractère si particulier, qu'on ne peut se le représenter sans une influence marquante sur l'histoire du développement de ses habitans, au milieu du vaste continent qu'il parcourt.

Son cours ne suit pas, comme beaucoup d'autres fleuves, la direction de son embouchure; mais ses eaux coulent de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, du nord au sud et du sud au nord. De même aussi les peuples se réglant d'après le gonflement du Niger, se rassemblent tous dans les vastes terres du cours inférieur où se trouvent les grands marchés dont nous venons de parler. Semblables au Niger qui vient y confondre ses eaux et déposer, sur le sol, la poudre d'or et les trésors de fertilité qu'elles accumulent sans cesse dans leurs cours, les peuples les plus divers se réunissent ici pour échanger les produits

de leur travail et de leur industrie. La saison brûlante venue, les eaux, mêlées d'autres substances, et soumises à des formes différentes, s'en vont à travers les airs, et les nations, enrichies des produits d'autres nations, s'en retournent à travers les déserts, chacune dans leur patrie, pour revenir encore, lorsque le soleil aura de nouveau accompli sa course, s'enrichir à ce commerce avantageux et lucratif.

En examinant de près le Niger, il se présente à nous comme un système d'eaux très incomplet, qui, jusqu'à présent, n'a pas encore acquis, dans son développement individuel, le caractère d'un système de fleuve accompli et partout exactement limité.

Aussi, comment expliquer sans cela toutes les contradictions dans les relations sur le cours du Niger ? Son domaine des sources se confond encore avec le domaine des sources du Nil, et peut-être aussi quelque part avec celui du Sénégal, du moins une partie de l'année, pendant le gonflement des eaux; il n'existe pas encore ici de partage d'eaux absolu. Le Niger n'est donc pas, même à sa source, aussi parfaitement individualisé que le dernier des fleuves européens. Dans le berceau du fleuve, les affluens ne se sont pas encore frayé un cours aussi profond que dans d'autres systèmes; de sorte que l'on peut encore se passer des canaux qui, en Europe, suppléent aux portages, et effectuent la correspondance des fleuves entre eux.

On trouve entre le Nil et le Niger des fleuves qui, suivant les saisons, peuvent appartenir, tantôt à l'un, tantôt à l'autre système.

Le Niger n'est pas mieux individualisé dans son cours moyen, où il forme de grandes îles, des lacs; il ressemble, tantôt à un fleuve, tantôt à un bras de mer. Nous ne savons pas d'ailleurs si le Niger présente réellement un

système d'eaux indépendant, ou s'il n'est qu'une chaîne composée de plusieurs systèmes (1).

REMARQUES. — *Itinéraire de Hadji-Boubeker, de Fouta-Toro à Suakim et à la Mecque, par le Soudan.*

Le voyage intéressant de ce pélerin africain nous a été communiqué par M. Rouzée (2), orientaliste distingué, dont nous déplorons la mort trop prématurée. Hadji-Boubeker, partant du pays d'Alpes des Nègres Foulahs, visita tous les pays situés sur le Joliba : Ségo, Timbouctou, Haoussa, Bornou, Dar-Four, et pénétra ainsi jusqu'au Nil dans le Sennaar. De là, s'embarquant à Suakim, il se rendit à la Mecque, et revint, par le Caire et le Maroc, au Sénégal inférieur. C'est ici qu'il fit la connaissance de Rouzée (mort au Sénégal en 1820). Son récit, concis et circonstancié à la fois, est d'autant plus important, qu'auparavant nous n'avions aucune connaissance du *Fouta-Toro*, pays natal du voyageur africain. Nous ne rapporterons ici que ce qu'il renferme de nouveau, et ce qui peut servir à confirmer et à détruire les opinions émises précédemment, persuadés que nous sommes que cette masse autrefois confuse de faits et de relations sur ces contrées de l'Afrique, peut maintenant se laisser résumer en un ensemble critique.

Hadji-Boubeker (3), Mahométan de naissance, partit de Fouta-Toro (Foutadoro), sa patrie, pour se rendre à Ségo, situé à l'est. De là, se dirigeant au nord-est, il arriva, en vingt-cinq jours, à Timbouctou, qui est à peu de distance de *Cailoum* (le *Sansarra ?*), grand fleuve que le voyageur prend pour un bras du *Djolba* (*Joliba*). Les Maures l'écrivent *Djolba*, les Nègres *Djaliba* (4).

Timbouctou est maintenant sous le joug des *Touaricks* (sans doute les *Phelleta* dont nous avons parlé plus haut), qui, venant de l'oasis Tawat (Touat), subjuguèrent ces contrées, et sont, depuis lors, en guerre continuelle avec les Maures. Des circonstances imprévues empêchant Hadji d'aller directement à Haoussa, il prit sa route par *Djenné* (Jennie), qui en est éloigné de trente journées ; il fit la moitié du chemin par eau, naviguant au travers des royaumes de Kabi et

---

(1) Voy. NOTE HUITIÈME à la fin du volume.

(2) Jomard, Notice sur M. Rouzée, voyageur français, dans Malte-Brun, Nouv. Annales de Voy., Paris, VIII, p. 193-208.

(3) Hadji-Boubeker, Itinéraire de Seno-Palel, ville de Fouta, à la Mecque, dans Malte-Brun, ibid., p. 200.

(4) Ibid., p. 202.

de Noufa. Le royaume de Haoussa se compose de cinq à six états qui n'étaient autrefois habités que par des Nègres de la race des Joloffes et des Maures. Les Touaricks et les Fouhlas en occupent maintenant la plus grande partie. Ces Fouhlas, *Fouhles* (*Poules*) habitent toute la partie occidentale de la ville, à laquelle ils ont aussi donné leur nom (*Foulhen*). Ils ont absolument la même couleur, les mêmes traits et le même langage que les habitans de Fouta-Toro. Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut, sur l'identité de ces peuples remarquables, répandus par toute l'Afrique septentrionale, et auquel on devrait accorder plus d'importance, comme formant une race moyenne (1) entre les véritables Nègres et les autres nations de l'Afrique, au teint plus clair. Eux-mêmes se donnent le nom de *Dhomani.* Suivant Hadji-Boubeker, ils sont les meilleurs bergers du monde, et leur pays est aussi bien cultivé que l'Egypte. Il est vrai, dit Hadji, qu'on n'y rencontre pas de cannes à sucre et autres fruits du midi; mais ils ont en abondance le millet, le froment, l'orge, le coton, le chanvre, l'indigo, et s'entendent parfaitement à teindre toutes les couleurs. Haoussa a plus de relations commerciales avec les pays situés à l'est, qu'avec ceux de l'ouest. De Timbouctou, Hadji-Boubeker se dirigea sur Kassina, capitale du Haoussa oriental, et la plus grande des villes situées sur le Djoliba. Le commerce y est très florissant; les marchands qui y affluent s'y rendent des contrées les plus lointaines de l'Afrique, par exemple, de Tripoli; ils sont faciles à reconnaître à leur couleur claire et à leurs riches vêtemens. Les *Haoussas*, c'est-à-dire les anciens habitans du pays, sont ici beaucoup plus nombreux que les Fouhles et les Touaricks. Les Arabes donnent à la ville le nom de *Kaschna*, mais les Nègres, qui n'ont pas le son du *sch*, l'appellent *Kassina.*

Ce récit du pélerin africain correspond parfaitement à ce que nous avons dit plus haut de la situation du Bornou (2). « Bornou, dit-il, est situé directement à l'est, et non pas au nord-est de Kassina, et le royaume de Bornou est traversé dans toute sa largeur par le grand Djoliba. Les habitans sont noirs comme ceux de Haoussa; ils ont les mêmes mœurs, mais ils ne parlent pas la même langue, et sont beaucoup plus habiles, plus braves et plus spirituels que ces derniers. » De Bornou, Hadji-Boubeker partit pour Wadaé (Wadai), se dirigeant toujours à l'est. Tout à coup, le Djoliba, qu'il avait toujours eu à sa droite, l'abandonna; il s'informa de quel côté le fleuve se dirigeait : les uns lui répondirent vers le Nil, d'autres lui dirent qu'une partie du Nil se mêlait avec le Djoliba; d'autres enfin, qui ne

---

(1) Mithridates, III, ch. 1, p. 142.

(2) Malte-Brun, ibid., p. 204.

pouvaient nier la réunion des fleuves, prétendaient que le Djoliba coule très loin au sud, et qu'il se termine en Ethiopie (dans le Habesch). Plusieurs grands fleuves se jettent à Wadai, dans le Djoliba. Partant de Bornou, Hadji continu son voyage par Begharme, Kouk, Four, Shendi, dans le pays de Barbara, où il rencontra un peuple agricole et laborieux, soumis à la domination des Arabes. Il ressemblait, quant à la physionomie et à la couleur, à ses compatriotes, les Fouhles. Après avoir visité ces contrées, que Burckhardt, après lui, a décrites avec tant de talent, Hadji partit pour la Mecque, où il arriva quatorze mois après son départ de Fouta-Toro.

III.

GRADINS DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE OU LE SYSTÈME D'EAUX DU NIL.

§ 23.

Aucun des fleuves de la terre n'est plus anciennement célèbre dans l'histoire des peuples que le Nil; aucun pays n'étale avec plus de profusion les merveilles de la nature et de l'art que celui qu'il parcourt. De même que la vallée fertile qu'il arrose s'est élevée du milieu de ses eaux, de même c'est aussi sur son sol qu'a germé la première civilisation des peuples. Et cependant personne jusqu'aujourd'hui n'a encore vu les sources de ce fleuve remarquable, pas même les voyageurs les plus audacieux de nos temps, Bruce et Browne, bien qu'ils n'aient épargné ni peines ni sacrifices pour arriver au grand but qu'ils se proposaient. L'origine du Nil est encore enveloppée pour nous des mêmes ténèbres qu'elle l'était il y a quinze siècles, lorsque Ptolémée plaçait ses sources sur les montagnes de la Lune, ou lorsqu'Hérodote le faisait venir de l'ouest à travers le pays des noirs.

Mais aucun autre système d'eaux n'est comparable dans la disposition de ses membres à ce fleuve merveilleux. En sortant de son berceau mystérieux, le Nil coule au nord, à travers des déserts inconnus, et reçoit sur sa rive orientale cet affluent d'Abyssinie que nous avons désigné jusqu'ici sous le nom de *Nil*. Plus tard ses eaux sont encore une fois augmentées par un troisième bras non moins

considérable que le premier; il parcourt ensuite, sans recevoir aucun tribut ni de rivières ni des eaux de l'atmosphère, les vastes déserts de l'Afrique, fertilise tout le *Tell* (l'Egypte), et vient enfin, faible et épuisé, se mêler aux flots de la mer, après avoir auparavant sillonné en tous sens son vaste Delta.

CHAPITRE PREMIER.

Cours supérieur.

Deux principaux bras, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, doivent attirer ici l'attention de l'observateur.

1. *Le bras occidental du Nil, Bahar-el-Abiad ou le fleuve blanc.*

Celui-ci, le plus considérable des deux fleuves, descend, selon Selim, d'une chaîne de montagnes de grès (p. 166); il tire son origine d'une quantité de sources situées sur les *montagnes de la Lune* (Jibbel Koumri), et qui toutes se réunissent en un seul lit, dans le pays de Donga. De Bornou, on met, pour arriver à ces sources, en se dirigeant d'abord au sud, vingt journées de marche; de Sennaar par Schillouk, quarante-cinq journées (1). Toutes sont situées entre le 7° et le 8° de lat. nord et à une distance directe de l'embouchure du fleuve, de 260-280 milles géographiques (1,440 *miles*). Le fleuve parcourt d'abord cet espace dans la direction nord-est, puis il se tourne au nord, où il ne se trouve placé qu'à 17° à l'ouest du méridien de l'embouchure du Nil (au 49° long. est de l'île de Fer (2)).

(1) Browne, Trav., p. 473.
(2) Rennell, Mém., dans Hornemann, Voyages, éd. Langlès, II, p. 239.

L'Abiad, après avoir coupé la terrasse de Fazouglo, pénètre à travers les montagnes de Deir et Touggala et le pays des Foungi; il entre ensuite dans une vaste plaine où il reçoit les eaux d'un grand nombre de fleuves inconnus jusqu'à ce jour aux Européens, mais dont nous connaissons en partie les noms, par les récits d'esclaves nègres transportés de ces contrées dans d'autres pays (1). Ce sont, par exemple, le *Bahar-Indry*, le *Bahar-Arramla*, le *Bahar-el-Harras* (venant des montagnes de Harrar?) le *Bahar-Emdrenje* et le *Bahar-Esrak*, qui est sans doute identique avec le *Bahar-Azrek*. Le *Maley*, qui prend son origine dans les marais au pied de la terrasse de Naréa et coule ensuite par Bizamo, paraît également se jeter dans le Bahar-el-Abiad : de là vient sans doute que Bruce, dans sa carte du Nil, le confond avec ce dernier (2).

L'Abiad forme dans ces contrées un grand nombre d'îles, dont trois des plus considérables ne sont habitables que jusqu'à l'époque des pluies ; dans la saison de la sécheresse, elles servent de repaire aux *Schillouck*, peuple de Nègres idolâtres, qui ne vivent que de piraterie (3) ; au milieu du siècle dernier, ils rendaient encore par leur brigandage toutes les contrées d'à l'entour très dangereuses pour les voyageurs.

Au 13° de latitude nord, c'est-à-dire sur la même latitude que la ville de Sennaar, l'Abiad coule entre deux villes, dont l'une, *el Aeie* (Hellet-Alleis, suivant Browne), est située sur la rive gauche, l'autre, *Schillouck*, sur la rive droite du fleuve. Les *Kafilas*, allant de Dar-Four et de Kordofan à Sennaar (4), ont établi ici leur passage. Le fleuve

(1) Seetzen, Nachrichten über Dar-Fur, in V. Zach. M. Corr, 1819, Mars.

(2) Bruce, Trav., 2e éd., VII; dans Murray, Dissertation on the progressive Geogr. of the Bahar-el-Abiad, etc., p. 386.

(3) Extract. of manusc., dans Bruce, Trav., ibid., p. 89.

(4) Browne, Trav., Itiner., I, from Cobbe to Sennaar, p. 451.

est si large en cet endroit, qu'il est impossible de reconnaître la physionomie d'un homme placé sur le rivage opposé ; la voix, au contraire, s'entend très distinctement. Le bord occidental du fleuve est couvert d'arbres de toute espèce ; sur le bord oriental, est située la ville des Nègres schillouck qui, moyennant une rétribution, transportent les voyageurs à l'autre bord. Leur ville est bâtie de mortier ; les habitans ne portent aucune espèce de vêtemens. A huit journées de là, au 16° latitude nord, le Bahar-el-Abiad reçoit près de Holea, les eaux du Bahar-el-Azrek, qui est moins considérable (1), bien que les habitans de ces contrées disent « que l'Abiad se jette dans l'Azrek » ; il conserve aussi en effet son nom, tandis que celui d'*Abiad* disparaît (2). Ces notions incomplètes s'accordent parfaitement avec les nouvelles découvertes faites par Burckhardt en Nubie (3).

2. *Le Nil oriental*, *Bahar-el-Azrek ou le fleuve bleu* (Bahr-Asrat).

On nous cite comme sources de ce fleuve plusieurs (4) fontaines abondantes situées dans le pays des Agows, sur des hauteurs marécageuses et couvertes de verdure ; la distance qui les sépare n'est que d'un jet de pierre ; elles sont très profondes, mais n'ont à leur surface que quelques pieds de diamètre ; leur emplacement est une haute vallée en forme de demi-lune ; Tellez (5) la compare à la superbe vallée du Monte-Cavo, qu'on aperçoit de Rome, au-dessus d'Albano, et qui est généralement connue sous le nom de *Campo-d'Annibale*. Ces hauteurs orbiculaires (6)

(1) Browne, Trav., p. 456.
(2) Murray, Dissert., p. 394.
(3) Burckhardt, Trav. in Nubia, p. 351.
(4) Suivant Labo, deux ; suivant Bruce, trois.
(5) Thévenot, Recueil, p. 10.
(6) Bruce, Trav., V, p. 302.

appelées dans le pays *Litchambra* et *Aformascha*, exaltèrent à un tel point l'imagination de Bruce, qu'il les prit pour les *Montes Lunæ* de Ptolémée. Après avoir fait plusieurs détours sur un sol marécageux, entrelacé de racines et d'herbes (sans doute un marais tourbeux), le fleuve entre dans un lit rocheux, à travers lequel il se précipite comme un torrent, dans la vallée; après un cours de trois journées de marche, il atteint la plaine de *Baad*, où sa largeur est déjà d'une portée de fusil.

A la source du Nil, près de Géesch, dans le pays de *Sakahala* (Saccala, suivant Bruce) (1) le baromètre tomba jusqu'à vingt-deux pouces anglais, ce qui suppose une hauteur absolue de 9,912 pieds (1,652 toises).

En quittant la plaine de Baad, le Nil serpente à travers un espace de 26 milles géographiques (35 lieues) jusqu'au pays de Dembéa (2) où il se jette dans le lac de Tzana (*Bahar-Sena*); mais, avant d'arriver, il donne naissance à deux cascades, la première dans la plaine de Goutto, où ses nombreux méandres forment sur l'espace d'un mille géographique plus de vingt péninsules à angles saillans (absolument comme le *fleuve au gué* près de Stirling en Ecosse (3)); la seconde, moins considérable, se trouve près de Kerr.

Le Nil, à l'endroit où il coule dans le Tzana (4), a une largeur de 260 pieds; il parcourt ce lac sur une étendue de 5 milles géographiques, sans que jamais ses eaux se mêlent à celles du lac, soit qu'elles soient trop rapides, ou parce qu'une cohésion toute particulière de leurs parties les empêchent de se confondre.

Ce lac d'alpes est situé au milieu d'une vallée très fertile semblable à la vallée d'Urseren sur le Saint-Gothard, et

---

(1) Lobo, R., I, p. 221.
(2) Tellez, dans Thévenot, p. 12.
(3) A. Murray, dans Bruce, Trav., V, 313.
(4) Tellez, dans Thévenot, p. 11 et 24.

jadis recouverte par la mer. Il reçoit un grand nombre de torrens d'alpes ; son étendue est de 9 à 10 milles géographiques en longueur et de 2 à 7 milles en largeur (il est par conséquent plus considérable que le lac de Genève, qui n'a que 14 milles de longueur, y compris la courbe, et à peu près 2 milles de largeur). Suivant le rapport des Abyssiniens, on y compte 24, suivant les Portugais et Bruce, 11 îles habitées. C'est sur ses bords que s'est concentrée toute la culture du pays d'alpes abyssinien.

Le Nil coule avec une rapidité extraordinaire à travers ce beau lac d'alpes (*transit innatans quasi super illum*) (1); on peut facilement s'apercevoir de son cours, en y jetant de la paille, du bois ou quelque autre corps léger (2).

En quittant le lac de Tzana, que Grégoire appelle *Dara*, du nom de la province située à sa sortie, et quelquefois *Bada*, le Bahar-el-Azrek se dirige d'abord au sud-est; se courbant ensuite en spirale au sud, à l'ouest et au nord, il se rapproche de nouveau de sa source jusqu'à la distance d'une journée de marche, après avoir parcouru un espace de vingt-neuf journées. Le pays de Gojam, qu'il entoure ainsi de ses eaux, s'appelle généralement la *péninsule de Gojam* (3).

Le fleuve, qui s'échappe avec violence de la pointe sud-est du lac, se précipite, après avoir franchi un espace de 2 milles, dans la célèbre cataracte d'Alata, que Bruce (4) évalue à quarante pieds de hauteur; c'est la première catadoupe des Portugais, la troisième cataracte de Bruce. Il coule ensuite dans un ravin étroit et sombre, hérissé de rochers escarpés, au-dessus desquels est construit un pont que les Portugais firent sauter, pour mieux défendre

(1) Abba Gregorius, dans Lud., Hist. Æth., l. 1, c. 8.
(2) Tellez, dans Thévenot, p. 23.
(3) Tellez, ibid., p. 13. — Lobo, Reise, I, p. 222. — Bruce, Trav., V, p. 313.
(4) Bruce, Trav., V, p. 105.

leurs possessions; c'est le premier et le seul qu'on rencontre dans cette contrée; le pont de Siout, mentionné par Poncet n'a jamais existé (1). Le fleuve atteint, dit-on, jusqu'à la largeur d'un quart de lieue, dans les grandes eaux. Le pays à l'entour appartient aux plus belles contrées du Habesch. « Ici, dit Abba Grégoire (2), toutes les eaux de pluie, « tous les fleuves et torrens du Habesch (à l'exception du « Hanazo et du Hawash, qui se dirigent vers la mer Rouge, « sans cependant l'atteindre), se réunissent à ce roi des « eaux, que nous appelons *Abay*, le Géant, et forment « son cortége, dans son cours lointain. Ainsi renouvelé et « fortifié, il s'élance, joyeux comme un héros, suivant l'or- « dre de son créateur, dans les contrées inférieures, pour « fructifier le pays d'Egypte, qui n'a pas de pluie. »

Mais, avant d'atteindre l'Egypte, il parcourt encore la terrasse de Fazouklo, le pays des noirs ou Schangallas, et coupe la grande chaîne limitrophe en trois cataractes différentes (3), dont la première se précipite d'une hauteur de 280 pieds, dans le pays des Nègres, appelés *Nouba* sur la rive occidentale, *Gouba* sur la rive orientale. Plus loin, du côté de l'ouest, cette même chaîne limitrophe porte le nom de *Deir* et de *Touggala*; on pourrait aussi l'appeler à juste titre la *chaîne des cataractes*. Au-dessus des cataractes, la rive occidentale du fleuve est habitée par les Galla qui le passent à la nage, lorsqu'ils font leurs invasions dans le Habesch. Suivant Tellez, le fleuve n'est pas plus large ici que le Tibre près de Rome (4).

Au-delà du Habesch, nos renseignemens sur le Bahar-el-Azreck nous abandonnent entièrement; le pays qu'il parcourt est encore pour nous une terre inconnue; c'est

(1) Poncet, Voy., p. 3. — Bruce, Trav., III, p. 489.
(2) Ludolf, Hist. Æth., l. I, c. 8.
(3) Bruce, Trav., V, p. 316.
(4) Tellez, dans Thévenot, Rec., p. 13.

l'*Adisalem*, le *Nouveau-Monde*, comme dit Lobo (1). Ce n'est que près de Sennaar que nous recevons de nouveau quelques renseignemens sur ses bords. Sortant d'un lit de rochers escarpés, il entre dans la vaste plaine de Sennaar, et forme près de la ville du même nom (2) une vallée des plus fertiles, couverte de riches campagnes, qu'il parcourt en nombreux méandres. De là, entrant dans un terrain sablonneux, habité uniquement par des troupes d'antilopes, de grues et de cigognes, et où l'on ne rencontre que des plaines couvertes d'une herbe fine et des forêts d'acacias, son lit devient très large jusqu'à ce qu'il se jette dans le Bahar-el-Abiad, à un mille géographique et demi au sud de Halfeia, près d'un petit endroit appelé *Hojili* ou *Hojila* (3).

Près de Basboch, sur la rive orientale, vis-à-vis de la ville de Sennaar, est un pont qui conduit par-dessus le fleuve; on en rencontre un second fait de barques, dans le voisinage de Hojila; le fleuve en cet endroit a un quart de mille anglais de largeur, et est très rapide; on dit qu'il est du double plus large (4) à l'époque du gonflement des eaux. Pendant la moitié de l'année ses eaux sont très basses; et, malgré tous ses affluens de droite, il est probable qu'il se perdrait dans le sable et n'atteindrait jamais les frontières de l'Egypte s'il ne se réunissait avec le Bahar-el-Abiad, dont la masse d'eau, trois fois plus considérable, est la même pendant toute l'année. Il n'est pas dit par là que le Bahar-el-Abiad n'ait pas aussi sa crue, comme le fleuve Abyssinien, mais ses eaux ne se réduisent jamais, dans la saison sèche, à un aussi petit volume.

Il est étonnant qu'après le confluent du Bahar-el-Azrek

(1) Labo, Reise, I, p. 228.
(2) Bruce, Trav., VI, p. 349, 387; VII, Appendix, p. 89.
(3) Bruce, Trav., 2e édit.. VII, p. 102, note de A. Murray.
(4) Bruce, Trav., VI.

dans le Bahar-el-Abiad les habitans des bords aient conservé à ce système d'eaux le nom du plus petit de ces fleuves, et que le nom de Bahar-el-Abiad disparaisse entièrement.

Cependant nous trouvons bientôt, dans le cours moyen, à côté du nom d'Azreck, le nom de Nil, que le fleuve conserve jusqu'à son embouchure dans la mer.

La *Mésopotamie*, ou le pays situé entre les deux fleuves, le Nil occidental et le Nil oriental, s'étend du sud au nord, depuis la terrasse riche en or de Fazouglo, jusqu'au 16° lat. nord. Elle n'a, près de la ville de Sennaar, selon Bruce (1), que trois journées, suivant Browne, trois journées et un quart d'étendue en largeur, et elle est le siége du royaume de Sennaar. Le côté oriental de cette Mésopotamie, arrosé par le Tacazzé, ne nous est que peu connu. A l'ouest elle est bornée par le royaume de Kordofan qui sépare le royaume de Sennaar de l'oasis et du royaume de Dar-Four.

Burckhardt (2) nous a communiqué des renseignemens très importans sur ce pays de Kordofan qui, sauf ce que nous en lisons dans Browne (3), nous était demeuré jusqu'alors à peu près inconnu. Le Kordofan est une véritable oasis, entourée de tous côtés de grands déserts de six journées de marche, excepté du côté de Schillouk, ville qui n'est séparée du Nil blanc que par un désert de quatre journées. Le Kordofan est maintenant sous le commandement d'un *mosellim* ou usurpateur, représentant du roi de Dar-Four. Il a sa résidence à *Obeydha* (Ibeit, selon Browne), capitale du royaume, et est entourée d'une garde de 500 cavaliers. Obeydha est un endroit assez considérable, composé plutôt de huttes que de maisons; les habitans s'occupent d'agriculture et font en même temps un commerce considérable. Burckhardt cite, outre le

(1) Bruce, Trav., VII, Appendix, p. 89.—Browne, Trav., p. 451.
(2) Burckhardt, Trav., App., I, p. 482 et 257.
(3) Browne, Trav., App., I, 457.

mosellim, un indigène du Bournou, portant le titre de *roi des Tekroury* (des Nègres mahométans), qui s'était réfugié dans les montagnes de Hashem, où il prélevait un impôt sur tous les marchands qui traversaient ces contrées. Il fut par la suite assassiné. La plupart des habitans du pays sont des Bédouins, qu'on appelle *Bakara* à cause de leurs nombreux troupeaux de génisses (*bakar* signifie vache). On nous cite dix hordes différentes de Bakara, qui tous parlent l'arabe; ils ressemblent beaucoup, quant à leurs mœurs et leurs usages, aux habitans du Dar-Four à l'ouest et de Shendy à l'est. L'été ils se construisent une habitation fixe, cultivent les terres et conduisent leurs troupeaux, mais dans les autres saisons ils ne s'occupent que de brigandage, et rendent surtout les routes entre Dongola et Sennaar très dangereuses. Ils vont eux-mêmes à ces marchés pour y vendre leur encens (*leban*), qui est réputé le meilleur de l'Afrique.

La route d'Obeydha au Nil conduit d'abord au village de Dauma; de là on arrive en trois jours à Om-Ganater, où il se prélève pour Shendy un impôt qui souvent se monte jusqu'à cinq pour cent; de Om-Ganater, on entre dans le désert, et l'on atteint le Nil, après quatre journées de marche, à Gerri, endroit où les caravanes passent le fleuve.

1er Eclaircissement.

Recherches sur les sources du Nil.

Le père de l'histoire, Hérodote, ne put se procurer ni chez les Egyptiens, ni chez les Libyens, ni chez les Hellènes, aucuns renseignemens sur les sources du Nil. Un seul prêtre de Saïs (1), un *hiérogrammateus*, prétendait en avoir quelque connaissance; il cita au bout de la Thébaïde, entre la ville de Syène et l'île d'Eléphantine, deux cimes

(1) Hérodote, II, c. 28 et 32.

de montagnes, le *Krophi* et le *Mophi* (Κρῶφι, Μῶφι), entre lesquelles le Nil surgit des entrailles de la terre, dirigeant une partie de ses eaux au sud, vers l'Ethiopie, une autre partie au nord, vers l'Egypte. Or ceci ne peut nullement se rapporter aux sources du fleuve; il est probable que le prêtre égyptien n'a voulu désigner que le commencement de son cours en Egypte, c'est-à-dire cette contrée des cataractes du Nil que nous ont fait connaître les voyageurs modernes. Les Cyrénéens apprirent à Hérodote que les premières notions sur le Grand-Fleuve avaient été apportées par les Nasamons, habitans des Syrtes. Suivant le récit de ces derniers, le Nil coule dans l'intérieur de l'Afrique, de l'ouest à l'est; il nourrit un grand nombre de crocodiles et est habité sur ses bords par un petit peuple noir, qui est adonné à la magie. Ce même fleuve, que les géographes modernes ont reconnu être le Niger, Hérodote le prit pour le Nil, qui, coulant de l'ouest à l'est, devait parcourir un espace de quatre mois de voyage (1). Mais l'élévation de la plaine de Sennaar, que Rennell et Al. de Humboldt estiment, suivant Bruce (2), à 4,000 pieds de hauteur absolue, rendent aujourd'hui la communication des deux fleuves très invraisemblable. Une autre objection à faire, c'est la simultanéité du gonflement du Nil et du Niger. En effet, si la crue du Nil était produite par les eaux du Niger, il faudrait qu'elle fût au moins de trois semaines postérieure au gonflement du Niger. On peut encore ajouter à ceci le témoignage de Browne qui, malgré toutes les informations qu'il prit dans le Dar-Four, ne put jamais rien apprendre de la communication du Niger avec le Nil (3). Suivant ce

(1) Rennell, Géographie d'Hérodote.

(2) Rennell, Appendix, in Mungo-Park's Trav., p. LXXVII. — Al. de Humboldt, Ansicht der Natur, p. 112. — Bruce, Trav., 1re édit., III, p. 719.

(3) Browne, Trav., p. 244.

voyageur, tous les fleuves, à gauche du Bahar-el-Abiad, se dirigent vers l'intérieur, dans la direction de l'est à l'ouest. La même chose nous est rapportée par Bruce (1), qui ajoute : « L'Abiad et l'Azrek coulent à l'est et au « nord-est, parce qu'entre le Nil et le Niger s'élève le pays « de Bornou, où se trouve le plateau d'Afrique, la *spina* « *mundi.* » La dénomination de *plateau* ne peut signifier ici autre chose qu'un partage d'eau entre le Nil et le Niger; en conséquence, le Niger recevrait tous les fleuves qui coulent à l'ouest et parmi lesquels nous distinguons particulièrement le Bahar-Misselad. (Voy. une autre interprétation de cette opinion, p. 163.)

Ptolémée, qui recueillit à Alexandrie les renseignemens qu'il nous communique, ne nous dit nulle part que le Nil coule de l'ouest à l'est; il ne connaît que son cours du sud au nord; mais, le premier, il place les sources du Nil au 12° 30' latitude sud, en quoi tous les géographes arabes et européens l'ont imité, jusqu'à d'Anville (2). Ptolémée distingue un *Nil* (Bahar-el-Abiad) qui prend son origine dans les montagnes de la Lune, et un *Astapus* (Bahar-el-Azrek) qui sort du lac de Coloe (ou lac de Tzana?). Mais, d'un autre côté, ses relations renferment plusieurs erreurs (3) qui, avant les géographes arabes, furent généralement admises par les auteurs chrétiens du moyen-âge. Théophylactes Simocatta, qui vivait au septième siècle, n'en sait pas plus que ses prédécesseurs sur les sources du Nil, bien que tout un chapitre de son *Historia Mauritania* (4) soit consacré à ce fleuve. La tradition des antres, d'où jaillissent les eaux du Nil, tradition qu'il attribue aux

(1) Bruce, Trav., VII, App., p. 93.

(2) D'Anville, Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript., XXVI, p. 67.

(3) A. Murray, Dissert. on the progr. Geogr., p. 386.

(4) Théophyl. Simmcoattæ, Expræfecti Histor. lib. VII, ed. C.-A. Fabrotti. Venetiis, 1729, l. VII, c. 17, fol. 267.

Bolgiens (Βόλγοι), peuple troglodyte, nous paraît la même que celle d'Hérodote, mentionnée ci-dessus.

Les géographes arabes, Edrisi à leur tête, ont étendu de beaucoup le récit de Ptolémée ; selon eux, deux Nils prennent leur origine dans les montagnes de la Lune ; ils ont ensemble dix sources, qui se jettent dans deux lacs différens, cinq dans l'un et cinq dans l'autre (1). De chacun de ces lacs sortent trois fleuves, qui se réunissent de nouveau en un seul lac, sous l'équateur, près de la ville de Toumi qui est très peuplée. Ce lac, appelé *Coura*, donne naissance, 1o à un Nil des Nègres, coulant à l'ouest, (*le Nilus Nigrorum*, dont nous n'avons aucune connaissance, à moins que ce ne soit le Bahar-Misselad); 2o à un autre Nil, coulant au nord et appelé *Nilus Ægypti*. Les deux fleuves sont séparés par une montagne (sans doute la *spina mundi?*).

Abulfeda (2) nous communique quelques renseignemens moins vagues, qu'il tient d'Ibn Sina. De vastes déserts, dit-il, s'étendent au-delà de l'équateur, là où le Nil prend son origine ; ses sources ne sont connues que par ce qu'en disent les Grecs d'après Ptolémée. Les montagnes *Al-Komri* donnent naissance à dix fleuves, éloignés d'un degré les uns des autres ; le plus occidental est situé au 48o, le plus oriental au 57o longitude. Ils se réunissent en deux lacs, situés au 7o de latitude sud, et le plus oriental, au 57o de longitude. De chacun de ces lacs sortent quatre fleuves, dont deux se réunissent à d'autres cours d'eau ; les six autres se dirigent au nord et forment sous l'équateur (53o et demi longitude) un lac rond, appelé *Kawar*, doù sort le Nil d'Egypte, qui traverse Zagawan, la Nubie et passe à Donkola (15o lat. nord et 52o long. sud). A l'ouest, ce même lac donne naissance au

(1) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 11, 82, 84, et p. 327 de Nilo.
(2) Rennell, Géogr. d'Hérodote.

Nil de Gannah (ou *Genna*, *Gennij*, selon de Barros, *Jinnie,* selon Mungo-Park), et à l'est à un troisième fleuve, le Nil de Makadsch, appelé aussi Zebi.

Le Nil de Gannah n'est peut-être qu'un grand affluent du véritable Niger; peut-être aussi est-il le Bahar-Misselad (1) qui, selon Browne, se dirige vers le lac de Fittri, du sud-est au nord-ouest, ou, suivant l'interprétation ci-haut, dans la direction opposée, et dont les sources sont situées au 10° latitude nord.

REMARQUE. — *Erreurs probables.*

Toutes nos connaissances des sources du Nil et de son cours supérieur ne présentent encore, comme nous venons de voir, qu'un amas confus de récits et de traditions. L'avenir seul pourra établir la vérité, en séparant les suppositions et les probabilités de ce qui est reconnu comme authentique dans l'état actuel de la science. Cependant nous sommes à même de signaler une erreur commise par tous les géographes des siècles précédens jusqu'à d'Anville. En comparant entre elles les différentes cartes de ces contrées, la carte de l'intérieur de l'Afrique, de l'an 1746 (2), par d'Anville; la *tabula ad Ptolemaïcam descriptionem exacta;* la carte de Rennell, de 1798; les cartes de Browne et de Rennell, de 1802 (3), on s'apercevra que, généralement, les géographes ont l'habitude de placer le cours supérieur du Nil trop à l'ouest et trop au sud. Browne, le premier, a relevé cette erreur. Sur la carte de d'Anville, Sennaar se trouve 4° trop à l'ouest. Les Arabes placent encore beaucoup plus loin, dans cette direction, le cours supérieur du bras occidental du Nil (le Bahar-el-Abiad), ce qui a fait que Ptolémée, Edrisi et d'Anville l'ont confondu avec le Misselad, dont les sources se trouvent situées sur le même méridien que celles du Bahar-el-Abiad (27° long. est de Greenwich) (4). Or, comme, d'après Browne et Hornemann, le

(1) Browne, Trav., Appendix, p. 450.

(2) Mém. de l'Acad. des Inscript., XXVI, p. 64.

(3) A. Map shewing the progress of discovery and improvement in the Geogr. of North-Africa, by J. Rennell, 1798; corrected, 1802.

(4) W.-G. Browne, A Map of the route of the Soudan caravan, from Assiut to Darfûr, including some of the route of the Jelabs, etc. Lond., 1799.

Misselad communique, par le lac de Fittri, avec Wangara, on fut conduit par là à admettre une correspondance entre le Nil et le Niger. L'expérience n'a pas encore pu confirmer ni détruire cette hypothèse, attendu que les routes qui conduisent de Sennaar au Dar-Four, par le Kordofan, ont, de tout temps, été très dangereuses et presque impraticables. L'opinion de Hornemann, qui admet une communication du Nil avec le Niger, au moyen du Misselad, n'a rien de contradictoire en elle-même ; mais elle est opposée, en apparence, à l'itinéraire de Browne (1), qui va de Cobbé aux mines de cuivre de Fertit, dans le berceau du Misselad, ainsi qu'au calcul de Rennell sur la pente moyenne du Nil et de l'Abiad, comparée aux domaines des autres fleuves de la terre.

CHAPITRE SECOND.

COURS MOYEN DU NIL.

§ 24.

Après la réunion des deux principaux bras, le Nil prenant sa principale direction vers le nord, parcourt, en formant de nombreux détours, l'espace entre le 16° et le 30° lat. nord, jusqu'aux cataractes de Syène, où commence son cours inférieur. Il rencontre dans cet espace pour la première fois le grand désert (la Nubie), et entre ensuite près de Syène, dans le *Tell* (2), vallée fertile, située au nord de Syène, et que les tribus arabes appellent ainsi par opposition au désert. Mais avant d'atteindre cette vallée, il reçoit encore les eaux du Tacazzé, seul grand affluent que nous lui connaissions, et se dégrade en un nombre infini de rapides, formés par plusieurs larges gradins horizontaux, dans la vallée de l'Egypte.

(1) Route from Cobbe, etc., in Br., Trav,, p. 472.
(2) Bruce, Trav., II, p. 52.

1er Eclaircissement.

Premier gradin; terrasse de Sennaar depuis le pays des Shangallas jusqu'à la cataracte de Takaki ou jusqu'au désert de Nubie.

Immédiatement au-dessous du confluent des deux grands bras de l'Abiad et de l'Azrek, une rangée basse de montagnes rocheuses traverse le Nil de l'est à l'ouest, comme si elle voulait barrer son cours; elle est coupée par une gorge, à travers laquelle le fleuve se précipite avec fracas; l'étroitesse de son lit en cet endroit prouve clairement qu'il s'est lui-même frayé sa route à travers ces rochers (1). A côté de ce rapide est situé, sur une colline desséchée, couverte de cailloux roulés d'une blancheur éblouissante, le petit endroit de Gerri, au pied de la chaîne de montagnes qui est appelée *l'Acaba,* c'est-à-dire le passage de Gerri (16° 15' lat. nord). La terrasse plus exhausée et plus méridionale de Sennaar est couverte de palmiers qui ne produisent pas de dattes; les fruits qu'ils portent n'arrivent jamais à maturité. Le même sol qui, sur la terrasse de Sennaar, ne se composait que de sable et de cailloux, et qui, dans la proximité du pays d'alpes, était couvert d'un humus noir et fécond, est, à ce qu'il paraît, absolument nu dans la partie septentrionale de la vallée, car on y rencontre partout des couches de marbres, d'albâtre et une quantité de blocs de sel gemme isolés et détachés (2). Les semailles et les récoltes ne se font plus à la même époque qu'à Sennaar. C'est encore ici que commence, selon Bruce, la limite qui sépare les deux plus puissantes tribus arabes, les *Atbara* au sud, appartenant aux *Wed-Ageeb*, et les *Kubba-Beesh* au nord,

(1) Bruce, Trav., VI, p. 425. — Poncet, Voyage, p. 23.
(2) Poncet, ibid., p. 427, 485, 489.

soumis au Mek de Shendy. Ces derniers dominent tout le désert de la Nubie, au nord du Tacazzé, jusqu'à la frontière de l'Egypte; ils élèvent les plus belles races de chevaux nubiens.

Les tribus arabes qui habitent le second gradin au nord, nous sont plus ou moins connues, sous les différens noms de *Jehalin*, *Barbares*, *Bisharis*, etc. Ils sont les maîtres redoutés du désert de Nubie (1), où ils ont donné lieu à ce proverbe : « Tout le monde est ennemi, dans le désert. » Le salut : *Salum alicum, la paix soit avec vous*, et la réponse : *Alicum salum, la paix est au milieu de nous*, sont des formules de haute importance dans ces pays inhospitaliers.

Près de l'Acaba ou du défilé de Gerri, que nous pouvons envisager comme le commencement de la pente du premier gradin de Sennaar, le Nil forme l'île de Kurgos (2), qui, suivant ce que l'on en rapporte, contient des ruines remarquables. A quelques journées de là, vers le nord, on rencontre, sur la rive droite, le confluent du Tacazzé, qui, après avoir probablement traversé, dans son cours inférieur, une vallée longitudinale de l'est à l'ouest, vient mêler ses eaux aux eaux du Nil.

Le Tacazzé, (c'est-à-dire *l'eau sans courant* (3), le *Tacaree* des Portugais, *Tekesel* dans Poncet), appelé *Atbara* dans son cours inférieur (*Astabaras*, selon Ptolémée), a, suivant Bruce, sa principale source sur la montagne d'Angote, près de Souami-Midre (4), où est situé le village de Gourri. Un second bras de ce fleuve prend son origine sur la frontière de Begemder, près de Dabouco. Tous deux réunis, traversent la terrasse de Tigré,

(1) Bruce, Trav., VI, p. 456, 485, 510.
(2) Ibid., p. 445.
(3) Ludolf, Hist. Æth., l. 1.
(4) Bruce, Trav., IV, p. 346.

du sud au nord, séparent la langue *Tigré* et la langue *Gheez* de la langue *Amhara*; dans la province de Siré, ce fleuve s'échappe subitement de la chaîne limitrophe et continue son cours à travers le pays des Shangallas. A l'endroit où la route des caravanes le traverse, entre Siré et Lamalmon, il n'a, dans la saison sèche, que 600 pieds de largeur et 3 pieds de profondeur. Ses eaux claires et limpides se précipitent à grand bruit à travers un lit de rochers, bordé de forêts de tamariniers.

Suivant les nouveaux renseignemens recueillis par MM. Pearce et Salt, sur les lieux mêmes, l'endroit le plus voisin des sources du Tacazzé, sur les hauteurs limitrophes de Lasta et d'Angote, est appelé *Maizela;* on nous cite trois sources du Tacazzé, dont l'une, l'*Ain-Tacazzé* (1) (*l'OEil-du-Fleuve*), n'est éloignée que d'une demi-journée de l'ancienne Lalibala. A 8 lieues de là, près de Moukkiné, le Tacazzé atteint déjà une largeur de 40 pieds; de là, se dirigeant au nord, il sépare les hautes montagnes neigeuses de Samen à l'ouest, du Tigré oriental, et reçoit un grand nombre d'affluens qui lui manquent presque entièrement sur le plateau. On ne rencontre de villes remarquables que sur la rive orientale du fleuve, entre autres *Socota*, capitale de Lasta et plus grande et plus peuplée qu'Antalow, *Maisada*, etc. M. Pearce passa le fleuve en barque, à peu près au 13° lat. nord. et lui trouva 600 pieds (300 *yards*) de largeur. C'est à peu près dans la même contrée, quelques journées plus au nord, que Salt (2) toucha les bords du Tacazzé, à l'endroit où il sépare, sous la même latitude qu'Antalow, les provinces de Tigré et d'Avergale à l'est, des Samen à l'ouest. La contrée située à l'est du fleuve est un vaste plateau, couvert alternativement de champs de bled et de vastes

(1) Salt, Voyage, p. 268.
(2) Ibid., p. 354.

plaines arides, où il ne croît, sur un espace de 12 milles géogr. (60 *miles*), jusqu'à Antalow, que des buissons de sureau, de capriers, de tamariniers et d'*entata* (espèce d'adansonie). A l'ouest, au contraire, les Samen aux cimes neigeuses s'élèvent rapidement sur les bords du fleuve et la plaine qui les entoure est brûlée par un soleil éthiopique. Le rivage du Tacazzé est escarpé et très étroit, le fleuve lui-même est interrompu dans son cours par une quantité de petits rochers qui le rendent facilement guéable dans la saison sèche. Entre ces rangées de collines, par-dessus lesquelles il roule ses eaux écumantes, se trouvent autant de bassins élargis et très profonds, qui présentent à peu près le même aspect que les *lochs* ou *tarns* de l'Ecosse. C'est une succession de lacs comme au Zaïre, mais sur une échelle plus petite, un cours de fleuve non encore développé comme le fleuve d'Oranje. Les hippopotames (appelés *gomari* parmi les habitans) et les crocodiles surgissaient en masse de ces bassins qui sont leur repaire favori. Les riverains leur font continuellement la chasse; un hippopotame, que Salt tua, avait 18 pieds de long. Les crocodiles, qui sont verdâtres et très grands, n'habitent que les grandes profondeurs. Le thermomètre marquait à l'ombre 95°. Le Tacazzé n'avait que 100 pieds (30 *yards*) de large sur 3 pieds de profondeur, à l'endroit où Salt le passa à gué. Son cours était calme comme la Tamise près de Richemond, mais on s'apercevait à ses rives que, dans la saison des pluies, elles avaient servi de passage à des masses d'eaux très considérables; partout on remarquait des traces de destruction.

De même que dans le Habesch tous les fleuves du plateau affluent au Nil, le Tacazzé reçoit ici la plupart des eaux de la chaîne limitrophe; il ne cesse jamais de couler, bien que ses affluens tarissent chaque été. Ses eaux, dans la saison pluvieuse, sont dix-huit pieds plus hautes que dans la saison de la sécheresse. Plus loin, dans la plaine, le Ta-

cazzé reçoit les eaux du *Mareb* (1), son dernier affluent oriental, venant du Tigré, où Poncet (2) le passa en 1700. Le Mareb n'est que très peu connu; il n'a de cours régulier et continu que dans la saison des pluies; pendant l'été, il fait une courbe non loin de la côte et se perd sous la terre ou plutôt dans le sable de la plaine de Dezhin, où des marais, des forêts et des déserts rendent toute la contrée inabordable.

Le cours inférieur du Tacazzé nous était autrefois à peu près inconnu; nous n'en savions que ce qu'en rapporte Bruce, qui le passa à Gooz (17° 57' latitude nord), près de son confluent dans le Nil. Sa largeur est en cet endroit d'un quart de lieue ou d'un mille anglais, et ses eaux sont aussi claires que dans le Habesch. Ses bords ne présentent qu'un pays aride et désert dont le sol, couvert de sable et de cailloux, ne produit que çà et là quelques buissons d'acacias. Le Tacazzé sépare aussi le pays d'Atbara au sud, du pays de Barbar (3) au nord. C'est sur le rivage septentrional de ce fleuve, dit Bruce, qu'est situé le *Gibbel Ateshan*, c'est-à-dire le *mont de la soif*, où les caravanes entrent dans l'affreux désert de Nubie. Ici le Nil, abandonnant tout à coup son cours septentrional, se dirige à l'ouest, à l'endroit où les Arabes placent le pays des Takaki et l'une des cataractes du Nil.

Les voyages de Burckhardt ont augmenté de beaucoup nos connaissances de cette limite septentrionale de la terrasse de Sennaar, ainsi que du Tacazzé inférieur. Nous déplorons que ce célèbre voyageur n'ait pu de même nous donner des renseignemens sur son cours supérieur; dans le cours inférieur, il n'entendit jamais appeler autrement qu'*Atbara* (*Astaboras*), le grand fleuve à l'est de Sen-

(1) Bruce, Trav., III, p. 473. — Lobo, R., 2e vol., p. 22.
(2) Poncet, Relat., dans les Lettres édif., IV, p. 157.
(3) Bruce, Trav., VI, p. 454.

naar, qui ne peut être que le Tacazzé même. A l'est de ce fleuve, au même degré de latitude que Shendy, est située une plaine basse, célèbre par sa fertilité, la *Belad-el-Taka* (1) ou *El-Gosch* des indigènes. S'étendant trois journées du nord au sud, et une journée en largeur, elle confine au nord-ouest aux déserts de la Nubie, au sud-est à la chaîne de Negeyb, qui court parallèlement à la mer Rouge, et se confond au sud avec un pays montueux, boisé et fertile, que nous avons connu (vol. 1, p. 318) sous le nom de Kolla. Il n'y a que peu de communication entre cette Kolla et El-Taka (2); aucun des voyageurs connus n'a encore passé par là. Burckhardt rencontra à El-Taka des obstacles qui l'empêchèrent de s'avancer plus au sud. Il ne put apprendre autre chose des Hadendoa, tribu arabe habitant El-Taka, sinon qu'au sud de leur camp de Filik, dernier point qu'il visita, les camps des autres tribus bédouines, des *Mélikinab*, des *Ségollo*, des *Hallenga*, se succèdent dans une suite non interrompue. Les plus méridionaux, les Hallengas font, disaient les Arabes, quelque commerce avec la province abyssinienne de Walkait, avec *Ras-el-Fil* (voy. vol. 1, pag. 267) et Gondar au sud. Voici, d'après Burckhardt, les distances connues dans ces contrées : on compte des Hallenga au pays des Arabes Fohara une journée, à Wady-Omran une journée et demie, à Ayaye une journée, à Ras-el-Fil deux journées. Cet espace est habité par de nombreuses tribus (les troglodytes Schangallas, les Foungi, les Nouba, etc. Voy. vol. I, p. 323 et 334), formant l'anneau moyen entre la race des Abyssiniens et les Bédouins de Nubie; tous se distinguent par des qualités caractéristiques qui, comme le dit très bien Burckhardt, mériteraient une étude toute particulière. Les Abyssiniens sont généralement haïs

(1) Burckhardt, Trav. in Nubia, p. 387.
(2) Ibid., p. 401.

des Bédouins de Taka, qui, pour les insulter, leur donnent le nom de *Cafres*, c'est-à-dire infidèles.

Le bassin de Belad-el-Taka doit sa fertilité aux inondations qu'amènent régulièrement, vers la fin du mois de Juin, les grands torrens du sud et du sud-est, et dont les eaux recouvrent toute la plaine, jusqu'à la hauteur de deux à trois pieds. L'inondation est pour l'ordinaire précédée de plusieurs grands ouragans du sud. Suivant Burckhardt, on ne sait pas encore d'où peuvent venir ces masses d'eau si considérables. Nous supposons que ce ne peuvent être que les eaux du Mareb; car, suivant une ancienne tradition, le Mareb n'est véritablement un fleuve que dans la saison des pluies. En tout cas, ce gonflement des eaux est un phénomène régulier que Macrizi a déjà décrit comme tel, d'après Selim-el-Assouan (1). Les eaux séjournent pendant un mois dans la plaine d'*El-Taka* et la fertilisent de leur limon, comme le Nil l'Egypte. Dès que le limon s'est un peu desséché, les Bédouins y sèment des blés de toute espèce, qui rendent la plus riche récolte (2); on y cultive surtout le meilleur *dourrah*, dont le grain est plus estimé que celui d'Egypte. Nous ne savons pas encore si, en se retirant, les eaux vont grossir le Tacazzé (*Atbara*), qui borde la plaine à l'ouest; nous lui supposons cependant, avec les anciens cartographes, une influence temporaire sur l'inondation, car il n'est pas probable qu'étant si près il n'ait aucun rapport avec ce grand phénomène. Dans la saison de la sécheresse, les habitans d'El-Taka ont leurs puits qu'ils creusent dans la terre jusqu'à quarante pieds de profondeur; ils en tirent de l'eau en abondance; mais elle est la plupart du temps saumâtre. Suivant Bruckhardt, cette contrée est remplie de bêtes sauvages ou féroces, de pan-

(1) Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 498. — Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 18.

(2) Burckhardt, Trav., p. 389.

thères, de léopards, de lions, de loups, de lièvres, de gazelles et de grands serpens, absolument comme dans la Kolla, telle que nous l'avons décrite, vol. I, p. 318; elle est aussi le repaire d'une multitude de sauterelles (1), qui poursuivent d'ici leurs migrations désastreuses dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale.

Les montagnes limitrophes de Negeyb, au sud-est, sont peuplées de giraffes (Comp, vol. 1, p. 276). Les Hadendoa, seuls habitans d'El-Taka appartiennent à la même race que les Bisharis, et tous les Nubiens de l'est, dont nous parlerons plus bas. L'agriculture n'est pour eux qu'une occupation temporaire; ils sont pasteurs et bédouins, rudes et inhospitaliers. Burckhardt, qui alla de ce pays à la mer Rouge (2), traversa en 1814 la chaîne littorale, par le défilé d'Orbay-Langay jusqu'à Suakim. Venant de l'ouest, du Nil, il put ainsi nous donner des renseignemens importans sur le cours inférieur de l'Atbara, jusqu'à son embouchure dans le Nil.

L'Atbara (Astaboras) ne passe qu'à deux journées de marche de Filik, près d'un endroit appelé *Goz-Rajeb*, situé sur sa rive méridionale; il traverse une plaine unie, dont le sol ressemble parfaitement, quant à la couleur, au limon du Nil. Ses bords sont arides et déserts, mais on y rencontre deux collines isolées avec d'anciennes ruines (3), que les Arabes appellent *Kenise*, ce qui signifie *église* ou *temple*. Burckhardt a le premier découvert ces monumens, qui, par leur position dans la contrée de l'ancienne Méroé et sur la limite entre l'Abyssinie, la Nubie et la mer Rouge, doivent être d'un très haut intérêt pour la science. Le savant voyageur déplore vivement de n'avoir pas eu le temps de faire des recherches sur ces monumens importans, la

(1) Burckhardt, Trav., 391.
(2) Ibid., p. 405-431.
(3) Ibid., p. 379.

caravane qui l'accompagnait ayant tout à coup pris la fuite devant une bande de brigands. Le rocher de granit qui porte les ruines paraissait d'une hauteur de 3 à 400 pieds; il est entouré de décombres de rochers, dont les antres, au dire des caravanes, servent de repaires aux hordes sauvages des Hadendoa. Burckhardt évalue à 30 ou 40 pieds de hauteur les décombres (1) placés sur le sommet, presque perpendiculairement au-dessus du fleuve; ils sont d'une architecture grossière, mais très anciens et parfaitement conservés; leur sommet est couvert d'un toit pointu en forme de pyramide. Le village voisin de Goz-Rabjeb, appartenant à Sennaar, a un marché comme Shendy et est habité par des marchands de tribus arabes, qui sont aussi pasteurs. De cet endroit remarquable, qui ne peut manquer de donner à l'avenir des indications importantes sur les antiquités de ces contrées, l'Atbara ou Tacazzé coule à travers un pays plane et désert jusqu'au village d'Atbara (2); les plaines qu'il parcourt dans cet espace sont arides, mais ses bords sont parfois couverts d'épaisses forêts. Deux journées de marche au-dessous d'*Atbara*, il reçoit sur sa rive droite un affluent que les indigènes appellent *Mogren* (et non pas *Mogreb*, comme dit Bruce). Ce Mogren ne prend pas, comme les autres affluens du Nil, son origine au sud, mais il vient du nord-est, des montagnes des Bisharyes, sur la pente occidentale (3) de l'Orbay-Langay, par conséquent de la chaîne littorale de la mer Rouge. Bien que n'étant qu'un torrent assez insignifiant, qui, à ce qu'il semble, disparaît entièrement dans la saison de la sécheresse, il donne cependant son nom à l'Atbara, tout comme l'Azrek donne son nom à l'Abiad qui est beaucoup plus

(1) Burckhardt, Trav., p. 382.
(2) Ibid., p. 376.
(3) Ibid., p. 423.

considérable. Burckhardt qui passa l'Atbara près de Shendy (1), avec la caravane du nord, nous apprend qu'il porte le nom de Mogren jusqu'à son confluent dans le Nil. Pour éviter toute confusion, nous continuerons cependant à l'appeler l'Atbara (Astaboras), évitant également le nom de Tacazzé, par la raison qu'il est tout-à fait inconnu dans le cours inférieur. Le village d'Atbara, autrefois absolument inconnu, est situé sur la rive droite du fleuve, à une distance directe de dix à douze journées de marche de Suakim sur la mer Rouge. La contrée qui entoure ici le fleuve est un désert parsemé de cailloux de quartz; mais tout à coup l'œil des voyageurs fut réjoui par l'aspect d'épaisses forêts qui s'élèvent immédiatement sur le rivage. Les rudes et sauvages marchands d'esclaves eux-mêmes n'étaient pas insensibles à ce coup d'œil, et s'écriaient: *Après la mort vient le paradis* (2). Dans tout son voyage depuis le Caire, Burckhardt n'avait rien vu de semblable : l'Atbara présentait tout à coup la plus grande variété dans la végétation; son rivage était couvert de dattiers, de *palmier doum* (crucifera thebaica, selon Delisle), de *mimoses*, de *cassis*, de *nebeks*, d'*allobés*, dont le charme était encore relevé par le chant des nombreux oiseaux qui sont si rares dans la vallée du Nil; leur plumage seulement ne paraissait pas aussi éclatant que dans d'autres contrées. Les chameaux se précipitaient à travers les buissons d'épines, pour étancher leur soif dans l'Atbara; près du gué l'eau ne leur allait que jusqu'aux genoux. Le village d'Atbara (3), qui tient sans doute son nom du fleuve, est habité par cent familles des Bisharis Arabes, de la tribu *Hammadab*, la plus considérable de toutes. Leurs habitations sont ici, entre l'Abyssinie et l'Egypte, des huttes en forme

---

(1) Burckhardt, p. 264.
(2) Ibid., p. 367.
(3) Ibid., p. 368.

de tentes, couvertes de nattes tressées de feuilles de palmier doum.

Ces Bédouins ressemblent en tout point à leurs voisins de l'est, aux habitans d'El-Taka ; ils sont d'une race belle et robuste, mais comme ceux-ci inhospitaliers et perfides, tout l'opposé des Bédouins Arabes, dont ils ne connaissent pas non plus la langue. Les blancs leur sont en horreur comme des lépreux (1) ; ils sont à leurs yeux aussi laids que le diable et plus laids que les esclaves de Dar-Four ; le courageux Burckhardt n'en fit que trop souvent l'expérience. Ce peuple de Bédouins est adonné à l'ivrognerie et à toutes les débauches ; ils se nomment Musulmans, sans l'être, et sont alternativement agriculteurs et pasteurs, selon l'époque des débordemens de l'Atbara. Les déserts qui les avoisinent sont remplis de gazelles, d'autruches et de bêtes féroces. Quelques journées de marche à l'ouest du village d'Atbara, au-dessous du confluent du Mogren dans l'Atbara, les rives de ce fleuve s'élèvent jusqu'à la hauteur de 30 pieds (2) ; suivant l'observation de Burckhardt, ses flots, dans les plus grandes eaux, ne montent jamais assez haut (tout au plus 20 pieds, suivant Bruce 18) pour inonder le pays ; malgré cela, ses bords sont toujours brillans de verdure. L'Atbara sépare le pays du Ras-el-Wady, ou le pays des Berbers au nord, du pays de Damer au sud ; ses rivages sont ici très bien cultivés.

Le pays de Berber au nord, Damer et Shendy au sud, et le Sennaar qui s'étend au sud jusqu'au Bahar-el-Azrek, sont les quatre royaumes indépendans, sur lesquels les recherches de Burckhardt nous ont fourni d'importans renseignemens.

(1) Burckhardt, Trav., p. 376.
(2) Ibid., p. 264.

1. *Royaume de Sennaar.*

Aucun voyageur n'ayant visité le Sennaar depuis Bruce, nous nous contenterons de rapporter les faits qu'il mentionne (1) avec les additions de Lapanouse et de Burckhardt. Nous avons déjà mentionné le pays de Sennaar en faisant la description du cours du Nil, et de même le nouvel état nègre fondé par les Fongi ou Nouba, après leur invasion, en 1504. Depuis cette époque jusqu'à la visite de Bruce (1770), vingt rois avaient régné à Sennaar, dont huit furent détrônés; dans ce pays le roi dépend entièrement du conseil qui, par un arrêt, peut le destituer de ses fonctions ou même le condamner à mort. Chaque membre de la famille royale a le privilége de ne pouvoir être exécuté que par un prince du sang, le *Sid-el-Coum*. Bruce fit la connaissance d'*Achmed*, roi de Sennaar, natif de Fazouglo; il paraissait être encore païen, du moins était-il entouré d'une quantité de prêtres noubas, qui cherchaient à le guérir d'une épilepsie, par la magie. Ces prêtres apprirent à Bruce qu'ils avaient émigré des montagnes de Dyre et Tegla (voy. vol. I, page 332), après y avoir été sauvés d'un grand déluge. La famille royale de Sennaar appartient dans l'origine à une race nègre qui plus tard se mélangea avec les Arabes. Il existe une loi qui prescrit au roi, comme en Chine, de labourer et d'ensemencer la terre de sa propre main une fois pendant son règne; de là son titre de *Boady*, qui signifie *prince agriculteur*. Le fondateur de Sennaar s'appelait Amrou et était fils d'Adelan; sa ville fut dès le commencement le centre du royaume. Les Fongi, s'étant mariés par la suite avec des femmes d'origine arabe, adoptèrent peu à peu l'islamisme, mais sans jamais s'en tenir

(1) Bruce, Trav., 2e édit., dans Murray, VI, p. 373-412.

exactement aux sévères principes du Coran (1) ; ils s'étaient faits mahométans uniquement pour relever leur commerce, mais au fond ils restèrent toujours païens. Les Fongi trouvèrent dès l'origine dans les pays qu'ils conquirent, deux espèces d'habitans : 1° les anciens peuples pasteurs, que Bruce compte au nombre des *Agaazi* (2), et dont nous avons connu plus haut (vol. I, p. 314) les parens de race au sud, sous le nom de *Bajeh* et *Geesh* ; 2° les Bédouins arabes qui, depuis la propagation du christianisme en Egypte, se répandirent jusqu'en Nubie et dans le Sennaar. Ils chassèrent, à main armée, les païens de leurs foyers, ou bien s'installèrent comme nomades parmi ceux des aborigènes qui voulurent accepter la circoncision ; quelquefois ils s'établissaient dans les villes, surtout ceux de la tribu des Koreishites, et y devenaient, sous le nom de *Jehalin* et comme membres de la famille de Mohammed, la noblesse du pays ; souvent aussi, ils prenaient le titre de *scheikh* et s'emparaient de petits domaines ; ils s'établissaient pour la plupart près des endroits où les caravanes sont forcées de passer pour lever sur elles un tribut. Les conquêtes des Fongi changèrent pour quelque temps cet état des choses, mais peu à peu ces tribus arabes redevinrent de nouveau puissantes, et malgré que la plupart d'entre eux paient un tribut au roi de Sennaar, ils ont cependant considérablement rétréci sa puissance.

Bien que mélangés avec les indigènes, les Arabes ont généralement conservé leurs mœurs pastorales. Leur principale occupation est le soin des chameaux qu'ils élèvent par milliers. Ces animaux sont un besoin indispensable pour toutes les hordes nomades, pour toutes les armées, pour tous les cultivateurs, tous les marchands et surtout pour les ca-

(1) Bruce, VI, p. 389.
(2) Bruce, Trav., VI, p. 357.

ravanes qui, venant de l'intérieur, parcourent annuellement cette pointe sud-est de l'Afrique, située à peu près vis-à-vis de la Mecque. Au printemps, vers la fin d'Avril, Bruce, venant de l'Abyssinie, vit à l'approche des pluies, toutes ces tribus arabes se mettre en mouvement; elles se préparaient à quitter les régions humides du Sennaar, pour se rendre, avec leurs troupes de chameaux, dans les déserts ardens et sablonneux situés vers la Nubie, au nord de l'Atbara. Aussi long-temps que les chameaux séjournaient sur un sol noir, ils étaient poursuivis par des nuées de taons et de mouches malfaisantes, qui ne les abandonnent qu'à l'entrée des déserts, seul asile des chameaux contre ces petits mais dangereux ennemis. Pendant ces migrations, les caravanes, contentes d'échanger leurs chameaux épuisés contre de nouveaux, se procurent ici des bestiaux qui passent pour les meilleurs de cette partie de l'Afrique. Les Bédouins atteignent ordinairement au mois de Mai les déserts septentrionaux de la Nubie, où aucun nuage ne vient plus les inquiéter; ils y passent tout l'été avec leurs troupeaux, et le mois de Septembre arrivé, ils s'acheminent de nouveau vers les basses terres du sud.

Bruce connaît de son temps trois grandes provinces, gouvernées par des rois particuliers, qui payaient un tribut au Sennaar : *El-Aice* (*Hellet-Allais*, selon Browne), *Fazouglo* et *Kordofan*; cette dernière, comme nous l'avons vu plus haut, appartient maintenant au Dar-Four. Suivant Bruce, les souverains de Sennaar ont pour principe, lorsqu'ils ont fait la conquête d'un pays, de laisser aux princes indigènes la direction de l'état; ils en font des gouverneurs, et ne leur imposent qu'un simple tribut. Le commerce de Sennaar, peu considérable à cette époque, se bornait aux étoffes de coton bleues; autrefois, lorsque les routes étaient plus libres et plus sûres, des caravanes se

rendaient régulièrement de la côte de la mer Rouge à Sennaar (1), pour y transporter des marchandises indiennes, qui, de là, se transportaient dans l'intérieur du Soudan. Lapanouse (2) apprit que Suakim, éloigné de vingt-deux journées de Sennaar, était le principal port pour le commerce de ce pays. Les guerres ont souvent entravé ce commerce; il paraît même que maintenant les caravanes évitent à dessein le marché de Sennaar. Salt rencontra en 1810, à Dixan (3), une *kafila* qui, venant de Dar-Four, (vingt journées de marche de Sennaar), avait fait un détour de trois mois au sud, pour éviter de passer à Sennaar, alors en guerre avec le Dar-Four; pour aller à la Mecque sur la mer Rouge, elle avait passé par le pays le plus méridional de ces contrées, le pays inconnu des *Mitchecié* (Da-Mitchequa). Ces obstacles divers sont cause que le commerce des caravanes, autrefois si important dans ces contrées, se fait maintenant uniquement dans le nord, au marché de Shendy, endroit autrefois très peu fréquenté. La route du Soudan, par le Kordofan, peut de même être considérée comme fermée à toute communication (4), depuis que les Arabes-Schillouck ont pris possession du passage du Bahar-el-Abiad (5).

Au commencement du dix-huitième siècle, il arrivait régulièrement en Egypte chaque année deux caravanes du Sennaar (6). Suivant les dernières informations de Burckhardt, prises à Shendy, il paraît que le commerce de Sennaar avec le nord, le long du Nil, n'est pas encore entiè-

(1) Bruce, Trav., VI, p. 396.

(2) Lapanouse, Mém. sur les caravanes du roi de Sennaar, dans les Mém. sur l'Egypte, IV, p. 89.

(3) Salt, Voyage, p. 436.

(4) Burckhardt, Trav., p. 482.

(5) Ibid., p. 310.

(6) Lapanouse, ibid.

rement détruit (1); il venait tous les deux mois du pays de Sennaar à Shendy des caravanes de 5 à 600 chameaux, chargées de dourrah, et à peu près 100 chameaux avec d'autres produits et des esclaves. Les principales marchandises de Sennaar sont des étoffes de coton, semblables à celles de Baghermé; les indigènes les appellent *dammour*; ces deux pays en fabriquent des quantités très considérables, qu'ils transportent dans le Dongola, le Kordofan, le Dar-Four, l'Abyssinie, l'Egypte, où elles sont généralement à la mode. Les habitans de Sennaar font aussi un grand commerce avec l'or, bien que ce métal ne soit pas indigène dans leur pays, car ils le tirent pour la plupart de l'Abyssinie, où *Ras-el-Fil* est, dit-on, le plus grand marché d'or.

Les marchands de Suakim se rendent régulièrement à Sennaar, où ils échangent leurs marchandises indiennes contre l'or qu'ils transportent à leur tour aux marchés de Djidda et dans l'Orient. Le prix ordinaire de l'or est, à Sennaar, de 12 dollars l'once, à Shendy de 16 dollars, à Suakim de 20, et à Djidda de 22 dollars. Le transport de ce précieux métal, de Sennaar dans l'Orient, est par conséquent aussi lucratif que le transport de l'argent dans le Soudan. Il se transporte aussi un grand nombre d'esclaves, de Sennaar au marché de Shendy; ce sont pour la plupart des Abyssiniens ou des Nouba. Les esclaves abyssiniens sont presque toujours des femmes, des Galla, des Amaaras (non pas les *Amhara* de Bruce), ou d'autres Abyssiniens, connus à Sennaar sous le nom de *Nekkaty* (2). Ces Abyssiniennes passent pour les plus belles et les plus fidèles de toutes les esclaves, aussi sont-elles très estimées dans les harems des Mamelouks et des Egyptiens; on n'en exporte que très peu à Sennaar, à peu près cent par an, les esclaves noubas,

(1) Burckhardt, Trav., p. 309.
(2) Ibid., p. 311.

(sing. *Nebowy*, nom qu'on donne à tous les noirs venant des pays du sud de Sennaar) y sont au contraire très nombreux ; les tribus libres des Arabes de la terrasse de Sennaar les prennent déjà comme enfans dans les montagnes du sud. Ceux que vit Burckhardt formaient une race moyenne entre les véritables Nègres et les Abyssiniens ; ils avaient la peau couleur cuivre, mais plus foncée que les Sennary et les Arabes ; leur physionomie ne ressemblait que très peu à celle des Nègres, leur nez était moins applati, leurs cheveux crépus sans être laineux; ils avaient aussi la paume de la main très molle, ce qui les distingue particulièrement de la race nègre. Outre les principaux produits que nous avons mentionnés, le Sennaar exporte encore dans le nord, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, du musc (?) et de l'ébène.

L'armée du roi de Sennaar se compose, d'après les informations prises en 1800 par les Français en Egypte, de 40,000 hommes d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie (1) ; les officiers supérieurs ont seuls des armes à feu, les autres des armes empoisonnées. Le territoire du royaume, dont les limites varient très souvent, s'étend aujourd'hui, au dire des marchands d'esclaves, à dix journées au sud et au sud-est de la ville de Sennaar ; tout cet espace est encore habité par des tribus arabes libres. Selon Burckhardt, son étendue au nord se prolonge à l'infini, depuis la domination des Fongi (*Funnye*). Le sultan de Sennaar nomme et destitue les *Meks* ou rois (2) de Shendy et de Berber selon sa fantaisie, mais, en revanche, il n'exige d'eux que tous les quatre ou cinq ans un tribut ; sa puissance s'étend sur le Nil jusqu'à Mahas ; le Dongola même lui était tributaire avant la fondation de l'état des Mame-

(1) Lapanouse, ibid.
(2) Burckhardt, Trav., p. 211.

louks, et de nos jours encore les Sheygya et les Berbers, au nord de l'Atbara, paient leur tribut au Sennaar.

2. *Le royaume de Shendy et l'hiérarchie de Damer.*

Shendy, beaucoup plus grand que les résidences de Dongola et Kordofan, est, après Sennaar et Kobbe (1), l'endroit le plus marquant du Soudan oriental. Le souverain qui porte le titre de Mek, s'appelle *Nimr* (ce qui signifie *tigre*). Il peut arriver au trône par la ligne féminine aussi bien que par la ligne masculine; il accorde généralement une grande liberté de commerce et est lui-même tout-à-fait indépendant, sauf un tribut qu'il est tenu de payer au Sennaar. Il ne prélève jamais d'impôt dans ses états, ce qui fait que Shendy est actuellement le marché le plus florissant sur le Nil supérieur. La ville même n'a que 1,000 maisons à peu près, bâties à une demi-lieue du Nil, dans une plaine de sable, à l'instar des villages nubiens. Bruce donne le nom de *Chendy* (2) à un endroit au sud de l'île de Kourgos; cette île contient des ruines qu'il prend pour les débris de l'antique Méroé, mais dont Burckhardt ne fait pas mention; Bruce dérive *Kourgos* de πύργος, *tour*, nom qui, dans la langue cophte (3), semble avoir pris la signification de monastère. La situation latitudinale indiquée par lui (16° 38' 35" latitude nord) nous paraît un peu trop méridionale.

La souveraineté du Mek de Shendy s'étend au nord jusqu'à l'embouchure de l'Atbara (4) dans le Nil, où est située l'hiérarchie de Damer, dont l'importance a consi-

(1) Burckhardt, Trav. in Nubia, p. 227.
(2) Bruce, Trav., VI, p. 436.
(3) Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 27.
(4) Burckhardt, Trav., p. 273.

dérablement augmenté depuis peu, et qui est presque parvenue à l'indépendance.

A Boeydha, situé à une journée de marche de Shendy, le sol est partout mêlé de parties de sel que l'on recueille, pour les extraire, dans une immense saline qui appartient au Mek; le sel se fabrique en gâteaux, avec lesquels il se fait un commerce important dans tout le Sennaar, jusqu'à Ras-el-Fil; Burckhardt nous apprend, que dans cette saline, vingt hommes sont occupés à extraire le sel. A une journée de marche de là, vers le nord, Burckhardt rencontra d'énormes collines de décombres (1); elles avaient 80 pieds de large et s'étendaient plus d'un quart de lieue en longueur. C'est là, dit ce voyageur, le seul endroit où il rencontra quelques restes d'anciens monumens; il est à remarquer que ces collines, quant à leur situation, coïncident assez bien avec le Kurgos de Bruce. A Shendy, et au nord de ces collines de décombres, près de Gabath, Burckhardt vit deux monumens tumulaires de saints, en forme de pyramides, construits de briques séchées au soleil et ressemblant, suivant l'expression du voyageur, à des sépulcres du plus ancien style (2); ce qui nous fait supposer que c'est chez les peuples Ethiopiens qu'il faut chercher l'origine des pyramides (voy. vol. I, p. 243 et 316).

L'extrême frontière du pays de Shendy, du côté de Damer, est près d'Howaya; les caravanes, qui de là vont en trois jours à Shendy, font halte près de cet endroit, sous un grand dattier, qui, dit-on, est le seul et le plus considérable de ces contrées; car, depuis Dongola jusqu'ici, on n'en rencontre nulle part. Cet arbre remarquable est comme un signal indiquant que le désert est heureusement franchi; tous les parens et les amis des voyageurs viennent

(1) Burckhardt, Trav., p. 275-276.

(2) Voyez le dessin, dans Burckhardt, p. 274.

attendre sous son ombrage l'heureux retour de la caravane. Burckhardt (1), qui séjourna dans cette contrée depuis le 17 Avril jusqu'au 17 Mai 1834, nous apprend ce qui suit sur l'état actuel et le commerce de Shendy.

Les habitans les plus marquans de la ville sont des marchands ou des étrangers qui, venant de Sennaar, Kordofan, Dar-Four, Dongola, se sont établis à Shendy; la colonie de Dongola occupe même un quartier tout particulier dans la ville. Les indigènes ressemblent à leurs voisins du nord, les Berbers, mais ils vivent dans une plus grande aisance. La situation de Shendy entre le Soudan, l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte et le golfe Arabique a fait de cette ville le plus grand marché de toute l'Afrique orientale (2) au sud de l'Egypte et à l'est du Dar-Four. Outre les trois rangées de boutiques où l'on vend journellement toute espèce de marchandises, il s'y tient encore régulièrement un grand marché le vendredi et le samedi; les piastres espagnoles avec le chiffre de Charles IV ont généralement cours; on les trouve aussi répandues dans l'intérieur du Soudan, mais elles n'ont jamais reparu sur les bords de la Méditerranée. La seule industrie de Shendy consiste en forges de fer et d'argent; tous les autres produits arrivent de l'extérieur au marché, où les Dongolerry font le métier de courtiers. Burckhardt vit dans un marché hebdomadaire 4 à 500 vaches, autant de chameaux, à peu près 100 ânes, 20 chevaux, etc.

L'Egypte approvisionne le marché de Shendy de plantes médicales (de *sembil* ou *valeriana celtica*, venant de Trieste, de Venise et de Mehleb en Arménie) de savon, venant des fabriques égyptiennes et syriennes, de sucre, d'étoffes, de coraux qui servent généralement de monnaie, de papier, de marchandises en fer, d'antimoine avec le-

(1) Burckhardt, Trav., p. 277-361.
(2) Ibid., p. 235.

quel les indigènes se teignent les sourcils en noir, et dont ils font une grande consommation, d'argenterie, de glaces, etc. Ce commerce lucratif, généralement exploité par des marchands de Daraoun dans la Haute-Egypte, n'exige que peu de fonds ; il suffit pour l'ordinaire d'un capital très minime de 2 à 300, tout au plus de 1,500 dollars ou piastres qui, se réalisant jusqu'à trois fois dans une année et toujours avec de grands bénéfices, donne un énorme profit. Burckhardt, qui étudia avec soin tous les rapports de commerce du Soudan, évalue de 60 à 80,000 dollars le total du capital de ces marchands égyptiens. Le commerce augmenterait encore si la sûreté des routes permettait aux caravanes d'arriver plus régulièrement; elles séjournent souvent deux ou trois mois à Berber, Damer, Shendy; leurs relations avec l'Egypte sont parfois entravées par les Bédouins, et souvent la communication avec les pays voisins de l'ouest et du sud est tout-à-fait impossible.

Le commerce le plus régulier se fait à l'est avec la mer Rouge; les marchands de Suakim, qu'on appelle aussi *Hadhareba* (c'est-à-dire *Hadhrame*, de *Hadramaut* en Arabie), sont les plus nombreux à Shendy. Beaucoup d'entre eux demeurent dans cette ville, où ils sont les marchands les plus riches, les plus considérés et font concurrence aux Egyptiens. Ils y transportent des marchandises indiennes, des mousselines, des cambrics, du bafte de Madras et de Surate, des épices, du mokka, etc, pour les échanger contre des chevaux de Dongola, de l'or et des esclaves qu'ils conduisent dans l'Yemen. Quelquefois ils vont aussi jusqu'à Dongola et Kordofan; mais il paraît que Dar-Saley et Begharme sont à l'ouest et au sud-ouest l'extrême frontière de leur commerce du Soudan ; il ne s'en trouve aucune trace au-delà de Bahar-el-Ghazel et Bornou ; quelques esclaves arrivent à la vérité des pays idolâtres de Dar-Four, Borgou, mais jamais les marchands de Shendy n'en tirent de l'intérieur du Bornou ; les esclaves de ce

pays, qui arrivent par le Fezzan au Caire, se reconnaissent facilement à leur peau tatouée. Peu de pélerins (*Tokroury*, plur. *Tekayrne*) (1) pénètrent de Bornou jusqu'au Nil supérieur. C'est au-delà de Bahar-el-Ghazel, à Bornou que commence le grand commerce du Soudan, appelé le commerce de Zeyla (*Zeylan trade*); bien que s'étendant au loin à l'ouest et au nord, il paraît cependant qu'il ne correspond nulle part avec le commerce de Sennaar dans le Soudan; Burckhardt du moins ne put nulle part découvrir une trace de communication commerciale entre le Soudan de l'est et le Soudan de l'ouest.

Les rives trop élevées du Nil empêchent le fleuve de déborder dans le pays de Shendy; l'art n'a pas encore obvié au défaut d'irrigation, par la construction de canaux, de sorte que toute cette contrée est très inculte et stérile; tout son dourrah lui vient des plaines fertiles du Sennaar. La saison pluvieuse commence à Shendy au milieu de Juin, mais elle n'est pas si régulière que dans le Soudan occidental; il y tombe de fortes pluies intermittentes, mais jamais on n'y voit de ces ondées continuelles si communes dans les tropiques et surtout en Abyssinie. La grande élévation absolue du pays fait que le climat y est plus tempéré qu'en Egypte. Le Nil n'offre ici aucun moyen de communication (2), car on ne peut naviguer sur le fleuve, et le petit nombre de barques qu'on rencontre ne sont là que pour remplacer les bacs. On prétend qu'il existe entre Shendy et Damer une cataracte comme à Assouan et une seconde plus considérable que la première, au-dessous de Berber, dans le pays des Arabes *Rebatat*.

Les habitans de Shendy sont en grande partie des tribus libres d'Arabes; ils ont dans leurs mœurs et leur manière de vivre la plus grande analogie avec les habitans de

(1) Burckhardt, Trav., p. 363.
(2) Ibid., 322.

Berber. Les *Djaaleins* paraissent être les plus nombreux et les plus puissans; moins importans sont les *Ababde* et d'autres qui, à la manière des Bédouins, se font entre eux une guerre continuelle. Ils vivent aussi dans la plus grande inimitié avec leurs voisins du sud et de l'ouest, les tribus des *Shoukorye* et des *Kouahel*, peuples pasteurs, qui confinent à l'Atbara.

Ces tribus arabes ont aussi répandu leur langue dans toutes les contrées où elles se sont établies. La langue arabe, quoique divisée en un grand nombre de dialectes, est généralement parlée par tous les habitans du Nil, depuis Dongola jusqu'à Sennaar au sud, et à l'ouest jusqu'à Bornou. Il est remarquable que ces Arabes à la couleur foncée parlent mieux leur langue que leurs frères de la vallée égyptienne du Nil, excepté toutefois les Bédouins au sud de Siout, dans la Haute-Egypte; ceux-ci, quoiqu'ayant adopté la prononciation égyptienne, ont conservé dans toute sa pureté la langue d'Yémen et d'Hedjas. Les tribus les plus méridionales des Arabes, du côté de Sennaar, ont adopté beaucoup de mots du Soudan, surtout des expressions techniques qu'ils ont empruntées des Abyssiniens ou de leurs voisins de l'est, des Bisharis. Les Djaaleins, ainsi que leurs proches parens, habitant dans le Kordofan, le Dar-Four et jusqu'aux Beni-Hassem sur le Bahar-el-Ghazel, parlent tous un très bon arabe, ce dont ils sont très fiers; ils ne se comptent pas au nombre des Arabes Mogrebi (occidentaux), mais se disent avec raison d'origine asiatique. Leurs chants et leur poésie diffèrent en effet entièrement de ceux des Bédouins Nègres et des Arabes Mogrebi; les deux races ne possèdent en commun qu'un seul chant, le *Hedou* ou chant des chameaux, destiné à ranimer le zèle des caravanes dans les fatigues et les dangers des voyages. Chanté au milieu du silence des nuits, il retentit de la même ma-

nière (1) sur les rivages de l'Euphrate, comme sur les bords de l'Atbara.

On donne par mépris le nom d'*Adjem*, qui signifie dans le Coran *Barbare*, à tous ceux qui ne parlent pas l'arabe. De ce nombre sont : à l'ouest les aborigènes du Kordofan, à l'est les aborigènes d'Atbara, El-Taka et les Bisharys jusqu'à la mer Rouge, au sud les peuples de l'Afrique centrale, les Nouba, Shangalla, etc. Burckhardt mit quatre jours pour aller de Shendy à Atbara.

L'hiérarchie de Damer.

Cet état hiérarchique, situé à une journée de marche de la frontière septentrionale de Shendy et à six lieues au nord de Hawaya, a acquis une grande célébrité dans le Soudan. La renommée de la sainteté et de la puissance enchanteresse de ses grands pontifes rappelle en quelque façon l'ancienne civilisation des oasis de Meroë et d'Ammon, que les avantages réunis de l'hiérarchie et du commerce élevèrent à une si grande gloire parmi les peuples voisins. C'est encore à l'intrépide Burckhardt que nous devons notre connaissance de ce pays jusqu'alors inconnu aux Européens; ses rapports pleins de fidélité sont d'un haut intérêt pour la géographie et l'histoire de l'humanité, en même temps qu'ils décèlent le grand talent d'observation du voyageur (2).

Le territoire de Damer est borné au nord par l'Atbara; on ne nous cite dans ce pays qu'un seul endroit du même nom, avec 500 maisons bien bâties et toutes situées très régulièrement entre des allées; elles sont habitées par une colonie arabe, les *Medja-ydin*, appartenant pour la

(1) Burckhardt, Trav., p. 354.
(2) Ibid. in Nubia, p. 265-273.

plupart aux *fokara* (sing. *faky* ou *fakir*) (1) ou *aux interprètes du Coran*, qui ont la renommée d'être saints (*fokara* signifie, à proprement parler, *mendiant devant le seigneur*). Le chef de Damer n'est pas un Sheikh, mais un grand pontife, *el-faki el-kebyr* (c'est-à-dire *grand faky*), pris dans une famille qui s'entend à la nécromancie. Ce grand faky, auquel les habitans accordent la toute-science, vit comme ermite dans un petit bâtiment carré, situé au milieu de la place de Damer, et où il est entouré des principaux fakys qui font grand bruit de leur sainteté. Burckhardt obtint accès auprès de lui, avec la permission de lui baiser la main ; le grand faky lui fit entre autres plusieurs questions sur ses études du Coran.

Dans la ville sont, comme à Borgou (voy. p. 160 et 161), plusieurs écoles arabes, où se réunit la jeunesse de Dar-Four, de Sennaar, de Kordofan, de Nubie (2) et du Soudan, pour y apprendre à lire, à écrire et à interpréter les lois du Coran. Leurs études terminées, ces jeunes gens parviennent à une grande autorité dans leur patrie ; ils y sont chargés de gérer les affaires des princes et des grands, et acquièrent pour l'ordinaire des richesses considérables et une grande influence, en écrivant des sentences du Coran, des amulettes, des paroles magiques, des grigris, etc. Les fakys possèdent une grande quantité de livres, d'excellens manuscrits, des commentaires, etc., qu'ils vont acheter au Caire. Au milieu de la ville est située la grande mosquée, dont les porches servent à la fois de local pour les assemblées publiques et de lieu de repos pour les étrangers. Tout autour sont une quantité de chambres destinées aux étudians du Coran ; les fakys ont aussi pour la plupart des petites chapelles particulières, adossées aux maisons des habitans. La contrée qui entoure la ville est très

(1) Burckhardt, Trav., p. 145 et 227.
(2) Ibid., p. 51 227, 266.

bien cultivée; toutes les terres sont arrosées par une quantité de petits canaux qui y amènent l'eau du Nil; la nourriture principale des habitans de Damer est le dourrah; on y cultive en outre du tabac et beaucoup de coton. Les marchandises étrangères ne payant aucun impôt, les caravanes ne manquent pas de séjourner dans cette ville qui devient de plus en plus florissante. Les fakys sont eux-mêmes commerçans; ils gouvernent leur petite hiérarchie avec une extrême sagesse; partout leur autorité est respectée; les Barbares Bisharys mêmes, ne se hasardent pas d'offenser un faky, dans la crainte qu'il ne prive leurs terres de la pluie. Les hordes pillardes de Bédouins qui parcourent tout le pays au sud de Damer, n'attaquent jamais une caravane conduite par un faky; elles se retirent devant lui après lui avoir baisé la main; les caravanes de Shendy font halte à la frontière septentrionale de leur territoire, jusqu'à ce qu'un faky vienne à leur rencontre. Ce petit état hiérarchique, dont l'origine nous est demeurée inconnue jusqu'à ce jour, est ainsi un séjour de la paix au milieu des hordes ignorantes, superstitieuses et barbares. C'est le seul endroit où, pendant tout son voyage à Shendy, Burckhardt ait trouvé un accueil bienveillant.

1re REMARQUE. — *Les Tokrouri ou pèlerins nègres, et le commerce d'esclaves du Soudan oriental à travers la vallée du Nil.*

Le sort de deux classes d'hommes de l'Afrique centrale, des *esclaves nègres* et des *pèlerins nègres* ou *Tockrouri*, allant à la Mecque, se lie si étroitement à l'histoire des lieux et des peuples que nous venons de décrire, que nous croyons nécessaire d'en dire ici quelques mots; car c'est dans ces mêmes contrées que se croisent les routes du Soudan, de l'Egypte et de la Mecque, et il arrive souvent que des malheureux Africains, nés dans la même patrie, se rencontrent encore une fois ici, lorsqu'on les dirige vers l'orient, où on leur réserve un sort aussi funeste que dans le Soudan, quoique bien diffé-

rent de celui qu'éprouvent ceux qu'on transporte vers le couchant, dans le Nouveau-Monde.

1. *Les Tokrouri, ou pélerins nègres.*

Déjà Browne (1) les connut sous ce nom, lorsque, à Dar-Four, il faisait observer qu'il n'existe pas de caravanes régulières entre cette oasis et la Mecque, et que c'est là ce qui fait que beaucoup de pélerins passent par le Caire, le chemin de Suakim leur étant trop dangereux. « Cependant, dit-il, les Tokrouri, qui ne sont pas un peuple particulier, comme on l'a cru jusqu'à présent, prennent encore assez souvent cette route, et arrivent heureusement au terme de leur voyage. Venant de différentes contrées du Soudan, ils se dirigent tous vers l'est; ils ressemblent en quelque façon aux derviches du nord, sont pauvres, et n'ont, pour tout bagage, qu'une calebasse et un petit sac de cuir, dans lequel ils transportent leurs provisions. » Burckhardt apprit à les connaître de plus près; il se trouva souvent avec eux dans la même caravane; et, comme ils avaient tous également à souffrir de l'oppression et du mépris des maîtres arabes, ils se rapprochèrent comme compagnons d'infortune (2). Ces pélerins nègres s'appellent *Tekayrne* (singulier *Tekroury*), nom qui ne vient nullement d'un pays, *Tekrour* ou *Tokrour*, dont il est question dans les anciennes géographies, mais du verbe arabe *takoror*, qui signifie *se purifier, être régénéré, se sanctifier par le pélerinage à la Kaaba.* On appelle de ce nom tous les pélerins nègres qui arrivent du Soudan à la frontière du Dar-Four, et qui, dès qu'ils savent lire et écrire, se dirigent vers le Caire ou l'Arabie; de là vient sans doute qu'on donne le nom de *pays de Tokrour* au district d'où viennent ces pélerins, et même quelquefois à tout le Soudan (3). La plupart des Tokrouri arrivent des écoles du Dar-Four, où la plus importante est à *Kondjara*, près de Kobbé; d'autres, des pays de l'ouest, des écoles de Borgou, Bagherme, Bahar-el-Ghazel, et quelquefois du Bornou; il est plus rare d'en voir du Sénégal. Nous n'en connaissons qu'un exemple, Hadji-Boubeker, dont nous avons communiqué plus haut (p. 173) l'itinéraire, d'après les rapports de M. Rouzée. Les Nègres de Bornou et Timbouctou, à l'ouest de Bahar-el-Ghazel, se joignent ordinairement à la caravane du Fezzan et du Maghreb, qui prend sa route par le Caire, le long

(1) Browne, Trav., p. 253.
(2) Burckhardt, Trav., p. 363, 405, 459.
(3) Ibid., p. 45; et, dans Rouzée, Itinéraire, etc., p. 208.

de la Barbarie. Boubeker avait lui-même eu l'intention de suivre cette route.

Les Nègres mahométans du Soudan oriental qui veulent se perfectionner dans l'étude du Coran, se rendent, par trois routes différentes, dans l'orient : 1° par Siout, dans la Haute-Egypte; 2° par Damer, Shendy ou Sennaar; 3° par Gondar, Axam et Taka (en Abyssinie). De là, ils se dirigent sur Massowa et Suakim, où ils s'embarquent pour Jidda et la Mecque. Il paraît que le plus grand nombre prend la route de Damer. Suivant Burckhardt, il passe annuellement plus de cinq cents pélerins par cette ville. On les traite avec mépris dans la plupart des pays qu'ils traversent, et ils ont à supporter de la rudesse des habitans les mêmes mauvais traitemens que les Juifs et les Chrétiens dans l'orient. Le pélerinage dure toujours quelques années. Burckhardt pense que, pendant cet espace de temps, il en périt au moins la sixième partie. Ceux qui échappent aux périls nombreux de la route, s'en retournent dans leur patrie avec le titre honorable de *hadji*. Ils sont les experts et les sages de leur pays, et jouissent d'une grande distinction parmi leurs compatriotes, qui leur accordent, comme aux Marabouts, le privilége de la sainteté. Pour l'ordinaire, ils amassent aussi une grande fortune en écrivant et distribuant des amulettes et des formules magiques.

2. *Les esclaves* (Comp., vol. I, p. 503, etc.)

Le Soudan oriental exporte un grand nombre d'esclaves sur le Nil. Il s'en vend annuellement, au seul marché de Shendy, plus de cinq mille (1), dont deux mille huit cents sont transportés à Suakim, quinze cents en Egypte, les autres à Dongola et chez les Bédouins de l'est, à Atbara et du côté de la mer Rouge. Burckhardt calcule qu'il s'exporte annuellement, du port de Suakim (2), en Arabie, deux à trois mille, et de Massowa, trois mille cinq cents esclaves. On en tire, en outre, une grande quantité des ports de l'Abyssinie et des Somaulies, de manière que, suivant le calcul de Burckhardt, l'Arabie et l'Egypte reçoivent annuellement, de l'intérieur du Soudan, une augmentation de population de quinze à vingt mille âmes.

La plus grande partie des esclaves qui arrivent à Shendy sont des enfans au-dessous de quinze ans. Jusqu'à l'âge de dix ou onze ans, ils s'appellent tous *Khomasy*, et se paient 12 à 15 dollars. Entre douze et quinze ans, on les nomme *Sedasy*, et, au-delà de quinze ans, *Balegh*. Un esclave mâle de cette dernière classe, lorsqu'il a eu la petite vérole, se paie 15 à 16 dollars; s'il ne porte

(1) Burckhardt, Trav., p. 324.
(2) Ibid., p. 440.

pas les marques de cette maladie, il ne vaut que les deux tiers du prix. Une esclave femelle, du même âge, se paie de 20 à 25 cinq dollars. Les Baleghs sont, en grande partie, achetés par les Bédouins, qui les emploient à garder leurs troupeaux.

Avant d'arriver en Egypte, ces malheureux esclaves passent par beaucoup de mains, comme toute autre espèce de marchandise. Achetés à Fertit, quelquefois pour un sac de blé, ils sont transportés au marché de Kobbé, dans le Dar-Four; ici, un autre marchand d'esclaves ou *slati* (gelati), les achète pour les transporter dans le Kordofan; un troisième les transporte à Shendy; les Arabes Ababde, ou Daraou, les conduisent enfin en Egypte, aux grands marchés d'Esné, de Siout, et au *khan* des marchands d'esclaves (*Okal-el-Djelabe*), près de la mosquée El-Azher, au Caire. C'est de là que se réunissent tous les acheteurs de Smyrne, de Constantinople et d'Alexandrie. Souvent les malheureux esclaves sont plusieurs fois vendus et achetés au même marché; on les négocie absolument comme le bétail, par dix *ras raghig*, c'est-à-dire dix pièces d'esclaves (*raghig* est, à Sennaar, le nom généralement usité pour *esclave*). Les marchands ne négligent jamais de s'informer au juste de la patrie des esclaves, car ils attribuent à chaque tribu certaines qualités bonnes ou mauvaises. L'expérience a, en effet, prouvé que la différence entre les individus d'une même souche est beaucoup moins importante que l'origine même de la tribu. C'est ainsi que les Nouba et les Galla passent pour très fidèles, les Amaaras (Amharas) pour très aimables, les Abyssiniens du nord pour perfides et malicieux, les Fertit pour sauvages et vindicatifs; ceux du Bournou sont les plus estimés. La plupart des esclaves qui arrivent à Shendy ont déjà passé quelque temps dans la servitude, car ils savent presque tous se faire comprendre en Arabe. Dès qu'un Nègre devient la propriété d'un Musulman, on procède à la cérémonie de la circoncision, et on lui donne un nom arabe; mais il est toujours difficile de les convertir à l'islamisme, lorsqu'auparavant ils ont été faits chrétiens par les Abyssiniens.

Les Slatis traitent les esclaves avec douceur et humanité aussi long-temps qu'il y a encore pour ces derniers possibilité de s'échapper; ils poussent même l'hypocrisie jusqu'à se nommer leurs pères; mais dès qu'ils n'ont plus d'évasion à craindre, ils deviennent durs et cruels : on attache les malheureux esclaves, par une barre, aux chameaux, ou bien on les réunit en longues rangées, au moyen d'une chaîne qui leur est attachée au cou; on les fait ainsi marcher sans pitié, en les frappant pour la moindre faute avec un fouet de peau de rhinocéros (*korbadji*). Ces mauvais traitemens qui, d'abord, aigrissent ces malheureux et excitent en eux des sentimens de vengeance, finissent enfin par les rendre apathiques et indifférens pour leur maître, qui change à chaque instant. Il est impossible d'émettre

en général un jugement favorable sur ces malheureux; cependant Burckhardt les croit susceptibles du même développement et d'autant de perfection que les blancs (1).

Le sort de ces esclaves du Soudan oriental est très varié; la plupart cependant sont moins malheureux que dans les plantations américaines; car, dans tout l'orient, les esclaves mâles sont traités comme des enfans de la maison, et souvent moins à plaindre que les domestiques libres. Les femmes ont à souffrir de la jalousie de leurs maîtresses. Un grand nombre d'esclaves nègres étaient autrefois achetés en Egypte par des officiers turcs, qui les exerçaient, les enrôlaient et les envoyaient en garnison, se faisant payer la solde destinée à ces esclaves comme soldats. Les officiers turcs achetaient ainsi, tous les ans, de six à huit cents Africains. Le sort le plus affreux est celui des enfans que l'on fait eunuques; c'est ce qui a lieu au Borgou et dans la Haute-Egypte, dans un village près de Siout (*Aboutigé*, selon Frank), et habité en grande partie par des chrétiens. Autrefois, on y mutilait de cette manière jusqu'à deux cents enfans par an. Les Français, pendant leur séjour en Egypte, mirent fin à cette honteuse spéculation (2). Ils achetèrent tous les Nègres capables de servir dans l'armée, et en firent des soldats. Du temps de Burckhardt, les Mahométans ne se prêtaient pas à ce honteux métier; c'étaient, au contraire, deux moines cophtes, maîtres dans cet art diabolique, qui, protégés par le gouvernement contre le peuple qui les méprisait, se faisaient, moyennant un impôt, les mutilateurs de l'humanité. De soixante enfans qui subirent, en 1813 (3), cette opération, il n'en mourut que deux; ordinairement, il n'en meurt que deux sur cent. Les enfans qu'on soumet à ce supplice doivent avoir de huit à douze ans; c'est par conséquent la jeunesse la plus robuste que l'on mutile ainsi pour toute la vie. Le pacha d'Egypte fit plusieurs fois présent de deux cents eunuques au sultan. Un esclave, dont le prix est de 2 à 300 piastres, vaut, après avoir été châtré, au moins 1,000 piastres. L'opérateur reçoit quarante à soixante piastres de récompense. Cet usage honteux est très ancien (4). Dans l'antiquité, il paraît avoir été exercé de préférence sur les ennemis; car, sur les tableaux des temples de la Haute-Egypte, surtout à *Medinat-Abou*, l'émasculation est souvent représentée comme le sort des prisonniers.

---

(1) Burckbardt, Trav., p. 339.

(2) L. Frank, Mém. sur le commerce des Nègres au Caire, dans les Mémoires sur l'Egypte, IV, p. 126.

(3) Burckhardt, Trav., p. 329.

(4) Voyez la tradition des Bedjas, rapportée par Macrizi, dans Burckhardt, Trav., p. 504.

De tous les pays d'Afrique, c'est l'Egypte qui reçoit le plus grand nombre d'esclaves du Soudan. Il résulte des recherches exactes faites par Frank (1), en 1800, que l'on y importait par an de trois à quatre mille esclaves. Burckhardt évalue (1814), en Egypte, le nombre des esclaves à quarante mille, dont les deux tiers sont des hommes. De ce nombre, il en mourut en une seule année (en 1815), au Caire, huit mille. Le nombre de ces malheureux est encore bien plus considérable dans tous les pays mahométans du nord de l'Afrique. Les sauvages mamelouks (2) en avaient amassé une très grande quantité dans leur nouvel état de Dongola; ils s'en servaient comme d'une monnaie pour acheter toutes les choses nécessaires à la vie. A Berber et Shendy, Burckhardt vit, dans chaque maison, deux ou trois, et même jusqu'à six esclaves; on les trouve dans la même proportion jusqu'à Sennaar et Bornou. Toutes les tribus de Bédouins ont un certain nombre d'esclaves pour garder leurs troupeaux et cultiver leurs terres. Le nombre des esclaves, dans le Soudan, est beaucoup plus considérable que le chiffre qu'indiquent ordinairement les géographes. De Berber jusqu'à Sennaar, Burckhardt admet, d'après un calcul général, dix à douze mille esclaves. Browne évalue leur nombre, dans le Dar-Four, à plus de vingt mille, et de même dans le Bornou et le Kaschna. Nous voyons ainsi que la traite des Nègres, quoiqu'abolie sur les côtes de l'Atlantique, n'a pas cessé pour cela du côté opposé, sur les côtes orientales d'Afrique; car, dans l'état actuel des choses, les esclaves sont aussi indispensables aux Musulmans qu'aux Européens les mines d'or. Quand même tous les débouchés par mer seraient fermés à ce commerce infâme, il n'en continuerait pas moins dans le Soudan, et ce n'est qu'à la propagation de la civilisation, ou plutôt du christianisme, qu'est réservée la gloire d'effacer cette tache de l'humanité; car lui seul a pu délivrer de la servitude et rendre libres nos ancêtres et tous les peuples de l'Europe (3).

3. *Le royaume de Berber et les Bisharis; anciens aborigènes.*

Le royaume de *Berber*, situé au nord de l'Atbara ou fleuve Mogren, tout près de la rive droite du Nil, est le

(1) Frank, Mém., dans les Mém. sur l'Egypte, I, p. 128.
(2) Burckhardt, Trav., p. 72.
(3) Acta Sanctorum Mart. (12) ed. Bollandi. II, p. 133, in vita St. Gregor. M. Pontif. Rem.

troisième état qui dépend en quelque sorte de Sennaar; il fait partie de ces vingt petits royaumes (1), *Mekdoums*, dont les *Meks* ou chefs, plus ou moins indépendans, sont établis depuis Sennaar jusqu'à Dongola, dans la Nubie; ils occupent ainsi une étendue de pays de trente-cinq journées de marche et dominent sur la vallée du Nil et les déserts qui la bornent.

Le royaume de *Berber* (2) s'étend, depuis la rivière septentrionale de l'Atbara ou Tacazzé, deux ou trois jours de marche, au nord, jusqu'au commencement des immenses déserts de la Nubie qui forment des plaines sans fin couvertes de cailloux noirs égyptiens et de quartz roulé. Les voyageurs qui arrivent du nord s'aperçoivent ici, à la frontière du Berber, que la surface plane du désert s'incline par une pente douce vers la vallée du Nil; une humidité sensible répandue dans l'atmosphère annonce aux chameaux altérés et aux voyageurs l'approche du Grand-Fleuve, et l'Arabe s'écrie alors plein de joie : *Gloire à Allah! nos chameaux sentent le Nil* (3)! Le premier et le plus beau village qu'on rencontre est *Ankheyre*, bazar éloigné de vingt-deux journées de Daraou dans la Haute-Egypte et principale station des caravanes égyptiennes, sur la route de Sennaar. Des courriers montés sur des dromadaires peuvent faire ce chemin en huit jours. Trois autres villages appartiennent encore au royaume de Berber, dont le chef prend le nom de Mek, comme tous les rois de la Nubie (*mek* est une abréviation de *melek* qui signifie petit roi, *regulus*); ces trois villages sont : 1° *Goz-el-Souk*, ou Goz le marché; (les nègres appellent Goz tout village situé dans une plaine de sable); 2° *Goz-el-Founnye* : c'est probablement un village des Foungi,

(1) Burckhardt, Trav., p. 64.

(2) Ibid., p. 207.

(3) Comparez Gœthe, Aus meinem Leben, 2 abth., 1er Th., 1816, p. 10.

maîtres du Sennaar; du temps de Bruce, ce lieu était très florissant, mais aujourd'hui il est en ruines; 3° *El-Hassa* situé à une petite lieue du principal marché du pays. Bruce, appelle toute cette contrée *Goos* (Gous), mais il semble avoir été induit en erreur sur ce point, car aucun des Africains que Burckhardt interrogea ne connaissaient ce nom, et tous appelaient *Berber* la contrée située à une journée, au nord de l'Atbara. Le nom de *Berber* est très connu dans la Haute-Egypte d'où partent, chaque mois, des caravanes qui traversent ce pays. Ankheyre porte même aussi le nom de Berber, comme tout le district; ici, comme partout dans la Nubie (1) jusqu'à la frontière de l'Egypte, le pays est divisé géographiquement en vallée qu'on nomme *Wadys*; tous les groupes d'habitations et de villages situés l'un près de l'autre dans ces vallées, sont désignés, quel que soit leur nombre, sous un nom commun qui est aussi le nom propre du principal endroit, comme nous le voyons à *Berber*. C'est peut-être de ce Berber, situé sur le Nil supérieur, que tous les Nubiens ont reçu en Egypte le nom de *Berabera* dont le pluriel est *Berbery* : ils ne se sont pas donné ce nom eux-mêmes, car ils se nomment, le long du Nil, à partir du Soudan vers le nord : Senary, dans le Sennaar; Nouba jusqu'à la *Wady Seboua*, et de là jusqu'à la frontière de l'Egypte, *Kenous* (2) : ces tribus ont entre elles des mœurs et des langues communes; elles possèdent une langue propre, tout-à-fait différente de celle de leurs voisins du sud et du nord qui parlent l'arabe; cette langue est divisée en deux dialectes (3) : le *kensy* des Kenous, et le *nouba* des Nouba de l'intérieur au nord de Dongola, et que Burckhardt nous a fait connaître.

Ces trois peuples de l'intérieur de l'Afrique, les *Se-*

(1) Burckhardt, Trav., p. 17, 210.

(2) Ibid., p. 25, 132.

(3) Vocabulary of the Kensy and Nouba linguages, dans Burckhardt, p. 153.

nary, les *Nouba*, les *Kenous* sont confondus par les Egyptiens et les Mahométans sous l'appellation commune de Berber. Ce nom a encore, chez les géographes arabes et même chez les Africains, d'autres acceptions particulières, et il a été employé par les Européens dans des significations aussi variées; il est donc devenu très difficile de ramener ce nom à son sens ethnographique, et cependant il serait indispensable de jeter quelque lumière sur ce point, dans une histoire des races, des états et des langues de l'Afrique.

La contrée de *Berber* est une bande de terre très fertile qui s'étend le long de la rive orientale du Nil; quoique très étroite et ayant à peine une lieue de largeur, sa position entre les déserts lui donne une très grande importance; elle est abondamment arrosée par un grand cours d'eau et c'est une des routes les plus fréquentées par les caravanes. Tout le pays situé à l'ouest du Nil, vis-à-vis le Berber, est complétement inhabité; c'est une surface entièrement plane, sans montagnes, et l'œil n'aperçoit au loin, à l'horizon, que la ligne blanche et monotone des sables du désert. La rive orientale au contraire est couverte de magnifiques forêts d'acacias (*sant*), *d'oschour* (espèce d'asclépiade) et de sellam; partout, dans les campagnes, s'étendent de riches champs de dourrah. Le dourrah est la principale nourriture des habitans (1); il y vient peu de dattiers; probablement ce végétal, qui produit de si belles grappes dans les vallées de la Nubie, croît rarement sur ce plateau élevé. Le *bouza*, espèce de bière faite avec le dourrah, est la boisson ordinaire des habitans du pays, et ils en boivent jusqu'à s'enivrer.

Les quatre villages que nous avons nommés sont tous situés à une demi-lieue du Nil, à l'entrée du désert de sa-

---

(1) Burckhardt, Trav., p. 212.

ble; chacun se compose d'une douzaine de groupes de huttes à un seul étage, séjour de la débauche et de tous les vices. A l'approche d'une caravane, des filles de joie sortent de toutes ces huttes pour aller à sa rencontre; mais cette démonstration est commune à toutes les stations de caravanes à l'orient du Soudan mahométan (1). La race de ces Berbères est de haute stature, forte, bien faite, et elle se distingue des Nègres par la beauté des formes. Les Berbères n'ont pas la physionomie nègre, ils se rapprochent plutôt du type grec, quoiqu'ils aient les lèvres épaisses. Ils n'ont de la barbe que sous le menton et leurs joues sont entièrement nues. Leur couleur est d'un brun rougeâtre foncé; ils ont la peau délicate et belle; les Nègres au contraire l'ont épaisse, rugueuse et la paume de leur main a la dureté de la corne. C'est un usage général chez les Berbères de se graisser la peau avec du baume, et ils la rendent ainsi plus saine et plus douce. Un grand nombre des femmes sont d'une rare beauté, au jugement de Burckhardt. Les habitans de ce pays se donnent le nom de Meyrefiab; et, comme tous les peuples de la vallée du Nil depuis la Haute-Egypte jusqu'à Sennaar, ils se disent venus de *Sherk*, c'est-à-dire de l'orient. Ce mot Sherk n'est pas arabe, mais emprunté à la langue des Bisharis. Quoique mélangés aux Arabes, on peut toutefois les considérer comme un peuple aborigène de l'Afrique. Cependant on les compte souvent au nombre des Arabes. Leur Mek peut mettre en campagne mille hommes libres et cinq cents esclaves armés. Comme à Damer et Shendy, un grand nombre d'étrangers se sont établis au milieu d'eux, par exemple, des habitans de Dongola, des Arabes *Ababdé* venus de la Haute-Egypte et des fakirs. Les Meyrefiab ou habitans de Berber sont cultivateurs, pasteurs et commerçans; ils trafiquent avec l'Egypte, Shendy et Sennaar.

(1) Burckhardt, ibid., p. 216.

Toutes les marchandises qui vont de Shendy en Egypte arrivent d'abord au marché de Berber (1); les marchands égyptiens vont ordinairement les acheter à ce bazar qui est plus rapproché d'eux, mais souvent ils s'avancent jusqu'à Shendy, afin de les avoir à plus bas prix. Le commerce de Berber se borne à Shendy et Daraou. Les principaux revenus du Mek se composent de l'impôt qu'il lève sur les caravanes et des présens que lui font les marchands; mais il n'ose rien exiger des caravanes de Shendy qui viennent de l'empire d'un chef auquel il est soumis. Le Berber est borné au nord-ouest par le pays des Arabes Scheygya, situé à quatre journées de marche, et il en est séparé par une montagne qui s'élève à l'ouest du Nil, près du district de Djohfa (2); toute communication lui est fermée à l'ouest par les Mameloucks maîtres de Dongola. Au nord commence le grand désert de la Nubie et à l'est, le pays de Berber s'étend jusqu'aux terres des Bédouins-Bisharis.

Les Bisharis (Bisharyes).

Les Bisharyes habitent au nord des montagnes abyssiniennes des Schangallas, le long du Mareb supérieur jusqu'au Belab-el-Taka, où nous en avons déjà vu plus haut deux branches, les Hadendoas et les Hammadab sur l'Atbara; les Bisharyes occupent tout le pays montagneux oriental entre la mer rouge et les terres cultivées de Sennaar et du Berber sur le Nil; ils couvrent ainsi le pays de l'ancienne race des Blemmyes (3), probablement leurs ancêtres. Ils s'étendent encore plus au nord jusqu'au *Gibel Ottaby*, sous la latitude de *Derr*, ou jusqu'à l'endroit où

(1) Burckhardt, Trav., p. 235.
(2) *Ibid*, p. 255.
(3) Strabon, XVII, c. 1; p. 473, ed. Tysch., t. VI; et Mémoire sur les Blemmyes, dans Quatremère, Mémoire sur l'Egypte, t. II, p. 127-161.

le Nil, après avoir fait une grande courbe à l'ouest, dans la Basse-Nubie, se rapproche le plus près de la mer Rouge. La possession du reste de ce pays montagneux leur est disputée par la tribu des Ababdés, leurs voisins du nord, qui font le métier de conducteurs de caravanes à travers le désert de la Nubie jusqu'à Sennaar et sont en guerre continuelle avec ces Bisharyes. Leur territoire s'étend encore le long de la côte de la mer Rouge, depuis Suakim jusqu'à huit journées de marche au nord de l'île littorale Gibel-Mekouar (1). On peut les regarder comme une prolongation des peuples pasteurs que nous avons rencontrés à la pente orientale du Habesch, sous le nom de Danakils, qui confinent au nord aux Bisharyes. Vater (2), qui compara les vocabulaires des *Adareb* et des tribus de Bisharyes, trouve que les langues de ces deux peuples sont identiques entre elles et qu'elles ne diffèrent que comme dialectes d'un même idiome et s'accordent très souvent avec la langue de Dar-Four. Selon Burckhardt, les langues des Bisharyes (3) et du Habesch dérivent probablement d'une langue mère commune, de même que les nombreux dialectes parlés aux limites septentrionales de l'Abyssinie.

Les Bisharyes sont séparés en un grand nombre de camps différens : Burckhardt en cite onze, depuis la frontière de l'Abyssinie jusqu'à Massoua, qui sont souvent en guerre entre eux. Ils occupent avec les Ababdés le désert montagneux de l'ancien pays des Bedjas ou des Boujas, selon la position que leur assigne Macrizi (4). Ces deux peuples sont assurément formés par le mélange des anciens Bedjas avec des tribus arabes postérieurement arrivées;

(1) Burckhardt, Trav., p. 469.

(2) Vater, Sprachproben. Leipzig, 1816, p. 276; comparez Mithridates, III, 1, p. 48.

(3) Vocabulary of the dialect of the Arabs Bisharye, dans Burckhardt, Vocab., of the Bishareen, dans Salt., Voy., App., I, p. xv.

(4) Macrizi dans Burckhardt, App., p. 503, et Trav., p. 529.

les Bisharyes appartiennent au vieux sang d'Africains aborigènes ; les Ababdés au contraire se font gloire, et avec raison, de tirer leur origine des Arabes.

Ils descendent rarement de leurs monts dans la vallée du Nil ; ils passent l'hiver dans les montagnes qui avoisinent la mer Rouge, parce qu'ils y trouvent toujours du fourrage pour leurs troupeaux ; mais l'été, quand ils commencent à manquer d'eau, ils se rapprochent du Nil où se trouvent des sources plus abondantes. Les brebis et les chameaux sont leur seule richesse ; ils boivent, dit-on, le sang de leurs brebis et passent pour un peuple sauvage et méchant qui vit de vol et de brigandage ; souvent, montés sur de rapides chameaux tels qu'on en voit seulement en Afrique, ils vont porter leurs ravages jusqu'à Sennaar et Dongola ; plusieurs fois, dans leurs expéditions, ils ont donné la mort à des Mameloucks ; leurs hordes sauvages répandent, partout où elles passent, la destruction et la terreur ; ils n'épargnent pas même les tribus de leur propre race, et les Hadendoa, par exemple, furent forcés de se retirer dans les alpes d'Orba-Langay, pour échapper à leurs ravages. Ils ne redoutent que les Ababdés, leurs voisins. Ils n'ont pas encore d'armes à feu ; sur la frontière de l'Abyssinie, ils portent des arcs et des flèches et parlent abyssinien ; très peu d'entre eux parlent arabe. On dit que, sur leurs montagnes, ils exercent l'hospitalité entre eux et vivent dans la sécurité et la confiance ; leurs femmes sont très belles, et ils les livrent à la discrétion de l'étranger. Ils rassemblent, sur leurs montagnes, des feuilles de séné et font la chasse aux autruches dont ils vont vendre les plumes à Derr en Nubie et à Assouan (Syène) en Egypte ; mais ils ne séjournent jamais long-temps dans ces contrées étrangères, car ils redoutent les épidémies qui font périodiquement d'immenses ravages chez les Africains ; et, leurs affaires une fois terminées, ils retournent, en toute hâte, dans leurs montagnes.

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

Berber, Barbares, origine du peuple et du nom; comment ils se sont tous deux répandus de Malabar dans l'Inde, jusqu'à l'Atlas. — Les Baræbra des cataractes du Nil.

Nous devons appeler l'attention sur quelques points importans pour l'explication du sens géographique et ethnographique de *Berber* et *Barbare*, au moment où ce nom nous apparaît dans la vallée supérieure du Nil. Déjà nous avons traité géographiquement du pays qui est comme le centre de ce nom remarquable, entre les Berbères septentrionaux de l'Atlas, la Barbarie et le Berbera des Somaoulis, situé au sud-est à l'entrée de la mer Rouge. Ce nom s'est répandu au loin, tout autour, dès l'antiquité la plus reculée, de sorte que l'on ne sait encore si l'on doit admettre l'assertion (1) d'Etienne et d'autres que, primitivement, ce mot ne vient pas du nom d'un peuple, mais seulement d'une appellation. Hérodote nous dit que les Egyptiens civilisés avaient donné le nom de barbares à tous ceux qui ne parlaient pas la même langue qu'eux (Βαρβάρους καλέουσι) (2). Les Cariens nous apparaissent de même dans l'Iliade sous la désignation de Βαρβαροφώνοι (3). Ces témoignages semblent confirmer le sens généralement admis de ce mot grec que les Romains employèrent de la même manière. Les peuples civilisés de l'Asie et de l'Afrique se servirent d'abord spécialement de ce mot pour désigner des peuples indigènes aussi, qui leur paraissaient ennemis ou sauvages : cependant on peut

(1) Stephan. Byzanticus. V. Barbarus, éd. Berkel, p. 209.
(2) Hérodote, II, c. 158.
(3) Il., II, 867.

lui attribuer encore une signification ethnographique, parce que, en Asie et en Afrique, il a pu être anciennement employé comme nom propre de certains peuples; on est même disposé à croire que l'Egypte a été primitivement peuplée, avant l'établissement de la caste des prêtres, par cette race basanée des Berbères, unie aux Cophtes et aux Habeschis. Holsten (1), Beskel, Salmasius ont déjà prouvé que, du temps d'Arrien, Ptolémée, Marcien, Heracleotas, le nom de *Barbar* était déjà connu à l'entrée de la mer des Indes dans le golfe arabique (*sinus Barbaricus, Barbarice* par les peuples troglodytes qui habitaient les bords de la mer. C'est de là que la rhubarbe, venant du marché de *Barbarike*, a été appelée *rha-barbaricum* (2) ou plutôt *rha-barbarice* (3) pour la distinguer de celle qu'on tirait du commerce du Pont et que l'on appelait *rha-ponticum.* Galien cite encore plusieurs médicamens tirés de ce grand entrepôt commercial en Ethiopie, près de l'Océan indien (ἀπὸ τῆς Βαρβαρίας). Dans le périple de la mer Rouge (4), il est question, parmi les marchandises importées à Adoule, d'étoffes égyptiennes déstinées au marché de Barbarica (ἱμάτια βαρβαρικά). Ce nom était donc bien connu des Egyptiens, il désignait le pays des habitans des bords de la mer, des Troglodytes et des montagnards, près de l'Ethiopie; les Egyptiens le haïrent et le redoutèrent d'abord comme celui de leurs anciens ennemis, et plus tard ils le méprisèrent. Ainsi les vrais *Barbares* étaient réellement, pour eux, des peuples *non Egyptiens*, ennemis et méprisés, au nom propre desquels les Grecs donnèrent le sens de *Bar-*

---

(1) Luc. Holsten Notæ et castigat. V. Barbarus et Raptæ, p. 62, 270.

(2) Salmatius exercit. ad. Sol, I, fol. 560.

(3) Vincent, Peripl. Mar. Eryth., II, p. 351, et Ed., 1801, p. 388.

(4) Vincent, Commerce and navigation of the ancient, etc., II, p. 113.

baros. Ce sens correspond parfaitement à celui *d'Adjem*, *Adjemmy* du Coran, chez les Arabes, et ce mot désigne encore aujourd'hui comme barbares, en Arabie, en Egypte, sur l'Euphrate (1) et à Maroc (2), tous ceux qui ne parlent pas arabe.

Dans les poëmes les plus anciens de l'Inde, le même nom de Barbara, *Warwara* en sanscrit, est aussi donné à une race d'hommes du sud de l'Asie. C'est ce qu'atteste le récit des combats de Wiswamitras avec ses ennemis. Il y est dit : Par lui furent anéantis les Jawanas, les Kambodschas et les *Warwaras*. (*Ramajana-Serampor*, 1806, vol. 1, p. 472.) C'est ce que confirme encore l'*Hitopadesa*, où l'on adresse la parole à un *Barbar*. (*Hitopadesa*, London, 1810, p. 4.) L'emploi du mot barbare, pour désigner un peuple parlant une langue étrangère, pourrait donc venir d'un peuple *Barbar*, qui, race ennemie et méprisée, entourait et resserrait les Egyptiens du côté de l'Ethiopie, comme aujourd'hui encore les Habeschis et les Noubas. Ces peuples ont probablement une origine commune avec les Berbères, car on ne peut mettre en doute qu'il n'ait existé autrefois des communications entre Decan et le marché de Barbarica.

Sur les murs des temples en ruine, dont la grandeur et la magnificence attestent qu'autrefois les arts de l'Egypte fleurirent dans la vallée nubienne du Nil, on voit encore des peintures et des sculptures qui représentent le cortége des héros, offrant à leurs dieux des sacrifices et des présens après la victoire. Les prisonniers et les vaincus portent, comme on le voit, par exemple, sur les ruines du temple de Kalabsché, des charges d'ivoire et d'ébène; ils conduisent avec eux des autruches, des gazelles, des éléphans, des giraffes et des perroquets. Tous ces objets,

(1) Burckhardt, Trav., p. 353.
(2) Jackson's Acc. of Marocco.

qui ne se trouvent qu'au-delà du Sennaar actuel, indiqueraient que ces contrées, au sud de Méroé, furent le théâtre de la guerre et de la victoire. Les prisonniers, vêtus de peaux, ressemblent, par leur couleur et leur forme, aux habitans méridionaux de la Nubie, aux Nubas; ils portent leurs cheveux de la même manière, et cette barbe caractéristique qui ne vient aux Nubiens que sous le menton, se retrouve dans toutes les images des fuyards et des vaincus dont triomphent les héros égyptiens qui viennent, après la victoire, apporter leurs offrandes à Isis et Osiris, leurs dieux.

Ces ancêtres des Nubas actuels (Nubæ, Nobatæ) s'étendaient encore, du temps de Strabon (1), depuis Méroé, près de l'Ethiopie, jusqu'à la frontière méridionale de l'Egypte; ils appartenaient, comme parlant une autre langue, aux *Barbares* des Egyptiens dont parle Hérodote. Le mot barbare, pris d'abord dans une acception spéciale, devint, chez les Grecs et les Romains, une appellation générale pour tous les barbares, et jamais, dans la suite, ils ne l'employèrent comme un nom de peuple africain. Le nom Nuba (Nubiens) s'est aussi généralisé. Il ne désignait primitivement qu'une race d'hommes semblables aux Nègres, mais de couleur plus foncée, dont nous avons donné plus haut la véritable origine africaine et que nous avons fait descendre des montagnes où se trouvent les sources du bras oriental du Nil. Cependant, ce nom de Berber semble être passé des habitans des côtes, de la race basanée, plutôt asiatique qu'africaine, qui vit sur les bords occidentaux de la mer Rouge, à ce même peuple nubien, habitant le Nil supérieur. Ainsi, les deux noms Nouba et Berber désignent géographiquement un peuple identique, composé de deux races différentes, et formant les Nubiens des modernes.

(1) Strabon, XVII, c. 1, 52, p. 471, éd. Tyschukke.

Mais ce peuple était autrefois ethnographiquement séparé. Comme tant d'autres peuples opprimés, il fut resserré sur le même sol et forcé de se mélanger, de se confondre l'un dans l'autre ; il est devenu ainsi une sorte de race moyenne difficile à distinguer des peuples qui se sont établis tout autour : cependant, si on examine sa langue, sa conformation et ses mœurs, on reconnaîtra en lui une ancienne race africaine et aborigène.

Ce peuple a gardé jusqu'à nos jours, à la frontière septentrionale du pays d'où il s'est répandu, l'ancien nom égyptien de *Barbare, Berber*. Ce nom est donné aujourd'hui, comme autrefois, aux branches de cette race qui habitent près de la vallée du Nil; il est encore porté, à l'ouest du Nil, dans les terres, par les Berbères du nord et au sud du Nil, par les habitans des cataractes et par leurs voisins du sud-est, dans le Soudan oriental. Tous ces peuples, parlant une langue commune, appartiennent probablement à l'une des branches les plus importantes du corps des langues de l'Afrique. Mais cette question ne pourra être suffisamment éclaircie que par la comparaison des différens idiomes de cette partie du monde.

Ebn Batuta est le premier géographe arabe qui nous parle expressément des Berbères dans le Soudan oriental; probablement il a voulu désigner alors (en 1330) le dernier point où ils avaient pénétré dans l'Afrique centrale, vers le Niger. Il cite les Berbères (1) comme habitans de *Borgou* (Bourdama). Ils font, dans ce pays, le métier de conducteurs de caravanes, et Ebn Batuta s'est mis lui-même sous leur protection. Le sultan du pays était un Berber, ce qui prouverait qu'ils étaient entièrement les maîtres de la contrée. Quand nous étudierons le Sahara, nous verrons comment ce peuple s'est répandu dans le Dar-Four, et dans les oasis, sous le nom de Touarik.

(1) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 49.

Ebn Batuta avait visité aussi le grand *emporium* des *Barbara* (1), à l'entrée de la mer Rouge. C'est, dit-il, un peuple de couleur très foncée, qui a embrassé la secte musulmane des Shafey : ce géographe donne le même nom à ces deux peuples.

Il reste toujours douteux si réellement ce n'est qu'un seul et même peuple. Nous ne pouvons passer ici sous silence le droit de succession en usage chez deux peuples qui vivaient dans le voisinage de ces Berbères de l'est et de l'ouest, et qui ne sont que des tribus subordonnées à cette grande race. Comme cet usage diffère entièrement de celui de tous les autres peuples et leur est exclusivement propre, il semblerait indiquer entre eux une commune origine. Ebn Batuta nous rapporte que, chez les *Messofites* qui habitent à Eiwelat, et sont assurément une tribu de la race des Berbères (2), l'héritage du père de famille ne passait pas à son fils, mais au fils de sa sœur. Cette succession en ligne féminine (3) était, selon Macrizi, une coutume propre aux Bedjas, les Berbères de l'antiquité et les ancêtres des Bisharis, et cette singularité les distinguait de toutes les autres races. Ebn Batuta rapporte, avec étonnement, qu'il ne trouva nulle part, dans ses voyages, de coutume semblable, excepté chez les Malabares idolâtres qu'il visita lui-même, sur la côte occidentale de Decan. Peut-être sont-ce là les Warwar des poëmes sanscrits. Les anciens connaissaient déjà, dans le Delta de l'Indus, selon la remarque d'Hamilton, un *Barbaricum Indiæ emporium celeberrimum*, nommé ainsi d'après le nom même usité dans le pays.

Les Barbares ou Berbères doivent avoir été un peuple odieux aux prêtres de l'Inde et de l'Egypte, et que les

(1) Ebn Batuta, dans Burckhardt, Trav., p. 534, App. et not.
(2) Ebn Batuta, dans Koseg., p. 46.
(3) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., App., p. 503.

castes sacerdotales auraient expulsé. Dès les temps les plus anciens ils faisaient un commerce universel, et peut-être en étaient-ils redevables à leur émigration à travers l'Océan indien. Cette supposition paraît d'autant plus vraisemblable que le *Barbarica*, à l'entrée de la mer Rouge, le *Raptæ Portus*, près du cap Delgado, est le terme le plus méridional (1) de la navigation dans le *Peripl. Mar. Erythræi*, et que c'est de ce point, selon Arrien, que l'on alla, pour la première fois, aux Indes, avec les Moussons. Si cela était certain, nous ne devrions pas nous étonner que Burckhardt nous dise, en présence des temples en ruine qu'il vit dans l'ancien pays des Berbères: « Mon esprit fut vivement frappé de la ressemblance de leurs sculptures avec celles de Surate (2). » Cela nous expliquerait encore pourquoi les Cipayes indiens (3), qui, au service des Anglais, chassèrent les Français d'Egypte, adoraient, comme les images de leurs propres dieux, les statues égyptiennes, et se prosternaient au milieu des ruines de la Thébaïs, comme si c'eût été là leur patrie!

L'expédition française en Egypte nous a fait connaître (4), près des cataractes de Syène, le petit peuple des Berbères (*Berbery* au singulier, *Barabra* au pluriel, suivant Seetzen, *Barâbras* dans Costaz). Ce petit peuple a appelé de nouveau l'attention sur cette race répandue au loin et long-temps oubliée, qui a contribué beaucoup à la population du nord de l'Afrique, et tient comme le milieu entre les peuples à la couleur noire foncée et ceux à la couleur brun-clair. Seetzen, qui met au nombre de ce petit peuple basanné les Berbères occidentaux, les Touariks et ceux de la Barbarie, comprit

(1) Vincent, Peripl. Mar. Er., I, p. 165.
(2) Burckhardt, Trav., p. 107.
(3) H. Light, Lond., 1818, IV, p. XIII.
(4) Costaz, Mémoire sur la Nubie et les Barâbras, de la description de l'état moderne de l'Egypte, I, p. 399.

aussi, le premier (1), dans cette race, les Berbères méridionaux de la Nubie, de Dar-Four, et ceux de la mer Rouge qui habitent Berbera, *emporium* voisin de Zeyla. Il remarque qu'un ancien temple de la Haute-Egypte est appelé *Berræby*, nom que les Arabes donnent à tous ces temples (*Berb*) (2). L'ancien pays des Berbères, c'est-à-dire la Nubie, en possède presque autant que l'Egypte. Il assure encore que ces Berbères ont peuplé autrefois toute la Nubie, depuis les frontières de l'Egypte jusqu'au Habesch. De même qu'ils furent obligés de se retirer, dans l'antiquité, devant les héros égyptiens, comme le prouvent les peintures des temples ; de même, plus tard, ils durent céder aux Arabes, une partie de leur territoire ; et, depuis l'invasion des Foungi dans le Sennaar, ils furent refoulés encore par les Nubas des modernes qui bientôt étendirent partout leur puissance. Il est certain que déjà, du temps des Romains, d'anciennes tribus nubiennes, les *Nobatæ* des Romains, avaient déjà pénétré dans le pays ; cependant, du temps de Strabon, ils n'habitaient pas encore la rive orientale du Nil, et ne s'étendaient que sur la rive gauche ou occidentale (3).

Burckhardt, qui doit faire autorité ici, puisqu'il a visité le pays, n'est pas éloigné de regarder, avec Seetzen, les différentes branches des Berbères, de la Lybie, des cataractes et de la mer Rouge, comme appartenant à une race commune ; il pense toutefois que l'hypothèse de Seetzen, malgré sa vraisemblance, est encore à prouver (4), et c'est pour cela que nous avons réuni ici toutes les observations qui pouvaient lui donner de l'évidence. Nous croyons voir, dans les anciens *Bedjas* et dans leurs des-

(1) Fundgruben des Orients, III, 2. Heft., 1813, p. 99 à 104.

(2) Quatremère, Mémoire sur la Nubie, II, p. 8.

(3) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 473.

(4) Burckhardt, Trav., App., III, p. 535, not.

cendans, les Bisharyes d'aujourd'hui; de même nous pouvons reconnaître, dans les Noubas, et sous le rapport de la race et sous le rapport du développement historique, la transition des anciens Berbères aux nouveaux Berbères et aux Nubiens.

Les géographes arabes rapportent une singulière tradition sur les Berbères; ils sont, disent-ils, les descendans des Philistins et du roi Goliath, tué par David. Les vaincus se seraient enfuis ainsi de la Palestine en Afrique, et la montagne *Djalouth Berber*, c'est-à-dire Goliath Berber (1), située entre l'Egypte et l'oasis de Siwah, tiendrait de là son nom, au rapport d'Ebn Ayas. Shehabeddin s'étend encore beaucoup plus sur cette émigration des Philistins en Afrique et dans le Maghreb. Il fait dériver leur nom de *Berbern*, qui signifie *murmurera*, et il leur donne les Amalécites pour ancêtres. Mais voici le plus remarquable de ce qu'il nous en raconte : Après que le calife Omar eut fait la conquête de l'Egypte, ces Berbères envoyèrent six députés en ambassade à Amrou, gouverneur de l'Egypte, pour lui déclarer qu'ils étaient tout prêts à embrasser l'islamisme. Ils se proclamaient les descendans de Mazig (?), et ils disaient, en parlant d'eux-mêmes : « Nous aimons les chevaux, et il nous est impossible de vivre sous les toits des maisons; nous n'avons pas de villes, et ce n'est pas l'usage chez nous de placer des signes sur les chemins pour indiquer la route aux étrangers. » C'était assurément une tribu de Bédouins Berbères et probablement les Bisharyes. Le calife, très satisfait de l'ambassade, les traita avec distinction et les mit à la tête de son armée; car il lui avait été prédit qu'à l'aide d'un tel peuple, il étendrait au loin sa puissance.

Ce récit semble expliquer l'union d'une partie des an-

(1) Ben Ayas, Cosmogr., dans les notes et extraits, VIII, p. 7; comparez Langlès, dans Hornemann. Voy. vol. II, p. 383.

ciennes tribus berbères avec les Bédouins, et nous voyons aujourd'hui le résultat de ce mélange entre la mer Rouge et le Nil, surtout chez les Ababdés et les Bisharyes. D'autres, au contraire, qui sont demeurés comme cultivateurs et habitans de villages, sur le bord de leurs rivières et dans leurs vallées, semblent avoir conservé fidèlement les mœurs et le culte de leurs ancêtres.

Ces Berbères, dit encore Shehabeddin (1), se composaient de plusieurs branches et de plusieurs tribus, et ils avaient toujours été les maîtres du Maghreb depuis la mer de Kolzoum, c'est-à-dire le golfe Arabique, jusqu'à la mer Occidentale, et depuis la mer Kharz, c'est-à-dire la mer Méditerranée, jusqu'aux déserts des Nègres. Ce géographe nous fait connaître ainsi la véritable étendue qu'occupaient encore les Berbères au milieu du septième siècle. Les Barâbras (2) ou Berbères des cataractes du Nil au-dessus de Syène, à la frontière méridionale de l'Egypte, ne sont ni des Arabes, ni des Nègres, ni des Egyptiens, mais une branche de Nubiens et la plus septentrionale de cette grande race ; aussi Burckhardt, dans la description qu'il nous en a donnée, les comprend-il dans les Nubiens du nord ou Kenous (3). Ils diffèrent entièrement, par leur couleur, leur physionomie et leur langue, des Egyptiens, leurs voisins du nord. Ils sont demeurés indépendans, probablement dès les temps les plus anciens, dans les vallées sauvages et hérissées de rochers des cataractes du Nil ; elles ont été pour eux comme un asile inviolable, car cette contrée rocheuse est tout-à-fait impraticable, par terre, aux chevaux et aux chameaux : d'un autre côté, les détours du fleuve et ses rapides la rendent presque inaccessible par eau. Cependant, montés

(1) Schérif Abeddin, T., ibid., p. 154.
(2) Costaz, Mém., p. 401.
(3) Burckhardt, Trav., p. 147.

sur de légers esquifs à voiles, ils savent gouverner en toute sûreté à travers les grandes et les petites cataractes. Ne vivant que le moins possible en communication avec les autres races, ils paient leur tribut au pacha d'Egypte en dattes et en esclaves; paisibles et doux dans leurs sauvages vallées, ils repoussent avec bravoure toute invasion sur leur domaine. Les *Caschefs* (1), chefs de leurs tribus, s'opposèrent toujours aux progrès de l'armée française, et défendirent même contre elle l'entrée de l'île Philæ. Lorsqu'ils virent les étrangers abordés sur l'île, ils s'élancèrent tous dans le Nil, et gagnèrent à la nage la rive opposée, après avoir noyé ou mutilé les enfans et les filles qui ne pouvaient pas les suivre. Leurs caschefs reçurent souvent les voyageurs avec hospitalité et bienveillance; mais les Berbères s'enfuyaient toujours à l'approche des étrangers, probablement parce qu'ils craignaient d'être pillés par les Turcs. Burckhardt fut témoin lui-même de cet éloignement pour les étrangers, joint cependant à la bienveillance et à l'hospitalité (2). Leur amour pour la paix semble être la cause de cette répugnance avec laquelle ils voient de nouveaux venus. Après l'expédition française, pendant laquelle on avait fait tant de recherches dans l'île Philæ, ils avaient eu le projet de détruire les ruines elles-mêmes, afin d'ôter aux étrangers l'envie de les visiter. Burckhardt pense que si le despotisme des Turcs ne pesait pas si fortement sur eux, ils pourraient devenir de redoutables voisins pour les Egyptiens, car ils sont beaucoup plus braves et plus entreprenans qu'eux.

Les Nubiens sont généralement bien faits (3), forts, musculeux, et ils ont les traits beaux et délicats. Ces Ba-

(1) Thom. Legh, Narrative of a Journey in Egypt and the country beyond the cataracts. Lond., 1816, IV, p. 47.

(2) Burckhardt, Trav., p. 147.

(3) *Ibid*, p. 145. — Costaz, Mém., p. 402.

râbras en particulier ont plutôt la physionomie européenne que nègre; ils se comptent eux-mêmes au nombre des peuples à la couleur claire, quoique leur peau tienne le milieu entre la peau noire comme l'ébène des Nubiens de Sennaar et la peau basanée des Egyptiens de Saïs. Costaz dit que leur couleur ressemble à l'acajou poli foncé; selon Legh, ils sont de couleur foncée, et leur peau est douce et polie. Leur chevelure est longue, légèrement frisée, sans cependant être laineuse. Th. Legh (1) remarque que souvent ils se frisent les cheveux sur les tempes et les enduisent de graisse pour les faire tenir; leur coiffure ressemble entièrement alors à celle des sphinx; les hommes et les femmes s'habillaient autrefois comme les Egyptiens; les enfans vont nus avec une corde autour du corps, en guise de ceinture; les jeunes filles portent un petit tablier autour des hanches (*rehâls*), tel qu'on en voit à un grand nombre de statues égyptiennes. Ces Barâbras cultivent avec soin cette petite lande de terre fertile produite par l'alluvion du Nil; ils sont cultivateurs (2), et ce genre de vie les a conduits aux idées de propriété, de justice et de loi; aussi ils ne vivent pas de brigandage comme leurs voisins les Bédouins. Ils habitent continuellement leurs wadys; quelquefois cependant ils entreprennent de grands voyages comme les Savoyards, les Galléges, les Auvergnats, les Tyroliens et d'autres peuples montagnards et pauvres; ils vont surtout dans la Basse-Egypte, au Caire. Connus dans cette ville sous le nom de Barbaris, ils y sont plus estimés comme porte-faix que les Cairites, les Egyptiens ou les Arabes. Leur probité et leur fidélité sont si bien connues que presque tous les portiers des magasins et des boutiques, au Caire, sont des Barbaris. Après six ou huit années de séjour, ils retournent ordinairement

(1) Th. Legh, Narrative, p. 97.
(2) Costaz, Mém., ibid.

avec un petit pécule et consumés de mal du pays, dans leurs vallées rocheuses, et là, contens et sans désirs, ils mangent de nouveau le *durrah* dans la wady natale. Ils n'ont pas l'esprit mercantile des Arabes; ils reviennent dans leur pays dévots mahométans; mais ils ne font pas de pélerinages, et leur connaissance du Coran est ordinairement très faible. Ce sont souvent de très habiles mariniers. Leur langue (1) n'est pas surchargée de gutturales comme celle des Arabes : elle est très douce et exclusivement parlée par leur race. Leur système de numération diffère entièrement des vingt-six systèmes de numération de l'Afrique que Marcel a comparés entre eux, il ne ressemble même pas à celui des Berbères des montagnes de l'Atlas. Nous ne savons encore rien de bien positif sur leur langue; Costaz croit qu'elle ne s'étend pas plus loin que cette petite contrée et l'île Eléphantine cultivée par les Barâbras. Mais, suivant la description de Burckhardt, elle doit s'étendre sur toute la wady-kenous ou la Nubie septentrionale, et se rattacher, au sud, à la langue-mère de la Nubie; Costaz, lui-même, suppose, et avec raison, qu'elle a du rapport avec tous les idiomes parlés jusqu'aux cataractes de Dongola.

Ces Barâbras, comparés aux anciens Egyptiens et aux Cophtes actuels, doivent encore être regardés comme une race à la couleur foncée; cela est d'autant plus remarquable à la frontière immédiate de l'Egypte, que les Nubiens du sud sont plus beaux que ces Barâbras. Th. Legh observe (2) que, sous l'empereur Dioclétien, on persuada à un peuple du sud-ouest de l'Afrique, aux *Nobatæ*, d'abandonner leurs demeures dans la Lybie, et de venir s'établir au sud de Syène et des cataractes du Nil pour garder

(1) Costaz, Mém., p. 403.
(2) Th. Legh, Narrative, p. 103.

les frontières de l'empire romain (1). Chaque année on renouvelait à Eléphantine dans des sacrifices solennels, le traité fait entre les Romains et ces *Nobatæ*. Peut-être que les Barâbras à la couleur plus foncée qui habitent cette frontière, sont la postérité mélangée de cette colonie de Lybiens Nobas ou des Berbères postérieurement établis, et qui appartenaient autrefois aux tribus du sud. Macrizi appelle Noubas (2) ces habitans immédiats de la frôntière de l'Egypte; quoique ne parlant pas arabe, ils se vantent cependant de tirer leur origine de l'Arabie; c'est du moins ce que dit Macrizi, et Burchkardt l'entendit lui-même dans la Nubie (3). Cette prétention à une noble origine est commune à la plupart des peuples indigènes de cette contrée; cependant nous doutons encore de la vérité de cette assertion.

Ire REMARQUE. — *La grande île Aloa des chrétiens jacobites, l'ancienne Meroé, la ville. — Etat sacerdotal.*

Le pays des trois souverainetés de Sennaar, Shendy et Damer est une terre classique où furent situés autrefois la ville et l'île de Méroé des anciens, le royaume théocratique plus ancien, selon Hérodote (4), que celui de l'Egypte et la métropole de l'Ethiopie. Mais personne n'a encore retrouvé aujourd'hui les ruines des anciens temps. Les relations des Arabes du moyen-âge nous donnent la description de ce que les anciens, par exemple Strabon, appelaient la grande île de Méroé (νῆσον εὐμεγέθη τὴν Μερόην) (5); nous croyons que cette antique Méroé est l'île Aloa de Sélim-el-Assouany, et le Sennaar d'aujourd'hui.

(1) Gibbon, Hist., II, p. 136.
(2) Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 497.
(3) Burckkhardt, Trav., p. 132.
(4) Hérodote, II, p. 29.
(5) Strabon, XVII, c. 1, p. 471, éd. Tzsch., t. VI.

« Le Nil, dit Sélim-el-Assouany, dans Macrizi (1), se sépare ici en sept bras; savoir, trois grands : l'Abiad, ou Nil blanc; l'Azrek, ou Nil bleu (il l'appelle Akhdar, c'est-à-dire vert); le fleuve bourbeux de l'est, c'est-à-dire le Mogré, ou Atbara-Tacazzé. Près du confluent des deux premiers, est située la capitale d'Aloa; les eaux, blanches comme le lait, de l'Abiad et les eaux vertes de l'Akhdar coulent encore une journée de marche (une lieue, selon Quatremère) avant de se mêler complétement et de se fondre en une seule couleur. La *grande île* (gezira, en arabe, signifie, comme νῆσος en grec, une île ou presqu'île) est enfermée entre ces deux grands fleuves. Sa limite méridionale est inconnue, comme l'origine des deux fleuves, parce que les habitans sont toujours en mésintelligence entre eux. Des peuples puissans habitaient dans cette île. Un jour, les chefs d'Aloa partirent pour aller à la découverte des pays situés au sud; mais ils revinrent, après plusieurs années, sans avoir pu parvenir aux bornes de l'île. Cependant vivait, à sa limite méridionale, un peuple pasteur, qui, pour se protéger contre l'ardeur des rayons du soleil, habitait, pendant le jour, les antres des rochers, et faisait paître, la nuit, ses troupeaux. (Ce sont, sans doute, les troglodytes Shankala de l'antiquité.) »

Outre ces trois grands fleuves, le Nil a encore ici quatre bras plus petits qui coulent du sud, et dont l'origine est inconnue; tous quatre se jettent dans le Nil bleu, et viennent de l'Abyssinie; leurs rives sont généralement habitées, et ils sont eux-mêmes navigables.

Sélim appelle *aboale*, c'est-à-dire portes, les forteresses du royaume d'Aloa, situées à la frontière septentrionale; elles étaient sous le commandement d'un gouverneur qui portait le titre de Rahwah (wahwah, dans Quatremère); la résidence du roi était nommée Souba (Soniah, selon Quatremère); elle était située à l'extrémité nord-est de la grande île, près du confluent du Nil bleu et du Nil blanc. A l'est de cette ville, est situé le fleuve bourbeux et desséché, dont le lit est maintenant habité (l'Atbara ou Astaboras). Cette ville contenait de magnifiques édifices, de vastes habitations et de beaux jardins; elle avait un faubourg habité par les Musulmans, et des églises richement décorées. « Les habitans de cette ville, dit Sélim, adoraient autrefois les étoiles, et leur élevaient des idoles; mais, comme tous les Nubas, ils se firent chrétiens. Ce sont les chrétiens jacobites, dont les évêques résident à Alexandrie, comme ceux des Nubas. Leurs livres sacrés sont en grec, mais ils les traduisent dans leur propre langue. » Ce témoignage remarquable, que Sélim,

(1) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., App., III, p. 497, avec les notes, et Quatremère, Mém. sur la Nubie, II, p. 21.

l'historiographe de la Nubie, nous donne, en ces mots, au milieu du dixième siècle, prouve que le christianisme se répandit autrefois jusqu'à l'empire de Méroé, et qu'il y devint la religion dominante. Selon Said-Ben-Batrik, la secte des jacobites était répandue dans toute la Nubie (1), depuis l'an 742 de l'hégire (1341 de notre ère). Le royaume mahométan de Sennaar fut donc élevé, avant l'invasion des Foungi idolâtres, sur les débris d'un empire chrétien. Bruce a laissé ce fait remarquable dans l'obscurité, et les relations qu'il nous fait du Sennaar n'en disent pas un mot. Un demi-siècle avant que l'Abyssinie chrétienne fût séparée d'Alexandrie et complétement isolée, les Musulmans n'étaient, au rapport de Macrizi, que des habitans *tolérés* du faubourg de *Souba*, où, plus tard, les Sennaari firent prévaloir l'islamisme comme religion dominante. Malheureusement, nous ne possédons pas de relations qui puissent nous donner des documens sur l'introduction du christianisme dans l'île d'Aloa, l'ancien état théocratique de Méroé. Un grand nombre de rites et de superstitions antiques semblent être passés dans l'état des chrétiens jacobites, et de là dans l'empire des prêtres musulmans de Damer, qui subsiste encore aujourd'hui, et dans lequel nous croyons reconnaître une transmission obscure de la domination sacerdotale, qui s'est modifiée selon les temps, et n'a fait que changer extérieurement de forme.

Cela résulte immédiatement des relations suivantes, que nous font Sélim-el-Assouany et Macrizi, de ce royaume d'Aloa et des idées religieuses du peuple. Le roi d'Aloa (2) exerce une puissance sans bornes. Il a droit de punir ses sujets et de les faire esclaves, suivant son bon plaisir; personne n'ose s'opposer à ses volontés; on se prosterne à ses pieds comme autrefois devant les anciens rois (3) de Méroé, adorés à l'égal des dieux, et tout s'écrie en sa présence : *Vive le roi! que sa volonté soit faite!* Il porte une couronne d'or, et il est beaucoup plus puissant que son voisin le roi de Mokra (Mokarrah dans Quatremère). Ce monarque régnait sur le pays situé au-dessous d'Aloa, sur le Nil, contrée qui est le *Mograt* (4) d'aujourd'hui, situé entre le royaume de Berber et Dongola. Il peut mettre sur pied des armées immenses, parce que les plaines fertiles de son royaume s'étendent à plusieurs journées de marche avant qu'on arrive aux montagnes. Les dattes et la vigne y sont rares, mais le durrah blanc y est aussi bon que le riz; aussi les habitans en font

(1) Elmacin, Hist. Saracenic. Th. Erpenii, 1625, IV, p. 99.
(2) Macrizi, dans Burckhardt, p. 501.
(3) Strabon, XVII, c. 2, p. 623, éd. Tzsch.
(4) Burckhardt, Trav., p. 497.

d'excellent pain et de bonne bière (mozer ou bouza). Cette contrée était alors un vrai grenier d'abondance; le Nil la couvrait de ses inondations fécondes, et elle était si bien cultivée, que les Mahométans eux-mêmes remontaient le Nil sur leurs barques pour aller chercher le blé d'Aloa. Le Sennaar est encore aujourd'hui le grenier d'abondance de la Nubie. Outre ces riches campagnes, qui attestaient, comme en Egypte, une civilisation ancienne, il y avait encore une grande abondance de bétail, des prairies magnifiques qui nourrissaient des chevaux de noble race et des chameaux au poil rougeâtre, semblables à ceux de l'Arabie. Le peuple porte, dans la grande île, entre les deux bras du Nil, le nom de Kersa (Koroma, c'est-à-dire noble, suivant un autre manuscrit). Burckhardt prend ce mot pour un titre d'honneur; peut-être était-ce le nom de la caste des nobles, dans l'ancienne Méroé.

Sélim nous raconte, et il nous affirme à plusieurs reprises, sur la foi du roi de Mokarrah (1) et d'un grand nombre de témoins oculaires, que ce peuple cultive ses terres à l'aide de la magie. Les habitans tirent, autour de leurs champs, certaines lignes magiques, et jettent aux quatre coins quelques grains de semence; ils placent ensuite le reste de la semence au milieu du champ, et mettent auprès des vases remplis de mozer ou de bière, puis ils s'éloignent. Le jour suivant, ils trouvent les vases vides et la semence également répandue sur tout le champ. A l'époque de la moisson et de la récolte, on fait faire de même son ouvrage pour quelques vases de bière, et, à l'aide de la même recette, le blé se trouve aussi battu et prêt à moudre. Ils mettent le plus grand soin à sarcler leurs champs, car s'ils arrachaient un seul épi, ils trouveraient, le lendemain, tout le blé arraché. Les terres se cultivent ainsi par toute l'île, qui demanderait deux mois pour être traversée en longueur et en largeur. Les habitans doivent, dit-on, cette assistance à des génies ou démons. (Quatremère pense que ce sont des singes; mais ces prétendus génies ne seraient-ils pas plutôt une caste inférieure, et, par exemple, des esclaves fétichistes?) Il y avait même, parmi eux, des hommes qui savaient enchanter ces ouvriers mystérieux avec certaines pierres, et les avaient ainsi à leurs ordres comme d'obéissans esclaves. (Ces enchanteurs étaient sans doute la caste des prêtres.) Nous trouvons, dans ces récits, une trace frappante de l'ancienne magie et du culte des pierres précieuses de l'Asie (2), poétiques débris du passé, que nous ne voyons nulle part, en Afrique, excepté sur le sol classique de l'ancienne Méroé.

---

(1) Macrizi, d'après Sélim, dans Burckhardt, Trav., p. 501; dans Quatremère, p. 26.

(2) Vorhalle Europ. Vœlkergesch., 1820, p. 133.

Sélim ajoute encore à ces récits que ces enchanteurs ont aussi à leurs ordres les nuages et la pluie. Les Bisharis croient encore aujourd'hui que les Fakys de Damer possèdent la même puissance. Ces Fakys sont des imposteurs qui nous paraissent être les descendans des prêtres magiciens de Méroé et d'Aloa. Ils sont encore assez habiles pour conserver leur domination à la frontière septentrionale de l'ancienne Méroé, et au milieu des hordes de peuples sauvages, sans armes, et par la force seule de la superstition et de la foi.

Sélim-el-Assouany conversa avec un grand nombre d'habitans de cette île Aloa, et remarqua qu'ils appartenaient à trois différens systèmes de religion (1); les uns reconnaissaient Allah comme le Dieu tout-puissant; mais ils adressaient leurs prières au soleil, à la lune, aux étoiles, afin qu'ils intercédassent pour eux près de lui; d'autres ne connaissaient pas Allah, et adoraient le soleil et le feu. (Ce culte ne serait-il pas venu de l'Orient?) D'autres attachaient l'idée de divinité à un arbre, un animal ou à tout autre objet qu'ils voulaient. (C'est bien ici le fétichisme des aborigènes.) « Une partie de la presqu'île d'Aloa était habitée, dit Macrizi, par le peuple des *Bedjas* (Bujas), ancêtres des Bisharis d'aujourd'hui; ils s'étendaient jusqu'au Habesch. » Macrizi appelle leurs prêtres schamanes du diable, et ils faisaient très probablement partie des magiciens d'Aloa.

Toutes ces relations intéressantes sur l'antique Méroé ne nous permettent pas encore de déterminer exactement la situation de cet oracle fameux. Personne n'était plus en état de le faire que Burckhardt, car il parcourut tous ces lieux dans ses voyages. Nous avons indiqué plus haut les ruines, seuls monumens du passé, qu'il trouva près de Goz-el-Radjeb, sur l'Atbara, et entre Shendy et Damer, près du Nil (2). Il pense que la nature du pays s'oppose à ce qu'on place Méroé entre le Nil et l'Atbara, à l'endroit où est Shendy; il n'y a pas là d'île fertile, mais seulement une petite bande de terre propre à la culture, le long des bords du fleuve. Il croit que les distances indiquées par Hérodote (3) s'accordent assez bien avec la description que Sélim nous a donnée de l'île Aloa.

Cette description correspond encore assez exactement à l'île Méroé, à la forme de bouclier, située, suivant Strabon (4), entre l'Astaboras (Atbara) et l'Astapus (Azrek) le véritable Nil, qui coule du lac abyssinien

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 501; dans Quatremère, II, p. 26.

(2) Burckhardt, Trav., App., p. 524, note.

(3) Hérodote, l. II, p. 29.

(4) Strabon, XVII, c. 1, p. 472; c. 2, p. 622; éd. Tzsch.

Coloé, ou, selon d'autres, entre l'Astosabas, tout-à-fait différent du Nil, et qui est probablement l'Abiad. Ces indications laissent un vaste champ aux conjectures, et aucun auteur de l'antiquité (1) ne nous fournit de désignation plus précise. Bruce est le premier qui ait retrouvé l'île Méroé dans cette grande contrée arrosée tout autour par les nombreux bras du Nil, et Burckhardt a confirmé et précisé les observations à la partie la plus septentrionale de cette prétendue île. Suivant lui, et suivant la relation de Sélim, Souba, capitale d'Aloa, fondée probablement sur les ruines de Méroé, devait être située dans la *Mésopotamie* ou le *Duab* des deux principaux bras du Nil, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Sennaar, ou un peu plus au sud. Probablement, l'extrémité plane de cette étroite langue de terre mésopotamique a dû subir de grands changemens depuis 2,000 ans; les embouchures mêmes des différens affluens du Nil ont pu se déplacer et se changer, comme cela est arrivé à tant d'autres systèmes de fleuves.

Salt (2), qui fit des recherches sur Méroé, près des bords du Tacazzé, pense qu'elle devait être située beaucoup plus à l'est, entre le Mareb et l'Atbara. Il se fonde sur ce que Ptolémée comprenait Axum dans l'île de Méroé (3), et sur ce qu'un messager pouvait aller en quinze jours de la mer Rouge à Méroé. Cette indication ne pourrait s'appliquer aux descriptions précédentes.

Il est assez curieux que le nom de Méroé se retrouve plus au nord, au-dessous de Berber et près de Dongola, dans le pays des Arabes scheygya. La principale ville de la contrée porte encore aujourd'hui le nom de Merawe (4), et, vis-à-vis elle, sur la rive opposée du Nil, est située la ville Kadjeba, deux fois plus grande que la première. A Merawe, se trouve, dit-on, une forteresse bâtie en briques, et située à deux journées et demie de Dongola et à sept journées de Demar, selon la carte de Bruce. Burckhardt ne peut savoir s'il y a, dans ce pays, des monumens des temps primitifs, et il n'entendit parler nulle part de ces prétendues colonnades gigantesques et majestueuses, de ces fontaines et de ces salles souterraines que Bruce place à Dermès, lieu dont la situation est inconnue. Bruce prétend tenir des Arabes ce qu'il dit de ces ruines merveilleuses, mais Salt doute fort de sa véracité. Il reste donc aux voyageurs un grand

(1) Hérodote, l. II, p. 29.—Diodore, I, p. 38.—Pline, VI, p. 23, et Hæren Ideen, II, p. 364 à 442.—Murray, Dissertation on the progressive Geography.—Bruce, Trav., VII, p. 38-394.

(2) Salt, Trav., p. 358.

(3) Ptolem., Geogr., l. IV, c. 8.

(4) Burckhardt, Trav., p. 68.

nombre de découvertes à faire en ces lieux. Quelle que soit la situation de Méroé, il est toujours certain que cette contrée inhospitalière, habitée aujourd'hui par les hordes des Bédouins et d'autres tribus sauvages, a été autrefois le berceau (1) des arts et des sciences en Afrique, comme les recherches de Heeren l'ont suffisamment prouvé.

Méroé était un empire théocratique, gouverné par un roi que le dieu Ammon choisissait lui-même parmi les prêtres, et intronisait solennellement. La puissance de cet état reposait sur la célébrité de l'oracle de Jupiter-Ammon et sur le commerce des caravanes; ce commerce, introduit et protégé par les prêtres, se faisait au moyen des peuples nomades et pasteurs voisins, qui servaient à transporter les marchandises. C'est de là que partirent les colonies de prêtres qui s'établirent à Thèbes et à Ammon. Ces lieux devinrent bientôt ainsi des oracles fameux, et des stations importantes pour les caravanes de toute l'Afrique. La civilisation est donc descendue de la haute terrasse de Sennaar ou de Méroé dans les basses terres de l'Egypte; c'est ce qu'indiquent allégoriquement, dans les ornemens des temples égyptiens, les processions de prêtres, où l'on porte l'image de Jupiter-Ammon sur un vaisseau. De Méroé vinrent le culte d'Ammon et d'Osiris (*Jupiter* et *Dionysos*), l'architecture colossale et éternelle que nous admirons en Egypte, et très probablement aussi l'écriture hiéroglyphique, qui, suivant Diodore, avait à Méroé un sens vivant pour tous, et n'était pas seulement le secret de la caste des prêtres, comme en Egypte.

Par les caravanes de Méroé, l'Egypte et Carthage étaient en communication avec le Soudan, l'Ethiopie, l'Arabie heureuse et l'Inde. Comme état et comme pays, Méroé était l'anneau médiateur entre l'Egypte et l'Ethiopie, par l'établissement de la caste des guerriers à Gojam; elle unissait encore le pays du Niger à l'Yémen, car probablement, alors comme aujourd'hui, la route des caravanes passait à Axum, si commodément placée au milieu de ce chemin. Peut-être même qu'une colonie des prêtres de Méroé s'établit à Axum avant le gouvernement des rois, car la royauté ne nous apparaît, à Axum, qu'après que l'état de Méroé eut cessé d'exister sous sa forme antique, du temps du second Ptolémée.

2e Remarque. — *Noms du Nil.*

Nilus, Νεῖλος, est le nom le plus ancien du cours inférieur du

---

(1) Heeren Ideen.

fleuve; il ne commençait à lui être donné, dit Pline (1), qu'au-dessous de l'embouchure de l'Astaboras. Hérodote, et tous les Grecs avec lui, apprirent ce nom en Egypte; cependant un grand nombre d'autres appellations ont été données au grand fleuve égyptien.

Plusieurs noms employés dans la Bible pour désigner le Nil, nous donnent l'origine d'autres appellations qui en ont été dérivées; les principaux sont: *Gihon*, *Nehr*, *Nehhl*, *Syhur* (2).

Gihon, dans la Genèse (Gyhhoun), le fleuve de Chus, c'est-à-dire de l'Ethiopie, a probablement donné lieu aux noms cophtes Pi-keôn ou *Kehôn;* ce mot désigne de l'eau qui jaillit avec violence (*erumpens*). Gihon est particulièrement le nom du Nil blanc ou bras occidental; le Nil bleu, ou bras oriental, s'appelle Phison. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Pères de l'Eglise appellent toujours le Nil Γεων Θηβαις, le Gihon de la Thébaïde (3).

Nehr ou *Nahr* signifie fleuve; on trouve plus souvent encore Nehr Metsraim, le Nil Messr des Arabes; c'est de là que vient, par analogie, le Αἴγυπτος ποταμὸς d'Homère. Ægyptus (4) est peut-être le nom le plus ancien du fleuve, et il aurait été ensuite étendu à toute la vallée.

De Nehl ou Nekhl, dans le Livre des Rois et dans Josué, vient probablement le nom de Nil, Νεῖλος (Nuchul, dans Pomponius-Méla). Nehl désigne, en hébreu, une étroite vallée, à travers laquelle coule un courant d'eau. Diodore de Sicile, I, 17, dérive ce nom d'un ancien roi, appelé Nilus, qui ne se trouve pas dans la généalogie des rois égyptiens de Manéthon. Ce nom de Nil, qui est devenu le plus usité dans le pays, et qu'Hésiode le premier, chez les Grecs, appelle τον Νεῖλον (5), s'accorde très bien avec la désignation de la plupart des fleuves de l'Inde; mais peut-être que cette ressemblance n'est que fortuite. Nil, dans l'Inde, est une épithète du dieu Siwa, et signifie le bleu (6). Nil (7), en persan, désigne la couleur bleue de l'indigo; ce mot, passé de cette langue dans l'arabe, désigne toujours, sans exception, le Nil du Soudan et le Nil de l'Egypte, dont le bras oriental, Bahar-el-Azrek, a, en arabe, une

(1) Plin. l. v, c. 9.

(2) J.-J. Marcel, Mémoire dans la Description de l'état moderne de l'Egypte, I, p. 43.

(3) Champollion, l'Egypte sous les Pharaons. Paris, 1814, I, p. 136.

(4) Pinedo, dans Steph. Byz., 1678, p. 37-48.

(5) Voy. Théogonie, v, p. 338.

(6) Buchanan, III, p. 10.

(7) Tychsen Aumerk. In Bruce, Reis., p. 352.

appellation synonyme (*azorkah*, en arabe, signifie *bleu*). Le nom de Nil est commun, dans l'Inde, à un grand nombre de fleuves; mais celui de l'Egypte est toujours appelé, en sanscrit, *cali*, c'est-à-dire le *foncé*, le *beau*.

Le quatrième nom biblique, *Syhur* (1), dans Josué, se rapproche de cette signification (sihor, sehr, veut dire foncé et noir, en hébreu). C'est de là que Plutarque et Pline l'appellent aussi Σειρις, siris; Eschyle, traduisant ce mot, lui donne le nom de ποταμος Αἰθιοψ, et Dionysius, Ausonius et d'autres celui de Μέλας, Mello, le noir. On pourrait croire de là que le *Niger* de l'Afrique centrale n'est aussi qu'une traduction; mais Nieburh a prouvé que le mot Niger vient plutôt de l'ancien nom punique (2) de ce fleuve, nahar, c'est-à-dire fleuve. La prononciation étrangère l'a changé en niger, et c'est par hasard que ce nom est le même que celui qui désigne la couleur noire chez les Romains.

Un des noms du Nil les plus anciens que cite Diodore, I, 29, est Ωκεαμὴ, et non Ωκεανος, d'Océan, comme dit le scholiaste (3). Champollion dérive ce nom d'un mot cophte, *oukamé*, qui signifie noir, foncé; Marcel (4) le fait venir d'*ochémau*, grande eau. Selon lui, c'est de ce mot que vient le nom arabe *kâmus*, qui désigne l'Océan, et peut-être même l'Okeanos des Grecs.

Cet Océan salé, que les prêtres égyptiens appelaient Typhon, était regardé, dans leurs doctrines, comme le gouffre du mal; l'Okéamé, ou le fleuve aux douces eaux, était, au contraire, sacré à leurs yeux, et vénéré avec reconnaissance, comme versant sur leur pays la bénédiction et l'abondance.

Ce nom répond au nom actuel du grand Nil du Soudan, qui, à cause de l'immensité de son cours, a reçu des Arabes le nom d'une divinité, Kabire, Nil-el-Kabir (5).

Les Cophtes du moyen-âge appelaient encore le Nil Pi-Autès, ou Autés; ce nom n'est probablement pas indigène, selon la remarque de Champollion; les Cophtes le tenaient, sans doute, des chrétiens des premiers siècles. Il viendrait ainsi du mot grec ἀετὸς, aigle. Déjà Diodore lui donne ce nom, à cause de la rapidité avec laquelle se précipitent ses eaux en certains endroits; c'est ainsi que le Tigre a reçu aussi son nom de la violence de son cours.

Le nom abyssinien Abawi, généralement usité sur le plateau, vient,

---

(1) Marcel, Mém., p. 49.

(2) Niebuhr über die Geographie Herodots, 1816, p. 216.

(3) Tzetzes ad Lycophr. Cass., v, p. 119.

(4) Champollion, p. 131.—Marcel, p. 51.

(5) Jackson, Account of Marocco, p. 304.

selon Ludolfe, du mot *abab*, grand fleuve, fleuve géant, comme Abba-Gregorius l'appelle poétiquement. Diodore de Sicile fait dériver le nom d'*astapus* des grandes pluies qui causent son débordement (*è tenebris aqua profluens*).

CHAPITRE TROISIÈME.

SECOND GRADIN DU COURS MOYEN, OU NUBIE.

§ 25.

L'avenir nous apprendra si réellement la ville et la contrée de Sennaar sont élevées à plus de 4,000 pieds de hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer, comme la longue chaîne des cataractes du Nil à travers la Nubie jusqu'à Assouan, semble le rendre probable. Bruce lui donne cette hauteur, et il assure en même temps qu'elle est située un mille anglais plus bas que Gojam, qui a deux milles anglais d'élévation absolue. Alexandre de Humboldt donne à cette terrasse 4,200 pieds (800 toises) de hauteur absolue, et Renell a confirmé cette opinion par des calculs hydrographiques.

Non seulement le pays de Sennaar, mais toute la terrasse et très probablement une grande partie des pays de l'intérieur, Dar-Four, Borgou et Bornou formeraient ainsi un plateau de 4,000 pieds de hauteur. Cette haute terre, placée à l'extrémité nord-est de la Haute-Afrique, serait au plateau de l'Ethiopie plus élevé qu'elle, absolument comme le plateau de la Perse, situé à l'extrémité sud-ouest de la Haute-Asie, est au grand plateau de l'Asie. Le Nil serait ici, comme l'Indus là-bas, le fleuve qui établit la transition entre les hautes terres et les basses terres; le Sennaar (l'ancienne Méroé) serait, comme Caboul en Asie, le pays du passage, et Cordofan et Dar-Four, situés à

l'ouest, seraient, comme le Candahar (1), surnommé les portes d'Iran, les portes par lesquelles le commerce pénétrerait dans le Soudan (Beb-Soudan); l'endroit où l'on passe le Nil près de Gherry corresponderait alors exactement à l'attock des Indous.

Caboul et Candahar sont aussi des hautes terres immenses qui s'élèvent successivement, sans présenter de montagnes d'une hauteur relative très importante; leur hauteur absolue a été récemment calculée; suivant ce que les nombreux voyages en Perse nous en apprennent, elle forme aussi un plateau de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, comme le Sennaar.

Un grand nombre de phénomènes (2) qui nous apparaissent sur la terrasse de Sennaar viennent confirmer cette assertion. Le sol aride est plus souvent couvert de silices et de cailloux que du sable mouvant qui caractérise les basses terres; souvent il est nu comme la surface d'un rocher; là où se montre quelque végétation, ce ne sont que des pacages arides ou des steppes. Il n'y a pas de palmiers, quoiqu'ils croissent ordinairement sous cette latitude, et les dattes n'y mûrissent pas. C'est probablement la situation élevée de la contrée qui produit, dans les plus grandes chaleurs, un abaissement de température si sensible pendant la nuit. Aux journées les plus ardentes succèdent souvent des nuits si fraîches que cela peut causer la mort des hommes et des chameaux pendant les expéditions des caravanes. Ce que Bruce avance sur l'existence des montagnes et de hauteurs dans ce pays, semble confirmer son élévation au-dessus de la mer, et c'est elle sans doute qui produit, malgré un soleil ardent, cette fraîcheur tempérée, cette atmosphère salubre tant vantées par Burckhardt; il

(1) Ayeen Akbery, II, p. 180.
(2) Bruce, Trav., VI, p. 454.

assure n'avoir pas rencontré un seul malade dans toute la Nubie; la peste y est aussi un fléau entièrement inconnu.

Toutes nos cartes dessinent ici des chaînes de montagnes qui s'étendent, sans interruption, du nord au sud, le long de la mer Rouge et des deux côtés du Nil. Elles existent en effet et forment, à ce qu'il paraît, toute une masse de montagnes coupées dans différens sens. Il est certain cependant que le sol de l'Afrique va ici toujours en se dégradant du sud au nord, et que les chaînes de montagnes courant dans une direction opposée au Nil, de l'est à l'ouest, sont souvent traversées par ce fleuve. Cela est non seulement confirmé par les chutes du Nil qu'ont observées sur les lieux une foule de savans et de voyageurs, mais un grand nombre d'autres faits remarquables viennent encore à l'appui de cette assertion.

Si on examine de près cette prétendue chaîne de monts alpins qui s'étend le long des côtes occidentales de la mer Rouge et qu'on a même comparée au Caucase, on trouvera qu'on a de beaucoup exagéré son importance et qu'elle ne présente pas un ensemble aussi grandiose. Les voyageurs européens l'ont traversée, dans ces derniers temps, en quelques endroits. Salt, qui l'a passée dans les lieux où elle doit borner, avec ses hautes cimes, l'Abyssinie du côté de la mer, lui ôte beaucoup de l'élévation que Bruce lui avait donnée. La chaîne de Tigré s'étend, dans le Habesch, du sud-est au nord-ouest; le Taranta, qui court dans la même direction, est encore moins élevé et n'est qu'une pente de la terrasse de Tigré. Toute cette contrée est une haute terre, mais elle ne présente pas de haute chaîne de montagnes qui s'étende du nord au sud et elle ressemble exactement à l'Yémen situé vis-à-vis, de l'autre côté de la mer Rouge.

On aperçoit encore à Massowah (1) les hautes monta-

(1) Valentia, Trav., II, p. 261.

gnes de Habesch; mais si on porte ses regards au nord, on ne découvre aucune chaîne de montagnes jusqu'à Suakim, et le pays ne présente que des collines peu élevées. C'est du pays de Suakim (19° lat. nord) qu'on voit de nouveau, pour la première fois, une haute chaîne de montagnes; cette chaine est *l'Orbay-Langay* que Burckhardt (1) a franchi; mais elle disparaît de nouveau, vers le nord, aux yeux du navigateur qui longe les côtes, jusqu'à Macowar (2) (l'Ollaki d'Abulfeda et le *Berenice Pancrysos* des anciens); là apparaissent encore des montagnes que Belzoni (3) a traversées et auxquelles il ne donne qu'une moyenne hauteur.

Cette haute chaîne de montagnes qu'on plaçait ici se trouve peut-être plus avant dans les terres? mais Bruce, qui traversa le désert de la Nubie, par un ciel serein, ne manquerait pas de nous parler de ses pics à forme de tours, s'il les avait réellement aperçus; il ne s'en montra pas la moindre trace. Plus au nord seulement, surgissaient de nouveau des chaînes de montagnes profondément dentelées. Loin d'indiquer ici une chaîne de montagnes, Bruce nous dit que les Arabes ont continué de se retirer, avec leurs troupeaux, du désert de la Nubie dans la contrée élevée et plane (*high even ridge*) (4), éloignée de deux journées de marche, à l'est, de la route qu'il suivait, et s'étendant le long du chemin qui conduit en Egypte. Ainsi, le pays situé entre la mer Rouge et le Nil est bien une haute terre, mais il ne présente pas une suite de sommets élevés et dentelés. Cependant on regarde comme une succession de sommets les prétendues montagnes de marbre; mais leur existence est très problématique; en effet, si elles existent elles devraient former ici, à cause

(1) Burckhardt, Trav., p. 423.
(2) Le même, p. 326.
(3) Belzoni, Voy. Paris, II, p. 61.
(4) Bruce, Trav., VI, p. 456.

de leur élévation, un grand partage de température : or, rien ne confirme qu'il y ait ici rien de semblable (1), et cependant un phénomène de cette nature caractérise toujours, en ces lieux, le climat de toutes les cimes élevées.

Cette continuité de hauteurs moins importantes est encore probablement interrompue et souvent coupée de l'est à l'ouest, comme nous savons déjà que cela a lieu à Kosseir et en d'autres lieux de la Haute et de la Basse-Egypte. Ce ne peut pas être seulement par effet du hasard que les hautes montagnes de Suakim se trouvent sous la même latitude que la limite septentrionale de la terrasse de Sennaar (19° lat. nord) et l'endroit où le Nil, quittant la direction du nord, fait un détour à l'ouest jusqu'à Dongola, en se précipitant de la cataracte de Takaki, au-dessous de Berber. Ce ne peut pas être non plus par hasard, que les montagnes littorales de Macowar (24° lat. nord) attirent de nouveau notre attention par leur hauteur, précisément sous la même latitude où la chaîne des cataractes coupe le Nil au-dessus de Syène jusqu'à Gebel-el-Silsilyh. Le Nil coule ici dans une longue vallée de l'est à l'ouest, avant de s'être frayé le passage dans la Basse-Egypte, par-dessus les derniers gradins des rochers.

De plus, Bruce a remarqué dans le désert de la Nubie, sur la route des caravanes, deux chaînes de montagnes, celle de Chiggré et celle de Safieha qui, toutes deux, courent (2) de l'est à l'ouest. D'après tous ces faits, il semble qu'au lieu d'une chaîne de montagnes comme le Caucase, est situé ici *un vaste désert qui s'abaisse vers le nord, en gradins toujours de plus en plus bas; il présente, en beaucoup d'endroits, une surface tout-à-fait plane; mais il forme, à la bordure, des steppes montagneux qui sont la véritable transition du haut plateau de*

(1) Valentia, Trav., II, p. 294.
(2) Bruce, Trav., VI, p. 464 et 497.

l'Afrique aux basses terres. C'est ce que confirme aussi Edrisi (1) en plusieurs points : « *In confinio Nubæ et* « *Ægypti mons est Genadil, quâ parte Ægyptum res-* « *picit præruptus, declivior Nubæ versus.* » Nous allons exposer maintenant les observations de Burckhardt qui peut jeter quelque jour sur cette assertion, en attendant qu'un savant parcoure ces contrées et nous donne, à l'aide des mesures barométriques, leur élévation absolue et relative.

Burckhardt est le seul voyageur depuis Bruce qui nous donne quelques renseignemens sur le pays plane de la Nubie, en dehors de la vallée du Nil; il parcourut la route de Bruce depuis Assouan (Syène), ou plutôt depuis Daraou jusqu'à Berber, au sud; de là, il passa, à l'est, la chaîne littorale de *l'Orbay-Langay*, depuis El-Taka jusqu'au port de Suakim. Ces deux itinéraires contiennent les faits nouveaux qui ont rapport à la terrasse de la Nubie, et nous allons les rapporter ici.

1. *Passage de l'Orbay-Langay depuis El-Taka sur l'Atbara jusqu'au port de Suakim, à l'est, sur la mer Rouge.*

La contrée d'El-Taka est située dans les plaines immenses et sablonneuses, sur le grand plateau de la Nubie qui est habité par une multitude infinie d'autruches (2). A l'est s'étendent les montagnes côtières du golfe arabique. La caravane mit quatre jours pour aller de Filik, situé dans l'El-Taka, à l'entrée des montagnes. Cette chaîne, dit Burckhardt, est la plus importante de la Nubie; elle s'étend du sud-est au nord-ouest, dans une largeur de quatre à cinq jours de marche et envoie un de ses bras, au nord, jusqu'à Kosseir. Le pied occidental de ces mon-

(1) Edrisi Africa cur. Hartmann, p. 70.
(2) Burckhardt, Trav., p. 405.

tagnes offre au voyageur de délicieux paysages; leur pente est coupée par un grand nombre de wadys ou de ravins où croissent des palmiers gigantesques et des bois d'acacias. Après une montée de quatre heures on entre dans la région des bois de seder entremêlés de Touaris (le seder est une espèce de melèze); c'est là que se montrent les premiers singes qu'on ne trouve ni en Nubie, ni en Egypte. Quelles que soient les difficultés de la route, l'élévation absolue ne doit pas être ici très considérable, car les plus hautes cimes ne s'élevaient encore qu'à 300 pieds environ au-dessus de l'endroit où l'on était campé dans la passe : on apercevait les traces d'un grand nombre de torrens dans les fondrières des rochers, indice du partage des eaux, et du côté de la mer, et du côté de la Nubie.

Cette passe (18° lat. nord environ) porte le nom de Langay (orbay signifie montagne); la caravane la franchit presque sans difficulté et sans fatigue. Suivant la comparaison qu'en fait Burckhardt, sa pente orientale, qui est de deux lieues de longueur, a beaucoup de ressemblance au Liban, par son climat et sa végétation. Presque toute la chaîne est formée de roches calcaires primitives qui ne présentent aucune trace de pétrifications : elle est couverte des plus magnifiques prairies; on trouve plus de sources et de fontaines à l'ouest qu'à l'est. La pente orientale, couverte de verdure et de bois, conduit à la plaine de Suakim (1).

2. *Route des caravanes au nord, à travers le grand désert de la Nubie, de Berber à Daraou au-dessous des cataractes de Syène.*

Ce chemin, que prit Burckhardt, est la route ordinaire des caravanes de Sennaar à Saïs ou dans la Haute-

(1) Burckhardt, p. 431.

Egypte. On met seize à dix-sept jours pour aller de Berber aux fontaines d'El-Haimar, et cinq jours pour aller de là à Daraou, ce qui fait vingt-un à vingt-deux jours en tout pour le voyage (1). Un courrier, monté sur un dromadaire, peut parcourir cette distance en huit jours.

A partir de Berber et de la vallée du Nil, une vaste plaine, complétement unie, sablonneuse et parsemée de pyrites noires et de cailloux de quartz, s'étend au nord, à travers le désert de la Nubie, jusqu'au *Gibel-Shigré* (2) (Chiggré dans Bruce). Burckardt regarde cette chaîne comme la plus haute de la Nubie occidentale, quoiqu'elle ne s'élève que de 800 à 1,000 pieds au-dessus de la plaine. Jusque-là, toutes les wadys s'étendent dans la direction de l'est à l'ouest; elles ne versent des eaux dans le Nil qu'après la saison des grandes pluies; dans tout autre temps, elles sont sans eau, et l'aridité la plus affreuse y règne à l'époque de la sécheresse : toute végétation a disparu; çà et là s'élèvent, de la masse monotone des sables, des rochers isolés de granit, de quartz, de syénit, et c'est le seul accident qui vienne ici récréer et reposer la vue. Les montagnes de Shigré sont de granit et diffèrent par conséquent de l'Orbay-Langay, qui est de calcaire primitif, auquel ce granit sert assurément de base. La caravane mit quatre heures pour traverser cette chaîne, du nord au sud. Burckhardt chercha, sur cette route commerciale qui conduit en Egypte et près d'une des principales fontaines de la Nubie, des ruines qui auraient pu attester l'antique civilisation de l'état de Méroé; mais ce fut en vain. On voyait à la pente nord, qui conduit probablement à une profondeur absolue, plus grande que la pente sud, un chaos sauvage de rochers de granit amoncelés

(1) Burckhardt, Trav., p. 208.
(2) Ibid., p. 196.

l'un sur l'autre et couverts de masses de porphyre (1), traversées par de petites veines de feldspath. Cette chaîne de rochers, dit Burckhardt, ressemble entièrement aux rochers de granit et de porphyre qui coupent le Nil, près des cataractes de *Wady-Lamoulé* (2), presque sous la même latitude que la chaîne de Tigré, et qui ont encore des chaînons correspondans sur la rive occidentale du Nil; ces chaînons forment la montagne la plus élevée qu'il y ait en ces lieux; et Burckhardt, dans un précédent voyage, mit six heures à la traverser. Nous regardons cette chaîne, qui s'étend de l'est à l'ouest, comme un des nombreux gradins secondaires de la terrasse de la Nubie, qui va en se dégradant vers le nord.

La moitié septentrionale du désert de la Nubie, entre les montagnes de Shigré et la chaîne qui borne l'Egypte, diffère donc de la partie méridionale, en ce que le désert y est plus sauvage et que la surface hérissée de rochers présente un plus grand chaos et est moins uniformément recouverte de sable. Elle offre donc beaucoup plus de variété que celle du sud, elle est beaucoup plus accidentée que le grand désert de Syrie, entre Alep et Bagdad, entre Damas et Médine; car on y voit s'élever çà et là des arbres isolés, près des rochers et des fontaines, phénomène qu'on ne rencontre nulle part, par exemple, dans le désert de Suez. On ne trouve des plaines de sable qu'en quelques endroits : là le mirage (*serab chez les Arabes*) abuse le voyageur de ses magiques illusions et offre à ses yeux des groupes de lacs étincelans, au milieu de la surface aride du désert. On voit encore assez souvent, dans les steppes desséchées, des tamaris, quelques palmiers-doum, mais la plante méridionale du séné (cassia) s'y trouve surtout en abondance. Les habitans donnent

(1) Burckhardt, Trav., p. 194.
(2) Ibid., p. 48.

le nom de *Ghadyr* aux enfoncemens formés entre les chaînons où se rassemblent des eaux stagnantes et autour desquels se montre la végétation.

Après avoir traversé un grand nombre de wadys on arriva, en suivant la route des caravanes, à une plus grande, appelée *Wady-Olaky* (1). C'est un ravin formé entre des rochers de granit ; il n'a que 300 pieds de largeur, mais il est bien arrosé et couvert de magnifiques prairies. Les conducteurs des caravanes, qui sont des Ababdés, habitans du désert de Nubie, ont cette wady en grande vénération, et la saluent avec un respect religieux. Dans la saison des pluies, elle envoie au Nil des torrens impétueux ; mais une propriété tout-à-fait particulière à cette wady, c'est qu'elle s'étend à l'ouest jusqu'au Nil, et, à l'est, jusqu'à la mer Rouge, et forme ainsi une véritable vallée transversale qui coupe toute la masse des montagnes, depuis le fleuve jusqu'à la mer, de l'ouest à l'est. Nous connaissons encore cinq autres vallées transversales qui coupent de la même manière toutes les prétendues chaînes de montagnes, depuis le Nil jusqu'à la la mer, à l'est. Ce sont : la wady d'Edfou, près de l'ancienne Bérénice ; une autre, plus au nord, qui conduit de Kéné à l'ancienne Kosseir et les trois vallées transversales par lesquelles on va de la Basse-Egypte au golfe de Suez.

Au nord de cette wady Olaky, Burckhardt remarqua un immense bouleversement des roches de granit qui, à les voir, semblaient avoir été amoncelées par des tremblemens de terre (1). Le même phénomène se présenta à lui près des sources abondantes *d'El-Haimar*, près de *Dambit*, où stationnent les caravanes, dans un ravin de granit qu'il compare à une cre-

(1) Burckhardt, Trav., p. 184.
(2) *Ibid*, p. 171-183.

vasse produite par un tremblement de terre, et dans la wady *Om-el-Hebal*, ou le ravin couvert de buissons épineux ; cette fondrière n'a, en quelques endroits, que 100 pieds de largeur et ses parois formées par des rochers à pic s'élèvent partout jusqu'à 200 et 300 pieds de hauteur ; elle appartient déjà au système des rochers de granit *d'Assuan* que le Nil coupe, une journée de marche à l'ouest, aux cataractes de l'Egypte. Cette chaîne de rochers de granit est beaucoup mieux connue que les contrées précédemment nommées et qui ont été dessinées, pour la première fois, sur la carte des voyages de Burckhardt.

Quand on considère, dans son ensemble, la pente générale des terrasses de l'Abyssinie et de la Nubie, vers la mer Méditerranée, on est frappé encore d'une autre particularité; c'est que cette pente est traversée, du sud au nord, par trois enfoncemens (1), ou si l'on veut par trois vallées longitudinales, parallèles entre elles et qui courent dans une direction opposée à ces vallées transversales par lesquelles elle est coupée de l'est à l'ouest. L'enfoncement du milieu (κολπος θαλασσης βορηιης) est occupé par la vallée du Nil, celui de l'est est rempli par les eaux du golfe arabique (*in se velut flumen est*) (2); celui de l'ouest, sur la limite du désert, contient les excavations longitudinales dans lesquelles se trouvent les rares amas d'eau de la chaîne des oasis de *Dar-Four*, de *Leghea*, *Sélime*, de la grande et de la petite oasis du Bahr-Belama et des lacs de Natron. Tous ces enfoncemens semblent appartenir à une suite non interrompue de lacs corallins desséchés.

Cette chaîne d'oasis est bordée, à l'est, à partir du Dar-Four, absolument comme la vallée du Nil, par une

---

(1) Hérodote, l. II, c. II.
(2) Edrisii Africa, cur. Hartmann, p. 6.

chaîne d'éminences qui se prolongent dans une immense étendue. Leur hauteur est très peu importante, et elles ne méritent d'attirer l'attention que par leur parallélisme avec la vallée du Nil. Browne (1) les regarde comme le *Tinodes-Mons* des anciens, que nous voyons dessiné sur la carte de d'Anville.

Jusqu'à présent nous ne savions que très peu de chose du cours du Nil dans toute la Nubie. On dirait que le Grand-Fleuve veut éviter ici les déserts affreux de la Nubie; près des premiers bois de Takaki, au nord de Berber, il tourne à l'ouest vers Dongola et forme ainsi un grand demi-cercle; à la limite septentrionale de cette terrasse, il revient sous le même méridien sous lequel il coulait avant d'y entrer, et traverse alors la chaîne des cataractes de Syène.

Le détour que fait le fleuve est, suivant Hérodote, de 40 jours de marche, mais la corde de cet arc, à travers le désert n'a que 60 milles (2). On dit que la vallée du Nil, près de Dongola, est abondamment arrosée et bien cultivée, mais qu'elle n'a qu'une lieue de largeur (3); on nous rapporte encore qu'il se trouve une cataracte près de la forteresse d'Astenum et que plus bas, près de Say, il y en a encore une autre. De là le lit du fleuve est rempli d'écueils, et le rivage est hérissé de rochers nus, jusqu'à la cataracte de la Nubie. Ainsi l'appelle Bakui (4); d'autres lui donnent le nom de Jan Adel ou Gianadel, et la placent sous le 22° 15' lat. nord. Edrisi, qui la place à 12 jours de marche au-dessus de Syène, la nomme Génadil (5) et assure qu'on ne peut la franchir avec des bateaux. Pline déjà nous a

(1) Browne, Trav., p. 133.
(2) Heeren Ideen, II, p. 368.
(3) Poncet, Voy., p. 13, et Bruce, V, p. 321.
(4) Quatremère de Quincy, Mém., II, p. 7.
(5) Edrisi Afric., p. 70.

dit la même chose, et il nous assure qu'on était obligé de démonter ici les bateaux. C'est à ce petit nombre de renseignemens que se bornait jusqu'à présent notre connaissance du cours du Nil jusqu'à la frontière de l'Égypte.

On citait encore les chutes d'Abrim ou d'Ibrim, appelées aussi autrefois chutes des Kennous, du nom d'un petit peuple de pêcheurs qui vivait misérablement entre les rochers du fleuve : ces chutes ne sont que des rapides, comme celles situées plus bas et qui sont mieux connues. Déjà Hérodote (1) nous dit qu'on remonte le Nil quatre jours au-delà d'Eléphantine; mais il faut hâler les bateaux avec des cordes à cause des détours et des méandres du fleuve.

A partir des sauts du Nil, près d'Assuan, la contrée qui jusque-là était restée pour nous une *terre inconnue*, commence à se mieux dessiner à nos regards.

Les recherches et les découvertes des deux derniers siècles ont déjà dissipé les ténèbres au milieu desquelles ces contrées reposaient pour nous; on est saisi d'étonnement, quand on contemple aujourd'hui, sur cette terre éthiopique, regardée il y a peu de temps encore comme un désert, les traces de la civilisation et des arts, une suite presque non interrompue de monumens gigantesques, produits d'une architecture grandiose et savante; tous ces monumens doivent l'existence au monde antéhistorique de l'Egypte, et aucune contrée de la terre, excepté les vallées du Nil et l'Inde, ne saurait en montrer de semblables. Leur signification religieuse et leurs nombreuses inscriptions contribueront sans doute à dissiper les ténèbres qui cachent encore à nos regards la vie des hommes, des peuples et des états du passé, et nous révèleront les mystères de leur civilisation et de leurs arts.

(1) Hérodote, l. II, c. 29, et Heeren Ideen, II, p. 364.

Nous allons essayer, autant que nous le permettront nos moyens et nos forces, de mettre un peu d'ordre au milieu de ce champ couvert jusqu'aujourd'hui de confusion et d'erreurs : nous classerons méthodiquement les documens nouveaux, authentiques et vrais que nous possédons sur cette partie de la terre; cet essai, le premier de ce genre, demandera à être complété; mais, malgré toute son imperfection, il nous donnera une preuve constante des progrès faits dans le domaine de la science et dans l'étude de l'homme.

1re REMARQUE. — *Indication des sources les plus récentes sur la Nubie, d'après les récits de témoins oculaires.*

L'Europe savante doit sa *connaissance de la Nubie* presque exclusivement aux dernières années du dix-huitième siècle. Nous possédions, à la vérité, déjà auparavant, quelques indications; mais elles n'ont été apréciées et jugées que depuis les recherches géographiques et philosophiques de cette époque. Ce que les Romains et les Grecs nous en ont appris est très peu important, bien que l'état de Méroé ait déjà eu un grand nom du temps d'Hérodote. L'expédition de Cambyse contre l'Ethiopie fut obligée de prendre sa route par la Nubie. Eléphantine formait déjà, du temps d'Hérodote, la frontière de l'Egypte; les Grecs, qui allaient alors chercher leur sagesse à Memphis, restèrent dans une ignorance profonde sur tout le pays situé au-delà d'Eléphantine, par conséquent de toute la Nubie. Certains auteurs en concluent que les Egyptiens, alors déjà déchus de leur première grandeur, regardaient, à l'exemple des Chinois, la frontière méridionale de leur pays comme la limite de toute la science géographique. Voici les raisons qu'on pourrait citer à l'appui de cette opinion : l'Egypte, après la conquête de Cambyse, avait été changée en province persanne, et était restée dans cette position jusqu'à la conquête d'Alexandre; toutefois, les Perses, dans leurs persécutions contre le culte égyptien, n'osèrent répandre le désastre et le carnage au-delà des frontières de l'Egypte; la funeste issue de l'expédition de Cambyse contre l'Ethiopie (524 ans avant J.-C.), la première et la seule que les Perses eussent entreprise contre le gradin moyen du Nil, les avait découragés; mais ils isolèrent entièrement l'Egypte de la Nubie et de tous les pays du sud, et c'est ainsi que l'assujettissement de l'Egypte éleva le premier mur de sépa-

ration entre elle et les Nubiens, restés fidèles à l'antiquité. La même différence ne tarda pas à se faire sentir sous le rapport politique et religieux. D'après les relations de Diodore sur la ressemblance établie entre les anciens Egyptiens et les habitans de Méroé, ressemblance que Bochart (1) a très bien expliquée, il est évident qu'avant l'époque des Perses, du temps des anciens Pharaons, les deux peuples avaient les mêmes mœurs, les mêmes lois et le même culte, et qu'ils entretenaient entre eux des rapports politiques et civils très intimes. L'Ancien-Testament surtout nous parle plus des trésors et de la richesse de l'Ethiopie à cette époque, que tous les auteurs postérieurs des Grecs et des Romains. Pendant la domination des Ptolémées, après l'époque d'Alexandre, Eléphantine et le pays des cataractes continuèrent à former la frontière méridionale de l'Egypte, et le furent encore sous la domination des Romains; sous l'empereur Auguste, les limites en furent cependant reculées pour quelque temps, par l'expédition de P. Petronius (732, p. n. c.) contre l'Ethiopie. Suivant Strabon (2), ce général conquit, sur la rive droite du Nil, plusieurs villes nubiennes, entre autres *Pselcis*, *Primis* et même *Nabatæ*, capitale du pays; mais elles ne restèrent pas long-temps au pouvoir de Rome. Peu de temps avant Tacite (Annales, II, 61), ainsi qu'à l'époque de Pline, la contrée des cataractes passait de nouveau pour les *claustra romani Imperii*. Ptolémée (3) même, le plus savant des géographes égyptiens, est très incertain sur les contrées nubiennes au-delà de cette limite. A l'exception de quelques campagnes heureuses entreprises par les Romains contre les Blemmyes, leurs voisins, au-delà des cataractes, et auxquelles on pourrait peut-être opposer un nombre égal de défaites, les choses en restèrent au même point jusqu'aux empereurs Probus et Dioclétien; ce dernier, comme nous l'avons vu plus haut, essaya d'établir une colonie nubienne près des cataractes du Nil, pour servir de boulevart contre ses ennemis du sud.

Plus tard, sous le règne de l'empereur Justinien, le nom des Nubiens voisins était presque entièrement inconnu; il avait disparu depuis les renseignemens historiques de Procope et de Cosmas. Cependant, les premières doctrines du christianisme, prêchées par des jacobites (suivant la Chronic) (4), commencèrent à cette

---

(1) Sam. Bacharti Geogr. Sacra in Opp., ed. Lugd. Bat., ed Tert. A. 1692, Pet. Villemandi, l. VI, c. 26, p. 263 a.

(2) Strabon, XVII, 820, éd. Tzsch., VI, p. 618, et Dio. Cass., l. LIV, 734, 54, éd. Reimar, in-fol., I, Hamb., 1750.

(3) Ptolem. Geogr., l. IV, c. 5, tab. III.

(4) Assemanni.

époque à se faire jour parmi ces peuples, le long de la vallée du Nil; car il paraît que l'Evangile, annoncé, prêché auparavant par Philippe au trésorier de la reine Candace (Actes des Apôtres, 8, 27) n'avait pas porté beaucoup de fruits. Les Arabes et l'islamisme pénétrèrent immédiatement après dans l'Egypte (639, p. C. n.), et la Nubie devint alors l'asile de tous les chrétiens qui purent échapper aux poursuites des incroyans de la vallée inférieure du Nil. Jamais aucun empereur grec, ni chrétien, ni idolâtre, n'avait pu obtenir la domination de la Nubie (1); de même aussi les Arabes ne purent jamais s'en rendre les maîtres. Suivant Eutychius-Alexandre, le christianisme se répandit alors généralement parmi les Nubiens; ils abandonnèrent le culte des idoles, et s'adonnèrent à la doctrine des Monophysites, qui, jusqu'alors prédominante en Egypte, réunit les chrétiens cophtes réfugiés et les Nubiens nouvellement convertis en une seule société chrétienne, comme nous le prouvent les nombreux prédicateurs, les monastères et les églises dont il est fait mention dans les *Actis Sanctorum*, le grand nombre d'anciens temples idolâtres, sur la rive droite du Nil, changés en églises chrétiennes, et toutes les inscriptions grecques et cophtes. (Nubiæ christiana Rudimenta, suivant Niebuhr) (2).

La Nubie, sans cesse entourée de toutes parts par les Musulmans, leur en défendit cependant l'entrée jusqu'à la fin du treizième siècle, époque où, après de longues attaques souvent réitérées, la capitale de la Nubie, Dongola, fut enfin prise par le sultan égyptien *Dhaher-Bibar*, et le royaume chrétien, avec son roi *Daoud* (David), rendu tributaire. Peu de temps après, la ville fut dévastée et presque entièrement détruite (674 et 689 de l'hégire, c'est-à-dire 1275 et 1290, p. Ch. n.) (3). C'est de cette époque que date la propagation des tribus de Bédouins arabes dans la Nubie. Ils purent d'autant plus facilement s'installer dans ce pays, que les indigènes, épuisés par les longues guerres de religion, se trouvaient loin de tout secours étranger.

Il n'est donc pas étonnant que nos sources soient si incomplètes sur ce pays, bien qu'une quantité de monumens témoignent de son antique splendeur. Jusqu'à présent, nous n'en connaissons pas en-

(1) Th. Young's Observations on a fragment of a very ancient manuscript on Papyrus with Inscript. from Nubia, in Archæologia Britannica. Lond., 1819, XIX, p. 157.

(2) A.-B.-G. Niebuhr Inscriptiones Nubienses, Commentatio lecta in conventu Academiæ Archæologia, etc. Romæ, in-4, 1820, p. 19.

(3) Sélim-el-Assouany, d'après Macrizi, dans Burckhardt, App., III, p. 540; dans Quatremère, Mém., II, p. 98.

core, comme dans le Habesch, les annales indigènes; et, si l'on excepte quelques martyrologies et quelques légendes, les auteurs chrétiens, avant la renaissance des sciences, ne parvinrent jamais à nous faire connaître les Nubiens. Les Arabes et les Egyptiens auraient seuls pu nous donner quelques notions sur l'histoire et la géographie de la Nubie, si leur position politique et religieuse vis-à-vis de ce peuple ne les en eût empêchés. Ce que *Ebn Haukal* (an 950), *Abd-Allatif* (1225), *Ebn Batuta* (1352) et d'autres nous en rapportent, n'est par conséquent pas très important; cependant leurs observations méritent d'être prises en considération. *Edrisi* (1150), appelé *Geographus Nubiensis*, bien qu'il ne soit pas né en Nubie, ne peut nous en dire davantage sur sa prétendue patrie. Macrizi (1440), le premier, fit une exception à la règle générale; il eut l'avantage de pouvoir faire usage des écrits d'un certain indigène d'Assuan, qui, à ce qu'il paraît, connaissait exactement l'histoire de ses voisins du sud (peut-être par des annales nubiennes?). Malheureusement, il ne nous est resté de ces ouvrages nubiens que ce qu'en a extrait Macrizi. C'est avec lui que commence la série des nouveaux auteurs sur la Nubie, dont nous allons examiner les travaux.

1. *Ibn Sélim-el-Assouany* (962 après J.-C.).

Il écrivit un ouvrage sur Nuba, Mokra, Aloa et Bedja. Burckhardt l'entendit citer (2) aux habitans d'Assuan et de Derr, en Nubie; mais il ne parvint jamais à se le procurer. L'auteur nous est absolument inconnu. Suivant ce qu'il rapporte lui-même (3), il fut envoyé, l'an 351 de l'hégire (962 après J.-C.), par le sultan d'Egypte, au roi nubien Kirky (Cyriacus), à Dongola, pour l'engager à se convertir à l'islamisme, ce qui occasiona une querelle théologique. Son livre contient, suivant l'opinion de Burckhardt, les meilleurs et les plus riches documens sur la Nubie. Macrizi n'en fit usage que long-temps après. Né en 1397, à Balbek, il n'écrivit son ouvrage, *El-Khetat*, où sont contenus les extraits d'Ibn Sélim, que vers le milieu du quinzième siècle. Quatremère (4) fit connaître l'ouvrage d'Ibn Sélim en Europe, en le traduisant le premier des manuscrits de la Bibliothèque de Paris. Burckhardt les publia plus tard, d'après trois excel-

---

(1) Edrisi, Africa, cur. M. Hartmann, ed. alt., 1796, Gotting., in-4°.

(2) Burckhardt, Trav., App., III, p. 493.

(3) Quatremère, II, p. 81.

(4) Quatremère, Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte, etc., dans les Mémoires sur la Nubie, II, etc. Paris, 1811, in-8°.

lens manuscrits qu'il eut l'occasion de collationner au Caire (1816) (1) Nous désignerons, par la suite, les variantes des noms et des dates, suivant les différens rédacteurs, par un Q ou un B. Le texte de Macrizi sera cité sous le nom d'*Ibn Sélim*, afin de distinguer autant que possible les observations du rédacteur arabe, français et allemand.

2. *Ch.-S. Poncet*, *Relation abrégée d'un Voyage en Ethiopie*, 1698-1700; dans les *Lettres édifiantes*, IV, *Rec. Paris*, 1713.

Poncet, médecin français, appelé à la cour du roi de Habesch avec le père F. Xavier de Brévedent, se rendit (1698), avec la caravane de Sennaar, par les oasis et la Nubie, à Sennaar et de là, à Goudar. Il prit ainsi sa route le long du bord occidental du Nil, tandis qu'aujourd'hui on suit celle qui longe la rive orientale. Poncet fut le seul Européen qui ait vu de ses propres yeux la capitale de la Nubie, Dongolah. Dans ces derniers temps, elle fut de nouveau visitée par Cailleaud (au mois de janvier 1821), après l'expulsion des Mameloucks. Nous déplorons que la description de Poncet soit si courte et si incomplète; cependant il faut plutôt en faire le reproche aux éditeurs des *Lettres édifiantes*, qu'au voyageur, qui, ami et contemporain de Tournefort, a certainement dû écrire et observer avec la même intelligence.

3. *Fr.-L. Norden*, *Voyage d'Egypte et de Nubie*. *Copenhague*, 1755, in-fol., II, *et la nouvelle édition de L. Langlès, avec notes et additions*, III, vol. 4.

Norden, né à Gluckstadt, dans le Holstein, fut envoyé par le roi de Danemarck en Egypte, pour tenter la navigation du Nil. Le premier, il nous a de nouveau fait connaître la vallée inférieure du Nil de Nubie et les merveilles de sa colossale architecture. Son voyage ne s'étendit pas au-delà de Derr. Forcé de rester toujours sur le Nil, il ne put rapporter de son expédition que des dessins pris sur le fleuve, mais qui cependant frayèrent une nouvelle voie à la géographie. Ses renseignemens sur la Nubie sont contenus dans le VIIe volume de son ouvrage, p. 194-238.

4. *J. Bruce Travels to discover the Source of the Nile. Sec. edit. Edinburg*, 1805, in-8°, VIII (1770).

Cet ouvrage, que nous avons déjà souvent mentionné plus haut (voyez 1er vol.), contient, dans le sixième volume, le retour de Bruce, de Sennaar aux cataractes d'Assuan, par le désert de Nubie (p. 412-

(1) Burckhardt, Trav., App., III.

510). Jusqu'à présent, il a toujours été considéré comme la principale source pour la géographie de la Nubie, et cependant la partie la plus importante de ce pays, la vallée du Nil, n'y est pas du tout mentionnée.

5. *Thom. Legh Narrative of a Journey in Egypt and the country beyond the Cataracts. Lond.*, 1816, in-4°.

A l'exception de quelques excursions insignifiantes faites par les Français dans les environs des cataractes du Nil, pendant leur séjour en Egypte, aucun d'eux ne pénétra jusque dans la Nubie; il aurait été dangereux de s'y hasarder, attendu que les Berbères, leurs ennemis acharnés, employaient tous les moyens pour les éloigner de leurs frontières. L'Egypte étant retombée au pouvoir des pachas de la Porte, par suite des victoires des Anglais sur les Français, les persécutions commencèrent de toutes parts contre les beys Mameloucks, qui, jusque-là, avaient exercé une domination purement aristocratique sur l'Egypte. En partie corrompus par les pachas de la Porte, en partie assassinés ou faits prisonniers, ils se retirèrent, avec leurs Mameloucks, dans la Haute-Egypte, et ensuite au-delà des cataractes de la Nubie. C'est alors que se renouvelèrent annuellement les excursions désastreuses qui fermèrent la Nubie à tous les étrangers, et en firent, pour ainsi dire, un champ de bataille et de brigandage.

Enfin, Mohamed-Ali-Pacha triompha victorieusement des beys de la Basse-Egypte (1810), extermina ceux de l'Egypte supérieure et de la Nubie méridionale, battit les autres, près d'Ibrim, en 1812, et les força à chercher leur salut dans la Nubie supérieure; la paix se consolida alors dans la Nubie septentrionale, et, dès ce moment, on vit des Anglais, des Allemands, des Italiens et des Français, se porter dans ces contrées pour y faire des découvertes géographiques et archéologiques. La protection que Mohamed-Ali-Pacha et son fils Ibrahim-Pacha accordent à tous les voyageurs européens sur les bords du Nil, a déjà fait faire les plus beaux progrès aux sciences, et nous promet d'heureux succès pour l'avenir. Hamilton avait exploré les ruines de la Haute-Egypte. Arrivé aux cataractes du Nil, fut arrêté dans ses voyages par Elfi-Bey (1), qui l'empêcha de pénétrer plus avant dans la Nubie; cependant, il arriva avec Leake jusqu'à Debod, où il copia une inscription. Th. Legh, que la peste avait chassé des côtes du Levant dans l'intérieur du pays, pénétra en Nubie au commencement de 1813. Il s'avança jusqu'à Ibrim, situé au 23° 30' lat. nord (qu'il reconnut pour le *Premis* des anciens,

(1) Th. Legh, Narrat., p. 47.

dans le pays des Blemmyes), par conséquent, plus loin que Fr. Norden. Legh était accompagné de Ch. Smelt et d'un Américain, Barthod. Le dernier avant-poste des Turcs se trouvait placé près d'Esné. *Syène* était le siége d'un gouverneur arabe, parce que les Turcs n'attachaient aucun prix à la possession du désert. Les Nubiens, ennemis acharnés des Mameloucks, s'entendaient, à cette époque, avec les troupes turques; Legh et ses compagnons tirèrent parti de leur bonne intelligence pour entreprendre leur expédition en Nubie, qui, quoique de peu de durée (du 13 Février jusqu'au commencement d'Avril 1813), fut cependant couronnée du plus heureux succès; s'embarquant sur le Nil, il franchit, en cinq jours, dans une barque à un seul mât, un espace d'un degré et demi, jusqu'à Sibhoi (Seboua). De là, il alla par terre, en deux jours, au pays d'Ibrim, où des circonstances imprévues le forcèrent à rebrousser chemin. La description de son voyage est rapportée au chapitre second de son ouvrage (page 57-99). Ce récit simple et fidèle de tous les faits qu'il a observés est surtout important, comme le premier document authentique qui ait paru sur ces contrées africaines.

6. *John Lewis Burckhardt Travels, in Nubia published by the Association for promoting the Discovery of the Interior of Africa. Lond.*, in-4°, 1819.

A la même époque que les voyageurs précédens, Burckhardt entreprit la tâche pénible d'ouvrir de nouveau l'entrée de la Nubie aux Européens. Il rencontra Legh et ses compagnons près de Sibhoi (Wady-Seboua), le 28 Février 1813, au moment où ils s'en retournaient de leur expédition (1). Burckhardt poursuivit, avec une persévérance digne de fixer l'admiration de tous les contemporains, le plan qu'il s'était proposé; bravant tous les dangers et toutes les privations, il parcourut trois fois, toujours dans des directions opposées, les plaines de la Nubie, et pénétra plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs dans ces contrées inconnues. Doué d'une haute intelligence, il nous a encore communiqué, avant sa mort, avec une clarté, une précision et une briéveté admirables, cette quantité de faits et de phénomènes qu'il vit et observa pendant toute la durée de son voyage. Ce n'est pas sans raison qu'on lui attribue la gloire d'avoir découvert une seconde fois la Nubie; car il nous a transmis des relations également précieuses sur le pays, la nature et l'homme,

(1) Burckhardt, Trav., p. 14; Life, p. XLIX; et Legh, Narrat., p. 11.

comme sur les monumens et les langues, dont il possédait une parfaite connaissance. Il mourut, victime de ses recherches pour le bien de l'humanité, au mois d'Octobre 1817.

Dans un premier voyage en Nubie (1813) (*Journey along the banks of the Nile from Assouan to Mahass, on the frontiers of Dongola*, p. 1-161), Burckhardt, arrivé à Assouan, traversa par terre, le long du Nil, la Haute et la Basse-Nubie, jusqu'à Tinareh, principal fort du pays de Mahass, situé au 20° latitude nord et à deux journées et demie de la frontière septentrionale des Mameloucks de Dongolah. Il parcourut tout cet espace en dix-huit jours (du 22 Février jusqu'au 13 Mars), ce qui fait, en calculant que les chameaux franchissent un espace de six milles géographiques en dix heures, une distance de 86-90 milles géographiques (430-450 milles anglais). Il mit dix-sept jours pour s'en retourner de Tinareh à Assouan, ne se reposa qu'un demi-jour à Derr. Il devait hâter ainsi sa marche, pour éviter tous les dangers auxquels il aurait été exposé, s'il eût séjourné plus long-temps dans ces terres inconnues ; il était surtout important qu'il n'excitât pas la cupidité des indigènes, aussi s'étudia-t-il à simplifier ses besoins avec un rare dévouement. Burckhardt se mit en route (1) avec deux dromadaires et un guide, vêtu d'un simple habit bleu sans bagage et sans marchandises, n'ayant en tout que huit dollars dans sa poche, et encore il en rapporta trois. Il avait ainsi parcouru, avec cinq dollars, un espace de 450 milles anglais; ses frais de voyage, y compris, avec l'achat des chameaux, le salaire du guide et les présens qu'il fut obligé de faire çà et là, ne s'élevèrent en tout qu'à la somme de quinze livres sterling. Nous devons observer toutefois que dans ce pays, le prix de l'argent est presque inconnu en certains endroits. Burckhardt suivit d'abord la rive orientale du Nil, et s'en retourna sur la rive occidentale, de sorte que, dans l'espace qu'il parcourut, aucun lieu ne lui resta inconnu sur les bords du Nil.

L'année d'ensuite (1814), Burckhardt entreprit son second voyage en Nubie (*Descriptions of a Journey from upper Egypt through the Deserts of Nubia to Berber and Suakim, and from thence to Djidda in Arabia*, p. 163-474). Il se mit en route à Daraou, et, se dirigeant vers le sud, il traversa le désert de la Nubie orientale, jusqu'à l'Atbara, sur la grande route des caravanes, qui conduit à la mer Rouge. Les résultats de ce voyage sont contenus dans le chapitre précédent.

Burckhardt nous a communiqué des renseignemens précieux sur les différentes races de la Nubie et sur leurs langues, sur les rives

(1) Burckhardt, Trav., p. 3.

du Nil et sur les ruines qui les bordent; plusieurs d'entre elles ont même été dessinées par ce savant voyageur. Sachant qu'il possédait au plus haut degré la connaissance de l'arabe, nous le suivrons de préférence dans l'orthographe des noms.

7. *H. Light Travels in Egypt, Nubia, Holy-Land, Mount Libanon and Cyprus in the year* 1814. *London*, in-4°, 1818.

Le capitaine d'artillerie anglaise, Henri Light, visita la Nubie septentrionale en 1814; son voyage ne fut que de très courte durée. Il s'embarqua, le 10 Mai, à Assouan, pour remonter le Nil; mais il n'arriva pas plus loin que Th. Legh, c'est-à-dire jusqu'à Ibrim, où la chaleur presque insupportable du climat le força de rebrousser chemin. Ce voyageur a surtout le mérite d'avoir décrit avec une rare précision et beaucoup de clarté les anciens monumens d'architecture. Ses observations, recueillies dans les Mémoires de Walpole (1), ainsi que *dans ses Voyages*, p. 55-100, méritent la préférence sur celles de Legh, en ce qu'elles sont accompagnées de dix planches parfaitement gravées, représentant les principaux temples nubiens. Les planches de Norden, auxquelles nous ne contestons nullement leur mérite, sont, en comparaison de celles-ci, moins des dessins de monumens que des esquisses légèrement tracées. Le capitaine Light recueillit aussi plusieurs inscriptions, que le docteur Young a enrichies de lumineuses interprétations.

8. *G. Belzoni*, *Voyages en Egypte et en Nubie*, *contenant le récit des recherches et découvertes archéologiques*, *etc.*, *trad. de l'anglais*, *par G.-B. Depping*. *Paris*, 1821, II, p. 8.

Belzoni, natif de Padoue, commença ses voyages en Egypte et en Nubie immédiatement après ses prédécesseurs, Burckhardt, Young, etc. (de 1815 à 1819). Il poursuivit, dans ces pays inhospitaliers, avec un zèle infatigable, les recherches archéologiques commencées par son ami Burckhardt, et il eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés du plus heureux succès. Les relations de ses voyages et les découvertes importantes qu'il fit, sont recueillies dans son ouvrage, publié en anglais, qu'il enrichit d'un superbe atlas.

Belzoni fit deux voyages sur le Nil. S'embarquant à Assouan, il remonta chaque fois le fleuve jusqu'en Nubie. Son intention était surtout de déterrer le temple d'*Ebsambal* (*Ybsamboul*, selon

(1) Rob. Walpoles Memoirs. London, 1818, p. 407-430.

Belzoni), caché sous les montagnes de sable mouvant, et de dévoiler ses mystères aux yeux de l'Europe.

Premier Voyage de Belzoni en Nubie, depuis Assouan jusqu'à la seconde cataracte du Nil, près de Wady-Halfa (1816, dans ses Voyages, I, p. 104-173).

Vers la fin du mois d'Août, l'intrépide voyageur s'embarqua avec sa femme, qu'il avait amenée avec lui, et remonta le Nil jusqu'aux fameuses ruines du temple d'Ebsambal (1), que Burckhardt le premier avait découvertes et décrites comme dignes de figurer parmi les plus beaux monumens de sculpture et d'architecture de l'époque glorieuse des Egyptiens. Belzoni, à son grand désappointement, ne put trouver des ouvriers pour les travaux qu'il se proposait d'entreprendre. Il s'empressa donc de donner aux Nubiens une idée de la valeur de l'argent qu'il leur offrait en récompense de leur travail. A peine eut-il réussi à s'entendre avec eux, qu'il leur fut défendu de travailler. Il fallait maintenant qu'il cherchât à attirer dans ses intérêts le souverain du pays, Daoud Caschef (2), et qu'il obtînt, en outre, l'approbation du père de ce dernier, Husseim Caschef, qui résidait à Eschké, dans la contrée la plus fertile de la Nubie. Il continua donc sa route dans l'intérieur de la Nubie, et se procura enfin la permission de déterrer les ruines du temple, à condition qu'il partagerait avec le Caschef les trésors en or qu'il y trouverait, mais non pas les pierres précieuses, qui devaient être sa propriété. Belzoni poursuivit en même temps sa route jusqu'aux entonnoirs de la seconde cataracte du Nil, près de Wady-Halfa (3), plus loin qu'aucun Européen n'avait pénétré jusqu'alors. Il n'est même pas probable qu'aucun des habitans de la vallée se soit jamais hasardé jusque-là. De retour aux ruines du temple d'Ebsambal, quarante des indigènes commencèrent à exhumer l'immense édifice. Bientôt les collines de sable avaient diminué de vingt pieds, et l'on vit la tête et les épaules du colosse, placé à l'entrée méridionale, percer les masses qui l'entouraient. Cependant le temps et l'argent touchaient à leur fin. Belzoni prit copie de tout ce que l'on pouvait apercevoir du temple, et s'en retourna en toute hâte à Assouan, et de là en Egypte, promettant aux Nubiens émerveillés de revenir bientôt. Jamais voyageur n'a mieux que lui possédé le talent de vivre avec des peuples grossiers, et surtout de les faire servir à l'accomplissement de ses projets.

(1) Burckhardt, Trav., p. 88, 91.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 131.

(3) Ibid., I, p. 141.

Second Voyage de Belzoni (1817) (1) *à Ebsambal.*

Le but de ce voyage était de terminer l'excavation commencée. Les capitaines Irby, Mangles, Beachey, accompagnés de deux domestiques, d'un soldat turc, de cinq matelots et de trois mousses, se réunirent pour prendre part à cette pénible et grande entreprise. Les nombreuses relations dans lesquelles cette expédition entra avec les indigènes, servirent, plus que tous les voyages précédens, à nous donner une juste idée du peuple nubien. Après de longs et pénibles travaux, on atteignit enfin le but du voyage. L'entrée du temple, taillée dans le roc, fut délivrée des trois collines de sable qui la couvraient; le 1er Août, on trouva la porte et l'entrée qui conduisent dans les portiques de cet énorme temple de rocher, dans lequel aucun être vivant n'avait encore pénétré depuis la plus haute antiquité. Le sanctuaire intérieur était parfaitement conservé, les sculptures et les nombreuses peintures aussi fraîches que si elles eussent été terminées la veille; deux grandes salles avec leurs colonnes, et douze appartemens de moyenne grandeur, avec tous leurs ornemens, remplirent les spectateurs d'un enthousiasme indicible, et les transportèrent dans l'histoire des siècles disparus. La grande chaleur de l'intérieur de l'édifice, produite par le désert de sable qui le recouvrait, et l'humidité qui tombait des voûtes, empêchèrent, pour cette fois, les voyageurs de copier la forme et les peintures du temple. Néanmoins, on tira de l'intérieur de riches sources pour l'archéologie. Burckhardt, Belzoni, et surtout le colonel Straton (2), qui, peu de temps après, mesura tout l'édifice et en traça le plan avec la plus grande précision, nous ont communiqué des descriptions très exactes sur ce monument nubien, qu'on croit être un des plus méridionaux de l'Afrique septentrionale. Il est évident que les entreprises de Belzoni ont jeté un grand jour sur l'antiquité des Nubiens, en même temps qu'elles furent d'un immense avantage pour ce peuple, qui, par ses relations avec les Européens, s'habitua au travail, et apprit ainsi à connaître tous les avantages qui en découlent.

9. *A.-B.-G. Niebuhr Inscriptiones Nubienses, commentatio lecta in conventi Academiæ Archæologiæ, a. D. VI, Kal. Aug., Romæ*, 1820, *in*-4°.

Cette dissertation, comme tous les ouvrages de ce célèbre auteur, contient un trésor d'observations et de recherches érudites sur

---

(1) Belzoni, Voy., I, p. 323-350.

(2) Lieutnt. col. Straton, Account of the subterranean Temple of Ybsambal, in Edinb. Phil. Journ. Vol. III, p. 62, avec Tables.

l'histoire des Nubiens, et en particulier des Blemmyes; nous y trouvons aussi des indications importantes pour l'intelligence d'une inscription grecque trouvée sur une colonne du temple du grand Kalabsché (1) en Nubie, et dont l'architecte Gau et l'Ecossais David Bailie nous ont donné les premières copies. Nous espérons que, de même que l'Egypte, la Nubie sera, de plus en plus, un sujet d'études sérieuses pour les antiquaires, les historiens et les philologues de notre siècle.

10. *Th. Young's Observations on a Fragment of a very ancient Manuscript on Papyrus, with Inscriptions from Nubia in Archælogia Britannica. Lond.*, 1819, *vol. XIX*, *p.* 157.

Cet auteur, qui s'occupe exclusivement à déchiffrer les hiéroglyphes de l'Egypte et de la Nubie, a le mérite d'avoir enrichi de ses lumineuses interprétations les inscriptions de Kalabsché, copiées par le capitaine Leght.

11. *Cailleaud, Voyages en Nubie, surtout à Dongolah* (1821).

Suivant l'exemple des Anglais, un certain nombre de Français entreprirent, à la même époque que Bankes, Buckingham, Beachey, Slowman, Bailie, un voyage dans la Haute-Egypte et la Nubie. Cailleaud, élève de Hauy en minéralogie, était joaillier de sa profession. Après avoir fait sa fortune au service de Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, il commença ses voyages sous la protection du gouvernement turc, et fit plusieurs découvertes importantes, tant dans la partie orientale que dans la partie occidentale de l'Egypte. Nous lui sommes, entre autres, redevables d'avoir retrouvé les mines d'émeraude des anciens. Les Turcs ayant détruit, en 1820, l'état des Mameloucks dans la Haute-Nubie, Cailleaud pénétra, au mois de Janvier 1821, avec l'armée victorieuse, jusqu'à Dongolah, l'ancienne capitale de la Nubie, qu'aucun Européen n'avait visitée depuis Poncet (1700). Ses relations, envoyées (2) à M. Jomard, alors rédacteur de la *Description de l'Egypte*, nous prouvent que la Haute-Nubie est également riche en monumens colossaux d'antique architecture, tels que nous ne les trouvons jusqu'à présent que dans l'ancienne Thébaïde.

---

(1) Burckhardt, Travels, p. 10.

(2) Cailleaud, Lettre de Dongolah, 14 Janvier 1821, publiée par Jomard, dans Verneur, Journal de Voyages, n° 33, 1821, p. 127.

12. *Cartes de la Nubie.*

D'après ce que nous venons de voir, il n'est guère possible jusqu'à présent d'avoir une carte de la Nubie. Tous les dessins que nous possédons ne sont que des essais plus ou moins incomplets. Pour être exacte, la carte de la Nubie doit nécessairement partir du Nil. Celle de Bruce a été jusqu'ici la plus généralement répandue; mais Bruce n'avait vu le Nil de Nubie que près de Syène et dans le Berber; il ne connaissait pas la grande courbe de son cours vers l'ouest, qui était encore, pour les Européens, dans une profonde obscurité. Il n'est donc pas étonnant que, dans l'expédition contre les Mameloucks de Dongola, les officiers français de la suite de Méhémet-Ali-Pacha, entre autres Cailleaud, aient trouvé le dessin du cours du Nil entièrement faux. Le capitaine *Norden* fit le premier essai d'une carte du Nil, dans la Nubie septentrionale; il la divisa en cinq feuilles (1), qui comprennent le cours du fleuve jusqu'à Derr, espace qu'il avait lui-même parcouru. Peu de temps après, parut la première carte rectifiée du cours du Nil jusqu'à Ibrim : *Map of the Nile from the Cataracts to Ibrim*, *by Th. Legh and Ch. Smelt. Lond.*, 1813. La carte de Light, de 1814, ne contient que peu de corrections. Le travail le plus complet, dans ce genre, est, sans contredit, la carte de Leake, d'après les voyages de Burckhardt : *Map of the Course of the Nile from Assouan to Dongolah*, *by W.-M. Leake.*

Les Grecs et les Romains ne connaissaient la Nubie qu'imparfaitement; leurs relations sur ce pays sont tellement remplies de lacunes et de contradictions, qu'il serait impossible d'en dessiner une carte. L'*Itinerarium Antonini* nous présente, le premier, un peu de suite dans la succession des noms et des stations qu'il mentionne au-dessus de Philœ. « On compte nous dit-il : 1° de *Syène* à *Parembole*, XVI millia passuum; — 2° à *Tzitzi*, II millia passuum; — 3° à *Taphis*, XIV; — 4° à *Talmis*, VIII; — 5° à *Tutzis*, XX; — 6° à *Pselcis*, XII; — 7° à *Corti*, IV; — 8° à *Hiero-Sycaminon*, IV. » Dans les cartes nouvelles, tous ces endroits, surtout Tafa et Corti, sont compris dans le même district, qui s'appelle, à cause de son étendue en longueur, *Dodeca-Schœnus*. Or, suivant le calcul de Leake, douze *schœnus* équivalent en effet à la distance d'Assouan à Wady-Maharraka, en admettant, avec Strabon (XVI, p. 804) (2), d'après Artemidor, 1 schœnus de Thèbes = 60 stades et le mille anglais = 8 stades 1/2. *Hyero-Sycaminon* (c'est-à-dire *Sacra-Morus*,

(1) Norden, Voy., Tab. CXLV, CXLIX, CLIII, CLVI, CLVIII.
(2) Strabon, édit. Tzsch., VI, p. 549.

ou le Saint-Sycomore) serait ainsi situé près des ruines du temple et du portique (*Uffeduni*, suivant Light) (1), que Burckhardt (2) a décrites en détail, sans toutefois leur donner un nom particulier. Cet illustre voyageur les rencontra au pied septentrional du mont Oellaky (3), que nous croyons devoir considérer comme la limite naturelle du Dodeca-Schœnus. C'est dans ces contrées que fut organisée, sous César-Auguste (732 p. V. c., ou 22 avant J.-C.), l'expédition du préfet égyptien Petronius, qui partit de *Pselcis* pour aller combattre l'armée de la reine Candace. De Pselcis, Petronius se rendit à Primis (aujourd'hui Ibrim), et prit ensuite *Napata* (Tanape, τὴν Τανάπην τὸ βασίλειον, suivant Dion Cassius) (4), située dans le voisinage d'une forteresse où résidait la reine ennemie. Nous n'avons presque aucune connaissance de la situation de cette Napata, qui était la résidence habituelle de Candace. Selon Pline (5), il faudrait la placer bien loin au sud. Il évalue, d'après l'itinéraire de Néron, la distance de Syène à *Hiero-Sycaminon* à 54 millia passuum; celle de Syène à Napata, au contraire, à 500 millia passuum. Il y a, en tout cas, erreur dans cette indication de l'historien romain; car, d'après lui, Petronius aurait pénétré encore bien plus loin, c'est-à-dire jusqu'à la distance de 970 milles romains; voyage immense, qui aurait conduit l'armée romaine par-dessus l'Astaboras et jusqu'au-delà de Méroé, dont il n'est cependant nulle part fait mention. En ne suivant que la narration simple et claire de Strabon (6), avec laquelle Dion Cassius est parfaitement d'accord, il paraît, au contraire, que cette résidence (Nepata) n'était rien moins que la capitale de Méroé; elle n'aurait été située qu'à quelques milles, au sud, de Premis (Primis, Ibrim), à peu près là où se trouvent aujourd'hui les ruines d'Ebsambal. Strabon ne mentionne aucun endroit entre Premis et Napata; il ne parle pas non plus de cette prétendue grande distance qui les sépare, et dit seulement que Petronius s'étant dirigé de Premis sur Napata, prit cette ville, et y laissa une garnison, dernier avant-poste des Romains dans cette contrée. « De Napata, poursuit l'historien, Petronius s'en retourna, avec son butin et ses prisonniers, en Egypte, parce que, plus loin, les bords du Nil étaient impraticables (δύσοδα κρίνας τὰ προσωτέρω). » En effet, c'est au sud d'Ebsambal que commencent les rochers arides et inabordables du Nil, le *Batn-*

(1) Light, Trav., Tab. ad., p. 89.
(2) Burckhardt, Trav., p. 100.
(3) Ibid., p. 14.
(4) Dio Cass., l. LIV, p. 734.
(5) Plin., Hist. nat., VI, 29, ed. Hard., c. 35.
(6) Strabon, l. XVII, 820, ed. Tzsch, VI, p. 618.

el-Hadjar (1), appelés *Mak* (2) dans Ibn Sélim. C'est le pays de montagnes des secondes cataractes, dont Burckhardt nous a fait une description si exacte et si vraie. Les motifs que Strabon allègue pour la retraite de Petronius avec son armée, ne peuvent, d'aucune manière, s'appliquer au fertile pays du sud, à l'antique Méroé. Nous supposons, au contraire, que les Romains, sous la conduite de Petronius, ne pénétrèrent pas jusqu'au-delà des secondes cataractes, attendu que le pays situé au nord de ces cataractes servait de défense naturelle à la préfecture égyptienne; d'ailleurs, une expédition dans les contrés méridionales, vers Méroé, aurait exigé une campagne de longue durée, et il est probable qu'on en eût fait plus de bruit.

La Napata de Pline (située, suivant le rapport des explorateurs de l'empereur Néron, à 511 milles romains au sud de Syène, tandis que Méroé n'en est qu'à 360) diffère, selon notre opinion, entièrement de la Napata de Strabon, dont Petronius, préfet d'Egypte, fit la conquête. Nous les considérons toutes deux comme les résidences d'une reine Candace, l'une au sud et l'autre au nord, et regardons le nom de Napata comme une appellation commune à plusieurs résidences. Les stations conduisant à ce Napata septentrional (de *Pselcis*, par *Primin*, *Aboccin*, *Phthurin*, *Cambusin*, *Attevan*, *Stadisin*, aux cataractes) diffèrent, même de l'aveu de Pline, entièrement de celles que citent les explorateurs de Néron (*Hiero-Sycaminon*, *Tama*, *Evonomiton*, *Acinam*, *Pitaran*, *Tegedum*, *Napata*), qui ne font pas même mention des avant-postes romains de Premis. Ne sachant pas jusqu'où l'empire de Méroé, alors déjà très affaibli, s'étendait au nord, nous ne déciderons pas si la reine Candace, dont Petronius battit l'armée dans la Napata septentrionale, est, ou non, identique avec cette Candace dont parlent les explorateurs de Néron. Cependant, suivant Eusèbe (3), le nom de Candace était, depuis Alexandre-le-Grand (4), un titre commun à toutes les reines de Nubie, tout comme, de nos jours encore, les vingt petits rois qui règnent dans ces contrées portent chacun le nom de *Meck* (voyez plus haut). Strabon et Pline nous rapportent la même chose des contemporains des premiers empereurs (*Regnare in insula Meroë fœminam Candacen quod nomen multis jam annis ad reginas transiit*) (5). Les titres inhérens au grand empire passèrent ainsi peu à peu aux reines des petits états qui s'élevèrent des débris du colosse détruit.

---

(1) Burckhardt, Trav., p. 39, 41.
(2) Ibid., App., III, p. 494.
(3) Eusebius Histor. Eccles., l. II, 1. c. l. 27.
(4) Tzetzes Chil. ad III, p. 885.
(5) Actes des Apôtres, 8, 27. — Pline, VI, p. 35.

Des matériaux très importans pour une carte de la Nubie se trouvent réunis dans un ouvrage du savant géographe danois, Malte-Brun (1), destiné à faciliter l'étude des découvertes de Burckhardt; mais enrichi d'une quantité d'observations dont nous nous félicitons de pouvoir faire usage.

A partir de Berber, le Nil se détourne à l'ouest, et forme une courbe immense, plus grande qu'elle n'a été jusqu'alors dessinée sur nos cartes.

La vallée du Nil, de Berber à Dongola, qui forme environ le tiers de cette courbe du fleuve, n'a encore été visitée par aucun Européen. Le second tiers, qui commence au-dessous de l'île Moscho, avec le pays Dar-Mahass, n'a été parcouru et décrit que par Burkhardt, et probablement aussi par Cailleaud. Dans le Dar-Mahass, le lit du fleuve est de nouveau rétréci par des montagnes de rochers qui couvrent tout le Batn-el-Hadjar, ou le pays des rochers, et s'étendent jusqu'aux cataractes de *Wady-Halfa*, et jusqu'à Ebsambal, au nord. La troisième partie de ce cours du Nil à travers la Nubie commence aux cataractes de Wady-Halfa, les prétendues secondes grandes cataractes du Nil, et s'étend jusqu'aux frontières de l'Egypte ou jusqu'aux prétendues premières grandes cataractes d'Assouan; c'est la partie la mieux connue de la Nubie.

La nature elle-même a marqué la division du fleuve en trois parties, par de grandes et de petites cataractes, qui sont toutes des rapides, à travers lesquels le fleuve se précipite toujours d'un gradin supérieur dans un gradin inférieur. Nous allons les réunir ici sous un même coup d'œil, afin de nous orienter, avec plus de précision, sur le cours du Grand-Fleuve.

---

(1) Tableau de la Nubie, d'après les Voyages de M. Burckhardt, dans les Nouvelles Annales des Voyages. Paris, 1820, V, p. 356-446, et VI, p. 241-331.

Première cataracte du Nil en Nubie (1).

Le Nil doit former des rapides entre *Shendy* et *Damer*, comme près d'Assouan, à l'entrée de l'Egypte.

Seconde Cataracte.

On trouve, au-dessous de Berber, dans le pays des Arabes *Rebatat*, une seconde cataracte plus grande et plus impétueuse, que Bruce cite sous le nom de *Takaki.*

Troisième Cataracte.

Au-dessous de Dongola et de l'île de Moscho, commence, à la frontière septentrionale de Dongola, une vraie *contrée de cataractes.* On trouve les premiers rapides dans le Dar-Mahass, près du village Koké, situé dans le voisinage de Tinarch, lieu jusqu'où s'est avancé Burckhardt.

A partir de là, se succèdent, presque sans interruption, six différentes cataractes décrites par Burckhardt. Elles sont situées l'une près de l'autre, à travers tout le pays de Batn-el-Hadjar ; 4° près de la wady Dal ; 5° de la wady Lamoulé ; 5° de la wady Ambigo ; 6° au nord de la wady Seras ; 7° près de la wady Attyre, et enfin la neuvième, ou la grande cataracte de Wady-Halfa.

Le cours du Nil est tellement impétueux, dans toute son étendue, il est tellement embarrassé par des écueils et des rapides, que toute navigation est presque impossible ; elle ne peut avoir lieu que dans les grandes eaux, et encore présente-t-elle alors d'immenses difficultés. La dernière était la seule connue jusqu'ici de toutes ces cataractes ; on lui donnait le nom de Jan-Adel ou Gianadel, mot qui est, chez les Arabes, l'appellation générale pour

---

(1) Burckhardt, Trav., p. 351.

les cataractes, comme Yellala sur le fleuve Congo. Les Arabes appellent encore les cataractes *Schellal*.

La dixième cataracte du Nil est la fameuse cataracte d'Assouan, à la frontière d'Egypte, ou la Schellal des Arabes. Déjà, Hérodote parle du fracas bruissant de ses eaux, qui a fait donner aux cataractes le nom de κατάδουποι.

La seconde, la troisième, la neuvième et la dixième de ces cataractes du Nil sont les plus grandes, et nous devons les considérer comme les limites naturelles des gradins du cours moyen du Nil, c'est-à-dire de *Sennaar*, *Dongola*, *Batn-el-Hadjar*, et de la Nubie. Nous étudierons plus en particulier les trois dernières.

1er Eclaircissement.

Second gradin du cours moyen, Mograt, Scheygya, Dongola.

Immédiatement au-dessus de Berber se trouve, dans la vallée du Nil, le petit royaume de Mograt (1) dont le chef est un Mek appelé Naym et redouté par ses brigandages. Le Mograt est situé à trois journées de marche de Berber, et le nom de la résidence, *Bedjan*, nous rappelle les anciens Bedjas. Peu de communications sont établies avec ce petit pays qui doit avoir été autrefois beaucoup plus important sous le nom de *Mokras* ou *Makorrah*. Ibn Sélim (2) comprend généralement parmi les Makorrah, les Nubiens du sud dont il fait descendre la race de deux frères venus de l'Yémen et appelés Nouba et Makorry (*Mokra*); d'autres lui donnent pour père un fils de Cham appelé Salha. Leur puissance s'étendait autrefois jusqu'à la frontière de l'Egypte; leur ville, appelée *Tafa* (*Jafah*

(1) Burckhardt, Trav., p. 68, 255.
(2) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 497.

par Quatremère) était située à un jour de marche d'Assouan. Burckhardt vit encore, sur son emplacement, des ruines d'habitations et de petits temples, et on trouve encore parmi les habitans quelques débris de familles chrétiennes. Autrefois, dit Ibn Sélim, ces Makorrah étaient tous chrétiens, comme les Nouba, et la ville de Dongola était la résidence de leur gouverneur; mais, séparés plus tard de toute communication avec les chrétiens, ils passèrent probablement à l'islamisme. Un roi de *Makouriah* se plaignit à Isaac (1), patriarche d'Alexandrie, de ce que le nombre de ses évêques n'était plus assez grand, parce que personne n'osait traverser la Mauritanie, et ce témoignage suffit pour prouver que les Makorrah furent autrefois chrétiens. On cite, dans les tables ecclésiastiques, Μακουρια, Νιμακκουριος (2), comme un des principaux diocèses de la Nubie; selon Bonjour et Wansleb, il avait sept évêchés sous sa dépendance : Korta, Ibrim, Bucoras, Douncola, Sai, Termus, Suenkur. Une tradition rapporte que Moïse détruisit la ville de Tafa lorsque les habitans étaient encore à *Sabir* et élevaient des idoles aux étoiles. On ne nous dit rien de plus du Mograt.

2. *Pays des Scheygya.*

Au-dessous de Mograt, à l'endroit où le Nil a pris entièrement son cours de l'est à l'ouest (3), habitent les *Arabes Scheygya* dont le pays s'étend des deux côtés du fleuve, dans une longueur de 35 à 40 lieues. Il est borné, à l'ouest du pays de Dongola, par une chaîne de monta-

(1) Vit. Patr. Isaac et Histor. Patriarch. Alexand., p. 178, dans Quatremère, II, p. 36.

(2) Bonjour, dans Monum. Æg. Bibl. Vaticanæ brevis exercit., p. 12.—Wansleben, Hist. Eccles. Alexand., p. 29, dans Quatremère, II, p. 36.

(3) Burckhardt, Trav., p. 68.

gnes rocheuses qui a deux lieues de largeur et s'avance jusqu'au Nil; cette contrée commence, à l'est au village de Dollago et finit du côté de Dongola, à la wady Gos. Les trois principaux lieux du pays, sont : *Koray*, *Kadjeba* et *Merawe* (sept journées de Damer et deux et demie de Dongola); cette dernière ville et son château révèlent, à notre grand étonnement, combien est grande la puissance des anciens noms qui savent se perpétuer et survivre à travers les métamorphoses du temps. Mais comment Méroé aurait-il pu être situé si au nord? Il est peu vraisemblable que ce soit ici l'antique ville des prêtres, et c'était plutôt une ville située à la frontière nord de l'empire sacerdotal. C'est ce que Malte-Brun a rendu probable en éclaircissant les données un peu obscures des cinq itinéraires cités par Pline (1), ceux d'*Aristocreon*, *Bion*, *Simonides*, *Basilis*, *Dalion*, contemporains de Ptolémée, et la relation postérieure de Sebosus qui vivait du temps d'Auguste. Ces cinq voyageurs disent que la distance de Syène à Méroé est de 1,250 milles romains; Lebosus de 1,675. Mais si on réduit la première somme en stades de 833 au degré, et la seconde en stades de 1,111 au degré, les deux sommes indiqueront la même distance (2). En comptant 1,350 milles romains le long du Nil, on arrivera à un point situé au sud du confluent du Nil bleu et du Nil blanc, à l'endroit où Burckhardt place le commencement de l'île Meroé, et Ibn Sélim celui de l'île Aloa (Olwa dans Abdallatif (3) et probablement *Halfa*, *Halfaia* de Bruce) ce point se trouverait donc ainsi dans l'emplacement de l'ancien empire sacerdotal de Méroé. Mais Eratosthènes ne donne que 625 et Artemidor 600 milles pour la même distance. Il est donc évident qu'ils n'ont pas voulu indi-

(1) Plinius, Hist. nat., VI, p. 35.

(2) Malte-Brun, Nouv. Annales, p. 371.

(3) Abdallalif, Relation de l'Egypte, par Silvestre de Sacy. Paris, 1810, p. 14.

quer l'éloignement de la capitale de Méroé, mais seulement celui d'une ville frontière, la plus septentrionale de cet état, et cette mesure correspond d'une manière étonnante à la position de cette Merawe dont le nom a excité aussi la la surprise de Burckhardt. Il serait à désirer qu'un voyageur pénétrât bientôt jusqu'à ce lieu remarquable afin de l'observer.

La vallée des Scheygya n'a nulle part plus d'une lieue et demie de largeur, les montagnes s'avancent jusqu'au fleuve et forment un grand nombre de petites cataractes. On n'y voit pas d'hippopotames, et il n'y a que très peu de crocodiles. Des bois d'acacias couronnent les rives du fleuve, mais les palmiers y sont rares encore. On cultive beaucoup le *dourrah* et le *dhokan*, et le pays est aussi peuplé que la partie la plus habitée de l'Egypte.

Les Scheygya ont en abondance du blé et des troupeaux, ils sont hospitaliers et vivent dans une complète indépendance. L'hôte est pour eux une personne sacrée. Ils ne parlent que l'arabe et ont un grand nombre de lettrés. Leurs écoles d'écriture à Merawe produisent des manuscrits plus beaux que ceux des écoles les plus fameuses du Caire. La jeunesse qui vient y chercher l'instruction reçoit gratuitement l'éducation des Ulemmas. Chaque Ulemma partage à ses parens les élèves qui lui arrivent, et ils sont ainsi entretenus, dans les familles, autant de temps que durent leurs études. Un grand nombre d'enfans viennent de *Dar-Mahass* et de Sukkot au-dessus de Dongola, aux écoles de Merawe, où ils passent ainsi dix ans et souvent plus. Les Ulemmas de Merawe jouissent d'une grande considération, et ils sont partout bien reçus dans leurs voyages; ils vont demander l'hospitalité dans les maisons des riches et apprennent à leurs enfans à lire et à écrire. Les marchands de Merawe (1) pénètrent jusque

(1) Burckhardt, Trav., p. 71.

dans le Dar-Four, le Sennaar, et à Suakim : ils exportent du blé en Arabie et mettent douze jours pour aller à Suakim.

Les guerriers Scheygya sont aussi bons cavaliers que les Mameloucks en Egypte ; ils montent des étalons de Dongola ; et, comme les Abyssiniens, ils ne mettent que le gros orteil dans l'étrier ; leurs selles ressemblent à celles des Abyssiniens. Ils portent tous des cuirasses qu'ils achètent à Suakim et à Sennaar ; ils combattent toujours à cheval et avec la lance, car ils n'ont pas encore d'armes à feu. Ils sont continuellement en guerre entre eux et étendent leurs brigandages jusqu'à Dongola, Dar-Four, et la wady Halfa. Les Scheygya sont le peuple le plus puissant au nord de Sennaar ; ils font descendre d'un ancêtre commun qu'ils appellent *Schayg* leurs quatre tribus qui se sont divisées en un grand nombre d'autres, par exemple, les tribus d'El-Hamdam, d'Essoleyman (Souleiman ; El-Amrab, Onyé, Zebeyr, Ménasyr, etc.)

Il y a quelque temps, ils avaient encore Dongola sous leur puissance et exigeaient un tribut de ses princes ; fatigués de leurs invasions et de leurs brigandages continuels, ces princes leur avaient cédé depuis long-temps la moitié de leurs revenus et vivaient, à cette condition, en paix avec eux. Lorsque les Mameloucks furent expulsés de l'Egypte, Mahmoud-el-Adelanab (1), chef des Scheygya, leur fit un accueil hospitalier. Comme ils manifestaient l'intention de conquérir le Sennaar, on leur donna des chevaux, des chameaux, des esclaves et des vivres ; mais ils n'avaient pas encore séjourné un mois dans le pays, qu'ils égorgèrent leurs bienfaiteurs, ravagèrent le pays et firent alliance avec un prince de Dongola, de la maison Zobeyr, et, avec leur secours, ce prince s'empara de la

(1) Burckhardt, Trav., p. 72.

souveraine puissance. Depuis cette époque, les Scheygya furent continuellement en guerre avec le royaume mamelouck qui se forma à Dongola, mais ils remportèrent souvent des victoires sur ces nouveaux aventuriers.

3. *Dongala, ou wady Dongola-Tongol. — Résidence de Méroé, Napata, Dongola. Royaume des Mameloucks.*

A l'ouest des montagnes des Scheygya commence la limite méridionale du Dongola, appelé Wady-Dongola, parce qu'il s'étend sur les deux rives du Nil. Le premier village de ce royaume est Ambugo (1) à trois jours de marche de la ville de Dongola qui est située plus au nord. Au nord de cette ville, le domaine du Dongola s'étend jusqu'à l'île *Moscho,* située tout près de l'île Argo. L'île Moscho est située à la frontière septentrionale (2) du Dongola, à l'endroit où commence le pays de Dar-el-Mahass, au-dessus de la cataracte de Koké.

En descendant le fleuve on rencontre successivement les lieux habités suivans : *Ambugo*, *Kennat*, *Hattany*, *Daffar*, *Afar*, *Dongola.* Au nord de Dongola se trouvent : *Handak,* village où le Nil fait un grand nombre de sinuosités; l'île *Argo*, qui a une journée de marche de longueur, et un château en briques; l'île Moscho avec la ville du même nom; le village Hanneck, à une demi-journée de marche plus loin, où les prolongations (3) des montagnes des Scheygya s'avancent jusqu'au Nil, forment les cataractes et bornent le Dar-el-Mahass au sud.

Cette contrée, fermée au-dessus et au-dessous par des défilés de rochers, semblerait être le bassin d'un grand lac

(1) Burckhardt, Trav., p. 67.
(2) Ibid., p. 65.
(3) Ibid., I, p. 68.

desséché qui, en se retirant, aurait laissé le sol couvert de la terre la plus fertile. Le Nil promène ses eaux pendant cinq jours de marche à travers ce vaste plan horizontal; il y forme, comme à plaisir, de grandes serpentines avant d'aller se resserrer de nouveau dans les gorges de rochers du Batn-el-Hadjar. Des plaines vastes et extrêmement fertiles s'étendent jusque-là, et entre les bras du fleuve sont situées une foule d'îles couvertes d'une riche végétation et dont nous avons cité les deux plus grandes. La contrée n'est nulle part hérissée de rochers. Dans le temps du débordement, les eaux se répandent jusqu'à deux ou trois milles. Dans les autres saisons de l'année, on arrose les champs avec des roues à pots, et on calcule la richesse d'un homme d'après le nombre de ces machines qu'il emploie ou qu'il loue. Les hippopotames doivent se trouver ici en grand nombre dans le Nil, et souvent ils détruisent en un instant le travail du laboureur.

La vallée offre les plus grasses prairies et elle est fameuse par la beauté des chevaux qu'elle nourrit. Les Scheygya et les Mamelouks dressent avec soin ces chevaux dont la race vient d'Arabie. Les étalons de haut prix se vendent ici de cinq à dix esclaves. Plus au nord, les chevaux ne sont plus si beaux.

La description que Burckhardt a faite de ce pays d'après des ouï-dire, s'accorde en général avec la relation de Poncet qui, de Mochou (1) (c'est-à-dire Moscho) à Dongola, trouva deux grandes îles couvertes de palmiers, de séné et de coloquintes. Sa caravane, qui venait de l'oasis de l'ouest, fut obligée de s'arrêter ici pour payer un tribut. De là à la ville de Dongola, ce voyageur vit une contrée superbe et des plaines magnifiques qui ne doivent pas seulement leur fécondité aux inondations du Nil, mais

---

(1) Poncet, Voy., dans les Lettres édif., Rec. IV, p. 11.

aussi au travail des habitans qui, avec des milliers de ces roues, remplissent continuellement les réservoirs et les canaux de leurs champs.

Ibn Sélim nous fait, au quatorzième siècle, une description très brillante de ce pays qu'il appelle, à cause de sa beauté, *Bakou* (1), c'est-à-dire *merveille*, et qu'il divise en plusieurs districts. Le Nil, dit-il, coule ici de l'est à l'ouest, le pays a cinq journées de marche de largeur; des îles s'élèvent entre ses fertiles rivages couvertes de villes dont les maisons sont très belles et se suivent sans interruption. Dans le district de Sefdykal, on rencontre ainsi, sur une longueur de deux journées de marche, 30 villes (2) bien bâties contenant toutes des églises et des cloîtres. On y trouve des dattes, du vin, de grands jardins, des champs, des prairies où paissent des chameaux au poil roux et de noble race. Le roi de Dongola quitte souvent sa résidence pour aller se retirer dans cette délicieuse contrée.

Dans le pays qui s'étend au sud de Dongola, vers Aloa, continue Ibn Sélim, le nombre des villes, des villages, des îles, du bétail, des palmiers, des champs, des vignobles doit être une fois plus grand que dans les pays des Musulmans, c'est-à-dire au nord; cependant il y a aussi des déserts, le fleuve fait d'immenses sinuosités, et on y trouve des bêtes féroces, par exemple, des lions; il doit y avoir des mines dans un endroit où le Nil fait une grande courbe, près de Shenka.

La ville de Dongola, dit *Abou-Selah*, est située sur le Nil, elle a beaucoup de belles maisons, des rues larges et des églises. Le palais du roi est très élevé, surmonté d'un grand nombre de dômes et bâti en briques

(1) Burckhardt, Trav., App., III, p. 495.
(2) Ibid., p. 496.

rouges, comme les maisons d'Irak. Depuis la conquête de l'Egypte par des Arabes, jusqu'à l'époque où les chefs chrétiens de Dongola furent soumis aux Mahométans, c'est-à-dire depuis le septième jusqu'à la fin du treizième siècle, cette ville est toujours citée par les historiens arabes comme la résidence florissante d'un très puissant royaume dans lequel l'Eglise chrétienne (1) domina jusqu'à la fin du treizième siècle. Cette ville sut opposer, pendant un demi-siècle, la résistance la plus vigoureuse aux Califes vainqueurs et à leurs tribus, jusqu'à ce qu'enfin ses princes succombèrent plutôt par les dissensions et les trahisons que par la force.

L'armée mahométane envoyée d'Egypte en Nubie par le sultan Dhaber-Bybar prit enfin d'assaut la ville de Dongola, l'an 674 de l'hégire et 1275 de Jésus-Christ. Dongola fut détruite, et elle perdit probablement alors la splendeur qui l'avait si long-temps rendue fameuse comme capitale de la Nubie. Ibn Sélim (2) raconte que les généraux du sultan détruisirent surtout les églises de la ville et de la Nubie et qu'ils emportèrent avec eux tout ce qu'ils y trouvèrent. Aussi Burckhardt aperçut-il un grand nombre de ruines d'anciennes églises dans la vallée du Nil, au-dessous de Dongola jusqu'en Egypte; il remarqua en outre à plusieurs signes, images et inscriptions conservés sur ces ruines, que beaucoup d'anciens temples païens avaient été convertis en églises chrétiennes. 17 Episcopats appartenaient alors à l'église de Nubie (3); ils étaient répartis en trois provinces principales : *Niexamitis*; *Albadia*, c'est-à-dire Aloa; *Maracou*, c'est-à-dire

(1) Ibn Sélim, dans Burckhardt, p. 515.

(2) Ibid.

(3) Wansleben, Hist. Eccles. Alexand., p. 29, dans Quatremère, II, p. 36.

Makorra; les évêchés d'Axum, *Niexamitis*, s'étendaient au nord jusqu'à la frontière de l'Egypte. Macrizi (1) nomme l'église principale de Dongola, *Sous* (Ysous, c'est-à-dire Jésus); elle avait été bâtie par les Mahométans d'Aidab et d'Assouan, en Egypte, que les Nubiens avaient faits prisonniers. Les croix d'or pillées dans cette église par l'armée du sultan, en 1275, se montaient à une valeur de 4,540 *dinares* et les vases d'argent à une valeur de 8,666.

Nous ne savons pas quelle est l'époque de la fondation de Dongola; elle semble ne s'être élevée que depuis la chute de Napata conquise par Pétronius, préfet de l'Egypte, sous le règne d'Auguste; car elle n'est citée nulle part auparavant. Napata est peut-être la *Nuabia* des siècles postérieurs d'où Edrisi fait dériver le nom de Nubiens. Cette Nuabia devait avoir perdu toute son importance du temps de Sélim, car il ne la nomme pas une fois. Nous connaissons donc ainsi trois résidences des rois de Nubie qui se sont succédées dans l'ordre suivant :

1o MÉROÉ. — Cette antique cité fleurit avant Thèbes et dura jusqu'au temps de Ptolémée Philadelphe (2), car Eratosthène, son contemporain, en parle encore beaucoup. Strabon ne fait que répéter les récits d'Eratosthène; Méroé était déjà tombé de son temps; le roi Ergamenès (3), contemporain de Ptolémée Philadelphe, avait fait périr les prêtres et avait changé l'ancienne république théocratique en une monarchie militaire; ce nouvel état, au rapport de Diodore, ne subsista pas long-temps. Sous le règne de Néron tout était détruit, tout avait disparu; Méroé était devenu un désert; il ne restait plus de traces

(1) Macrizi, Hist. de Sultan Æg (Es-Selouk), dans Burckhardt, p. 540. — Quatremère, II, 98.

(2) Nieburh, Inscr. nub. Comm., p. 14.

(3) Diod. Sic., I, 178; III, c. 7.

de son ancienne splendeur, excepté quelques ruines à Dermès (ou près de Derreira dans l'île Aloa). — *Abou-Selah* (1) en fait une description semblable à celle d'un ancien temple de la Thébaïde, et Heeren les place, avec Bruce, entre Gherri et Shendy, sur la rive occidentale du Nil.

2° NAPATA. — Pétrone, préfet d'Egypte, sous Auguste, nous fait connaître Napata comme la résidence de Candace, reine de Nubie : nous avons indiqué plus haut sa situation; dans le même temps, s'éleva aussi un nouvel empire, à l'est de Méroé, près de la mer Rouge, l'empire d'Axum qui était de même précédemment inconnu : il semblerait que ces deux royaumes nubiens plus récens, situés au nord et à l'est, auraient été fondés avec les résidences de Napata (Nuabia) et d'Axum (Niexamitis, Oxum, Acachum) sur les ruines de l'ancien empire de Méroé qui n'apparaît plus nulle part dans la suite. Les édifices d'Axum confirment cette supposition, comme l'a justement observé Nieburh; ils rappellent le style égyptien et annoncent en même temps une époque plus jeune, car ils n'ont pas d'hiéroglyphes.

Nous ne savons pas combien de temps fleurit Napata; après l'expédition de Pétrone, cet empire conserva encore son indépendance (2), car bientôt une armée de Candace attaque la garnison romaine de Prémis, et la reine envoie une ambassade à l'empereur Auguste; le nom du peuple napatéen est encore cité par Etienne de Bysance (3), en 500 (Ναπάται). Plus tard il fut changé en celui de Nubiens; à la chute de l'empire romain, la résidence et la dynastie disparaissent de l'histoire et se perdent dans l'oubli.

(1) Quatremère, Mém., II, p. 34.
(2) Strabon, XVII, p. 610, éd. Tzsch., t. VI.
(3) Steph. Bys., éd. Berkel, fol. 581.

Ce superbe Silcon que nous a fait connaître l'inscription du temple de la grande *Kalabshé*, communiquée par Niéburh (1), doit être un roi des Napatéens, des premiers siècles de notre ère. Ce prince se donne lui-même, dans cette inscription, le titre de *Basiliscos* des Nubiens et de tous les Ethiopiens (Σιλκω Βασιλισκος Νουϐαδων); il vainquit deux fois les *Blemmyes* rebelles entre Primis (Ibrim) et Talmis; il les poursuivit jusqu'à Taphis (maintenant Tafa) et réduisit à la raison les peuples situés au-dessus des Nubiens, parce qu'ils avaient osé se soulever contre lui. « Lui, Silcon, puissant Basiliscos, ne le cède à aucun autre prince du monde, et il anéantira celui qui ne l'appellera pas Arès, le dieu des combats; car il a la partie supérieure du corps d'Arès, et la partie inférieure d'un lion (ce serait ainsi un androsphinx)! Il ne laisse pas reposer à l'ombre les princes des peuples qui vont se comparer à lui, mais il les consume aux rayons de son soleil! »

Cette inscription, que les recherches de Nieburh rapportent au règne de Justinien ou plus probablement à celui de Constantin, est un document très important pour l'histoire des rois de Nubie, non convertis encore au christianisme et dont la résidence n'était ni l'antique Méroé, ni la moderne (2) Dongola, mais probablement cette Napata. Quoi qu'il en soit, il résulte toujours de cette inscription, comme l'a remarqué Nieburh, que ce Basiliscos de Nubie avait la même éducation, les mêmes idées que le roi Aizanas d'Axum; en effet ce dernier se donne aussi, dans son inscription grecque, le titre de roi des rois et de fils d'Arès; ces deux princes, dont les empires doivent naissance à celui de Méroé, ont même culte, même orgueil, même cérémonial, et tous deux, contre l'antique coutume

---

(1) Nieburh, Inscr. nub. Comm., p. 21.

(2) Th. Young, Observ. on a fragment. 1 c., p. 157.

des Egyptiens, ils se célèbrent dans une langue étrangère, en grec, sur les monumens, trophées de leurs victoires. Depuis, qu'après Alexandre, les Ptolémées gouvernaient l'Egypte, les rois de Méroé s'occupaient aussi de littérature grecque (1), comme Diodore l'assure du roi Ergamenès et l'auteur du *Peripl. Mar. Erythræi*, Zoscalès, empereur d'Axum. Cette inscription grecque de Kalabshé nous prouve encore que la langue grecque pénétra en Nubie avant qu'elle n'y eût été portée par les Grecs chrétiens qui durent seulement en rendre l'usage plus général. Sous le rapport des caractères et de la syntaxe, cette inscription est plus barbare et plus mal faite que celle d'Axum, citée plus haut. La langue grecque y est aussi corrompue, aussi défigurée, dit Nieburh, que le serait l'anglais, si un roi des Ashantis faisait écrire les annales de sa famille par un esclave qui aurait appris son jargon aux Indes occidentales. Le titre de Basiliscos, petit roi, que se donne le souverain superbe de toute l'Ethiopie, prouve assez son ignorance de la langue étrangère : Aizanas du moins n'appelait *reguli, phylarchen* que les gouverneurs des petites provinces qui lui étaient soumises et se réservait pour lui le titre de *Basileus Basiléôn*. Silcon semble se regarder aussi comme le fils du soleil, car il menace de consumer les autres rois de ses rayons et il fit graver cette inscription à Kalabshé, sur un temple consacré au soleil (Manduli deo) (2). L'inscription prouve encore que ce Silcon était encore attaché à l'idolâtrie et qu'il donnait aux divinités antiques les nouveaux noms à la mode; la croix n'était pas encore plantée dans la Nubie; vers la fin du quatrième siècle seulement, l'empereur Théodose-le-Grand ordonna de fermer les anciens

---

(1) Nieburh, Inscr. nub., p. 10.
(2) Ibid.

temples païens en Egypte (cod. Théodos, XII. 1. 112). C'est alors probablement que le christianisme pénétra en Nubie, où nous trouvons un empire chrétien, lors des premières invasions des sectateurs de Mahomet, sans que nous puissions savoir quels ont été les apôtres des Nubiens.

3° DONGOLA.—Sous le califat d'Omar, au septième siècle, les Arabes, conduits par Amrou ou mieux Amr-Ibn-el-Ras, conquérant de l'Egypte, remontèrent la vallée du Nil avec une armée de 20,000 hommes et commencèrent la guerre contre la Nubie. Les dix années suivantes ils pénétrèrent plus avant dans le pays, sous la conduite d'Ali-Sarh, l'an 31 de l'hégire, 651 de notre ère. C'est alors que *Dongola* nous apparaît comme capitale de la Nubie et résidence du roi chrétien Kaleïdozo (Kalidourot, Kalidourdad, Balidaroub, suivant les altérations que ce nom grec a subies dans les différens manuscrits). Ce roi ajoutait à son nom grec, comme tous les autres chefs postérieurs des Nouba, le titre Berber, *Kabyl*, c'est-à-dire Kabyr, qui signifie *le grand* dans la langue des Shellouh (1). La ville de Dongola, sa résidence, fut assiégée; les Arabes en démolirent les églises à l'aide de machines qui lançaient des projectiles, mais ils ne purent prendre la ville; ils se contentèrent d'un tribut annuel de 360 esclaves, appelé *backt* (2), que les rois de Nubie devraient envoyer aux califes. Les califes s'engagèrent de leur côté à faire, tous les ans, aux Nubiens, un présent de blé et de vivres.

Ibn Sélim a raconté en détail l'histoire de ce backt ou tribut d'esclaves, parce qu'il fut l'occasion et la cause de toutes les guerres qui éclatèrent, pendant les cinq siècles suivans, entre les Egyptiens mahométans et les chrétiens de la Nubie. Il nous semble que ce transport annuel et

---

(1) Jackson's Acc. of Timb., p. 380.

(2) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 111.

régulier de 360 esclaves en Egypte, a donné lieu à l'exportation périodique des esclaves nègres qui s'est faite depuis par les caravanes annuelles de Sennaar, car nous n'en voyons pas de trace dans les temps qui ont précédé. Macrizi nous rapporte qu'un certain *Malek-ben-Anes* (1) avait assuré que, dans ce traité du Bakt, il n'était plus permis d'acheter des esclaves en Nubie; mais d'autres jurisconsultes égyptiens étaient d'avis contraire. On pouvait toutefois acheter les esclaves faits par le roi en Nubie, ou ceux qui étaient pris à la guerre, mais il était défendu d'acheter les Nubiens enlevés par les Musulmans.

Lorsque les rois chrétiens de la Nubie se croyaient assez puissans, ils refusaient souvent le tribut d'esclaves, et ce refus était toujours l'occasion de nouvelles guerres. D'un autre côté, ils prenaient le plus vif intérêt au sort des chrétiens d'Egypte et à celui du patriarche d'Alexandrie, leur chef spirituel; c'est pourquoi ils étaient toujours disposés à marcher contre les Arabes ennemis de leur Dieu et de leur foi. Dès la vingtième année de l'hégire (640 de notre ère), les Nouba et les Bedja étaient accourus, avec une armée, au secours des chrétiens grecs d'*Oxyrhynchus* (la *Bahnosa* des Arabes), pour les aider à repousser la première invasion des infidèles. Ces chrétiens étaient commandés par Batlos, et les descriptions exagérées des annalistes arabes font monter l'armée de leurs alliés à 50,000 hommes et à 1,300 éléphans armés en guerre. Quoiqu'ils payèrent souvent, dans la suite, le tribut d'esclaves aux califes d'Egypte, ils ne demeurèrent jamais indifférens pour leurs coreligionnaires qui gémissaient en Egypte, sous le joug des infidèles. Nous savons qu'ils tentèrent plusieurs invasions pour les secourir; en 339 (2) de l'hégire, par

(1) Macrizi, dans Quatremère, III, p. 48.
(2) Recapitulation of the chronological dates, dans Burckhardt, App., III, p. 540.

exemple, ils attaquèrent les oasis ; en 344 et 351, ils s'avancèrent jusqu'à Assouan (950, 955, 962 de notre ère). Cette dernière année, Ibn Sélim, notre historien, reçut de l'émir de l'Egypte la mission d'aller à Dongola, près du roi Cyriacus, pour le convertir à l'islamisme (1). Mais tous ses efforts furent inutiles, comme on le voit par le récit de l'entretien remarquable que Sélim eut avec lui. Le roi lui accorda que l'Egypte était plus florissante et plus riche que son royaume de Nubie, mais il ajouta que son empire était plus peuplé et pouvait mettre sur pied plus d'hommes que l'Egypte ; que rien par conséquent ne pourrait le forcer à changer de religion. La conduite de Cyriacus, dans cette affaire, est pleine de dignité et de tolérance, et il résulte clairement de cette circonstance que l'islamisme ne s'était pas encore répandu alors en Nubie.

Cyriacus (*Kiriko*, *Kirky*, chez les Arabes) appartenait à une famille illustre, indigène de la Nubie. L'héritage se transmettait en ligne féminine, au fils de la sœur, comme chez les Berber, les Bedja, les Malabares et les Ashantis. Les provinces étaient gouvernées par treize vice-rois ; tous, dit *Abou-Selah* (2), étaient prêtres et disaient eux-même la messe, tant qu'ils avaient conservé leurs mains pures de sang ; mais un meurtre leur faisait perdre cette prérogative. Le roi ôtait sa couronne en présence du corps du Christ et demeurait tête nue pendant la cérémonie, jusqu'à ce que tous les assistans eussent reçu la communion. Les prêtres se servaient de l'écriture syriaque, cophte, grecque et avaient en outre leurs caractères propres, selon l'assertion de *Kitab-al-Fehrest*.

L'époque des grands désastres commença pour la Nubie

(1) Quatremère, II, p. 82.
(2) Ibid, II, p. 38.

avec le onzième siècle. Sous le règne d'un roi appelé Basilius (1060, selon Renaudot) (1), les émirs égyptiens menacèrent les évêques de faire élever des mosquées. Le sultan Saladin envoya une armée qui ravagea, dans trois expéditions répétées, de 1172 à 1174, la contrée qui avoisine Assouan et Eléphantine, à l'entrée de la Nubie, où s'était établie une petite puissance nubienne et chrétienne, appelée *Kenz-el-Dowla*. En 1275 (2), la ville de Dongola fut prise comme nous l'avons vu plus haut, par le sultan *Dhaher-Bybar* qui en expulsa le roi Daoud (David). Des dissensions intérieures avaient facilité cette conquête aux Musulmans, et *El-Shekendy* fils de Daoub, s'élança, avec le secours des étrangers, sur le trône de la Nubie. Il promit de payer un fort tribut à l'Egypte et d'y ajouter encore 3 giraffes, 5 chameaux femelles et 100 autres chameaux de pure race, 400 vaches, etc. Les revenus de la Nubie devaient être divisés en deux parts, la moitié devait appartenir au sultan de l'Egypte et l'autre moitié servir à entretenir la garnison musulmane. Le sultan garda pour lui, en toute propriété, le territoire qui s'étend autour des cataractes de Syène et qui formait le quart du royaume de Nubie. A ces impôts étaient encore ajoutés des dattes, des étoffes de coton et d'autres redevances. D'après le traité, cet état de choses durerait tant que les Nubiens resteraient chrétiens. Le nouveau roi s'engagea par un serment, à l'exécution de ce traité, et les Musulmans gardèrent 20 Nubiens en ôtage. Le nombre d'esclaves que les infidèles firent en Nubie doit être immense, puisqu'un esclave ne se payait alors que trois *dirhem*; l'armée amena en outre 10,000 Nubiens en Egypte. Le roi Daoud s'étant retiré, avec ses partisans, dans la Haute-

(1) Nieburh, Inscr. nub. Comm., p. 20.

(2) Macrizi, dans Burckhardt, p. 515.—Quatremère, II, p. 98.

Nubie ayant bientôt reconquis sa puissance, le sultan *Seyfeddin-Kelaoun* (1) marcha contre lui, avec de puissantes armées, dans les années 1285, 1289 et 1290 (684, 688 et 689 de l'Hégire). Sa flotte, composée de 500 vaisseaux, ne put passer les cataractes du Nil, et fut ainsi forcée de rester en arrière; Daoud se retira plus au sud; la ville de Dongola était entièrement abandonnée; les vieillards et les femmes seuls y étaient restés. Le roi *Daoud* s'était avancé près de la grande île Aloa, 15 jours de marche au sud de Dongola; et, comme l'armée des vainqueurs le poursuivait toujours, il passa épouvanté les frontières de son royaume et s'enfuit trois journées de marche plus loin, à Aboab, première ville d'Aloa. Les débris de l'armée nubienne se soumirent alors à la puissance des Musulmans; les officiers et les prêtres demandèrent un sauf-conduit pour aller à Dongola et consentirent de nouveau à payer des tributs énormes à leurs ennemis; ils furent même forcés de donner un festin dans l'église principale de Dongola. On s'engagea par serment à payer le bakt; un neveu de Daoud fut placé sur le trône, puis l'armée mahométane reprit la route du Caire, chargée d'un immense butin. Cette victoire est la plus grande, dit Macrizi, qui eût été remportée dans le pays des noirs, depuis Doulkarnein, c'est-à-dire Alexandre, et un grand triomphe fut célébré en Egypte en mémoire de ces conquêtes.

Quoique les rois de Nubie fussent profondément découragés et humiliés par tant de défaites, quoiqu'un grand nombre de Nubiens eussent déjà embrassé l'islamisme, bientôt la puissance des chrétiens se releva menaçante contre les infidèles, et les rois de Dongola, selon le récit d'El-Macin, se crurent bientôt assez forts pour défendre de nouveau les chrétiens d'Egypte et le patriarche d'A-

(1) Quatremère, II, 102.

lexandrie. Avec le quatorzième siècle avait commencé en Egypte une époque d'oppression et de deuil pour les chrétiens qui y étaient restés, et c'est alors que les Musulmans exigèrent des moines jacobites le premier impôt personnel. *Anno* 703 *Heg : à singulis scudum aureum atque hoc primum tributum est quod penderunt monachi* (1). Pour les reconnaître, on leur imprimait, avec un fer rouge, l'image d'un lion sur la main, et l'on coupait les deux mains à tous ceux que l'on rencontrait sans ce signe. Ces horribles cruautés éveillèrent enfin un défenseur et un vengeur. Au milieu de ce siècle, un *Cyriacus* de Nubie, c'est-à-dire un roi, car les annalistes arabes ont fait de ce nom un titre commun à tous les rois de Nubie, entreprit une campagne en Egypte et mit sur pied une armée de cent mille hommes de cavalerie (1743 de l'hég. 1341 de notre ère); à la tête de ces forces, il s'avança contre ses ennemis, et ses menaces allégèrent un peu le sort des patriarches et des chrétiens d'Egypte, sous le nouveau sultan Abdoulmalek. A propos de cette circonstance, Said-ben-Batrik nous dit que tous les évêques de Nubie étaient jacobites et recevaient l'ordination d'Alexandrie.

Mais bientôt, au rapport d'Ebn-Batuta, qui se trouvait à Dongola environ dix ans plus tard, s'opéra dans ce royaume un grand et imposant changement. Ebn-Batuta, dans le voyage qu'il fit en descendant le Nil, appelle la Nubie le pays des chrétiens, en 1354 de notre ère; il cite Dongola comme la plus grande cité des Nouba. Son chef qui, dit-il, se nomme maintenant Ibn-Kenz-Eddyn (il était donc de la tribu des Kenz ou Kenous) s'est fait mahométan sous le califat *d'El-Melik-Ennasser*

(1) El-Macin, Hist. Saracen. Th. Erpenii. Lugd. Bat., 1625, IV, p. 81, 83, 99.

Mohammed-ben-Kalawoun (El-Nazzar, selon Quatremère).

Nous ne savons rien autre chose de la conversion des Nubiens à l'islamisme. L'antique dynastie des rois chrétiens de Dongola doit s'être éteinte environ dans ce temps. Macrizi nous rapporte que les dissensions civiles et les luttes de partis se rallumèrent alors avec une plus grande fureur, et que plusieurs rois avaient porté eux-mêmes les tributs au Caire, pour demander du secours aux émirs contre leurs sujets rebelles ou contre leurs rivaux. Vers la fin du quatorzième siècle, continue-t-il, la Haute-Egypte et la Nubie tombèrent en pleine décadence, et les Beni-Kensy (Kenz, Kenous), race qui habite aujourd'hui près des cataractes d'Assouan, s'emparèrent de toute la Nubie. Vers 1396, commença, sous le sultan Sélim, la domination des Mameloucks en Egypte; ils avancèrent leurs garnisons du côté de la Nubie, jusqu'à Suakim, Say, Ibrim et Assouan.

Les Nubiens, après être restés mille ans fidèles au christianisme, après avoir combattu cinq cents ans contre les Mahométans, séparés de toute communication avec les autres peuples chrétiens, sans écoles, sans prêtres, retournèrent alors aux antiques superstitions et devinrent Musulmans. Dans le même temps fut fermée aux Abyssiniens, qui vénéraient aussi Alexandrie comme leur métropole, la seule voie par laquelle ils pussent obtenir de nouveaux pasteurs. Aboulféda, au quatorzième siècle, et Bakui au quinzième, parlent encore des Nubiens comme chrétiens : Wansleben, qui était au Caire en 1673, dit que les églises sont encore debout en Nubie, mais qu'elles sont fermées, parce qu'il n'y a pas de prêtres. Burckhardt, dans ces derniers temps, n'a plus trouvé de chrétiens qu'à la frontière de l'Egypte.

Depuis pénétrèrent encore à Dongola, que ses habitans

eux-mêmes honorent du titre de *Dongola-el-Adjouze*, c'est-à-dire l'antique Dongola ou Tongol (1), un grand nombre de tribus de Mahométans nomades qui se mêlèrent aux pasteurs chrétiens, anciennes tribus du pays, et surtout aux Ababdés, à l'est, et aux Coubabish, à l'ouest. Ces derniers en sortaient souvent pour aller chasser aux esclaves dans le Dar-Four.

Selon le récit des Arabes, deux familles doivent avoir régné sur la Nubie jusqu'à ce que les Arabes *Scheygya* se fussent élevés à la prédominance dans ce pays. Ce sont les Zebeyr, au nord, et les Founnye (2) au sud; les Scheygya furent repoussés à leur tour par les Mameloucks qui y fondèrent rapidement leur domination passagère. Depuis 1812 les gouverneurs turcs avaient attaqué les Mameloucks par la violence et la ruse; décimés par ces massacres souvent répétés, ils se trouvaient réduits, de 4,000 hommes qu'ils étaient d'abord, à quelques centaines de guerriers. Pour échapper à une destruction entière, ils se réfugièrent dans les montagnes de la Haute-Egypte, chez les Ababdés. Reçus d'abord avec hospitalité, ils trahirent bientôt leurs bienfaiteurs; mais leur barbarie fut punie par l'expulsion et la défaite. Ils prirent alors la résolution désespérée d'aller à travers le désert, conquérir, par le sabre, un nouvel empire. Cette bande de farouches dévastateurs prit sa route par la Basse-Nubie (3) qu'elle ravagea sur son passage. Trois cents Mameloucks blancs réunirent leurs débris près des cataractes d'Assouan; ils choisirent pour chef Ibrahim-Bey, l'un des partisans du fameux Mourad-Bey pendant l'expédition française, et, avec ces faibles forces, ils firent la conquête de l'ancien royaume de Dongola.

(1) Burckhardt, Trav., p. 67.

(2) Ibid, p. 71.

(3) Ibid, p. 11.

Ibrahim-Pacha, gouverneur de la Haute-Egypte, les poursuivit dans leur retraite à travers la Basse-Nubie, et les deux armées marquèrent leur passage dans la vallée du Nil jusqu'à Ibrim, par le pillage, la dévastation et le meurtre. Ibrim fut attaquée à plusieurs reprises, et, après bien des défaites, elle demeura la proie des Mameloucks. Après avoir pillé cette ville habitée par un grand nombre de Mameloucks et très riche, les aventuriers, dont le nombre se grossissait toujours, s'avancèrent plus avant dans la Nubie, avec une ardeur exaltée par le succès. La dévastation et l'horreur marchaient sur leurs pas; un tiers de la population périt, et à ces ravages succéda bientôt une épouvantable famine qui empêcha leurs ennemis de les poursuivre. Les Mameloucks atteignirent aussi l'île Moscho et le pays des Arabes Scheygya; selon leur coutume, ils payèrent leurs hôtes par la trahison et le meurtre et devinrent ainsi les maîtres de Dongola. Tous les membres dispersés de leur bande les y joignirent bientôt, et, selon la relation de Light (1), leur troupe s'éleva bientôt à 1,100 hommes; ils avaient en outre sous leurs ordres un corps de 600 esclaves nègres qu'ils avaient enlevés par force ou qui s'étaient réfugiés près d'eux; huit déserteurs anglais et dix français se joignirent à eux et leur firent des armes.

Le pacha d'Egypte, pensant que leur plan était de s'avancer en Abyssinie à travers le Sennaar et de renouveler ensuite la guerre contre les Turcs, près de la mer Rouge, envoya une ambassade (2) à Gondar pour prier l'empereur d'Abyssinie de s'unir avec lui contre les Mameloucks; mais le *Ras-Welleta-Selassé* empêcha les ambassadeurs de pénétrer jusqu'à Gondar, comme il avait déjà empêché Salt de le faire quelques années auparavant.

---

(1) Light, Trav., p. 74.
(2) Burckhardt, Trav., p. 308.

Les Mameloucks ne continuèrent pas leur retraite par le Habesch, comme le pensait aussi Burckhardt, mais ils restèrent quelque temps à Dongola où ils trouvèrent dans les Scheygya, les plus implacables ennemis. Ne se recrutant plus d'esclaves de la Géorgie, dont se compose seulement cette soldatesque, sans moyens de s'approvisionner d'armes à feu, de poudre et d'autres armes que le commerce seul avec les Européens pouvait leur procurer par Massoua ou tout autre port de la mer Rouge, plongés dans tous les vices d'une milice turque, à la fois vils comme des esclaves et cruels comme des tyrans, ils furent, pour Dongola et pour toute la Nubie, un horrible fléau, mais qui ne pouvait pas durer long-temps. Leur seul moyen de salut était de s'emparer d'un port de la Nubie (1), de Suakim, par exemple, afin de pouvoir, selon leur coutume, tirer du Caucase de nouveaux renforts. L'Egypte leur était à jamais fermée; le climat de Dongola, auquel ils n'étaient pas habitués, était très contraire à des hommes venus du Caucase et vêtus d'épaisses étoffes de laine; aussi les fièvres putrides en enlevèrent-elles un grand nombre.

Nous sommes ensuite pendant plusieurs années sans rien apprendre du sort des Mameloucks; plus tard on rapporte qu'ils furent taillés en pièces avec leurs alliés, près de Dongola, par les troupes de Mohammed-Ali, pacha d'Egypte. Leurs débris se réfugièrent dans une oasis située à trois journées de marche de Dongola, pour se rendre de là, à travers les déserts de la Lybie, à Tripoli ou à Maroc; le désespoir seul pouvait enfanter une semblable résolution.

Le Français Cailleaud arriva à Dongola (2) vers la fin de 1820 à la suite de l'armée victorieuse du pacha. D'après

(1) Burckhardt, Trav., p. 72.
(2) Cailleaud, p. 127.

sa lettre à Jomard, il ne trouva dans la ville que des antiquités de peu d'importance; mais, dans une île voisine appelée Argo, on voyait les ruines d'un ancien temple et deux colosses de granit rouge; le style de ces monumens attestait une grande perfection d'architecture. Au-dessous de cette île, à Sésée, on voit encore les ruines d'un temple qui a 1,080 pieds de tour, comme ce voyageur prétend s'en être assuré en mesurant les fondations. De douze colonnes qui portaient autrefois le temple, trois étaient encore debout, et leurs fûts ressemblaient à des troncs de palmiers. Près d'un village voisin appelé *Nouri*, se trouvent les ruines de sept temples et trente-six pyramides; près de *Therbæ* sont situées les ruines d'un temple superbe semblable à celui de Karnak, dans la Thébaïde. Il a 300 pieds de largeur; 90 colonnes de 30 pieds de hauteur, et il est couvert d'hiéroglyphes que le temps a presque entièrement effacés. Les bas-reliefs représentent des sacrifices et des triomphes; les prisonniers qui ont tous les mains liées derrière le dos sont des nègres et des Indiens ou des Perses, selon la relation de Cailleaud. Burckhardt aperçut de la rive droite du Nil cet édifice monumental qui s'élève sur le bord opposé; mais, à son grand regret (1), il lui fut impossible d'y arriver, parce qu'il n'avait pas de barque pour passer le fleuve. Il lui semblait plus grand que tous les temples égyptiens qu'il avait vus jusque-là, et il le regarda alors comme le monument le plus méridional de l'architecture égyptienne. Les environs de Dongola deviendront donc un jour, comme la Thébaïde l'est déjà depuis des siècles, un vaste théâtre d'observations et d'études pour les archéologues, les historiens, les architectes, les philologues et les artistes qui voudront connaître les temps qui ont précédé la Grèce.

(1) Burckhardt, Trav., p. 75, 379.

3e Eclaircissement.

Troisième gradin du cours moyen. Dar-el-Mahass, Say Sukkot, Batn-el-Hadjar ou la contrée rocheuse, et les temples de rochers d'Ebsambal.

Au-dessous de Dongola, nous entrons immédiatement dans la contrée des cataractes de la Nubie, où nous n'avons d'autre guide à suivre que Burckhardt : sa marche trop précipitée à travers ce pays laissera une ample moisson à recueillir aux voyageurs qui viendront après lui.

1. *Dar-el-Mahass ou Wady-Mahass.*

Ce nom, que porte probablement aussi l'île Moscho (Machou), désigne la vallée du Nil qui s'étend, des deux côtés du fleuve, trois ou quatre journées plus bas. Ce pays comprend tout l'espace où le Nil coule encore à l'ouest, dans le voisinage d'Irau, qui peut être considéré comme la limite méridionale du district de Say (1). Le Nil entre dans cette contrée de Dar-el-Mahass, près de la cataracte de Koké, un peu au-dessous du 20° lat. nord ; deux jours de marche à l'ouest, est situé, sur la rive gauche, le chef-lieu Tinarch ; ce n'est qu'un amas de pauvres huttes entassées autour d'une petite forteresse bâtie en briques. Au moment où Burckhardt y arriva, ce château venait d'être enlevé à quelques rebelles par la horde indisciplinée de *Mohammed-Cashef*, l'un des gouverneurs héréditaires de la Nubie. Le voyageur courut, dans cette circonstance, le danger de perdre la vie, car on le prit pour un espion de Mohammed-Ali-Pacha ; et la haine qu'inspire ici le gouvernement du pacha d'Egypte faillit coûter la vie à notre voya-

(1) Burckhardt, Trav., p. 57, 65.

geur. Il fut forcé de retourner précipitamment sur ses pas, et nous avons été privés ainsi de documens exacts sur Dar-el-Mahass et Dongola. Un petit mek ou prince de Nubie gouverne cette contrée; il perçoit les impôts et paie un tribut aux gouverneurs héréditaires de la Nubie, ou cas-hefs. Le Melek de Dahass, dans le domaine duquel sont situés six lieux importans, avait la peau de couleur foncée; il était entouré de gardes armés de lances dont la physionomie ne semblait pas aussi bienveillante que celle des Nubiens du nord. Les habitans sont tous noirs; ils ont les lèvres renversées et pendantes comme les Nègres, mais ils n'ont pas les joues saillantes et le nez aplati. Ils vont presque tous nus, les femmes elles-mêmes se montrent dans une complète nudité. Outre cette population qui ne comprend pas l'arabe, il s'y est encore établi des Arabes qui se disent descendans des *Koreyshites* de la race de Mahomet : ce sont en partie des Bédouins nomades, en partie des agriculteurs; les plus distingués des habitans de Mahass sont les marchands. Les Nubiens, qui habitent depuis Dongola jusqu'à Derr, ne font aucun commerce avec le Dar-Four et le Bornou : ces Koreyshites seuls se livrent au commerce et même à celui des esclaves. Un esclave mâle vaut à Mahass de 25 à 30 dollars, une femme de 30 à 40; ils les mènent au Caire où ils les vendent à 150 pour cent de bénéfice; le chargement en retour leur rapportait en outre de 200 à 300 pour cent, parce qu'ils trouvaient, chez les Mamelouks, un rapide débit de leurs marchandises (1813). Ils tirent les esclaves du Bornou qui, suivant le rapport d'un Arabe, est situé à vingt-cinq à trente jours de marche. Burckhardt rencontra une fois, près d'Eschké, une caravane d'esclaves (1) venant de Dar-el-Mahass et conduite par des Koreyshites; quand la paix règne dans le pays, cette caravane va régulièrement deux

(1) Burckhardt, Trav., p. 41.

fois par an en Egypte, en suivant les bords du Nil; mais en temps de guerre elle prend sa route bien loin de la rive gauche, à travers le désert de Mahass et gagne ainsi la grande oasis qui a vingt-trois journées de marche d'étendue, puis de là elle se rend par Siout au Caire. Poncet prit autrefois cette route pour aller à Dongola. C'est dans le Dar-el-Mahass que sont situées, sur la rive gauche du Nil, les ruines gigantesques du temple de Soleb.

2. *Say.*

Le pays de Mahass est bordé au nord, de l'est à l'ouest, par une haute chaîne de montagnes qui s'abaisse près d'Irau, à l'endroit même où le Nil abandonne son cours occidental pour reprendre sa direction normale vers le nord, qu'il suit de là, sans presque s'en écarter jamais, jusqu'à la mer. Le fleuve coule dans le pays de Say près de cette courbe subite vers le nord; à cet endroit, les montagnes qui s'avancent tout près de la rive orientale, sont composées de fer terreux, comme près de la neuvième grande cataracte et dans les lieux où elles s'éloignent de deux ou trois milles du fleuve. La contrée de Say s'étend au nord, comme une grande plaine jusqu'au pays de Sukkot qui commence avec l'étranglement du fleuve, près d'Aamara.

A son entrée dans cette vallée brûlante, dont l'immense bassin est couvert de plaines sablonneuses et de cailloux, le Nil se sépare en deux bras et entoure ainsi une grande île appelée *Say*, dont le nom s'est étendu à toute la contrée. Dans cette île, se trouve un château dont les murailles élevées sont composées alternativement de lits de pierres de taille et de briques; le petit nombre de canons qui le défendaient furent élevés par les Mameloucks. Vis-à-vis l'extrémité septentrionale de cette île, est située la mon-

tagne isolée d'Ollaky (Djebel Ollaky); elle s'élève au milieu d'une plaine où se trouve beaucoup de quartz et qui est couverte, jusqu'à Aamara, de petits cailloux, de pierres à feu et de cornalines, comme les plaines qui s'étendent autour de Suez, près de la mer Rouge. Le Nil parcourt lentement cette plaine en formant un grand nombre de serpentines.

La *Wady-Hamyde,* qui s'étend le long du côté oriental de l'île Say, est une bande de terre extraordinairement fertile, habitée par des Arabes qui ont leur mek particulier; le domaine de ce mek est le plus peuplé de tous ceux qu'on rencontre entre Dongola et Ibrim. Au nord de ce pays s'étend jusqu'à Koeyk, un grand bois de palmiers le long duquel on aperçoit les tertres tumulaires d'un grand nomcre de saints de la Nubie. Les dattes de cette vallée brûlante et du pays de Sukkot qui l'avoisine au nord, sont préférées à toutes celles de la vallée inférieure, et on les regarde comme les plus belles et les meilleures qui croissent depuis Dongola jusqu'à Alexandrie. Elles ont ordinairement trois pouces de longueur; mais, comme on ne peut descendre le Nil à travers le *Batn-el-Hadjar,* ces fruits précieux n'arrivent que rarement en Egypte. Les habitans en font un très grand commerce avec leurs voisins de l'est, les Dongolawy et les Arabes Scheygya.

L'île Say est très bien cultivée à son côté oriental à cause du principal bras du fleuve; une montagne s'élève à son côté occidental. *Say* n'est pas soumise à un mek du pays; elle est gouvernée par un aga turc qui, comme ceux d'Ibrim et d'Assouan, est complétement indépendant des gouverneurs héréditaires de la Nubie : il commande une garnison turque de la Bosnie, établie sous le règne du sultan Sélim et qui jouit toujours ici de ses anciens priviléges. Le caschef Husseyn avait ici, à Ebar, une de ses vingt femmes qu'il avait réparties en autant de séjours différens, afin de trouver partout une patrie dans la vie

errante que les caschefs nubiens sont forcés de mener continuellement pour lever les impôts.

3. *Sukkot.*

Le pays de Sukkot est situé entre le district de Say et le Batn-el-Hadjar proprement dit, qui commence au-delà d'*Okamé* (1), à la cinquième cataracte, près du mont *Lamoulé* (Gibel-Lamoulé). C'est la prolongation de la plaine de Say qui s'élargit encore davantage en descendant le fleuve : elle est enfermée dans le lointain, à l'est, par des montagnes qui forment un arc immense; mais à l'ouest les éminences disparaissent entièrement et font place à une plaine sans fin qui semble se confondre avec le désert de Lybie. De ce côté, se trouve un chemin latéral qui conduit à la grande oasis à travers le désert. A l'entrée méridionale de la plaine de Sukkot, est située *Aamara*; à son extrémité septentrionale se trouve *Okamé*; le sol ici est plus pierreux, et des îles très basses remplissent le fleuve; la plus grande est appelée *Kolbé* : elle a une lieue de longueur, et le gouverneur y réside : on la prendrait pour une île artificielle, formée par un canal profond. On y voit s'élever une antique chapelle chrétienne bâtie en briques et contenant une inscription grecque. Burckhardt s'y embarqua sur un canot formé par quatre troncs de pins attachés ensemble avec un gouvernail en forme de fourche, esquif absolument semblable à ceux que nous représentent les fresques des temples. Il navigua cette fois sur la rive gauche du fleuve, dont il n'avait parcouru jusqu'alors que la rive droite.

Immédiatement avant l'île, près de la *Wady-Dal*, le Nil est traversé par de puissans blocs de granit amoncelés l'un sur l'autre et par des îles de rochers; ce fleuve fran-

(1) Burckhardt, Trav., p. 50, 52.

chit cette barre en formant des rapides. Les rives sont couvertes de dattiers. Jusque-là le sol présentait des roches de grès ; ici commencent les roches primitives du Batn-el-Hadjar, et ces blocs de granit sont les chaînons méridionaux de cette ligne de rochers.

A l'endroit où la vallée s'élargit au-dessus de ces cataractes, se trouve Zergamotto, d'où part une route qui conduit à Selima à travers le désert. Selima est située à deux journées et demie de marche, et elle exporte dans la vallée du Nil le superflu de sel gemme qu'elle produit. Ferké est aujourd'hui le chef-lieu de Sukkot. Autrefois c'était *Aamara*, située à l'entrée méridionale de la plaine et ville de grande importance, comme l'attestent les ruines d'un beau temple dont l'architecture est purement égyptienne. On y voit encore debout les fûts de six grandes colonnes du portique ; ils sont à peine calcinés, et leurs sculptures ressemblent à celles de Philæ et de Dakké ; seulement le travail en est moins parfait, cependant il est plus pur que celui des ruines de *Derr*. L'image de l'Ibis est souvent répétée ; au-dessus de chaque groupe de sculptures, on voit des places destinées à des inscriptions. Les fondemens du sanctuaire sont construits en briques cuites au soleil. Les autres parties de l'édifice sont en pierre calcaire, et c'est le seul temple de ce genre qu'ait vu Burckhardt, car tous les autres étaient bâtis en grès. Le style de ce monument attestait déjà quelque décadence dans l'art, et l'édifice est peut-être un des plus modernes de tous ceux de ce genre ; mais cette supposition aurait besoin d'être confirmée.

A partir du pays de Sukkot, en descendant le fleuve, on trouve une coutume très humaine et bien favorable aux voyageurs qui parcourent ces contrées barbares ; le même usage se retrouve dans la Haute-Egypte, mais plus développé et plus grandiose : cette coutume consiste à placer sur les routes, à de courtes distances, des vases remplis

d'eau fraîche; ces vases sont disposés sous un abri, dans l'intention de secourir les voyageurs : dans chaque village de la Nubie, un homme reçoit un salaire pour remplir d'eau les vases qui sont sur les routes; cette coutume est probablement aussi ancienne que les temples, et elle remonte, sans doute, à l'époque de la civilisation et de la prospérité de la Nubie.

Burckhardt vit encore près d'un grand nombre de villages des tombeaux de saints de la Nubie élevés le long des forêts de palmiers. Les habitans y déposaient en offrande des vases de terre et des nattes.

4. *Batn-el-Hadjar*, *Dar-el-Hadjar*, c'est-à-dire la contrée des rochers.

La limite septentrionale de Sukkot est formée par la saillie de la chaîne de montagnes de la rive droite; cette chaîne s'avance de nouveau jusqu'au Nil, et porte, au-dessous d'Okamé, le nom de Lamoulé; comme le rivage ne présentait pas de sentier praticable, Burckhardt mit six heures à la franchir : à sa pente septentrionale, est située la Wady-Lamoulé, et un peu plus bas se trouve la cinquième cataracte qui porte le même nom. A cette montagne correspondent encore celles qui s'étendent plus loin à l'est, sur la rive droite du Nil.

Les cimes les plus élevées de cette montagne (1) surgissent immédiatement au-dessous de Lamoulé, à l'est d'*Ambigo*, où se trouve la sixième cataracte. Ces hautes montagnes s'annoncent ici au sud et accompagnent les deux rives du Nil jusqu'à Ebsambal, au-dessus d'Ibrim; mais elles présentent une plus grande élévation sur la rive droite que sur la rive gauche, et donnent à tout le *Batn-el-Adjar*, le caractère d'une contrée hérissée de rochers.

(1) Burckhardt, Trav., p. 48.

En effet, elle s'étend, sous différens noms, dans toute la contrée des cataractes jusqu'à la Basse-Nubie ; souvent elle resserre tellement le Nil qu'il n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur, et qu'aucun sentier praticable ne longe ses bords. Les rochers pendent sur ses rives ; des bancs, formant une infinité d'îles et d'écueils, traversent et embarrassent son cours et produisent ainsi des bas-fonds, des entonnoirs et des rapides ; toute espèce de navigation est ici impossible, et, même dans les plus grandes eaux, elle présente d'insurmontables dangers.

Au-dessous d'Ambigo vient la septième cataracte ; elle se trouve à la passe sauvage d'*Akabet-Djebel-Doushé*, dans un désert de rochers aux masses bouleversées et sombres ; on l'appelle la cataracte de *Seras* ; et, après un grand nombre de petites îles formées par des écueils, se trouve la huitième, ou la cataracte de *Wady-Attyr*.

Jusque-là on n'aperçoit aucune trace de culture. Attyr (1) est l'endroit le plus important de ce pays de rochers. Çà et là et seulement sur les îles, on aperçoit une tour bâtie de briques et en ruines ; ces îles semblent avoir été, dans la plus haute antiquité, comme plus tard, les seuls endroits habités du pays. On trouva dernièrement, dans l'une d'elles, un gros manuscrit cophte, écrit sur une peau de gazelle ; il est aujourd'hui dans la possession de M. Drovettis, et il doit être, selon Burckhardt (2), d'une très grande valeur. On ne découvrait nulle part d'autres ruines d'habitations. Ces rivages, qui ne sont aujourd'hui parcourus que par des bandes de brigands, ne devaient pas offrir plus de sûreté dans l'antiquité.

Le sommet de la montagne qui s'élève sur la rive gauche du Nil, à trois lieues au nord de la *Wady-Attyr* et tout près de la cascade d'Attyr, est couronné, dans ce

(1) Burckhardt, Trav., p. 47.
(2) Ibid, App., p. LXXIX.

long et horrible désert, des débris d'antiques habitations. Ce sont les ruines d'un grand nombre d'édifices bâtis de briques qui couvrent tout le rocher et sont entourés d'une double muraille ou plutôt d'un mur et d'un rempart. La muraille a 12 pieds d'épaisseur et 30 de hauteur; le rempart, large de 20 pieds, est composé de pierres de taille irrégulières et posées l'une sur l'autre sans ciment et avec un certain art. C'est une forteresse très ancienne, selon Burckhardt; elle ferait supposer que là fut autrefois une colonie importante qui aurait eu à se défendre contre des ennemis redoutables, peut-être contre les puissans Blemmyes, qui probablement inquiétaient autrefois les colonies des prêtres dans leurs processions sur le Nil et dans leurs expéditions commerciales, de même qu'ils repoussèrent plus tard, dans les mêmes lieux, les armées des Ptolémées et des préfets d'Egypte.

Au milieu de cette forteresse, se trouve un petit temple très ancien, bâti en grès et d'une architecture très grossière; il ressemble aux petits temples que l'on trouve dans l'île Eléphantine. Il n'a que douze pas de longueur, et il est soutenu par quatre piliers couverts de sculpture; on voit des deux côtés, sur la muraille, le vaisseau d'Osiris sculpté en pierre et un grand nombre de personnages dont les mains sont toujours placées sur les épaules de celui qui précède.

Cette rive occidentale ne présente qu'une vaste contrée déserte d'où accourent des troupes de gazelles (1) qui descendent sur les bords du Nil pour s'abreuver de ses eaux et se nourrir des herbes du rivage.

Sur la rive orientale surgissent, près de la Wady-Attyr, les premiers rochers de porphyre (2); leur masse rouge et verdâtre est recouverte de plateaux de feldspath

(1) Burckhardt, Trav., p. 79.
(2) Ibid., p. 47.

rouge. A ces rochers succèdent des masses de chlorit et de schiste micacé, car toute cette haute chaîne orientale est coupée de roches primitives. Elle porte ici le nom de Gibel-Bilingo, et son plateau stérile, Akabet-el-Benat, qui s'étend parallèlement au Nil, est complétement inhabité. Plus loin, au nord, Burckhardt remarqua des roches de granit et d'énormes roches de quartz, près de Séras. Le chemin était très inégal, montueux et pénible; le Nil est tellement resserré (1) entre des rochers de fer terreux, près de la Wady-Mershad, que Burckhardt lança une pierre sur la rive occidentale, où il trouva en revenant quelques maisons de briques, un cloître, et une église grecque dont les murailles étaient couvertes d'images de saints. En cet endroit, la vallée s'élargissait de manière à former une petite plaine dont le sol est propre à la culture; tout l'espace précédent n'offre pas de champs cultivés; on y manque des productions les plus nécessaires et même de dourrah. Les rives, hérissées de roches, sont couvertes çà et là de palmiers-doum, d'acacias et de tamaris; la contrée du Batn-el-Adjar n'a en général que très peu d'endroits cultivés; les bords du fleuve sont presque toujours trop élevés pour qu'on puisse arroser la terre; cependant on voyait qu'un grand nombre des ravins, des wadys, avaient été autrefois cultivés à l'aide des roues à pots. Mais aujourd'hui (2) toute la contrée est tombée dans la plus grande misère. De toute la population des anciens temps, Burckhardt pense qu'il ne reste pas aujourd'hui plus de 200 habitans. Ils prétendent être une colonie venue de la Mecque et se disent *schérifs*, c'est-à-dire de la race de leur prophète. Abdallah-Ibn-Emhyd, leur chef, habite dans la vallée Attyr, et se donne le titre de roi, melek. Quoique de couleur très foncée, ils ont les

(1) Burckhardt, p. 44, 83.
(2) Ibid, p. 43, 46.

formes belles et les traits du visage très délicats; ils parlent aussi un peu d'arabe, mais ils sont plongés dans la grossièreté la plus sauvage et sont entièrement nus, hommes et femmes; ils portent des amulettes suspendues au cou, des bracelets et des pendans d'oreille de cuivre et d'argent. Le plus grand nombre de leurs tribus ont émigré à Sukkot et Dongola pour se mettre à l'abri des invasions annuelles des Arabes Scheygya qui, comme les Bédouins Hauran en Syrie, font un désert du pays qui les entoure, afin de se préserver eux-mêmes des invasions d'autres tribus.

Au nord de Mershed, le Nil est de nouveau sauvage, bruissant, rempli d'écueils, et Burckhardt (1) compare cette contrée aux cataractes de Syène; cependant la vallée du Nil est encore assez large et forme un petit bassin fertile de cinq lieues de longueur, jusqu'à ce qu'elle se rétrécisse près de la cataracte de Wady-Halfa. C'est là qu'est la limite (2) des roches de fer terreux et de grauwacke, d'où surgissent les rochers de granit; au nord, leur succèdent immédiatement des rochers de grès qui couvrent toute la Nubie jusqu'aux rochers de granit des cataractes de l'Egypte. A partir de là, les montagnes qui forment les cataractes s'abaissent au nord de Wady-Halfa en côtes sinueuses et moins sauvages. On voit encore s'étendre à l'est, jusqu'à Fereyg, une chaîne de montagnes qui enferme encore une fois le Nil, puis se retire à l'est, dans le désert; sur les derniers chaînons septentrionaux, où se trouve le château de *Kalat-Addé* (3), on voit s'élever des rochers formés de poudingues mêlés de quartz, de pyrites et de pierre trochéaire rouge; ce sont les seules roches de cette espèce que Burckhardt trouva dans

(1) Burckhardt, Trav., p. 43.
(2) Ibid, p. 46.—Belzoni, Voy., p. 84.
(3) Ibid, p. 38, 88.

toute la Nubie. Au-dessous de l'île *Beyllany* (Ballyane), sont situés, à la sortie du *Batn-el-Adjar* et à l'entrée de la Basse-Nubie, les temples de rochers dont nous avons déjà fait mention à Ebsambal, sur la rive occidentale du fleuve.

Burckhardt entendit d'une demi-lieue, pendant la nuit, le mugissement des cataractes, dans le temps des basses eaux; il trouva, des deux côtés du fleuve, un grand nombre de petits bassins desséchés et couverts de tamaris. Ces cataractes lui semblèrent (1) plus fortes et plus bruissantes que toutes celles de la Nubie, et il les trouva même plus violentes que celles d'Assouan; cependant la principale chute n'était formée que par un bras du Nil de 20 *yards* (aune) de largeur. Trois de ces cataractes sont très violentes; cependant les Arabes y étendent des filets, dans les basses eaux, et prennent ainsi beaucoup de poisson. Belzoni (2), qui remonta les cataractes aussi loin qu'il lui fut possible pendant les grandes eaux, trouva le spectacle beaucoup plus grandiose, et eut de grandes luttes à soutenir contre les élémens, dans sa périlleuse navigation. Un grand nombre d'îles s'élevaient au milieu des tourbillons du fleuve, et il passa entre quatre d'entre elles, appelées *Givarty*, *Mainarty*, *Genesach*, *Ennerty*; elles étaient couvertes de palmiers, cultivées et habitées par quelques hommes qui semblaient vivre dans l'état de nature, car il leur était impossible, pendant la plus grande partie de l'année, de sortir de leurs îles ou de s'avancer plus au sud, sur le fleuve. *Mainarty*, la plus peuplée, avait pour habitans 4 hommes, 7 femmes et 3 enfans; on y voyait quelques brebis, des champs de dourrah et les débris d'un vieux château, à l'extrémité méridionale. Ces hommes étaient pauvres, mais ils semblaient pleins de bonté et de

(1) Burckhardt, Trav., p. 85.
(2) Belzoni, Voy., p. 141, 146.

douceur. *Gulgé*, l'une des îles de rocher, porte encore les ruines d'une antique église, à l'endroit où le fleuve cesse entièrement d'être navigable. Les autres îles, parsemées tout autour, ne sont que des écueils sauvages et déserts.

Le village *Wady-Halfa*, situé à la gauche du rapide, est la résidence d'un gouverneur de Nubie qui reçoit les impôts; les bateaux venant d'Egypte ne remontent pas plus haut. On amène ici, du désert voisin, des dattes et du nitre que l'on exporte vers le nord; mais les nombreux bancs de sable qui se trouvent dans le fleuve et le peu de profondeur de l'eau ne permet qu'à des bateaux plats de naviguer, en été, jusqu'à Ibrim. A l'ouest de Wady-Halfa, sont situées les ruines d'un petit temple; à partir de ce village, commence le pays uni et fertile où se trouvent *Sukoy*, *Dabrous*, *Eschké*, *Serra*, *Faras*, *Fereyg* : on y voit de grands bois de palmiers, des ruines d'églises et de cloîtres grecs, près desquels s'élèvent les tertres tumulaires des saints de la Nubie; ces tertres ressemblent entièrement aux tombeaux (1) qui se voient en Syrie et dans la plaine (2) héroïque de Troie.

On remarque dans la *Wady-Fereyg*, sur les chaînons septentrionaux de ce pays montueux, un petit temple égyptien (3) entièrement taillé dans le roc et qui semble tout neuf; il a 10 pieds de longueur sur 7 pieds de largeur; il est supporté par quatre colonnes couronnées de chapiteaux égyptiens, et, des deux côtés, est pratiquée une chambre. Dans le fond du sanctuaire sont des tombeaux souterrains dont les parois sont couvertes de sculptures mystiques. Ce monument fut autrefois converti en église; on couvrit de plâtre les anciennes sculptures païennes, et on peignit par-dessus des images de saints parmi lesquelles on remarque

(1) Burckhardt, Trav. p. 39.
(2) Vorhalle Europaischer Volkergeschichten vor Herodot., p. 248.
(3) Ibid., p. 38.

encore Saint-Georges et le Dragon ; on voit partout des inscriptions grecques. Vis-à-vis ce monument, est situé, sur la rive occidentale du Nil, le temple colossal d'Ebsambal, taillé aussi dans le roc. C'est le monument le plus remarquable qu'on rencontre à l'entrée de la Basse-Nubie ; les merveilles de son architecture étonnent dans ses souterrains mystérieux, dont la silencieuse obscurité, peuplée de mille statues animées et parlantes, ponrrait révéler aux temps modernes l'énigme du passé ! Il a bravé les lois inflexibles du temps, parce que le désert de Lybie, accroupi à ses pieds comme un sphinx, l'a protégé du manteau de ses sables : le voyageur Belzoni souleva pour un instant quelques plis du mystère, mais ils retombèrent dès qu'il fut éloigné, car le désert ne reconnaît pas de limites, comme la mort !

Ce sont deux temples consacrés à Isis et à Osiris ; leur grandeur est telle qu'ils n'ont pu être élevés que par des milliers de mains ; leur architecture atteste une grande perfection, et on peut les comparer aux plus beaux monumens égyptiens ; cependant leur style les fait rapporter à une très haute antiquité, et Burckhardt (1) les croit antérieurs à tous les autres temples de la vallée nubienne du Nil. Ces deux temples ne peuvent avoir été élevés que pendant la prospérité d'un grand empire, et ils sont les monumens éternels de la puissance d'un peuple et d'un état gouverné par les prêtres. Leur situation nous paraît aussi d'une très grande importance. Nous croyons, et la configuration de la vallée du Nil en est une preuve, qu'à l'époque où fleurissait l'état théocratique et commerçant de Méroé, il exista entre cet empire, la Thébaïde et l'oasis d'Ammon, un centre de réunion pour la religion et le commerce qui alors étaient inséparables.

(1) Burckhardt, Trav., p. 128.

Ebsambal fut nécessairement alors le principal lieu de passage, la station; *l'emporium* entre Méroé et la Thébaïde; que le commerce se fît par eau ou par terre, c'en était ici le point de jonction et le centre.

Burckhardt fait la remarque que, dans la haute antiquité, c'était probablement le commerce des dattes qui donnait aux Nubiens leurs richesses, à tout le cours du Nil le mouvement et la vie, comme cela est aujourd'hui depuis *Wady-Halfa* jusqu'à *Philæ*. Ce fruit précieux est une production propre à la Nubie et la source de ses richesses comme le blé l'était pour l'Egypte. Les marchands de Méroé avaient probablement leur première station dans la plaine de Sukkot, près du temple d'Aamara, bâti en pierre calcaire. Pour éviter les difficultés de la navigation à travers les cataractes, on chargeait les marchandises sur des chameaux et on traversait ainsi la contrée des rochers ou le Batn-el-Hadjar. La navigation était très peu importante dans tout cet espace, ou du moins interrompue une grande partie de l'année : aussi on n'y trouve presque pas de traces d'anciens établissemens; il y en aurait existé assurément si le Nil avait été aussi navigable en cet endroit que le Rhin dans son Batn-el-Hadjar, moins sauvage et plus peuplé, c'est-à-dire dans cette partie de son cours où il est resserré par des gorges de montagnes, entre Bingen et Bonn.

Lorsqu'on voulait prendre le chemin le plus court, on choisissait probablement la route de terre, à travers le désert de Lybie; en effet, la route de *Berber* à *Derr*, au-dessous d'Ebsambal, par Dongola, le long de la vallée du Nil, demande vingt-cinq jours de marche; mais les caravanes d'esclaves qui traversent directement le pays montagneux de la Nubie arrivent au même point en huit jours et rejoignent la vallée du Nil vis-à-vis *Ebsambal*.

(1) Burckhardt, Trav., p. 1:9.

La seconde station se trouvait probablement à Ebsambal, sur le Nil. Les voyageurs qui avaient échappé heureusement aux dangers du désert ou aux difficultés de la navigation à travers les cataractes, sentaient alors le besoin de rendre grâces à leurs dieux protecteurs. Ici commençaient de nouveaux échanges; car les caravanes de la Thébaide, du Delta, de l'oasis d'Ammon se rencontraient en ce lieu situé à moitié chemin du voyage. Les marchands offraient en commun des sacrifices, célébraient des fêtes, car la paix les unissait, la paix leur donnait le bien-être et le bonheur. Les souverains d'alors ne dominaient pas sur leurs ennemis de l'est et de l'ouest par la guerre, mais par l'idée de la religion et le culte des prêtres, comme nous en voyons aujourd'hui un faible reflet dans les fakirs de Damer. (Voyez plus haut.) Il nous est impossible de déterminer jusqu'à présent l'époque où furent bâtis ces temples d'Ebsambal, dans le sanctuaire de la Nubie; mais la situation du lieu, jointe aux faits que nous offre l'histoire de la civilisation des peuples placés sur les grands cours d'eaux qui unissent les hautes-terres aux basses-terres, assurent à cette station une prospérité plus ancienne et plus florissante que celle des grands marchés et des temples voisins.

La puissance qu'il fallut pour convertir une montagne entière en temple souterrain; ces rochers taillés en colosses, fils des premiers jours, l'œuvre de la religion et non d'un vain orgueil, debout à l'entrée comme les esclaves de la Divinité, les gardiens de la maison sainte; ces parois des rochers, couvertes d'hiéroglyphes inventés par Méroé, et qui, si le monument appartenait à l'époque des Ptolémées auraient dû céder aux inscriptions grecques; tout cela réuni nous fait supposer que nous avons ici sous les yeux un monument antérieur aux Ptolémées, contemporain des travaux les plus anciens de la Thébaïde, ou peut-être plus ancien encore, en remontant à l'époque de l'empire

de Méroé. Mystérieux, solennel et grandiose, il reste une énigme pour les siècles suivans qui ne comprennent ni son but, ni la manière dont il a été exécuté, ni les caractères qu'il porte sur ses statues et ses murs. Semblable à tous les monumens du passé, on ne savait pas même le nom de celui qui l'a détruit, loin de savoir quelle main l'a élevé! Cependant il porte le nom d'un prince postérieur qui peut-être l'a restauré, celui de Psammétique; Belzoni, Mangles et Irby nous assurent qu'on y lit (1), écrite en caractères grecs, l'inscription : ΠΣΑΜΜΑΤΙΧΩΙ. Ce Psammétique, qui vivait en 656 avant Jésus-Christ, avait appris l'alphabet grec à Naucratis, de marchands ioniens et cariens. Ces Grecs ayant remonté le Nil donnèrent, en l'honneur de leur protecteur, le nom *d'Ebsambal* (*Psammapolis*) à cet emporium; l'appellation étrangère est ainsi parvenue jusqu'à nous, tandis que le nom antique fut perdu à jamais pour la postérité.

Ire Remarque. — *Temples d'Isis et d'Osiris taillés dans le roc. Colosses d'Ebsambal* (Psam-Polis).

Un jour et demi de marche au-dessous de *Wady-Halfa*, à l'endroit où le Nil coule entre des roches de grès, dans la direction du sud-ouest au nord-est, s'étend, à l'ouest, une vallée dont les deux parois latérales se composent de deux rochers. Chacun de ces rochers a été taillé en forme de façade qui conduit dans un temple creusé sous la montagne. La montagne couvre ainsi de ses ténèbres les salles des temples taillés dans son sein. Ces temples portent le nom d'*Ebsambal* ou Epsambol (Ypsambol) (peut-être sont-ils ainsi nommés de Πσαμ-Πολις, ville de Psammétique); l'un d'eux était encore, en 1816, couvert aux deux tiers par les sables du désert; l'autre est entièrement à découvert, et il fut décrit, pour la première fois, par Burckhardt. Nous l'appellerons, avec ce voyageur, le temple d'Isis, pour le distinguer du temple d'Osiris. La description de ce monument fera voir pourquoi on lui a donné ce nom.

(1) Nouv. Annales de Voyages, V, p. 454.

1. *Temple d'Isis.*

Il est élevé de 20 pieds au-dessus du niveau actuel du Nil, creusé dans les parois du rocher, et parfaitement conservé. Aucun chemin, aucun abord ne conduit maintenant à sa façade, dont les parois de rocher sont toutes couvertes d'hiéroglyphes. Des deux côtés du portail, on voit 6 statues colossales, 3 d'un côté et 3 de l'autre; leurs regards sont tournés vers le fleuve; elles se tiennent debout, un pied avancé devant l'autre. Chacune est accompagnée de deux figures plus petites, de 6 pieds 1/2 de hauteur. On voit, d'un côté, un jeune Osiris, le menton couvert d'une barbe légère et la tête parée d'une tiare; deux petites statues, de 4 pieds de hauteur, sont placées à côté de lui; près de lui, est une statue d'Isis, portant Horus dans ses bras; son visage exprime la bienveillance et la majesté; à côté d'elle, est un jeune homme, les bras pendans et la tête couverte d'un bonnet très élevé. On voit, de l'autre côté, deux statues du même jeune homme, et, entre elles, la statue d'Isis, la tête parée du globe et portant les deux serpens sacrés.

Une porte étroite et élevée conduit dans la salle du *Pronaos*, qui a 13 pas de longueur sur la moitié de largeur; il est supporté par 4 colonnes carrées, dont les chapiteaux, comme ceux de Tentyra, sont formés de têtes d'Isis; seulement, ici, ces têtes portent une parure différente. Une grande porte et deux petites conduisent, à travers une salle dont les murs sont ornés de sculpture, dans la partie la plus reculée et la plus petite du temple (Adyton); trois sanctuaires plus petits (Adyta) sont pratiqués, comme des niches, dans les parois du rocher. Ces sanctuaires, avec trois chapelles de côté, sont tout couverts d'hiéroglyphes. Toutes les figures étaient peintes en jaune, les cheveux seuls étaient noirs; la chevelure d'Isis présentait alternativement des lignes noires et des lignes blanches. On voyait partout représentés des sacrifices où on offrait à Osiris des feuilles de palmier et de lotus. Burckhardt vit étendu aux pieds du vainqueur le géant Briarée, qu'on représente, dans presque tous les temples de la Nubie, comme le plus grand ennemi d'Osiris. Le style des sculptures semblait appartenir à une très haute antiquité, et le temple lui-même paraissait avoir servi de modèle à celui de Derr; mais il est beaucoup plus ancien, et il était assurément consacré à Isis. Quelques pas au nord de l'entrée, on voit un bas-relief, sculpté dans le roc, représentant Osiris assis, et, devant lui, un suppliant qui lui tend les bras. Tout autour de ce bas-relief, les murs sont couverts d'hiéroglyphes. Selon une tradition, que Burckhardt entendit rapporter à *Derr*, il y avait, autrefois, devant ce temple, sur la rive du Nil, une statue colossale qui tenait dans ses mains le bois-

seau égyptien. Elle a été probablement couverte par les eaux, dans les débordemens du Nil.

2. *Temple d'Osiris.*

Il est situé à 200 *yards* du précédent, sur le revers opposé de la vallée, mais dans une position un peu plus élevée, à 100 pieds au-dessus du niveau du Nil. Sa façade est tournée vers l'est-sud-est. Un abord orné de gradins taillés dans le roc et de sculptures monte du Nil jusqu'au temple; mais les sables du désert, qui roulent sans cesse de l'ouest, dans la direction du Nil, ont couvert de leurs masses mouvantes l'entrée de l'édifice et toute sa façade. Burckhardt, qui le découvrit, ne put apercevoir que l'architrave du monument et les têtes de quatre statues colossales qui surgissaient du sable, et indiquaient qu'un édifice immense y était enfoui. Les têtes qui s'élevaient des sables n'avaient pas les yeux tournés vers le fleuve, elles regardaient le nord et la féconde terre d'Egypte. Burckhardt remarqua, dans les traits du colosse, la beauté d'une Pallas, la perfection du ciseau de la Grèce. La statue portait sur la tête un ornement en forme de boisseau égyptien, sur lequel était sculpté le nilomètre. Les membres des statues étaient couverts d'hiéroglyphes très nettement gravés dans le grès. Il remarqua, entre ces deux statues colossales, une tête d'Osiris en forme d'épervier, et surmontée d'un globe ailé. D'après ses suppositions, devait se trouver là le pylône d'un temple renversé, devant lequel devaient être, assises ou debout, comme devant le temple d'Isis, 4 statues colossales, auxquelles appartenaient les têtes qu'on voyait surgir des masses de sable. Burckhardt trouva, derrière les colones, les parois du rocher unies au ciseau et couvertes d'hiéroglyphes. On y voyait, sculptées en pierre, 20 figures assises, de 6 pieds de hauteur. Les hiéroglyphes semblaient appartenir à une époque très reculée, et ressemblaient à ceux de *Derr;* mais l'architecture et les sculptures de l'édifice se rapportaient aux monumens les plus parfaits de toute la vallée du Nil. Belzoni suivit bientôt les indications données par Burckhardt. Il déblaya les sables mouvans, et trouva, après bien des efforts, la porte principale du temple, enfouie à 35 pieds sous les masses de sable. Lorsque les fouilles furent achevées, on aperçut, à l'extrémité méridionale de la façade du temple, un rocher qui faisait une saillie d'environ 30 pieds, et nuisait ainsi à l'effet du fronton du temple, large de 117 pieds, et de 127, selon Straton. On voyait s'élever, des deux côtés de la porte, semblables à d'énormes piliers, les quatre colosses assis, qui sont les plus grandes statues de la Nubie et de l'Egypte, à l'exception du sphinx monstrueux accroupi aux pieds de la grande pyramide de Memphis, et qui est à ces statues comme 3 à 2.

Le rocher de la façade est de couleur brune, d'un grain bien uni, et très propre à être sculpté; les parties saillantes du rocher, dans lequel on a taillé les colosses, se composent de grès blanc, et cette variété de couleurs fait un très bel effet. Les colosses ont 25 pieds de largeur, d'une épaule à l'autre; ils ont 51 pieds de hauteur, quoique assis, sans compter la mitre, qui, seule, a 14 pieds de haut; leur visage a 7 pieds de longueur, la barbe 5 1/2, l'oreille 3 1/2, le nez 2 pieds 8 pouces, et l'œil 2 pieds 2 pouces 1/2 en longueur; ils ont 15 pieds 1/2 des épaules au coude. L'épaule gauche de la première statue touche à l'épaule droite de l'autre, de sorte qu'à elles quatre elles couvrent toute la façade. Deux seulement sont à découvert. La troisième est encore enfouie sous le sable, et la quatrième est brisée. Le nez, la bouche, les lèvres, sont très délicatement dessinés; l'angle de la bouche est très gracieux; leurs formes sont belles; ils sont à demi nus, et le reste de leur corps est couvert d'une robe irrégulièrement drapée.

La façade a 100 pieds, et la porte 22 pieds de hauteur; la distance de la porte à l'architrave est de 66 pieds. Au-dessus du portail, est sculptée en relief, dans une niche, une statue d'Osiris, de 20 pieds de hauteur. Il porte, d'une main, la clef du Nil, et, de l'autre, le fouet, symboles de sa bienfaisance et de sa colère. La corniche contient, dans l'entablement, une rangée de singes assis, de 8 pieds de haut, 6 pieds de largeur, qui se touchent l'un l'autre par les épaules; leur nombre est trois fois sept.

La porte, haute de 22 pieds, conduit dans l'intérieur du temple, qui s'étend à 170 pieds sous la montagne. Il est divisé en quatre grandes salles principales et en plusieurs autres plus petites, qui, en tout, forment 14 chambres taillées dans le roc. Les quatre salles qui se suivent sont le *Pronaos*, deux avant-temples (Sekos) et le sanctuaire ou *Adyton*.

Le Pronaos a 57 pieds de longueur sur 52 de largeur; la voûte est soutenue par 8 piliers, qui ont 22 pieds de hauteur et 5 1/2 carrés (8 pieds, selon Straton). A chaque pilier est jointe une statue colossale en forme de cariatide, dont la mitre atteint la voûte et la supporte également. Elles ont les bras croisés, attitude qui fut, de tout temps, le signe du repos et de la satisfaction intérieure; elles portent la clef du Nil et le fouet, symboles de la bonté et du droit de punir. Elles ressemblent à celles du temple de *Médinat-Habou;* leur exécution est parfaite, et les hiéroglyphes qui les couvrent sont plus hardiment dessinés que ceux de l'Egypte. Elles sont nues jusqu'à la ceinture, et ensuite voilées jusqu'au genou. L'expression de leur physionomie est bienveillante, gracieuse, semblable à celle du *Jupiter-Mansuetus* des Romains, selon Straton. Elles ont la figure belle, l'arc superciliaire bien dessiné, l'œil grand, les paupières bien

fendues, le menton gracieusement arrondi; leurs lèvres inférieures sont un peu saillantes, un aimable sourire entr'ouvre leur bouche; leur nez est légèrement arqué, et se rapproche de la forme aquiline. La statue est couverte d'une espèce de stuc richement coloré; la paupière, par exemple les sourcils, sont peints en noir, et leur courbe est prolongée au-delà de la longueur naturelle. Le plafond du *Pronaos* est peint en bleu et en rouge, avec des bordures où planent des ailes épandues, qui semblent être le symbole de la prière. Les murs sont couverts de peintures dont le coloris a conservé toute sa fraîcheur. On y voit un héros, monté sur un char de bataille et prêt à décocher une flèche de son arc; au-dessus de son casque, plane un génie ailé; sa robe lui tombe jusqu'aux genoux; il est paré de bracelets et de colliers; des tapis précieux et des peaux de léopards couvrent le char, qui est peint en bleu, en rouge et en jaune. Les coursiers attelés au char ont les naseaux gonflés; leur bouche ne porte point de mors; ils ne sont retenus que par une muserole et parés de riches caparaçons. Le héros ressemble à celui du temple de *Medinat-Habou*, dans la Thébaïde (c'est-à-dire la ville sainte du roi Habou, et non pas Medinat-Abou) (1). Trois petits chars le suivent. Il attaque, avec ses gens, une forteresse qui est près de se rendre. Cette forteresse a deux étages : de l'étage supérieur se précipitent les ennemis percés de flèches, tandis que d'autres demandent merci; au milieu, sont des vieillards, et, en haut, des femmes suppliantes; devant les murs de la forteresse, on voit un habitant de la campagne qui prend la fuite, et, devant lui, cinq taureaux s'élancent épouvantés.

Sur la seconde paroi, on voit le même héros marcher sur les cadavres de ses ennemis immolés, et en égorger d'autres; un mulâtre chasse devant lui une troupe de prisonniers, parmi lesquels sont 4 blancs, 4 de couleur foncée et 4 noirs; tous ont la physionomie d'un caractère différent, et l'on voit que le héros a porté ses conquêtes dans des climats et des contrées divers. Le héros a la taille colossale; le général des ennemis et ses soldats sont plus petits, mais cependant robustes et grands; les prisonniers, au contraire, ont la taille de pygmées. Une autre peinture représente le héros offrant des sacrifices à Isis, en reconnaissance de la victoire. Cette Isis est noire. C'est la première statue de cette espèce qu'on rencontre en remontant le Nil, et c'est la seule différence qu'on observe entre la mythologie de la Nubie et celle de l'Egypte. Le héros brûle de l'encens à une Isis dont la tête est surmontée du croissant. Autour, se déroulent les pompes d'une procession. On reconnaît partout le

(1) Burckhardt, Trav., p. LXXVI.

portrait du héros, mais son costume varie, et il apparaît tantôt revêtu de l'habit de guerre, tantôt avec la robe de cérémonie et la mitre.

Sur la troisième paroi, on remarque un combat de sept chars de guerre; plus loin, est représentée l'apothéose du héros et sa réception parmi les dieux. Au jugement de Straton, la sculpture, le dessin et les couleurs peuvent se comparer aux ouvrages de Praxitèle, d'Appelle, de Canova. Le coloris est plein de fraîcheur et de goût dans les peintures; le dessin est parfait, quant à la vérité, à l'exactitude anatomique et à l'expression; mais la perspective, l'art de disposer les groupes, la composition, étaient absolument inconnus dans ce temps.

Voici quelles sont les proportions des arrière-chambres taillées dans le roc : le premier *Sekos* qui suit immédiatement la salle d'avant, a 37 pieds de largeur, 25 de longueur, 22 de hauteur, et il est soutenu par 4 piliers de 4 pieds carrés; ses parois sont seules couvertes d'hiéroglyphes. Le second *Sekos* est moins long, mais il a aussi 37 pieds de largeur. On entre, de cette salle, dans le sanctuaire, qui est long de 23 pieds et large de 12. On voit, contre la paroi du fond, sur un piédestal, 4 statues colossales, dont les têtes sont parfaitement conservées. Des issues, pratiquées dans la muraille de droite, conduisent, de l'avant-salle, dans deux chambres isolées, taillées dans le rocher; la première a 38 pieds 10 pouces de long et 11 pieds 5 pouces de large; la seconde, 48 pieds 7 pouces de longueur et 13 pieds de largeur. Les parois en sont couvertes d'hiéroglyphes inachevés. Dans la paroi du fond de l'avant-salle, sont percées symétriquement deux portes, dont chacune conduit dans une antichambre d'où l'on pénètre dans deux chambres qui se prolongent sous la montagne. Chacune a 43 pieds de long sur 10 pieds 11 pouces de largeur; tout autour sont pratiqués des siéges taillés dans le roc. L'intérieur de la montagne avait été ainsi creusé en un grand nombre de salles destinées à recevoir de nombreuses assemblées.

Des recherches plus profondes nous apprendront, dans l'avenir, la destination et le sens de toutes ces peintures, de ces salles et de ces souterrains. Aujourd'hui, ces temples servent, aux habitans des environs, de retraite et d'asile contre les invasions des Maghrebi et des Bédouins de l'ouest, qui répètent, chaque année, leurs brigandages, et viennent, comme à une moisson, ravager périodiquement les bords du Nil. Ces peuples appartiennent aux hordes nomades qui font paître leurs troupeaux entre la grande oasis et Siout, sur le Nil. Dans leurs expéditions, ils ravagent d'abord l'île d'Argo, puis le pays de Mahass et Sukkot, et poussent leurs brigandages jusqu'à Wady-Halfa, Derr et Dakka. Ils remontent ensuite,

chargés de butin, des rivages du Nil dans le désert, et ils se retirent vers Siout aussi promptement qu'ils étaient venus. Leurs forces se composent ordinairement de 150 cavaliers et d'autant d'hommes montés sur des chameaux. Personne n'ose s'opposer à leurs attaques, et les chefs de villages font souvent à ces brigands des visites et des présens. Les invasions de ces barbares dévastent la rive occidentale du Nil, dans tout le Batn-el-Hadjar, comme les Arabes Sheygya dévastent la rive orientale, et ces excursions annuelles sont la cause principale qui font, de ce littoral, une contrée sauvage et dépeuplée.

4e Eclaircissement.

Quatrième gradin du cours moyen depuis Ebsambal jusqu'à Assouan, Basse-Nubie, pays des temples.

1. Wady-Nouba.

A partir du pays que nous venons d'étudier jusqu'aux cataractes d'Assouan, qu'on regardait jusqu'ici comme la première cataracte, le Nil se fraie son cours, entre des collines de grès, dans une vallée moins étroite et plus fertile. Cette vallée se divise en deux parties : la Wady-Nouba et la Wady-Kenous. Des découvertes récentes nous ont fait connaître, dans ces contrées, un grand nombre de lieux et de monumens remarquables. Immédiatement au-dessous d'Ebsambal, sont situées, sur la rive gauche du Nil, les ruines d'une église grecque convertie en mosquée et portant un grand nombre d'inscriptions qui se rapportent au temps des Bysantins. Sept lieues et demie plus bas, se trouve Formoundy (1), où les Nubiens ont leurs plantations de coton les plus importantes; le cotonnier croît partout, dans cette vallée, depuis Dongola jusqu'à Kenné, dans la Haute-Egypte. Les femmes en tissent de grossières chemises qu'elles échangent contre du dourrah. Le lit du fleuve est rempli d'écueils, ce qui rend encore la

(1) Burckhardt, Trav., p. 36. — Belzoni, Voy., I, p. 127.

navigation très difficile. Belzoni gravit, en ce lieu, une montagne qui s'élève sur le rivage; il n'aperçut, de son sommet, que de vastes plaines désertes qui s'étendaient dans le lointain, à l'ouest, et au milieu desquelles il crut distinguer des cônes de basalte.

Un jour de marche au-dessus d'Erméné (Ermyne, dans Belzoni), est situé *Tosko* (1), à la frontière méridionale du district d'Ibrim. Ce village se trouve dans une contrée couverte de rochers qui surgissent isolés, à pic et de forme pyramidale : Belzoni pense que ces rochers peuvent avoir donné aux Egyptiens l'idée de la pyramide. Un de ces rochers a été creusé, et l'intérieur en est soutenu par quatre piliers quadrangulaires. Ce monument est d'une exécution très grossière, et c'est avec quelques autres encore au nord d'Ibrim, les seuls sépulcres antiques qu'on trouve dans la Nubie jusqu'à Assouan. En Egypte, au contraire, leur nombre devient prodigieux : cette différence entre les deux pays est vraiment remarquable. On se demande : Où les Nubiens enterraient-ils donc leurs morts?

Burckhardt aperçut jusqu'à la Wady-Bostan ces rangées pyramidales et tronquées de rochers de grès qu'on prendrait, à la régularité de leur forme, pour l'œuvre des hommes.

Brim, Ibrim (Premis de Pétrone, dans Strabon; la *Premis parva*, infrà *cataracten* dans Ptolémée, dont la *Premis magna suprà Napata* nous est inconnue; le *Primi* de l'inscription de Silcon (2). — De ce lieu dépend un grand district qui s'étend de Tosko jusqu'à une demi-lieue au sud de Derr. Cette contrée produisait beaucoup de dattes; ce fruit précieux était pour elle une source de richesses et

(1) Burckhardt, Trav., p. 35. — Belzoni, Voy., I, p. 126.

(2) Nieburh Inscript. Nubiens. Comment., p. 21. — Th. Legh, Narrat., p. 76, 79. — Burckhardt, Trav., p. 33. — Light, Trav., p. 83. — Belzoni, Voy., I, p. 124.

donnait lieu à un commerce important avec l'Egypte. Mais les Mameloucks ravagèrent tout ce district dans leur retraite désastreuse ; une partie des habitans fut entrainée en esclavage et l'autre prit la fuite : tous les palmiers de la vallée furent abattus. Th. Legh trouva le pays dans cet état de dévastation, et il se vit forcé de retourner sur ses pas.

Ibrim est situé sur la rive orientale du Nil, à l'extrémité méridionale d'une chaîne de montagnes qui s'élève, près du Nil, comme une muraille perpendiculaire d'une lieue de longueur. Une citadelle est bâtie sur la montagne ; on voit encore autour de la ville des débris de murailles de briques ; les maisons sont bâties en grès, les montagnes voisines offrent une complète solitude, la citadelle est en ruines. Light prétend avoir souvent remarqué la croix de Malte (1) sur les débris.

Ibrim fut détruit sous le règne du sultan Saladin ; Macrizi et Abou-Schamah nous racontent ainsi ce fait, dans leur histoire : Dès le commencement de l'occupation de l'Egypte par les Arabes, on avait placé une garnison à Assouan, pour protéger Saïs, c'est-à-dire la Haute-Egypte, contre les Nubiens et les Noirs. Après la révolution qui renversa les Fatimites, on négligea ce soin important, et aussitôt recommencèrent les invasions des Nubiens en Egypte. A l'occasion d'une de ces invasions des rois nubiens à Assouan, l'an 568 de l'hégire, 1172 de notre ère, le sultan Saladin envoya son frère *Schems-ed-Doulah* avec une armée pour attaquer Ibrim. La ville fut prise après trois jours de siége. Le frère du sultan s'empara aussi de la citadelle, située sur la montagne, où se trouvait une très belle église consacrée à la vierge et surmontée d'un dôme et d'une croix. On mit le feu au dôme ; l'évêque, tous les habitans de la ville et de la campagne

(1) Quatremère, II, p. 89.

furent emmenés en esclavage, hommes et femmes. Les historiens musulmans, qui exagèrent toujours, parlent de 700,000 hommes chassés de leurs foyers. Ibrahim, prince Kourde, fut placé à Ibrim comme gouverneur, et fit, de là, un grand nombre d'invasions en Nubie, mais il ne semble pas avoir régné long-temps. Depuis ce temps, Ibrim, où le préfet Pétronius avait fait bâtir un *castrum* romain, n'est plus qu'un monceau de ruines.

Les maîtres actuels d'Ibrim sont tout-à-fait de couleur claire, et on pourrait les appeler blancs, si on les compare aux Nubiens. Ils descendent de la garnison bosnienne que le sultan Sélim y avait envoyée. Ils sont fiers de cette origine et en dissensions continuelles avec les Nouba. Cependant Burckhardt remarqua la plus grand sécurité dans cette vallée; les monceaux de dourrah restent jour et nuit dans les champs, et les troupeaux paissent sans gardien sur les bords du Nil. Lors du voyage de Belzoni, les plantations de dattes étaient rétablies, mais elles ne s'étendaient pas encore à plus de 100 toises du rivage.

L'île *Ketté* est située au nord de la ville d'Ibrim, et encore dans son district, entre des rochers perpendiculaires et à pic dans lesquels sont creusés des souterrains qui ont jusqu'à 40 et 50 pieds de hauteur. Burckhardt les compare à ceux que l'on trouve dans la Wady-Mousa (dans l'Arabie-Pétrée). Une petite lieue à l'ouest du Nil, se trouve, dans une montagne de grès, un de ces tombeaux creusés dans la roche et si rares en Nubie. Burckhardt (1) le visita et le trouva large de 7 pas, long de 3 et haut de 5 pas 1/2. Au milieu était un caveau profond; près de là une petite chambre qui semblait destinée à conserver des momies. Les parois étaient couvertes de bonnes peintures, semblables à celles des tombeaux de la Thébaïde, mais moins bien conservées. On y voyait re-

(1) Burckhardt, Trav., p. 93.

présentés des sacrifices offerts à Osiris et au dieu Apis. D'un côté, on remarque un cynocéphale qui embaume une momie, une autre figure semblable portant une balance, et, devant elle, un sphinx. Dans la petite chambre sont représentés les attributs de l'agriculture, la charrue, la semence, etc. La rareté de ces caveaux de momie dans la Nubie, nous paraît un fait très remarquable.

Derr, Derri (1), *Deir*. — Ce lieu situé à cinq lieues, par terre, au nord d'Ibrim, est la principale ville de la Nubie, entre l'Egypte et Dongola. Elle est la résidence d'un des caschefs de Nubie, dont la maison (2) est la plus belle habitation que Light eût vue depuis le Caire. Cette ville contient aussi une mosquée, la seule que les voyageurs aient remarquée dans la Basse-Nubie, jusqu'à Philæ. Aussi les Nubiens sont très peu attachés au Coran et à ses préceptes. F. Norden (3) était déjà venu jusqu'à cette ville; mais il n'échappa qu'avec peine à la tyrannie et à la cupidité du gouverneur; tous les autres voyageurs eurent le même sort, à l'exception de Belzoni qui reçut un accueil bienveillant et à son aller et à son retour. Th. Legh arriva à l'époque ou le caschef célébrait la fête de son mariage. Cette solennité fut appelée *fantasia* et dura 10 jours. Le caschef était adonné à l'ivrognerie; il avait 300 esclaves nègres qui lui servaient de gardes du corps et 300 cavaliers sous ses ordres (Burckhardt ne lui en donne que la moitié). C'était le plus grand marchand d'esclaves de son pays, ses troupes étaient sa propriété et il les achetait à Dongola, Sennaar et dans le Soudan. Elles levaient, pour lui, les tributs dans le pays et gardaient

(1) Th. Legh, Narrat., p. 69. — Burckhardt, Trav., p. 18, 30. — Light, Trav., p. 74, avec planches. — Belzoni, Voy., I, p. 348.

(2) Voy. F.-C. Gau Neuentdeckte Denkmäler von Nubien. Tubingen, 1821. — Heft. 1, tab. 10. Vignette wohnung des Kaschef Zu Derri.

(3) Norden, Voy. d'Egypte et de Nubie, I, fol. 227.

son harem. Legh fut reçu avec la même dureté, la même inhospitalité que Norden y avait trouvée, 75 ans auparavant. Dans l'audience qui lui fut accordée, l'Anglais offrit au caschef une montre que celui-ci refusa avec dédain : alors Legh suspendit son propre sabre au côté du Musulman ; tout-à-coup les regards du Nubien s'adoucirent, la satisfaction anima ses traits, car ce présent flattait plus son orgueil. Il voulut même lui faire présent d'une de ses femmes ; Legh lui fit comprendre alors qu'il n'avait pas rencontré de harem au-dessous des cataractes du Nil, et le caschef s'en montra très étonné. Hassan appelle aussitôt un jeune esclave nègre, âgé de dix ans, lui adresse quelques mots et lui donne sa main à baiser. L'enfant s'approche de Legh, tout ému, baise sa main et la porte à son front. Cette cérémonie indiquait que l'enfant avait changé de maître. Depuis ce temps, cet esclave favori de la mère du caschef resta toujours près de son nouveau maître et alla avec lui en Angleterre. La lame de Damas qui avait produit cet effet sur le barbare valait 500 piastres. Hassan accorda sur-le-champ la permission de s'avancer jusqu'à Ibrim et donna au voyageur des chameaux et des chevaux. Belzoni n'obtint de même l'autorisation de poursuivre son voyage qu'en faisant cadeau d'un miroir qui n'avait que 12 pouces de hauteur sur 10 de largeur; mais c'était le plus grand et le premier de ce genre qu'on eût vu en Nubie ; de là le merveilleux effet qu'il produisit.

Les tracasseries qui empêchèrent Norden de poursuivre son voyage ne lui permirent pas de rien observer. Legh ne découvrit qu'un seul monument en ce lieu (1), c'était une grotte taillée dans la roche et dont le pylône était soutenu par quatre colonnes; l'avant-salle contenait deux rangs de piliers de 4 pieds carrés. De là on pénétrait dans le Sekos à côté duquel se trouvaient deux chambres

---

(1) Legh, Narrat., p. 81.

dont une contenait un seul sarcophage. Light et surtout l'architecte Gau donnèrent de ce monument d'excellens dessins (1); Burckhardt aussi le décrivit, et en donna une esquisse. Belzoni le trouva très délabré, et il le regarde comme un temple d'Osiris.

Burckhardt place ce monument derrière le village, sur la pente des rochers. Il est d'une très haute antiquité et fut bâti long-temps avant les temples de Carnac et Gourné qui cependant appartiennent aux monumens les plus anciens de l'Egypte. La vue de ce temple caverneux, élevé au-dessus des tombeaux de Derr, remplit tout à coup d'une mystérieuse horreur. Il est entièrement creusé dans le roc et divisé comme les autres, en *Pronaos*, *Sekos*, *Cella* et *Adyton*. Après avoir traversé le majestueux portique qui conduit au *Pronaos*, on entre aussitôt dans l'obscurité solennelle du temple souterrain. Les chapiteaux du *Pronaos* ont 14 pieds de hauteur, et devant eux sont assis des colosses couronnés de la mitre, comme à Gourné et à Thèbes. Ces piliers appartiennent encore à l'enfance de l'architecture; plusieurs bas-reliefs les entourent et les statues sont peintes. Dans la paroi intérieure de la *Cella* est pratiquée une porte sur laquelle est représenté un globe ailé, ou *l'œuf du monde*. Cette porte conduit dans le sanctuaire ou Adyton : on y voit quatre figures assises, taillées dans la roche, et dont le dos est adhérent au rocher; ce phénomène caractérise la plupart des temples caverneux de la Nubie. Il semble qu'on a pratiqué des tombeaux des deux côtés, et Light a copié quelques inscriptions chrétiennes sur ces sépuchres postérieurement établis. L'intérieur du temple est couvert de bas-reliefs. Sur l'un d'eux est représenté un héros monté sur un char poursuivant ses ennemis qui se retirent dans une contrée marécageuse et couverte de forêts. (Ne seraient-ce pas les Ethiopiens se réfugiant dans la Colla?)

---

(1) Gau Neuentdeckte Denkmäler von Nubien. Tab. 50.

Ne pouvant les atteindre, le héros entraîne avec lui les blessés. Les prisonniers sont amenés devant un Osiris à la tête d'épervier; on y voit encore un groupe qui se trouve dans un grand nombre de temples égyptiens : le monstre Briarée va être immolé, Osiris tend le bras et retient ainsi le coup qui doit le frapper. (Peut-être cette allégorie indique-t-elle une victoire inachevée?) Briarée, l'ennemi implacable, peut-être le Typhon des Egyptiens, n'a ici que deux têtes, et quatre bras; en Egypte, au contraire, on le représente avec un nombre beaucoup plus grand de têtes et de bras, et cette addition trahit évidemment une époque plus jeune qui voulut ajouter à ce que lui légua l'antiquité. Derr, capitale actuelle de la Nubie, n'a que 200 maisons, et encore la plupart ne sont-elles que de misérables huttes; le village est entouré d'un bois de dattiers, et le commerce des dattes est le principal trafic des habitans. Beaucoup de bateaux chargés de dattes se rendent de là jusqu'en Egypte. On y transporte de même de jeunes palmiers, parce que ceux qu'on obtient par la semence sont ordinairement dégénérés. La plupart des habitans de la ville sont Turcs d'origine; ceux de la campagne sont de purs *Noubas* qui parlent nubien et arabe. Ils n'ont pas la physionomie nègre; leur peau cependant est très foncée, leur chevelure épaisse, mais non laineuse; ils ont l'habitude de s'enduire de graisse pour se préserver de la vermine et se conserver la tête dans un état de fraîcheur.

On passe le Nil en bac à Derr; le fleuve change ici entièrement de direction pendant quelques lieues, et coule à l'est; mais bientôt, près de *Korosko*, il reprend sa direction normale vers le nord. Ce bac n'existait pas à l'époque du voyage de Norden (1); on ne voyait pas un seul bateau sur le fleuve; le Nil était alors si peu profond que les chameaux le traversaient tout chargés, et que le ba-

(1) Norden, Voy., I, p. 225.

teau du voyageur touchait souvent le fond. (C'était au mois de Janvier.)

D'Ibrim à Korosko, s'étend presque sans interruption une forêt de palmiers, la véritable patrie du caméléon. Tous les cinq ou six cents pas, on rencontre quelques groupes de maisons; placés vis-à-vis l'un de l'autre sur les deux rives du Nil, ils portent le nom commun de Ouady; mais on les distingue en y ajoutant les mots *gharb* ou *shark* (c'est-à-dire ouest et est) (1), suivant qu'ils sont situés sur la rive lybienne ou arabique du fleuve. La vallée du Nil est mieux cultivée dans cet espace que dans toutes les autres parties de la Nubie et même qu'en Egypte.

Quelques lieues au nord de Derr, sont situées près d'*Hassaya* (*Aamada* dans Norden et Legh, *Amadou* dans Gau), les ruines d'un petit temple dont Burckhardt, le premier, a esquissé une image, et dont Gau a donné le plan et les proportions. Norden l'avait déjà vu. Il est situé sur la rive gauche du Nil et à moitié enfoui dans le sable. Cependant l'édifice ressort agréablement à l'œil avec ses formes simples, ses proportions gracieuses, et sa couleur plus claire se détache, d'une manière pittoresque, du fond des sables d'un blanc jaunâtre. Son avant-salle et la Cella indiquèrent aussitôt quelle avait été autrefois sa destination; une coupole qui s'élève au milieu annonce que le temple païen fut autrefois converti en église. La façade du temple est tournée vers le Nil; les débris de la porte se trouvent entre deux murs en forme de tour (propylon) qui formaient l'entrée, selon le style égyptien. Vient ensuite le Pronaos qui a 16 pas de longueur. On y voit quatre rangs de piliers quadrangulaires, et, dans les derniers rangs, l'intervalle qui sépare les piliers est muré. Le rang de piliers, placé devant l'entrée de la *Cella*, contient quatre colonnes, semblables à des colonnes doriennes, et

(1) Descr. de l'état moderne de l'Egypte, I, p. 406.

qui semblent y avoir été placées postérieurement. Une porte avec un fort linteau, pratiquée au milieu du mur, conduit du *Pronaos* dans un vestibule obscur où donnent trois entrées qui mènent à trois chambres différentes. Dans celle du milieu, qui est la plus grande, tous les hiéroglyphes sont encore couverts d'une couche de terre sur laquelle on a peint des images de saints grecs. Les piliers de la rangée du milieu sont couverts d'hiéroglyphes en relief et les deux rangées latérales d'hiéroglyphes en creux. Le vestibule n'était éclairé que par l'ouverture de la porte; la chambre du milieu, ou le sanctuaire, tirait le jour d'une ouverture pratiquée en haut, sur le toit, et les quatre chambres latérales étaient éclairées de la même manière. L'ancien édifice porte 75 pieds 3 pouces de longueur et 29 pieds de largeur. Il est donc au nombre des monumens les plus petits. Plusieurs murs plus récens, bâtis en brique crue, s'élèvent tout autour, et forment des chambres voûtées, autrefois habitées par les prêtres chrétiens; elles sont aujourd'hui remplies de sable. Devant le temple est située une terrasse du côté du fleuve. Cette disposition caractéristique se retrouve près d'un grand nombre de temples nubiens et égyptiens. Elle servait, sans doute, de lieu de réunion aux marins et aux visiteurs pendant la saison des grandes eaux. Le temple est d'ailleurs très bien conservé; mais le sable s'est amoncelé à 6 pieds de hauteur sur ses flancs; tout autour sont bâties les misérables huttes du village.

Areygya (1) n'est situé qu'à deux lieues et demie plus loin en descendant le fleuve; les rives sont toutes couvertes de sable; sous ces sables est un terrain d'alluvion très fertile dont le niveau est maintenant au-dessus des plus fortes inondations du Nil. Burckhardt a remarqué le même phénomène en plusieurs endroits de la Nubie. Les

(1) Burckhardt, Trav., p. 97.

débordemens du Nil s'élevaient donc autrefois beaucoup plus haut qu'aujourd'hui, car ce sol fertile fut assurément autrefois inondé.

Wady-Seboua, ou la Vallée des Lions (1) (Sebua dans Norden, Sibhoi dans Legh, Seboo dans Light). — Cette wady est située un peu au-dessous du précédent village; elle s'étend des deux côtés du Nil, au milieu d'une contrée très cultivée qui n'est pas habitée par des Nubiens, mais par une colonie *arabe* descendue des *Hedjas* dont on trouve encore des tribus sur le mont Sinaï. Ils se nomment *Aleykat,* et se disent frères des précédens; aussi ils ne parlent pas nubien, mais seulement arabe. Ce sont des marchands très actifs, et ils sont en relation de commerce surtout avec le pays de Berber sur l'Atbara, éloigné d'eux de sept ou huit jours de marche (en prenant la route de terre par Mograt). Quatre chameaux chargés de marchandises arrivent, chaque semaine, de Berber à Seboua. Le chargement se compose principalement d'esclaves, d'ivoire, de gomme, de plumes d'autruches; on y amène aussi des chameaux pour être vendus de là aux marchés de la Haute-Egypte. Ces Arabes avancent ordinairement aux pauvres Nubiens de petits capitaux avec lesquels ceux-ci font le commerce à Berber; ils partagent ensuite les bénéfices avec les Arabes. Les marchands de Seboua envoient, chaque hiver, une caravane de 30 à 40 chameaux jusqu'au Caire. Le voyageur qui navigue sur le Nil aperçoit ici des ruines remarquables; elles sont situées vis-à-vis le village, sur la pente d'une montagne qui n'est séparée des eaux du fleuve que par une plaine étroite. Un double rang de sphinx accroupis conduit du Nil, à tra-

(1) Norden, Voy., I, fol. 219. — Legh, Narrat, p. 65. — Burckhardt, Trav., p. 17.—Light, Trav., p. 87, planche.— Belzoni, Voy., I, p. 118.

vers cette plaine, jusqu'au *propylon* du temple en ruine. Ce sont des corps de lions avec des têtes de jeune homme qui ont au menton une barbe légère. Les sphinx ont 11 pieds du nez à la queue. Ils forment une espèce de colonnade de 31 pieds de largeur, et sont placés à 18 pieds de distance l'un de l'autre. Leur nombre doit être très grand, puisqu'ils s'étendent jusqu'à 50 pas du temple antique; mais cinq ou six seulement sont entièrement à découvert; les autres sont enfouis sous les sables, et deux seulement surgissent encore à une hauteur de 11 pieds. A l'entrée et à la fin de cette avenue de sphinx, se trouvaient des statues colossales, deux du côté du Nil et deux devant le *propylon*; elles avaient 14 pieds de hauteur; mais on n'en voit aujourd'hui que les débris. Tous ces monumens sont de grès, et ils semblent appartenir à l'antiquité la plus reculée. Burckhardt crut remarquer que les monumens semblables de la Haute-Egypte n'en sont qu'une imitation. Le *propylon* du temple, aujourd'hui tout en ruines, semble avoir servi de modèle au propylon beaucoup plus parfait du temple de Gorné dans la Thébaïde. Il a 28 pas de longueur, et, au milieu, s'élèvent deux ailes en forme de tour, mais pyramidales; entre ces deux ailes se trouve la porte conduisant au *Pronaos* qui est aux deux tiers enseveli sous les sables. On y voit cinq colonnes sans chapiteaux; devant chacune d'elles, se tient debout, comme à Gorné, un colosse de 16 pieds de hauteur, les bras croisés sur la poitrine, et tenant la clef du Nil et le fouet. Les hiéroglyphes sont en grande partie effacés; mais on y remarque encore, comme à Derr, Briarée, l'ennemi implacable, géant à deux corps. Le Pronaos, le propylon, l'avenue de sphinx, ne sont ici qu'en petit; mais on les voit répétés, dans des proportions colossales, au *Memnonium* de la Thébaïde et dans l'avenue de sphinx du temple de Carnac. C'est de ces sphinx au corps de lion

que la wady Seboua tient son nom. A en juger par l'extérieur, dit Legh (1), les monumens de la Nubie paraîtraient beaucoup moins antiques que ceux de l'Egypte, car on les dirait encore tout neufs, et les pierres n'en sont pas du tout effleuries ; l'âcreté de l'air ne les a point endommagés, ce qu'il faut attribuer à l'uniformité et à la sécheresse (2) de l'atmosphère en Nubie ; Burckhardt confirme aussi cette supposition. Mais un autre ennemi plus redoutable travaille éternellement contre eux ; c'est le désert toujours envahissant des sables de Nubie (probablement le *Typhon* des Egyptiens) qui a déjà enfoui tant de monumens sous ses masses mouvantes, et en a rempli presque tous les temples.

2. Wady-el-Kenous.

Le pays qui s'étend au nord de *Seboua* jusqu'à *Assouan*, s'appelle *Wady-Kenous*, parce qu'il est habité par les Arabes *Kenous* (Kensy au singulier) (3). Ils se disent venus du *Nedjet*, et ils se sont établis dans ce pays à l'époque où les Bédouins se répandirent, comme un essaim sans nombre, dans le *Maghreb*. Ils se divisèrent en deux petites tribus, les *Djowabères* et les *El-Ghârbye* ; toujours en querelle entre eux, ils se mélangèrent bientôt avec les habitans nubiens du pays (les Berbères ou Bedjas) dont ils prirent même la langue ; de sorte qu'il devint difficile de distinguer les habitans primitifs de cette race plus récente. Leur langue n'a pas la consonnance arabe ; on la parle généralement de Seboua à Assouan, et plus au nord encore jusqu'à Edfou, parce qu'un grand nombre de *Kenous* se sont établis, depuis peu, dans la Haute-Egypte.

(1) Legh, Narrat., p. 67.
(2) Burckhardt, Trav., p. 144.
(3) Ibid., p. 26.

Les *Aleykat* qui habitent Seboua ont conservé, au contraire, leur langue dans toute sa pureté. Les langues des Kenous et des Nubiens sont donc deux *dialectes* (1) des langues nubiennes et tout-à-fait différentes de l'Arabe ; on ne les parle, au nord, que jusqu'aux limites que nous venons d'indiquer; partout ailleurs, elles sont inconnues; et, dans tout le reste de l'Egypte, on ne parle qu'arabe.

Macrizi (2) nous raconte aussi l'origine de ces habitans de la Nubie septentrionale, qu'il appelle toujours les *enfans Kenz* (*Beni-Kenz*) et aussi *Kenz-ed-Doulah*. Ils descendent, dit-il, de la tribu des Arabes *Rebiah* (Rabyah), qui prirent une part active à la conquête de l'Egypte, sous Amrou. Ils habitaient primitivement dans l'*Yemamah*, c'est-à-dire dans l'intérieur de l'Arabie, et ils vinrent en Egypte l'an 240 de l'hég. (854 av. J.-C.), sous la conduite du calife *Motawakel*. Une partie d'entre eux s'établit dans le Haut-Saïd, lorsque les *Bedjas* dévastaient le Saïd oriental. Ces Arabes *Rebiah* tinrent en bride les Bedjas et se mélangèrent ensuite avec eux. Ils prirent possession des mines d'or de *Gibel-Alaky*. Devenus riches ainsi, ils bâtirent, dans le pays, le fort nommé Al-Nemanesh et y creusèrent des sources. Après bien des dissensions intérieures, la race des Kenz-ed-Doulah étant devenue dominante parmi eux, leur donna à tous son nom. Mais leur puissance est beaucoup moins grande aujourd'hui qu'elle ne fut autrefois, lorsque, par exemple, ils étaient les maîtres de la Haute-Egypte, et qu'ils possédaient encore Assouan, dont ils avaient fait la conquête en 1368 (790 de l'hégire). En 1412 (815 de l'hégire) ils furent chassés de cette possession par la tribu arabe des Howara qui égorgea un grand nombre de Kenz et dé-

(1) Vocabulary of the Kensy and Nuba linguage, dans Burckhardt, Trav., p. 153.

(2) Macrizi, dans Quatremère, II, p. 84.

truisit Assouan. Depuis lors, Assouan est en ruines, et les *Beni-Kenz* se sont retirés, au-dessus des cataractes, en Nubie.

Dans cette grande wady Kenous, le Nil conserve, jusqu'à Assouan, sa direction vers le nord, mais cependant il dérive légèrement à l'ouest; son lit est toujours tracé entre des roches de grès, mais il est généralement *plus étroit* (1) qu'à aucune autre partie de l'Egypte; son cours est aussi beaucoup moins embarrassé par des bancs de sable. Aussitôt après la crue du Nil, les pauvres Nubiens ensemencent leurs champs de *dourrah* et de *dokhen*; dans les temps des basses eaux, ils sont obligés de suppléer à l'irrigation, à l'aide des roues à pots. On a presque partout de l'eau, dans les vallées, comme en Egypte, en creusant à une profondeur de 15 à 20 pieds; mais cette eau est saumâtre, d'un goût désagréable, et malsaine.

Il ne tombe pas de pluies régulières dans la vallée du Nil, mais seulement en passant et comme par exception; on ne retrouve la saison des pluies que dans le pays montagneux de l'est, et encore les pluies ne tombent que très peu de temps. Le blé le plus commun de la Nubie est le *dourrah* et le *dokhen*; ce dernier est la principale nourriture des habitans de Sennaar et de Dar-Four, mais il n'était plus cultivé en Egypte : il semble appartenir ainsi au plateau élevé des gradins moyens. On cultive très peu le froment, et il ne mûrit qu'à la fin de mars et d'avril, à l'époque où déjà la première moisson est terminée et où commencent les secondes semailles qui doivent être moissonnées au mois de juillet.

L'acacia (sant), *les tamaris, les palmiers, les coloquintes et l'oshour* (espèce d'asclépiade ?) sont les végétaux les plus généralement répandus dans la vallée du Nil. Sur les montagnes pierreuses croît en grande quan-

(1) Burckhardt, Trav., p. 23.

tité le séné (*senna-mekké*), dont on exporte les feuilles médicinales en Egypte. On voit aussi beaucoup de dattiers; on en trouve des plantations près de chaque lieu habité.

Des vaches, des brebis, des chèvres, quelques buffles composent le bétail peu nombreux des Nubiens; les riches seuls ont des ânes; on ne trouve de chameaux, comme animaux domestiques, que dans la wady Seboua et chez quelques tribus arabes. Le Suisse Burckhardt assure que, sur les montagnes de l'est, vit le *bouquetin* des Alpes, appelé *taital* dans la Haute-Egypte, *areal* à Shendy, *beden* dans l'Arabie Pétrée (1). On aperçoit, à l'ouest, les troupes de gazelles du désert de Libye. Burckhardt remarqua aussi, sur la rive occidentale, une grande quantité de *scarabées* noirs, qu'ils appellent *cafres*, c'est-à-dire infidèles, et qu'ils regardent comme venimeux. On voit beaucoup de *perdrix* dans les champs pierreux et sablonneux; sur la rive du Nil se trouvent souvent des *oies sauvages*, des *cigognes*, des *aigles* (rakham), et des *grues* en grande quantité. Mais l'oiseau qui abonde le plus est le *moineau*, l'effroi des Nubiens, dont il dévore au moins un tiers des récoltes. Burckhardt n'a vu nulle part, en Nubie, l'ibis, qui est représenté des milliers de fois sur tous les temples, et qui est devenu un des ornemens de l'architecture égyptienne. Les Nubiens ne pêchent pas dans le Nil (2), excepté aux deux cataractes, où ils appellent *dabesk* et *meslòg* les deux espèces de poisson qu'ils y prennent.

Il est à remarquer que la rive orientale (3) du Nil est partout mieux cultivée que la rive occidentale; et, lorsque la vallée atteint quelque largeur, elle est toujours cou-

(1) Burckhardt, Trav., p. 24.
(2) Ibid, p. 25.
(3) Ibid., p. 21.

verte du sol le plus fertile. Sur la rive occidentale est déposé le même sol; mais il est continuellement couvert des sables du désert qui s'avancent jusqu'au Nil, de sorte que le fleuve lui oppose ici des bornes infranchissables. Les vents du nord-ouest qui soufflent pendant le printemps et l'hiver sèment sur toutes les contrées le sable destructeur, et il n'y a des terres cultivées que dans les endroits protégés par des montagnes. La rive orientale est aujourd'hui beaucoup plus peuplée que la rive occidentale; mais tous les monumens importans, tous les temples antiques ne se trouvent que sur la rive occidentale. Ce fait est vraiment curieux, et Burckhardt l'explique par une remarque assez vraisemblable. Les peuples antiques voulaient arrêter, par ces édifices, l'action destructrice du désert, les efforts de Typhon, génie de la destruction, auquel est toujours opposé le bienfaisant Osiris, génie conservateur, symbole du Nil aux eaux fécondes.

Les ruines de *Wady-Mvharraka* (1) ouvrent la ligne non interrompue des monumens dont les ruines proclament aujourd'hui que la Nubie fut autrefois très civilisée et très peuplée. Le Nil atteint, dans cette vallée, une assez grande étendue. Là s'élèvent, en beaucoup d'endroits, de grandes collines de décombres, composées de tessons brisés; elles attestent qu'une grande ville exista autrefois dans ces lieux. Dans la Haute-Egypte, les maisons d'un grand nombre de villages ne sont pas bâties en briques compactes, mais en tuiles urcéolées, placées l'une sur l'autre et cimentées avec du mortier (comme nous savons qu'était bâti le *Circus maximus* à Rome); ces murailles étaient moins solides que celles de briques, et probablement les édifices étaient ainsi construits dans cette wady; de là viendraient ces grands monceaux de débris.

(1) Burckhardt, Trav., p. 14, 100.

Th. Legh (1) les observa aussi, et il aperçut au milieu les ruines d'une église dans l'intérieur des murs d'un temple égyptien, couvert d'hiéroglyphes et d'un mauvais style. On avait sculpté les chapiteaux long-temps après que les grossiers piliers quadrangulaires eussent été placés; et, ce qui le prouve, c'est qu'un grand nombre de ces chapiteaux ne sont pas encore achevés. Legh donne à ces ruines le nom d'*Allaghi*.

Tout près de là, seulement un peu plus au sud, sont situées (2) les ruines du temple de *Moharraka* que Burckhardt décrit sous ce nom, et dont il nous a donné le plan. Light les appelle *Ouffeddouni* (Ooffeddoonee) (3). C'est un portique encore debout, composé de quatorze colonnes couronnées de chapiteaux de grandeur et de forme différentes, dans l'ancien style égyptien. Elles sont entourées d'un mur qui, comblant l'intervalle des colonnes, n'est nulle part interrompu. Le temple a une grande entrée et deux petites; dans un coin se trouve une cage d'escalier qui conduit au haut de l'édifice. On ne voit nulle part d'hiéroglyphes qu'on trouve cependant sur tous les temples égyptiens, mais des images de saints avec des inscriptions grecques où se trouve le nom de *Johannes*. Light en a vu encore d'autres qu'il n'a pas pu déchiffrer. Burckhardt aussi trouva dans ce temple des inscriptions qu'il compare aux anciens caractères égyptiens que l'on voit sur les rouleaux de papyrus. Ce portique s'élève sur une terrasse de pierres massives; cette terrasse a 8 pieds de hauteur, et elle regarde le fleuve. C'est là qu'est la grande entrée; mais aucuns degrés n'y conduisent. Elle servait probablement de lieu d'abordage

---

(1) Th. Legh, Narrat., p. 64.

(2) Norden's Karte vom Nilstrom, Tab., c. LIII.

(3) Light, Trav., p. 89.

aux embarcations pendant les grandes eaux : cependant l'eau du Nil n'atteint plus aujourd'hui la hauteur du portique. Il a 15 pas de longueur et 9 de largeur ; rien ne témoigne de son origine égyptienne que les feuilles de palmier des chapiteaux. Cependant il est grandiose, et il appartient probablement, selon les conjectures de Burckhardt, à la dernière époque de l'architecture égyptienne. Tout près de là, on voit encore un troisième temple qui diffère entièrement du précédent : il est plus gracieux, et fut autrefois consacré à Isis. Cette divinité y est représentée *en relief*, comme à Amadou : le genre de sculpture diffère donc de celui de l'Egypte, où les images sont gravées *en creux*. Selon l'opinion de Burckhardt, ce temple est peut-être un ouvrage des Ptolémées qui favorisaient la navigation et le commerce jusqu'en Nubie, au-delà des frontières de leur empire. Nous supposons, avec Leake, que là est l'emplacement de l'antique *Hieron-Sycaminon* de l'Itinéraire d'Antonin.

Immédiatement au-dessous de Wady-Moharraka est située la petite île *Derar* ; au nord-est de cette île, Burckhardt remarqua, sur la rive gauche, près de Korti (1) (Corte dans l'itinéraire d'Antonin), les ruines du plus petit de tous les temples qu'il aurait vus en Nubie. Vis-à-vis de ce lieu s'élève, sur la rive orientale du Nil, les chaînons du Gibel-Ollaki qui s'étendent du Nil, à l'est, jusqu'aux bords de la mer Rouge : ces montagnes sont célèbres, chez les auteurs Arabes, par les mines d'or qu'elles contiennent. Burckhardt remarqua en effet que le Nil roulait ici dans son limon beaucoup de paillettes de mica jaune. Les Mamelouks ont cherché un asile dans ces montagnes habitées par les *Ababdés*. Au pied du mont *Ollaki* s'étend, dans la vallée du Nil, une plaine propre à la culture, mais aujourd'hui abandonnée ; elle est tra-

(1) Burckhardt, p. 103, 14.

versée par un canal en ruines qui servait autrefois à l'arroser. Tout près de là, se trouvent, sur la rive orientale, près de *Kobban*, les ruines d'une ancienne ville entourée d'une muraille bâtie en briques cuites au soleil ; ces ruines ressemblent à celles d'Edfou en Egypte, et sont probablement la *Contra-Pselcis*. Un peu plus bas sont situées, sur la rive gauche, les ruines de *Dakké*.

WADY-DAKKÉ (1) (*Decke*, *Dukkey* dans Light, et *El-Guaren* dans Norden, peut-être l'ancienne *Pscelcis* de Ptolémée, IV, c. 5, et de l'Itinéraire d'Antonin). — La plaine de cette wady fut aussi autrefois cultivée et fertile comme le prouve encore l'humus qui la couvre, mais il est maintenant enfoui à 3 pieds sous les sables : les gazelles y habitent par troupes. Le désert s'est avancé ici jusqu'à la rive du Nil : elle est couverte de petites élévations isolées qui apparaissaient à Legh, dans le lointain, comme des pyramides; on dirait que les pyramides de la Basse-Egypte sont de petites montagnes taillées et détachées dans ces lieux, puis transportées en Egypte. Burckhardt regarde les ruines du temple qu'on rencontre ici comme les plus belles de toute la vallée du Nil ; et, selon Legh, elles sont les mieux conservées de toutes celles qu'on voit au sud d'*Assouan*. Devant la façade qui est tournée vers le Nil, s'élève un immense *propylon* qui se compose de deux masses pyramidales entre lesquelles est une porte, comme à Edfou. Devant la porte se trouve un fragment de sphinx. Ce *propylon* a 50 pieds de hauteur (selon Legh), 75 pieds de long (30 pas selon Burckhardt) et 40 de large (Light). Dans ses deux ailes sont pratiqués des escaliers qui conduisent au haut du temple, absolument comme dans le *propylon* de *Philæ*. Les deux ailes contiennent une infinité de petites chambres en haut

(1) Burckhardt, Trav., p. 103.—Legh, Narrat., p. 64, 84.—Light Trav., p. 69.—Norden, Voy., p. 19, et Tab. CLIV.—Belzoni.

et en bas, et la muraille qui fait face à la porte est couverte d'une infinité de sculptures et d'hiéroglyphes.

A seize pas de ce *propylon* qui, avec la haute porte pyramidale, caractérise presque tous les temples égyptiens et nubiens, se trouve l'entrée du *Pronaos*, placée entre deux colonnes à demi adhérentes à la muraille. Les chapiteaux de ces colonnes sont sculptés dans le style simple et presque grec du temple de Philæ, style qu'on ne trouve nulle part en Egypte. On voit, entre les deux colonnes, des scarabées ailés, et on remarque parmi les peintures un personnage qui joue de la harpe. Le Pronaos forme un carré long de 10 pas de longueur et de 7 de largeur. Le toit en est couvert d'énormes pierres de 15 pieds de longueur. Entre le *Pronaos* et l'*Adyton*, se trouve une petite chambre qui n'a que 4 pas de largeur et dont la forme est tout-à-fait étrangère aux temples égyptiens, quoique propre à celle d'un grand nombre de monumens nubiens. C'est peut-être une espèce de *cella* dont le but nous est inconnu. Une porte richement décorée conduit de cette salle dans l'*Adyton*. D'un côté est pratiquée une chambre obscure qui contient un caveau sépulcral au-dessus duquel est sculpté un grand lion sur le mur. De l'autre côté est placé un escalier qui conduit au haut de l'édifice. Derrière l'*Adyton* est située une quatrième chambre plus grande que les autres, communiquant, par une petite porte, à un étroit corridor. Ce corridor fait le tour du temple; il est formé par un mur épais de pierres de taille, qui enveloppe le temple de trois côtés. On voit, dans cette chambre, un grand bloc de granit, roche très rare en Nubie. Le long des parois, sont des lotus en fleur, symbole de la vie : des offrandes sont placées devant ces fleurs. L'intérieur du temple ne renferme pas de sculptures historiques, tandis que l'extérieur en est tout couvert; elles représentent surtout des cérémonies religieuses; l'exécution en est parfaite, et elles peuvent être comparées aux

plus beaux ouvrages d'Hermontis et de Philæ. Sur une espèce de terrasse qui conduit du temple au Nil, se trouvent deux longues inscriptions, l'une en hiéroglyphes, la seconde placée au-dessous et appartenant au même ciseau, en *caractères égyptiens* (common egyptian character, dit Burckhardt), semblables à ceux que l'on voit sur les rouleaux de papyrus : cette seconde inscription est peut-être une traduction de la première. Light croit que ce temple était dédié à Mercure, et il fonde son opinion sur des inscriptions grecques qu'il copia en ce lieu. Burckhardt et Legh assurent que l'extérieur du temple est tout couvert de semblables inscriptions. Cette courte description fait voir assez la haute importance de ce monument. Burckhardt pense que ce temple fut bâti sur le modèle de celui de Philæ, seulement sur une échelle plus petite; mais l'imitation, dit-il, est plus parfaite et plus belle que le modèle. Il est parfaitement conservé et il s'élève probablement sur l'emplacement de l'ancienne Pselcis. D'après une supposition de Nieburh (1), qui est probablement confirmée par une inscription que nous ne connaissons pas encore, ce temple fut élevé par les navigateurs, en l'honneur de Ptolémée Evergètes II et de Cléopâtre.

WADY-GYRSHÉ (Garbe-Girshe dans Norden, Guerfeh-Hassan dans Legh, Tutzis dans l'Itinéraire d'Antonin). —Au nord de Dakké, le Nil dévie un peu au nord-est, et, près de *Kostamne* se trouve l'un des gués peu nombreux que connut Burckhardt; au-delà, la vallée s'élargit plus qu'en aucun endroit jusqu'à Assouan; elle atteint une largeur d'une petite demi-lieue, et c'est dans cette plaine qu'est située la wady Gyrshé. Elle est très peu habitée, mais elle offre au voyageur les ruines d'un temple dont la simplicité et la grandeur excitent l'admiration de celui qui les contemple. Elles forment un contraste par-

(1) Nieburh, Inscr. Nubiens, p. 16.

fait avec le monument de Dakke, d'une architecture si parfaite et si savante, car elles remontent à l'enfance de l'architecture alors qu'on essayait d'atteindre le grandiose par le colossal. Ce temple, appelé *Djorn-Hosseyn* par les habitans, est à moitié creusé dans la roche. Pour arriver du Nil à ce monument, on passe, dit Burckhardt, sur les monceaux de décombres d'une ville détruite; ces débris couvrent au loin le penchant de la hauteur sur laquelle s'élève le temple. Belzoni trouva dans ces ruines quatre têtes de lions sculptés en pierre et un grand nombre de curieuses antiquités.

Devant le temple est un portique élevé dont la façade est soutenue par six colonnes rondes, composées d'un grand nombre de pierres, et les côtés par cinq piliers quadrangulaires taillés dans la roche. Un colosse de 18 pieds de hauteur, sculpté en grès et parfaitement conservé, se tient debout devant chaque pilier. L'une de ses mains est armée du fouet, l'autre est pendante. Ce sont des statues de prêtres avec la barbe légère au menton et la mitre des sphinx sur la tête. Leurs vêtemens étaient autrefois peints et dorés, ce qui devait faire un coup d'œil magnifique. Des deux côtés sont des salles ou corridors taillés dans la roche. Quatre de ces colosses sont accompagnés de groupes de trois statues qui ressemblent aux images d'Isis et d'Osiris.

Un grand portail conduit de ce portique dans le Pronaos, qui a 46 piéds de long, 35 de large et 22 de hauteur (Legh). Il est soutenu par deux rangs de piliers énormes sans chapiteaux, de 5 à 7 pieds carrés : trois s'élèvent de chaque côté. Devant chaque pilier est debout un colosse de plus de 20 pieds de hauteur; il représente un jeune homme avec le *boisseau* pour coiffure, la clef du Nil et le fouet à la main. On reconnaît au premier coup d'œil l'enfance de la sculpture dans ces statues grossières qui n'expriment qu'un *idéal* éthiopien. Les membres

sont moins correctement dessinés que dans la wady Seboua, les cuisses ne sont formées le plus souvent que de blocs arrondis. Cependant tout, dans ces salles caverneuses, dénonce la puissance, tout commande le recueillement et le silence, tout éveille l'étonnement! On se croirait, disent Burckhardt et Legh, dans les grottes sacrées de l'Inde à Decan.

On voit, dans les niches du *Pronaos*, deux statues d'hommes et deux statues de femmes, semblables à celles de l'Egypte; les statues et les colosses étaient enduits d'un stuc épais, et on voyait qu'ils avaient été peints; dans la seconde chambre (*Sekos* ou *Cella*? 34 pieds de largeur et 14 de longueur, selon Legh) s'élèvent deux énormes piliers à côté desquels sont creusés deux caveaux probablement destinés à recevoir des morts. La troisième chambre (11 pieds de large et 15 de long) formait l'Adyton; deux petites chambres latérales sont pratiquées sur les côtés : la paroi du fond est garnie d'un banc taillé dans le roc, sur ce banc sont assises quatre figures colossales taillées aussi dans le roc, de manière que leur dos tient encore au rocher. Elles ont entre elles un certain air de ressemblance; ce sont, dit Legh, les images d'*Isis*, d'*Osiris*, d'*Apis* et de *Serapis*, divinités auxquelles on apportait les offrandes dans le mystérieux sanctuaire. Tout ce monument extraordinaire est taillé dans le roc vif, et les ouvrages sont demeurés à la place même des masses dont ils ont été formés. Mais les ornemens et les hiéroglyphes sont entièrement effacés par la fumée des feux des bergers, car ce monument sert aujourd'hui de retraite et de demeure aux bergers et à leurs troupeaux.

WADY-GHARBI-DANDOUR (4), c'est-à-dire Dandour occidental (Dandour dans Norden, Gorba-Dandour dans Legh,

(1) Burckhardt, Trav., p. 10, 110. — Norden, Voy., p. 216. — Legh, Narrat., p. 68. — Light, p. 68. — Belzoni, Voy., I, p. 112.

Garsery dans Light) au nord de Gyrshé, la vallée du Nil se resserre en affreuses gorges de rochers; pour gagner ici quelques portions de sol cultivable, les anciens habitans de la Nubie avaient construit des éperons qui s'avançaient jusqu'à 40 ou 60 pieds dans le fleuve, en brisaient la violence et protégeaient la rive voisine contre ses flots. On en voit encore plusieurs restes des deux côtés du fleuve, et quelques-uns de ces ouvrages se sont conservés jusqu'à nos jours. La montagne déserte ne communique au Nil que par des ravins de torrens desséchés; sur la saillie des rochers s'élèvent les rares huttes des Nubiens actuels qui placent ainsi leurs habitations afin de laisser à l'agriculture le peu de terre exploitable que la nature leur a donné.

On trouve dans cette contrée, sur la rive occidentale du Nil, un petit temple bien conservé avec un *propylon* dont la corniche saillante repose sur deux colonnes et ressemble beaucoup à celle du temple de Tentyra; le *Pronaos* est absolument dans le même style que celui de Dakké; au-dessus de la porte est sculpté le globe ailé ou l'œuf du monde. Les ornemens des colonnes se composent de serpens, de têtes d'Isis et d'Osiris. Les figures des murs extérieurs sont sculptées dans le même style que celles de Tentyra; elles sont bien exécutées, mais déjà elles attestent une décadence évidente dans l'art, et Burckhardt les croit postérieures au monument de Philæ. Legh remarqua que l'intérieur du temple était inachevé. Devant le temple est un grand espace entouré de murs de pierres cimentées. Il a 35 pas de longueur et 15 de largeur (100 pieds de long et 60 de large, selon Light), et forme devant le Nil une grande courbe, circonstance que Burckhardt n'avait remarquée nulle part ailleurs. Light prit cet espace pour les ruines du portique. Il servait peut-être, dans les fêtes, de lieu de réunion aux marins descendus à terre. Cependant Belzoni ne put découvrir de degrés qui conduisaient du fleuve sur cette terrasse. Legh trouva des

inscriptions et les lettres symboliques Α Χ Ω, dans une grotte creusée derrière le temple et qui fut probablement habitée par des chrétiens.

WADY-KALABSCHÉ (le temple du soleil). (Monduli-Der) selon Nieburh; *Ell-Kalabtschi* dans Norden, *Kalabsche* dans Legh, *Galabsche* dans Light qui en a donné un dessin; on en trouve aussi une esquisse dans Burckhardt. Voy. dans Gau, planche 14 et 15, les hiéroglyphes. Talmis et contrà Talmis dans l'itinéraire d'Antonin). — La *wady Kalabsché* est située au-dessous de Dandour. Avant d'entrer dans cette vallée, le Nil baigne encore les deux villages *Merouvan* et *Abughor* : on voit une petite ruine à Merouvan, lieu que Norden appelle Merowan et qui nous rappelle pour la troisième fois, le nom de l'antique Méroé. Le grand fleuve s'épand ici majestueusement dans une vallée pittoresque où, pour la première fois, des masses de granit surgissent des roches de grès; entre les roches saillantes de granit, le Nil forme aussi un grand nombre d'îles qui sont couvertes de débris. Light donne le nom de *shellal* ou de cataractes de Kalabsché, aux rapides peu importans qui se trouvent en ce lieu; selon l'observation de Buckingham, ces cataractes sont situées précisément sous le tropique du cancer. Light remarque dans ce bassin, sur le versant des rochers de granit, des bancs d'*ostracites* pétrifiées, et ce phénomène lui fit supposer que cette vallée avait communiqué autrefois avec la mer Rouge et que les eaux de la mer y avaient séjourné.

Le voyageur Burckhardt se trouva ici en présence d'un magnifique spectacle. Les masses noires de granit qui surgissaient dans le large bassin, ces îles grisâtres semées sur les eaux claires du fleuve, les rives parées, du mois de Mars au mois de Juin, de verdure et de fleurs, tout cela fit sur lui une impression ravissante. Belzoni remarqua,

dans les bois d'acacias voisins, les fours à charbon des Arabes Ababdés qui fournissent l'Egypte de charbon de bois. Sur la rive occidentale est situé Kalabsché, le plus grand village qu'on rencontre entre Derr et Assouan; c'est de ce lieu que la vallée tient son nom. Norden remarqua, qu'un peu au sud de Kalabsché, un grand nombre des huttes des habitans sont bâties en pierres et couvertes d'hiéroglyphes; il vit aussi, sur la rive orientale, près de Sherck-Abohouar (Abughor), un long quai bâti en pierres taillées en prismes, et si habilement liées qu'on n'aperçoit encore aucun intervalle entre les jointures.

La contrée qui entoure Kalabsché est couverte, au loin, de décombres de toute sorte que Burckhardt prit pour les ruines de l'antique *Talmis* et *Contra-Talmis*, ville qui, dans cette situation, n'aurait pas dû sa prospérité à l'agriculture, mais à la navigation et au commerce; ce fleuve a souvent, en cet endroit, 80 à 100 pieds de largeur.

Au milieu de *Kalabsché*, sur l'espace qui s'étend du Nil au pied de la montagne, sont situées, à 180 pieds au-dessus du niveau du Nil, les ruines d'un grand temple. Burckhardt les regarde, avec celles de Dakké, comme les monumens les plus parfaits de l'antiquité nubienne. Ce temple ressemble, par sa position, à ceux de Tentyra et d'Edfou; ses colonnes ont les chapiteaux de Philæ; ses murs sont très habilement construits, et le style de son architecture appartient à l'époque où l'art égyptien avait atteint sa perfection. L'extérieur du temple est entouré de longues murailles sur lesquelles Belzoni crut remarquer les traces des anciennes habitations des prêtres Une terrasse pavée, ou *area*, est située sur la rive du Nil et semble avoir été destinée à l'abordage, pendant les grandes eaux. Un escalier conduit de cette terrasse au temple. Tout autour gisent un grand nombre de sphinx brisés; ce qui fit supposer à Light qu'il existait autrefois une avenue de sphinx conduisant, comme à Seboua, jus-

qu'au pylône du temple. On voit aussi un grand nombre de tombeaux, et Burckhardt remarqua sur les murs plusieurs têtes de sphinx. Les murs extérieurs du temple sont chargés de sculptures et ornés de colosses, comme à Tentyra et Edfou; mais l'exécution de ces ouvrages est beaucoup plus grossière que celle des figures de l'intérieur du temple.

Ce temple n'est pas creusé dans la roche; il est bâti en pierres, mais très délabré. Le *propylon*, qui est encore debout, est d'une grande beauté et d'une grande simplicité. Deux masses pyramidales s'élèvent aux deux côtés, et au milieu de la façade, se trouve la grande entrée, de 100 pieds; de toute la colonnade il ne reste plus qu'une seule colonne de 3 pieds 3 pouces de diamètre; les autres gisent çà et là éparses et brisées.

La façade du Pronaos a quatre colonnes très belles et deux pilastres qui tiennent à moitié dans le mur, comme nous le voyons dans les monumens de *Meharraka*, *Dakke*, *Dendour*, *Mardaky* et *Debot* : ce genre de construction est commun aussi aux temples de Philæ et Tentyra. Le mur seul de la façade contient des sculptures; on y voit le Briarée à deux têtes (Typhon) sous la puissance du vainqueur, protégé par Osiris. On remarque, dans l'intérieur du temple (voy. le plan de Burckhardt) des cellules très petites, faites d'une seule pierre et capables de contenir un homme; on dirait qu'elles étaient destinées à servir de prison ou de loge pour garder des animaux sacrés.

La grande *Cella* et l'*Adyton* sont peints à l'intérieur; les peintures ont encore toute leur fraîcheur et se sont mieux conservées qu'à Philæ, parce que la couche de gypse dont on les avait postérieurement couvertes, les protégea contre le temps, et n'est tombée que très tard. Belzoni trouva le coloris plus vif et plus frais que celui de toutes les autres peintures de l'Egypte; le rouge, le

bleu, le vert et le noir sont les principales couleurs. L'Osiris, à la tête d'épervier, est peint en vert-clair, et ses vêtemens offrent le mélange d'un grand nombre de couleurs. Quelques femmes tenant la fleur de lotus, sont peintes tout en noir; leurs cheveux sont noirs ou azurés; l'espace qui sépare les doigts est peint en rouge.

Sur l'une des colonnes de ce temple, se voit l'inscription de *Silcon*, le *Basiliskos*, dont nous avons parlé plus haut : une seconde inscription dit qu'en ce lieu on adorait *Mandulis*, le dieu du soleil. Les Grecs avaient converti ce temple en église, comme l'attestent les images chrétiennes peintes sur la couche de gypse dont on avait couvert les peintures païennes. Le temple est bâti d'un grès très fin que le temps n'a ni effleuri, ni endommagé; mais la main de l'homme a laissé partout des traces de sa violence et de ses ravages. A quelle époque? quel fut le destructeur? Nous ne le savons pas. Ce ne peuvent pas être les Perses de l'expédition de Cambyse, si les suppositions de Belzoni sont vraies : ce voyageur prétend que ce monument a été bâti par les Egyptiens, sous la direction des Grecs, dans le même temps que ceux de *Philæ*, *Edfou*, *Tentyra*. Il n'appartiendrait pas ainsi à l'architecture gigantesque des premiers temps, mais au style égyptien d'une époque plus récente, lorsque l'art était plus perfectionné, plus noble, plus gracieux et plus simple.

A un quart de lieue de ce grand temple, gisent, au nord-ouest, les ruines d'un temple beaucoup plus petit, celui de *Dar-el-Waly* (1). On traverse, pour y arriver, les ruines de l'ancienne ville qui s'étend une demi-lieue, sur un espace couvert de pierres taillées, de membres de colosses et de décombres. Les habitans trouvèrent, parmi ces décombres, une lampe d'or massif avec sa chaîne;

(1) Burckhardt, Trav., p. 115. — Belzoni, Voy., I, p. 116.

elle était de travail grec et avait servi au culte grec établi dans ces contrées; mais les Turcs l'ont fait fondre aussitôt.

Ce petit temple, taillé dans le roc, est moins remarquable par son architecture que par les sculptures qu'il renferme. Burckhardt est le seul qui l'ait décrit. On entre, par un passage ouvert, dans la Cella, longue de treize pas, et dont le toit est soutenu par des colonnes polygones; vient ensuite l'adytum. Les sculptures hiéroglyphiques de l'intérieur sont aussi grossières que celles de Derr. Le groupe du Briarée est répété sur les deux côtés du pylône. Ce géant ennemi, monstre à plusieurs têtes, a partout, dans les sculptures nubiennes, les cheveux taillés comme les Nubas d'aujourd'hui auxquels il ressemble encore par ses pendans d'oreilles et toute sa parure. Peut-être, dit Burckhardt, ce Briarée représenterait-il un des chefs du désert vaincu par le dominateur du Nil; les prêtres le représentèrent sous la forme d'un monstre à plusieurs têtes, parce qu'une victoire remportée contre lui n'était jamais le terme des combats, comme aujourd'hui les hordes des Bédouins, auxquels on applique encore ce proverbe en Orient : « Coupez à un la tête et cent autres repousseront aussitôt. »

Les murs de ce temple et de son avant-salle sont couverts d'images historiques très intéressantes. Sur une des parois, est représentée une bataille. Le héros, monté sur un char, tiré par quatre chevaux, comme à Carnac, chasse devant lui les ennemis vaincus : les fuyards courent vers une terre couverte de vergers épais, d'arbres aux larges feuilles, à la forme variée, dont les branches sont chargées de grappes de fruits et de singes. Peut-être cette contrée, dans laquelle ils cherchent un asile, est-elle la Kolla qui borde l'Abyssinie. Deux autres chars, tirés par deux chevaux, suivent celui du héros; chacun contient une femme et le conducteur.

Dans une autre chambre, on voit Osiris assis sur son

trône (1) : les sculptures sont ici en creux. Devant lui passent les vainqueurs chargés du butin conquis. Des hommes nus portent de gros morceaux de bois ; c'est probablement l'ébène précieuse de l'Ethiopie qui, à cause de sa couleur noire, servait de cadre aux peintures des sépulcres des rois, dans la Thébaïde ; un autre homme porte une chèvre sauvage, un second une autruche, un troisième un grand bouclier de peau de rhinocéros et une gazelle, un quatrième apporte des singes, un cinquième un morceau de bois précieux (peut-être du bois d'aloës, *bekam* ou *kena*) ; il chasse devant lui deux gros buffles ; le sixième porte encore un morceau de bois sur lequel est assis un singe ; puis vient une giraffe avec son conducteur, et enfin deux hommes qui chassent devant eux des prisonniers vêtus de peaux. Au-dessus se voit la continuation de cette procession triomphale, un gros lion, une antilope aux cornes droites et des buffles ; devant le trône du roi sont entassés une foule de carquois, d'arcs, de dents d'éléphans, de peaux d'animaux et toute une file de calebasses pleines.

Sur la paroi qui fait face à la précédente, est représenté le roi assis et sculpté en relief. On fait passer devant lui des prisonniers à la longue barbe, les mains liées derrière le dos ; puis vient une troupe de femmes prisonnières, d'esclaves vêtues de longs habits blancs avec une haute coiffure sur la tête. Un autre tableau représente le sacrifice d'un prisonnier et le siége d'une tour dont un homme abat les murs à coups de hache.

Toutes ces sculptures sont, partie en relief, partie en creux et très bien exécutées ; elles appartiennent aux meilleures sculptures historiques de la vallée du Nil ; le

(1) Voy. Macrizi, dans Burckhardt, p. 498, App., et les notes 22 et 23.

dessin en est très correct et l'expression plus vive que celles des figures semblables que l'on voit à Thèbes. Elles représentent un fait important : le héros de l'Egypte s'est avancé jusque dans le pays des lions et des giraffes, c'est-à-dire au-delà de Dongola, de Sennaar ou de Méroé, dans les bois marécageux et chauds de l'Abyssinie, dans le pays de l'ébène et des belles esclaves. Ces sculptures représentent donc *une expédition victorieuse dans les pays au sud de Méroé*, dans le genre de celle de Rhamsès, représentée à Thèbes; Tacite (1) a décrit cette dernière avec étonnement, et elle lui sembla le monument d'une grande domination qu'il compare à celles des Romains et des Parthes.

Les ennemis vaincus sont des sauvages vêtus de peaux. Leurs cheveux sont coupés très courts comme les Nubas du sud les portent encore aujourd'hui. La tour, entourée d'eau, est peut-être le château de l'île du Batn-el-Hadjar d'où les Nubiens faisaient de fréquentes irruptions en Egypte.

Les combats et les pompes triomphales représentés sur les temples de *Luxor* et de *Carnac* font allusion à des expéditions moins rapprochées des tropiques.

WADY-TAFA (2) (Norden *Taffa*, Light *Taeeffa*, Olympiodore Θάπις, Ptolémée Ταθις). —Burckhardt aperçut, au nord de Kalabsché, les carrières dont on avait tiré les pierres pour bâtir le temple et la ville; Belzoni le visita aussi et y trouva un grand nombre d'inscriptions grecques, probablement sculptées par les tailleurs de pierre qui y travaillèrent sous les Ptolémées.

Près de la petite île Darmout, les roches de granit se

(1) Tacite, Annales, II, 60.

(2) Burckhardt, Trav., p. 9, 121. —Norden, Voy., p. 61, 92. — Light, p. 60, planche. — Belzoni, I, p. 350.

montrent, pour un instant, sur le bord du Nil, mais elles disparaissent dans le voisinage de Tafa et font place aux roches de grès qui ont dominé jusqu'alors; au sud de Tafa, ces roches s'avancent jusqu'au fleuve en masses escarpées, de sorte qu'on ne peut l'atteindre par aucun sentier et qu'on est obligé de gravir pendant une heure les roches, pour arriver de nouveau au rivage de la Wady-Tafa.

Le village de Tafa a présentement de 200 à 300 habitans, et parmi eux un scheik qui habite dans un bosquet de palmiers. Des ruines sont éparses çà et là dans la plaine cultivée qui entoure le village et qui a une demi-lieue de longueur sur moitié de largeur. Ce sont pour la plupart les murs extérieurs d'habitations particulières; l'enceinte en est couverte de pierres, de portes, de piliers, de ceintres, et, au milieu de ces débris, s'élèvent les huttes des habitans actuels. C'est assurément l'ancienne *Taphis*, et les ruines que l'on voit sur la rive orientale occupent l'emplacement de la ville appelée *Contra-Taphis*. Les habitans rapportèrent à Burckhardt qu'ils étaient d'abord chrétiens, mais qu'ils avaient embrassé l'islamisme après la conquête de l'Egypte par les Musulmans; à cette époque, le plus grand nombre de leurs frères avaient été massacrés ou forcés de prendre la fuite; ils s'appelaient *Oulad-el-Nasara* (Nazareth), c'est-à-dire descendans des chrétiens. Un manuscrit arabe de la bibliothèque de Paris (nº 138, fol. 100) raconte qu'il y a en ce lieu un très beau cloître, appelé *Ansoun*, d'une très haute antiquité et d'une construction extraordinairement solide; près de ce cloître, vis-à-vis la montagne, étaient situés quinze villages dont on ne voit plus de traces aujourd'hui. Light remarqua, au milieu du village, les ruines d'un propylône qui avait été anciennement converti en église, et Burckhardt visita, dans les roches voisines, deux petits temples qui étaient encore couverts d'images de saints grecs.

WADY-KARDASSY (1) (Norden *Hindau*, Legh *Sardab-el-Umbarakat*, *Gartaas* dans Light qui a donné les dessins du temple d'Isis et des carrières).—Au nord de Tafa, la vallée du Nil s'appelle, jusqu'à Dehmyt, *Wady-el-Mebarakat* (Legh *El-Umbarakat*) : elle est habitée par une tribu des Kenous. Le pays est peu peuplé et les hommes habitent la plupart dans des cavernes. Le *sennamekke* croît partout sur les hauteurs. L'étroite vallée de *Kardassy*, située à quatre lieues au nord de Tafa, est couverte au loin, dans une étendue de plus d'une lieue, de débris et de décombres qui nous indiquent assurément l'emplacement d'une cité antique dont le nom nous est inconnu.

Ces ruines sont très curieuses : ce sont d'immenses espaces entourés de murs dans l'enceinte desquels se trouvent des décombres. Legh compta douze espaces différens ainsi enfermés dans des murailles. Burckhardt nous a donné la description d'un de ces singuliers monumens. Tout près du rivage, se trouve un de ces espaces murés, de 130 pas de longueur et 100 de largeur; au milieu gît un tas de maisons de pierre. L'entrée qui y conduit est une grande porte semblable à celle de la façade du temple de Merowan. Les murs ont 10 pieds d'épaisseur; les deux faces sont formées par de grandes pierres taillées, et l'intérieur est rempli de moellons, comme dans les constructions romaines. On n'y trouve pas d'hiéroglyphes. Ces monumens ne seraient-ils pas des fortifications élevées, sous les Ptolémées, par les Romains ou les Egyptiens, pour s'opposer aux invasions des *Blemyes?* Light mesura un de ces retranchemens, il lui trouva 153 pas sur toutes les faces; il avait encore

---

(1) Burckhardt, Trav., p. 8, 122.—Norden, Voy., p. 213.—Legh, Narrat., p. 61, 92.—Light, p. 56, et les deux planches.

16 pieds de hauteur et deux entrées ; l'une au nord, l'autre au sud. Les murs avaient aussi 10 pieds, et devant se trouvait une espèce de corps-de-garde.

Sur une éminence gissent les ruines d'un petit temple semblable à celui du temple d'Osiris, à Philæ; on voit encore debout un fragment du portique avec six colonnes qui portent des chapiteaux d'une exécution parfaite. Deux de ces chapiteaux ont des têtes d'Isis; leur coiffure est la même qu'à Tentyra; mais les pendans d'oreilles en diffèrent. L'entablement qu'ils supportent est formé de pierres de 16 pieds de longueur, et au-dessus de chaque tête on voit sculpté un temple monolithe. Les quatre autres colonnes ont des chapiteaux différens dont l'ornement se compose de feuilles de lotus; ils tiennent à moitié au mur. Les ornemens des chapiteaux varient aux angles opposés; les colonnes sont ornées, à l'angle du sud, de grappes de raisin et de feuilles de vigne sculptées en relief sous la volute. Les colonnes reposent sur des bases rondes, à 10 pieds de distance l'une de l'autre : leur diamètre est de 3 pieds. Le front septentrional du portique a 30 pieds de longueur et celui de l'est 36 pieds. Legh n'aperçut des hiéroglyphes que sur une seule colonne.

Près de ces ruines, sont des carrières de très beau grès d'où on a tiré, dit Burckhardt, les pierres qui servirent à construire les monumens de *Parembole* et de *Philæ*. On y voit encore un grand nombre de sculptures et d'ouvrages commencés. Light remarqua un temple monolithe de 10 pieds de hauteur; au-dessus se trouvait une quantité d'inscriptions grecques, comme dans les carrières de Tafa; mais il y a beaucoup moins d'inscriptions égyptiennes que d'inscriptions grecques, et Light (1) en copia plusieurs qui toutes contenaient des noms de prêtres. On

(1) Light, Tabula of Greek Inscriptions in the quarries at Gartaas.

rapporta à Burckhardt, qu'une journée à l'est de Kardassy, doivent se trouver les ruines d'une ville appelée Kamlé et située dans les montagnes; jusqu'à présent cette cité est demeurée inconnue.

Debot (1) (Norden *Deboudé*, Legh *Dèbodé*, Light *Debou*, *Parembole* dans l'Itin. d'Ant.). — Ce village est déjà situé dans la *région du granit* qui ne s'étend que jusqu'à Assouan, et il occupe probablement l'emplacement de l'ancienne Parembole; au centre du village, se trouvent les ruines d'un temple, le dernier qu'on rencontre dans la Nubie, contrée si riche en monumens antiques, et qui, il y a vingt ans, était encore pour nous une terre inconnue. Ces ruines gisent sur la rive gauche du Nil; leurs sculptures et leurs colonnes semblent être une imitation de celles de Philæ, mais elles sont d'une exécution moins belle et elles appartiennent probablement à une époque postérieure, lorsque l'architecture et la sculpture étaient déjà en décadence. Le petit temple de Merowan paraît être contemporain de ces ruines; mais il a été construit avec plus de soin. Trois propylônes élevés, placés l'un derrière l'autre à des distances inégales, conduisent à la façade du temple, large de 60 pieds et formée par un portique à quatre colonnes; les deux colonnes du milieu portent des chapiteaux différens de celles des extrémités. Une porte conduit du portique dans le *Pronaos* orné de sculptures : à partir du *Pronaos*, le temple s'étend 70 pieds en longueur, à travers un grand nombre de salles dont quelques-unes sont ornées de sculptures. On remarque, dans l'*Adyton*, deux petits temples monolithes taillés avec art dans un seul bloc de granit et parfaitement conservés; le plus grand a 12 pieds de long, 3 de profondeur et 5 de hauteur; le globe ailé surmonte la porte sur

(1) Burckhardt, Trav., p. 126. — Norden, Voy., p. 212. — Legh, Narrat., p. 93. — Light, p. 57.

laquelle on aperçoit encore les trous des gonds : ils ressemblent absolument à ceux de Philæ, mais ils diffèrent des monolithes de *Gaou* (Antæopolis) qui sont beaucoup plus grands. Les images peintes sur les parois intérieures sont très altérées et le temple est généralement dans un état de délabrement complet. Norden découvrit, près du temple, le long du Nil, un superbe quai, bâti en pierres de taille; les autres voyageurs ne l'ont pas remarqué.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil général sur les monumens de la Nubie, nous verrons qu'ils nous offrent des représentans et des exemples de toutes les périodes, de toutes les ères de l'architecture égyptienne. Ce n'est qu'en Nubie qu'on peut étudier l'histoire de l'art égyptien; car toutes les ruines des temples de l'Egypte, quelques-unes exceptées, doivent l'existence à une époque où l'architecture s'était élevée à un plus haut développement. Le savant *Gau*, de Cologne, patrie de l'ancienne architecture germanique, a entrepris d'étudier ces monumens dans l'intérêt de l'histoire, et de faire connaître leur exécution et leurs proportions; cette noble et pénible tentative est une des plus grandes des temps modernes et des plus importantes pour l'histoire de l'art et des peuples. L'ouvrage de Gau nous montrera la succession et l'âge de ces monumens que les conjectures de Burckhardt placent dans l'ordre chronologique suivant : *Ebsambal*, *Gyrshé*, *Derr*, *Samné*, *Ballyane*, *Hassaya*, *Seboua*, *Aamara* et *Kalabsché*, *Dekke* et *Meharaka*, *Kardassy*, *Merowan*, *Debot*, *Korty*, *Tafa*. Nous avons décrit plus haut les plus importans de ces monumens, dans l'ordre géographique où ils se sont présentés à nous et aussi complétement que nous l'ont permis les observations faites jusqu'à ce jour. La vallée du Nil se rétrécit tellement, au-dessous de Debot, qu'elle ne laisse plus même de passage commode pour les chameaux. Là est un des six endroits où l'on passe le Nil à gué, car il paraît qu'il n'y

a pas de pont sur son cours en Nubie. Ces gués sont situés, dit Burckhardt, à *Seboua*, *Dakké*, *Gyrshé*, *Kalabsché*, *Dehmyt*, *Debot*. *Birbé*, sur la rive gauche, est le dernier endroit où s'étend la puissance des caschefs, il est la limite de la Nubie. Le pays de l'Egypte commence, depuis Hérodote jusqu'à nos jours, à la première île des cataractes d'Assouan, c'est-à-dire à *Philæ*, appelée Selwajoud par les habitans.

1re REMARQUE. — *Basse-Nubie au moyen-âge, ou Marys, le pays du sud, décrit par Ibn-Sélim, au dixième siècle.*

Nous allons rapporter ici le récit curieux d'Ibn-Sélim, d'après la traduction la plus récente de Burckhardt, pour compléter ce que nous avons dit de l'état actuel de la Nubie, et pour jeter plus de jour sur l'histoire de ce pays jusqu'alors oublié dans l'histoire et la géographie modernes. Ce document est tiré de *El-Khetal*, de Macrizi; et, comme tous les récits des historiens arabes, il est encore assez intelligible pour nous.

« La première ville de Nouba, dit Ibn-Sélim, est *El-Kaszer* (1), située à deux lieues d'Assouan. A une demi-lieue de là, se trouve la dernière forteresse des Musulmans. D'Assouan à Belak, on rencontre un grand nombre de cataractes (les cataractes égyptiennes) qu'on ne peut franchir sans le secours d'habiles pilotes. Les croyans ont une garnison à la porte du pays des Noubas, ou au défilé qui conduit en Nubie. De là à la première cataracte des Noubas, on compte dix jours de marche. » (Telle est précisément la distance entre Assouan et la cataracte de Wady-Halfa, que les Arabes appelaient aussi la première cataracte de Nubie. El-Kaszer est l'île de Philæ, qui tient ce nom de ses ruines merveilleuses. *El-Kaszer* (Al-Kasr) signifie une forteresse, et plutôt un beau château; c'est de là que les Arabes donnèrent aussi à Thèbes le nom de Luxor d'*El-Akszar* ou d'*El-Kaszr* (2). Belak était une ville située près de l'île de Philæ, dans un endroit où l'on ne voit plus aujourd'hui que des ruines.) « Les Musulmans, continue Ibn-Sélim, vont souvent dans ce pays des

(1) Ibn-Sélim, dans Burckhardt, p. 493; dans Quatremère, II, p. 7.

(2) Burckhardt, Trav., note, p. 519.

Noubas pour y faire le commerce, et ils poussent leurs voyages jusqu'aux pays situés plus haut sur le Nil (Sennaar), où quelques-uns des leurs se sont même établis. Cette contrée est très étroite et montueuse; le Nil est resserré dans son lit par les rochers du désert, et les villages sont situés à une grande distance les uns des autres, sur les deux rives. Là croisent le dattier et le mokel (palmier-doum?); on cultive la vigne dans les pays élevés. Le Nil ne peut inonder les bords, parce qu'ils sont trop élevés, et l'on fait remonter l'eau à l'aide de tympans tournés par des vaches; le froment est très rare; l'orge et le *selt* (?) y viennent plus volontiers. Celui qui ne possède qu'une petite étendue de terre la cultive deux fois par an.

« Ce pays, situé au sud de l'Egypte, s'appelle ici *Merys* (Maris, dans Quatremère). Merys signifie le sud; c'est pourquoi le vent du sud est aussi appelé en Egypte, selon Masoudy, *merysan;* la langue du pays porte aussi le nom de langue merys (1); elle s'étend, au sud, jusqu'à Mograt (Mokarrah'), et, au nord, jusqu'à l'Egypte.

« Dans ce pays, est situé *Bedjrash* (lieu inconnu), résidence du chef de Merys. Plus loin, est le fort d'Ibrim, une autre petite forteresse et le port *Addoa* (Adwa, Daw, dans Quatremère), où naquirent Lokman et Jonas (Dhoul-nun, dans Quatremère). On y voit un merveilleux *Birbé* (*Berba*, dans Quatremère). Burckhardt prend cet *Addoa* pour la forteresse d'*Addé* (Kalat-Addé), au-dessus du temple colossal d'Ebsambol, qui est probablement désigné sous ce nom de *Birbé*.

« Dans ce district, réside le gouverneur, établi par le grand roi des Noubas, et nommé *le seigneur des montagnes*. C'est un des chefs les plus importans, car il est chargé de garder l'entrée du pays contre les Musulmans. Ce gouverneur prend à chaque voyageur ses marchandises, et lui en paie la valeur en esclaves; mais il ne laisse personne s'avancer plus loin, car aucun être vivant, Musulman ou non, ne peut voir le roi des Noubas. Les barques des Musulmans vont ordinairement d'El-Kaszr jusqu'à la ville Takoa, située à la première cataracte de Nubie (c'est-à-dire Wady-Halfa); mais aucun Musulman n'oserait remonter plus haut sans la permission du *seigneur des montagnes*. De là jusqu'à *Maks* (?), il y a six jours de marche. (Il y en a quatre jusqu'à Sukkot, et ce Maks est probablement Mahass.) Tout le long de la route, le fleuve est coupé par des cataractes, et c'est ici le plus mauvais chemin qu'Ibn-Sélim ait rencontré dans toute la Nubie. On y trouve des chutes d'eaux mugissantes, des rochers saillans, de sorte que le fleuve est obligé de les franchir à grand fracas. En beaucoup d'endroits, il y a pas plus de cinquante

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 495.

aunes de largeur d'une rive à l'autre. Il est impossible de voyager à cheval dans cette contrée hérissée de montagnes élevées et coupée par des gorges étroites. (Qui ne reconnaîtrait, dans cette description, le Batn-el-Hadjar !) Ces montagnes servent aux Noubas de forteresses inexpugnables; c'est là qu'ils trouvent un asile contre les attaques des Mamelouks. Aucun argent, aucun denier n'a cours dans ce pays; on ne connaît l'usage de la monnaie qu'au-dessous des cataractes. (Belzoni vit, de nos jours, la même chose à Ebsambol.) Au-dessus des cataractes, les ventes, les échanges à prix d'argent sont choses totalement inconnues; le commerce ne se fait que par échange; les principaux objets sont du bétail, des chameaux, des esclaves, du fer et du froment. Personne ne peut voyager sans la permission du roi, et l'infraction de cette défense entraînerait la mort; aussi les Musulmans ne savent rien, en Egypte, de ce qui se passe en Nubie, et les Nubiens font toujours des invasions subites et imprévues, contre lesquelles les Bédouins eux-mêmes doivent toujours se tenir sur leurs gardes.

« Les cataractes s'étendent jusqu'à Say; ce lieu est la résidence d'un évêque, et on y voit une ruine antique. (C'est assurément l'île de Say, devant laquelle passa Burckhardt.) Vient ensuite le district Saklouda (c'est-à-dire le district des sept chefs), qui correspond au Mahass actuel. Là croissent le dattier, le mekel (doum?), le cotonnier, l'*olivier*. (Burckhardt n'a plus trouvé de traces de ce dernier arbre.) Le gouverneur actuel commande à un grand nombre de princes ou meks; mais il est lui-même sous l'autorité du roi de Dongola. Près de la troisième cataracte, est située la forteresse Astanoun (Astenour, dans Quatremère). Cette troisième cataracte est la plus dangereuse et la plus longue de toutes, parce que les montagnes de l'est s'avancent au loin dans le fleuve. L'eau se précipite, par trois portes ou passages, avec un horrible fracas; quand le fleuve est bas, elle ne tombe que par deux portes. Vient ensuite la ville *Yosto* (elle nous est inconnue, comme la précédente; Burckhardt la prend pour Mosho); c'est la dernière ville du Merys et la limite où commence le pays de Mokra. » (Nous avons rapporté plus haut ce que Ibn-Sélim a dit d'important sur Dongola.)

5° Eclaircissement.

Nubiens actuels, Ababdés; Blemyes des Grecs et des Romains, Bedja des Arabes.

1. Nubiens actuels de la vallée du Nil.

Les habitans actuels de la Nubie sont, comme nous l'avons vu dans la notice que nous avons donnée sur les Beni-Kenz, un mélange de deux peuples nubiens primitifs; le double dialecte des Noubas et des Kenous en est une preuve; ces deux races furent autrefois chrétiennes, et l'on voit encore des traces de leur foi à *Tafa* et à *Serra* (1). Mais ils se sont postérieurement mêlés avec des tribus de Bédouins, et surtout avec celles des Djowabères (ou Djafères) et des El-Gharbys; ces Bédouins, supérieurs aux Noubas parce qu'alors les Mahométans dominaient, anéantirent peu à peu les Nubiens chrétiens ou les reçurent avec eux lorsqu'ils eurent embrassé l'islamisme. La majorité des chrétiens dont nous avons vu les églises en ruine jusqu'à Dongola, furent tués ou s'enfuirent, et un très petit nombre seulement abjurèrent le christianisme pour se faire Musulmans.

Les deux tribus musulmanes des Djowabères et des El-Gharbyes dominèrent bientôt sur toutes les autres petites tribus de Bédouins qui se trouvaient en Nubie. Les premiers possédaient une partie de l'Egypte d'Esné jusqu'à Assouan; quelques familles de schérifs s'établirent dans le *Batn-el-Hadjar*, et une tribu des *Koreshites* à *Mahass*. Ces nouveaux habitans furent pendant plusieurs siècles en dissensions continuelles entre eux, comme toutes les tribus arabes, et le roi de Dongola, profitant de leurs

(1) Burckhardt, Trav., p. 132.

querelles, devint bientôt assez puissant pour les rendre ses tributaires. Les *Gharbyes*, subjugués enfin par les *Djowabères*, cherchèrent du secours à l'étranger et implorèrent la protection de Sélim-le-Grand, conquérant de l'Egypte (1420). Celui-ci leur envoya quelques centaines de soldats bosniens, sous le commandement de Hassan-Coosy, qui poursuivit et repoussa les *Djowabères* jusqu'à Dongola, où la noblesse se vante encore aujourd'hui de descendre de cette tribu vaincue. Ces Bosniens obtinrent bientôt la prédominance en Nubie, sous le nom d'*Osmanlis*; ils s'emparèrent des forteresses d'Assouan, Ibrim, Say; ils bâtirent trois nouveaux forts, obtinrent des priviléges, tels que l'exemption d'impôts et une solde annuelle, puis ils se rendirent presque entièrement indépendans des pachas d'Egypte. Ils devinrent ainsi en quelque façon les souverains, les maîtres du pays; leurs descendans s'unirent par des mariages aux vaincus et aux étrangers, aux Gharbyes et aux Djowabères; ils s'établirent d'abord autour des forteresses, prirent le nom de *Kaladshy* (Castellani) et reçurent des Nubiens celui d'*Osmanlis* (Turcs); tous les anciens habitans les regardèrent bientôt comme leurs maîtres. Les caschefs ou gouverneurs actuels de la Nubie, descendent de leurs premiers chefs.

Malgré leur mélange, Burckhardt remarque dans leur physionomie et leur couleur, le caractère des habitans du nord; mais ils ont oublié la langue de leur patrie. Leurs chefs sont des *agas* qui ne relèvent que du sultan et respectent très peu les pachas. Les rois nationaux de la Nubie ou meks sont très jaloux de leur puissance et en guerres continuelles avec eux. On comprend facilement quelle funeste influence une telle situation politique doit exercer sur la civilisation de la Nubie. L'état actuel de la Nubie, telle que l'a vue Burkhardt, est absolument le même que du temps de Hassan-Koosy; les trois fils de Soliman ayant succédé à leur père, la Nubie a maintenant trois caschefs,

Hosseyn, *Hassan*, *Mohammed*. Le titre de *caschef* est encore porté par les présidens turcs des districts. Ils doivent payer annuellement un tribut de 120 livres sterl. à l'Egypte; c'est le *miri* de la Nubie, et le pacha doit le remettre à la sublime porte. Selon la remarque de Burckhardt, toutes leurs forces ne se montent qu'à 120 hommes et 200 hommes de cavalerie au plus; presque tous sont des esclaves. *Derr* est leur principale résidence; mais ils errent continuellement dans les environs, et ils ont un grand nombre de femmes et de domiciles dans leurs différentes possessions. Ils partagent les impôts entre eux et lèvent les tributs. Selon le calcul de Burckhardt, ils peuvent avoir ensemble de 48,000 à 60,000 thalers de revenu. Les dollars et les esclaves composent leur principale richesse. Ce n'est pas le champ de terre (fehdan) qu'on impose, comme en Egypte et en Syrie, mais les roues à puiser l'eau (sakie); huit ou dix vaches doivent être alternativement occupées après chaque roue pour arroser trois à cinq *fehdan* égyptiens. On sème annuellement un quart de froment et trois quarts d'orge. Dans la *Wady-Halfa*, chaque sakie paie six moutons gras et six mesures de dourrah, chaque dattier rend deux grappes de fruit; les bateaux chargés de dattes sont en outre soumis à un impôt; mais les exécutions, le vol et les amendes produisent autant de gain que les impôts : les crimes se rachètent par des peines pécuniaires; un coup mortel, par exemple, rapporte au caschef 6 chameaux, 7 moutons et une vache; chaque blessure a de même son prix exactement fixé en moutons et en dourrah; et, comme ces querelles sont continuelles, ces impôts sont très productifs. Les caschefs sont avares, cupides, tyrans, durs et superbes.

Les habitans de la Nubie, de Dongola jusqu'à la frontière de l'Egypte, ne labourent pas leurs champs après le débordement du Nil, comme en Egypte; le fleuve n'inonde

pas ici le pays assez haut; il n'y a des canaux d'irrigation qu'en un petit nombre d'endroits où la vallée du Nil atteint une assez grande largeur, comme à Kostamme, Gyrshé, Wady-Halfa, et encore ces canaux sont-ils rarement assez pleins. De là vient la nécessité de se servir de roues pour arroser les terres. Les semailles commencent par le dourrah, immédiatement après le décroissement des eaux. La moisson se fait en décembre et en janvier; on arrose ensuite une seconde fois la terre, puis on sème l'orge. Les troisièmes semailles se composent des céréales d'été.

Les Nubiens construisent maintenant leurs habitations en terre ou en pierre tendre, et toujours sur la pente des montagnes; ils les divisent en deux parties séparées, l'une pour la femme et l'autre pour le mari. Les habitans plus aisés ont ordinairement des maisons très commodes et bien bâties. Leurs vêtemens se composent, au nord de Derr, d'une chemise de lin ou d'une étoffe de coton bleue; au sud de Derr, à Sukkot et Mahass, les deux sexes vont presque entièrement nus et ont à peine une ceinture autour du corps. Les hommes portent les parties génitales dans un petit sac, absolument comme le Priape égyptien représenté dans les sculptures des temples. Ils sont parés d'ailleurs de bracelets et de boucles d'oreilles; leur chevelure, très épaisse, mais non laineuse, est enduite de graisse. Ils ne vont presque jamais sans armes; chacun porte au moins un couteau attaché au bras, sous la chemise, de manière à pouvoir le tirer à chaque instant. Leurs lances sont terminées par des pointes de fer; elles ont 5 pieds de longueur; leur bouclier est fait en peau d'hippopotame et leurs sabres sont ordinairement de fabrique allemande. Ils se nourrissent principalement de dattes et de dourrah; la viande est un aliment très rare même pour les chefs; une bière nourrissante faite de dourrah et appelée *bouza,* de l'eau-de-vie de dattes, sont leur boisson princi-

pale; la plupart des habitans en usent immodérément, et cette liqueur les jette dans l'ivresse. La race des Nubiens (1) est forte, musculeuse; elle a les traits du visage délicats et un peu plus petits que ceux des Egyptiens; leur lèvre supérieure est nue, et il ne leur croît qu'un peu de barbe sous le menton. Les femmes sont généralement belles, et c'est sur elles que repose tout le fardeau du travail des champs. Les Nubiens achètent ordinairement leurs femmes à leurs parens; le prix d'une femme est, chez les Kenous, de 12 *mahboubs* ou 36 piastres. Elles sont généralement encore laborieuses, chastes et livrées aux soins de la vie domestique. Les filles de joie qui se rencontrent par milliers en Nubie, n'y sont pas tolérées, excepté à Derr, et encore ce sont des esclaves qui se livrent ici à ce trafic honteux. Elles tissent de grossiers manteaux de laine et font très habilement des nattes d'écorce de palmier, des corbeilles, des vases, des tapis, etc. Ce sont là les seuls produits industriels que les Nubiens exportent à l'étranger.

Les Nubiens se distinguent par un grand nombre de qualités; ils sont probes, nullement enclins au vol, comme tous leurs voisins, et surtout les Nègres. Burckhardt ne perdit pas un seul objet tout le temps qu'il séjourna parmi eux. Ils sont très hospitaliers, excepté les Kenous et les habitans de Sukkot. Le commerce n'a pour eux aucun attrait, seulement les pauvres émigrent annuellement en Egypte, comme nous l'avons dit plus haut, afin d'y ramasser un petit pécule. Burckhardt les croit audacieux, entreprenans, braves, fidèles, et il pense que s'ils vivaient sous une autre constitution, ils deviendraient bientôt pour les Egyptiens de redoutables voisins. Toute leur population, depuis Mahass jusqu'à Assouan, sur un espace de 100 milles géographiques en longueur et d'un quart à une demi-lieue,

(1) Burckhardt, Trav., p. 145.

quelquefois une lieue de largeur, se monte, dit Burckhardt, à 100,000 âmes environ.

2. *Habitans actuels de la Nubie hors de la vallée du Nil. Ababdés.*

Entre la vallée nubienne du Nil et la mer Rouge, habitent encore d'autres tribus de pasteurs, parmi lesquels nous avons déjà vu les Bisharis dans la Haute-Nubie; leurs voisins septentrionaux sont les Ababdés qui habitent la même bande de terre, parallèlement à *Derr*, jusqu'à la frontière de l'Egypte, et s'étendent au nord dans la Haute-Egypte, parallèlement à *Kosseyr*. Telles sont les limites bornées dans lesquelles est enfermé le domaine de cette tribu de Bédouins indigènes que l'expédition française en Egypte et les voyages de Burckhardt nous ont fait connaître.

La connaissance de ce peuple, comme descendant des anciens aborigènes de la Nubie, est de la plus grande importance pour l'histoire des nations africaines. Ces habitans primitifs ne nous apparaissent que dans leurs rares débris, souvent mélangés et transformés, semblables aux ruines de leurs anciens temples nationaux convertis d'abord en églises et en cloîtres, puis en mosquées et en habitations mahométanes.

Burckhardt les rencontra conduisant les caravanes de Daraou à Berber; mais il n'en fait pas une description très avantageuse.

Un grand nombre d'Ababdés se sont établis dans la Haute-Egypte et la Basse-Nubie, sur la rive orientale du Nil, de *Derr* à *Kenné;* mais la plus grande partie de cette race erre encore comme les tribus de Bédouins à l'est de la vallée du Nil. Ils conduisent aujourd'hui les caravanes de Sennaar, et ils conduisaient aussi autrefois celles de Kenné à Kosseyr; mais ils furent chassés de cette route

par les tribus arabes *Maazyou* et *Ataouy,* qui ont acheté, moyennant une redevance, au pacha d'Egypte, le privilége de conduire les voyageurs sur cette route. Les Ababdés élèvent de superbes chameaux et surtout des dromadaires; ils font un grand trafic de *senna-mekke* et de charbon de bois d'acacia qu'ils rassemblent et cuisent en grande quantité dans leurs montagnes. Ils n'ont que très peu de chevaux. Leurs principales tribus portent le nom d'*El-Fokara*, *El-Meleykeb* et *El-Ashabat*; les derniers descendent très rarement de leurs montagnes. Mais les autres se sont établis, en assez grand nombre, sur la grande route qui conduit à Mograt, Damer, Sennaar, où ils sont souvent en querelle avec les Bisharis dont ils parlent cependant la langue. Burckhardt les trouva perfides et fourbes et indignes du nom de Bédouins. Aucun serment n'est sacré pour eux; sans respect pour la foi jurée, la superstition seule peut les forcer à tenir leur parole. Ils sont généralement aisés, et la conduite des caravanes leur procure de grandes richesses. Chaque voyageur paie aux Ababdés 5 dollars, pour prix de la conduite de *Daraou* à Berber; on en paie autant par charge de chameau et 2 dollars par esclave. Les Mameloucks cherchèrent, dans leurs montagnes, un asile contre leurs persécuteurs; mais, se voyant enlever leurs compagnons et leurs trésors par le meurtre et le pillage, ils furent forcés de fuir ces perfides protecteurs pour sauver leurs faibles débris.

Les documens qui vont suivre se rapportent plus particulièrement aux Ababdés qui habitent la Haute-Egypte; mais, comme ils ne forment qu'un seul et même peuple avec ceux de la Basse-Nubie, nous placerons ici ce que nous savons d'eux, afin de pouvoir embrasser d'un coup d'œil la situation de ce peuple curieux.

On met souvent en Egypte les *Ababdés* au nombre des Arabes, quoiqu'ils mènent le genre de vie des Bédouins;

cependant ils sont séparés (1) des Arabes par l'origine, le vêtement, la langue et les usages. Ils vivent de leurs troupeaux, de l'agriculture et du commerce, dans le désert de la Haute-Egypte jusqu'à la mer Rouge, près de Kosseyr, et de là au sud dans la Nubie ; leurs forces ne s'élèvent qu'à 1,500 à 2,000 hommes en état de porter les armes (2), et ils descendent de la même origine que leurs voisins du sud, les Bisharis. Ils se sont établis en un grand nombre d'endroits sur le Nil, entre *Assouan* et *Edfou*, surtout à *Daraou, Sheykh, Amer, Radésieh*, lieu situé vis-à-vis Edfou, résidence de leurs cheiks et principal dépôt de leurs charbons de bois d'acacias et de mimose, de leur gomme et de leurs feuilles de séné. Ils fournissent toute l'Egypte de matières combustibles jusqu'au Caire, et conduisent aussi des esclaves nubiens en Egypte. Leurs montagnes et leurs troupeaux les enrichissent encore d'un grand nombre de produits qu'ils exportent au loin, par exemple, de l'alun, du natron, des vases de pierre allaire (baram, espèce de stéatite que l'on tire à sept lieues à l'est d'Assouan) et du mica ferrugineux que l'on trouve au-dessus des cataractes ; on s'en sert pour se peindre les yeux, et les Ababdés l'exportent jusqu'au marché de Kenneh. Leurs chameaux et surtout leurs petits dromadaires appelés *équinés* et excellens coureurs, sont très appréciés pour les expéditions guerrières et les caravanes.

Les Ababdés sont de couleur très foncée et presque noire, cependant leur conformation physique ne ressemble pas à celle des Nègres et se rapproche plutôt de celle des races européennes. Leurs cheveux sont noirs, natu-

(1) Dubois-Aymé, Mém. sur l'Egypte, III, p. 280.—Description de l'Egypte, état moderne, I, p. 196.

(2) Rozière, Description de la vallée de Kosseyr, Mém. sur l'Eg., III, 267.

rellement bouclés, mais non laineux; ils les enduisent de graisse comme les Nubiens, et les portent en tresses pendantes; leur chevelure épaisse et bouclée compose toute leur coiffure. Presque tous sont nus jusqu'à la ceinture; ils s'enduisent le corps, comme les cheveux, de graisse de mouton, puis ils s'exposent ainsi aux rayons brûlans du soleil; leur vêtement ne se compose ordinairement que d'un tablier attaché sur les hanches. On ne les rencontre jamais sans leur bouclier, leur lance et un petit coutelas recourbé, taillant des deux côtés; ils mènent dans le désert la vie nomade des Bédouins, et souvent ils sont très pauvres. Quand ils n'ont pas de huttes, ils campent sur le sol à l'ombre des selles de leurs chameaux placées au bout d'une lance ou d'une perche et recouvertes de peaux de mouton, ou dans les antres des montagnes, comme, par exemple, près de Kosseyr. Un de leurs plus grands divertissemens est la danse, non la danse voluptueuse de l'Egypte, mais une danse guerrière que l'on exécute avec le bouclier et la lance; dans ce jeu, ils parent les coups avec le bouclier et celui qui est atteint a perdu la partie : quelquefois un des danseurs s'élance contre un des spectateurs, et lui met la pointe de sa lance sur la poitrine; celui-ci n'échappe au coup qu'en poussant le cri *Ababdé!* puis la danse continue. Les Ababdés jouent de la mandoline, et sont passionnés pour la musique et la poésie; les sujets de leurs chants sont ordinairement l'amour et les héros de la tribu. Ils sont fiers de leur humeur belliqueuse, et ils se donnent le titre d'Ascar, c'est-à-dire guerriers. (Ils ne suivent pas très consciencieusement les préceptes du Coran.) Autrefois ils enterraient leurs morts d'une singulière façon : ils jetaient des pierres sur le cadavre jusqu'à ce qu'il fût entièrement couvert; on trouve encore le même usage dans la vallée de Kosseyr, où l'on rencontre souvent des tas de pierres ainsi amoncelées pour servir de tombeau. La raison de cet usage est toute naturelle :

il est très difficile de creuser une fosse en ce lieu où le sol ne se compose que de roches très dures, tandis que la terre est partout couverte de pierres.

Rozière prétend que trois hordes de ce peuple, les *Beni-Wassel*, les *Mahaze* et les *Howavat*, habitent encore plus au nord et jusque dans la Basse-Egypte; les premiers se trouveraient près de Monfalout et Minieh, les seconds parallèlement à *Fajoumé* (1), *Beni-Souef* et *Boushé*, à l'est, près de la mer Rouge, et les troisièmes près de l'isthme de Suez. Il est impossible que, sur une aussi grande étendue de pays, ils n'aient pas de fréquens démêlés avec les Arabes Bédouins (les prétendus Atounis) qui habitent aussi dans ces montagnes le long de la mer Rouge. Moins nombreux que les Ababdés, ils sont mieux armés, plus belliqueux et presque tous montés sur des chevaux, et les Ababdés ne pourraient résister à leur bravoure, s'ils n'avaient pas sur eux la supériorité du nombre.

Les tribus arabes les ont chassés des routes de Kenné à Kosseyr, où ils conduisaient les caravanes; mais ils sont restés jusqu'aujourd'hui sur celles de Sennaar, et Belzoni (2) eut des Ababdés pour guides sur la route qui va d'Edfou à l'est, à travers la vallée transversale, aux mines d'émeraudes du Gibel *Zaboura* (Gibel Ollaki du moyen-âge) et jusqu'à l'ancienne Bérénice, sur la mer Rouge. Ce voyageur leur trouva la taille petite, les formes hideuses, les yeux vifs et beaux. Ceux qui vivent dans les montagnes inaccessibles du désert, sont toujours restés indépendans des Turcs : ils ne descendent sur les bords du Nil que pour acheter du dourrah qui est leur principale nourriture. Ils ne se marient jamais hors de leur tribu, et ils célèbrent leurs noces en hiver, lorsqu'ils sont campés

(1) Belzoni, Voy., II, p. 42.
(2) Ibid., p. 33, 42, 49, 65.

près des fontaines. Ces Ababdés sont aussi en dissensions continuelles avec les Arabes Bédouins qui attaquent souvent les voyageurs auxquels ils servent d'escorte. Tous les voyageurs parlent de la fourberie des Ababdés : quand les Arabes ne pillent pas les voyageurs, leurs propres tribus font des attaques simulées contre leurs compatriotes, afin de gagner du butin qu'ils partagent ensuite entre eux : on peut regarder comme un rare bonheur de sortir de leur domaine sans éprouver de dommages. Ils parlent un idiome qui leur est propre, et qui est ainsi inintelligible pour les Egyptiens et les Arabes. La célérité de leurs dromadaires fait qu'il est impossible de les atteindre; souvent ils parcourent 100 lieues en quatre jours, montés sur un dromadaire, chargé des provisions du voyageur; elles sont contenues dans trois outres attachées à la selle, et dont l'une est remplie de *haricots*, la seconde de *farine* et la troisième d'*eau*.

Arrivés à la frontière de la Nubie et de l'Egypte, nous sommes forcés, dans l'intérêt de l'histoire de ces deux curieuses contrées, de nous livrer encore à quelques recherches sur les anciens habitans de ce pays presque inconnus jusqu'alors et toujours confusément décrits. Pendant plus de mille ans, ils furent connus, et même redoutés des Grecs et des Romains, sous le nom de Blemyes, et plus tard des Arabes, sous celui de Bedjas. Nous nous proposons d'étudier leurs ruines et les débris qui s'en sont perpétués jusqu'à nos jours, de jeter un coup d'œil sur leur histoire si obscure dans le passé, et de rechercher l'influence qu'ils exercèrent sur les états civilisés de la vallée moyenne et inférieure du Nil. Nous essaierons du moins de nous mettre d'accord, sur ce peuple, avec les annalistes.

3. *Les Blemyes des Grecs et des Romains* (Βλέμυες).

Nous connaissons les Blemyes historiquement et géographiquement depuis le siècle d'Auguste ; car Denys le *Périégète* (1) les cite comme habitans des cataractes du Nil ; et, après lui, Strabon les met au nombre des peuples éthiopiens, sous les noms divers de *Megabari* (Μεγά-βαροι (2), dont Burckhardt croit reconnaître le nom dans le *Mekaberab*, tribu de Bédouins vivant aux environs de Shendi), de *Noubas* et de *Troglodytes*, peuples qui menaient une vie nomade, au-dessus des cataractes d'Assouan. Bien avant eux, Théocrite (3) (280 avant J.-C.) les avait chantés, à Alexandrie, comme peuples montagnards de la Haute-Egypte. Dans les Dionysiaques de Nonnus, ils sont nommés ennemis de Bacchus. Etienne de Bysance (4) fait dériver leur nom de celui d'un des trois chefs de l'expédition Indico-Bachique de *Derias ;* ce héros fabuleux portait le nom de *Blemys*. Tous ces témoignages attestent leur haute antiquité et leur importance dans l'histoire, comme Africains aborigènes. Les auteurs postérieurs ne nous disent que très peu de chose de ce peuple ; Ptolémée ne nous en rapporte que des traditions incertaines, et Pline ne les cite pas comme habitant le Nil supérieur, mais comme un peuple fabuleux qu'il place dans les montagnes de l'Atlas. A l'époque de la chute de l'empire, lorsque les Goths avaient déjà envahi les bords du Danube, ils reparaissent parmi les Barbares qui ravagent la province romaine, sur le Nil supérieur ; et l'empereur Aurélien, qui rétablit l'empire romain dans ses

(1) Dionysius Periegetès, vers 220.
(2) Strabo, XVII, § 53, p. 611, éd. Tzsch.
(3) Théocrite, Id., VII, vers 114.
(4) Stephanus Bys, éd. Berkel, p. 226, C. not. — Niebuhr, Inscr. Nub., p. 15.

anciennes limites, fait passer, dans son triomphe, des *Blemyes* et des *Anomites*, parmi les nations vaincues (1) (275 de J.-C.). L'empereur Probus essaya ensuite de reprendre à ces Barbares Ptolémaïs (Hermi) et Coptos, villes situées au-dessous de Thèbes; et, depuis cette expédition, les armées romaines ne s'avancèrent plus au-delà des cataractes. Vopiscus nomme encore expressément, sous Probus, l'empire des Blemyes, et il rapporte que des prisonniers de cette nation excitèrent une grande curiosité à Rome par leur air étrange.

C'était pour opposer une digue à ces redoutables ennemis, comparés alors aux Germains et aux Parthes, que l'empereur Aurélien engagea les *Nobatæ* de la Libye à abandonner leur oasis et à s'établir près des cataractes du Nil, comme nous l'avons exposé plus haut à l'occasion des Barabras actuels. Aurélien espérait protéger ainsi l'Egypte contre les invasions de cette nation belliqueuse. On céda alors à ces *Nobatæ* tout le territoire de l'empire, qui s'étendait à sept jours de marche, au sud, jusqu'à la grande cataracte (ainsi le dodecaschœnus); un présent annuel leur fut assuré pour la garde des frontières, comme aux Barbares européens, sur les rives du Danube. Ces Nobatæ n'étaient réellement que des Nubiens occidentaux, peut-être une suite nubienne établie dans les oasis, ou seulement des Nubiens ordinaires que Procope plaça par erreur (2) dans une oasis. Mais bientôt les deux peuples se réunirent; et les Blemyes et ceux qui étaient chargés de les maintenir font en commun une invasion en Thébaïde, sous l'empereur Théodose-le-Grand et Marcien. Pour les tenir en bride, on renouvela le traité d'alliance (sacrum Isidis), célébré annuellement dans l'île de Philæ, et qui fut supprimé par l'empereur Justinien. Ils étaient donc établis

(1) Fl. Vopiscus in Aureliano, c. 33.
(2) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 18.

alors au-dessus des cataractes, à Talmys, où Olympiodore fut conduit par leurs devins et leurs chefs (Olympiodor Hist. ap. Photium, cod. 80, p. 112, ed. Hæsch. Nieburh citat.). Plus tard, bien des solitaires de la Thébaïde, bien des moines furent enlevés par les Blemyes et conduits à Talmys, où ils versèrent leur sang comme martyrs. L'inscription de Kalabsché nous apprend que, dans ce temps, la puissance des Blemyes fut humiliée par un guerrier de l'intérieur, roi d'un peuple nubico-éthiopien, le héros Silcon. Sous le règne de Justinien, on n'entend plus parler des Blemyes; à l'époque de l'invasion des Arabes, leur nom a entièrement disparu (1), et les vainqueurs ne trouvent plus partout que des Nubiens. Les chrétiens-cophtes en ont cependant conservé le nom sous la forme altérée de *Balnemmooui* (Νιϭαλ-νεμμαου) (2).

Les Blemyes formèrent assurément alors un même peuple avec les Nubiens, et ils existent encore aujourd'hui dans les Barabras et les Berbères actuels, qui sont, à n'en pas douter, les descendans (3) des anciens Blemyes. Etienne de Bysance appelle déjà, avec raison, ces Blemyes un peuple libyen barbare (Βλέμυες ἔθνος βαρβαρικὸν Λιβύς) pour les distinguer des Ethiopiens nègres. Pline a donc pu ainsi les étendre jusqu'à l'Atlas. Ils faisaient partie des peuples de l'intérieur de l'Afrique, à la couleur foncée, c'est-à-dire des Melano-Gétuliens qui sont répandus, sur un espace immense, en un nombre infini de tribus, dans toute l'Afrique plane, sablonneuse et couverte d'oasis; on les trouve, depuis le Niger jusqu'à l'Atlas, au nord de Bornou, d'El-Bilma, du pays des Tibbo, jusqu'à Berdoa et Barka : ils portent, chez les Arabes, le nom de

(1) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 19.

(2) Vita sancti Schenoudi en Kopte, manuscrit, dans Quatremère, II, p. 127.

(3) Niebuhr, Inscr. Nub., p. 16.

Touariks. Dans l'antiquité, on les appelait *Libyens*, nom que l'on trouve dans Léon l'Africain, sous la forme de *Lenatæ*, *Lebetæ*; celui des Libyens-Blemyes s'est conservé aussi dans le nom du pays des Tibbo, *Bilma*; ses habitans étaient appelés, d'après la prononciation arabe (1), *El-Bilemy*, dont le pluriel est *El-Blemye*. Le nom de *Blemenia* (Βλεμμενία, c'est-à-dire *regio* Βλεμμύων) que cite Epiphanius (2), prouve qu'ils avaient donné leur nom au pays qu'ils habitaient. Nous avons vu plus haut que les Berbères parlent un dialecte de la langue nubienne. Le Suédois Lidman a prouvé que cette langue berbère s'est répandue, comme nous l'avons déjà indiqué, à travers toute l'Afrique occidentale, jusqu'aux oasis de l'Egypte et jusqu'au Niger. Nieburh remarque (3) qu'elle est, après les langues slaves et arabes, l'une des langues les plus répandues sur la terre, et par conséquent digne d'attirer la plus grande attention (Voy. plus bas les Berbères de l'Atlas).

L'histoire et le genre de vie des *Blemyes* expliquent facilement que les différens auteurs aient donné à ce peuple des séjours divers, et qu'on ait raconté d'eux tant d'exagérations et de fables. Passant sous silence tous les contes que l'ignorance a répandus sur eux, nous nous en tiendrons à ce que nous en a dit Procope : ils pratiquaient le culte du soleil, adoraient Osiris et Priape, et offraient au soleil des victimes humaines.

Les Blemyes sont aussi les ancêtres des Bisharis et des Ababdés, comme on le verra dans ce qui va suivre :

---

(1) Malte-Brun, Nouv. Ann., V, p. 365.

(2) Epiphanius in Ancorato, c. 58, dans Luc. Holsten., not. et castig. in Stephan, p. 68.

(3) Niebuhr, Inscript. Nub., p. 16.

4. Les Bedjas des Arabes.

Le nom des Blemyes a disparu avec les invasions des Arabes ; mais le peuple est resté, et s'est conservé en Nubie ; ceux qui s'étaient établis à demeure sur le sol ont été confondus avec les Nubiens, et les hordes nomades et belliqueuses ont été regardées comme faisant partie de la puissante nation des *Bedjas*. Les Blemyes sont la race-mère des Bisharis actuels, des Abaddés, des Barabras, des Berbères et d'un grand nombre de tribus bédouines de l'Ethiopie, de la Nubie, de la Haute-Egypte et d'un grand nombre de contrées de l'intérieur.

Quatremère (1) a déjà émis et confirmé cette opinion : les observations de Burckhardt, toutes les recherches antérieures ont confirmé ce fait historique important, dont les considérations suivantes mettront l'évidence dans un plus grand jour.

La trace la plus ancienne du nom des Bedjas se trouve dans l'inscription grecque d'Axum que nous avons déjà citée plus haut. Les Bojas et les Takaéens rebelles qui y sont nommés nous semblent être les *Bedjas* et les *El-Taka* sur l'Atbara (Voyez plus haut). Leur nom est donc contemporain de celui des Blemyes, et le roi *Aizanas* désigne sous cette appellation la branche de ce peuple qui habitait au sud-est, près des Ethiopiens, tandis que le *Basiliskos* Silcon donne le nom de *Blemyes* à la branche de la même race qui habitait au nord, près de l'Egypte.

Les auteurs arabes et leurs traducteurs écrivent ce nom suivant des orthographes très différentes :

Edrisi (1150) écrit *Boga*, terra Bogæ ; Ibn-al-Wardi (1348), *Boja Bujja* ; Léon l'Africain (1500), *Bugiha* ; Ebn Haukal (950), *Bajeh* ; Ibn Sélim et Macrizi (962),

(1) Quatremère, II, p. 134.

Bedja; Bakoni (1403) (1) appelle leur pays *Al-Badgia*, et leur donne à eux-mêmes le nom de peuple éthiopien. « Leur « pays, dit Ebn Haukal (2), est situé entre le Habesch, la Nubie, près de la mer Rouge, et s'étend jusqu'aux mines d'or d'*Allami* (probablement Ollaki). Ils ne vivent ni dans des villes ni dans des villages; la couleur de leur peau est foncée, et ils adorent des idoles. » Ibn Sélim nous donne des renseignemens plus précis : « Les Bedjas, dit-il, doivent descendre des *Berbères* (3); ils habitent (4), entre l'Egypte et la mer, près de *Dahlak* et de *Suakim* jusqu'au Habesch. Leur pays est riche en métaux; il produit de l'*argent*, du *cuivre*, du *fer*, du *plomb*, du *hamest* (employé à polir) et de l'*or*; mais ce dernier métal seul est exploité par les Bedjas. » Du temps d'Aboul Assan et Masoudi (5) (332 de l'hég., 943 de J.-C.), un grand nombre des Arabes-Rebiah qui faisaient partie des conquérans de l'Egypte s'étaient déjà unis aux filles des Bedjas convertis à l'islamisme; un grand nombre d'entre eux étaient demeurés païens, et quelques-uns avaient embrassé le christianisme.

Bescheir Ibn Merwan Ibn Is-Hak, chef des Rebiah, s'empara des mines d'or, à la tête de 3,000 Arabes. 30,000 Bedjas, montés sur des chameaux et devenus mahométans, se déclarèrent pour eux et prirent le titre d'*Hadharebe* (6), c'est-à-dire descendans d'Hadramaut; les autres Bedjas étaient restés fidèles au culte de leurs idoles. Depuis cette alliance avec les Rebiah, les Bedjas se civilisèrent, selon l'expression de Macrisi, et les Maho-

(1) Bakoui in Notic. et Extr., II, p. 392.
(2) Ebn Haukal, Or. G., p. 13.
(3) Quatremère, II, p. 135.
(4) Ibn Sélim, dans Burckhardt, App., p. 503.
(5) Masoudi, dans Quatremère, II, p. 154.
(6) Burckhardt, Trav., p. 526, not. — Quatremère, II, p. 144.

métans s'établirent alors au milieu d'eux. Cependant ils n'étaient pas encore très ardens dans leur foi. Après la conquête de l'Egypte par les Arabes, ils continuèrent de faire des invasions en Egypte ; mais ils furent vaincus par le calife Al-Mamoun (216 de l'hég., 831 de J.-C.). Malgré cette défaite, ils ne tardèrent pas à renouveler leurs brigandages, et les Musulmans remportèrent sur eux une seconde victoire (255 de l'hég., 868 de J.-C.). Depuis ce temps, la puissance des Bedjas si long-temps redoutés, tomba dans l'abaissement, les Musulmans s'établirent en grand nombre près des mines d'or et amassèrent bientôt d'immenses richesses. Un grand commerce s'établit alors avec ces mines d'or situées à la frontière de la Haute-Egypte, au mont *Ollaki*, dans les environs d'Aidab (l'ancienne Bérénice) ; comparez plus haut le Gibel Ollaki dans la Wady-Kenous, sur le Nil. On voyait quelquefois des caravanes de 6,000 chameaux y porter des provisions et les peuples y accouraient en foule. Les Grecs ou plutôt les Ptolémées avaient déjà exploité ces mines, et l'on voyait encore, du temps d'Ibn Sélim, les ruines d'habitations grecques. Les Bedjas y faisaient travailler les *Zénafedji*, leurs esclaves (1) ; ces Zenafedji avaient été autrefois l'une des plus distinguées de leurs tribus ; subjugués ensuite par les autres, ils furent réduits à l'esclavage. Dans la suite, les gouverneurs de l'Egypte entrèrent en négociation avec les Bedjas, au sujet de ces mines d'or, et leur payèrent une certaine somme, à condition qu'ils se chargeraient de les exploiter. Les mêmes montagnes contiennent encore, outre les mines d'or, les fameuses mines d'émeraudes, situées près de *Kherbé* (Kharbah, Quatremère), dans les pays de Kous, sept à huit journées de marche à l'est de Kouft (Koptos) sur le

(1) Quatremère, p. 144.

Nil, par conséquent dans la Haute-Egypte, au sud-est, près de la mer Rouge, et ainsi sur les frontières de la Nubie et de l'Egypte.

Masoudi dit en outre que les Bedjas habitaient aussi dans les îles de *Suakim* (1), sous le gouvernement d'un roi particulier. Les habitans des villes de Suakim sont aujourd'hui un mélange de marchands et de marins, Arabes, Turcs et Egyptiens; mais, comme le fait remarquer Burckhardt, tous les lieux de cette côte, depuis *Suakim* jusqu'à la *Fedja-Baie* (2), ont emprunté leurs noms à la langue des *Bisharis*, par conséquent à celle des Bedjas. Les Bisharis ont un marché régulier et un établissement fixe dans le port inconnu encore de *Gibel-Olba*, entre Suakim et Kosseyr; les monts Olba renferment, dit-on, des cavernes et des habitations qui sont l'œuvre des *Cafres*, c'est-à-dire des anciens idolâtres, les troglodytes des côtes. Un peu plus au nord, près de la baie Gayaya (3), inconnue jusqu'alors et visitée par Burckhardt, des Ababdés habitent dans les bois des montagnes où ils font du charbon; or, toutes ces tribus sont les descendans des anciens Bedjas. Burckhardt place en ce lieu, à huit jours de marche au nord du Gibel-Makouar, les frontières actuelles (4) des deux tribus ennemies qui descendent toutes deux des Bedjas, et qui sont les Bisharis au sud et les Ababdés au nord. Au nord de cette baie était situé le port *Aidab* (5), connu dans l'antiquité comme point d'embarquement pour les caravanes qui allaient de Kouft (Koptos) sur le Nil, à Jidda et la Mecque, en Arabie. Les habitans de ce port, dit Macrizi, sont des Bedjas; ils sont presque tous marins,

(1) Masoudi, dans Quatremère, II, p. 54, 154.

(2) Burckhardt, Trav., p. 450.

(3) Ibid., p. 464.

(4) Ibid., p. 469.

(5) Macrizi, dans Burckhardt, p. 521; dans Quatremère, II, p. 162.

et passent en Arabie les pélerins, dont la vie n'est pas très en sûreté au milieu d'eux. Ebn Haukal place ce port dans le pays des *Bedja* (1); Ebn Batuta et Edrisi rapportent qu'il avait deux chefs de leur temps, à cause de la foule de pélerins et de marchands qui y affluaient alors. Les Bedjas qui l'habitaient payaient deux tiers des impôts à leur roi *El-Hadraby* et un tiers au gouverneur de l'Egypte. Le roi des Bedjas avait la prééminence, dit Ibn-al-Wardi (2), parce qu'il protégeait les marchandises et ceux qui exploitaient les mines, contre les invasions des Habeschis; le sultan d'Egypte était chargé de leur procurer les moyens d'existence. Les Bedjas étaient donc encore puissans sous ce nom, au quatorzième siècle; lorsque Ebn Batuta voyagea dans leur pays, ils étaient même en guerre avec le roi de Bornou, à l'occasion des pélerins nègres qui se rendaient alors dans l'Yemen par Aidab. Plus tard ils préférèrent la route de Suakim. Presque tous les auteurs arabes s'accordent à dire que ces Bedjas exerçaient envers les pélerins beaucoup de dureté et de tyrannie. Leur peau est de couleur foncée (Macrizi leur donne pour cela le nom d'Indiens); ils vont presque nus et n'ont aucune religion. Pendant tout le temps que ce lieu de passage fut très fréquenté, ils faisaient des gains énormes avec les pélerins et les voyageurs. Ils descendaient de leurs montagnes avec leurs chameaux et les louaient aux voyageurs; chaque habitant du port avait en outre sa barque sur laquelle il passait les pélerins en Arabie. Ils se livraient encore à la pêche des perles, sur les côtes (probablement dans la baie de Dongola). Burckhardt (3) s'assura en effet que le fond de la mer est couvert, en cet endroit, d'une grande quantité d'huîtres

(1) Ebn Haukal, p. 13. — Ebn Batuta, dans Burckhardt, p. 537.
(2) Ibn-al-Wardy, dans Salt, Trav. in Abyss., App., p. LXXVII.
(3) Burckhardt, Trav., p. 471.

à perles, qu'il est très facile de pêcher à cause du peu de profondeur de l'eau, mais dont on ne fait plus aucun usage. Les navires des Bedjas devaient être très fragiles, car Macrizi rapporte qu'il n'entrait pas un clou dans leur construction; ils ne se composaient que de planches liées entre elles avec des ligamens de noix de coco, maintenues par des chevilles de dattier et calfeutrées avec de l'huile de poisson; leurs voiles étaient faites de feuilles de palmier entrelacées; et Burckhardt vit encore, dans le même lieu, des nattes qui servaient de voiles.

Ce port d'*Aidab*, seul endroit où les Bedjas nous apparaissent comme habitant une ville et comme marins, fleurit sous la domination des Bedjas; il ne dut sa prospérité qu'aux voyages des pélerins et au commerce de l'Inde qui, se faisant par la mer Rouge, allait d'Aidab, par le plus court chemin, à Kous et Kouft (Koptos) sur le Nil. Macrizi nous dit (1) que cette prospérité dura depuis 1058 jusqu'à 1264 (450 à 665 de l'hég.), c'est-à-dire 200 ans; elle disparut entièrement en 1360 (760 de l'hég.), à l'époque où Kouft tomba en décadence. L'importance des Bedjas ne s'étendit aussi que jusqu'à cette époque, et probablement les auteurs arabes n'ont parlé de ce peuple qu'à l'occasion des relations commerciales qui s'établirent alors entre les Arabes et les Bedjas : plus tard ils n'ont plus fait mention de ce peuple.

A l'époque où florissait cet état commerçant des Bedjas, les croisés chrétiens trouvèrent en eux un appui contre les Musulmans égyptiens et arabes. Macrizi raconte (2) que, sous le règne du sultan Saladin, El-Bernys-Ernat (c'est-à-dire le prince Renaud) s'empara, en 1182, des ports de Kolzum et d'Aibab, sur la mer Rouge; les chrétiens

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 519; dans Quatremère, II, p. 163.

(2) Macrizi, dans Burckhardt, p. 542.

interrompirent ainsi le commerce des caravanes qui se faisait entre l'Inde et Kouft, et qui procurait alors d'immenses richesses aux sultans de l'Egypte : la route de terre, par la Syrie, se trouvait aussi fermée par les croisés et par la domination des chrétiens en Palestine.

Ce temps fut la plus brillante période de la domination des Bedjas, qui ne nous apparaissent plus ailleurs que comme nomades et pasteurs. Ibn-al-Wardi (1), leur contemporain, pouvait donc bien leur donner le nom de *marchands*, puisqu'ils rendaient alors possibles les communications entre le Habesch, la Nubie et l'Egypte. Voici le portrait qu'il nous en fait : ils sont nus, noirs et idolâtres; leur pays est divisé en un grand nombre de petits districts; ils sont sociables, bons et pleins de bienveillance pour les marchands. Ils ne possèdent ni villes, ni terres cultivées, leur pays est un grand désert visité par un nombre immense de marchands et de voyageurs; la vallée *Ollaki*, où se trouvent les mines, avait une population très forte, composée d'hommes de races et de tribus différentes.

Les marchandises des commerçans de l'Inde, de l'Yemen, du Habesch et de l'Egypte, allaient et revenaient de la mer au Nil, à travers cette vallée, sous la protection des hospitaliers Bedjas. Partout ailleurs les Bedjas nous apparaissent comme des brigands et des barbares, épithètes que les voyageurs donnent encore aujourd'hui à leurs descendans, les Bisharis et les Ababdés (Ababdias, Badias, Bedjas). La plus grande sécurité (2) régnait alors dans ces déserts; on trouvait souvent sur les chemins que parcouraient les caravanes, de grosses charges d'épices, de cannelle, de poivre et autres denrées, et elles restaient ainsi sur la route jusqu'à ce que le propriétaire les eût enlevées.

---

(1) Append., dans Salt, Trav., p. LXXVI.

(2) Macrizi, dans Burckhardt, p. 519; dans Quatremère, II, p. 162.

Burckhardt nous rapporte qu'on trouve encore le même usage chez les habitans de Dar-Four. Si quelques-uns de leurs chameaux viennent à périr dans le voyage, ils déposent leurs marchandises dans le désert de Libye, et continuent tranquillement le voyage, sûrs de les retrouver à la même place.

Le port d'Aidab, dit Macrizi (1), était alors le premier port du monde et le désert d'Aidab (Aizab) était plus fréquenté que les contrées les plus fertiles; l'Yemen et l'Inde y envoyaient leurs trésors, les pélerins y arrivaient en foule de l'intérieur de l'Afrique pour passer de là à Jidda et à la Mecque. Ce qu'Aidab fut alors, Aden, Hormus, Soristan le devinrent plus tard, et, depuis le commencement du quinzième siècle (820 de l'hég. 1417 de J.-C.), le désert d'Aidab s'étend solitaire et vide; du temps de Macrizi, la ville ne se composait plus que d'un tas de pauvres huttes formées de branches d'arbres. Ce désert des Bedjas et le port d'Aidab restèrent pour nous une terre inconnue jusqu'à ce que Cailleaud découvrît les mines d'émeraudes en 1816, et Belzoni l'emplacement des ports et l'ancienne Bérénice. Ce lieu, qui se trouvait placé dans le grand mouvement commercial d'alors, ne nous a fait connaître qu'une faible partie des Bedjas; le plus grand nombre de leurs tribus erraient, sans doute, dans le voisinage, et formaient ces hordes nomades et indépendantes dont les auteurs arabes ont raconté des fables aussi étranges que celles de Pline et des Romains sur les Blemyes.

Les auteurs arabes parlent du magnifique bétail des Bedjas, surtout de leurs chameaux au poil roux et de noble race (voy. plus haut les Bisharis); ils élèvent aussi des vaches et des brebis dont ils boivent le lait; mais les troupeaux n'occupaient pas tous leurs soins, ils

(1) Macrizi, dans Burckhardt, p. 520; dans Quatremère, II, p. 165.

se livraient encore à la navigation, à l'exploitation des mines, car ce sont eux qui travaillaient aux mines d'or et aussi, suivant Al-Djaheth, aux mines d'émeraudes.

Les Bedjas sont bien faits, mais maigres, de couleur olivâtre et foncée (on leur donne ces deux couleurs, et Burckhardt (1) leur donne celle des Abyssiniens). Bakoui les appelle aussi une race éthiopique (2). Rapides à la course comme leurs chameaux, cette qualité les distingue de tous les autres peuples; ils dressent leurs chameaux au combat et les dirigent très habilement avec la lance; le chameau s'agenouille devant la lance quand elle est tombée de la main de son cavalier. Les Bedjas sont en insurrection continuelle : cependant Macrizi assure qu'ils sont très probes et très hospitaliers. Leur arme principale est leur lance (sebaye), armée d'une pointe de fer; cette pointe a 3 coudées de longueur et le manche 4; c'est de là que vient leur nom, car *seba* veut dire *sept*. Ils ont toujours leur lance à la main; ces armes sont fabriquées par des femmes qui ne voient jamais d'autres hommes que ceux à qui elles fournissent des lances. Les filles qu'elles mettent au monde sont vouées au métier de leur mère; mais elles tuent les enfans mâles, parce qu'ils ne pourraient leur donner que des embarras et des ennuis. Ils appellent *aksomye* (d'Axum) leurs boucliers de peaux de buffles, et *dahlakye* (de l'île Dalak) ceux qui sont faits de peaux d'hippopotames. Leurs arcs sont faits de bois qu'ils appellent seder et shohat (?); ils sont très gros, très épais et difficiles à tendre, comme celui que les Ethiopiens envoyèrent à Cambyse; leurs flèches sont empoisonnées et donnent sur-le-champ la mort (3). Ils ont des devins qui, comme chez

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 510.

(2) Bakoui, dans Notices et extr., II, p. 392.

(3) Ibn Sélim, dans Burckhardt, p. 503; dans Quatremère, II, p. 140.

les Romains et les Gaulois, annoncent les heureux présages et appellent au combat; Ibn Sélim dit que ces devins, comme les Schamanes, se sont donnés au mauvais esprit. Macrizi nous raconte que les hommes se soumettent à la castration, et que les femmes se coupent une mamelle comme les Amazones. Les Bedjas avaient primitivement un roi qui habitait dans le *Gazira-Bedja* à Hedjer (?) (entre l'Atbara, le Mogren et le Nil) : l'hérédité suivait la ligne féminine, comme nous l'avons vu déjà chez les Berbères. Le nom des Bedjas ne nous apparaît plus aujourd'hui, en Nubie, comme celui d'un peuple, mais le pays dont El-Taka fait partie, porte le nom de *Bedja*; *Bedjan* est encore le nom du principal lieu du pays de Mograt sur le Nil, entre Berber et Dongola; Ibn Sélim rapporte que *Bedjrash* était autrefois le principal lieu et la résidence du chef de *Merys*, c'est-à-dire de la Nubie, au sud de Said.

1re Remarque. — *Les mines d'émeraude des Bedjas, dans les monts Ollaki du désert d'Aidab, sur l'ancienne route de Koptos à Bérénice.*

De Kous, près de Kouft (Koptos), sur le Nil, jusqu'au port d'Aidab, les auteurs arabes comptaient dix-sept journées de marche (Ebn Batuta n'en compte que quinze); la route conduisant ainsi directement du Nil à la mer Rouge, traversait le pays de montagnes, un peu au nord de la latitude d'Assouan, et même après que les grandes caravanes eurent cessé, il exista encore long-temps une route dans cette direction (1). Les anciens comptaient douze journées de marche de Koptos à Bérénice. Suivant les recherches que Cailleaud et Belzoni firent, dans cette vallée transversale, il n'y a pas de doute que l'ancienne route commerciale de Koptos à Bérénice (2), si célèbre sous les Ptolémées, mais que d'Anville a mal placée sur ses cartes, ne soit la même qui, au moyen-âge, conduisait de Kous ou Kouft à Aidab, à travers le désert d'Aidab et le pays des Bedjas

(1) Burckhardt, Trav., App., p. 250.
(2) Strabon, XVII, p. 399, 595, ed. Tysch.

(voyez la remarque précédente). Or, c'est précisément près de cette route qu'étaient situées les mines d'où les Bedjas tiraient les émeraudes qu'ils travaillaient eux-mêmes ou faisaient travailler. Quoiqu'on ait beaucoup parlé de ces mines (1), elles furent néanmoins inconnues jusqu'à ce que Cailleaud les découvrît en 1816. Envoyé par Méhémet-Ali-Pacha, et favorisé de toutes les manières, le minéralogiste français (2) partit d'Edfou, sur le Nil, et trouva ces fameuses mines, après avoir voyagé pendant sept journées, à l'est, sur une ancienne route, où il rencontra une quantité de ruines, de villages, de puits, de caravanserais et de stations, provenant des temps anciens (sans doute, depuis Ptolemée-Philadelphe), comme des temps modernes. Les mines sont situées au pied de la haute montagne de Zabourah, dans le pays des Ababdés, sur la limite de la Haute-Egypte et de la Nubie; leur distance directe de la côte (3) n'est que de cinq milles géographiques à peu près; leur situation géographique est à quatre journées de marche au sud de Kosseyr.

Cailleaud les découvrit dans une étroite vallée bordée de montagnes de granit, au milieu de couches horizontales de schiste micacé, à travers lesquelles les routes conduisent dans l'intérieur de la montagne. Elles s'abaissent avec la couche de mica, qui souvent n'a que de trois à quatre pieds, et souvent finissent avec elle. Là où la couche de mica devient épaisse, on soutient le ciel de la mine avec des poutres de bois. Plusieurs des mines vont jusqu'à 400 et même 500 pieds dans la montagne. Cailleaud y trouva, entre autres, des fragmens d'émeraudes cristallines, dont il fit présent au pacha. Le chemin qui conduit immédiatement à l'entrée de ces mines, et qui est maintenant au pouvoir des Ababdés, était taillé dans le roc, et appelé par les indigènes *Zaboura*. Tout près de là, sont de grands bassins taillés dans le granit, et destinés à recevoir l'eau des pluies, car la source la plus proche est à un mille de distance. Non loin des mines, au pied de la haute montagne de Zabourah, on remarque les ruines d'habitations que Cailleaud prit d'abord pour les débris de l'ancienne ville de Bérénice. Belzoni, qui les visita peu de temps après, ne trouva que les restes de misérables huttes (4) qu'on appelle *Sakiet*, et qui probablement avaient été le séjour des anciens mineurs; mais il ne rencontra, dans toute cette contrée, aucune trace

---

(1) Mémoire sur les mines d'émeraudes, dans Quatremère, II, p. 173-180.

(2) Burckhardt, Travels, p. 538.

(3) Belzoni, Voyage, II, p. 66.

(4) Ibid., p. 57; Atlas, tab. 33, n° 7.

d'un grand emporium tel que fut jadis Bérénice. — A six lieues de l'endroit où sont les mines de Zaboura, se trouve, dit-on, un second endroit, où sont également un certain nombre de mines et d'autres débris de murailles; mais Cailleaud n'eut pas l'occasion de les voir. Peut-être sont-ce celles qu'on dit situées plus près de la mer, sur la même latitude, les *Zumrud* des Arabes, sur lesquelles Bruce a débité tant de fables, et qu'il prétend avoir retrouvées sur une île voisine, dans le Gibel-Siberget. Belzoni, en parcourant cette côte, prit un endroit sans nom, situé sous le 24° lat. nord, à peu près où sont situées *Lepte extrema* et la Bérénice de d'Anville, pour le lieu où Bruce avait débarqué, lors de son voyage aux mines d'Emeraudes. Belzoni vit, en outre (1), en trois autres endroits du mont Zaboura, des traces d'anciennes exploitations.

Peu de temps après ces découvertes, le pacha plaça Cailleaud à la tête d'une seconde expédition, chargée de retrouver les mines d'or et de commencer des travaux d'exploitation au Zaboura. Il lui adjoignit un aga et deux cents ouvriers; mais ceux-ci, mécontens des travaux des mines, commencèrent bientôt à s'ameuter contre leur chef, et le forcèrent à s'en retourner au Caire. La faim et les maladies furent un immense obstacle à la reprise des anciens travaux (2).

Belzoni, visitant ces contrées l'année d'ensuite, trouva cinquante ouvriers occupés dans les mines. Après six mois d'exploitation, ils n'avaient pas encore trouvé d'émeraudes, et les travaux pénibles qu'on leur imposait les avaient déjà plusieurs fois soulevés; leurs provisions, qui leur arrivaient par le Nil, pouvaient aussi facilement leur être coupées par les Ababdés. Toutes les anciennes entrées des mines étaient comblées par le haut, et l'on ne pouvait y pénétrer que par de très petites ouvertures. L'entrée des mines ressemblait aux catacombes de Gourné, près de Thèbes; les mines elles-mêmes venaient après les couches de marbre et de mica (3).

Sans y entrer, on pouvait juger de leur profondeur par les matériaux amoncelés au bord de l'ouverture. Belzoni pense qu'on n'a pas suivi de plan régulier dans l'exploitation. Au dire des ouvriers, les deux bancs de marbre, entre lesquels se trouvent placées les couches de mica, convergent l'un vers l'autre, et la matrice de l'émeraude est située dans le maximum du rapprochement de toutes les couches de marbre et de mica. Depuis Belzoni, on prétend avoir retrouvé de nouvelles traces d'émeraudes, qui, dit-on, sont d'une qualité inférieure.

---

(1) Belzoni, Voyage, II, p. 98.
(2) Ibid., p. 21.
(3) Ibid., p. 49.

Un examen exact des petites ruines de Sakiet (*Sekket*) (1), situées à un mille des mines, a prouvé qu'elles formaient, en effet, jadis la ville des anciens mineurs. Elles sont situées dans une étroite vallée entourée d'un amphithéâtre de rochers, et formant un demi-cercle de 700 à 800 pieds. Aux flancs des rochers sont adossées à peu près 80 petites maisons, qui, toutes, excepté une, sont moins considérables qu'une chapelle taillée dans le roc, qui se trouve là, et qui a 30 pieds de profondeur et 20 de largeur. Parmi les six inscriptions grecques que Belzoni a copiées, une fait mention de l'emporium de Bérénice, dont Belzoni découvrit bientôt après les gigantesques débris sur le bord de la mer Rouge, à quelques journées de marche de la ville des mineurs.

Ces mines dont nous parlons sont évidemment identiques avec les mines d'émeraudes de Kharbah ou Kherbé, situées, selon les géographes arabes, dans le Gibbel-Ollaki, et sur lesquelles Mesalek-al-Absar (2) a publié quelques renseignemens qu'il tient d'un intendant de ces mêmes mines. Elles furent établies, aux frais du sultan d'Egypte, dans les montagnes, dont il appelle les plus hauts sommets *Karka-Shendah*, au milieu du désert de Bedja. Le terrain dans lequel se trouvent ces nombreuses mines, avec leurs souterrains semblables à des labyrinthes dont la voûte menace sans cesse de s'écrouler, se compose de trois roches différentes, formant la matrice de l'émeraude. Les mines furent exploitées jusqu'à l'an 1358 (760 de l'hégire), et la pierre précieuse qu'on en tirait s'appelait *Dhoubaby*.

El Bakoui (3) (an 1403) nous apprend que les marchands en faisaient un commerce considérable, et l'exportaient au loin sous le nom arabe de *Salaki* (de *Gibbel-Ollaki*, nom qu'on donne aussi à l'île des émeraudes). La même chose est confirmée par Al-Djaheth (4), qui ajoute que c'étaient là les seules mines d'émeraude de ce genre dans le monde. Masoudy, qui cite très exactement quatre espèces différentes d'émeraudes du plus beau vert, pense que l'on ne trouve que dans l'Inde une émeraude semblable à celle d'Ollaki. « La première qualité, dit-il, s'appelle *Mar* (Σμαραγδος, λιθος πρασινος, dans Théophraste); la seconde ressemble, par sa couleur, à de jeunes feuilles de myrtes, et se transporte, par la mer, dans l'orient; la troisième s'appelle émeraude occidentale, parce que les rois du couchant l'aiment, et la quatrième est l'*Asamm*, qui a moins d'éclat.

Cette relation de l'auteur arabe, qu'il écrivit sans doute après

---

(1) Belzoni, ibid., p. 90.

(2) Macrizi, dans Quatremère, II, p. 174.

(3) Bakoui in Not. et extr., II, p. 392.

(4) Burckhardt, p. 503. — Quatremère, II, 135.

avoir étudié les auteurs classiques, surtout Théophraste et Pline, ne nous apprend toutefois pas à quelle espèce appartenait cette émeraude égyptienne, car les anciens, comme nous le savons tous, comptaient douze espèces d'émeraudes qui portaient des noms très différens, et qui, sous le rapport minéralogique, n'étaient nullement de la même classe ; ce n'était, à proprement parler, que du diallage, du plasme, de la prime d'émeraude, de l'héliotrope, ou quelquefois même du spath fluor (matrix smaragdi) ; car, suivant ce qui est établi maintenant, la véritable émeraude n'est qu'un produit de l'Amérique, et plus spécialement du Pérou.

L'antiquité ne connaissait par conséquent pas cette pierre précieuse, que nous appelons maintenant émeraude. Le célèbre Vincent se persuada lui-même que ce que Bruce avait rapporté de son île d'Emeraude, dans la mer Rouge, n'en était pas ; et ce que Cailleaud appelle, en Afrique, émeraude, n'est pas encore minéralogiquement connu en Europe. Mais, comme la plupart des antiques gemmes que l'on retrouve en si grande quantité dans tous les musées, et que les anciens disaient être taillées en émeraude, ne le sont qu'en héliotrope (1) d'un vert de lessive (*plasma di Smeraldo gemmario*), et que l'endroit dont on tire cette pierre est encore inconnu, il est très probable que Cailleaud n'a retrouvé, dans les montagnes d'Ollaki, que l'émeraude des anciens, qui, quoique n'étant pas la véritable émeraude du Pérou, n'en est pas moins d'un grand prix. Cette supposition est pleinement confirmée par un passage remarquable de Pline, que nous ne pouvions expliquer jusqu'ici, et par lequel il désigne, d'une manière tout-à-fait évidente, les mines d'émeraude de Zaboura, qui, dit-il, étaient connues dans la plus haute antiquité, et dans lesquelles on trouve la troisième sorte d'émeraudes (*Tertium locum Ægyptii scil. Smargadi habent, qui eruuntur circa Copton oppidum Thebaidis in collibus, ex cautibus*) (2). L'opinion que nous avons émise ailleurs sur le défaut de pierres précieuses en Afrique, tandis que l'Asie et l'Amérique des tropiques en possèdent une si grande quantité, ne peut nullement être regardée comme détruite par la découverte des mines de Zaboura ; et, jusqu'à ce que l'avenir nous ait prouvé le contraire, nous ne cesserons de considérer ce défaut comme une des qualités caractéristiques du Soudan.

(1) Blumenbach, Naturgeschichte Art. Heliotrop and Smaragd.
(2) Plin. Hist. nat., XXXVII, c. 17, ed. Bip.

CHAPITRE QUATRIÈME.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS LA HAUTE-EGYPTE.

§ 26.

APERÇU.

Au moment de franchir la haute terrasse de Nubie (1), le Nil prend, pour la dernière fois (2), la forme d'un torrent de montagnes; roulant à grand bruit ses ondes écumantes à travers des écueils, des gorges de rochers, depuis l'île Philæ jusqu'à Eléphantine, il se précipite enfin par les cataractes de Syène, dans une contrée nouvelle, la toute célèbre terre d'Égypte. Majestueux et calme, portant partout la bénédiction et la fécondité, il promène ses eaux, plus de cent milles encore et toujours dans la direction du nord, jusqu'à la mer. Lorsqu'une caravane, qui a traversé pendant plusieurs mois le désert ardent, monotone et aride de la Nubie, approche de cette frontière de l'Egypte, le mugissement lointain des cataractes ramène les esprits vitaux épuisés (3), et bientôt les bosquets de dattiers de Syène rappellent le voyageur à la vie et au bonheur. L'impression lugubre dont le désert aux étincelantes ardeurs avait accablé l'âme du voyageur, disparaît ici tout à coup et la terre d'Egypte déroule à l'œil fatigué ses joyeuses perspectives : les chaînes des monts graniteux aux flancs noirâtres, les gorges de rochers, les cataractes écumantes, les îles de rochers aux monumens gigantesques se tiennent à la porte de la terre

(1) Hérod., II, p. 27.
(2) Browne, Trav., p. 488.
(3) Bruce, Trav., VI, p. 513.

sacrée, comme des gardiens mystérieux que les élémens ont placés eux-mêmes pour protéger la terre des merveilles de l'ancien monde. Quand le voyageur arrive au contraire de la Nubie en Egypte, par le Nil, il a déjà été préparé, par les *schellals* du Batn-el-Hadjar, à la vue de la shellal de Syène et les monumens de la Nubie lui ont fait présager déjà les merveilles de l'architecture égyptienne; mais il a contemplé ces monumens, en Nubie, dans leurs ébauches colossales et sublimes, il les a vus tantôt cachés tout entiers sous les flancs des monts, tantôt sortant à demi, avec leurs frontons, des masses des rochers : ici, il les verra avec admiration surgir des entrailles de la terre, s'élancer librement dans les airs, toujours plus parfaits, plus variés et plus beaux (1); ils s'élèveront à de prodigieuses hauteurs, orneront des îles entières, des plaines et des rivages de leurs pylônes, de leurs salles, de leurs murs, de leurs colonnades, les couvriront au loin de leurs débris et les changeront en collines.

Nous jetterons un coup d'œil sur la configuration générale de l'Egypte pour nous orienter au milieu de cette contrée, avant de passer à une étude plus profonde de ses parties et du cours du fleuve que nous devrons chercher à comprendre ensuite, dans tous ses détails, à cause de sa haute importance historique.

De Syène au Caire, où se trouve la bifurcation du Nil, ce fleuve coule dans une vallée qui a deux milles d'étendue dans sa largeur moyenne. Cette vallée est formée par deux rangées de montagnes (2) que Jakuti compare à deux ailes (3) : l'une s'étend, vers l'est, jusqu'à la mer

---

(1) Legh, Narrat., p. 93.

(2) Girard, sur l'agriculture et la Haute-Egypte, dans les Mémoires sur l'Egypte, I, p. 13.

(3) Edrisi Africa cur. Hartmann, p. 494.

Rouge (la distance de Ghenné à Kosseyr n'est que de 40 lieues ou trois journées de marche); l'autre, s'élevant à l'ouest, du côté de la Libye, longe le Nil depuis Assiout jusqu'à la grande oasis : semblable à une digue aplatie, déserte partout, elle présente une largeur de quatre journées de marche. Ce rempart de l'Egypte (*the Wall of Egypt*) (1) protège le Nil contre les déserts de la Libye occidentale : il faut au moins une heure pour le descendre par l'escalier des caravanes situé près de Gebel-Rumli.

Le rempart occidental de l'Egypte s'abaisse en talus dans la vallée du fleuve et forme un plan inégalement incliné qui est généralement d'un accès facile. Au contraire, le rempart oriental s'élève en falaise taillée à pic, ce qui lui a fait donner, dans toute son étendue, le nom de Gebel-Mokattam ou *pente escarpée de rochers*. Il se compose, en partie, de chaux et de grès friable, en partie, d'autres formations plus récentes, d'amygdaloïde (de poudding et de brêche). Plusieurs vallées le coupent transversalement de l'est à l'ouest et établissent différentes communications entre le Nil et la mer Rouge. Les plus connues de ces vallées sont celles entre Keft (Koptos) et Kosseyr (2) et celle *dite de l'Egarement*, entre le Caire et Suez (3), comme étant singulièrement explorées par les caravanes. Il existe en outre un grand nombre de gorges plus ou moins larges qui, rompant parfois le Mokattam, amènent dans la vallée du Nil des torrens désastreux chargés de masses énormes de sable et de galets (4).

Le rempart qui protège l'Egypte, du côté de la Libye,

---

(1) Browne, Trav., p. 184.

(2) Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, dans les Mémoires sur l'Egypte, III, p. 227.

(3) Girard, Description topographique de la vallée de l'Egarement, dans les Mémoires sur l'Egypte, III, p. 360.

(4) Reynier, dans les Mémoires sur l'Egypte, IV, p. 13.

offre aussi, dit-on, près des oasis, plusieurs ruptures semblables dont une seule nous est aujourd'hui connue; c'est dans l'Egypte inférieure, la vallée de Fajoumé (où se trouve le lac de Mœris), qui, se continuant à l'ouest, par la vallée plus étroite de Bahar-el-Farigh (torrent vide) où Babar Belame (fleuve sans eau), s'étend jusqu'au désert de la Libye (1).

Refoulé, dans tout son cours, vers la partie orientale de la vallée, par le talus de la chaîne Libyenne, le Nil se trouve être surplombé, à sa rive droite, par des masses prodigieuses de rochers escarpés; rarement aussi le chenal occupe le milieu de la vallée.

Cette vallée, généralement peu large, se resserre surtout dans la Haute-Egypte (Saïd), l'ancienne Thébaïde, depuis Syène jusqu'à Kenné (Ghinnah) (2) : c'est là que le Nil forme l'île *Bamban*, la seule importante de son cours. Dans l'un des endroits les plus spacieux, les ruines de Thèbes couvrent encore aujourd'hui la vallée tout entière : depuis le rempart oriental jusqu'au rempart occidental, une étendue de deux milles en largeur de l'est à l'ouest est jonchée de colonnades, de portiques, de colosses et d'obélisques.

Dans l'Egypte moyenne (Wostani), qui commence là où l'on voit les dernières ruines du temple de Denderah (Tentyris) orner les rives du Nil, la vallée du fleuve s'élargit davantage à partir de Siout. Elle n'atteint cependant jamais plus de quatre lieues de largeur (3), et à Fajoumé, dans l'endroit de son plus grand développement, elle n'a que trois milles géographiques. Ici la chaîne libyenne se dirige de plus en plus vers l'ouest. La chaîne orientale,

(1) Andréossi, Mémoire sur la vallée du lac de Natron, dans les Mémoires sur l'Egypte, I, p. 223.

(2) Browne, Trav., p. 128.

(3) Reynier, Mémoires sur l'Egypte, IV, p. 3.

au contraire, ou les monts Arabiques (selon Hérodote) (1), disparaît entièrement près du Caire et va se perdre dans la plaine immense du Delta.

1er Eclaircissement.

Contrées limitrophes des cataractes du Nil, île Philæ, les Shellals, Eléphantine, Assouan, région du granit.

Le Nil, à son entrée dans l'Egypte (2), se divise en plusieurs bras au milieu desquels s'élève un groupe innombrable d'écueils qui forment autant d'îles. La plus grande et la plus méridionale est celle de *Gezira-el-Helseh*; mais elle est peu connue. Tout près de là se trouve l'île célèbre de Philæ, l'une des plus petites sous le 24° 1' 34" de latit. sept. et sous le 30° 34' 16" de long. est de Paris, suivant les observations de l'astronome Nouet (3). De là le fleuve creuse un ravin étroit à travers les montagnes de granit qui s'élèvent en rochers brunâtres sur les deux rives et forment des sauts bruissans et d'affreux rapides qu'on nomme les cataractes du Nil. Puis, ayant parcouru un espace d'environ deux lieues, le Nil se dégage de ces montagnes escarpées près de la ville de Syène, au-dessous de l'île Eléphantine (*Elephantine sub ipis fere cataractis jacet*) (4), la plus septentrionale de ces îles nombreuses et groupées, et, rentrant aussitôt dans une vallée plane, il roule tranquillement ses eaux vers les terres inférieures.

(1) Hérodote, II, c. 8.

(2) Plan de la cataracte de Syène, Description de l'Egypte ant., I, pl. 30.

(3) Description de l'Egypte ant., I, p. 15.

(4) Ætius Aristides, in Ægypt. 1722, p. 343.

1. ILE DE PHILÆ, PILAK, ANAS-EL-WODJOUD.

La petite île (1) de Philæ est située, en ligne droite, à peu près à 25,000 pieds (4,150 toises), c'est-à-dire à deux lieues environ au sud de Syène et à quatorze lieues au nord du tropique du Cancer. Elle a 1,152 pieds de longueur du nord-ouest au sud-est, et 408 pieds de largeur, ce qui fait 2,700 pieds d'étendue : son élévation au-dessus du niveau le plus bas du Nil n'est que de 25 pieds, hauteur suffisante pour la mettre, durant toute l'année, à l'abri des débordemens du fleuve. Malgré l'étroite circonscription de ses limites, quoique Hérodote ne lui ait pas donné de nom et que Pline l'ait confondue avec l'île Eléphantine (2), elle jouit pourtant d'une grande célébrité depuis les temps les plus anciens. Aujourd'hui encore on ne peut voir, sans un sentiment d'admiration, les débris de ses monumens et de son antique splendeur placés à l'entrée du désert de Nubie. Les Egyptiens s'y rendaient en pélerinage, et elle était pour eux *la grande contrée des morts* (3). Là se trouvait, disait-on, le tombeau d'Osiris : aux prêtres seuls était permis d'approcher de ce lieu. Trois cent soixante vases, nombre égal aux jours que contenait l'ancienne année égyptienne, étaient disposés en cet endroit pour servir au culte d'Osiris. Chaque jour, des prêtres les emplissaient de lait nouveau en invoquant le Dieu par leurs prières. Maintenant encore existent les ruines d'une vaste et magnifique salle dont les parois sont partout décorées de sculptures représentant

(1) M. A. Lancret, Description de l'île de Philæ, dans les Descript. de l'Egypte ant., I, p. 1, etc.

(2) Hérodote, II, p. 33. — Pline, Hist. nat., V a, chap. 9.

(3) Diodor. Sicil., I, p. 22. — Plutarch. de Isid. et Osiride Strebor, etc.

la mort d'Osiris (1) : suivant la tradition populaire, un grand temple avait été construit là, en son honneur, par Isis, son épouse. Le serment « par Osiris qui repose à Philæ » (Μα'τὸν ἐν Φίλαις 'Οσυριν) (2) était pour les Egyptiens un serment inviolable. Cette île semble tirer son nom de sa position reculée, puisqu'aujourd'hui même, le mot Pilak signifie *frontière éloignée*, dans la langue des Cophtes (3) ; de tout temps en effet, excepté peut-être sous le règne des premiers Pharaons (4), lorsque l'Egypte s'étendait probablement plus au sud, s'élevait ici la frontière séparative de ce pays et de la Nubie. Encore de nos jours, elle s'appelle Bilak chez les Arabes qui, certainement, ont conservé les anciens noms égyptiens avec plus d'exactitude que les Grecs : car ceux-ci, semblables aux Français sous ce rapport, altéraient et mutilaient tous les mots d'après leur prononciation. Les Grecs l'appelaient Philæ (Φιλαι dans Strabon, Φιλαις dans Plutarque, Φιλα dans Etienne de Bysance, nom que l'on a fait dériver à tort de πύλαι (porte) pour indiquer sa situation à l'entrée de l'Egypte. A l'aspect des ruines du temple dont elle est couverte, ses derniers habitans lui ont donné le nom de *Djeziret-el-Birbé*, c'est-à-dire, île du temple (Perpe, Birbe (5) signifie temple dans le dialecte thébéen de la langue cophte. Une tradition arabe, probablement plus récente, rapporte que ces ruines sont les débris d'un palais de plaisance bâti par un certain roi Wodjoud

(1) Lancret, Descript., p. 13.

(2) De insula Philensium Osiridis sepulchro consecrata, p. 165. — Sacra Philensia, p. 182. — Fr. Creutzer Commentationes Herodoteæ. Lips., 1818, in-8°. Voyez aussi la Symbolique, I, p. 300.

(3) Champollion le jeune, l'Egypte sous les Pharaons. Paris, 1814, I, p. 154. — Quatremère, Mémoire, p. 387.

(4) Creutzer, Comment. Herodot., § 14, p. 175.

(5) Champollion, I, p. 158.

pour servir à ses fêtes : de là vient, sans doute, que Burckhardt l'entendit nommer l'île Anas-el-Wodjoud (1) (Selvajoud dans Light); Norden l'appelle *El-Heiff.*

Vis-à-vis l'île de Philæ, à l'ouest, se trouve le petit endroit de Birbé habité, comme elle, par des Barabras. Ici finit la domination nubienne; et, depuis là jusqu'à Syène, au nord, toute cette contrée n'est assujettie à aucun impôt, pas même envers l'empire Ottoman (2), privilége antique remontant peut-être à l'époque des prêtres d'Osiris. Cette île, consacrée aux mânes d'Osiris, surgit au milieu de rochers de granit d'un brun noirâtre; mais ses temples sont construits en grès d'une couleur blanchâtre et claire et s'élèvent sur d'énormes blocs carrés qui entourent ce lieu d'une ceinture de forts et bravent depuis plusieurs milliers d'années la violence des gonflemens du Nil. La structure de ces temples est empreinte ici, comme à Eléphantine, d'un caractère tout particulier : les blocs forment des quais présentant au fleuve une face concave (3) et une face convexe à l'intérieur de l'île, semblables à des voûtes qui résistent au poids et à la pression de la terre. Un tel genre de construction, qui, d'après l'état actuel de nos connaissances, se rencontre seulement en Egypte et dont la solidité a été éprouvée par des milliers d'années, mérite bien l'attention de nos architectes hydrauliques,

L'île de Philæ, couverte de temples, offre, sur le plus petit espace, une étonnante quantité de ruines les mieux conservées de toute l'Egypte (4), tandis que les îles d'à l'entour ne sont que de vastes déserts. Sa pointe septen-

---

(1) Burckhardt, Trav., p. 5. — Light, Trav., p. 55.

(2) Burckhardt, Trav., p. 6.

(3) Jomard, Description de l'île Eléphantine, Description de l'Egypte ant., I, p. 12.

(4) Belzoni, Voy., I, p. 329.—Lancret, Descr., p. 6.

trionale portait autrefois des édifices, débris informes aujourd'hui; au sud-est, on aperçoit quelques cabanes de Barabras; au sud-ouest, se trouvent les ruines principales de deux grands temples qui, à en juger d'après l'irrégularité de leurs colonnades (1) et une foule d'autres indices, ont été successivement bâtis à des époques différentes. De l'extrémité méridionale de cette île remarquable on découvre tous les monumens qui s'y élèvent. A droite, un temple isolé, inachevé, le *Typhonium*, qui renferme le tombeau d'Osiris; à gauche, un obélisque et d'immenses colonnades; en face, un grand temple d'Osiris auquel sont adossées des cabanes de Barabras, et non loin de là un temple d'Isis, de moindre dimension. D'énormes murs sillonnent cette surface variée, et les terrasses des temples surgissent partout comme de larges plateaux; sur l'un de ces plateaux est construit un petit village.

De nombreuses colonnades, deux obélisques et de gros pylônes conduisent au grand temple d'Osiris (2), qui est situé le plus au sud. Là trente-deux colonnes du premier portique sont encore debout et tracent une ligne droite vers le temple; leurs chapiteaux sont alternativement lotiformes et dactyliformes, d'après un usage antique chez les Egyptiens, et portent chacun des ornemens divers, ainsi que cela se voit dans l'ancienne architecture gothique, mais sans que l'harmonie de l'ensemble en soit troublée. L'entrée de la seconde colonnade est composée de ces majestueux pylônes carrés, dont nous avons déjà parlé dans la description de la Nubie, qui s'élèvent en forme de pyramides et que Diodore désigne sous le nom de πύλαι. De chaque côté de la porte, ces pylônes apparaissent comme des ailes ou plutôt comme des tours qui autrefois peut-être servirent à sa défense. De nombreux escaliers,

(1) Lancret, Descr., p. 10.
(2) Ibid., p. 8.

placés dans l'intérieur de l'édifice, mènent aux terrasses supérieures, vastes observatoires où, sans doute, les prêtres d'Osiris allaient se livrer à la contemplation du ciel; car tout le culte qu'ils rendaient au Dieu du soleil était lié intimement à l'astronomie, au développement de l'année du Nil, d'après la succession des jours, des mois, des temps d'inondations, à l'observation du lever et du coucher de la lune et des autres astres, aux époques des solstices et des tropiques. Le premier pylône, large de 118 pieds, haut de 54, est le plus élevé de tous les monumens encore existans qui apparaissent avec tant de majesté au-dessus du sol sur lequel ils reposent. Image raccourcie du tableau que reproduit l'Egypte, ces édifices portent cependant l'empreinte de l'antique architecture égyptienne, la corniche couronnant l'entablement supérieur, les gouttières aux coins des pylônes, des décorations, des sculptures semblables. Au sommet du pylône, se trouvent plusieurs divinités assises et devant elles des prêtres leur présentant des offrandes : chaque scène est variée, séparée par des lignes verticales et accompagnée de légendes hyéroglyphiques. Lancret (1) décrit un sacrifice très remarquable : un prêtre est debout en présence de divinités et entouré de trente victimes, chacune trois fois plus petite que la précédente. Sur la base des pylônes on remarque des lotus entrelacés; les murs sont entièrement couverts de sculptures qui étonnent le spectateur par leur profusion, et la seule face antérieure du pylône en offre, d'après un calcul exact, une superficie de 5,400 pieds carrés ou 600 mètres carrés. Cette riche décoration est si simple pourtant qu'elle occupe un rang subordonné aux parties principales des monumens et ne détruit nullement l'harmonie de l'ensemble: Peu saillante et peu profonde à la fois, elle ne produit qu'une lumière et qu'une ombre très faibles. En avant du

(1) Descr., I, ch. 1, p. 25, et pl. 6 et fig. 7.

pylône gisent des obélisques brisés, des lions de granit rouge et d'autres statues qui ornaient autrefois l'extérieur du temple. De nombreuses colonnades et un second pylône conduisent au temple même dont les parois sont également revêtues de sculptures; un examen attentif prouve que ce temple fut peint jadis de couleurs différentes dont les plus fraîches, le vert, le jaune, le bleu, le rouge se remarquent encore aux chapiteaux des colonnes, quoiqu'assez difficiles à distinguer, toutes couvertes qu'elles sont de la poussière du désert. Les colonnes elles-mêmes sont construites en blocs de granit montrant encore à leur surface les traces d'hiéroglyphes souvent renversés; peut-être les pierres dont elles se composent proviennent-elles de monumens dont l'existence remonte à une antiquité double de la leur. Ces sculptures, exécutées dans le même style et avec la même perfection (1), nous reporteraient à une époque antérieure de trois mille ans à celle de l'érection du temple, c'est-à-dire au berceau de l'architecture égyptienne. Les salles de cet édifice sont très obscures et ne reçoivent le jour que par en haut; trois chambres d'une vaste étendue, plusieurs autres de moindre dimension, conduisent à l'Adyton, où se trouve un bloc de granit couvert d'hiéroglyphes. Ce monolithe, dans lequel une niche est creusée, semblable à celui de *Kalabsché et Dakké*, semble avoir été destiné à la conservation du vautour sacré, faucon ou épervier (ἱέραξ) (2), symbole d'Osiris, et qui, suivant Strabon, n'était pas un oiseau originaire de l'Egypte, mais appartenant à une espèce particulière apportée d'Ethiopie.

A l'intérieur comme à l'extérieur, chaque pierre du temple porte des sculptures différentes représentant des idées relatives aux Dieux et à leur culte, des sacrifices,

(1) Lancret, Descr., p. 58.
(2) Strabon, éd. Tzsch., XVII, p. 607.

des hommes en adoration, des fêtes, des processions de prêtres (portant, par exemple, la barque sacrée) (1), des inscriptions religieuses, des symboles, des hiéroglyphes : toutes ces images, parlant d'une manière sensible à l'esprit du peuple égyptien, éveillaient en lui des sentimens de piété et de graves pensées. Chacun de ces divers ornemens a une signification particulière; plusieurs scènes représentent des purifications, des ablutions basées sur la propriété fécondante et sanctifiante des eaux du Nil. C'était une croyance chez les Egyptiens que ces eaux n'étanchaient pas seulement la soif de ceux qui en buvaient, mais qu'elles les guérissaient aussi de toutes maladies et en faisaient des hommes nouveaux; ainsi l'inondation du fleuve, vers le solstice d'été, renouvelle, chaque année, toute la terre d'Egypte. La constellation du Zodiaque, dans laquelle entre alors le soleil, est considérée par les anciens comme ayant un rapport direct avec ce dernier phénomène. Autrefois l'image du lion accompagnait toujours le solstice d'été ou l'inondation du Nil; aussi le lion du ciel était-il regardé comme la source d'une eau abondante et figurait-il partout dans les temples. Mais, parce que le solstice d'été, d'après l'ordre naturel de succession, passait du signe du Lion dans celui du Cancer, 2,500 ans avant Jésus-Christ, suivant le calcul de Fourrier (2), on a voulu tirer de ce fait une conclusion relative à l'antiquité du temple d'Osiris, lequel aurait été construit antérieurement à cette ère, c'est-à-dire pendant la période où le Lion était dans le solstice d'été, période dont la durée a été de 2,163 ans, ainsi que cela résulte de nombreux monumens astronomiques de l'Egypte (voy. plus bas Tentyra).

L'extérieur des édifices de Phylæ offre, vers le milieu du

(1) Fr. Creutzer, Symbolique, I, p. 249.
(2) Lancret, Descr., p. 58. — Fourrier, Mém.

jour, un aspect remarquable (1) et qui est dû au voisinage du tropique : dès que le soleil est un peu élevé, les corniches projettent de longues ombres qui descendent de plus en plus sur les murs des monumens; et vers midi, le soleil étant à plomb, toutes les faces des édifices sont presque entièrement dans l'ombre, ce qui contraste singulièrement avec la contrée environnante qui, dévorée par une chaleur brûlante, s'ensevelit à cette heure dans un calme profond et dans le silence de la mort.

A gauche du grand temple d'Osiris, il s'en trouve un second plus petit et qui diffère beaucoup du premier : c'est le temple d'Isis, environné de toutes parts de portiques et de colonnades, dont la disposition particulière n'offre aucune ressemblance avec celle que nous savons avoir été employée par l'architecture grecque ou romaine. Les entrecolonnemens sont murés jusqu'à un tiers de leur hauteur, ce qui forme une espèce de fenêtre, versant dans l'intérieur des portiques un demi-jour mystérieux. Ce genre de structure ne réunit pas l'élégance et la beauté des monumens de la Grèce, parce que le volume des colonnes est trop considérable; mais, ainsi que le clair-obscur répandu dans les salles du temple, un tel arrangement est sans doute déterminé par un motif suffisant tiré du culte égyptien, motif qui nous est encore inconnu. N'était cette différence, on pourrait considérer ce temple d'Isis comme un modèle presque parfait des proportions principales des formes et même des ornemens reproduits par les temples des Grecs et auquel manqueraient seulement la grâce et la légèreté propres à l'architecture de ce peuple. L'histoire, toutefois, ne résout pas ce problème. A l'entrée du temple était un obélisque en granit, de 22 pieds de longueur, que Belzoni entreprit de

(1) Lancret, Descr., p. 11.

transporter en Angleterre par le Nil (1), et qui portait à son piédestal une inscription découverte par M. Bankes, dans laquelle les prêtres d'Isis se plaignaient à Ptolémée et à Cléopâtre des soldats et du gouverneur de l'île de Philæ. M. Beechey prit copie de cette inscription. Près de là Belzoni trouva douze blocs de granit, ayant chacun trois pieds et demi de longueur et trois de largeur. Ces pierres appartenaient aux ruines de l'un des temples voisins et étaient couvertes d'hiéroglyphes artistement sculptés, se déroulant, en forme de bordure, autour d'une image d'Osiris. Environné de ces décombres, le petit temple d'Isis n'a souffert aucun dommage et sort du milieu de ces débris, comme un édifice nouveau (2). Sa construction, dont on ne saurait préciser la date, est probablement d'une époque postérieure à celle du grand temple; il est aussi riche que ce dernier en sculptures, et sur tous les chapiteaux de ses colonnes se trouvent des dés dont les bas-reliefs représentent des têtes d'Isis, et dont toutes les scènes principales montrent cette déesse avec ses deux fils, Horus, le souverain heureux, et Harpocrate, voué au malheur. Au bord du Nil, à quelques distances des temples, est la grande salle dont les sculptures ont rapport, pour la plupart, à la mort d'Osiris; on lit, sur ses parois, une multitude d'inscriptions anciennes et modernes, monumens remarquables qui témoignent, en ces lieux reculés, des vicissitudes communes à tous les temps et à tous les peuples. Quelques-unes de ces inscriptions sont écrites en caractères inconnus jusqu'à présent, une entre autres, en lettres rouges, que l'on voit au plafond; d'autres en grec, en latin, en langues vivantes de l'Europe, toutes accompagnées de nombreuses citations et sentences chrétiennes, cophtes et arabes, qui ont été tracées par-

(1) Belzoni, Voy., I, p. 170, 316.

(2) Lancret, Descr., p. 12.

dessus les sculptures antiques, dans un but d'immortalité, et dont on pourrait faire un intéressant recueil. De pareilles inscriptions sont gravées, en nombre infini, à l'entrée du grand temple : là, à côté des déterminations astronomiques fixées par Nouet, de la latitude et de la longitude de l'île, le voyageur reconnaît, sur la pierre, une foule de noms célèbres dans les derniers siècles, notamment ceux des Ptolémées, des légions romaines sous les Césars, et des noms de Français, inscrits après la victoire remportée par eux sur les Mameloucks, sous la conduite de Bonaparte.

Vers la pointe septentrionale, formée par le dépôt du Nil, et qui est la seule partie cultivée de l'île, on rencontre des ruines de murailles grecques avec des triglyphes et un arc de triomphe romain inachevé, monumens antiques de toutes les époques. Du côté du sud-est, se trouve encore un édifice qui, au premier aspect, se distingue par sa grandeur et sa couleur claire(1); mais bientôt on est frappé de l'élégance de ses formes, qui se manifeste surtout dans la taille élancée de l'architecture des colonnes, preuve que le style égyptien n'était pas opposé au progrès(2). L'édifice n'est orné qu'en peu d'endroits de sculptures. En l'examinant de près, on s'aperçoit que, loin d'être achevé, il n'est que commencé dans la plupart de ses parties, et il excite par là même, dans chaque voyageur, un ardent désir d'y étudier la mécanique et la technique de la taille des pierres chez les Egyptiens.

Des huttes de Barabras sont adossées à ce temple, près duquel s'élevaient auparavant des cabanes de Musulmans, avant celles-ci des chapelles chrétiennes, et enfin dans l'antiquité les casernes des Romains. Nulle part un aussi

(1) Lancret, Descr., p. 13.
(2) Belzoni, Voy., p. 316.

petit espace ne rapelle à la fois tant de faits historiques que les murs de ce temple, dont la construction attire ici l'admiration générale, comme s'il était situé dans une grande capitale, et cependant le sol qui le porte n'est qu'une très petite île sur les dernières limites du royaume, à l'entrée du désert.

2. Les cataractes de Syène; les Shellal des Arabes.

Immédiatement au-dessous de Philæ, commence le domaine rocheux et pittoresque (1) des écumantes cataractes du Nil, spectacle ravissant, moins par la hauteur des cataractes (car ce ne sont que des rapides dont on a exagéré autrefois la grandeur, et sur lesquels on a débité une quantité de fables, depuis Hérodote jusqu'à nous) que par l'aspect sauvage du pays qui les environne. C'est dans cette vallée profonde et solitaire du Nil, les ἄβυσσοι, entre Philæ et Syène, que la légende égyptienne (2) place le *tombeau d'Osiris*, où il était tenu captif aussi longtemps que durait la saison de la sécheresse. Pendant tout ce temps on adressait des complaintes au dieu captif, jusqu'à ce que, délivré par les gonflemens du Nil, il ressuscitait de son tombeau et reparaissait sur la terre, apportant de nouveaux bienfaits au pays; c'est alors que commençaient sur le Nil les fêtes en l'honneur d'Osiris. Cette contrée était ainsi sacrée aux Egyptiens, d'après la doctrine des prêtres qui rattachait étroitement la religion et le culte à la nature du pays. La chaîne de montagnes de granit s'élève, en formes très pittoresques, des deux côtés de la vallée; elle a parsemé le fleuve d'écueils et d'îles, qui forment une quantité de tournans à mesure que le fleuve se grossit; néanmoins, dans les plus grandes eaux, il reste

(1) Legh, Narrat., p. 53.
(2) Creutzer, Symbol., I, p. 266.

toujours une vingtaine de grandes îles (1) à sec, entre lesquelles on remarque de nombreux sauts et rapides plus ou moins considérables. Déjà près de Philæ, on entend le bruissement des eaux du Nil entre les écueils qui s'élèvent principalement sur la rive droite, tandis qu'ils laissent encore dans les grandes eaux un passage sur la rive gauche. Le premier rapide au-dessous de Philæ, est appelé *Shellal*, du nom de l'île voisine, habitée par des Barabras; il est situé au tiers de la distance de Philæ à Syène. Le Nil, en cet endroit, a au juste la largeur de la cascade de Niagara, c'est-à-dire un quart de lieue, mais la hauteur de sa chute n'est nullement comparable à la fameuse cataracte du Nouveau-Monde. Belzoni, qui remonta le fleuve au mois de Mai, par conséquent à l'époque des eaux basses, trouva que l'une des principales cataractes n'avait que 30 pieds de longueur; les eaux se précipitaient sous un angle de 15 degrés, de manière que des petites barques pouvaient aussi passer en cet endroit dans la saison de la sécheresse. Le même voyageur, en redescendant le fleuve, à l'époque des plus grandes eaux, franchit tout l'espace des cataractes, depuis Philæ jusqu'à Syène, en une heure; il observe que, vue de l'ouest, la pente entière du fleuve peut bien être de 300 toises (1,800 pieds), et que le niveau des eaux offre dans ce lit rocheux une inclinaison de 30 à 35 degrés, ce qui toutefois serait considérable et nous fait désirer avec plus d'impatience des mesures barométriques exactes, attendu que, jusqu'à présent, nous ne connaissons la hauteur des cataractes que très approximativement. Browne (2) dit que, dans les eaux basses, le Nil se précipite avec bruit de 7 à 8 pieds de hauteur, en trois chutes de 30 pieds de longueur

---

(1) E. Jomard, Descr. de Syène et des cataractes, dans les Descr. de l'Egypte ant., I, p. 5.

(2) Browne, Trav., p. 141.

et en plusieurs bras séparés par des rochers; dans les grandes eaux, au contraire, ces chutes disparaissent entièrement, et le fleuve gagne tant d'extension, que les barques et les marins nubiens, avec leurs radeaux, y passent, mais non pas sans danger.

Les cataractes rendent ainsi, sur cet espace, la navigation très pénible sinon impossible. Un rempart infranchissable s'élève des deux côtés du fleuve; l'agriculture a disparu et les îles mêmes ne sont habitées çà et là que par quelques pauvres familles de pêcheurs, appartenant à la tribu des Barabras. Mais un grand nombre d'inscriptions et d'hiéroglyphes (1), taillés dans les blocs de granit, rappellent ici les temps de la première antiquité, où ces solitudes étaient sans doute visitées par de pieux pélerins, comme encore de nos jours les cataractes et les sources du Gange dans l'Inde.

3. L'Île d'Eléphantine; Djeziret-el-Chag.

La dernière grande île, à l'extrémité de ces cataractes, est Eléphantine, qu'on peut nommer avec raison la clef de l'Egypte (2), et que les Arabes appellent à juste titre *El-Chag* (El-Sag), c'est-à-dire *le jardin* ou *l'île des fleurs* (3). Entourée d'affreux rochers ou de déserts et couverte de bosquets, de groupes de palmiers, de jardins, de mûriers, de cassis, de doumiers, de dattiers et de sycomores, elle offre en effet, de l'aveu de tous les voyageurs (4), un aspect enchanteur; toute sa surface est cultivée, et, de quelque côté qu'on jette ses regards, on aperçoit partout des habitations, des moulins, des ca-

(1) Jomard, Descr., p. 16.

(2) Jomard, Description de l'île d'Eléphantine, dans les Descr. de l'Egypte ant., I, ch. III, p. 2.

(3) Champollion, I, p. 159.

(4) Legh, Narrat., p. 50. — Belzoni, Voy., I, p. 93.

naux, des rochers et des ruines de temples. La base de l'île est un rocher de granit autour duquel s'est étendue une plaine fertile, formée par le limon du Nil; c'est sur le noyau même de granit que sont parsemés, comme sur un plateau, les débris de l'ancienne ville, qu'Hérodote nous dit avoir visitée dans son voyage en Egypte. Eléphantine est ainsi en effet le premier jardin au-dessous des cataractes du Nil et du domaine des écueils.

Sous le règne de Psammétique (1), il y avait ici une garnison égyptienne contre les Ethiopiens, de même qu'à Marea, sur la frontière occidentale de la Basse-Egypte, contre les Libyens, et à Daphné, contre les Arabes et les Syriens, car c'étaient là les trois principales entrées de l'Egypte. Hérodote trouva une garnison persane à Eléphantine; du temps de Strabon, les Romains y avaient trois cohortes destinées à garder les limites de la préfecture de la Haute-Egypte (2). Enfin Tacite appelle cette île une des barrières de l'empire romain.

Les débris d'une ville couvrent la partie la plus élevée de l'île, qui est parsemée d'une quantité de pierres à bâtir, de débris d'architecture, d'agates, de monnaies, de lampes, d'amulettes et d'autres antiquailles que les Berbères ramassent et qu'ils viennent offrir aux étrangers. On y trouve aussi une quantité de sarcophages (3) taillés dans le roc, les seules tombes de ce genre que l'on connaisse en Egypte. Au sud et au nord de l'île se trouvent les ruines de deux temples (4), qui sont parfaitement ressemblans et semblent avoir été construits dans les derniers temps de l'histoire égyptienne; celui du sud est surtout très parfait, mais il paraît qu'on y fit beaucoup d'additions

(1) Hérodote, II, p. 30.
(2) Strabon, lib. XVII, éd. Tzsch., p. 603.
(3) Jomard, Descr., p. 3.
(4) Ibid., p. 4-14.

dans les temps postérieurs. M. Jomard, qui en a donné une description détaillée, observe entre autres que dans sa forme (c'est, suivant Vitruve, un *périptère* entouré d'une simple colonnade), comme dans son architecture (1), on ne peut méconnaître le type primitif des premiers temples grecs, et que l'intérieur, comme l'extérieur, est couvert d'hiéroglyphes. On remarque sur les parois extérieures un Jupiter-Ammon et une Isis, posant leurs mains sur un jeune homme qui représente sans doute Horus (le fils d'Isis, c'est-à-dire Harpocrate); à côté, des libations sont offertes à Isis et à l'idole à la tête de bélier. Les sculptures intérieures du temple sont toutes peintes; une entre autres, placée à l'entrée gauche du temple, se distingue par sa grandeur extraordinaire (elle a 20 pieds de longueur) en même temps que par la richesse et la perfection du travail. Elle a ici, comme une autre, dans le grand temple de Philæ, sur la limite de la navigation du Nil, une double signification qui est à la fois mythologique et géographique. L'objet le plus remarquable est *la grande arche* (2), ou le navire sacré des prêtres terminé au gouvernail et à la proue, par une tête de bélier (à Philæ par une tête d'Isis), regardant vers l'entrée du temple. Elle repose sur un autel sans hiéroglyphes; au milieu est un petit temple, en partie voilé et attaché par trois anneaux à un stylobate; l'arche elle-même est portée sur les épaules, au moyen de longs bras, à peu près comme l'arche d'alliance des Juifs, car plusieurs de ces sculptures nous rappellent le rituel des Hébreux (3). A côté de la barque au-dessus de laquelle plane le globe ailé, sont une quantité de vases pour les sacrifices, quatre grandes statues décorées de la fleur de lotus, quatre avec la tête de bélier,

(1) Jomard, p. 6, et planche 35, fig. 1, Ant., vol. I.
(2) Planche 11, fig. 4; pl. 37.
(3) Lancret, Descr. de Philæ, Ant., I, p. 26.

une avec la tête de lion, etc. De grands sacrifices sont offerts sur l'arrière de l'arche ; l'on voit encore un héros semblable aux figures royales qu'on remarque dans les palais de Thèbes, portant le casque et le sceptre qu'il est prêt à consacrer ; au-dessus de lui plane l'épervier sacré. Sur le devant de l'arche on remarque une figure de prêtre avec la croix ou la clef du Nil (*crux ansata*), occupé à faire des cérémonies devant l'idole à la tête de bélier, qui est peinte en bleu d'azur.

Suivant Strabon, cette île renferme le temple de Cnouphis (1) et un nilomètre. Eusèbe fait observer que l'on y adore une figure humaine, à tête de bélier, portant le disque peint en bleu et surmonté de cornes (2). Or ces descriptions de temples s'accordent parfaitement avec les images du temple que nous venons de décrire et qui est sans doute celui de Strabon ; Cnouphis-Cneph, c'est-à-dire le bon génie, signifie Osiris à la tête de bélier, que les Grecs appellent Jupiter-Ammon, et le bleu était ici en effet la couleur du dieu bienfaisant et du serpent, son symbole ; et il en était de même au Gange, dans l'Inde.

Osiris, le dieu du soleil, était donc vénéré à Eléphantine tout comme à Thèbes, sous le nom de Jupiter-Ammon ; la tête du bélier et le disque avec les cornes représentaient la jonction du soleil et de la lune, c'est-à-dire l'équinoxe d'automne (3), époque où la crue du Nil est à son maximum, par conséquent le temps de la fertilisation de l'Egypte.

L'importance de ce temple consacré au dieu bienfaisant, à l'entrée de l'Egypte, s'explique très clairement par sa situation géographique. Aussi l'île d'Eléphantine était-elle fort bien connue des anciens ainsi que d'Hé-

(1) Strabon, lib. XVII, p. 603.

(2) Eusebius Præpar. Evang. Par. 1628, l. III, c. 2.

(3) Jomard, Descr., p. 15.

rodote, et c'est là précisément une des raisons qui nous rendent inexplicable le silence de cet historien sur l'île sacrée de Philæ. Tous les auteurs et commentateurs se taisent sur l'origine du nom d'Eléphantine; Champollion (1) même n'en a pu trouver une étymologie dans la langue cophte, ce qui est d'autant plus surprenant que, suivant Manéthon, une famille d'Eléphantine (2) occupa jadis le trône de l'Egypte; cet auteur en cite même neuf rois comme formant la douzième dynastie égyptienne, d'où quelques historiens postérieurs ont conclu à tort qu'il devait avoir existé un royaume d'Eléphantine.

L'île d'Eléphantine avait autrefois des carrières très remarquables; c'est de là qu'est sortie entre autres la plus grande merveille qu'Hérodote vit à Saïs, dans le Delta du Nil, le petit temple taillé d'un seul bloc de granit (οἴκημα μουνόλιθον) (3). Deux mille hommes avaient été occupés pendant trois ans, sous le règne d'Amasis, à le transporter par eau d'Eléphantine à Saïs. Outre ces débris d'architecture égyptienne, il s'en trouve encore à Eléphantine d'autres qui paraissent provenir des Romains, entre autres surtout une grande muraille au sud, que l'on pourrait prendre pour un rempart (4). En considérant avec attention les bords de cette île formée par l'alluvion autour du noyau de granit, on remarque que de tout temps elle a dû être entourée de quais qui la protégeaient contre la force des hautes eaux, et que l'on réparait sans doute de temps en temps, de manière qu'il est impossible de fixer l'époque de leur construction. On voit en outre des fragmens de murailles très antiques, dont un entre autres, qui a de 45 à

(1) Champollion, p. 159.

(2) Manethonis Series Regum Ægypti, etc., opera Galateaji. Hamburgæ, 1815, in-4°, p. 5.

(3) Hérodote, II, 175.

(4) Light, Trav., p. 51.

50 pieds de hauteur et 600 pieds de longueur (1), présente une construction convexe à l'instar des débris de Philæ. Un escalier de 50 degrés conduit de ce quai au Nil ; au mur est fixée une échelle qui servait autrefois à indiquer la hauteur des eaux. C'est indubitablement le nilomètre (Νειλομετριον) (2) que Strabon a décrit à l'occasion du temple de Cnouphis et à une époque où il était en pleine activité. Le gouvernement qui réglait les impôts d'après l'inondation du Nil exagérait ordinairement la hauteur des eaux à cette époque ; l'entrée du nilomètre n'était accordée qu'à un petit nombre d'initiés qui étaient les prêtres de Sérapis ; ce Dieu, avec la *Scala* (appelée *Sérapis*) (3) et la mesure de blé (*Modius*), symbole de la fertilisation qui apparaît de nouveau réunie en une seule image dans la fleur du lotus, représentait encore le Nil. De nos jours, le nilomètre (4) ne peut plus servir au même but. Il est de la nature du fleuve que la vallée du Nil s'élève de plus en plus et enterre ainsi ses édifices, ce qui rend en même temps les cataractes plus basses, attendu que le lit du fleuve, comme le remarque déjà Hérodote, s'élève simultanément. La hauteur des eaux, en tant qu'elle indiquait la fécondation du pays, ne peut plus être déterminée par le nilomètre d'Eléphantine ; aussi est-il resté dans l'oubli jusqu'à ce qu'il fut de nouveau découvert par les Européens. Girard a calculé que, d'après l'ordre de la nature, aucun nilomètre ne peut servir plus de cinq siècles. Le nilomètre d'Eléphantine, bien que n'étant plus qu'un monument remarquable de l'antiquité, nous servira cependant plus bas, comme d'autres nilomètres, à quelques com-

---

(1) Jomard, Descr., p. 12.
(2) Strabon, XVII, p. 603.
(3) Marcel, Mém. sur les nilomètres des anciens, p. 62.
(4) P.-S. Girard, Mém. sur le nilomètre de l'île d'Eléphantine, Descr. de l'Egypte ant., Mém. I, p. 8.

paraisons chronologiques sur l'histoire du développement du cours de ce fleuve.

4. Assouan, Souan, Syène chez les Grecs.

Abritée par le dernier bloc de granit (1) l'île d'Eléphantine s'est formée du côté de la Nubie, par un attérissement consécutif; l'Egypte commence immédiatement au-dessous, là où cesse le sol granitique; à droite de l'île sur la rive orientale du Nil, est située la première ville limitrophe, *Assouan*, à une distance de 200 lieues du Caire, distance que l'on peut franchir en quinze jours.

Les Arabes ont conservé pour Assouan (ou Os-Souan), le nom cophte de Souan (2) qui est l'ancien nom égyptien et dont les Grecs ont fait *Syène* (Συήνη). Le nom de Souan (*aperiens*, *aperta* dans la langue cophte) signifie l'ouverture de l'Egypte; l'expression, *de Rakoti* (plus tard Alexandrie) *jusqu'à Souan*, signifiait autrefois (3) toute l'Egypte, tout comme l'expression *de Dan jusqu'à Besseba*, signifiait toute la Judée.

Eratosthène détermina jadis, d'après le méridien de Syène, le premier degré et par conséquent la circonférence de la terre dans le voisinage des tropiques. Après lui Strabon cite le puits sans ombre à l'époque du solstice d'été, comme une preuve de la position verticale du soleil (4). Mais il ne faut pas prendre ce récit trop à la lettre; d'après les observations de Nouet (5), Syène est

(1) Girard, Observations sur la Vallée d'Egypte et sur l'exhaussement séculaire du sol qui la recouvre, dans les Mém. de l'Académie royale de l'Institut, année 1817. II, Paris, 1819, in-4°, p. 185.

(2) Champollion, I, p. 161.

(3) Voyez le manuscrit cophte, dans Champollion, I, p. 164.

(4) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 605.

(5) Jomard, Descr. de Syène, etc., p. 2.

située par les 30° 34' 49" long. est de Paris, et par les 24° 5' 23" lat. nord. Sa distance du tropique est donc aujourd'hui de 37' 23", ce qui fait environ 15 lieues et demie. L'ombre du solstice d'été ne manque par conséquent pas entièrement, mais elle n'est presque pas aperceptible, attendu qu'elle ne comporte que 1|40 de la véritable longueur.

L'ancienne Syène était cependant située au sud-ouest de la nouvelle Assouan qui est peu reculée au nord, mais qui néanmoins repose encore sur un rocher de granit (1), semblable à un ancien château gothique.

Un chemin de terre entre Philæ et Assouan remplace le défaut d'un transport commode par eau; au temps des Romains il y avait ici une très bonne route, qu'une longue muraille (2) protégeait le long du désert oriental contre les attaques des brigands; cette muraille, dont on aperçoit encore des traces de nos jours, assurait évidemment le transport des marchandises contre le pillage; elle a 5 à 6 pieds d'épaisseur; et, quoiqu'en grande partie recouverte par le sable du désert, elle révèle encore très distinctement la construction égyptienne en briques. De nos jours elle s'appelle *Hayt-el-Adjour*, et s'étend contre la plaine de sable et le rocher de granit situé en face de l'abordage de Philæ où était sans doute autrefois le grand marché, jusqu'au port de Syène et aux cimetières parsemés de monumens avec des inscriptions coufiques. Les rochers de granit portent une quantité d'hiéroglyphes et d'inscriptions inintelligibles. C'est dans le voisinage d'Assouan, près du cimetière qui a trois quarts de lieue d'étendue, qu'est situé le bastion français que le général Desaix construisit contre les Mameloucks.

Assouan était autrefois une ville très importante, prin-

(1) Belzoni, Voy., I, p. 93. — Legh, Narrat., p. 53.
(2) Lancret, Descr., p. 2. — Burckhardt, Trav., p. 4.

cipalement au moyen-âge (1), pendant la domination des Arabes où elle fut le principal endroit limitrophe de Saïs (ou Haute-Egypte), du côté du sud. — Ibn Sélim nous apprend qu'on trouve dans les environs d'Assouan du blé, du froment, des fruits, des moutons, des vaches et des chameaux en abondance, ainsi qu'une quantité de marchandises que les habitans se procurent par leur commerce avec les Nouba. C'est à Assouan que se firent à cette époque les préparatifs de la guerre contre les Nouba. Le port d'Assouan rapporta en 1189 (525 de l'hégire), 25,000 deniers d'impôt; maintenant il ne rapporte, suivant Burckhardt, que la cinquantième partie de cette somme. Les bois de dattiers produisaient alors annuellement 30,000 *erdeyb* de dattes. Le grand tribunal se composait de 60 savans kadis; en 1223 (620 de l'hégire), El-Edfouy compta à Assouan quarante auteurs indigènes qui habitaient cette ville; il y avait en outre 100 schérifs de la première noblesse, issus de la famille du prophète. Depuis le temps des califes, une forte garnison d'Arabes stationnait à Assouan, jusqu'à ce que ce poste fut enfin abandonné sous les Fatimites. C'étaient tantôt les Nubiens qui l'attaquaient, tantôt les factions intérieures qui, après des querelles sanglantes, s'emparèrent du pouvoir (les Beni-Kens entre autres. Voy. plus haut), et hâtèrent par là la ruine de la ville qui, en 1403 (806 de l'hégire), fut à peu près entièrement dépeuplée par la peste et une grande famine, comme tant d'autres villes de l'Egypte. Suivant Macrizi, il mourut alors à Assouan seul 21,000 hommes, preuve que la ville était très peuplée. Depuis cette époque, Assouan n'eut plus de gouverneur; elle devint un endroit très insignifiant (2) et fut même un

(1) Sélim, El-Assouany, dans Burchardt, Trav., App., III, p. 516. — Quatremère, II, p. 4.

(2) Burckhardt, Trav., p. 518.

certain temps déserte. Nous la retrouvons dans un état semblable de nos jours, malgré que le pacha d'Egypte ait un fonctionnaire, pour prélever l'impôt.

Il faut qu'Assouan ait encore été le théâtre de graves désastres dans les derniers siècles, car l'on n'y remarque actuellement aucune trace de ces temples et pylônes (*altissimas turres quas Barba vocitant*) (1) dont Léon l'Africain fait mention et qu'il prétend avoir vus lui-même. Burckhardt (2), qui y passa au mois d'Avril, pendant les basses eaux, trouva le bras du Nil entre Assouan et l'île d'Eléphantine presque entièrement desséché, et remarqua au mur du port un nilomètre peu observé jusqu'à présent. Il était placé dans une ouverture carrée en forme de puits à laquelle conduisait un escalier. Jusque-là on avait pris cette construction pour un pont romain; Burckhardt présume au contraire qu'il fut construit par les Sarrasins sous le calife Maouya, pour indiquer la crue et la décroissance des eaux du Nil, et de là vient sans doute que les habitans lui donnent le nom de *Mekyas*, c'est-à-dire nilomètre.

5. La région granitique de l'Egypte avec les carrières de granit de Syène.

Outre les endroits que nous venons de décrire et leurs monumens remarquables qui ont exercé et exercent encore une si grande influence sur l'histoire du pays, cette étroite région des cataractes est encore d'une très haute importance dans l'histoire de la civilisation égyptienne par son caractère géologique. C'est ici que s'élève des deux côtés du Nil la chaîne de montagnes primitives avec ses innombrables carrières d'où les Egyptiens tirèrent les ornemens

(1) Leo Africanus, lib. VIII, fol. 283, ed. Antwerp., p. 1555 a.
(2) Burckhardt, Trav., p. 131.

de leurs temples, et tous ces colosses qui furent transportés sur le Nil dans toutes les directions.

On remarque déjà du milieu du fleuve un grand nombre de carrières, mais la plupart sont concentrées sur un petit espace de une lieue et demie à l'ouest, au sud et à l'est de Syène (1). On aperçoit encore dans chacune d'elles les traces du ciseau et des anciens instrumens. Elles se prolongent aussi plus loin dans l'intérieur; Belzoni visita à deux lieues et demie au sud-est de la ville une carrière dans laquelle il trouva deux grands bassins taillés dans le granit, mais encore adhérens à la masse, ainsi qu'une colonne romaine de granit avec des inscriptions du temps d'Antonin et de Sévère (2). Les anciens, suivant les observations de ce voyageur, avaient l'habitude de tailler tout autour du bloc des fentes de deux pouces de profondeur au moyen desquelles ils le détachaient ensuite de la masse avec certaines machines qu'ils employaient à cette fin. Lancret vit dans une autre carrière plus rapprochée du fleuve un obélisque non achevé et le bloc d'un colosse qui a 34 pieds de longueur et 16 pieds de profondeur; ces deux pièces le persuadèrent que les Egyptiens savaient très bien tirer parti des filières naturelles et des fentes des rochers, ce qui facilitait beaucoup les travaux de mine. Jomard découvrit à 900 pieds à peu près au sud-est de la ville de Syène, un bloc de granit beaucoup plus grand que le précédent; il était destiné pour un colosse de 68 pieds de hauteur, mais il n'arriva qu'à moitié chemin du voyage. On peut de même qu'aux autres y étudier très exactement la coupe des pierres des anciens Egyptiens dans son développement progressif (3).

Des recherches exactes, faites dans la vallée du Nil,

(1) Lancret, Descr., p. 10.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 173.
(3) Antiq., Ier vol., pl. 31.

nous ont appris à distinguer, dans la Haute-Egypte, trois différentes régions géologiques qui sont de la même importance pour la construction des monumens comme pour la nature et la culture du pays (1).

1. La *région méridionale* ou la *région granitique* prédomine depuis l'île de Philæ jusqu'à Syène ; l'île d'Eléphantine en est le dernier rocher. Son étendue n'est donc pas considérable ; mais, en revanche, elle produit, dans une contrée très pittoresque, l'une des plus belles matières que l'on connaisse, le granit, ou soi-disant syénit, dont sont taillés les plus grands monolithes, des colonnes, des statues, des temples entiers, des colosses et des obélisques.

2. La *région la plus septentrionale* ou la *région calcaire* occupe l'Egypte inférieure et moyenne jusqu'à quelques journées de marche au sud de Thèbes. Elle forme un pays très monotone, et présente, sur le bord du Nil, des roches calcaires très escarpées, qui fournirent autrefois le noyau des pyramides, et ont aussi sans doute fourni les matériaux d'une quantité d'autres édifices, dont la plupart ont disparu, parce que les Barbares des temps postérieurs, jusqu'aux Arabes de nos jours, les exploitent comme des carrières, et en tirent, depuis des siècles, toute la chaux dont ils ont besoin pour leurs murailles, leurs mosquées et leurs habitations (2). Ces monumens de l'art furent ainsi indignement détruits, et de la plupart il n'est resté qu'un tas de décombres.

3. La *troisième région* ou la *région du grès* occupe le milieu, entre la région granitique et la région calcaire ; elle s'étend depuis Syène jusqu'à près d'Esné, au nord,

---

(1) Rozière, Descr. de Gebel-Silseleh et des carrières qui ont fourni les matériaux des principaux édifices de la Thébaïde, dans les Descr. de l'Egypte ant., ch. IV, p. 13.

(2) Rozière, Descr. ibid., p. 19.

sur une latitude d'un degré à peu près, et forme ici le passage des roches de granit aux roches de calcaire. Ce grès a fourni la plupart des matériaux pour ces temples de l'Egypte que nous voyons encore de nos jours, après des milliers d'années, parfaitement conservés, par la raison que ces cubes de grès ne peuvent servir à d'autres constructions. Nous reviendrons encore une fois à la description des régions de grès et de calcaire, à l'occasion des carrières de grès, près de Gebel-Silseleh, et en parlant des catacombes de Thèbes taillées dans des roches de calcaire. Maintenant nous fixerons un instant notre attention sur la région si remarquable du granit.

On rencontre des carrières partout où il y a des rochers granitiques, autour de Syène, à Eléphantine, vers la cataracte, vers l'île de Philæ, dans le désert du voisinage et jusque dans le lit du Nil. Le terrain est ici partout couvert d'éclats du plus beau granit rose, ou le soi-disant granit oriental (le *granito rosso* des antiquaires), que Pline appelle *syénit*, du nom de la ville, mais qu'il ne faut pas confondre avec le syénit de Werner. Ce granit de Syène se distingue par ses belles et vives couleurs, par la grandeur des cristaux qui composent sa masse, sa dureté, sa solidité presque inaltérable et l'excellent poli dont il est susceptible : il est, du reste, assez généralement connu par les fragmens qui se trouvent dans tous les cabinets d'antiquités, et qu'on admire surtout aux obélisques de Rome. Le feldspath d'une belle couleur rose, tirant sur l'incarnat et quelquefois sur le rouge de brique, compose les deux tiers de sa masse; les interstices sont remplies de mica, matière lisse et d'un brillant métallique, et de grains de quartz vitreux et transparent; on y voit encore, mais très rarement, un peu de *hornblende*.

On trouve parmi les ruines de Thèbes beaucoup de monolithes et d'obélisques de ce granit, ce qui fit que Pline

l'appela aussi *lapis thebaicus* (1) ou *pyropoecilon*, à cause de ses dessins flambans. Toute la région granitique est composée de cette belle roche primitive qu'à la fraîcheur des cassures et à la vivacité des couleurs, on croirait nouvellement détachée. En quelques endroits, le granit prend, par suite de l'efflorescence, des nuances plus foncées, avec lesquelles contrastent agréablement à la vue les vallons verts et boisés qui s'en détachent.

L'inclinaison du banc de granit, qui traverse le Nil, est de l'est à l'ouest) (2); mais, nulle part, on ne peut reconnaître de véritable stratification. Il ne présente en général les dispositions indiquées que dans le voisinage des cataractes, des deux côtés du fleuve; et, à mesure qu'on s'enfonce dans le désert, à l'est, il perd toujours plus de sa beauté. Le *granito rosso* n'occupe ainsi donc qu'un espace très borné; il paraît, au surplus, n'être qu'une interposition, à travers laquelle le Nil s'est ouvert les portes de l'Egypte; les rochers qui bordent ses rives sont comme les deux pylônes qui forment le boulevart de la grande puissance égyptienne. Sur les limites de cette interposition remarquable se trouvent éparses comme passages à la roche voisine, qui est le granit commun, plusieurs variétés de ce granit oriental. Elles présentent, dans leurs couleurs et les substances dont elles se composent, une surprenante variété, et sont tantôt d'un gros grain, tantôt d'un grain très petit; la sculpture égyptienne en a fait, avec un choix exquis, une quantité de chefs-d'œuvre qu'on retrouve maintenant dans presque tous les musées des capitales de l'Europe.

On distingue, entre autres, parmi ces variétés de granit

(1) Pline, Hist. nat., XXXVI, p. 8.

(2) Rozière, Descr. des carrières qui ont fourni les matériaux des monumens anciens, etc., dans l'Append. aux Descr. de l'Egypte, I, n° 1, p. 6.

oriental : le *granitello* qui a un grain fin, le *syénit gris* mêlé des parties de feldspath gris, le *granito nero e bianco*, appelé ainsi à cause du feldspath blanc et des lamelles de mica noir qu'il contient, le *basalte antico* ou d'*Egitto* (basalte oriental), roche tout-à-fait noire, écailleuse, d'apparence presque homogène, disséminée en gros globules dans le granit rose, et qui, sans être volcanique, doit évidemment son origine à la prédominence des parties de mica et de hornblende sur les parties feldspathiques. Parfois le granit même prend une couleur foncée, principalement lorsqu'il contient beaucoup de mica, comme, par exemple, les deux colosses de Thèbes, derrière les obélisques de Luxor. Il n'a pas toujours ce bel incarnat que nous admirons, par exemple, au grand et superbe bassin, dont M. W. de Humboldt fit l'acquisition à Rome, et qu'il fit transporter sur les bords de la Sprée, où il est un des beaux ornemens du musée royal.

Le nombre des monumens faits de ce syénit rose ou *granito rosso* est presque inconcevable (1). Ce n'est pas sans un vif sentiment d'admiration que le voyageur passe en revue tous ces énormes monolithes qui couvrent toute la vallée du Nil, depuis les obélisques de Philæ et de Syène, principalement la plaine célèbre de la Thébaïde avec ses colosses granitiques, ses forêts d'obélisques et de colonnes, les obélisques de granit de Pharaon à Héliopolis (2), la colonne gigantesque de Pompée devant Alexandrie (de 63 pieds de hauteur), et enfin les deux aiguilles de Cléopâtre qui servent aux marins de marques de terre dans leurs voyages en Egypte ; l'un de ces obélisques a 66 pieds de haut) (3). Ces monumens semblent

(1) Rozière, ibid., p. 13-18.

(2) Abd-Allatif, Relation de l'Egypte, par S. de Sacy. Paris, 1810, in-4°, p. 226.

(3) Clarke, Trav., III, p. 253-55.

même augmenter en nombre à mesure que l'on s'avance dans le Delta, où étaient les résidences des grandes dynasties égyptiennes. De quel prix ne devaient pas être, dans les plaines d'alluvion et sans pierre de la Basse-Egypte, des monumens comme le temple monolithe de Saïs que nous avons mentionné d'après Hérodote ? Mais notre admiration s'exalte encore bien davantage, si nous considérons qu'un nombre de monumens bien plus considérable que ceux qu'on voit debout aujourd'hui sont détruits ou enterrés sous les décombres des villes et du désert; qu'une autre partie non moins considérable fut déjà transportée, par les conquérans de l'antiquité, dans des pays étrangers, pour orner les capitales de Rome (1), de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie-Troas (2) et beaucoup d'autres villes et palais de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de l'Italie, et qu'enfin, de nos jours, tous les musées des capitales d'Europe possèdent au moins quelques objets d'art ou quelques fragmens provenant des carrières de Syène.

Un fait digne d'attention, c'est que, d'après la description d'Abd-Allatif (3) (1,200), le revêtement de la troisième pyramide de Djizeh se composait uniquement de granit rose d'Eléphantine, ainsi que celui de la pyramide de Mycérinus. Il a disparu depuis; et, suivant les recherches de Grobert, on ne trouve plus aujourd'hui que quelques fragmens au pied de la pyramide pour constater la vérité de cette assertion.

La beauté et la vivacité des couleurs ne sont pas les seules qualités qui rendent remarquable ce granit d'Egypte, il l'est encore par la difficulté à s'altérer. En effet, une partie des monumens qui en sont formés se sont conservés

---

(1) On voit, à Rome, cinq grands obélisques et une quantité de colonnes de ce granit.

(2) Clarke, Trav. Lond., 1813, 2e éd., II, p. 249.

(3) Abd-Allatif, dans S. de Sacy, p. 173, et Nota, p. 214.

intacts malgré tant de siècles écoulés, et conservent encore aujourd'hui le poli parfait que les Egyptiens avaient su leur donner. Dans des blocs (*Trabes*, selon Pline) (1) de près de 100 pieds de longueur, comme ceux qui forment les obélisques, il ne s'est manifesté aucune fente. Les obélisques, les colonnes et les colosses renversés et brisés, comme, par exemple, à Thèbes, à Philæ, à Saïs, à Alexandrie, l'ont été par des moyens violens (2). Le poli parfait donné à ces monumens a aussi contribué beaucoup à leur conservation, en ce qu'il ôtait toute prise à l'humidité de l'air. Les Egyptiens recouvraient en outre d'une couleur rouge la plupart de leurs monumens; plusieurs en portent encore aujourd'hui les traces évidentes, entre autres, le Memnonium de Thèbes, qui est la plus grande des statues que les Egyptiens aient exécutées en syénit; elle a 61 pieds de hauteur et 25 pieds de largeur aux épaules. La tête seule, qui est de la même pierre, que Belzoni transporta de Thèbes, sur le Nil, en Angleterre, où elle est un des ornemens du musée anglais, pesait à elle seule 240 quintaux ou 12 tonneaux (3). Le climat de la Haute-Egypte et de la Thébaïde a contribué beaucoup, il est vrai, à la conservation de ces monumens, car ceux qui ont éte transportés vers les bords de la mer où l'humidité, qui y est plus grande, a pu pénétrer entre les pores du granit et décomposer les masses en les oxydant, ont, en général, des surfaces plus raboteuses, et ont subi pour la plupart des dégradations sensibles, comme on le voit, entre autres, aux monumens d'Alexandrie. Ce sera donc toujours dans la Haute-Egypte qu'il faudra aller chercher

(1) Pline, Hist. nat., XXXVI, p. 8.

(2) Rozière, des Dégradations qu'a éprouvées le syénit, etc., dans les Desc. de l'Egypte ant., I, App. I, p. 19.

(3) Jollois et Dévilliers, Description générale de Thèbes, dans les Desc. de l'Egypte ant., I, ch. IX, p. 9. — Legh, Narrat., p. 45. — Belzoni, Voy., I, p. 211.

les monumens les mieux conservés, à moins que ceux de la Basse-Egypte ne soient protégés par des circonstances particulières, comme, par exemple, le grand obélisque d'Alexandrie dont les faces exposées à l'air étaient entièrement effleuries, tandis que le côté qui touchait la terre fut trouvé parfaitement intact lorsque les troupes anglaises le retournèrent (1) après l'expulsion des Français; les hiéroglyphes, qui avaient 2 pouces de profondeur, étaient parfaitement conservés. Les masses à petits grains (*granitello*) sont ordinairement celles qui se conservent le mieux.

On peut encore mettre au nombre des causes de destruction des monumens de granit, les sables que les vents chassent fréquemment en Egypte, surtout vers les limites du désert (2). Ce frottement continuel sur les surfaces de granit a dû à la longue en altérer le poli, et préparer ainsi la décomposition de la pierre par l'oxygène de l'atmosphère; et, comme tout, d'après l'ordre de la nature est périssable, la dégradation doit nécessairement en résulter tôt ou tard.

2e ÉCLAIRCISSEMENT.

Saïd, Haute-Egypte depuis Syène jusqu'à la première vallée transversale ou jusqu'à la route d'Edfou à l'ancienne Bérénice.

APERÇU.

A la sortie de la région de granit près de Syène, on aperçoit immédiatement au nord les parois escarpées des rives du Nil à droite et à gauche, dans lesquelles se trouvent les innombrables carrières d'où proviennent le plus

---

(1) Clarke, Trav., II, p. 147.
(2) Rozière, ibid., p. 21.

grand nombre des temples et des palais de l'Egypte. Ces deux chaînes de montagnes parallèles entre elles courent du sud au nord, et ne sont éloignées l'une de l'autre que de 12 à 16,000 pieds (1), de sorte qu'il ne reste qu'une bande de pays très étroite pour la culture. Les alluvions du Nil se bornent à un petit nombre d'îles dont la plus grande est l'île de Byban près d'Ombos, à 8 lieues au-dessous de Syène. A 4 lieues plus bas, les deux chaînes de grès se rapprochent de nouveau, l'on dirait que le Nil a été forcé de se couper un lit à travers ces masses, car elles ne laissent entre elles que la largeur du fleuve. Ce défilé qui borde le gradin supérieur de la Haute-Egypte au nord est le fameux *Djebel-Selseleh* ou montagne de la chaîne; les facilités du transport par eau ont donné l'occasion de creuser, ici même, dans les parois les plus escarpées, les immenses carrières d'où furent tirés tous ces énormes blocs qui ont servi aux temples gigantesques, ainsi que les innombrables statues colossales qui décorent les pilastres, les allées et les colonnades de la Thébaïde (2). On voit encore sur les bords du Nil le bloc d'un sphinx colossal prêt à être embarqué depuis des milliers d'années. Le défilé près du *Djebel-Selseleh* ne comprend que le quart de la largeur précédente, c'est-à-dire 3,600 pieds. Au-dessous de ce rétrécissement, le Nil s'élargit de nouveau un peu, mais la rive droite conserve seule son caractère de paroi escarpée et verticale; sur la rive gauche, au contraire, les élévations se déclinent en pentes douces vers le désert et sont pour la plupart accessibles. C'est dans ce second élargissement que sont situées les villes d'Edfou, à 20 lieues d'Esné et à 30 lieues d'Assouan. 4 lieues au-dessous de cette dernière ville, les deux chaînes

(1) Girard, Observations sur la vallée du Nil, dans les Mémoires de l'Académie des Sc. de Paris. 1819, in-4°, II, p. 186.

(2) Girard, p. 187.

de grès se réunissent de nouveau pour former un second défilé appelé *Gibeleyn* (1), c'est-à-dire *les deux montagnes*; il est si inaccessible qu'il ne laisse pas même de place pour un chemin de halage; le voyageur est forcé de faire un grand détour par les montagnes pour entrer au-delà du défilé dans le troisième élargissement de la vallée du Nil, la plaine d'Erment et de Thèbes que le Nil qui coule indirectement du sud au nord, sépare en deux parties presque égales. C'est ici, près de ce Gibeleyn, que finit la région du grès pour faire place à la région calcaire; les deux chaînes de montagnes du Nil, qui jusqu'ici avaient suivi un parallélisme régulier (comme toutes les vallées creusées dans le grès, à cause de la *séparation* cubique), commencent à diverger et laissent entre elles un espace assez remarquable où a pu se former, sur un sol horizontal, une vallée fertile d'à peu près 2 lieues de largeur.

C'est ici, depuis le passage du Nil par le pays des cataractes, le premier (2) endroit où put se former et s'établir une domination nombreuse; la nature elle-même semble y avoir préparé le sol pour devenir l'emplacement de l'une des villes les plus remarquables et les plus célèbres du monde, l'antique Thèbes dont les ruines couvrent aujourd'hui toute la largeur de la vallée. Thèbes est à 40 lieues des cataractes de Syène, distance égale à celle qui sépare Memphis de la mer.

La chaîne libyque, au pied de laquelle sont épars les débris du Memnonium, et qui cache dans ses entrailles ces fameuses hypogées, semblables à une ville des morts, se compose ici uniquement de bancs de calcaire, ainsi que la chaîne arabique en face qui n'est pas ainsi couverte de

(1) Jollois et Devilliers, Description d'Esné, dans les Descriptions de l'Egypte ant., Desc., I, ch. VII, p. 1.

(2) Girard, ibid., p. 188.

monumens. Le calcaire, à partir de là, accompagne, sans discontinuer, la vallée du Nil, et le grès qui n'apparaît plus qu'en roches isolées est toujours plus près du désert que du lit du fleuve.

Le Nil, après un cours de 12 lieues au nord de Thèbes, passe à Denderah, où il se courbe soudain à l'ouest et à Abydos, où il reprend de nouveau sa direction normale et arrose un quatrième élargissement, la plaine riche et cultivée où sont situées les villes de Girgeh et de Siout, cette dernière à 60 lieues au-dessus de Thèbes.

A partir de Siout (1), la chaîne libyque s'éloigne de plus en plus du Nil pour se diriger à l'ouest; la vallée s'élargit et passe immédiatement au désert libyque qui, poussé par les vents ouest et nord-ouest, souffle ses dunes de sable vers la vallée du Nil, où le canal de Joseph (Bahr-Yousef) forme ses limites.

Ce changement subit dans la nature du pays indique ici la limite de la Haute-Egypte proprement dite, que les Arabes appellent du nom général de *Saïd* (Isaïd, selon Champollion) (2), ce qui signifie le *pays montant*. De nos jours, cet appellatif est généralement employé pour désigner tout le pays que les anciens comprenaient sous le nom de *Thébaïde*. Au nord, s'étend l'Egypte moyenne qui, dans un sens plus large, ne fait qu'un avec la Haute-Egypte, et s'étend jusqu'à la bifurcation du Nil où commence la Basse-Egypte.

Au temps des Pharaons, la Thébaïde, proprement dite, avec ses dix districts ou nomes (Νόμος chez les Grecs (3), *Pthosch* chez les Cophtes et les Egyptiens (4)) s'étendait depuis Syène et Philæ jusque près d'Abydos, au-dessous

(1) Girard, ibid., p. 189.
(2) Champollion, l'Egypte sous les Pharaons, I, p. 144.
(3) Hérodote, II, p. 164. — Diod. Sic., I, 66.
(4) Champollion, l'Egypte, etc., I, p. 66.

de Denderah; venaient ensuite les seize nomes de la moyenne Egypte (1) jusqu'à Kerkasore près de la bifurcation du fleuve; les dix nomes de la Basse-Egypte occupaient tout l'espace jusqu'à la mer. Toute l'Egypte sous les Pharaons se trouvait ainsi divisée en trente-six nomes; cette organisation avait été faite, suivant Diodore de Sicile (2), par le roi Sethosis-Ramesses (Sesostris) avant qu'il n'entreprît ses conquêtes de l'Asie, afin de mieux embrasser l'étendue de son royaume et de maintenir strictement la justice au moyen des nomarques qu'il mettait à la tête de chaque nome, pour surveiller les toparques ou sous-préfets et les autres fonctionnaires subalternes.

Cette division topographique de l'Egypte était en tout cas très ancienne (peut-être même antérieure à Sésostris) et de la dernière importance pour l'état entier; c'est ce que confirme un passage de Strabon qui nous apprend que les nombreuses salles du Labyrinthe étaient disposées suivant le nombre des nomes, et qu'outre leur but religieux et astronomique, elles servaient probablement aussi à des réunions politiques par nomes, puisque le Labyrinthe était situé au centre entre les dix-huit nomes septentrionaux et les dix-huit autres du sud. Il ne nous a été transmis de l'époque des Pharaons aucun nom de cette *moyenne Egypte* qui confine au nord à la Thébaïde et que Strabon seul appelle de ce nom (ἡ μεταξὺ). Hérodote ne connaît pas cette division. D'ailleurs, le nombre et la division des nomes changent très souvent. Plus tard, les Grecs et les Romains donnèrent le nom de *Heptanomis* ou *Heptapolis* à cette partie de la moyenne Egypte qui s'étend depuis *Heliopolis-Magna* (là où commence le canal de Joseph) jusqu'à Memphis au nord et comprend

---

(2) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 478.

(2) Diod. Sic., I, p. 50.

sept provinces (1), qui correspondent parfaitement à l'idée que nous nous sommes faite de la moyenne Egypte sous le rapport physique et topographique, le seul qu'il nous importe de prendre ici en considération; quant aux recherches savantes et détaillées sur les sous-divisions de l'ancienne Egypte, nous renvoyons à d'autres ouvrages spéciaux. Voy., entre autres, Champollion.

Le caractère et la nature de la vallée du Nil résultent assez clairement de l'aperçu que nous venons de donner du cours du Nil dans la Haute-Egypte, le Saïd des Arabes qui, de même que la Nubie chez les Cophtes, porte aussi le nom de *Maris* (2), c'est-à-dire le pays du sud. Cependant, ainsi considérée, cette vallée eût été trop bornée, et elle n'aurait jamais pu acquérir cette immense célébrité sans une *nouvelle configuration du terrain* qui la rendit si importante vis-à-vis de l'orient, et put seule faire de Thèbes une ville universelle : nous voulons parler de *la formation des vallées transversales* qui coupent en plusieurs points la vallée longitudinale du Nil de l'ouest à l'est et rétablissent la communication entre la vallée du Nil et la mer Rouge, en même temps qu'elles ouvrent l'entrée du Soudan et de l'occident à tous les peuples de l'Orient. La Thébaïde devait naturellement devenir par sa position le centre de ce commerce universel, à une époque où les pays des tropiques avaient atteint leur plus grande gloire, alors que les régions septentrionales de la terre étaient encore ensevelies dans de profondes ténèbres.

Ces vallées transversales sont de véritables gorges coupées obliquement par les chaînes latérales du Nil; on les trouve tout aussi bien sur la rive occidentale du Nil

(1) Jomard, Description des antiquités de l'Heptanomide, ch. XVI, Ant., II, p. 1.

(2) Champollion, I, p. 143.

où elles conduisent aux oasis du désert que sur la rive orientale, où elles offraient aux caravanes les seules routes commodes pour atteindre le golfe arabique ; malgré leur ancienne importance, elles sont maintenant désertes. Il n'y a que peu de temps que les voyageurs modernes, par des efforts incroyables, sont parvenus à les découvrir une seconde fois dans les solitudes et les labyrinthes de la chaîne arabique ; nous en connaissons surtout trois conduisant de la mer Rouge à la Thébaïde, tant au sud qu'au nord de la ville de Thèbes ; ce sont :

1° La route d'Edfou à l'ancienne Bérénice à l'est ;

2° La route d'Esné, citée par Gérard, à l'ancien port de Kosseyr au nord-est, mais sur laquelle nous n'avons encore obtenu aucuns renseignemens ;

3° La route de Copt ou Kenné à Kosseyr à l'est, dont il sera parlé plus bas, ainsi que de la première.

Ces vallées transversales ont un grand avantage sur les autres contrées désertes des montagnes, celui d'être habitables ; les pluies d'hiver y entretiennent la végétation pendant une partie de l'année, et partout il se forme des puits capables de fournir d'eau les Bédouins, leurs troupeaux et les caravanes.

Près des débouchés de ces gorges transversales (1), on remarque, du côté de la mer Rouge comme du côté du Nil, des tas de galets, tantôt étendus en plaines horizontales, tantôt déposés en énormes couches, et qui ne peuvent y avoir été déposés et étendus de cette manière que dans des temps antérieurs à l'histoire et par des eaux très élevées.

Les mêmes couches de galets et de gros cailloux se retrouvent aussi aux entrées des gorges de la chaîne libyque ; elles forment aux deux bords fertiles de la vallée du

(1) Girard, Observ., p. 189. — Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, dans les Mém. sur l'Egypte, III, p. 237.

Nil, un véritable rempart naturel, et c'est au-delà que commence le désert, qui cependant chasse souvent le sable mouvant au-delà de ses limites, et étend ainsi de plus en plus le domaine de Typhon, aux dépens d'Isis et d'Osiris. Cet espace moyen, où nous remarquons Typhon en lutte continuelle avec Osiris, est soumis à des vicissitudes continuelles, et subit même des changemens journaliers par les vents d'ouest et d'est qui l'ont formé.

Après cet aperçu général nous pouvons maintenant examiner plus en détail les villes et les endroits remarquables, tels qu'ils se présentent à la vue en descendant le Nil. Nous nous représenterons alors avec plus de clarté l'un des pays les plus remarquables de la terre pour l'histoire de l'humanité, et nous apprécierons ainsi la marche étonnante de la civilisation, ainsi que des sciences et des arts auxquels il a donné naissance.

1. Ombos, Koum-Ombou.

Dans le temps des grandes eaux et avec une navigation favorable, une barque descend en trois jours (1) d'Assouan à Thèbes. Au-dessous des cataractes, le Nil prend un cours paisible; sa rive gauche est inculte (2) et déserte; les montagnes de Libye présentent à l'œil une couleur jaunâtre, à cause des dunes de sable qui s'amoncèlent sur les rochers; sur la rive orientale surgit la chaîne des monts arabiques, plus haute que celle de la Libye; elle paraît d'un brun foncé et tapissée çà et là de quelque verdure. Le lit du fleuve forme un canal étroit; on ne voit des groupes de palmiers que près du village *Koubanyeh*; 9 lieues au-dessous d'Assouan (4 myriamètres 1|2), est

(1) Belzoni, Voy., I, p. 52.
(2) Light, Trav., p. 53.

situé *Ombos*, *Koum-Ombou* (1), c'est-à-dire le mont Ombou des Arabes. Les sables ont couvert ce lieu en grande partie, et le nom antique égyptien (2) ne nous en est pas parvenu; il est appelé *Ambo* dans la *Notitia dignitatum Imp. R.* La plaine déserte qui l'entoure a 2 lieues de largeur. Les soldats français y trouvèrent au mois de septembre (12 sept. 1800) la chaleur si grande dans le sable (54° de Réaumur), qu'ils pouvaient y faire cuire des œufs. Un canal qui traversait autrefois l'ancienne ville, s'est changé en un bras du Nil et a formé la grande île *Bybân* ou *Mansouryeh*, située devant Ombos; le Nil a entraîné, dans son cours, une partie des murs de la ville et des fragmens de temples. L'incendie semble avoir aussi contribué avec les eaux à détruire l'antique Ombos, dont on ne voit plus que des débris. Il ne reste plus que deux temples entourés presque en entier d'un mur de briques de 8 mètres d'épaisseur. Cette muraille est formée de briques d'une prodigieuse grosseur; cet ouvrage égyptien a 150 mètres de tour et il n'enfermait pas autrefois la ville dans son enceinte, mais seulement les deux temples qui sont encore debout. Les sables amoncelés ne permettent plus de reconnaître les remparts de la ville. L'indication des distances (3) donnée par les anciens pour cette capitale du *Nomos Ombites*, s'accorde exactement avec la situation actuelle de *Koum-Ombou*.

Le grand temple d'Ombos est bâti en grès très fin et de couleur jaunâtre; les fentes qui se trouvent entre les assises sont remplies d'un ciment rouge et de chevilles, destinées à maintenir les blocs entre eux; ces chevilles sont faites de bois de sycomore et enduites de bitume, afin de

(1) Chabrol et E. Jomard, Description d'Ombos et des environs, dans les Desc. de l'Egypte ant., I, ch. IV, p. 1.

(2) Champollion, I, p. 167.

(3) Chabrol et Jomard, ibid., p. 4.

pouvoir durer plus long-temps. L'édifice est très délabré. Il diffère de tous les autres temples égyptiens en ce qu'il est séparé, dans toute sa largeur, en deux moitiés symétriques et en ce que l'axe, au lieu de passer à travers des ouvertures et des portes, traverse les colonnes mêmes et les massifs; ainsi deux rangées parallèles de portes, s'étendent à droite et à gauche, et deux façades se trouvent aux entrées opposées; phénomène unique dans toute l'ancienne architecture. Cette singulière disposition l'a fait prendre pour un temple du soleil et de la lune, c'est-à-dire d'Osiris et d'Isis, élevé comme symbole de la conjonction de ces deux astres à l'équinoxe d'automne, époque du débordement du Nil (voyez plus haut, Eléphantine); mais cette conjecture n'a pas pour elle de fondemens suffisans. La représentation du crocodile parmi les ornemens, ne signifie pas, comme le croyaient les Grecs et les Romains, qu'on rendait à cet animal un culte idolâtre; elle rappelle, comme le prouve Eusèbe (1), le culte d'Isis et celui du Nil, dont le crocodile était le symbole comme emblème de l'eau *potable*; en effet, l'image du crocodile n'apparaît plus dans les terres là où ne se trouve plus d'eau courante. Ainsi le vaisseau, symbole du mouvement, et le crocodile ne sont pas, dans les peintures et les sculptures, des images de divinités, mais seulement le symbole du cours du Nil.

Toutes les parties du grand temple sont couvertes d'hiéroglyphes et de peintures. Une des peintures du plafond n'est pas achevée; on voit les couleurs des figures esquissées en rouge; le décorateur égyptien devait ensuite peindre ce sujet sur un fond carré et rouge. Il exécutait donc son ouvrage d'après un modèle et des règles précises qui avaient probablement un type sacré pour fondement. De là vient, sans doute, le caractère uniforme de toutes les

(1) Eusebius Præp. Evang. Paris, 1628, III, 111, c. 11, p. 115.

peintures sacerdotales de l'Egypte : l'artiste n'avait d'autre liberté que celle d'arranger les groupes et de réduire les proportions d'après une échelle ou plus petite ou plus grande; l'Egyptien, inventeur de la géométrie, devait avoir appris de bonne heure à faire cette opération avec exactitude. Un des plafonds du temple (1) est encore très bien conservé. Il est peint en bleu, et la couleur en paraît toute récente; la décoration est très belle; elle représente des vautours gigantesques (Ἱέραξ, oiseau consacré à Osiris), qui planent, les ailes épandues, comme emblême de la prière et du recueillement, et portent encore d'autres symboles dans leurs serres. Les hyéroglyphes, comme ceux de Philæ, sont peints avec les quatre couleurs égyptiennes.

Le second temple, plus petit (2), est situé au nord-ouest du précédent : il était probablement dédié à Isis et à Horus, comme le précédent l'était à Osiris; presque tous les ornemens se rapportent aux débordemens du Nil, et Horus était l'emblême du solstice d'été, époque où le Nil enfle ses eaux.

Au-dessous d'Ombos, avant le premier défilé du Djebel Selseleh, à l'endroit où les hautes montagnes s'avancent tout près de la rive du Nil, se trouve une montagne qui porte le nom de *Djebel-Aboucheger* (3), c'est-à-dire *le mont des tempêtes*; on lui a donné ce nom, parce que, par le ciel le plus pur, il s'y rassemble tout à coup des nuages orageux, semblables au chapeau de nuées qui couvre le cap de Bonne-Espérance et la cime de la Sierra-Leone : ces nuées éclatent en éclairs et en tonnerres dans la vallée du Nil, et jettent les barques contre les roches de grès nues et désolées qui forment le rivage.

---

(1) Chabrol, etc., p. 7-8.
(2) Ibid., p. 10.
(3) Ibid., p. 11.

Dans ces solitudes habitent quelques hommes isolés et rares qui vivent dans les cavernes : les orages des monts amènent seuls, sur leurs rochers, des hommes et quelques objets présens de la tempête. Au-dessous des noirs rochers de grès de ce mont orageux, traversé partout de filons de pierre ferrugineuse couleur de rouille, se trouvent un grand nombre de bancs de sable, puis vient le village *Hamman* des Ababdés et enfin les rochers de grès du défilé de Selseleh.

2. Djebel-Selseleh, défilé; carrières de grès.

La contrée où les rives du fleuve se rapprochent davantage et ne laissent qu'un espace de 3,000 pieds au passage des eaux, est appelée par les Arabes *Djebel Selseleh*, c'est-à-dire *la montagne de la Chaîne*, ou *Hadjar Silsilis*. Cette dénomination lui vient d'une tradition fabuleuse, suivant laquelle les Egyptiens auraient autrefois tendu une chaîne de fer sur cette ancienne limite des nomes, de manière que la navigation du fleuve se trouvait barrée au-dessus et au-dessous; mais nous ne trouvons d'autre trace de ce fait que l'étymologie du nom; cependant ce nom paraît avoir quelque affinité avec le nom cophte de la contrée *Sjolsjel* (1), qui signifie *muraille*, et était probablement l'ancien nom égyptien : les Arabes auraient conservé ainsi l'appellation antique, en lui faisant subir un léger changement, selon l'exigence de leur euphonie. Tout près de ce défilé, au nord, gisent les ruines ou plutôt les décombres d'une ville : ce sont des fragmens de briques, des pierres qui paraissent avoir été taillées, des tuiles, de la terre rouge; les Romains appelaient cette ville *Toum*, d'après le nom égyptien *Pithom*, qui, en

(1) Champollion, I, p. 171.

cophte, signifie encore aujourd'hui muraille (1). Les Arabes traduisirent ce nom étranger dans leur langue et appelèrent ce lieu *Al-Bouaïb*, c'est-à-dire *la petite porte*, (de *Bab*, qui signifie porte, défilé, et présente le même sens que πύλη, *porta*).

Cette porte des montagnes et du fleuve est située à 8 myriamètres au-dessous d'Assouan, précisément à l'endroit où les roches de grès surplombent le fleuve en masses plus épaisses. Cette frontière naturelle a séparé de tout temps la Thébaïde inférieure du pays des cataractes, et elle sépare encore aujourd'hui ces deux contrées, dans toutes les guerres et toutes les querelles qui les désolent; c'est là que se trouvent les plus importantes et les plus grandes carrières de grès de toute l'Egypte, d'où on a tiré tous les matériaux (2) pour bâtir les temples et les palais depuis Assouan jusqu'à Denderah.

Le nombre prodigieux d'excavations qui se trouvent dans les entrailles de la montagne de grès, nous font supposer qu'il en sortit beaucoup plus de monumens que nous n'en voyons encore en Egypte. Le grès ressemble, au jugement des géologues français, au pavé de Paris (grès de Fontainebleau) ou au beau grès de Genève (malasse de Genève); il est traversé çà et là de parties de mica, et semble appartenir aux grès cubiques des couches secondaires plus récentes, qu'on trouve répandus sur des espaces immenses, plutôt qu'au grès bariolé antérieur ou à des stratifications encore plus anciennes. Il est ordinairement de couleur claire, jaune, blanc, gris, et la grande quantité de parties de mica et d'oxyde de métaux lui donne seule cette teinte brunâtre qu'on remarque sur les parois des temples. Les Egyptiens savaient choisir dans les diffé-

(1) Champollion, I, p. 173.
(2) Rozière, Desc. de Gibel-Selseleh, p. 16.

rentes couches, celles qui convenaient mieux à leurs gigantesques constructions ; ces couches se composent de masses extrêmement homogènes, sans parties étrangères, sans veines ou fentes, de sorte qu'on pouvait y tailler des blocs de 25 à 26 pieds de longueur qui devaient durer des millions d'années. Le grès est tendre, facile à travailler, et il n'aurait pas résisté si facilement à l'action des siècles, si la surface des édifices n'avait pas été enduite de couleurs vernies qui les protégèrent contre les injures du temps ; les nombreuses traces qu'on trouve de cette couche de vernis rendent cette supposition vraisemblable. Il paraît que ce grès était uniquement destiné aux édifices publics, et qu'on ne l'employait jamais à bâtir des habitations privées.

Il n'est pas susceptible d'être poli, mais il se prête très facilement à la sculpture des hiéroglyphes ; c'est pourquoi on l'exportait au loin pour la construction des temples, jusqu'au-delà de la région du grès ; par exemple, jusqu'à Denderah et Abydos dans l'Egypte moyenne.

Les carrières sont presque toutes à ciel ouvert, leurs parois sont taillées à pic et ont jusqu'à 50 pieds de hauteur ; on y voit partout les traces des outils, les trous et les coupures faites par les ciseaux et les tarières pour détacher les blocs de pierre. On en voit aussi un grand nombre qui ont la forme de grottes et de souterrains ; quelques-unes sont taillées en temples, d'autres destinées à servir de tombeaux, d'autres d'habitations et de salles pour les assemblées ; elles sont remplies d'hiéroglyphes et de peintures. Un grand nombre de ces carrières sont taillées, sur la rive gauche, en forme de portiques ornés de sculptures (1), parmi lesquelles on voit un homme et une femme qui se tiennent embrassés ; ils ont à la main une fleur du lotus épanouie, signe du passage

(1) Rozière, Desc. de Gibel-Selseleh, p. 23.

dans le pays des ombres, sur la barque des morts et symbole de l'immortalité (1). Ces souterrains sont aussi ornés de peinture; leur immensité atteste qu'il a fallu, pour les creuser, toute une population de mineurs et de carriers. Ces ouvrages et les hypogées de Thèbes excitent l'admiration et l'étonnement du voyageur. On retrouve, même dans les carrières, la disposition des masses qui en ont été détachées, la régularité de leurs formes, l'exactitude de leurs proportions; l'imagination est étonnée de l'énormité des blocs, de la perfection de leurs rapports entre eux, de la richesse de leurs ornemens; la pensée s'arrête aux efforts prodigieux, au travail, à la persévérance surhumaine qu'ils attestent, à la science, au calcul qu'il a fallu pour les employer; tout l'art égyptien vous apparaît dans sa perfection grandiose, et, en présence de ces blocs gigantesques qu'il a soulevés et transportés au loin, il nous apparaît aussi puissant en mécanique qu'en architecture. Dans quelle contrée trouvons-nous les deux espèces d'architecture, dont l'une creuse des monumens sous la terre et l'autre les élève vers les cieux, développées à un pareil point de perfection? où les voyons-nous doubler en quelque sorte les habitations, en créer et sur terre et sous la terre; les uns pour servir de séjour aux vivans et les autres aux morts? et ces constructions immenses en nombre, présentant toujours une perfection uniforme, vont se rapporter, dans l'antiquité la plus haute que les hommes aient imaginée, à un type harmonique, immuable et toujours exclusif. L'architecture égyptienne qui se développe sous les cieux, ayant pris sa naissance dans l'architecture antérieure et souterraine, a gardé toujours, en traits ineffaçables le caractère mystérieux de son origine.

(1) Creuzer Symbol.

3. Edfou, Appollinopolis-Magna.

A l'entrée méridionale du second élargissement de la vallée du Nil, 10 miriamètres au-dessous d'Assouan, est situé Edfou, le plus grand village du Saïd; il s'élève sur la rive gauche du Nil, sous le 24° 58' 43" latitude nord et le 30° 33' 44" longitude est du méridien de Paris; ce lieu, presque inconnu autrefois et placé à l'angle de la Thébaïde, à trois quarts de lieue du Nil (1 kilomètre et demi), contient la plus grande merveille de l'architecture souterraine; ce monument appelle notre admiration par son plan, son immensité, la richesse de ses ornemens, l'exécution et la majesté de l'ensemble; depuis les milliers d'années que compte ce mystérieux édifice, il est resté à l'abri des atteintes de l'homme et du temps.

La contrée d'*Edfou* est habitée par un grand nombre d'Ababdés (voyez plus haut); le village contient des Mahométans et des chrétiens cophtes qui fournissent presque toute l'Egypte de poterie (*Ballas*); ils se vantent de tenir, par tradition, cet art de leurs ancêtres; en effet, leurs fours et les formes de leurs vases ressemblent complétement à ceux de l'antique Egypte, tels que nous les voyons si souvent représentés sur les anciens monumens (1).

Edfou est le premier endroit important, au-dessous des cataractes de Syène, où l'on trouve un marché approvisionné des choses nécessaires à la vie. Toutes les villes antiques et fameuses, Héliopolis, Memphis, Thèbes, Assouan ont vu disparaître leur population et leur importance; Edfou de même n'est plus qu'un amas de cabanes.

A l'exception de son ancien nom (Atbô en cophte, d'où les Arabes ont fait *Edfou*), il ne reste plus de cette ville que des monceaux de décombres et quelques rares débris

---

(1) Antiq., Description de l'Egypte, Planches, vol. II, p. 92, 111, pl. 15, 65.

à peine reconnaissables aujourd'hui. Strabon l'appelle Απολλωνος πόλις, et c'est de là que les Romains lui ont donné le nom d'*Apollinopolis-Magna* ; Hérodote ne la nomme pas même une seule fois. Il ne fait pas mention non plus de Philæ, Ombos, Tentyra et d'autres cités qui nous paraissent aujourd'hui d'une si grande importance, parce qu'elles étaient peut-être déjà tombées dans l'oubli de son temps et que la fureur et la domination des Perses les avaient déjà converties en ruines et en décombres. Il s'avança lui-même jusqu'à Éléphantine, et, cependant, il ne nomme dans toute la Thébaïde que Thèbes la capitale : toute son attention était fixée sur l'empire de Memphis. Les deux premiers livres de son chef-d'œuvre contiennent très peu de détails sur ce qui existait encore alors en Egypte, et il n'en parle pas, à dessein peut-être, parce que *Hekatæus* de Milet avait déjà fait connaître l'histoire de la Thébaïde. Diodore ne parle pas non plus d'Edfou ; l'Egypte ne fut donc connue que très tard des étrangers et bien des faits de son histoire antique n'ont pas été enregistrés sur les tables de l'histoire du monde ; de là vient que ses monumens de ces temps si long-temps inconnus apparaissent comme des merveilles. C'est ce qu'on peut appliquer aux deux temples d'Edfou qui appartiennent aux ruines magnifiques de l'antiquité quoiqu'à moitié enfouis dans le sable.

Deux temples tournés vis-à-vis l'un de l'autre s'élèvent sur les décombres de l'ancienne ville et du quai qui communique au Nil par un escalier.

Le grand temple d'Edfou domine toute la contrée, et c'est pourquoi on l'appelle *Qala*, c'est-à-dire la citadelle. Les Fellahs ont élevé le nouveau village sur la terrasse même du temple, comme à Denderah et en d'autres lieux. Quoique la magnifique façade de ce monument soit à moitié couverte de décombres et de poussière, on est frappé cependant de la belle harmonie des parties et de la perfec-

tion du tout ; cet édifice est, par la pureté de son style, le plus beau chef-d'œuvre de toute la Thébaïde. Le péristyle est un des plus grands de l'Egypte ; mais les faces et les entrées sont masquées par les huttes des Fellahs. Les quatre angles du temple sont assez exactement orientés suivant les points cardinaux (1) ; mais l'architecte ne le fit pas à dessein, car les Egyptiens n'orientaient jamais leurs temples et se contentaient d'en tourner ordinairement la façade vers le Nil. La longueur du temple est double de sa largeur ; il a 424 pieds ou 137 mètres de longueur, 212 de largeur et 107 de hauteur. Les grandes colonnes ont plus de 6 pieds de diamètre, 20 pieds de circonférence et 40 pieds de hauteur jusqu'aux soffites ; les chapiteaux ont 37 pieds de circonférence ; ces données suffisent pour donner une idée de l'aspect colossal de l'édifice ; l'intérieur est encombré de débris, mais la cour est libre ainsi que la grande porte ; les deux pylônes conduisent au péristyle dont les 32 colonnes ouvrent la plus magnifique perspective. Les salles intérieures du temple, également supportées par des colonnes, reçoivent la lumière par des ouvertures pratiquées dans le plafond ; mais, comme les huttes du village sont situées sur la terrasse du temple, les Fellahs jettent, par ces ouvertures, leur fumier et leurs immondices et convertissent ainsi l'intérieur du temple en égout.

Cependant les architraves, les chapiteaux, les colonnes et tous les décors que l'œil peut embrasser librement donnent assez à juger de la sublimité et de la richesse de ce merveilleux édifice. Le chapiteau national de l'Egypte, le chapiteau à feuilles de palmier, se montre ici dans toute sa beauté : il représente la tige du palmier dont les feuilles forment en retombant une gracieuse corbeille : l'art a copié la nature avec une prodigieuse fidélité ; il a

(1) Jomard, Desc., p. 5.

conservé le nombre même des feuilles, les régimes des dattes, les écailles de la tige, et les chapiteaux reproduisent jusqu'à ce balancement des feuilles qui, dans la perspective, fait un si bel effet. Tous les plans, toutes les surfaces sont parfaitement conservés; les plus longues arètes se prolongent toujours parallèles entre elles avec la pureté qui fait notre admiration dans l'architecture germanique, par exemple, à la cathédrale de Cologne. Les pylônes sont exécutés dans le style le plus pur.

La disposition de tout le temple est très simple, parfaitement symétrique, et les différentes parties se succèdent entre elles avec assez d'harmonie. Ce temple, pour le décrire en un mot, est un sanctuaire entouré de colonnades, précédé de deux salles et de deux portiques ou avant-salles. L'édifice est entouré d'une enceinte à l'extrémité de laquelle se trouve la porte principale entre les deux masses pyramidales. L'espace qui sépare ces deux pylônes du portique est occupé par le péristyle et la colonnade. Le pylône et le péristyle forment les *propylées* (1) de ce temple auxquels on ne peut comparer que ceux de Persépolis, et encore ces derniers ont-ils été construits avec le secours des architectes égyptiens.

La décoration, tout entière en style égyptien, est en harmonie parfaite avec la construction et la disposition de l'ensemble. Les 32 chapiteaux du péristyle et les 30 des deux portiques nous montrent le second chapiteau national, le chapiteau *lotiforme* qui alterne toutefois avec le *dactyliforme* : cette espèce de chapiteau lotiforme et ovoïde entièrement différent de tous les autres, a été emprunté aussi fidèlement à la nature du pays que le chapiteau à feuilles de palmier. Le fruit du lotus (le *ciborium* de la *nymphæa lotus* et la *nymphæa cærulea*, ou *nelumbium speciosum*, suivant le système de Sprengel. Hist. Rei. herb.

(1) Jomard, Desc., p. 17.

1. p. 30) a la forme d'une cloche renversée, et il est, avec le palmier et d'autres ornemens secondaires (1), la décoration la plus ordinaire des chapiteaux égyptiens. L'imitation du calice du lotus donne encore à l'art une troisième forme nationale; c'est une capsule creusée en gorge et de là cet ornement a reçu le nom de cratéroïde, cratériforme. On le trouve partout sur les chapiteaux comme la fleur du lotus (*nymphœa cœrulea* ou *nelumbium speciosum*) (2); la tige de cette plante, ses boutons, ses feuilles, ses fleurs, son calice et ses fruits couvrent partout ce temple, et en même temps qu'ils fournissent à l'architecture et à la sculpture les formes et les modèles les plus gracieux, ils servent encore à l'astronomie, à la physique, à l'écriture hiéroglyphique et à la religion, de caractère et de symboles. Car, à l'aide de cette plante (3), on reproduisit le mythe d'Osiris dans le règne végétal; son calice enferme le mystère d'Isis et d'Osiris, divinités sœurs, époux divins qui versent sur la terre l'eau qui féconde et toutes les bénédictions. Le lotus représentait en symbole, toutes choses sortant de l'élément humide; on voyait, dans son calice, le sein maternel de la grande Rhéa, et le pistil et les étamines représentaient Isis et Osiris, le couple divin, unis déjà même avant la naissance. Comme plante aquatique, le lotus était entièrement sous la dépendance du Nil, et sa végétation servait de calendrier et de pronostic; plante nutritive et bienfaisante dont la maturité et l'abondance sont en rapport avec les périodes solaires et lunaires, avec la crue et le décroissement du Nil. Les anciens avaient déjà remarqué (4) que le lotus contracte ses feuilles dans l'obscurité et les

(1) Jomard, Desc., p. 20.

(2) Savigny, Décade égyptienne, I, 1, p. 73. —Delille, sur le lotus d'Egypte, dans les Annales du Musée d'hist. nat.

(3) Creuzer Symbolik., ch. I, p. 282.

(4) Proclus, de Sacrific. et Magiâ. Ed. Ficin. Tornæs, p. 276.

déploie au lever du soleil; plus l'astre s'élève dans les cieux, plus la plante s'épanouit, puis elle replie de nouveau ses pétales et ses feuilles au coucher du soleil : le néo-platonicien Proclus a vu dans ce phénomène le symbole de l'adoration du soleil, car la plante en s'épanouissant et se fermant imite ainsi le mouvement des lèvres et la jonction des mains qui, chez l'homme, sont le signe de l'adoration et de la prière. C'est pourquoi les Egyptiens ont fait du lotus une plante sacrée et l'ont reproduite, avec tant de profusion, sur les images de leurs dieux et sur leurs temples. La plante du lotus devait exciter, chez les Egyptiens, un sentiment de joie et de reconnaissance semblable à celui qu'éveillent en nous l'épanouissement des semences et des fleurs; le lotus, élevant sa tige verdoyante du limon du Nil récemment fécondé, annonçait à toute l'Egypte le retour de l'abondance et de la vie, et était ainsi le symbole de l'immortalité !

Toutes les parois du temple sont décorées d'une foule de sculptures et d'images, dont on peut voir la description et l'explication dans *la description de l'Egypte* (1). Vingt-trois gravures contiennent des sujets particuliers et dix sont remplies d'écritures hiéroglyphiques. Nous remarquerons seulement que *l'œil* apparaît dans ce temple comme ornement et comme offrande; sur un des bas-reliefs de la paroi occidentale, Belzoni a remarqué une licorne (2). La physionomie de toutes les divinités et surtout celle d'Isis, exprime toujours la douceur, la bienveillance et la bonté, et n'a aucune ressemblance avec le type nègre (3); mais on y reconnaît facilement le type des têtes de momies trouvées dans les tombeaux de la Thébaïde et les traits des aborigènes qui vivent encore à l'angle intérieur de la Thé-

---

(1) Voyez Planches 51-60.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 89.
(3) Antiq., vol. I, pl. 57, fig. 6; XVI, fig. 2, pl. 80, 82.

baïde. Un autre phénomène très important, c'est l'apparition du Phénix avec tous les attributs que lui donne la mythologie grecque. Cet oiseau fabuleux se représente sur plusieurs monumens égyptiens, et on le regarde comme un symbole purement chronologique, indiquant la *grande année* (l'année indienne de 1461 ; le phénix est un oiseau de l'Inde), ou bien une grande époque qui se répéterait en certains cycles, explication qui peut conduire à d'importans résultats sur la haute antiquité de l'origine de cette tradition, sur l'édification du temple et l'histoire de la civilisation du pays (1), comme Jomard et Fourier ont essayé de le faire. C'est probablement le symbole d'une époque chronologique, du renouvellement d'une grande période sothique (de 1461 ans); selon les recherches profondes de Jomard, ce grand temple d'Osiris devrait son origine aux fêtes solennelles qui étaient célébrées à l'occasion du renouvellement de cette année.

Tout près du grand temple s'élève un autre monument, beaucoup plus petit, différent du premier par sa situation et sa disposition, mais presque entièrement semblable aux autres petits temples que l'on voit à Philæ, Denderah, et que par opposition aux grands temples on appelle *typhoniens* (2). Sur ces édifices se reproduit partout l'image de Typhon, le dieu du mal (3), et celles de ses 72 compagnons. Typhon, c'est le tyran de l'égypte, l'ennemi d'Osiris et du bien, le génie de la destruction et de la stérilité, car en lui sont personnifiés le désert, l'époque de la sécheresse, le vent qui dessèche et qui brûle, la simoun qui règne 72 jours sur l'Egypte désolée. Ces petits *Typhonium*, dont le style, les bas-reliefs, les ornemens ont un carac-

(1) Jomard, Description d'Edfou, p. 27-30. — Creuzer Symbolik, ch. I, p. 440.

(2) Jomard, Desc., p. 33, pl. 65.

(3) Creuzer Symbolik, ch. I, p. 259, 269.

tère tout particulier, s'élèvent comme un contraste vis-à-vis les temples des divinités bienfaisantes, Osiris, Isis et Horus; à Ombos, à Philæ, à Karnac, à Denderah, partout, ils nous apparaissent comme le symbole du mal qui accompagne toujours le bien. A Edfou, l'angle que font les axes de deux temples est de 77°. Le temple d'Osiris est tourné vers le sud, celui de Typhon à l'est; au-dessus de tous les chapiteaux se trouve la figure grotesque de Typhon, et les événemens des divinités bienfaisantes sont mêlés à ses légendes, aussi bien dans la sculpture que dans le mythe (1); on voit à sa suite des crocodiles, des buffles, des hippopotames et d'autres animaux qui lui étaient consacrés. Le dernier a disparu entièrement de l'Egypte, depuis quelques siècles. Les sujets sculptés sur les deux temples prouvent qu'ils furent destinés à célébrer la fête d'Isis et d'Osiris, la fête du soleil, au moment où il a atteint sa plus grande force, la fête du solstice d'été et du débordement du Nil qui commençait avec lui; on célébrait ainsi en même temps la fécondation de la terre d'Egypte, le retour du bon et sa victoire sur le mal, le renouvellement de la nature et du grand cycle sothique, la résurrection d'Osiris et l'immortalité! A quelque distance de ces deux temples, Belzoni (2) en découvrit un troisième, inconnu jusqu'ici, et auquel on arrivait par une allée de sphinx.

Jomard a donné un aperçu (3) des principales dimensions du grand temple d'Edfou, en longueur, en largeur et en hauteur. Il résulte de ces mesures prises sur les lieux mêmes que les Egyptiens bâtissaient leurs temples dans les plus simples proportions; c'est cette simplicité qui donne à ces masses prodigieuses la beauté, la solennité,

(1) Creuzer Symbolik, I, p. 259.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 90.
(3) Rapport des principales dimensions du grand Temple, dans A. D., p. 36.

l'harmonie qui s'accordent si bien avec le but religieux des temples et avec la connaissance parfaite qu'avaient leurs architectes des mathématiques, science éminemment sacerdotale.

4. El-Kab, Elethyia.

Le village d'El-Kab (1) n'est situé qu'à deux lieues au-dessous d'Edfou, sur la rive droite du Nil, exactement à l'endroit où d'Anville a placé les ruines de la ville de Lucine, Latopolis, sur laquelle les ruines ne nous ont donné aucun renseignement. Au milieu d'une plaine déserte, on aperçoit une espèce d'enceinte, dans l'intérieur de laquelle des chapiteaux de colonnes enfouies surgissent de terre; les montagnes voisines sont perforées comme un crible, d'une infinité de carrières et de grottes. L'enceinte (2) a 27 pieds de hauteur et 34 pieds d'épaisseur; elle est bâtie en briques cuites au soleil, et entoure un espace carré de 1,920 pieds de longueur (2,110, selon Belzoni) (3). A la vue d'une masse si prodigieuse on se demande d'où les Egyptiens tiraient l'argile de leurs briques et combien de milliers de mains devaient être employées à de semblables travaux! Il était facile de cuire ces briques dans le sable dont la chaleur s'élève encore au mois de septembre à 50 degrés du thermomètre de Réaumur. Une seconde enceinte, voisine de celle-ci, et contenant les ruines des temples, paraît être le terrain sacré, le *Temenos* qui entourait le temple, aujourd'hui enfoui sous le sable, tandis que la grande enceinte, qui a 2,560 mètres de pourtour, appartenait sans doute à la ville. Ces murs élevés formaient un rempart aux terrasses des temples et à la ville contre les inondations du Nil, et les mêmes

---

(1) Saint-Genis, Description des ruines d'El-Kab, Ant., I, p. 353.
(2) Antiq., vol. I, pl. 66, f. 2.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 353.

constructions se reproduisent toujours près de chaque temple, de chaque palais, de chaque ville de l'Egypte. Les cabanes du village s'élèvent au milieu de cette enceinte, qui entoure un espace suffisant pour une ville de 10,000 âmes. Dans l'enceinte des temples gisent deux temples en ruines, l'un grand et l'autre petit, placés l'un près de l'autre, comme un *Osirium* et un *Typhonium*; près d'eux se trouvent les décombres de deux autres temples plus petits.

La contrée d'Elethyia était autrefois très cultivée et produisait du vin (1), la ville aussi était très peuplée, c'est ce que prouvent le nombre prodigieux de catacombes et de souterrains creusés dans les montagnes de grès voisines et destinés à servir d'habitation aux morts. Les Egyptiens ne regardaient les maisons des villes que comme des demeures d'un jour, où le pélerin s'arrête en passant; aussi ils ne se donnaient pas la peine de les orner ou de les embellir; mais les demeures des morts, creusées dans les entrailles des monts et devant servir de séjour à l'âme aussi long-temps que subsisteraient les débris du corps, étaient ornées, travaillées avec le plus grand soin; aussi les monumens souterrains de l'Egypte surpassent les édifices qui s'élèvent sur la terre, en nombre, en richesse, en ornemens et en luxe, comme les hypogées de la Thébaïde nous en offrent un remarquable exemple. On trouve dans les carrières et les souterrains d'El-Kab un grand nombre de momies que Belzoni prétend venir de paysans; on y voit aussi une foule d'autres curiosités, par exemple, deux grottes sépulcrales qui contiennent de magnifiques peintures, comparables à celles de Thèbes; elles ne représentent pas, comme toutes celles que l'on voit dans les temples et les palais, des sujets religieux ou guerriers, mais une foule de scènes variées, tirées de la vie civile

(1) Belzoni, Voy., I, p. 353.

des Egyptiens, et qui reproduisent sous nos yeux, tous les détails de la vie domestique des habitans du Nil. Ce ne sont que deux petites grottes (1) de 24 pieds de longueur et moitié de largeur, taillées dans la roche et ornées, par amour pour la mémoire des morts, de tous les détails de la vie domestique. On y voit représentés tous les travaux de l'agriculture, le labour, la herse, les semailles, la moisson, la manière de battre les blés, de les rassembler en monceaux, et d'inscrire sur un registre le nombre des tas. D'autres personnages se livrent à la pêche et à la chasse; d'autres salent les viandes, font les vendanges, mettent le vin en tonnes; puis on voit les détails de la vie pastorale, le retour et le soin des troupeaux, la navigation, les manœuvres, les voiles et les rames; plus loin sont d'autres travaux, toutes les espèces d'industrie et de métiers, et enfin la musique, la danse, les funérailles et la manière d'embaumer les momies. Toutes les figures sont couvertes de costumes divers, selon les conditions et le sexe; les femmes, par exemple, sont représentées sans voile, et on voit qu'elles n'étaient pas séparées des hommes dans la vie civile, comme elles le furent plus tard dans l'Orient. A chaque travail préside un chef qui se distingue des autres par un air de supériorité et de dignité; les tableaux sont expliqués par des hiéroglyphes, et peints des plus fraîches couleurs : ces images, que des milliers d'années n'ont pas effacées, ont conservé à la contemplation (2) de la postérité ce que l'histoire a passé sous silence et ce que l'œuvre des révolutions et des temps a détruit.

Belzoni (3) remarque, près d'El-Kab, un abordage commode pour charger les marchandises, et les débris

---

(1) Saint-Genis, Desc., p. 7, et planches 66-71.

(2) Costaz, Mémoire sur les grottes d'Elethyia, dans la Décade égyptienne.

(3) Belzoni, Voy., II, p. 99, et I, p. 353.

d'une grande route qui allait de là à l'est, jusqu'à la mer Rouge.

3. VALLÉE TRANSVERSALE D'EDFOU; ANCIENNE ROUTE DES CARAVANES A BÉRÉNICE D'APRÈS LES RELATIONS DE CAILLEAUD ET DE BELZONI.

Près d'El-Kab et d'Edfou s'ouvre, à l'est, une *vallée transversale* qui va du Nil à la mer Rouge et par laquelle on découvrit, de nos jours, les ruines du fameux *emporium* de Bérénice qui faisait, sous les Ptolémées, le commerce avec les Indes et était ainsi, pour toute l'Egypte, une source de richesses. Cette communication de la vallée du Nil avec les peuples de l'orient dut exister dans des temps antérieurs, avant les invasions dévastatrices des Perses, et il faut rapporter au temps des Pharaons l'époque de la prospérité, de la magnificence et de la grandeur de ces anciennes cités égyptiennes auxquelles appartiennent toutes ces ruines fameuses : des générations nouvelles s'établirent sur leurs débris, sous les noms plus récens et étrangers *d'Eléthyia*, *Apollinopolis-Magna*, *El-Kab et Edfou*, lorsque celles-ci étaient déjà, depuis bien des siécles, réduites en poussière. La population de la vallée supérieure du Nil, dont l'exubérance est attestée par toutes ces carrières, ces caves sépulcrales et ces ruines, dut déborder nécessairement par-dessus les barrières de la vallée; l'histoire de tous les peuples nous le prouverait, quand même les monumens de la Thébaïde n'auraient pas établi comme un fait incontestable que le grand Sésostris ouvrit, par ses expéditions victorieuses dans l'Inde, des communications à son peuple avec les pays de l'extérieur.

Le voyageur Cailleaud découvrit l'ancienne route commerciale qui conduisait de la vallée d'Edfou aux mines d'émeraudes, et Belzoni la suivit jusqu'à l'ancienne Béré-

nice. Cette route de Bérénice n'a encore été dessinée sur aucune carte.

Cailleaud (1) partit, en 1816, de Redesiah, petit village des Ababdés, au sud-est d'Edfou, et arriva le premier soir à une fontaine; le second jour, il s'avança toujours à l'est et arriva à un endroit où la route se séparait en deux chemins, dont l'un, se dirigeant vers le nord-est, devait sans doute conduire à Kosseyr. En ce lieu s'élève un temple antique, taillé dans les roches de grès et semblable aux monumens de la Nubie; quatre piliers soutiennent l'intérieur et deux s'élèvent à l'entrée; des deux côtés de la grande salle sont pratiquées de petites chambres, et, dans le sanctuaire, se trouvent 4 figures colossales taillées dans la paroi du fond absolument comme à Derr, au jugement de Burckhardt : on y voit, comme dans les sépulcres royaux de Thèbes, des hiéroglyphes, des peintures remarquables par la beauté et la fraîcheur de leur coloris et des inscriptions grecques. A partir de ce point, on rencontre, à des distances de 8 en 8 lieues, des constructions massives et carrées supportant encore des débris d'édifices; ce sont assurément les ruines des stations élevées pour la commodité des voyageurs, sur cette grande voie commerciale. Au-delà du temple que nous avons nommé, on trouve encore, le long de la route, un grand nombre de tables de granit couvertes d'hiéroglyphes et de sculptures. A trois journées de marche du Nil, Cailleaud rencontra une ancienne route allant du sud au nord, et attestant un travail prodigieux; les Arabes disaient qu'à son extrémité on trouve de grandes ruines, mais nous ne savons pas où elle conduisait. Cailleaud la traversa en se dirigeant toujours à l'est et arriva, le septième jour, aux mines d'émeraudes dont nous avons parlé plus haut.

Belzoni, qui suivit bientôt la même route, trouva ces

(1) Cailleaud, dans Burckhardt, Trav., App., p. 538.

mêmes stations élevées à d'égaux intervalles entre le Nil et la mer; il assure que cette contrée, changée aujourd'hui en solitudes et en déserts, porte à chaque pas l'empreinte du grand mouvement commercial qui lui donnait autrefois la vie (1). Il donne le nom de Wadi-el-Minah à l'endroit où il trouva un petit temple près d'une station destinée aux aux caravanes, et il croit que ce monument appartient, par son style, à l'époque des Ptolémées. Le quatrième jour de son départ d'Edfou, il arriva de même à une vallée qui s'étend du nord au sud et que les Arabes appelaient *Bizak*; sur la roche qui forme la paroi septentrionale de cette vallée, on remarque une table de granit couverte d'hiéroglyphes et semblable à un rocher magique. Belzoni prit ce lieu pour un des postes de la route que la carte de d'Anville trace de *Coptos* à *Bérénice*. Cette route aurait été construite, selon Strabon (2), par Ptolémée Philadelphe qui y aurait fait creuser des fontaines et élever des caravansérails. Cette route fut très fréquentée jusqu'à Strabon et couverte des marchandises de l'Inde que le commerce transportait en Egypte.

Belzoni se dirigea de là au sud-est accompagné de M. Beechey et entra ensuite dans une vallée sablonneuse encaissée entre des roches perpendiculaires traversées de veines de marbre. Après quelques heures de marche, il aperçut les ruines d'une station appelée aujourd'hui *Samount* (1) par les Ababdés, seuls et rares habitans nomades de ces solitudes. Plus à l'est, les voyageurs rencontrèrent de belles forêts d'acacias. Quelques lieues au-delà gisent, sur un plateau, des débris qu'on prendrait pour les ruines d'une grande ville entourée de rochers; mais en examinant de plus près on voit que c'est une plaine sablonneuse d'où surgissent des rochers de granit sembla-

(1) Belzoni, Voy., II, p. 36.
(2) Strabo., XVII, ed. Tzsch., p. 595.

bles à des groupes d'îles. Ce lieu est absolument semblable à la gorge que forme la vallée du Nil dans la contrée des cataractes, depuis Philæ jusqu'à Syène, excepté que le sable occupe ici la place de l'eau; cette ressemblance a fait supposer à Belzoni que le Nil se déchargeait peut-être autrefois dans la mer Rouge par un bras latéral, supposition qui s'accorde avec un grand nombre de traditions populaires. Le granit est remplacé ici par des roches de porphyre, phénomène géologique qui pouvait confirmer cette hypothèse; car le porphyre, étant une roche de formation plus récente, aurait pu s'élever ainsi postérieurement par l'effet d'une force souterraine et refouler le bras du Nil, à l'ouest, dans le lit qu'il occupe aujourd'hui. Deux journées plus loin, Belzoni aperçut de *Guerf* et d'*Owell* la mer Rouge dans le lointain (1); il prit alors au sud-ouest, et, revenant un peu sur ses pas, il atteignit les ruines d'émeraude de *Zabourah*.

A l'est de cette chaîne de montagnes, Belzoni suivit une wadi appelée El-Gimel qui conduit au sud-est, par un ravin de 6 lieues de longueur encaissé entre des rochers de marbre et de granit, dans une gorge étroite, appelée *Charm-el-Gimel*, c'est-à-dire la *crevasse des chameaux*; et c'est assurément la main de l'homme qui a taillé ce passage dans les rochers (2). La vallée s'élargit tout à coup au-delà de cette gorge, et les dunes de sables amoncelées annoncent ici le voisinage de la mer. Après avoir marché encore une matinée on atteignit enfin la plage de la mer dont l'aspect sublime étonnait et réjouissait le voyageur qui venait d'errer si long-temps dans le labyrinthe du désert et dans les gorges des rochers. Toute la côte située vis-à-vis la petite île *Jambo* se composait d'une masse formée de pétrifications et de substances ani-

(1) Belzoni, Voy. II, p. 48.
(2) Ibid., p. 61.

males qui, solide comme des roches et recouverte d'algues, de ruines, de madrépores, de coraux, de coquilles, et çà et là de dunes de sable, s'avançait au loin dans la mer comme des rochers et empêchait l'abordage. Quelques misérables pêcheurs, montés sur des barques formées de troncs de palmiers-doum, côtoyaient seuls le rivage, harponnant des poissons avec leurs lances : on remarque (1) parmi ceux qu'ils prenaient ainsi un poisson d'un pied et demi de longueur, d'une belle couleur bleue, aux nageoires argentées, la tête et la queue rouges, entièrement semblable à la *benne* du Nil déjà connue des anciens et qu'on voit si souvent représentée, avec ses couleurs naturelles, sur les tombeaux des rois. Belzoni s'avança au sud de cette contrée, et après avoir passé devant *El-Kabrite* la montagne de soufre et devant l'île Souarif, il arriva, au bout de trois jours, aux ruines (2) d'une ville antique dont les maisons étaient en grande partie enfouies sous les sables. Ces ruines sont très probablement celles de l'ancienne Bérénice. Il est à remarquer que le temple seul est bâti en pierres de grès très endommagées aujourd'hui par le temps, tandis que tous les autres édifices sont construits avec ces pétrifications du rivage qui ressemblent beaucoup au *travertino* des anciennes ruines de l'Italie, par exemple, de celles de *Pæstum*. Cette ancienne ville était autrefois entièrement libre et ouverte du côté de la mer; à l'est, au contraire, les montagnes s'élèvent en amphithéâtre, et au nord-ouest s'étend une vaste plaine. Devant la ville se prolongeait le cap *El-Galahen* qui la protégeait ainsi contre les vents du nord-ouest. A l'abri de ce cap s'étendait un très bon port fermé aujourd'hui par un banc de corail. L'entrée du port était sûre et commode pour les bateaux plats des anciens, quoique embarrassée par une barre de

(1) Belzoni, Voy., II, p. 92. Comp. Antiq., I, pl. 87.
(2) Ibid., p. 76.

sable. Belzoni mesura la ville entièrement détruite aujourd'hui et lui trouva 1,600 pieds de longueur du nord au sud sur 2,000 pieds de largeur de l'ouest à l'est.

Le temple construit dans le style égyptien, a 102 pieds de longueur, 45 de largeur et renferme quatre salles. Quelques fouilles firent découvrir des sculptures égyptiennes et des hiéroglyphes; si l'on continuait d'explorer ces ruines on y ferait assurément d'importantes découvertes; car jusqu'à présent on ne connaissait pas de temple bâti en style égyptien sur la mer Rouge; la plaine qui entoure la ville semble pouvoir être cultivée, mais l'air de la mer ne doit pas être favorable à la végétation, et il n'y a pas d'eau douce dans le voisinage. Les maisons sont très petites et isolées, les plus grandes n'ont pas plus de 40 pieds de longueur sur 20 de largeur, leur nombre peut se monter à 2,000; ainsi la population s'élevait probablement à 10,000 âmes avec les maisons de campagne qui entouraient la ville. On trouve aussi quelques excavations dans le voisinage. Rien ne nous prouve d'une manière incontestable que ces ruines occupent l'emplacement de l'ancienne Bérénice, nous n'avons que des probabilités, et Belzoni (1) a exposé les raisons sur lesquelles elles s'appuient. Leur situation s'accorde avec la position que d'Anville donne à Bérénice sur sa carte de l'ancienne Egypte, un peu au-dessous du tropique, indication que Richard a suivie dans son excellente description de l'Egypte et de l'Arabie-Pétrée, publiée en 1818. L'avenir fera assurément un grand nombre de découvertes sur cette ancienne route commerciale abandonnée et perdue pendant tant de siècles.

---

(1) Belzoni, Voy., II, p. 78, Note.

3e Eclaircissement.

Saïd, continuation de la Haute-Egypte : la Thébaïde.

1. Esné, Sna, Latopolis.

Esné (1), capitale de l'Egypte méridionale, est située sur la rive gauche du Nil au 30° 14' 41" long. ouest de Paris et au 25° 17' 38" lat. nord, selon les observations de Nouet. La vallée du Nil resserrée jusqu'alors s'élargit jusqu'à une étendue de 14,000 pieds; la plaine s'élève insensiblement jusqu'aux montagnes de roches calcaires qui la bornent; dans la chaîne des monts arabiques, on aperçoit au loin un ravin qui se dirige au nord-est et doit conduire au port de Kosseyr (2), mais il n'a encore été parcouru par aucun voyageur européen.

Le sol de la plaine d'Esné est trop élevé pour pouvoir être arrosé par les eaux du Nil; aussi il est souvent en friche, et la partie située au sud de la ville est seule fertile et mieux cultivée. On aperçoit encore les ruines d'un canal dont la destruction a changé toute la plaine en solitude et en désert; elle est si pauvre aujourd'hui que le petit nombre des habitans qui y sont restés émigrent tous les jours. Esné a encore un port très fréquenté et rempli de barques; la ville s'élève sur un monceau de décombres de 30 pieds de hauteur dont les eaux rapides du Nil entraînent souvent des fragmens : on y trouve un grand nombre de fabriques, principalement de schalls (Malâyeh) et de tissus de coton et de poterie; c'est le marché sur lequel les Barabras viennent vendre leurs corbeilles et leurs nattes, et l'entrepôt des marchandises des caravanes

(1) Jollois et Devilliers, Description d'Esné et de ses environs, dans la Desc. de l'Egypte a, I, ch. VII.

(2) Jollois et Girard, ibid.

de Sennaar que les Ababdés escortent jusque-là. Esné fut de tout temps un asile pour les partis opprimés dans la Basse-Egypte; c'est là que se retirèrent les beys fugitifs dans ces derniers temps; car à cette distance du Caire ils étaient moins redoutables à leurs rivaux. Ainsi, à l'époque de l'expédition française, Mourah-Bey régnait sur le nord de l'Egypte, mais Hossan, Osman et Saleh-Bey s'étaient retirés à Esné avec leurs Mameloucks. Les Français chassèrent ces dernières bandes de Mameloucks et placèrent pour un temps leur quartier général à Esné; c'est ainsi que les antiquités de ce lieu ont été révélées à la science européenne.

La place du marché ou l'*Okel* d'Esné toute couverte de décombres, de huttes et de boutiques bâties entre des murs antiques, cache presque entièrement un des temples (1) les plus curieux de l'Egypte, au point qu'il est impossible d'embrasser d'un coup d'œil sa forme extérieure; mais dès qu'on pénètre sous les voûtes l'admiration et l'étonnement s'éveillent. Le portique est supporté par 24 colonnes de plus de 35 pieds de hauteur, 16 pieds de circonférence, et formant quatre angles. La distribution du temple est la même que celle du petit temple de Philæ. Toutes les parties de l'intérieur de ce temple, architectures, colonnes, portes, plafonds, sont décorées de sculptures et couvertes d'hiéroglyphes qui, disposés en bandes verticales et horizontales, entourent tout ce prodigieux édifice. A en juger par ce qui est à découvert, l'extérieur du temple était orné avec la même profusion; la seule différence est que, comme à Kalabché, toutes les sculptures de l'intérieur sont taillées dans le creux, tandis que celles de l'extérieur sont en relief (2). La figure qui se répète le plus souvent

(1) Jollois, Desc., p. 5.
(2) Antiq., t. I, pl. 20.

dans les peintures comme dans les sculptures, c'est l'image du dieu à la tête de bélier, le Jupiter-Ammon des Grecs à qui ce temple était assurément consacré. Les ruines de ce monument étonnent encore l'imagination de celui qui les contemple; tout est bâti en pierres colossales, placées l'une sur l'autre sans ciment, parfaitement jointes et d'une solidité éternelle. La surface de ce monument gigantesque est tellement couverte d'hiéroglyphes qu'on s'étonne du temps et des mains qu'il a fallu seulement pour les graver. En effet, d'après une estimation exacte, la surface du temple n'a pas moins de 5,000 mètres carrés : supposé qu'un graveur couvre ainsi d'hiéroglyphes un dixième de mètre carré en un jour, il lui faudrait 50,000 jours pour achever la décoration entière. Pour construire seulement le portique, on employa plus de 27,000 pieds cubes de grès (3,500 mètres cubes); on peut se figurer de là quelle énorme quantité de blocs il fallut arracher du flanc des montagnes, quelles fondations gigantesques il fallut construire sur une butte factice, dans un sol mouvant et d'alluvion, pour porter ces masses colossales qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas dévié d'un cheveu, de la ligne perpendiculaire. Les décombres se sont amoncelées si haut autour du temple qu'il sera bientôt enfoui tout entier et que pour le découvrir aujourd'hui il faudrait démolir un quart de la ville actuelle (1).

A trois quarts de lieue au nord de ce grand temple et à 7,500 pieds du Nil, est situé un second temple égyptien beaucoup plus petit et moins bien conservé. Il semble avoir été construit à la hâte, hors de la ville, pour servir de siége à un oracle; les hiéroglyphes singuliers et les signes astronomiques qui le décorent attirent la curiosité et l'attention. Les deux temples d'Esné offrent deux zo-

(1) Jollois, Desc., p. 14.

diaques (1) très importans entourés d'une figure de femme comme d'une espèce de cadre. Ce corps alongé en bande que l'on voit à presque tous les signes astronomiques représente la *Magna-Mater*.

Vis-à-vis Esné, s'élève sur une éminence un petit temple (2) en ruines ; la couleur rougeâtre de ses murs fait supposer qu'il a été détruit par le feu : un grand nombre de monumens égyptiens portent aussi des traces de l'incendie, et rappellent la fureur de Cambyse, roi de Perse, contre la caste des prêtres et les édifices religieux.

Au sud de la ville d'Esné est situé un cloître cophte où l'on va encore aujourd'hui en pèlerinage pour honorer les reliques des martyrs chrétiens qui furent mis à mort par l'ordre de Dioclétien (303 de J.-C.). Ce couvent était autrefois beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Il dut probablement sa célébrité à l'école du père Pacôme ; ce héros de l'église cophte s'avança avec ses moines et ses ermites au milieu du quatrième siècle (340) jusqu'à *Sne* (Σνη, λατον) ou *Sna*, qui est le nom de ce lieu dans les légendes cophtes (3). Le nom moderne *Esné* ou *Asna* des Arabes est donc assurément l'ancienne appellation égyptienne ; il nous fournit une nouvelle preuve de la force des anciens noms nationaux qui traversent les siècles et les peuples, tandis que les noms étrangers, par exemple, le nom grec *Latopolis*, n'ont pu résister au temps. Champollion fait dériver *Sna* d'un mot cophte qui signifie *jardin* ; le petit temple situé sur la rive orientale vis-à-vis l'antique Latopolis était probablement la *contrà Latopolis* des anciens.

Nous ne connaissons pas l'époque à laquelle fut bâti

---

(1) Jollois, Description des monumens astronomiques découverts en Egypte, dans Ant., I, App., II, p. 1, et planches 79, 87, vol. II.

(2) Jollois, etc., Desc., p. 21. — Quatremère, Mém. sur l'Egypte, I, p. 272.

(3) Quatremère, ibid.—Champollion, I, p. 189.

Esné, car, à en juger par son architecture, elle est une des villes les plus anciennes de l'Egypte. A partir de la Nubie, c'est à Esné que la vallée du Nil s'élargit assez pour recevoir une grande colonie; la grande élévation des décombres de la ville au-dessus du niveau du Nil et le profond affaissement du temple sont des signes incontestables de sa haute antiquité.

« Le style de ce temple se rapproche plus que celui des autres de l'origine souterraine de l'architecture égyptienne; il est beaucoup plus simple, plus naïf et ressemble davantage par sa forme à la construction des grottes. Il est plus écrasé, l'ornement en est moins gracieux et moins léger; et, quoique attestant la grandeur et le travail, il est moins riche que les temples de Denderah et d'autres lieux; sa force, son exécution puissante indiquent qu'il est un produit de l'art grossier encore, mais gigantesque et colossal. Le zodiaque d'Esné se rapporte, suivant l'explication des antiquaires et des astronomes français, à l'époque reculée d'un cycle antérieur à celui de Denderah et aux bas-reliefs astronomiques de Thèbes. Le temple d'Esné serait donc plus ancien que ces monumens. Toutes les villes de l'Egypte sont élevées sur des buttes factices de terrains d'alluvion; celles que les eaux du Nil baignent de plus près sont aussi les lieux les plus anciens, parce que le sol y est plus élevé, et que les masses de limon et de gravois apportées par le Nil s'y sont accumulées plus long-temps. Le petit temple confirme encore l'antiquité du lieu, car on y voit reproduits les mêmes signes et l'image du zodiaque qui se trouve dans le grand temple.

2. Erment, Hermonthis.

Sur l'emplacement de l'ancienne *Hermonthis*, au-dessous du second défilé appelé *Gebeleyn*, est situé à 1,800

pieds du Nil dans la vallée de Thèbes, le village Erment (1) ou l'Armont des Arabes.

Près de ce village, au milieu de monceaux de décombres, s'élèvent les ruines d'un temple qui se fait moins remarquer par sa grandeur que par sa disposition particulière et l'élégance de ses colonnes et de ses sculptures; il est entouré d'une enceinte à l'extrémité méridionale de laquelle se trouve un grand bassin pavé en pierres de taille. Dans la prolongation de l'axe du bassin gisent les ruines d'une grande voie bordée des deux côtés de monceaux de décombres : au bout de cette voie s'élève une porte ruinée qui fermait probablement autrefois l'antique Hermonthis. 300 pas au sud se trouvent les décombres d'un édifice plus récent, probablement une église des premiers siècles.

Hermonthis était le chef-lieu du nome hermontique, dans le voisinage de Thèbes; elle fut autrefois la résidence d'un évêque, et parmi les habitans se trouvent encore des chrétiens, chez lesquels le tombeau de *Mary-Girgès* ou saint Georges est en grande vénération.

Presque tous les temples de la Thébaïde sont situés dans des enfoncemens, celui d'Hermonthis en diffère en ce qu'il s'élève tout isolé et n'est dominé par aucune éminence; ses colonnes élancées montent librement vers le ciel. Entouré de tombeaux plus récens et des cabanes du village bâties en briques, ce temple a sa façade tournée à l'ouest et parallèle au Nil; il a 143 pieds de longueur et 53 de largeur; ses colonnes les plus élevées ont 42 pieds de hauteur et 5 pieds de diamètre. Il est bâti en grès, mais on voit à sa façade que les pierres ont déjà servi antérieurement à des édifices plus anciens, car on y trouve des hiéroglyphes tronqués comme à Philæ; la même

(1) E. Jomard, Description d'Erment ou Hermonthis, Antiq., I, ch. VIII, p. 1.

chose se répète aussi sur les faces latérales du temple, et ce phénomène nous reporterait à un âge plus ancien encore de l'architecture. Cependant, au jugement de Jomard, ce temple est un des plus anciens de l'Egypte; il est très délabré, et l'on voit que la violence des hommes l'a ainsi renversé. Certaines parties de l'édifice sont éparses et ruinées; la colonnade, par exemple, est entièrement renversée; d'autres, au contraire, sont très bien conservées, comme, par exemple, les salles de l'intérieur qui sont presque intactes.

La construction de ce temple ressemble à celle des Typhoniens; cependant il se distingue par quelques particularités; la division de ses trois salles principales lui appartient, et ses colonnes présentent trois arrangemens différens, comme on ne le trouve dans aucun autre temple égyptien. Ses sculptures ressemblent beaucoup à celles du typhonium d'Edfou.

Parmi les particularités que présentent ces temples, nous avons déjà cité plus haut l'apparition de la giraffe; une autre aussi remarquable est une figure de femme qui, de ses pieds et de ses mains étendus, forme comme le cadre d'un grand tableau dans lequel sont représentées des images du zodiaque; cette figure ressemble parfaitement à celle qui entoure le zodiaque d'Esné.

Les peintures mêmes du sanctuaire du temple se rapportent à l'astronomie; on y voit Isis mettre au monde son fils Horus, ce qui indique le lever des planètes du sein de la terre nouvellement fécondée, à l'époque du solstice d'hiver, alors que le soleil est le plus faible et le plus bas sur l'horizon; or, le soleil au solstice d'hiver, c'est Horus enfant (1); à cette époque, la jeune semence germe dans le sein de la terre, et la pare bientôt de sa tige verdoyante. A côté de ce tableau, où Isis est représentée

(1) Plutarque, de Iside.

comme le symbole du solstice d'hiver et de la germination, s'en trouvent d'autres encore où l'on voit Isis allaiter Horus, d'autres représentent l'image du solstice d'été entrant dans le taureau et une foule d'autres images connues; les parois de ce temple d'Hermontis nous offrent ainsi une espèce de calendrier très important et la symbolisation des quatre principales périodes de l'année astronomique (1) : c'est pourquoi Strabon nous rapporte qu'on adorait en ce lieu Jupiter et Apollon, c'est-à-dire Osiris et Horus, fils d'Isis.

Le diamètre du bassin qui se trouve au sud du temple, a la moitié de sa longueur; il a 80 pieds carrés, et aux quatre coins se trouvent des marches qui descendent jusqu'au fond; la construction est égyptienne (2); mais il n'est pas prouvé encore qu'il ait servi autrefois de nilomètre, comme l'ont prétendu quelques voyageurs. L'eau du Nil pénètre encore aujourd'hui par infiltration dans le fond de ce bassin, et sert aux femmes à laver le linge et à abreuver les troupeaux. Ce bassin a au moins 23 pieds de profondeur et il est rempli de décombres; son éloignement du Nil prouverait que le bras du Nil passait plus près d'Hermonthis, et qu'un canal conduisait à ce bassin. Le Nil, dans les hautes eaux, s'élève encore aujourd'hui à 7 ou 8 pieds au-dessous de la bordure du bassin, et si on remarque que la terrasse artificielle du temple est encore 3 pieds plus haut, on verra avec combien de soin les architectes égyptiens élevaient les temples au-dessus du niveau des plus hautes crues.

A côté de cet édifice est située une église bâtie avec les ruines d'Hermontis; ses colonnes corinthiennes attestent ici le style de la Grèce; mais l'édifice est formé de pierres qui portent des restes d'anciens hiéroglyphes qui se croi-

(1) Jomard, Desc., ibid., p. 12.

(2) Ibid., p. 14, pl. 97, fig. 9.

sent dans tous les sens. Autour gisent ou s'élèvent encore cinquante colonnes de granit qui, selon Jomard, n'auraient pas été taillées dans les carrières de granit de Syène, mais enlevées à un temple grec, comme les pierres de grès l'ont été aux temples égyptiens. Cette église, bâtie avec des débris, est encore beaucoup plus délabrée que les anciens temples égyptiens, et cependant ceux qui ont bâti cette église avaient déjà démoli les édifices anciens pour la construire.

La durée des anciens monumens égyptiens inspire l'admiration et l'étonnement, car elle ne dépend point du hasard des événemens ou de la faveur du sort; les monumens égyptiens ont bravé la destruction par la simplicité et l'indépendance de leur caractère, par la bonté des matériaux, le poids des masses et l'excellence de la construction. C'est ce que prouve complétement aujourd'hui la conservation des monumens de Thèbes que le voyageur aperçoit déjà, dans le lointain, du haut de la plate-forme du temple d'Hermonthis.

3. THÈBES, Θῆβαι dans Strabon, Θήβη dans Et. de Bys., TAPÉ chez les Cophtes, LA VILLE DES ROIS AUX CENT PORTES.

A. *Aspect du pays.*

La plaine de Thèbes (1), ou la Thébaïde proprement dite, s'étend au nord d'Erment, à l'est et à l'ouest du Nil, jusqu'aux monts lointains qui la bornent. La chaîne de la Libye n'est accessible qu'en un très petit nombre d'endroits, et elle présente presque partout des parois à pic; celle de l'Arabie, au contraire, s'élève en monticules dont les pentes sont très graduées. Le Nil fait ici un grand détour; immédiatement au-dessous d'Erment, il fait un

(1) Jollois et Devilliers, Description générale de Thèbes, t. I, ch. IX.

coude à l'est qui se prolonge au nord, au-dessous de Denderah, puis se replie ensuite à l'ouest; le fleuve traverse ainsi l'antique Thèbes du sud-ouest au nord-est. La chaîne de Libye qui s'élève au-dessus de Thèbes, assez loin du Nil, rejoint la rive occidentale, près de *Gournah*, au nord de la ville, et refoule le fleuve à l'est; là, se trouvent les dernières ruines de l'ancienne Thèbes. La chaîne arabique, au contraire, touche la rive orientale du Nil au sud de la ville, puis elle s'en éloigne près du village *El-Naharyeh*, s'étend beaucoup plus à l'est, de sorte que la vallée s'élargit en une grande plaine unie, et laisse un libre espace aux antiquités merveilleuses qui la couvrent; après avoir fait un grand arc au nord de la ville, les montagnes se rapprochent de nouveau du Nil, près du village Med-Amoud; là aussi se trouvent les dernières ruines de l'ancienne ville.

Ces deux chaînes de montagnes forment donc ainsi deux grands arcs dont les extrémités rejoignent le Nil et laissent libre, à l'entrée de la plaine, un espace d'une largeur à peu près égale. Au-delà de ces barrières élevées par la nature s'étendent les déserts habités seulement par des hordes de Bédouins. Le Nil se développe dans une étendue majestueuse et a environ 1,500 pieds de largeur près de Louxor; au nord du village El-Bayadyeh, il se sépare en un grand nombre de bras, et forme quatre grandes îles qui sont en partie cultivées et où les crocodiles viennent chercher la chaleur du soleil.

La plaine s'abaisse en pente très graduée vers le Nil, et les eaux la couvrent rarement tout entière; les canaux sont en mauvais état, aussi la campagne est en grande partie inculte; mais les endroits où elle est arrosée présentent le plus bel aspect. Une foule de chemins la traversent et la coupent dans toutes les directions; on aperçoit çà et là des champs cultivés, des plantations de cannes à sucre, des groupes de villages, quelques cabanes et un

grand nombre de caravanserails élevés pour recevoir les voyageurs et entourés de groupes de palmiers; ces palmiers et les ruines majestueuses sont le seul ombrage où l'on puisse se mettre à l'abri des rayons ardens et perpendiculaires qui élèvent dans le sable la température à 54° de Réaumur.

La plaine renferme un grand nombre de villages (1) dont il faut bien connaître la position pour s'orienter au milieu des ruines de l'ancienne Thèbes. Sur la rive occidentale (2) sont situés : 1° EL-AQALTEH, à 200 pas du Nil et où le gouverneur du pays a un château ; 2° NAGA-ABOU-HAMOUD, plus loin, près du désert de Libye ; les maisons en sont bâties en terre au milieu de groupes de palmiers ; 3° KOUM-EL-BAYRAT sur les ruines de l'ancienne Thèbes ; 4° MEDYNET-ABOU, tout près des monts libyens, sous le 30° 17' 32" long. nord du méridien de Paris et le 25° 42' 58" lat. nord, village nouveau et déjà presque abandonné, sur les ruines de l'ancienne Thèbes ; 5° GOURNAH à l'extrémité septentrionale de la plaine, habité encore aujourd'hui par des Troglodytes qui se retirent dans les caves sépulcrales, lorsqu'ils ont à payer le *myri* (tribut); il est impossible de les atteindre dans cet asile, car, s'ils sont poursuivis, ils s'enfuient dans le désert de Libye par les issues des catacombes percées sur le versant opposé des montagnes.

Sur la rive orientale sont situés : 6° LUXOR, tout près du Nil, village composé de huttes très basses, couvert de colombiers, autour desquels voltigent des bandes innombrables de pigeons. Ce lieu est assez important, et compte deux à trois mille habitans ; il s'y tient un marché à des jours fixes, et on y voit un grand nombre de fours destinés

---

(1) Plan général de la position de la vallée du Nil, qui comprend les ruines de Thèbes, Antiq., II, p. 1.

(2) Jollois, Desc., p. 3.

à faire couver des œufs. 7º KASR, 8º KARNAC confinent à ce lieu, au nord : ces deux villages s'élèvent au milieu de groupes de palmiers, et le petit nombre de huttes dont ils se composent est entouré d'une masse prodigieuse de ruines. 9º MED-A-MOUD, plus au nord, au pied de la chaîne des montagnes de l'Arabie.

Tel est aujourd'hui l'aspect de cette plaine, couverte autrefois d'une ville immense dont aucune autre cité du monde n'égala jamais les monumens. L'espace qui sépare les villages 3 et 5 est tout couvert de débris. Entre les 4e et 5e ne se trouvent pas de huttes d'Arabes ; la tradition antique appelle cette contrée le *Memnonium*. Sur la rive orientale, du 6e au 8e village, tout est couvert de ruines magnifiques ; et, près du 9e, on voit encore quelques colonnes isolées, avant-postes de la cité des merveilles. L'ancienne Thèbes s'étendait, des deux côtés du fleuve, jusqu'aux chaînes de montagnes, et couvrait de ses monumens tout l'espace qu'elles laissent libre. Le versant de la chaîne de Libye, au nord-ouest, est rempli d'*hypogées* ou de grottes, peut-être le séjour des anciens Troglodytes et servant encore aujourd'hui d'asile aux habitans de la Thébaïde. Ici était l'*Hécatompylos* d'Homère, la ville aux cent portes ; ici s'élevait la statue d'Osyenandias, le plus grand colosse que l'Egypte ait créé, selon Hecatæus ; ici se trouvait le zodiaque d'or, haut d'une coudée et de 365 de pourtour, sur lequel on voyait le lever et le coucher du soleil et les astres de la nuit ; ici est étendue la *No-Ammon* des Hébreux, la *Diospolis* des Grecs, la cité aux temples gigantesques, aux merveilleux palais, la ville des rois ; ici était debout la statue de Memnon qui saluait l'aurore d'un son harmonieux, et dont tant d'hommes de l'antiquité, par exemple, Strabon et Ælius Gallus, ont entendu la voix ! Mais le peuple qui bâtissait pour l'éternité a disparu ; on ne le retrouve plus au milieu des antiques murailles de cette ville qui, selon Belzoni, semble avoir été plutôt la

cité des géans que l'habitation des hommes. L'intérieur de la ville présente un spectacle étrange, mais grandiose : temples, colonnades, obélisques, pylônes, colonnes, catacombes, murailles, sculptures, peintures, merveilles des arts ; tout cela gît renversé pêle-mêle dans un sauvage, mais sublime chaos, où se tient encore majestueusement, par son propre poids, sur sa base éternelle. Les siècles nouveaux viendront y user long-temps leur admiration et leur science ; car il faut un très long séjour parmi ces débris du passé avant de pouvoir s'y reconnaître, avant de s'orienter un peu au milieu de ce monde des ruines.

Depuis une trentaine d'années, les ruines de Thèbes, auparavant peu connues, sont devenues pour la science une source inépuisable de découvertes, et ont fourni d'inappréciables documens à l'histoire de l'antiquité, à celle des civilisations primitives, et surtout à celle de l'Egypte. Nous possédons toute une série d'excellens ouvrages (1) consacrés à ces recherches ; mais nous n'exposerons ici que dans leurs résultats et leurs rapports généraux les recherches qui ont avancé la connaissance topographique et géographique, et seulement en tant qu'elles peuvent jeter plus de jour sur la nature du pays et du peuple égyptien, ainsi que sur l'histoire générale de la civilisation humaine.

B. *Monumens qui s'élèvent sur la surface de la terre.*

En jetant un coup d'œil sur les ruines de Thèbes, on voit celles de la rive occidentale se diviser en sept grands groupes, et celles de la rive orientale en cinq. Outre ces ruines, les hypogées ou les monumens souterrains ne

(1) Norden, Voyage. — Pococke ; Ripault ; Denon ; la Description de l'Egypte ; Hamilton's Ægyptiaca ; Belzoni, etc.

sont ni moins nombreux ni moins remarquables que les édifices qui s'élèvent sur la terre (1).

1. L'HIPPODRÔME. — En sortant du village EL-AQALTEH, on aperçoit une enceinte immense de 2,000 mètres de longueur et de 1,000 mètres de largeur (2); elle enfermait autrefois l'hippodrôme des Egyptiens, où avaient lieu les courses à pied, les courses de chevaux et de chars. On y voit encore aujourd'hui un grand nombre de portes, et il était entouré de palais. Un canal qui le traverse aujourd'hui et y conduit l'eau dans les crues l'a changé en champs cultivés, comme le *Circus maximus* de Rome. Au sud de cette enceinte sont situés un petit temple et une grande porte en ruines; c'était peut-être l'ancienne porte de Thèbes, du côté du sud. Cette enceinte touche, à l'ouest, aux monumens de roche calcaire de la chaîne de Libye.

2. MEDYNET-ABOU (3). — Au nord de l'hippodrôme s'étendent les ruines de *Medynet-Abou*, c'est-à-dire la ville d'*Abou*, entourée d'une enceinte de pierres et de murs de briques rouges; elle s'élève majestueusement sur une terrasse, au pied de laquelle est situé un petit temple. Leur magnificence et leur grandeur les font reconnaître aussitôt pour la résidence des rois, et ce sont les seules ruines de cette espèce que l'on trouve dans toute l'Egypte. Belzoni croit que toute cette ville immense a été rebâtie trois ou quatre fois, et toujours avec les ruines des monumens antérieurs. Le palais se compose de deux étages; l'étage supérieur est garni d'ouvertures semblables aux créneaux d'une muraille. Tout près, au nord, s'élèvent les propylées d'un temple dont le style, plein de sévérité et de grandeur, atteste évidemment la haute anti-

---

(1) Description de l'Egypte, Antiq. de Thèbes, Desc., I, section I jusqu'à X, p. 21-305. Plan général de Thèbes.

(2) Jollois, Desc., p. 6.

(3) Ibid., p. 6. — Belzoni, Voy., I, p. 195.

quité. Les édifices se détachent ici, puissans et gigantesques, sur la rive occidentale, vers la chaîne de Libye. Un pylône colossal, à la forme pyramidale bien connue, conduit dans une cour quadrangulaire entourée de colonnes; au nord et au sud de cette cour, de gros colosses s'élèvent devant les piliers et les colonnes, espèce de cariatides, pleins de majesté, qui commandaient le silence et le calme au milieu du tumulte de la vie des peuples antiques. Un second pylône termine cette cour, et conduit à un second péristyle, dont les galeries latérales se composent d'une double colonnade et de piliers accompagnés de cariatides. Dans cet espace sont rassemblées des constructions de tous les siècles; on y voit même une église construite avec d'anciennes colonnes monolithes, et dont les parois sont recouvertes d'images de saints, peintes par-dessus les hiéroglyphes; cette église fut ensuite elle-même convertie en mosquée : malgré sa grandeur et sa beauté, cet édifice est écrasé par la simplicité et la majesté de l'antique architecture égyptienne. Un mur, d'une grosseur prodigieuse, qui s'élève entre les débris sans nombre des temples et des palais disparus, fait pressentir au voyageur quelles constructions gigantesques devaient s'élever en ce lieu. Au-dessus de ces masses grises, solennelles et tristes, s'élèvent, dans l'azur du ciel, les parois brillantes de la chaîne libyenne; on y voit les ouvertures ténébreuses des hypogées, sur le fond obscur desquelles se détachent d'une manière très pittoresque les monumens à la teinte claire et jaunâtre. Denon, Hamilton et les savans de l'expédition française ont décrit et dessiné avec soin tous ces édifices.

3. LES DÉBRIS DE COLOSSES. — A partir de Medynet-Abou, sur la route qui s'étend, au nord, le long du désert, gisent, des deux côtés, une quantité prodigieuse de débris de statues, de colonnes, etc. A gauche est une enceinte carrée, bâtie en briques et remplie de débris de

colosses et de très belles sculptures hiéroglyphiques. Tout est détruit, renversé; car ces ouvrages étaient construits en pierre calcaire, dont on a fait de la chaux.

4. Le Memnonium de Strabon (Strab., l. XVII, p. 599, éd. Ezsch.). — A droite de ce chemin, s'étend un charmant bosquet d'acacias (acac. nilotica), dont la verdure forme un délicieux contraste avec l'aridité de toute la contrée après la moisson, alors que tout le sol environnant est brûlé par le soleil. Dans ce bosquet, le pied heurte, à chaque pas, des fragmens de statues antiques, des bras, des torses qui, tous, appartenaient à des colosses et des monolithes de grès, de marbre et de granit rouge : leur nombre est si prodigieux qu'ils auraient suffi pour décorer toutes les places d'une grande capitale. Quelques fragmens de colonnes, appartenant à un temple ébranlé, se tiennent encore debout au milieu de ces ruines; c'est là le *Memnonium* de Strabon (1). A l'est de ce petit bois, s'élèvent les deux colosses de Memnon, les statues assises, appelées *Tâma* et *Châma* (2) par les Arabes; on les aperçoit de quatre lieues, s'élevant dans le lointain, au milieu de la plaine, semblables à des rochers isolés (ils ont 61 pieds, 20 mètres, de hauteur). S'ils sont muets aujourd'hui au lever du soleil, le voyageur les voit encore avec étonnement projeter, au matin, leur ombre de géans sur le versant des monts de la Libye. Comment ces monolithes monstrueux, taillés dans une seule roche de granit à Syène (3), ont-ils été transportés en ce lieu ? Quelle base devait supporter de tels blocs, dont chacun pèse plusieurs millions de livres, et présente une masse plus grande que la colonne de Pompée à Alexandrie ? Au-dessous de ce Memnonium sont situés les portiques de son temple que

(1) Strabon, XVII, éd. Tzsch., p. 599.
(2) Jollois, Desc., p. 9.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 61.

les inondations du Nil atteignent aujourd'hui. Il n'en était assurément pas ainsi autrefois, et le sol du lit du Nil s'est visiblement exhaussé. C'est en ce lieu que Belzoni (1) trouva un fragment de colosse de granit, la tête d'un jeune Memnon d'une beauté extraordinaire, et appelé ici Caphaney : ce morceau pesait 12 tonneaux ; il le fit transporter jusqu'au Nil avec beaucoup d'adresse, et lui fit descendre le fleuve, au grand étonnement des Arabes. Secondé ensuite de Salt et de Burckhardt, il réussit à le faire parvenir en Angleterre, où il l'offrit au musée britannique ; c'est là, entre le Memnonium et Medynet-Abou, que Salt découvrit (2), dans les dernières années, un grand temple, dont trente colonnes étaient encore debout. Belzoni donna ici un coup de sa baguette magique, et trouva, dès le second jour, une des plus belles statues colossales de l'Egypte, représentant un Memnon assis : ce colosse de granit gris, parsemé de paillettes brillantes de mica, est très bien conservé ; le menton seul et la bouche sont brisés ; tout autour gisaient des fragmens de colosses. Belzoni veut que les deux statues assises gardaient l'entrée d'une cour dans laquelle étaient deux autres colosses de Memnon dont on voit encore les débris dans la ligne des premières statues. Tous ces monumens se dirigent vers les bases des trente colonnes, plus élevées que celles des colosses. Belzoni pense qu'elles appartenaient au Memnonium *proprement dit* des anciens.

5. Tombeau d'Osymandias. — Au nord de ce bois d'acacias, encombré de fragmens de colosses, se trouvent les monceaux de ruines qui portent aussi le nom de Memnonium ; ce sont des pylônes d'une hauteur prodigieuse, des colonnes géantes, des piliers énormes accompagnés de cariatides qui représentent des dieux, des salles dont

(1) Belzoni, Voy., I, p. 39, 79, 211.
(2) Ibid., Voy., II, p. 15.

les plafonds sont parsemés d'étoiles d'or sur un fond d'azur, des statues de granit rose, etc., et tout cela gît confus, renversé et couvert des sables du désert. Les tableaux des murailles représentent des scènes guerrières, des combats, des passages de fleuves, des chasses, etc. Cette masse de ruines est le tombeau d'*Osymandias*, le héros du soleil, l'harmonieux *Memnon Ismandes* (Usmandi, 'Οσυμανδύας, 'Ισμάνδης) (1), le grand conquérant qui, par ces constructions gigantesques, voulut surpasser tous les monumens de la terre. Un rocher gigantesque de granit, étendu à terre (2), nous indique au loin que là git renversée la statue colossale d'Osymandias, quoi qu'en dise l'inscription fastueuse que ce Pharaon plaça sur son mausolée.

6. Temple d'Isis, la syringe et l'allée de sphinx (3). — Au nord-ouest de ce lieu, dans un enfoncement de la chaîne libyque, s'élève au milieu d'une enceinte très bien conservée, un petit édifice isolé, probablement consacré autrefois à Isis, et dont l'élégance et la délicatesse contrastent avec les colosses qui l'avoisinent : léger, agréable à la vue ; ce monument est décoré de frises magnifiques, de corniches gracieuses ; les sculptures sont distribuées et exécutées avec goût, et les peintures, dont le coloris est plein d'éclat et de fraîcheur, recouvrent les murailles. Plus au nord, au-delà de plusieurs buttes de ruines, s'élève un monticule isolé de la chaîne libyque, dans lequel est pratiqué le labyrinthe appelé la Syringe, œuvre vraiment dédalique, composée de 28 salles souterraines de 50 à 150 pieds de longueur, de galeries et corridors qui s'étendent jusqu'à 80 pieds sous la montagne. Le voyageur ne doit s'engager qu'avec beaucoup de précaution dans ce laby-

(1) Diodore de Sicile, I, 47.—Champollion, I, p. 250.—Creuzer, Symbol., I, p. 281.

(2) Light, Trav., Tab., p. 111.

(3) Jollois, etc., Desc., p. 10.

rinthe de galeries horizontales, d'ouvertures et de puits perpendiculaires, de chambres et de salles : tout est plongé dans l'obscurité la plus profonde, et ces souterrains, quoique délabrés aujourd'hui, indiquent assez, par leur ensemble, qu'on y célébra autrefois les anciens mystères de l'Egypte. Sur le versant septentrional de ce monticule, une longue suite de débris, dans lesquels on reconnaît une avenue de sphinx, conduit à un édifice bâti tout près des rochers de la chaîne libyque, où l'on voit que l'art de voûter ne fut qu'imparfaitement connu aux architectes égyptiens.

7. Palais de Gournah et galeries taillées dans le roc. — Plus au nord, au-delà des débris de deux statues de granit noir, on voit, près de Gournah, un palais antique, dont le portique est supporté par une colonnade semblable aux colonnades grecques, et qui semble n'avoir pas été achevée. La hauteur et la largeur de la salle, la lumière descendant du haut, par des ouvertures pratiquées au plafond, ces particularités et d'autres encore font que ce monument diffère des autres édifices égyptiens. Près de cette demeure royale, s'élèvent des buttes qui, à en juger par les décombres qui les couvrent, portèrent autrefois des habitations. A l'est de ce monument, s'élève, au milieu des décombres, un bois de palmiers qui borne la plaine de la Thébaïde au nord, et s'étend, à l'est, jusqu'au rivage du Nil. Au nord de ce lieu, reste encore à visiter un monument curieux, situé à 400 toises au-dessous de Gournah, au pied du versant des monts libyques. Une cour carrée à ciel découvert est taillée dans le flanc de la montagne, et sur ses parois se trouvent un grand nombre de portes qui conduisent dans les caveaux creusés sous la montagne. Des galeries séparées en deux ou trois branches, des puits aboutissent aux caveaux des momies, qui servent maintenant d'asile aux Troglodytes de Gournah. C'est devant ce lieu que le général Desaix battit les Mameloucks et les

chassa de la campagne : par cette victoire, l'armée française ouvrit cette plaine si féconde aux sciences et aux arts de l'Europe.

Tous ces monumens ne couvrent que la rive occidentale de la plaine, et celle de l'est offre à son tour un champ aussi curieux à explorer.

8. Luxor (1). — La contrée baignée ici par le Nil, présente un aspect délicieux; des îles verdoyantes et cultivées s'élèvent au milieu du grand fleuve, que sillonnent fréquemment des barques à voiles et qu'explorent les filets des Fellahs. Sur les rives s'élèvent, solennelles et graves, les masses colossales des monumens qui présentent à midi les effets de lumière et d'ombre les plus pittoresques et les plus variés. Aux monumens antiques s'adossent les petites huttes des Arabes, entourées de groupes de palmiers, et derrière la cime ondoyante de ces palmiers se dessinent, à l'horizon bleu, les contours des monts de la chaîne arabique. Avant d'arriver aux monumens, il faut traverser les rues étroites et encombrées du village, et le dédale des misérables huttes des Arabes. Deux magnifiques obélisques, de 72 et de 75 pieds de hauteur (2), chacun d'un seul bloc de granit, s'élancent dans les airs, comme symbole de la flamme et des rayons du soleil; derrière sont assis deux colosses de granit, chacun de 44 pieds de hauteur; viennent ensuite les énormes pylônes, hauts de 50 pieds, et enfin, après avoir traversé un péristyle immense, on arrive aux grandes ruines du temple. Toutes ces masses ne sont ni parallèles ni symétriques entre elles; chacune observée en elle-même excite l'admiration; mais toutes ensemble, elles troublent par leur confusion l'œil qui les contemple. Les obélisques sont couverts d'hiéroglyphes, bien taillés et polis comme des pierres précieuses; leur

(1) Jollois, etc., Desc., p. 11.
(2) Un de ces obélisques a été transporté à Paris.

forme solennelle et pure commande la gravité et le recueillement. Sur les paremens des pylônes sont représentées des scènes de guerre, des combats, des chariots, des batailles, des passages de fleuves, des attaques de forts, et, dans toutes ces luttes, on voit toujours le même héros vainqueur (Sésostris). Plus on pénètre dans l'intérieur du monument, plus il grandit et s'étend aux regards : un seul coup d'œil jeté dans le péristyle découvre tout à coup plus de 200 colonnes, dont la plupart sont encore debout et dont les plus colossales ont 3 mètres 1|3 de diamètre (10 pieds). Toutes ces constructions sont entourées de décombres qui s'élèvent bien au-dessus du niveau général de la plaine. Une demi-lieu au sud-est de Luxor est située, parallèlement au village *El-Bayadyeh*, une enceinte immense qui ressemble beaucoup à celle de l'hippodrôme que l'on voit sur la rive occidentale du Nil.

9. Kasr-Karnac, le village, l'allée des sphinx. — En sortant du village de Luxor par la route de la principale entrée, on arrive bientôt à l'extrémité de la butte factice sur laquelle est bâti tout ce quartier de l'ancienne Thèbes. Ce chemin, qui s'avance au nord, est très large et bordé, des deux côtés, de débris de colonnes et de socles de sphinx. Plus on approche de Karnac, plus ces débris augmentent. On trouve dans le village de Karnac des torses entiers de lions à tête de bélier, débris d'une avenue qui, dans une étendue de 6,156 pieds (1,026 toises) de longueur, contenait plus de 600 sphinx, qui bordaient la route du temple au palais : les monceaux de décombres qui se prolongent des deux côtés, indiquent que les intervalles étaient réunis autrefois par des édifices. Cette avenue conduit à un endroit très accidenté, couvert de monceaux de débris, de groupes de palmiers, de buissons, de huttes et qui, à chaque pas, prend un aspect plus pittoresque et nouveau. Cette allée de sphinx se sépare ensuite en deux branches, dont celle de gauche formait aussi une colon-

nade de béliers accroupis sur d'énormes socles; cette colonnade aboutit à une porte triomphale de la forme la plus élégante, et conduit à un temple qui, par sa simplicité antique, semble appartenir aux monumens (1) les plus anciens de la Thébaïde, et cependant il a été bâti lui-même avec les débris d'édifices encore de beaucoup antérieurs. Ce temple, aux traits grandioses, au portique ouvert, ne repose pas sur des colonnes grecques et élancées, mais sur les massives et énormes colonnes égyptiennes; plein de majesté à l'extérieur, il est sombre et mystérieux dans les salles formées de grès noir, et aucune lumière ne tombe directement dans son enceinte. Le style de ce temple forme le contraste le plus frappant avec cet élégant temple d'Isis, que nous avons vu sur la rive occidentale, et on pourrait dire que ces deux monumens sont comme les deux pôles de l'architecture égyptienne. Cependant les pierres de ce temple de Kasr-Karnac semblent toutes neuves encore et comme sortant des mains de l'ouvrier. Les sculptures des murs attestent aussi l'enfance de l'art, tandis que celles du temple d'Isis étonnent par leur fini et leur perfection. Belzoni ayant employé 20 ouvriers à faire des fouilles (2) dans ces débris, trouva bientôt 18 statues, 6 sphinx, un magnifique autel, 6 images de dieux et un grand nombre d'antiquités, que l'on peut voir aujourd'hui dans le musée britannique.

10. Palais de Karnac. — La branche de droite de cette colonnade de sphinx conduit à un monceau de débris : une avenue de statues de sphinx les plus colossales qu'on eut vues encore, s'étend jusqu'au lieu où étaient prodiguées toutes les magnificences. Les propylées ne se composent pas ici de colonnes, comme ailleurs, mais d'une rangée de pylônes gigantesques, devant lesquels

(1) Jollois, etc., p. 12.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 186.

se tiennent des statues colossales debout ou assises. Les formes présentent partout d'immenses proportions et la plus grande variété, la plus grande magnificence dans la matière : c'est du grès siliceux coloré, du marbre compacte, du granit rose et noir, tiré de Syène. La porte du premier pylône est même revêtue tout entière d'un parement de ce magnifique granit et de sculptures qu'égalent seules en perfection celles des obélisques. Tous les pylônes sont orientés, selon différens lieux, et ils varient entre eux d'épaisseur ; quoique la destruction la plus terrible ait passé sur eux, ils font encore aujourd'hui une impression puissante ; les sens sont comme enchaînés en leur présence, et l'attention se porte irrésistiblement vers le but dont ils n'étaient que l'avenue, le palais de *Karnac* (1). Vu de face, il n'offre plus qu'un chaos de débris, au milieu desquels on ne reconnaît plus aucun ordre : l'œil n'aperçoit que des murs renversés, des colonnes brisées, des colosses mutilés, des obélisques étendus sur le sol et d'autres debout encore sur leurs bases ; dans les intervalles s'étendent des salles immenses, dont le toit est supporté par une forêt de colonnes, et devant lesquelles s'élèvent des portes et des pylônes qui surpassent en hauteur toutes les constructions de ce genre : l'imagination se perd au milieu de cette confusion de ruines, et il faut se placer au nord de tout le groupe des monumens pour avoir une idée de l'ensemble. L'entrée du palais, du côté de l'ouest, est extraordinaire ; elle est formée par un pylône inachevé, puis viennent de longues colonnades, des enfilades de portes, des pylônes et des salles ; mais tout est ici dans le même axe, de sorte que la perspective rassemble tout l'édifice sous les yeux. Chaque pas atteste ici la magnificence des rois. Au milieu, on voit une avenue de colonnes de 70 pieds de hauteur (23 mètres), toutes monolithes,

(1) Jollois, Desc., p. 14.

mais renversées, à l'exception d'une seule. Le second pylône conduit à une salle de 318 pieds (103 mètres) de longueur et de 159 pieds (51 mètres) de largeur. Les pierres du toit reposent sur des entablemens, supportés par 134 colonnes, dont les plus grosses ont 70 pieds de hauteur et 11 pieds de diamètre; les chapiteaux 64 pieds de tour, de sorte que 100 hommes pourraient être assis commodément sur la plate-forme de chacun d'eux. Le troisième pylône aboutit à une cour dans laquelle s'élevaient deux obélisques de 69 pieds de hauteur, et dont un est encore debout; on arrive ensuite au quatrième pylône qui conduit à une salle complétement détruite aujourd'hui. Elle avait une colonnade de cariatides, et au milieu s'élevait un obélisque d'un seul bloc de granit, le plus grand de tous, de 91 pieds de hauteur.

Tous ces monumens sont partout couverts de sculptures, et dans l'intérieur des salles, on voit des peintures qui brillent encore des plus vives couleurs. Les tableaux des murs représentent des scènes de guerre, des armées, des combats, des triomphes; plus loin, des fêtes, des sacrifices, des processions; en un mot, la vie tout entière des peuples est représentée là où règnent aujourd'hui la dévastation, la solitude, le silence et la mort.

Au nord de ces monumens qui rappellent le mont Palatin, chargé des palais des empereurs, on voit encore une porte triomphale, une colonnade de sphinx, des obélisques, des débris de colonnes; aucune contrée de la Thébaïde ne possède autant de monumens de granit que ces ruines, mais la main des barbares les a renversés, et les murs de rochers ont pu seuls résister à leur rage.

Tel est l'aspect général des monumens de la Thébaïde, bâtis sous les cieux; les édifices souterrains exciteront aussi notre admiration à leur tour, par leur immensité, leur grandeur et leur magnificence.

1re Remarque. — *Sculptures de Medynet-Abou; expéditions de Sésostris.*

Les sculptures et les peintures qui décorent l'intérieur et l'extérieur du palais de Medynet-Abou, sont d'un intérêt tout particulier pour la géographie et l'histoire. Au sud du péristyle, on voit, dans le tableau qui représente une pompe triomphale, quatre rangs (1) de prisonniers enchaînés, conduits par des guerriers égyptiens; deux de ces prisonniers portent de longues barbes, trois autres ressemblent aux premiers, mais ils sont vêtus de longs manteaux brodés. Près de là, sont amoncelées les mains coupées aux ennemis; on les compte, et on en consigne le nombre sur un rouleau de papyrus. Tous ces prisonniers sont peints en couleur rougeâtre, et ils sont vêtus de costumes différens; des guerriers égyptiens, au contraire, portent tous des robes blanches à raies rouges. Vient ensuite le héros, monté sur un char de métal ciselé. De semblables sculptures couvrent la face extérieure (2) du palais, au sud. On voit un héros colossal offrir à un dieu trois groupes de prisonniers, qui, à en juger par leur costume et leurs plumes, sont des Indiens d'au-delà la mer Rouge. Près de là, le héros passe sur un char, l'arc tendu, entouré d'esclaves, de porteurs d'étendards et de tiges de lotus; derrière lui, est la mêlée, où il apparaît encore. Sur le bord d'un grand fleuve, à la rive occidentale, s'élèvent des forts. Près de là, sont des tableaux de chasse. Sur la face extérieure du nord, on voit l'armée égyptienne, victorieuse de l'armée indienne, conduire les vaincus enchaînés; derrière, est une mêlée terrible, et, parmi les morts, sont des lions percés de dards. Les guerriers ennemis se distinguent très facilement à leur costume et à leurs armes, et les différens tableaux historiques sont séparés l'un de l'autre par des légendes hiéroglyphiques, qui en contiennent probablement l'explication.

Viennent ensuite des tableaux historiques de tout genre. Le héros est descendu de son char de bataille; au-dessus de lui plane l'épervier sacré : il s'avance, triomphant, dans une pose semblable à celle d'Apollon vainqueur de Python, et, quoique exécuté dans le style pur égyptien, ce bas-relief est parfait, quant au dessin et à la sculpture. La scène qui l'entoure est animée, pleine de mouvement, de

(1) Atlas, Antiq., II, pl. 1, 2, et Jollois, Description de Thèbes, § 5, p. 42.

(2) Jollois, Desc., Antiq., II, p. 53.

sentiment et de vie. On y voit des suivans d'armes, des porte-enseignes, tous les signes militaires, et jusqu'aux plumes des chevaux, couronnés d'une fleur de lotus.

Plus loin, est représenté un combat naval. Une flotte égyptienne est rangée vis-à-vis une flotte ennemie : les vaisseaux égyptiens, soutenus par une armée de terre, sont ornés de têtes de lions à leur proue, leurs mâts se terminent en fleurs de lotus, et leur équipage est disposé d'une manière exactement uniforme à la description que Xénophon fait des Egyptiens dans la Cyropédie. La flotte ennemie, vaincue, est en grand désordre. Les ennemis portent deux costumes différens : les uns ont des casques surmontés de panaches, et attachés sous le menton ; les autres des casques de fer, peints en bleu, fixés sur la tête, et garnis de petites cornes. Les vaisseaux ennemis sont construits comme ceux de l'Inde, et leurs équipages semblent composés de deux castes ou de deux nations. L'eau salée de la mer est représentée différemment que l'eau douce et sacrée des fleuves, et les navires égyptiens se distinguent aussi, par leur construction, des bateaux représentés sur d'autres tableaux, par exemple, à Elythia, où l'on voit les barques naviguer sur le Nil. Des scènes religieuses et des sacrifices succèdent à cette victoire. Mais cette courte description suffit pour le résultat que nous voulons en tirer, c'est-à-dire que les expéditions de Sésostris en orient, racontées par Diodore, étaient représentées sur les murs du palais de Medynet-Abou, où l'on avait voulu, à l'aide de ces σημεῖα, éterniser les exploits de ce héros. Ces tableaux représentent aussi les expéditions qu'il entreprit, dans sa jeunesse, en Arabie, où il alla aussi à la chasse aux lions. Après la mort de son père, et lorsqu'il fut monté sur le trône, viennent ses conquêtes en Ethiopie. De là, il passa dans l'Inde, avec une flotte de 400 voiles ; il aborde, il s'empare du pays jusqu'aux forteresses situées au-delà du Grand-Fleuve (le Gange, selon Diodore). Tous ces faits se retrouvent ici, sur les murailles du palais, dans le même ordre que Diodore les raconte. On voit ensuite le héros victorieux, de retour dans son royaume, offrir aux dieux du pays le tribut de ses conquêtes. Ces sculptures confirment donc ce que Diodore, Hérodote, Hécatæus, nous racontent de Sésostris, d'après les récits des prêtres égyptiens. Ces conquêtes, long-temps regardées comme fabuleuses, se trouvent reproduites et attestées, dans les annales de la sculpture nationale, par des tableaux tellement précis, qu'ils ne pourraient être l'œuvre de l'imagination. Strabon lui-même ne conteste pas la vérité de ces faits historiques, quoiqu'il fasse entendre que Bacchus, Hercule et Alexandre aient été, jusqu'alors, les seuls vainqueurs de l'Inde. Le palais de Medynet-Abou fut peut-être bâti avec les trésors de l'Inde, et c'est là sans doute que le roi égyptien reçut les tributs

des nations vaincues. Les annales des peuples contemporains se taisent encore sur ces faits; mais peut-être que des recherches profondes en trouveront un jour la confirmation.

C. *Les Catacombes ou les hypogées de la Thébaïde. Tombeaux des rois à Beban-el-Malouk.*

La chaîne libyque s'élève, près de Thèbes, en hauteurs saillantes et escarpées de 300 à 400 pieds d'élévation. Les roches se composent de calcaire (1) très fin, compact et homogène, propre à la sculpture et aux constructions, car le ciseau y rencontre rarement des pétrifications telles que des bélemnites et des amnonites. Tout près de Medynet-Abou, le long du Memnonium jusqu'à Gournah, cette chaîne est traversée, coupée, dans une étendue de 2 lieues et sur une hauteur de 300 pieds, par des galeries souterraines dans lesquelles sont pratiquées des chambres latérales; ces galeries se ramifient en une infinité de passages et de branches qui se croisent, traversent toute la montagne, et après avoir formé d'immenses labyrinthes, reviennent souvent sur elles-mêmes (2). Des sentiers escarpés et pénibles conduisent à leurs entrées taillées dans la paroi du rocher et présentant la forme de porte, de portail, d'arc et d'arcade; comme la chaîne s'étend ici du nord au sud, presque toutes sont ouvertes à l'est. Les plus grandes entrées sont précédées d'une cour à ciel découvert, taillée dans la roche et dont les parois sont polies, mais sans ornemens. D'autres conduisent immédiatement dans l'intérieur de la montagne. Les souterrains les plus

(1) E. Jomard, Description des hypogées de la ville de Thèbes, Desc. antiq., I, sect. x, p. 313. — L. Ideler über die Catacomben von Theben in Fr. Bucholz. R. Mon. Schr. für Deutschland, 1821, Juni, p. 186-233. Comparez : Colon. Straton Account of the sepulchral cavern of Egypt, dans Edimbourg Phil. Journ., III, p. 345.

(2) Jomard, Desc., ibid., p. 308.

simples sont situés en haut, les plus magnifiques au pied de la montagne, et les caveaux des pauvres présentent autant de différence avec ceux des riches qu'on en voit sur la terre entre les cabanes et les palais. Ces souterrains servaient de tombeaux aux anciens habitans de la Thébaïde; tous sont situés sur la rive occidentale du Nil, et on ne voit pas une seule sépulture sur la rive orientale (1). Ils sont habités aujourd'hui par les Fellahs de Gournah; les anachorètes de la Thébaïde cherchaient autrefois à fuir le monde dans ces retraites sépulcrales, mais là encore ils trouvèrent les images du paganisme égyptien; ils passèrent une couche de gypse sur les tableaux profanes de l'antiquité et peignirent par-dessus les figures de leurs saints. Dans les mêmes lieux où l'Egypte célébrait les pompes de ses funérailles, les pieux cénobites vinrent, au milieu du quatrième siècle, célébrer à leur tour les fêtes d'une religion nouvelle. Aux morts et aux prêtres succédèrent ainsi les Emites et à ceux-ci les Troglodytes actuels de Gournah.

Ces Troglodytes, au nombre de 3,000 autrefois et comptant à peine 300 âmes aujourd'hui (2), sont des Arabes sans mosquée et sans culte : ils habitent à l'entrée de ces catacombes et ont là leurs étables pour leurs buffles, leurs brebis et leurs chèvres. Ils sont très jaloux, ne livrent pas facilement l'entrée aux voyageurs, et il faut aplanir bien des difficultés avant de pénétrer dans ces souterrains dont la possession leur donne le monopole du commerce d'antiquités; aussi ils demandent des sommes énormes pour les objets qu'ils y trouvent et surtout pour les rouleaux de papyrus. Belzoni leur acheta deux magnifiques vases de bronze, fondus en métal de Corinthe de 18 pouces de hauteur et couverts d'hiéroglyphes; ils avaient servi autre-

(1) Belzoni, Voy., I, p. 250.
(2) Ibid., p. 250, 288.

fois aux sacrifices et étaient les seuls de ce genre ; c'est par ces Fellahs que sont venues toutes les petites antiquailles égyptiennes. Ils habitent ordinairement dans l'espace qui sépare l'entrée du premier tombeau ; ils ferment avec de la terre l'ouverture qui conduit aux caveaux, ne laissant qu'un trou pour passer leurs brebis et leurs chèvres. A l'entrée de leur demeure ils placent ordinairement des figures égyptiennes de renards, symbole de la vigilance. Une faible lampe, alimentée de graisse de mouton et placée dans un angle, éclaire l'habitation souterraine où la famille des Fellahs se rassemble, le soir, et étale le butin fait dans toute la journée, au milieu des décombres. Ces habitans des cavernes, demi-nus, presque sauvages, mais pleins de ruse et de malice, se racontent là leurs aventures, étendus sur des ossemens, des débris de momies, du temps des Pharaons et des Ptolémées. Ils font cuire leur festin à un feu composé d'ossemens humains et de cercueils de momies, puis repus à leur foyer, ils pensent à la trouvaille du lendemain. Belzoni sut se ménager si habilement la faveur de ces Fellahs, qu'il fit dans leurs montagnes les plus importantes découvertes et les amena même à travailler dans les souterrains, pour un salaire journalier (1) : le commerce qu'il eut avec cette race singulière lui apprit à la connaître beaucoup mieux qu'elle ne l'avait été jusqu'à lui.

Au-delà de ces entrées étroites et presque invisibles, les catacombes s'élargissent et se prolongent dans une étendue immense dont les obscurs détours ont déjà coûté la vie à bien des visiteurs. Ce sont partout des galeries souterraines, des chambres, des cavités latérales, des salles, des gradins à pic qui conduisent tout à coup à un étage supérieur, des escaliers tournans qui plongent dans un abîme, de longs corridors interrompus çà et là, par des

(1) Belzoni, Voy., I, p. 263.

fosses et des puits : les parois sont à demi éboulées, tout est confus, pêle-mêle, car ces asiles ont été autrefois bouleversés par les Arabes ; souvent le ciel des galeries est si peu élevé qu'on peut à peine s'y traîner en rampant ; la température y est plus haute qu'en plein air (1), souvent même il y fait une chaleur insupportable, et le thermomètre monte ordinairement à 22° de Réaumur : cet air étouffant et sec est saturé des émanations de plusieurs milliers de cadavres desséchés, chargé de la poussière cadavéreuse des momies qui gisent par centaines dans les angles et le long des murailles ; les ornemens qui les entourent tombent en poussière, et le pied qui les foule s'embarrasse dans les ossemens ; il est presque impossible de faire un pas sans marcher sur une momie (2). Ce hideux tableau est éclairé par la lueur rougeâtre et fumeuse des torches qui fait lever, à chaque angle, des volées de chauve-souris : cet animal nocturne se plaît ici dans cette tiédeur souterraine, au milieu de cette obscurité et de ce silence des tombeaux.

Leur disposition prouve qu'un autre ordre régnait autrefois dans les habitations des morts. Les entrées, placées deux à deux et quelquefois en plus grand nombre, l'une près de l'autre et à une hauteur égale, indiquent déjà à l'extérieur une sorte de disposition régulière. Une douzaine de ces ouvertures de grandeur égale et voisines entre elles ressemblent, de loin, aux trous de la flûte de Pan ; c'est peut-être cette ressemblance qui a fait donner à ces souterrains le nom de *Syringe* (3) : cette dénomination ne serait pas sans quelque vérité, car le vent en soufflant

---

(1) Jomard, Descr., p. 315.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 249, 250.

(3) Voyez Jomard, ibid., p. 310.—Ideler, p. 195, d'après Héliodor. Æthiop., II. — Ælian. var. Hist., VI, p. 43. — Pline, Histoire nat., XXXVI, p. 14.

dans ces caveaux parallèles produisait probablement une suite de sons semblables à ceux de nos harpes éoliennes et qui pouvaient former entre eux une sorte d'harmonie naturelle.

Les entrées étroites de toutes les catacombes à une grande profondeur, prouvent que très peu d'hommes pouvaient travailler à la fois dans l'intérieur des hypogées; ils ne se sont donc formés que successivement, et probablement il a fallu plusieurs siècles pour les creuser (1). On trouve aussi des caveaux souterrains en beaucoup d'autres lieux, par exemple, à Ellora, Eléphanta, Salsette dans les Indes, à Jérusalem en Palestine, en Sicile, près de Naples, à Rome, à Tarquinie en Etrurie, sur les bords de la Loire, au-delà de Tours; mais les sépulcres étrusques ont seuls quelque ressemblance avec ceux-ci, et aucuns ne sont à comparer à ceux de la Thébaïde en immensité et en magnificence. Les hypogées sont le dépôt de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les coutumes de l'Egypte; ce sont les monumens du peuple aussi bien que ceux qui s'élèvent sur la terre, les monumens de l'état et de la caste sacerdotale. L'art réservait tous ses efforts pour décorer ces galeries sépulcrales et restait étranger aux habitations des vivans, car la vie ne durait qu'un jour, et l'âme séjournait dans la maison des morts tant que subsistaient les débris du corps; suivant la doctrine de l'émigration des âmes, elle s'éveillait de nouveau à la vie après un sommeil de 3,000 ans, et subissait alors différentes métamorphoses. La reconnaissance, la piété envers les morts était ainsi le premier devoir des vivans; c'est pourquoi on préparait avec le plus grand soin la place où ils devaient habiter, on faisait tous ses effors pour leur rendre le séjour agréable, on l'enrichissait, à grands frais, de tout ce qui peut flatter les désirs; c'est là, dans la vérita-

(1) Jomard, Desc., ibid., p. 311.

ble demeure, qu'on perpétuait la gloire et les actions du mort. Aussi les habitations des vivans ont complétement disparu en Egypte, et la demeure des morts parle seule à la postérité. La morale des Egyptiens donnait encore une force nouvelle à ces usages, car les vivans devaient se proposer pour modèle la gloire et les exploits des ancêtres; et, comme ils voulaient tout éterniser, ils conservaient les corps eux-mêmes à la postérité. Les hypogées, monumens de la piété sont devenus pour nous le tableau des mœurs domestiques des Egyptiens. Conditions, professions, richesse, pauvreté, tout est représenté jusque dans les plus petits détails, tout est reproduit, comme dans la vie, par la disposition différente des caveaux, par les sculptures et les peintures, par la manière même d'embaumer, de parer et de conserver les momies. Chaque famille apportait dans ces catacombes une partie de ses richesses, de ses connaissances, et elle y déposait, à l'aide des arts, les monumens éternels de ses sentimens : aussi, malgré l'harmonie générale du caractère et du style, on retrouve ici une immense richesse de particularités qu'une année d'études ne saurait épuiser.

Cet aperçu général topographique ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails archéologiques (1), nous renvoyons aux ouvrages qui en ont spécialement traité, et nous passons ensuite *aux tombeaux des rois*.

La vallée de Beban-el-Malouk, au sud-ouest de Gournah, formée par une gorge de la chaîne libyque, contient les fameux tombeaux des rois de la Thébaïde; la vallée rocheuse a sa direction d'abord à l'ouest, puis au sud-ouest et enfin au sud, où elle se divise en deux ravins dont l'un s'étend une lieue à l'ouest; l'autre, qui prend plus

(1) Jollois et Jomard.—Belzoni, Voy., I, p. 235-263, et II, p. 358-390.—J.-W. Sieber verzeichniss gesammelter Altherthümer. Wien., 1820.—Ideler über Catacomben.

au sud, se tourne dans toutes les directions, et, dans ses parois, se trouvent les tombeaux des rois creusés dans la roche comme ceux de Gournah : absolument semblables aux premiers, ils n'en diffèrent que par des proportions plus grandioses et un caractère plus royal. Les neuf plus curieux sont tous ouverts, cinq ou six autres sont encombrés sous des éboulemens, et quelques autres semblent encore inconnus aujourd'hui. Cependant Belzoni pense qu'il n'en existe pas d'autres que les 18 ou 20 cités par Strabon, et lorsque les anciens en nomment un plus grand nombre, c'est qu'ils y comprennent aussi ceux de Gournah. Les premiers sont les plus anciens; ceux de la vallée *des portes des tombeaux* (Beban-el-Malouk) leur sont postérieurs, et on en trouve même quelques-uns d'inachevés. Tous sont exécutés dans le même style; ce sont toujours de longues galeries et des salles qui s'abaissent graduellement jusqu'à une très grande profondeur, tantôt par des pentes ménagées, tantôt par des chutes soudaines ou de longs escaliers; elles sont interrompues, coupées çà et là par un nombre infini de portes, de chambres, de salles et de corridors, dans lesquels étaient les sarcophages, les statues et les momies. Les savans de l'expédition française trouvèrent que le plus profond de ces tombeaux s'étendait à 341 pieds (111 mètres) sous la montagne; toutes les parties de ce souterrain sont couvertes de magnifiques peintures et sculptures, dans lesquelles on reconnaît l'époque où l'art égyptien était à son plus haut point de développement.

Mais tous ces tombeaux sont pillés, bouleversés et détruits, et l'on voit que dès les temps les plus anciens, ils ont été fouillés par l'avidité ou la fureur. Belzoni découvrit une de ces royales sépultures (1) qui n'avait pas été ouverte ou plutôt qui n'avait été profanée qu'une fois et dans

(1) Voyez le plan, dans Ideler, ibid.

des temps très anciens : cette découverte nous a fait connaître plus en détail ces antiques catacombes ; nous citerons quelques particularités de ce tombeau, afin de caractériser ainsi tous les autres et pour attirer l'attention sur les travaux de ce courageux et entreprenant voyageur.

Après bien des recherches et des efforts, Belzoni découvrit dans cette vallée des rois, sous les décombres formées par un torrent, une ouverture pratiquée dans la roche, large de 9 pieds et longue de 36 ; cette entrée conduisait à un tombeau (1) qu'on a pris pour celui du roi *Psammis* (Sammuthis) ou de *Necho* (Nechao), son père, d'après l'explication que le docteur Young a donnée des inscriptions trouvées dans ce lieu (2). Un magnifique corridor entièrement peint et un escalier long de 23 pieds, conduit à un second corridor, coupé par un caveau profond et aboutissant à une grande salle soutenue par quatre piliers et dont les paremens sont tout recouverts de stuc. On trouva, dans cette salle, le squelette d'un bœuf Apis, embaumé dans du bitume, et une grande quantité de figures de bois, semblables à des momies et recouvertes de bitume ; il y avait aussi plusieurs figures d'argile, peintes en bleu, vernies, etc. Au milieu de la salle se trouvait l'objet le plus curieux : un sarcophage du plus bel albâtre de l'orient, de deux pouces seulement d'épaisseur, et par conséquent entièrement diaphane ; il a 9 pieds 3 pouces de longueur et 3 pieds 7 pouces de largeur ; mais le couvercle a été enlevé et l'on en aperçoit les débris à l'entrée, preuve que le tombeau a été déjà antérieurement fouillé, probablement il y a plus de mille ans ; la momie avait aussi été enlevée ; le tombeau d'albâtre est couvert à l'extérieur et à l'intérieur d'une infinité de sculptures, parmi lesquelles on

(1) Belzoni, Voy., II, p. 378.
(2) Comparez Quarterly Review, Déc. 1820, p. 161.

voit plus de deux cents petites figures en relief, de deux pouces de hauteur, représentant la pompe des funérailles et tous les autres symboles religieux relatifs aux sépultures ; c'est assurément un des morceaux les plus curieux de l'antiquité. Ce sarcophage était placé sur un escalier qui conduisait à un souterrain de 300 pieds de longueur, dont le fond était tout noirci par les excrémens des chauve-souris. Il paraît qu'environ cent pas plus loin, on entre de la région des roches calcaires dans celle du schiste. La muraille du fond, réparée à deux fois, indiquerait que les trésors de ce tombeau auraient pu être enlevés dans des temps très anciens et peut-être par les initiés eux-mêmes. On peut recourir, pour de plus amples détails sur ce curieux monument, le seul qui nous soit conservé dans toute sa fraîcheur, à la description exacte que Belzoni en a donnée, ainsi qu'aux dessins des peintures, bas-reliefs, statues et ornemens.

En modelant ce monument, Belzoni compta 180 figures de grandeur naturelle (1), plus de 800 de 3 à 4 pouces, et environ 2,000 figures hiéroglyphiques de 1 à 6 pouces de hauteur : ce calcul peut nous donner une idée de la magnificence de l'ensemble. Le docteur Ricci (2) mit neuf mois à dessiner ce tombeau royal avec ses figures et ses hiéroglyphes, et il trouva, seulement dans la première galerie, 22,000 signes hiéroglyphiques. Au-dessus de la porte sont gravés, dans un enfoncement de forme ovale, les noms de Necho et de Psammis, lus par le docteur Young. Sur une des murailles (3), est représentée une pompe triomphale, dans laquelle sont conduits des prisonniers de trois races différentes : quatre Juifs, quatre Perses ou Chaldéens, quatre Ethiopiens nègres. Outre ces tableaux

(1) Belzoni, Voy., II, p. 18.
(2) Ideler, dans N. Monatsschr, p. 203.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 390; I, gravures, dans l'Atlas de Belzoni.

historiques, se trouvent un grand nombre d'inscriptions qui appartiennent aux fragmens les plus importans de la littérature égyptienne. Le docteur Young a essayé (1) de les lire et de les interpréter, et il en résulte que les exploits du père et du fils sont rapportés ici conformément à Hérodote et à l'ancien Testament. En effet, suivant la deuxième chronique, ch. 35, v. 20, le Pharaon Necho, après sa victoire sur le roi Josias, emmena réellement des Juifs prisonniers en Egypte, et le roi Joahas lui-même, suivant le ch. 36; Hérodote, d'un autre côté, raconte que Necho entreprit plusieurs expéditions en Syrie, en Asie, et probablement aussi en Ethiopie, comme l'indique le tableau. Sous les rois Amasis, Apriès et Necho, le commerce de l'Egypte et les richesses des rois avaient atteint leur plus haut point de splendeur (2).

Les objets sans contredit les plus importans qu'on ait trouvés dans les catacombes de *Baban-el-Malouk*, sont les momies elles-mêmes et les rouleaux de papyrus. Les momies (du mot arabe *moumya*) ne sont pas seulement rangées d'après les trois manières différentes de les embaumer; une observation plus exacte fait voir qu'elles sont aussi disposées suivant les conditions (3) ou castes des Egyptiens, depuis le paysan jusqu'au noble. Belzoni les trouva, les unes dans des cercueils de bois de sycomore, les autres sans cercueil, d'autres dans des couches de gypse : il sut toujours distinguer celles des prêtres aux bras croisés sur la poitrine, celles des nobles, des rois, et celles de la dernière classe; les dernières n'ont pas de cercueils et elles sont aux autres, quant au nombre, dans le rapport de dix à un. Il compléta la connaissance de ce sujet important, auquel

(1) Quarterly Review, Déc. 1820, p. 161.

(2) Jollois, etc., Dissertation sur la position géographique de Thèbes, Antiq. Descr., p. 435.

(3) Belzoni, Voy., I, p. 263.

les savans de l'expédition français (1) avaient déjà consacré beaucoup d'attention. Toutes les momies transportées en Europe antérieurement, venaient des catacombes de Memphis, dans la Basse-Egypte, et étaient beaucoup moins bien conservées et préparées que celles de la Haute-Egypte, où est la vraie source pour l'étude des antiquités égyptienes. La physionomie des momies de Thèbes est parfaitement conservée, elle s'accorde d'une manière frappante avec celles des figures et des statues que l'on voit dans les temples, et présente même un rapport étonnant avec les traits des Arabes actuels (2) qui habitent, dans la Haute-Egypte, depuis les cataractes de Syène jusqu'à Thèbes. Les Troglodytes de Gournah ont la même conformation du visage que les têtes de momies au milieu desquelles ils vivent : front large, nez aquilin, tempes larges, joues saillantes, yeux grands, bouche grande, mais bien faite, dents serrées, belles et égales, lèvres un peu épaisses, cheveux fins ; l'angle facial porte de 76 à 80°, comme chez les peuples européens ; telles sont les têtes des colosses de Memnon et d'autres statues, et aujourd'hui encore celles des scheiks arabes, dont la race s'est conservée plus pure. La ligne frontale qui, chez les habitans du nord de l'Europe, est saillante et chez les Grecs droite et perpendiculaire, est, sur les têtes des momies, un peu plus oblique et fait un angle beaucoup plus ouvert avec celle du nez ; cette particularité semble tout-à-fait caractéristique et se reproduit dans toutes les sculptures.

Les rouleaux de papyrus (3) sont devenus des docu-

---

(1) E. Jomard, sur les momies des hypogées de Thèbes, Description de l'Egypte, Antiq., I, p. 337-350.

(2) Jomard, ibid., p. 342, et planches, Ant., II, p. 49, 50, 51. — Description de Delille et Savigny.

(3) Jomard, des Manuscrits sur papyrus, Descr. de l'Egypte, Ant., I, p. 357-376.

mens d'une haute importance pour l'ancienne littérature égyptienne, depuis qu'on les a trouvés en plus grand nombre dans la Thébaïde, et qu'on est parvenu à savoir ce qu'ils contiennent. Belzoni remarque (1) que les momies enfermées dans des cercueils, n'avaient jamais près d'elles des rouleaux de papyrus, sans doute parce que leur contenu était peint sur la bière même, souvent toute couverte d'hiéroglyphes et d'inscriptions. On les trouve souvent au contraire près des momies couchées sans cercueils, et ces rouleaux sont ordinairement placés sous les genoux, entre les cuisses ou sous les aisselles. Les musées européens possèdent déjà un grand nombre de ces documens, mais les collections les plus importantes se trouvent au Caire. *Drovetti* en a réuni près de 170, *H. Salt* 100, le général *Menu de Minutoli* 50, etc. (2). Ces rouleaux de papyrus ont souvent une grandeur immense, lorsqu'ils sont développés, et l'un de ceux de la collection française (3) a 28 pieds 4 pouces de longueur. Ils pourraient servir à former une bibliothèque égyptienne, où les savans devraient d'abord apprendre à lire cet antique caractère. Le docteur Young a déjà composé, pour la lecture des hiéroglyphes, un lexicon excellent que le professeur Scholz a vu au Caire, chez Salt. Ces rouleaux de papyrus sont, comme manuscrit, les plus anciens que nous possédions avec l'Evangile écrit sur papyrus, conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et les Epîtres de saint Augustin, excepté toutefois les manuscrits d'Herculanum. Outre les hiéroglyphes et les caractères phonétiques égyptiens, ils contiennent encore des lettres grecques; cette circonstance augmente encore leur valeur en ce qu'elle permet aux savans de les interpréter et de les expli-

(1) Belzoni, Voy., I, p. 270.
(2) Ideler, ibid., p. 227.
(3) Jomard, Descr., p. 360.

quer (1). Les tombeaux de la Thébaïde ont ouvert ainsi à l'étude de la littérature égyptienne une source importante à laquelle un champ immense reste encore à féconder. Les Egyptiens divisaient leurs sciences en 42 branches principales, et les prêtres devaient en étudier au moins 36, qui étaient comprises dans la philosophie, ainsi que l'atteste un passage important de Clément d'Alexandrie (2). On peut donc espérer, qu'à l'aide de ces documens écrits, on parviendra enfin à connaître ce peuple mystérieux.

D. *Coup-d'œil rétrospectif sur Thèbes, la ville aux cent portes, la cité des rois.*

Du haut des catacombes, le voyageur contemple avec admiration le monde de ruines étendu sous ses yeux, la ville de Thèbes aux cent portes, le centre de la plus ancienne et de la plus haute civilisation du passé, la cité des palais et des temples dont les merveilles couvrent la surface de la terre et peuplent ses entrailles ! Elevée par une population innombrable, par l'ordre de prêtres le plus intelligent, par de puissans monarques; arrachée à grand travail du flanc des monts, enrichie par un commerce florissant avec le pays des Nègres et des Ethiopiens, avec l'Arabie, la mer Erythrée, l'Indus et le Gange ; conservée, ennoblie, décorée par les sciences et les arts, elle servit de maîtresse et de modèle aux peuples de toutes les zônes et de tous les âges. La simplicité de ses élémens, la majestueuse unité de son ensemble éveillent le respect et la pensée, et font pressentir quelle influence elle a exercée sur l'esprit humain, dans tous les temps, dans tous les lieux. Les rapports les plus délicats attestent ici une har-

---

(1) Böckh erclärung einer Ægyptichen urkunde auf papyrus in Griechischer Cursivschrift. Berl., 1821, p. 4.

(2) Creuzer Symb., I, p. 246.

monie, un développement unitaire qui ne se révèlent qu'à une pénétration profonde et que souvent on ne peut saisir qu'en les contemplant sur les lieux. Ainsi les plus beaux dessins, les plans les plus exacts, ne sauraient rendre le caractère esthétique de l'architecture égyptienne tel qu'il se montre ici en présence des monumens de Thèbes. Ce qui semble à l'œil du nord lourd, écrasé, étrange et massif, apparaît sur les lieux léger, vivant, gracieux et ressortant harmonieusement de la nature même du climat et du sol. Cela ne dépend pas seulement des proportions et des lignes, mais surtout de la perspective aérienne (1), de l'accord avec la nature environnante, dont les effets varient avec les climats et que caractérise ici le contraste si vif de l'éclat éblouissant du soleil et de l'épaisseur des ombres. Un profond sentiment esthétique, une longue habitude, un tact sûr avaient appris aux Egyptiens à tenir compte de toutes causes, de tous ces rapports et à construire leurs édifices dans un style différent de ceux des Grecs et des Romains. Les monumens grecs et romains transportés sous le ciel de l'Egypte, réjouissent moins la vue que dans leur patrie ; et, en présence de la gravité, de la sévérité de l'architecture égyptienne, on les trouve, malgré toute leur perfection et leur élégance, nus, sans ombre, insignifians et fragiles. De même que l'art grec est national et beau sur les bords de la mer Ionienne et de la mer Egée, l'art égyptien est national et grand sur les rives du Nil ; on peut dire qu'il a atteint la plus haute perfection, mais d'une manière à lui propre, et la saine critique ne doit le juger que par lui, ne doit en chercher qu'en lui-même les préceptes et la règle. L'art ne s'est uni nulle part aussi intimement à la nature du pays que dans la vallée du Nil, nulle part il ne s'est élevé aussi naturel-

(1) Jollois, Parallèle des principaux édifices de Thèbes avec les monumens grecs.

lement, comme une plante glorieuse, une fleur sacrée, du sol de la patrie!

On ne peut comparer les monumens de Thèbes à ceux des autres pays que par l'espace qu'ils occupent (1); et, sous ce rapport, tous les édifices grecs, même les plus grands, tels que le Panthéon, le temple de Pœstum, celui de Jupiter à Olympie, leur cèdent la supériorité : que paraissent les monumens grecs comparés seulement à la cour du palais de Karnac, qui tiendrait, dans son enceinte tous les monumens de l'île de Philæ? Les ruines de Palmyre et de Baalbek, en Syrie, peuvent seules soutenir la comparaison, quoique de beaucoup moins gigantesques; elles nous présentent des monumens exécutés dans la plus grande perfection, mais isolés, tandis que le palais de Karnac est encore entouré d'une ville entière de temples et de palais. Palmyre a 5,772 mètres de tour, presque autant que Karnac; mais ce palais n'est qu'une partie de Thèbes, qui compte environ 15,000 mètres de tour. Les deux cités durent leur prospérité et leur richesse aux mêmes circonstances, car toutes deux furent des résidences royales et d'immenses entrepôts pour le commerce qui unissait l'orient et l'occident. La Rome européenne, la plus magnifique cité du monde, nous rappelle seule les monumens de la Thébaïde, par ses édifices gigantesques, tels que le Panthéon, le Colisée, le théâtre, les bains de Dioclétien, qui contiennent une salle de 180 pieds de longueur sur 74 de largeur, et cependant tous les anciens monumens de Rome pris ensemble, ne peuvent être comparés qu'au seul temple situé au sud de Karnac. L'église de Saint-Pierre (422 pieds de hauteur) est presque aussi haute et aussi large que les pyramides de Memphis; avec la colonnade elle a 497 mètres de longueur, 111 pieds de moins que la distance qui sépare le sphinx de la porte occidentale du

(1) Jollois, etc., p. 293-300.

palais de Karnac de celui de la porte orientale. Parmi les édifices modernes, les châteaux de Caserta, de l'Escurial, de Versailles, le Louvre et les châteaux de Saint-Pétersbourg se rapprochent le plus du palais de Karnac.

Les savans de l'expédition française nous ont donné la situation géographique de ces monumens, d'après les observations astronomiques. Selon Nonet :

Karnac est situé sous le 30° 19' 34" lat. sud et 25° 42' 57" lat. nord.

Luxor, sous le 30° 19' 38" lat. sud et 25° 41' 57" lat. nord.

Le tombeau d'Osymandias, sous le 30° 18' 6" lat. sud et 25° 43' 27" lat. nord.

Médynat-Abou, sous le 30° 17' 32" lat. sud et 25° 42' 58" lat. nord.

Les mesures des Français s'accordent exactement avec les données d'Hérodote, et l'antique Thèbes est située à 18,000 mètres (1,800 stades) d'Eléphantine, et à 68,000 mètres (6,800 stades) de la mer, en suivant les détours que fait le Nil au-dessus d'Héliopolis et l'embouchure de Péluse. Thèbes avait, suivant les calculs des Français, 14 à 15,000 mètres de tour, sans compter l'Hippodrome et Med-Amoud, 140 stades d'après les renseignemens donnés à Diodore par les prêtres : ces deux mesures s'accordent parfaitement entre elles, et le circuit de Thèbes ressemblait à peu près à celui de Memphis et d'Alexandrie, seulement il était plus grand. Sa surface était de 1,028 hectares carrés ; mais les ruines occupent aujourd'hui un plus grand espace : la surface du Caire est aujourd'hui de 793 hectares, et celle de Paris de 3,414. Thèbes occupait donc un espace double de celui du Caire et moitié de celui de Paris ; mais on ne peut juger aujourd'hui de l'étendue de la ville que par les monumens, et Diodore de Sicile nous rapporte qu'entre les palais et les temples

étaient des maisons, bâties en briques, à six étages, et qui s'étendaient sans doute au loin dans la campagne.

L'histoire de la fondation (1) de cette ville, de sa prospérité et de sa ruine, nous est complétement inconnue, et nos documens sur les événemens dont elle fut le théâtre se bornent à l'invasion des Perses qui semble être la dernière catastrophe de son histoire. Son ancien nom même a disparu, car l'étymologie du mot *Thèbes* est incertaine (2) : Marcel le fait dériver de *Thbaki*, et Champollion du nom cophte *Tapé*, qui signifiait *Urbs*, ou de *Teybah*, qui voulait dire *area*, *navis*, et faisait allusion à une tradition des Egyptiens qui prétendaient que le soleil et la lune, leurs dieux, étaient venus en Egypte sur une barque, comme on le voit représenté sur toutes les sculptures astronomiques. Ce nom est probablement parvenu aux étrangers par les Hébreux, ainsi que la plupart des noms du Nil. Les Phéniciens auraient ainsi transmis à Homère le nom de Thèbes.

Les prophètes en Israël appelaient ordinairement cette ville *No-Ammoun*, c'est-à-dire la cité d'Ammon, expression que la version des Septante a traduite par Μερὶς Ἀμμων, propriété du dieu Ammon. Selon Champollion, son nom cophte est *Thbaki-anti-pi-Amoun*, c'est-à-dire la ville d'Ammon ou la cité du sublime (*Amoun* en cophte signifie *gloria*, *sublimis*, *celsitudo*). Les Grecs traduisirent cette signification dans leur *Diospolis*. Déjà, du temps de Strabon, l'ancienne Thèbes était divisée en plusieurs villes, et il ne donne le nom de *Diospolis* qu'aux ruines de la rive orientale, et appelle *Memnonium* celles de la rive occidentale. Plus tard, ces deux cités se divisèrent encore en un plus grand nombre de villages et de hameaux, comme nous le voyons aujourd'hui.

(1) Jollois, Dissertation, p. 435.
(2) Ibid., p. 426. — Champollion, I, p. 199.

Luxor, proprement El-Aksar, a pris ce nom arabe du château dont il contient les ruines. Medynat-Abou (et non Medinat-Tabou, la ville Tabou ou Thèbes, selon l'étymologie de Bruce) s'appelle proprement Medynat-Habou, c'est-à-dire la ville du père ou du père saint (*Papa, Habou*, dans l'Itin. de Saint-Antonin). Selon une tradition populaire, la ville aurait été bâtie par le fils en l'honneur de son père, et ce fils est assurément Sésostris, dont l'histoire a un rapport intime avec celle de Medynet-Abou. Le nom de Thèbes aux cent portes, ἑκατομπυλος (1), épithète grandiose qu'Homère donne à la capitale du monde, et que les siècles étonnés ont répétée depuis, ne désigne pas, comme on le croit ordinairement (2), le nombre des portes de la ville qui nous est demeuré inconnu, mais seulement le grand nombre des portes gigantesques des temples et des palais : ces portes ou pylônes, monumens caractéristiques de l'architecture égyptienne, s'élèvent encore aujourd'hui au-dessus de tous les édifices de l'antique Thèbes. Les sépultures sont aussi appelées *portes des rois* (Bybân-el-Malouk), nom qui est resté jusqu'aujourd'hui, dans le pays, celui des tombeaux des rois.

4. Keft, *Coptos*; Qous, *Apollinopolis-Parva*; gorge transversale, ou Vallée de Kosseyr.

A la frontière septentrionale des ruines de Thèbes, s'élève, pendant plusieurs lieues, le long de la rive orientale du Nil, jusqu'au grand détour que le fleuve fait à l'ouest, la plaine sablonneuse où l'on rencontre successivement et à peu de distance l'un de l'autre Keft, Kous, Kenné, vis-à-vis les ruines de Denderah.

(1) Ilias. IX. v. 381.
(2) Strabon, Diodore, Juvénal, P. Méla, Jollois, p. 430.

Keft, la fameuse Coptos (1) des Egyptiens, a conservé son ancien nom chez les Arabes d'aujourd'hui. Elle est située entre le Nil et le pied de la chaîne arabique, d'où un chemin formé par une vallée conduit les caravanes à Kosseyr. Ce lieu était très fameux sous les Ptolémées, parce qu'alors il était le grand *emporium* pour les marchandises de l'Inde et de l'Arabie. Il florissait du temps de Strabon (2); mais ses ruines nous attestent que, déjà, sous les Pharaons, il était d'une grande importance, quoique son histoire nous soit complétement inconnue. Les annales des peuples sont muettes sur cette ville; mais ses deux temples et leur enceinte proclament sa haute antiquité (3).

Une seconde enceinte de briques qui se voit en ce lieu contient les ruines d'une ville plus récente, bâtie par les Grecs, les Romains et les Sarrasins, au milieu des décombres de l'ancienne ville égyptienne et vide et désolée comme celle-ci. Keft contient ainsi les monumens de quatre grandes époques différentes, et ces ruines portent aujourd'hui un misérable village arabe. Il ne reste des monumens postérieurs qu'une église chrétienne, bâtie avec les pierres d'un ancien temple égyptien, et détruite pendant la persécution de l'empereur Dioclétien. Les alentours de la ville portent encore des traces de son antique splendeur : le village Kymân, par exemple, renferme les ruines d'un temple antique.

Au sud-sud-est de la butte de Keft, on voit encore une belle route factice (4) qui coupe la plaine profonde de la ville, et touche au pied de la chaîne arabique. Elle avait

(1) Champollion, l'Egypte sous les Pharaons, I, p. 223.

(2) Strabon, XVII, p. 596, éd. Tzsch.

(3) Jollois et Devilliers, Notice sur les ruines de Keft et de Qous, Description de l'Egypte, Antiq., II, ch. x; Suite, I, p. 63.

(4) Jollois, Notice, p. 65.

été élevée pour que les caravanes, venant de *Bérénice* et des ports de la mer Rouge, pussent arriver, à pied sec, pendant les débordemens, à la ville de Coptos; elle servait aussi de digue pour maintenir l'eau des inondations. On voit encore sur cette route deux ponts, l'un de sept arches, et bâti avec d'anciennes pierres couvertes de fragmens d'hiéroglyphes, probablement par les Romains ou les Sarrasins. A 1,500 pieds des ruines de la ville, près d'un grand bassin où la route se sépare en deux branches, on voit les débris de grands édifices qui, à en juger par l'apparence, servaient de magasins à l'*emporium*. Strabon (1) nous rapporte que, de son temps, la ville de Coptos était habitée indistinctement par des Egyptiens et des Arabes. Les Arabes s'étaient donc déjà établis en Egypte avant les conquêtes des Mahométans.

Qous, Quôs-Birbir (2), *Apollinopolis-Parva*. — Situé au nord de Keft, à 4,000 pieds des bords du Nil, ce lieu, habité par des chrétiens, atteste encore, quoiqu'en ruines, son ancienne grandeur. Les buttes factices sur lesquelles il s'élève prouvent que là était située autrefois une station commerciale importante; et, du temps d'Aboulféda, Qous était la ville de commerce la plus importante de l'Egypte après Fostat (le Caire).! Au milieu de la butte s'élève encore une grande porte (3) isolée, semblable à celle que l'on voit à Denderah, et qui était autrefois le pylône d'un grand temple aujourd'hui détruit. Les constructions et les ornemens qui en restent ressemblent à ceux du temple de Denderah. Cette ruine prouve assez que ce lieu fut autrefois important, et probablement il dut sa grandeur au commerce de la Haute-Egypte si animé sous les Ptolémées. A 3,300 pieds de Kous, sous la même latitude que le vil-

(1) Strabon, XVII, p. 595.
(2) Champollion, I, p. 219.
(3) Jollois, Notice, p. 66.

lage ou *Cafr-Hagâzy*, est *une gorge* qui, semblable à celle de Coptos, traverse le Mokattam ou la chaîne arabique, et conduit par la grande route des caravanes à *Kosseyr* et *Bérénice*.

Ici se trouve en effet une seconde *vallée transversale* divisée en plusieurs branches et unissant le Nil à la mer Rouge : elle s'ouvre à sept lieues au nord de l'antique Thèbes. Ses carrières fournirent aux anciens Egyptiens des matériaux pour leurs constructions ; et, comme le chemin d'Edfou, elle servit de *voie* au commerce de la Thébaïde avec l'Orient. Cette gorge transversale nous est très exactement connue sous le nom de *vallée de Kosseyr* (1); et sa longueur, de Kenné à Kosseyr, est de 42 à 43 lieues.

Vallée transversale de Kosseyr.

Le désert commence à une demi-lieue à l'est du Nil, et il est complétement aride pendant les premières neuf lieues, jusqu'à *Guitta* (Leguitta, Leghéta). L'entrée de la vallée est formée, du côté du Nil, près des lieux Kenné, Qous ou Coptos, par une gorge étroite, dont les monticules se composent des débris de la chaîne calcaire du Mokattam. A en juger par l'apparence, cette chaîne se prolongeait ici sans interruption, comme la chaîne libyque, lorsque la vallée de la Haute-Egypte était un lac encaissé de toutes parts. Plus on avance dans cette gorge, plus elle s'élargit : bientôt elle forme une vallée assez spacieuse ; et, au-dessus des monticules qui la bornent au sud, on voit surgir la chaîne arabique, blanche, nue, escarpée. La vallée transversale forme ici une large plaine aride, sans végétation, couverte de sable et de fragmens

(1) Rozière, Description minéralogique de la vallée de Kosseyr, H.-N., II.

de grès mou dont se composent les chaînons latéraux. Près de Guitta, les montagnes se rapprochent de nouveau de la route des caravanes. Des deux côtés de la vallée, on aperçoit des lits de torrens desséchés; car, pendant l'hiver, la pluie tombe avec abondance en ce lieu, lors même qu'il n'en tombe pas dans la vallée du Nil.

A Guitta, se trouvent trois puits maçonnés qui contiennent de l'eau de pluie : ces puits sont entourés des débris d'anciens édifices, seules ruines qu'on rencontre en ces lieux. De là, la vallée se sépare en plusieurs branches, de sorte que quatre ou cinq chemins différens conduisent à Kosseyr, et, vers le sud-est, à Bérénice; mais ces directions ne nous sont pas encore très bien connues. Sur plusieurs de ces routes, on reconnaît des ruines d'édifices semblables à des caravansérails et des maçonneries cubiques élevées d'espace en espace, et qui servaient probablement à indiquer la route (1). Bachelu rencontra sept de ces stations dans son voyage du Nil à Kosseyr; elles étaient toujours à une distance de sept lieues et demie (2 myriamètres) l'une de l'autre. La première se trouve à Guitta, et la dernière à trois myriamètres de Kosseyr. A tous les embranchemens de routes s'élèvent aussi des maçonneries cubiques pour indiquer le chemin aux voyageurs. Il est donc impossible de ne pas reconnaître ici l'ancienne route commerciale (2) dont parle Strabon; elle conduisait, au sud, à Bérénice, comme nous l'avons vu plus haut, et, à l'est, au port *Myos-Hormos*, le même que Kosseyr.

Une lieue à l'est de Guitta (3), les deux chaînes de montagnes se rapprochent si près l'une de l'autre que la vallée n'a pas plus de 600 pieds de largeur. Les parois

---

(1) Mém. sur l'Egypte, ibid., II.
(2) Strabon, XVII, p. 596, I c.
(3) Rozière, Descr., etc.

deviennent de plus en plus escarpées, et le grès prend une couleur d'un noir très sombre. Bruce (1) prit ce grès pour du basalte volcanique, et il prétend que le sphinx de Karnac a été taillé dans ces montagnes. Six lieues plus à l'est, ces roches vont se lier à des roches de brèche et de poudding; leur grain grossit rapidement, et les couches prennent plus de consistance. Sa couleur grise passe au violet et au vert; c'est pourquoi les voyageurs leur ont souvent donné le nom de marbre rouge et vert. On n'y trouve ni marbre ni porphyre; mais, plus loin, se présentent des masses de granit à grains fort petits et des brèches du plus beau vert (*verde d'Egitto* ou *antico*), dans lesquelles sont mêlés des fragmens roulés de granit et de porphyre. Le granit contient aussi du mica et du feldspath rose, comme à Syène; mais le grain en est beaucoup plus petit. Les fragmens de porphyre, unis à ces brèches, présentent quatre ou cinq variétés; ils sont souvent très gros, de la plus grande beauté, et les Egyptiens les choisissaient pour en former leurs objets d'arts les plus précieux, comme des statues, des sarcophages, des armes, etc. (Voy., par exemple l'urne de la villa Albani). Après ces roches si variées et si remarquables, qui sont un appendice de la chaîne arabique, viennent, pendant douze lieues, des deux côtés de la vallée, des roches de schiste qui ne laissent souvent entre elles qu'un chemin étroit, où trois chameaux peuvent à peine passer de front. Les versans des monts s'élèvent toujours plus escarpés, nus, sans végétation, présentant des arêtes sauvages, traversés de filons de quartz blanc qui pénètrent les fragmens en tissus, et forment des masses cohérentes : les cimes, au contraire, sont partout déchirées et dentelées. Le sol de la vallée, quoique couvert de ces fragmens, ne forme point d'inégalités, et il est presque aussi uni et aussi commode qu'une grande route

(1) Bruce, Trav., II, p. 79.

européenne. Les Français ne trouvèrent, entre le Nil et Kosseyr, qu'un seul endroit, près de l'ouverture orientale de la vallée qui offrît des difficultés au passage de leur artillerie. Quelques acacias et des coloquintes s'élèvent dans les ravins formés par les pluies et dans les coudes de la vallée, près des puits appelés *El-Aouéh* (1), et situés à vingt-cinq lieues et demie de Kenné et à dix-sept de Kosseyr, par conséquent plus voisins de la mer Arabique que du Nil. Ces puits ont réuni leurs eaux dans une douzaine de trous naturels. A partir d'El-Aouéh jusqu'à trois lieues de Kosseyr, continuent les roches de schiste dans les successions les plus variées, tantôt horizontales et tantôt inclinées au sud. Sur le versant de ces montagnes s'appuient des roches de gypse et de calcaire : ces dernières sont formées de coquilles amoncelées et pétrifiées que Rozière appelle *ostrea diluviana*. Aussi uniformes apparaissent les montagnes de calcaire et de grès de la vallée du Nil, aussi variées dans leurs changemens et leurs transitions subites se présentent ici celles de la vallée qui débouche vers la mer.

A Lambageh (2), deux lieues et demie à l'ouest de Kosseyr, la route septentrionale que prit Bachelu vient se confondre dans la route actuelle des caravanes. Là est située la source d'un ruisseau limpide qui, dans le temps des pluies, coule jusqu'à la mer, et se perd dans le sable pendant le reste de l'année (3). Après le désert, où l'on n'a vu si long-temps que stérilité et sécheresse, se trouve ici la première végétation : un groupe de douze ou quinze palmiers (grande rareté dans ces lieux), des mimosa et un petit espace couvert de buissons et de plantes, où se montrent les premiers oiseaux, et où des troupes de ga-

(1) Rozière, Descr. minér., etc.
(2) Ibid.
(3) Dubois, ibid.

zelles viennent, du haut des montagnes, étancher leur soif. Au nord-ouest de ce lieu, s'élèvent de hautes montagnes de granit, dont les roches sont la couche primitive de ces fragmens de granit que l'on voit, plus à l'ouest, roulés dans les brèches, et dont la présence nous indiquerait une révolution produite par l'agitation de la mer. On y voit aussi un grand nombre de fragmens de granit détachés, et ces masses sont toujours disposées en prismes naturels et réguliers. Bruce crut y voir des obélisques commencés, et c'est pourquoi il parle ici avec Browne de carrières d'où les Egyptiens auraient tiré des matériaux; c'est une erreur. Les Egyptiens n'allaient pas chercher au loin les matériaux de construction, et ils se contentaient de ceux qu'ils trouvaient près d'eux. Ils ne tiraient de la vallée de Kosseyr que de petites pierres très belles, comme de l'albâtre, du porphyre, des stéatites, du basalte improprement dit, de la *Breccia d'Egitto*, *verde antico*, etc., substances précieuses qu'ils employaient pour les petits ouvrages de sculpture (1).

A l'est des puits de *Lambageh* se trouve le seul endroit difficile à passer dans toute cette vallée longue de 20 milles; au-delà de cette gorge on aperçoit immédiatement la mer Rouge, entre des collines de gypse et de calcaire, puis après le fort de Kosseyr et le village situé près d'un vaste golfe rempli de rochers de corail.

Le voyageur Browne prit une autre route que celle que nous venons de décrire et que parcourut Rozière; il suivit un chemin plus septentrional. Bruce alla par la vallée de Terfâouch. On ne voit ici aucune trace d'un canal ou d'une route faite de mains d'hommes; cependant Browne croit que ce chemin a été creusé dans les rochers. Les caravanes qui partent de *Kenneh*, *Benout* ou Kous, près de Coptos, prennent encore cette route pour aller à Kosseyr,

(1) Rozière, Description, p. 261.

et font ordinairement ce chemin en quarante-deux heures, elles mettent quatre jours pour aller et trois pour revenir.

Les environs de Kosseyr sont des déserts; le sol se compose de sables, et quelques coloquintes sont la seule verdure qu'on y trouve; les Français creusèrent un puits à 3,000 pieds du sol et 600 de la mer; il donnait, chaque jour, de l'eau pour 600 hommes; mais elle est de mauvaise qualité. La première source se trouve à une journée de marche; mais on ne rencontre de l'eau potable qu'à un jour et demi; aucune habitation de ce misérable port n'a de citerne. Kosseyr occupe aujourd'hui l'emplacement du port *Myos-Hormos*. Sa position voisine du Nil s'élève dans l'antiquité à une prospérité brillante, car c'était là la voie de communication la plus prompte entre l'Inde et la Haute et Basse-Egypte. Ce désert fut assurément très animé autrefois; mais depuis que le canal et la route de Coptos tombèrent en décadence à l'ouverture occidentale de la vallée, le commerce se retira dans le Delta, et les caravanes prirent une route plus septentrionale, près de *Kennéh*.

3. Kennéh, Ghinneh; Denderah, Tentyra, Ni-Tenthori.

Kennéh (1), situé sur la rive orientale du Nil, à l'endroit où ce fleuve commence son grand détour à l'ouest, vers l'Egypte moyenne, est un endroit de commerce important et la principale résidence du gouvernement de la Haute-Egypte; ce lieu est encore remarquable par la poterie qu'on y fabrique et qui sert à rafraîchir l'eau. Kennéh sert aussi d'entrepôt pour le café, le coton, les tissus de cachemire et les marchandises de l'Inde (2); le pacha

(1) Jollois et Devilliers, Description des antiquités de Denderah, Descr. de l'Egypte, Antiq., II, ch. x, p. 2.

(2) Belzoni, Voy., I, p. 158.

d'Egypte envoie, par Kennéh, du blé en Arabie pour ses osmanlis, et ce lieu est une station très fréquentée par les pélerins qui vont à la Mecque. C'est de ce point que le général Belliard entreprit son expédition contre Kosseyr, à laquelle nous sommes redevables de tous les renseignemens précédens, et que les savans français découvrirent sur la rive occidentale les ruines merveilleuses qui appartiennent aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne.

Le village de *Denderah* s'élève au milieu de groupes de dattiers et de palmiers-doum, végétaux qu'on ne rencontre plus au nord; il est situé à un quart de lieue du Nil, et à 9,000 pieds, à l'ouest, se trouvent les ruines de l'ancienne *Tentyris* (Τέντυρα) (1), sous le 30° 20' 42" long. orient. du méridien de Paris, et le 26° 8' 36" lat. nord, d'après les observations de Nouet (26° 10' d'après Ptolémée). On y voyait encore un temple important sous le règne de l'empereur Adrien. Le nom antique de ce lieu nous a été conservé dans l'appellation cophte Ni-Tenthori (2). Les ruines de Tentyra occupent un espace de 5,100 pieds (1,700 mètres) dans leur plus grande longueur, de 2,400 pieds (800 mètres) en largeur et de 12,000 pieds (4,000 mètres de circuit) (3). Elles sont bornées au sud et à l'ouest par la chaîne libyque; au nord, s'élèvent des buttes cultivées où l'on trouve souvent des tessons, des vases, des lampes, des amulettes et des médailles.

C'est là que le voyageur, qui remonte le Nil, aperçoit les premières ruines importantes de l'antique Egypte; au-dessous de la butte s'élève une pente majestueuse qui produit, avec le temple situé derrière, un effet prodigieux, et réveille l'admiration et l'étonnement du voyageur

(1) Strabon, II, ch. XVII, p. 591.
(2) Mingarelli, Æg. codic. reliq., dans Champollion, I, p. 234.
(3) Jollois, etc., p. 3.

même qui vient de visiter la Thébaïde ; il se trouve ici en présence d'un monument dont la construction atteste l'époque la plus brillante de l'architecture égyptienne. Le grand temple est enfoui dans des décombres jusqu'à la frise et entouré de huttes d'Arabes, cependant la face occidentale en est moins couverte. Près de là gît un temple plus petit presque entièrement enfoui ; c'est le Typhonium. On voit une seconde porte semblable à la première, entourée d'une enceinte et de débris de murailles. Les catacombes étaient probablement placées derrière ces ruines, dans la chaîne libyque. Le temple, situé au nord, ressemble, par sa construction, au temple oriental de Philæ ; la porte septentrionale s'élève seule, isolée, sans pylône, offrant une pureté dans les proportions, une perfection dans le travail qui surpassent tout ce que nous montre la Haute-Egypte ; elle est recouverte des plus riches ornemens, dans lesquels des masques d'Isis et tous les attributs d'Osiris et d'Isis occupent la première place. Le Typhonium est un périptère semblable à celui d'Edfou ; les paremens extérieurs sont nus et sans ornement ; mais ceux de l'intérieur présentent des sculptures importantes relatives à Apis, et représentent dans une série de tableaux toute l'histoire de la naissance et de l'éducation d'Harpocrate et d'Horus. Les sculptures de ce Typhonium ont la plus grande analogie avec celles d'Hermonthis.

Le portique et le *pronaos* du grand temple dont on a restauré la façade en gravure produisent l'effet le plus solennel et le plus profond par leur simplicité, leur majesté austère et leur perfection. On remarque les chapiteaux qui se composent de quatre masques d'Isis disposés aux quatre coins ; chaque chapiteau porte un dé à la forme d'un petit temple. L'ensemble et les détails demandent la plus exacte attention, l'étude la plus profonde. L'intérieur est décoré, comme l'extérieur, avec une magnificence et

une perfection extraordinaires; vingt-quatre colonnes soutiennent le portique intérieur dont le plafond, l'architrave présentent la décoration la plus riche; ils sont peints en bleu, parsemés d'étoiles d'or et contiennent ces peintures (1) astronomiques devenues si fameuses. Des deux côtés du plafond est le célèbre zodiaque, dont les temps modernes ont donné des explications si différentes. On y retrouve la grande figure de femme qui s'alonge comme un cadre autour de la voûte céleste; la ligne sinueuse, symbole de l'eau (2), et des fleurs de lotus composent son vêtement; devant sa bouche est un globe à ailes d'épervier, et le scarabée sacré, symbole de la génération, forme l'agrafe de sa robe; c'est assurément Isis représentée ici comme mère de l'univers. Près de là, sont les barques avec les images des Dieux, puis commence immédiatement le zodiaque (3) par la constellation du lion.

Dans l'intérieur de ce temple magnifique est une salle très remarquable dont le plafond représente une sphère céleste qui contient toutes les constellations zodiacales; d'un côté, sont celles du septentrion; de l'autre, celles du midi (4). Une chambre tout entière est remplie de sculptures astronomiques; peut-être était-ce l'habitation d'un grand-prêtre qui se livrait à l'étude de l'astronomie, ou bien devons-nous voir en ce lieu un des nombreux tombeaux d'Osiris que l'on trouve dans un si grand nombre de temples en Egypte? Les sculptures extérieures sont en grande partie altérées ou brisées.

La fraîcheur de l'édifice et des peintures, la perfection des sculptures, la pureté et l'élégance du dessin nous font

(1) Atl. ant., vol. IV, tab. 18.
(2) Vorhalle Europ. Völkergesch, p. 161.
(3) Jollois, etc., Descr., p. 23-32.
(4) Jollois, ibid., p. 32-44.

supposer que ce monument a été élevé dans un temps moins reculé que ceux de la Thébaïde, à l'époque où l'art égyptien avait atteint son plus haut développement (1). Une preuve géologique vient à l'appui de cette opinion. Les terrasses des temples de la Thébaïde qui, autrefois, s'élevaient assurément au-dessus des eaux du Nil, sont aujourd'hui à son niveau; la base du grand temple de Denderah, au contraire, est encore à 4 mètres 57 centimètres, environ 14 pieds au-dessus du sol qui l'entoure. Il a donc été bâti dans un temps de beaucoup postérieur à ceux de la Thébaïde; mais cependant il ne descend pas jusqu'à l'époque des Grecs et des Romains, comme le prétendent Visconti et Belzoni (2) après lui. Jollois assure (3) que le temple de Denderah est encore antérieur aux Ptolémées, à Alexandre-le-Grand et même à l'invasion des Perses, et qu'il a été probablement élevé sous le règne du Pharaon Nécho ou Amasis, à une époque où l'art égyptien avait atteint sa plus haute période, comme nous le prouve le tombeau du roi Psammis et tant de merveilles, tant de villes nouvelles et de canaux construits par ces Pharaons à qui Memphis doit sa magnificence et sa gloire.

6. Abydos, El-Berbi.

Au-dessous de Denderah, le Nil, après avoir coulé au nord depuis Syène, sur une étendue de deux degrés de latitude, change subitement sa direction à l'ouest pendant 9 milles, jusqu'à ce que, arrivé à la hauteur d'Abydos (4), quelques lieues au-dessous de *Hoû*, il rentre dans sa di-

(1) Jollois, Descr., p. 55, § x.
(2) Belzoni, Voy., I, p. 52.
(3) Jollois, Descr., p. 62.
(4) E. Jomard, Description des antiquités d'Abydos, dans la Desc. de l'Egypte, II, Antiq., ch. IX, p. 1.

rection normale, et continue son cours au nord-nord-ouest.

Strabon (1) place dans cette situation remarquable *Abydos*, la plus grande ville autrefois après Thèbes, mais qui n'était déjà plus, de son temps, qu'un pauvre village; là, s'élevait un palais de l'antique roi Memnon (Ismandes ou Osymandias) et un grand nombre d'autres choses curieuses que Strabon cite encore. Ce lieu doit assurément sa haute importance à sa position dans ce coude formé par la vallée et à la largeur que le fleuve et la vallée ont en ce lieu. Cette ville, à l'emplacement de laquelle les Arabes ont donné le nom d'El-Birba (2), et dont le nom ancien est entièrement perdu, n'était pas située, comme les autres, sur la rive du Nil, mais dans l'intérieur des terres, sur la limite des terres cultivées, près de la chaîne libyque : les habitans, toujours exposés à voir leur sol couvert par les sables, étaient forcés d'opposer à l'action du désert, le plus de résistance et d'obstacle, et des édifices pouvaient seuls arrêter sa marche toujours incessante. Abydos était arrosé par un bras du Nil qui n'est plus praticable aujourd'hui, et dont on voit encore le lit desséché sur la rive occidentale du fleuve Depuis Abydos jusqu'au *lac Mareotis*, il a servi à former un grand nombre de canaux qui portent différens noms. Il commence dans la Haute-Thébaïde, et, beaucoup plus bas, le *Bahr-Yousef* ou canal de Joseph vient se confondre avec lui.

Abydos fut assurément fondée en ce lieu à cause de ce canal, et c'est à la même occasion que la *Diospolis-Parva*, c'est-à-dire la petite Thèbes, s'élève plus tard à l'endroit où est situé aujourd'hui le village Hoû.

Lorsque les Ptolémées donnèrent à cette contrée un

(1) Strabon, XVII, p. 587, ed. Tzsch.
(2) Champollion, I, p. 249.

nouvel élan, les villes antiques *Diospolis-Parva* et *Abydos* cédèrent l'influence et la primauté à Ptolémaïs, ville plus récente, que Strabon compare à Memphis.

La ville de *Girgeh*, située à une égale distance de Ptolémaïs et d'Abydos (environ 4 lieues), fut élevée sur les débris d'une cité chrétienne et reçut son nom du couvent de Saint-Georges, situé à peu de distance d'Abydos, au nord. Au moyen-âge, elle devint, sous la domination des Arabes, la capitale du Saïd, et elle a conservé ce titre jusqu'à nos jours. Au milieu de tous les changemens politiques, le même emplacement fut toujours la contrée des capitales, preuve frappante de l'influence qu'exerce la configuration du terrain sur les rapports politiques d'un peuple.

Nulle position géographique n'a été aussi favorable à la fondation de villes importantes, que cet emplacement sur le Nil : le fleuve et ses rives forment ici toute la contrée, le reste est occupé par des rochers et des déserts de sable, qui offrent des obstacles insurmontables, et toutes les routes, tous les chemins, sont forcés de suivre le cours du fleuve. Denderah et Abydos durent ainsi leur fondation (1) aux mêmes causes physiques. Abydos a encore l'avantage d'être située sur la même latitude que la grande oasis El-Wah, et à la distance la plus rapprochée de ce point important. Les Français découvrirent, pendant l'expédition en Egypte, l'emplacement de l'antique Abydos, à El-Birbé. Là s'élèvent aujourd'hui les misérables huttes des villages *El-Kherbeh* et *Haraba*, que de rares groupes de palmiers protègent contre les sables dont l'action est si destructive que, malgré toutes les précautions de ses anciens habitans, Abydos en est toute recouverte aujourd'hui.

Un ravin qui s'ouvre, en ce lieu, à l'ouest, a de tout

(1) Jomard, Description, etc., p. 2.

temps livré un libre accès aux masses de sable apportées par les vents d'ouest ; mais les anciens Egyptiens savaient se défendre contre cet ennemi, ce Typhon destructeur, par des plantations, des murs et des canaux. Les Egyptiens élevaient souvent des murailles de briques (1) à l'ouverture des vallées, pour arrêter les sables par ces constructions. C'est pourquoi on rencontre, en tant d'endroits, à l'entrée des sables de Libye, de grandes murailles qui s'élèvent même avant dans le désert, comme par exemple dans toute l'Heptanomide, où ils sont appelés généralement Hayt-el-Agouz, c'est-à-dire les antiques murailles. Elles sont ordinairement très fortes et très épaisses ; l'enceinte d'Ombos, par exemple, construite sur la rive droite du fleuve, semble n'avoir été bâtie que pour servir de barrière aux sables chassés ici par le vent d'est.

De telles murailles s'élèvent encore au sud d'Abydos, et si elles avaient été construites plus au nord, elles auraient empêché l'ancien palais de Memnon d'être complétement enfoui par les sables.

On aperçoit les premières ruines (1) près du village *El-Kherbeh*, où l'on trouve, entre les groupes de palmiers, des débris de murailles, des buttes de décombres, jusqu'au village *Harabo* ; on y voit aussi des portes de granit, les débris d'un colosse de granit, des murs, les ruines d'un palais et d'un cloître appelé *Deyr-Nasarah*. Les ruines de cette ancienne résidence n'ont pas moins de 1,000 mètres de tour, 2,800 mètres de longueur du nord-ouest au sud-est, et 900 mètres de largeur.

Au sud des ruines se trouve le palais qui ne tardera pas à être complétement enseveli par les sables ; il est bâti en partie avec des roches calcaires, en partie avec des

---

(1) Jomard, Description, ibid., p. 4.
(2) Ibid., p. 8. Plan des ruines, Ant., vol. IV, pl. 35.

blocs de grès (1). L'extérieur est presque entièrement enfoui, mais l'intérieur est intact, et les sculptures et peintures sont très bien conservées. Il présente dans sa construction, la forme voûtée, qu'on n'a rencontrée qu'à Thèbes et en ce lieu, dans toute l'Egypte. Le palais de Memnon, à Abydos, avec ses salles immenses, ses décorations merveilleuses, peut être comparé aux magnifiques édifices de Thèbes, et la Diospolis-Parva, cité du royal Memnon, forme encore aujourd'hui un pendant digne de la grande Thèbes. Jomard suppose (2) qu'Abydos fut fondée par une dynastie éthiopique qui régna autrefois sur l'Egypte, et il prétend qu'elle servit autrefois d'entrepôt et de bazar pour le commerce des esclaves, comme aujourd'hui *Syout*; mais rien ne nous prouve l'existence de ce commerce dans l'antiquité.

---

(1) Jomard, Descr., p. 11; Antiq., II, pl. 36, 39.
(2) Jomard, ibid., p. 19.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

NOTES.

[1]

D'après les derniers voyages de Clapperton et des frères Lander dans l'intérieur de l'Afrique, il paraît évident que Mungo-Park périt dans le Niger, près de Boussy. Voici la lettre que le schérif de Bokhary écrivit au capitaine Clapperton relativement à la fin tragique de l'illustre voyageur :

« La louange est due à Dieu seul ! Quant aux deux Chrétiens qui ont été noyés dans la rivière de Boussy, ils consistaient en deux hommes et en deux esclaves, leur propriété. L'événement arriva ainsi dans le mois de Radjab. Leur navire ou vaisseau, descendant la rivière, arriva à un lieu resserré ou détroit, où ils pénétrèrent et restèrent trois jours ; mais les habitans de Boussy les ayant aperçus, s'assemblèrent, marchèrent contre eux, et les combattirent pendant trois jours. Quand le combat devint sérieux, ils (les Chrétiens) commencèrent à rassembler leurs effets et à les jeter dans la rivière, jusqu'à ce qu'ils en eussent précipité une grande quantité ; et le combat devenant encore plus sérieux, l'un d'eux sortit, et se jeta dans la rivière, et mourut ; et de la même manière l'autre le suivit, laissant les deux esclaves emprisonnés dans le navire, de sorte que les mains des habitans de Boussy n'allèrent pas jusqu'à les tuer. Voilà ce que j'ai entendu dire, et je signe :

« Le Schérif de Bokhary. »

Second Voyage de Clapperton, traduit par Eyriès et de Larenaudière, Introduction, p. XXXIX.

Pendant leur séjour à Boussa, les frères Lander reçurent en présent, du roi de cette ville, un tobé, qui provenait, selon lui, d'un étranger venu du nord, et que l'on suppose avoir fait partie des dépouilles trouvées dans le canot de l'infortuné voyageur. L'époque de son acquisition par le roi de Boussa correspond parfaitement à l'époque supposée de la mort de Mungo-Park ; et, depuis, aucun blanc n'avait pénétré par le nord jusqu'à Boussa.

[2]

M. Caillié, voyageur français, est le premier Européen qui nous ait donné une description exacte de la ville et des environs de Timbouctou. Il visita Timbouctou en 1827, mais la trouva fort au-dessous de l'importance qu'on lui accordait généralement en Europe. Voici à peu près comment il s'exprime lui-même à ce sujet : « Cette ville mystérieuse qui, depuis des siècles, occupait les savans, sur la population de laquelle on se formait des idées si exagérées, comme sur sa civilisation et son commerce avec tout l'intérieur du Soudan, est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant. Elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites. La contrée d'à l'entour est triste et de la plus grande aridité ; le plus grand silence règne dans la nature ; l'on n'entend pas le chant d'un oiseau. A peine rencontre-t-on quelques arbrisseaux frêles et rabougris, tels que le *mimosa ferruginea*, qui ne vient qu'à la hauteur de trois à quatre pieds. Cependant, il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs. — La ville est habitée par des Nègres de la nation *Kissour*, qui en font la principale population. Les Maures s'adonnent principalement au commerce. Ils sont comparables aux Européens qui vont dans les colonies avec l'espoir d'y faire fortune, et s'en retournent ensuite dans leur pays pour y vivre tranquilles. Ils exercent une très grande influence sur les indigènes ; cependant le roi ou gouverneur est un Nègre. Il ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers, mais il reçoit des cadeaux. Timbouctou peut contenir au plus dix ou douze mille habitans, y compris les Maures établis. La ville n'a d'autre ressource que son commerce de sel, son sol n'étant nullement propre à la culture. Tout ce qui est nécessaire à son approvisionnement lui vient de Jenné : le riz, le beurre végétal, le miel, le coton, les étoffes du Soudan, les bougies, le piment, les oignons, etc. Le commerce de Timbouctou est considérablement gêné par le voisinage des Sargous ou Touariks, nation sauvage et belliqueuse, qui rend les habitans de cette ville tributaires. Ces Touariks habitent les bords du Dhioliba (Niger), et exercent envers tous les Nègres le plus affreux brigandage. Ils seraient assez forts pour interdire toutes communications entre Timbouctou et le port de Cabra, si les habitans se refusaient à payer les impôts qu'ils leur imposent, et la ville, ainsi que le pays d'à l'entour, se trouveraient réduits à la plus affreuse disette.

Tous les habitans de Timbouctou sont zélés Mahométans; leur costume est le même que celui des Maures; ils ont quatre femmes,

comme les Arabes, mais ils n'ont pas, comme les Mandingues, la cruauté de les battre. Les femmes ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc; elles sortent quand elles le veulent, et sont libres de voir tout le monde. Les habitans sont doux et affables envers les étrangers. Les hommes sont de taille ordinaire, bien faits, se tiennent très droits et ont une démarche assurée; leur teint est d'un beau noir foncé; ils ont le nez un peu plus aquilin que chez les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces, et de beaux yeux. On voit des femmes qui pourraient passer pour très jolies. Les habitans de Timbouctou se nourrissent bien, mangent du *couscous*, fait de miel cuit avec de la viande et du poisson sec. Les Nègres qui ont de l'aisance, ainsi que les Maures, font leur déjeûner avec du thé et du beurre de vache; il n'y a que les Nègres d'une classe inférieure qui mangent du beurre végétal. Tous sont d'une propreté recherchée pour leurs vêtemens et l'intérieur de leurs maisons; leur lit se compose de quatre piquets fichés en terre, à une extrémité de la chambre, sur lesquels ils tendent des nattes ou une peau de bœuf; les riches ont un matelas en coton et une couverture fabriquée chez les Maures des environs. Les femmes ont l'habitude de se graisser de beurre la tête et le corps, mais moins profusément que les Bambarras et les Mandingues. La grande chaleur, augmentée par le vent brûlant de l'est, rend cette habitude nécessaire. Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles; elles portent, comme à Jenné, un anneau aux narines; celles qui ne sont pas assez riches remplacent cet anneau par un morceau de soie rouge; elles mettent des bracelets en argent et des cercles en fer argenté aux chevilles. Les esclaves femelles des gens riches ont quelques parures en or au cou, et, au lieu de boucles d'oreilles, comme aux environs du Sénégal, elles portent de petites plaques en forme de collier. Après le coucher du soleil, on ne laisse plus sortir les esclaves de la ville, de peur qu'ils ne soient enlevés par les Touaricks, qui s'emparent de vive force de ceux qui leur tombent sous la main. On distingue plusieurs mosquées dans la ville : la plus remarquable est celle de l'ouest. Cet édifice est construit en briques séchées au soleil, à peu près de la forme des nôtres. La partie ouest de la mosquée paraît d'une construction très ancienne, car toute la façade de ce côté est tombée en ruines. Les murs sont enduits d'un sable gras, semblable à celui dont sont faites les briques, mêlé avec de la glume de riz. Les autres parties de l'édifice paraissent avoir été bâties bien long-temps après; quoique l'ouvrage en soit assez parfait pour un peuple qui ignore les règles de l'architecture, il est bien inférieur à la partie la plus ancienne. Les murs de la mosquée ont quinze pieds de hauteur, et vingt-cinq à vingt-six pouces d'épaisseur. La partie orientale de l'édifice est composée de six galeries dont les trois pre-

mières ont cent quatre pas ordinaires de long; les trois suivantes n'en ont que soixante-quatre (1).

Caillié suppose que le Niger, qui est maintenant à huit milles, au nord de Timbouctou, passait autrefois tout près de la ville.

Le port de Cabra est situé sur un des bras du Niger, qui forme ici une grande île marécageuse, et toute inondée lors des débordemens. De ces immenses marais, la vue se porte sur le village de Cabra, situé sur une petite montagne, qui le préserve de l'inondation. On assura à Caillié que, dans la saison des pluies, ces marais sont couverts de dix pieds d'eau, et qu'alors les grosses embarcations vont mouiller devant Cabra. Un petit canal conduit à ce village, situé à trois milles, au nord, du grand port; mais il n'y a que des embarcations moyennes qui puissent y entrer. Les habitans de Cabra, à peu près au nombre de mille à douze cents, sont tous occupés, les uns à débarquer les nombreuses marchandises qui viennent de Jenné, les autres à les transporter à Timbouctou à dos de chameau et d'âne. Il se tient journellement, à Cabra, un marché approvisionné de toutes sortes de marchandises venant du Soudan. Les rues de la ville sont étroites, mais assez bien tenues. Les habitans louent leurs magasins aux négocians pour y déposer leurs marchandises. C'est à Cabra que les Touariks reçoivent les impôts qu'ils exigent des embarcations.

Jenné (1) est, suivant M. Caillié, une ville plus importante et plus riche que Timbouctou. Elle est située, à l'ouest de cette dernière, sur une grande île du Niger, formée par un bras qui s'en détache à Ségo; elle peut avoir deux milles et demi de tour, et est entourée d'un mur en terre, ayant dix pieds d'élévation et quatorze pouces d'épaisseur. Les maisons, construites en briques cuites au soleil, sont aussi grandes que celles des villageois en Europe. La ville est bruyante et animée; tous les jours, il part et arrive de nombreuses caravanes de marchands, qui apportent toutes sortes de marchandises. Jenné contient aussi beaucoup d'étrangers établis, Mandingues, Foulahs, Bambarras et Maures. On y parle des langues propres à ces quatre tribus, et, de plus, un dialecte particulier, appelé *kissour*, qui est la langue adoptée jusqu'à Timbouctou. La population peut s'élever à huit ou dix mille habitans. Cette ville, autrefois indépendante, fait maintenant partie d'un petit royaume, soumis à un chef felletah. Les habitans de Jenné sont très industrieux. « Ce ne sont plus, dit Caillié, ces Nègres bruts et sauvages, que l'on rencontre au sud; ce sont des hommes intelligens qui font travailler leurs es-

(1) Voy. le dessin dans Caillié.

(2) Innie, dans Mungo-Park.

claves par spéculation, tandis que, parmi les hommes libres, les riches s'adonnent au commerce, et les plus pauvres à divers métiers. On y trouve des tailleurs, des forgerons, des maçons, des cordonniers, des emballeurs et des pêcheurs, bref, tout le monde se rend utile. Tous les habitans de Jenné sont Mahométans. Les plus fanatiques sont les Felletahs; ils ne permettent pas l'entrée de la ville aux infidèles. Ils ne connaissent pas d'autre écriture que celle des Arabes; presque tous savent la lire, mais peu en connaissent la signification. »

[3]

Suivant Clapperton, tous les pays produisant de l'or sont appelés *Wangara* dans le Soudan. On appelle aussi *Wangara* ou *Ouangara* tous les hommes venant des pays de l'est. Le Bambarra porte ce nom; tous les marchands de Ganga, de Gona-Biran, d'Achanti, de Follano, de Mongagana, de Sommatagilia, de Kom, de Terry, etc., sont nommés *Ouangara* dans le Houssa. Tous ces pays produisent de l'or.

[4]

Le Houssa, autrefois l'un des plus puissans royaumes du Soudan, s'étend, à l'est, de la Quorra au Niger, jusque près des frontières du Bornou. Les Felletahs ou Fellans, qui en firent la conquête au commencement de ce siècle, s'établirent dans toutes les provinces. Mais, depuis la mort de Danfodio, leur chef redoutable, plusieurs villes et contrées ont déjà secoué le joug des conquérans; dans d'autres, l'autorité se trouve partagée entre les Felletahs et les indigènes.

Voici, suivant Lander, les noms des principaux états qui composent le Houssa :

1° *Catshina* (Kachena), auquel tous les autres paient un léger tribut. Les Felletahs n'y possèdent plus que la capitale et une petite ville insignifiante.

2° *Cubbie*.

3° *Guari*, qui, ainsi que Cubbie, a renoncé à son indépendance.

4° *Zumfra*. Les naturels y partagent l'autorité avec les Felletahs.

5° *Kano*, soumis aux conquérans.

6° *Gober*, nouvellement affranchi.

7° *Kotokora*, et 8° *Womba*, qui échappèrent à la conquête de Danfodio.

La ville la plus remarquable du Houssa, après Sakatou, capitale du sultan des Felletahs, est Kano, située à 12° 0' 19" latitude nord,

et 9° 20' longitude est de Green. Elle peut contenir, suivant Clapperton, de 30 à 40,000 habitans, sans compter les étrangers, qui, pendant une partie de l'année, y arrivent en foule de la Méditerranée, des montagnes de la Lune, du Sennaar et de l'Achanti. Le marché de cette ville est un des plus riches et des mieux fournis de l'Afrique. — Les provinces encore soumises aux Felletahs sont gouvernées par des administrateurs nommés par le sultan; ils restent en place tant qu'il plaît au sultan; s'ils se conduisent mal, ils sont destitués, et tout leur bien échoit au sultan. L'impôt que paient les provinces n'est pas régulier; il consiste en toutes espèces de produits ou marchandises. Le Kano paie tous les mois un tribut en chevaux, cauris et toiles; d'autres provinces fournissent des esclaves, des bestiaux, etc. Les Houssanis sont généralement actifs, intelligens et laborieux; ils traitent leurs esclaves plus humainement que toutes les autres nations du Soudan, et se distinguent en général par une civilisation très avancée. Le *dourah* et une espèce de petit millet sont les céréales les plus cultivées dans le Houssa. Les tiges de dourah atteignent à une hauteur de neuf à dix pieds; le grain se conserve pendant deux ou trois ans, lorsqu'il est bien abrité. On récolte aussi en beaucoup d'endroits du froment qui mûrit au bout de trois mois; mais les Arabes ne l'aiment pas, et disent qu'il fait mal à la rate. Le riz de Sakatou passe pour le meilleur du Houssa. On élève, dans les jardins, des melons, des papayes, quelques figuiers et des grenadiers. Les oignons, dont on fait un grand usage, sont excellens, et ressemblent beaucoup à ceux du Portugal. L'indigo et le coton sont les principales ressources du pays, et les indigènes apportent le plus grand soin à leur culture. Les femmes filent le coton, et les hommes en font les tissus. Les Houssanis font leur plus grand commerce avec les Arabes, qui viennent échanger leurs marchandises contre les produits du pays. Beaucoup d'objets, précieux en Europe, n'ont presque aucun prix en ce pays, et pourraient être exportés avec un bénéfice immense, si des communications pouvaient s'établir avec cette partie du Soudan; par exemple, des peaux d'autruche, des dents d'éléphant, etc. Une peau de bœuf tannée ne coûte que 500 cauris, ce qui équivaut à six *pences*, ou 60 cent. de notre monnaie.

Les Houssanis sont en grande partie Musulmans, mais ils ne connaissent que le cérémonial de l'islamisme; toutes leurs prières et leurs formules sont en arabe. Clapperton, qui eut l'occasion de les observer scrupuleusement, pendant son long séjour à Sakatou, Kano, etc., assure que, sur mille individus, tant Nègres que Felletahs, il n'y en a pas un qui comprenne ce qu'il dit. Cependant on est étonné du degré de civilisation auquel se sont élevés ces peuples, au centre de l'Afrique. Clapperton suppose que, parmi les Felletahs, il y en a un dixième qui sait lire et écrire. Il y a même des écoles

pour les esclaves des deux sexes. Les enfans des riches sont ordinairement envoyés, pour recevoir leur éducation, dans une autre ville, à une certaine distance de celle où demeurent leurs parens; ils logent communément dans la maison d'un ami, et un *malem* est avec eux pour les surveiller.

[5]

Voici ce que nous ont appris les derniers voyages en Afrique, sur l'histoire et les conquêtes des Felletahs.

Avant que Danfodio eût réuni les Foulahs ou Felletahs sous son gouvernement, ce peuple n'était d'aucune importance; il vivait épars dans une grande partie du Soudan, s'occupant à élever des troupeaux de bétail; la plupart demeuraient dans des cabanes temporaires, généralement au milieu des forêts peu fréquentées, et ne visitaient que rarement les villes. Adonnés à l'islamisme, ils menaient une vie religieuse et pure, passant la plus grande partie de leur temps à lire le Coran et d'autres livres de piété. Personne ne songeait à les troubler ou à se mêler de leurs occupations, qui étaient probablement jugées trop peu importantes pour donner lieu à aucune crainte. Le Melli, ou les petits royaumes de Fouta-Tora, Fouta-Bonda et Fouta-Diella, étaient les cantons d'où ils se répandaient à l'est, jusqu'au temps où ils devinrent très nombreux dans tous les pays situés entre les contrées qui viennent d'être nommées et l'Ouadey. Danfodio, leur chef, père du sultan actuel, en fit en peu de temps le peuple le plus puissant et le plus redouté du Soudan. Ce prince était versé dans la connaissance des langues, possédait toute la science des Arabes, et tous les Felletahs le regardaient comme un prophète. Il sortit des forêts de l'Ader ou Tadela, s'établit, et bâtit une ville dans la province de Gouber, appartenant au Houssa. En ayant été chassé quelque temps après, il rassembla les Felletahs de tous les pays, et les distribua sous différens chefs, auxquels il remit un drapeau blanc, en leur disant d'aller et de conquérir au nom de Dieu et du prophète, Dieu ayant donné aux Felletahs les pays et les richesses de tous les Kafirs, parce que les Felletahs étaient les seuls vrais croyans. En effet, leur confiance en Danfodio comme prophète, leur nombre, la sécurité dans laquelle reposaient les Nègres, facilitèrent rapidement leurs conquêtes. Le Kano se soumit sans coup férir, le Gouber fut envahi, ensuite tout le Houssa, l'Youric et une partie du Nyffé. Tout le Soudan, de l'orient à l'occident, fut frappé de terreur. Le Bornou, à l'est, et l'Youriba, à l'ouest, furent assaillis avec succès. Les Youribani, qui ne voulurent pas croire à la mission prophétique de Danfodio perdirent, malgré leur éner-

gique résistance, un grand nombre de villes, et les Felletahs poussèrent leurs expéditions jusqu'à la côte maritime. Après que la puissance de Danfodio fut fondée partout, un grand nombre de ses compatriotes accoururent dans le Houssa pour s'y fixer; il les plaça principalement dans la province de Zeg-Zeg, où il leur donna les terres et les villes des Nègres qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Bientôt des flots d'Arabes arrivèrent de toutes les parties de l'Afrique pour commercer avec les nouveaux conquérans. Danfodio établit sa résidence à Sankatou, 13° 5' 42" lat. nord et 6° 12' long. est, qui est encore aujourd'hui la capitale de l'empire des Felletahs, et la ville la plus considérable et la plus peuplée que Clapperton vit dans l'intérieur du Soudan.

Après la mort de Danfodio, 1232 de l'hégire (1816), le Gouber, le Zamfra et une partie du Cachenah et du Zeg-Zeg secouèrent le joug des Felletahs, et tous ceux sur lesquels on put mettre la main furent égorgés. Dans beaucoup de contrées, ils vivent paisiblement et en bonne harmonie avec les naturels, et souvent ils se sont déjà mélangés avec ces derniers. Leur pouvoir semble généralement mieux affermi à l'ouest qu'à l'est, où, de toutes parts, les peuples vaincus cherchent à regagner leur indépendance.

[6]

Nous avons maintenant des notions plus exactes sur le Tshad, ce lac remarquable, situé au centre de l'Afrique septentrionale.

Le Tshad n'a aucun écoulement connu, bien qu'il ait un grand nombre d'affluens; il reçoit, entre autres, les eaux de deux fleuves remarquables : du Shary, venant de pays fort éloignés au sud, et du Yéou, qui tire probablement son origine des montagnes de *Dull*, dans le Houssa, traverse le Bornou, et se jette dans le lac, sous le 13° 30' latitude nord. Le lac s'étend sur un espace de plusieurs centaines de milles anglais, entre les 12 1/2° et les 14 1/2° de latitude nord, et les 14° et 17° longitude est de Greenw. Il est borné, au nord, par le royaume de Kanem, à l'est, par le Begharmi (Baghermé), et au sud et à l'ouest, par le Bornou. C'est sur ses bords qu'est situé *Kouka*, principale ville du Bornou, et l'une des plus remarquables de tout le Soudan. L'intérieur et la partie nord-est du lac sont remplies de petites îles, habitées par un peuple appelé *Biddoumahs*, passent pour Kaffirs. Entre le Baghermé et le Bornou, près de l'embouchure du Shary, il se partage en une infinité de bras ou lacs de différentes grandeurs, séparés par des langues de terre, qui fournissent aux riverains des défenses naturelles contre les attaques

de leurs ennemis (1). L'eau du lac est douce, et agréable à boire. La nature du pays qui entoure le lac est très variée. Le major Denham, qui en fit à peu près le tour, assure qu'à l'est et au nord, on ne rencontre, pour ainsi dire, que fondrières et marécages sans fin. En d'autres endroits, les rives du lac sont fertiles et verdoyantes, surtout près de l'embouchure du Yéou; l'on y cultive principalement du millet et des haricots.

Le chef de la tribu des Dogganah raconta à Clapperton que le Tshad s'écoulait autrefois dans le Bahr-el-Gazel (Voy. p. 152), par une rivière dont le lit desséché se voyait encore. — Suivant une tradition des Chouâa, autre tribu bornouenne, il sort du mont Thama, au sud-est du Ouaday, une rivière qui passe près du Dar-Four, et forme le Bahr-el-Abiad. « Cette eau, dit le voyageur anglais, pourrait fort bien être le Tshad, que des remous et des tourbillons poussent, du centre du lac, dans des passages souterrains. Après avoir ainsi coulé sous terre pendant plusieurs milles, son cours étant arrêté par des rochers de granit, il sort, dit-on, d'entre deux montagnes, et continue à courir vers l'est. »

Le Yéou, coulant, suivant Clapperton, dans la même direction que le Niger, aussi loin que l'explora Mungo-Park ; beaucoup de géographes, avant la découverte de l'embouchure de ce dernier fleuve dans le golfe de Bénin, prirent le Yéou pour une prolongation du Niger, et trouvèrent dans cette supposition un appui pour leur système de l'identité du Nil et du Niger.

[7]

Les voyages de Clapperton et de Denham, dans l'intérieur de l'Afrique, pendant les années 1823 et 1824, nous ont fait connaître le Bornou comme un des royaumes les plus importans du Soudan, et le seul en état de rivaliser avec la puissance du sultan des Felletahs. Nous extrayons de leurs relations les observations suivantes, sur le caractère et la nature de ce pays et de ses habitans.

Le Bornou est compris entre les 10° et 15° de latitude nord, et entre les 12° et 15° longitude est de Greenw. Il est borné, au nord, par une partie du Kanem et du désert ; à l'est, par le lac Tshad, qui occupe un terrain de plusieurs centaines de milles anglais ; au sud-ouest, par le royaume de Loggoum et le cours du Shary, qui sépare le Bornou du royaume de Begharmi, et se décharge dans le Tshad ; au sud, par le Mandura, royaume indépendant, situé au pied d'une

(1) Voy. la carte, dans le voyage de Denham et de Clapperton.

longue chaîne de montagnes primitives; et, à l'ouest, par le Soudan. La chaleur y est excessive, mais non uniforme : c'est de mars à la fin de juin que le soleil a le plus de force. Pendant cette période, qui est en même temps celle des vents étouffans et brûlans du sud et du sud-est, le thermomètre monte quelquefois à 105° et 107° de Fahr. (32° 42' et 33° 31'). Les nuits ne peuvent réparer les forces épuisées du voyageur, le thermomètre ne descendant pas au-dessous de 100° (30° 20') jusque vers deux heures avant le jour.

Les orages violens ont principalement lieu au mois de mai, et sont toujours accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de pluie; mais la terre est, à cette époque, si sèche, elle absorbe l'eau si promptement, que les indigènes ressentent à peine les incommodités d'une saison si humide. C'est alors que l'on prépare la terre pour les semailles, qui doivent être terminées avant la fin de juin, époque où les rivières et les lacs commencent à déborder. Le pays étant extrêmement plat, des espaces de plusieurs milles carrés sont bientôt convertis en nappes d'eau. Des pluies presque continuelles couvrent le pays d'une atmosphère nébuleuse, humide et accablante. Les vents sont chauds et impétueux, et soufflent généralement de l'est et du sud.

A l'approche de l'hiver, qui commence au mois d'Octobre, les pluies devenant moins fréquentes, les villageois profitent de cette période pour rentrer leurs récoltes; l'air est alors plus doux et plus frais, le temps serein, et le vent souffle du nord-ouest. Vers Décembre et dans les premiers jours de Janvier, il fait plus froid au Bornou qu'on ne serait porté à le croire, d'après la situation de ce pays. A aucune heure du jour, le thermomètre ne monte au-dessus de 74° ou 75° (18° 65' ou 19° 09'); le matin, il baisse jusqu'à 58° et 60° (11° 54' et 12° 43').

Ce sont ces vents frais du nord et du nord-ouest qui rendent la santé aux habitans. Durant la saison humide, ils éprouvent des attaques cruelles de fièvres intermittentes et continues, qui, tous les ans, en enlèvent un grand nombre.

Le pays est très peuplé; on y compte treize villes principales, et l'on y parle dix idiomes différens ou dialectes de la même langue. Les Chouâa y ont apporté l'arabe, qui est presque dans toute sa pureté. Ils sont divisés en tribus, et portent encore les noms de quelques hordes de Bédouins de l'Egypte. Ils sont arrogans, rusés et artificieux, grands écrivains de charmes, et se donnent pour doués du don de prophétie. Leur physionomie et leurs habitudes ont une ressemblance frappante avec quelques bandes de Bohémiens (les Zingaris) de l'Europe. Ce sont eux qui élèvent la plus grande quantité de bétail; ils fournissent tous les ans au Soudan deux ou trois mille chevaux. On dit que le Bornou peut mettre en campagne quinze cents cavaliers chouâa.

Les Bornouens ou Kanôry ont le visage large et insignifiant, un gros nez comme celui des Nègres, la bouche très fendue, les dents belles, le front haut. Ils sont paisibles, tranquilles, et l'on remarque dans toute leur personne une bonhomie et une rondeur qui plaisent. Ils n'ont pas l'humeur martiale, mais sont vindicatifs; les meilleurs d'entre eux commettent de petits larcins, quand ils en trouvent l'occasion; mais ils sont toujours extrêmement timides. Leur pays fait très peu de commerce. Leur manière de vivre est très simple : de la farine convertie en pâte, assaisonnée de miel et de graisse, que l'on verse dessus, forme la nourriture de tout le monde, et même du sultan. Ne connaissant pas l'usage du pain, ils cultivent très peu de froment. L'orge est également très rare; le peu qui s'en cultive est employé pour ôter à l'eau son goût saumâtre.

Le grain le plus en usage dans toutes les classes est le *gossob*, espèce de millet, ou houlque; la récolte en est abondante et facile; les pauvres le mangent cru ou grillé au soleil. Broyé et détrempé dans l'eau, il compose la provision de voyage des pélerins et des soldats. La *kacheia* est la graine d'une graminée qui croît spontanément en abondance près de l'eau : on la fait sécher au soleil, on la concasse, et on la dépouille de son enveloppe. On la mange cuite, en guise de riz, ou bien on en fait de la farine; mais c'est un mets de luxe.

On cultive en grande quantité quatre espèces de haricots, nommées *mossaquoua*, *maraya*, *klimy* et *kinmay*, connues en général sous la dénomination de *grafouly ;* c'est la nourriture des esclaves et des pauvres. On connaît à peine l'usage du sel. Le riz aurait pu être cultivé dans le Bornou avant que ce pays devînt le théâtre des guerres qui l'ont constamment désolé depuis quinze ans. Présentement, ce grain vient des environs de Maffatai, dans le Soudan; il est rare, et de qualité médiocre. Le sorgho, le coton et l'indigo sont les productions les plus précieuses du sol : ces deux dernières croissent spontanément près des bords du Tshad; le séné est également indigène et commun.

Le seul instrument d'agriculture des Bornouens est une houe, grossièrement fabriquée en fer des montagnes de Mandara. Les travaux des champs sont principalement exécutés par les femmes. Presque tout le grain est récolté deux ou trois mois après qu'il a été semé. Il n'y a peut-être pas, entre les tropiques, un pays aussi dénué de fruits que l'est de Bornou.

Le peuple ne possède rien au-delà des premières nécessités de la vie. Les richesses des habitans consistent en esclaves, en bouvards et en tobés. Le vêtement est composé, suivant la fortune, d'un, deux ou trois tobés, ou chemises amples. Les bonnets rouges, qu'apportent les marchands de Tripoli et de Mesurata, ne sont achetés que

par les sultans ou les personnes qui leur sont immédiatement attachées.

Musulmans, et scrupuleux observateurs des préceptes qui ordonnent la prière et l'ablution, les Bornouens sont peu tolérans. « J'en ai connu un, dit Clapperton, qui refusait de manger avec un individu, parce que, la veille, il n'avait ni prié, ni fait l'ablution. »

Un Bornouen, même riche, a rarement plus de deux à trois femmes ; on divorce tant qu'on veut, en payant à la femme répudiée son douaire. Les femmes sont très propres, mais peu jolies ; leurs cheveux sont ramassés sur le toupet en trois rouleaux épais et bien mastiqués avec de l'indigo et de la cire.

Le *kéria* ou tatouage, par lequel les nations vivant sous ces latitudes se distinguent les unes des autres, est fort laid dans le Bornou. Il consiste en une vingtaine d'entailles de chaque côté du visage, allant des coins de la bouche vers les angles de la mâchoire inférieure et la pommette des joues. Ils ont en outre une entaille sur le front, six sur chaque bras, six aux jambes et aux cuisses, quatre sur chaque sein, et deux de chaque côté du corps, au-dessus des hanches. Les femmes n'approchent de leurs maris qu'à genoux ; elles ne parlent à un homme que la tête et le visage couverts.

L'adultère est rare; la punition très rigoureuse, si les coupables sont pris sur le fait et saisis sur le lieu : c'est le seul témoignage sur lequel la conviction s'établit. Les deux délinquans sont jetés, pieds et poings liés, à terre, et le mari outragé, aidé de ses parens du sexe masculin, leur fait sauter le crâne à coups de massue.

Rarement les filles se marient avant l'âge de quatorze à quinze ans, et souvent plus tard. La puberté est plus tardive dans le Bornou qu'en Barbarie, où assez fréquemment on voit des mères âgées de onze ou douze ans.

Les animaux domestiques sont le chien, le mouton, la chèvre et le bœuf, qui composent des troupeaux immenses.

Les abeilles sont si nombreuses que, dans quelques endroits, elles gênent le passage des voyageurs. Le miel n'est recueilli qu'en partie. La sauterelle, cet insecte destructeur, se montre fréquemment. Il en paraît dans l'air des nuées, que les Bornouens tâchent, par des cris et de grands bruits, d'empêcher de fondre sur les champs. Dans les territoires où elles s'abattent, tous les végétaux sont rapidement dévorés. Les Bornouens les mangent avec avidité, rôties ou bouillies, et réduites en boulettes comme une pâte.

Le gibier est abondant. Il consiste en antilopes, gazelles, lièvres, kourigan, animal de la taille d'un cerf, avec des cornes annelées; grosses perdrix, petites outardes et autruches, dont la chair est très estimée. Les pélicans, les spatules, les grues des Baléares, de même

que divers grands oiseaux du même genre, sont nombreux dans les marais; les pintades abondent dans les forêts.

Dans la saison humide, les lions s'approchent des murs des villes; les panthères et une espèce de chat tigre sont très communs dans le voisinage de Mandara; le léopard, l'hyène, le chacal, la civette, le renard, des légions de singes noirs, gris et bruns, l'éléphant, sont les animaux sauvages qu'on voit le plus fréquemment. Les derniers sont si nombreux que, près des rives du Tshad, on en aperçoit quelquefois des troupeaux de cinquante à quatre cents individus. Le buffle, dont la viande passe pour une friandise, a un goût de gibier exquis. On mange également la chair des hippopotames et des crocodiles, qui tous deux se trouvent abondamment dans les rivières. Les chasseurs de buffles tuent la giraffe dans les forêts et les terrains marécageux, près du Tshad. La quantité de reptiles, et surtout de serpens, est innombrable.

Les bêtes de somme sont le bouvard et l'âne. Les étrangers et les chefs au service du sultan et du scheik possèdent seuls des chameaux.

Les lois du Bornou sont arbitraires et les jugemens très sommaires. Le meurtre est puni par la mort; le coupable convaincu est livré aux parens du défunt, qui vengent celui-ci en assommant à coups de massue son assassin. La peine du vol répété est d'avoir la main coupée, ou d'être enterré jusqu'au cou, la tête ointe de beurre ou de miel, et de rester ainsi exposé, pendant douze ou dix-huit heures, aux rayons d'un soleil brûlant et aux essaims des moustiques, que personne ne vient troubler. Un homme qui, en ayant les moyens, refuse de payer un créancier, voit le cadi s'emparer de ce qu'il possède; ce magistrat acquitte la dette, et prend une forte rétribution pour ses soins. Mais lorsqu'un débiteur prouve qu'il est insolvable, il ne peut être poursuivi; le juge dit : « Que Dieu vous envoie les moyens de payer! » Les assistans répondent : « Ainsi soit-il! » et le débiteur peut faire le commerce partout. Mais si, par la suite, à une époque quelconque, ses créanciers le rencontrent portant deux tobés ou un bonnet rouge, ils le mènent devant le cadi, qui l'en fait dépouiller, pour que ces vêtemens servent à acquitter sa dette.

Les villes sont en général grandes et bien bâties; elles ont des murs hauts de trente-cinq à quarante pieds, et épais d'une vingtaine de pieds; elles ont quatre entrées, munies chacune de quatre portes, faites de planches solides, épaisses de huit à dix pouces, et jointes fortement par de gros crampons de fer. Les habitations consistent en plusieurs cours entourées de quatre murs, avec des chambres extérieures pour les esclaves; puis, il y a un passage et une cour intérieure qui conduisent aux maisons des femmes. Chacune a sa petite cour close de murs, et une jolie case couverte en chaume. De là, un

escalier, d'une demi-douzaine de degrés, mène à la maison du propriétaire : elle est composée de deux corps de logis ressemblant à des tourelles, qui communiquent ensemble par une terrasse ayant vue sur la rue par une fenêtre crénelée. Les murs sont en argile rougeâtre, aussi unis que du stuc; les toits sont voûtés intérieurement avec beaucoup de goût, par des branches, et couverts extérieurement avec une herbe connue en Barbarie sous le nom de *lidthous*. Les cornes de gazelles et d'autres antilopes tiennent lieu de clous et de chevilles; elles sont fixées dans plusieurs endroits des parois, et l'on y suspend les carquois, les arcs, les lances et les boucliers des chefs. Un personnage d'importance a quelquefois quatre cuirasses et huit tourelles formant les façades de son manoir; mais des maisons aussi complètes ne sont pas communes. Les plus en usage sont de quatre castes : le *cousie*, qui est une case tout en paille; le *bongo*, case ronde dont le mur est en terre et le toit en chaume; le *n'geim-colomby*, et le *fatto-sogdibi*, cases de nattes grossières, faites de l'herbe qui croît près du lac.

L'eau est la seule boisson des Bornouens. Avant d'en faire usage, ils la font rafraîchir dans des jarres. Ils dorment sur des nattes couvertes de peaux d'animaux. La superstition des femmes mariées est d'avoir sur leur lit la peau de tel ou tel animal, quand leur mari vient les visiter; elles ne manquent jamais de prédire, d'après cet arrangement, la destinée future de l'enfant. Une peau de panthère ou de léopard doit produire un garçon ou rien. Une peau de lion passe pour prévenir la conception.

Les passe-temps des Bornouens consistent à se réunir, le soir, soit dans la cour d'une des maisons d'un grand personnage, ou à l'ombre des hangars faits de nattes, et élevés sur les places publiques; c'est là que les prières sont récitées par l'iman ou prêtre, aux heures déterminées. On y fait la conversation, et l'on y joue quelquefois avec des haricots, à un jeu qui ressemble aux échecs.

La journée finit, pour les Bornouens, au coucher du soleil. On ne sait ce que c'est que l'huile dans ce pays, et le savon est aussi un objet dont on manque. Un suc huileux, transsudant du tronc du *kadahniah* ou *mika dahniah*, arbre épineux, fournit aux Soudaniens les moyens de fabriquer un savon grossier, en mêlant cette substance avec de la graisse de bouvard et du trona; il ressemble au savon noir, et a une odeur agréable. Ce même arbre produit aussi une noix dont on extrait une huile plus pure, qui se brûle dans le Soudan, et dont les femmes s'oignent la tête et le corps; mais cet arbre ne se trouve pas au Bornou.

Les moutons ont du poil au lieu de laine, qui, par conséquent, manque dans le pays. Il vient de la Barbarie une petite quantité de cuivre et de laiton. Une grande marmite de cuivre se vend pour un

esclave; le laiton sert à faire les anneaux que les femmes portent aux jambes. Un petit bassin de cuivre étamé est un présent digne d'un sultan; il coûte au moins quatre ou cinq piastres ou un tobé. Le Bornou n'a pas de mines d'or, et ce métal n'y est pas apporté. De tous les marchands qui vont au Soudan, les Touaricks sont presque les seuls qui achètent ce métal. Le fer est fourni par les montagnes du Mandara; mais il est grossier, et n'est apporté qu'en petite quantité. Les *gobboks*, espèce de bandes de toile de coton, longues de trois pieds et larges de trois pouces, servent de monnaie courante; trois, quatre ou cinq, suivant leur degré de finesse, équivalent à un *rottala;* dix *rottala* valent une piastre.

Jusqu'en 1809, le Bornou a été une monarchie absolue et élective; quelquefois, le frère du sultan succédait, à l'exclusion du fils. Ahmed-Ali, dont les ancêtres avaient depuis long-temps exercé l'autorité souveraine, régnait, en 1808, et avait, depuis plusieurs années, la guerre avec les Felletahs. Les Felletahs, dont, pendant plus d'un demi-siècle, la puissance avait graduellement augmenté, s'étaient solidement établis dans le Soudan, et Bello, leur chef, dictait des lois à une population nombreuse et forte.

Peu de temps après la conquête du Bornou par les Felletahs, El-Kanêmy forma le projet de délivrer son pays de leur domination. Il alla chez les Kanembous, et les excita à se soulever et à l'aider, en leur racontant qu'une vision l'avait déterminé à tenter son entreprise. Il fit sa première campagne avec 400 hommes au plus; néanmoins, il défit une armée de 1,000 Felletahs, et poursuivit la victoire avec promptitude et résolution. En moins de dix mois, il avait été vainqueur dans quarante batailles. On lui offrit de le faire sultan; mais il refusa, et plaça sur le trône Mohammed, frère d'Ahmed, lui rendit hommage le premier, et insista pour que toute l'armée suivît son exemple. Il fit bâtir pour ce monarque le nouveau Birnie, ville où il réside aujourd'hui; s'établit à Angornou, qui en est éloigné de trois milles, et garda temporairement le pouvoir dictatorial. Peu de temps après, il leva le drapeau vert, l'étendard du prophète, et, de tous les titres, ne voulut accepter que celui de serviteur de Dieu. Après avoir débarrassé le pays, des Felletahs, il marcha pour punir toutes les nations qui les avaient aidés. Les esclaves qui furent le butin de ces guerres servirent à récompenser ses fidèles Kanembous et d'autres guerriers qui lui avaient donné des preuves de dévouement.

Les succès de la guerre firent renaître chez quelques Bornouens le goût des conquêtes. Auparavant, ils étaient humiliés et découragés; depuis, ils prirent des habitudes guerrières, et devinrent intrépides.

Depuis 1815, le scheik a fait une guerre acharnée et sanglante au sultan de Begharmi, qui règne sur un peuple puissant et belliqueux,

habitant un vaste pays au sud du Bornou, et sur la rive orientale du Shary. Le scheik a été généralement vainqueur. On dit qu'il a tué ou réduit en esclavage plus de 30,000 Begharmiens, détruit et brûlé plusieurs villes, et enlevé les troupeaux de ce pays.

Le dernier sultan de Bornou, qui accompagnait toujours le scheik dans ses campagnes, perdit la vie dans ces dernières guerres. On attribue sa mort à son extrême corpulence et à sa pesanteur. Le cheval qu'il monta refusa de marcher, quoiqu'il ne fût qu'à six cents pas des portes d'Angornou, et ce prince tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

Ibrahim, son frère, qui lui succéda, n'était âgé que de vingt-deux ans à l'époque où Clapperton était au Bornou. On a déjà vu que le sultan de Bornou n'est plus souverain que de nom. Sa cour est toujours nombreuse, et conserve la même étiquette; c'est le seul privilége qui reste au prince. Lorsqu'il donne audience, c'est assis dans une espèce de cage faite en bambou; il regarde à travers les barreaux les personnes qui se présentent, et qui ne peuvent approcher de sa personne qu'à une distance de cent pas.

De nos jours, il n'existe, dans l'Afrique centrale, qu'une puissance dont l'importance puisse soutenir la comparaison avec celle du scheik; c'est celle de Bello, chef des Felletahs. Le scheik de Bornou a fait tourner toutes ses victoires à l'avantage des hommes pour lesquels il les remportait, en s'occupant de leur faire mieux connaître leurs devoirs moraux et religieux. Ses sujets sont les Musulmans les plus rigides du pays des Nègres. Partout où s'étend le pouvoir d'El-Kanêmy, les Européens, et notamment les Anglais, sont sûrs de trouver hospitalité et accueil amical; les routes, autrefois infestées de voleurs, sont maintenant aussi sûres qu'en Angleterre. Quoique harassé par des guerres continuelles, le scheik n'ignore pas les bienfaits qu'un grand commerce procurerait à ses peuples, ni l'importance d'améliorer leur condition, en excitant chez eux le désir d'acquérir, par l'industrie et le négoce, des avantages plus durables et plus certains que ceux qui s'obtiennent par un système de guerre, de pillage et de destruction. Les marchands arabes ou maures, les seuls qui se soient jusqu'à présent aventurés dans le pays, sont encouragés et traités de la manière la plus libérale. Quelques-uns, après un séjour de moins de vingt ans à Kouka, sont retournés chez eux avec des fortunes de quinze et vingt mille piastres. Un commerçant plus intelligent aurait peut-être doublé cette somme, les marchandises avec lesquelles ils font leurs échanges étant généralement de fabrique européenne, et achetées à Tripoli, à un prix qui est de deux cent cinquante pour cent au-dessus du prix primitif.

Le produit de la vente des marchands maures est converti principalement en esclaves; mais le Bornou n'est guère que le marché ou

le rendez-vous des Kafilas venant du Soudan. Les marchands tripolitains et fezzaniens attendent les marchands d'esclaves du Soudan, pour tenter leur cupidité par les marchandises arrivées des pays du Nord. Mais déjà le désir d'échanger les productions de leur pays contre les marchandises des nations du nord, plus civilisées qu'eux, existe chez les Bornouens à un haut degré; on remarque chez eux du goût pour le luxe et l'envie d'imiter les étrangers qui visitent leur pays. Une partie de l'habillement d'un personnage se distingue toujours par quelque chose qui vient des pays étrangers, quand même ce ne serait qu'une bagatelle. Il est vrai que ces penchans ne sont pas encore entièrement développés; mais ils subsistent, et fournissent une preuve non équivoque d'une tendance à la civilisation et d'une forte inclination à entretenir un commerce avec les étrangers.

L'empressement avec lequel les gens de toutes les classes écoutaient les propositions des voyageurs anglais, d'établir une communication fréquente par le moyen des marchands européens, et la protection promise par le scheick à ceux qui arriveraient, partout où s'étend son pouvoir, fait concevoir l'espérance qu'il sera adopté bientôt quelque mesure pour diriger les travaux de plusieurs millions d'hommes vers un but plus conforme à l'esprit d'humanité du siècle où nous vivons, que la pratique d'un système de guerre, de pillage, qui a principalement pour fin de se procurer des esclaves, comme étant la marchandise la plus précieuse et de la défaite la plus facile, chaque fois qu'il arrive dans le Bornou des marchands venant du nord.

Suivant toutes les probabilités, les Nègres africains ne préfèrent pas ce mode d'échange à tout autre. Les paroles que le scheik adressa à Clapperton, en présence de tout son peuple, expriment bien les sentimens qui déjà ont pénétré son âme! « Vous dites la « vérité; nous sommes tous fils d'un même père! Vous dites aussi « que les fils d'Adam ne devraient pas se vendre les uns les autres, « et vous savez toutes choses! Dieu nous a donné à tous de grands « talens; mais que devons-nous faire? Les Arabes qui viennent ici « ne veulent que des esclaves; pourquoi ne nous envoyez-vous pas « vos marchands? Maintenant, vous nous connaissez; qu'ils amènent « leurs femmes avec eux, et vivent parmi nous; qu'ils nous enseignent ce dont vous m'avez si souvent parlé pour bâtir des maisons, « construire des canots et faire des fusées. »

Les marchandises en retour que les Européens obtiendraient d'abord ne suffiraient probablement pas pour employer des capitaux considérables; mais, chaque année, ce négoce s'améliorerait, et de grands profits compenseraient, en quelque sorte, ce qui aurait manqué. Les dents d'éléphant, les cornes de buffle, que l'on peut se procurer à très bas

prix, et en échange de marchandises anglaises, sont achetées très cher, même à Tripoli et dans tous les ports européens de la Méditerranée. La culture de l'indigo, qui croît sauvage dans les contrées centrales de l'Afrique, et est de très bonne qualité, pourrait y être étendue, de même que celle du séné. La civette y est à deux cent pour cent moins chère qu'à Tripoli.

Voici le prix, au Bornou, de quelques-unes des marchandises qui seraient les plus estimées en Europe : peaux d'autruche, trois à six piastres la pièce; dents d'éléphant, deux piastres le quintal; cuirs crus, deux piastres les cent peaux, etc.

[8]

Depuis que les voyageurs modernes anglais et français réussirent à pénétrer dans le cœur de l'Afrique septentrionale, bon nombre d'hypothèses ont disparu de la géographie, pour faire place à des faits incontestés. Les découvertes des frères Lander dans l'ouest de cette partie du monde, et leur navigation sur le Niger, ne laissent aucun doute sur la véritable issue de ce fleuve si mystérieux autrefois. Déjà le commerce des Anglais commence à pénétrer par cette voie dans l'intérieur de l'Afrique, et promet d'y répandre les lumières et la civilisation, en même temps qu'il ouvrira à la science de nouveaux et vastes champs à parcourir.

Dans son voyage au Bornou, par le nord de l'Afrique, le capitaine Clapperton s'était avancé, à l'ouest, jusqu'à Sackatou, capitale du sultan des Felletahs, à peu de distance du Niger; mais il ne vit pas cette fois le fleuve.

De retour en Angleterre, la soif des découvertes le poursuivant sans relâche, il entreprit, après quelques années (1825-27), pour le compte du gouvernement anglais, son second voyage en Afrique, dans le but d'explorer l'intérieur du Soudan.

Abordant à Badajry, sur les côtes du Bénin, il s'achemina avec sa troupe au nord-est; et, après un voyage de quatre mois environ, il rencontra, pour la première fois, le fleuve à Boussa, où avait péri, vingt ans auparavant, l'illustre Mungo-Park.

Il traversa, avant d'y arriver, le royaume de Yourriba et une partie du royaume de Borgou, dont fait partie la province de Boussa.

« La ville de Boussa est située, dit Clapperton, dans une île du Quouarra, par 10° 14' latitude nord et 6° 11' longitude est de Greenw. Elle est bâtie près du bras le plus occidental, que les naturels nomment le *Menai;* les deux autres bras ne portent pas d'autre nom que *Quouarra*. La largeur du Menai est à peu près de

60 pieds, sa profondeur de deux brasses; son cours est lent et tranquille; celui des deux autres bras est fort, et a beaucoup de remous et de tourbillons; en plusieurs endroits, les rochers se montrent au-dessus de l'eau. — Au-dessous de Boussa, le Niger a une chute de 3 à 4 pieds; ses eaux se précipitent avec fracas contre le pied d'un énorme rocher, qui s'élève à pic au-dessus du fleuve. »

C'est ici que Clapperton quitta le Niger pour se rendre auprès de Bello, sultan des Felletahs, qui lui avait témoigné beaucoup d'intérêt dans son premier voyage en Afrique, et qui s'était surtout montré très disposé à entamer des liaisons de commerce avec l'Angleterre. Il parcourut ainsi, en se dirigeant à l'est, une grande partie du Houssa (Voyez Note IV*), et mourut malheureusement à Sakatou, capitale des Felletahs. Son domestique Lander, le seul compagnon qui lui était resté, s'en retourna par le même chemin jusqu'à Kano. De là, il essaya de pénétrer par le sud, espérant de rencontrer le Niger, et de découvrir son embouchure; mais les indigènes le forcèrent bientôt de rebrousser chemin. Il revint en Angleterre par la même route qu'il avait suivie avec Clapperton, en allant à Boussa et à Kano. — Trois ans après, Richard Lander fut de nouveau envoyé par le gouvernement anglais dans l'intérieur de l'Afrique pour y découvrir l'issue du Niger.

Accompagné de son frère John Lander, il arriva une seconde fois à Boussa, au mois de juin 1830, par la même route qu'il avait suivie antérieurement (1).

Quoique moins scientifique que les relations du capitaine Clapperton, ce voyage des frères Lander est cependant du plus grand intérêt pour la géographie, à laquelle il a fait faire un très grand pas, en traçant, avec autant d'exactitude que le permettaient les circonstances, l'issue si long-temps discutée du Niger.

Arrivés à Boussa, les frères Lander remontèrent le fleuve jusqu'à Yaourie, qui est une ville considérable, située sur le Niger en droite ligne, au nord de Boussa. Ils mirent quatre jours pour y arriver. Sur tout cet espace, le fleuve est parsemé de rochers, d'écueils et d'îles, qui rendent la navigation pénible et dangereuse. Les canots ne se hasardent sur le fleuve que dans la saison humide; aussitôt la saison de la sécheresse venue, toute communication par eau cesse entièrement entre Boussa et les autres pays situés sur la rivière. Au-dessus de Yaourie, les rochers, dit-on, disparaissent entièrement, et le Niger ne forme qu'un seul canal uni et très favorable à la navigation.

D'Yaourie, les voyageurs s'en retournèrent de nouveau à Boussa, d'où ils continuèrent leur voyage sur le fleuve jusqu'à son embouchure dans le golfe de Bénin.

---

(1) Voy. le Journal de Lander, vol. I.

Les rives du fleuve, entre Yaourie et Boussa, sont basses. Des deux côtés, sont situés des villages qui sont habités en partie par les Combriens, peuplade abjecte et méprisée, que les Musulmans se croient en droit de piller partout où ils les rencontrent. Beaucoup de riverains regardent le Niger comme fétiche, et lui rendent une espèce de culte. Le roi de Boussa, avant de laisser partir Lander, consulta le *Beken rouah* (l'eau sombre ou l'eau noire, comme le Niger est partout emphatiquement appelé), pour savoir si l'issue du voyage des blancs serait heureuse; le fleuve ayant répondu favorablement, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter leur voyage.

Les rives du Niger, au-dessous de Boussa, et les îles que l'on remarque, sont fertiles, la plupart habitées et bien cultivées. Les rochers, qu'on aperçoit en beaucoup d'endroits à fleur d'eau, occasionent un bruissement qui avertit les bateliers du danger. A une distance de 40 à 50 *milles* de Boussa, le Niger forme plusieurs îles remarquables, entre autres une, vaste, riche et d'une beauté peu commune. Les indigènes l'appellent *Patashie*. Elle abonde en chevaux, ânes, bœufs, chèvres, moutons, etc., et produit une quantité prodigieuse de blé et d'ignames. Le sol y est si fertile, les habitans si industrieux, que l'on ne trouve pas un acre de terrain qui ne soit cultivé. Patashie est tributaire du roi de Wowou. A quelques milles au-dessous de Patashie, on rencontre trois îles à la file l'une de l'autre, et que l'on nomme collectivement *Raah*. Elles sont d'une fertilité extraordinaire, et, sur l'une d'elles, est située une grande ville marchande. Plus loin, est la ville de Lever, très populeuse, et habitée par des Nysséens. Les bords du fleuve s'élèvent ici d'environ quarante pieds au-dessus du niveau de l'eau, et sont à peu près perpendiculaires. La rivière, profonde et libre de tous récifs, se dirige presque droit au sud. Sa largeur varie de un à trois *milles*. *Bajiébo*, sur la rive droite du Niger, est une ville florissante, importante par son commerce, et l'une des cités les plus grandes et les plus populeuses que les voyageurs rencontrèrent sur leur route. Des échanges continuels se font ici entre les habitans des deux rives, et, à cet effet, un grand nombre de canots, d'une dimension considérable, vont et viennent incessamment d'un bord à l'autre.

Au-delà de Bajiébo, l'aspect du fleuve est généralement très pittoresque; ses bords, couverts de villes et de villages, sont fertiles et verdoyans. A 30 milles environ de Bajiébo, on passe en vue d'un double rang de montagnes rocheuses, dont l'un borde le fleuve. Les deux chaînes courent, du nord-est, presque directement au sud. Leur aspect est sauvage et triste. Des arbres affamés, rabougris, des buissons chétifs, aux feuilles grises et flétries, sortent des creux, des interstices des rochers, et pendent sur d'immenses précipices, dont ils cachent en partie les crêtes dentelées. A l'extrémité de la

première chaîne, le Niger forme encore une petite île, appelée *Madjie*, qui appartient aux Nyffèens. Le fleuve, se divisant, près de cette île, en trois canaux, dont le plus oriental paraît le plus sûr, prend son cours au sud-est, et côtoie, pendant plusieurs milles, une nouvelle chaîne de montagnes. Tout à coup, l'on se trouve en face d'un roc élevé et remarquable par sa forme, que les naturels appellent le mont *Késa* ou *Késy*. Il fait à lui seul une petite île, et n'a guère moins de 280 pieds de haut. Excessivement escarpé, et sortant brusquement de la rivière, son effet est prodigieux. Sa base est frangée d'arbres antiques, et ses flancs arides et escarpés se couvrent çà et là de quelques buissons rabougris (1). Le mont Késa est grandement vénéré par les naturels, et prête aux actions superstitieuses de ce peuple simple et crédule, aussi passionné du merveilleux que le vulgaire de tous les pays. Ils croient qu'un génie bienveillant fait de cette montagne sa demeure habituelle, dispensant autour de lui de bénignes et célestes influences. Ici, les affligés sont déchargés de leurs misères, les nécessiteux sont pourvus; les larmes se changent en sourire, le chagrin, la souffrance sont ignorés, l'austérité même s'y égaie, et les inquiétudes de l'avenir y font place aux jouissances du présent et à une insouciante gaieté. « Mais surtout, disent les naturels, c'est ici que le voyageur harassé trouve asile contre l'orage, repos pour ses membres fatigués, les délices de la sécurité et de l'abondance, et le sommeil et les rêves du bien-être ! Pour obtenir tout cela, il n'a qu'à faire connaître ses besoins et ses désirs à l'Esprit de la montagne; la réponse à ses supplications est instantanée. Il reçoit, de mains invisibles, la nourriture la plus exquise; et, quand sa vigueur est revenue, il peut en liberté continuer son voyage ou s'arrêter pour jouir quelque temps des bénédictions de l'Esprit du lieu ! »

Au-dessous du Késa, on rencontre, en naviguant sur le fleuve, l'île de *Bili*, remarquable par son opulence; et, 8 ou 18 milles plus loin, sur la rive gauche, la ville de *Rabba*, cité vaste et populeuse, habitée principalement par des Felletahs. En face est l'île de *Zangoshie*, où les frères Lander furent retenus quelque temps par la cupidité des chefs. Le fleuve en cet endroit a à peu près 2 milles de largeur; un peu plus loin, il change tout à coup de direction et tourne à l'est; sa largeur alors est de 4 milles au moins. Les bords du Niger, sur une étendue d'environ 100 milles anglais à partir de cette courbe, sont généralement très bas et marécageux. Le canot qui portait les frères Lander, franchit cet espace avec une rapidité extraordinaire. Durant un intervalle considérable, le Niger offrait

(1) Voy. le dessin dans le Voyage des frères Lander, II, p. 190.

un aspect magnifique, et semblait n'avoir guère moins de 8 milles de largeur. Les hippopotames qui sont très nombreux dans cette partie du fleuve mettent souvent les embarcations en danger; la chair de ces animaux sert en beaucoup d'endroits de nourriture aux riverains, qui l'estiment une grande friandise. Après avoir coulé à l'est, le fleuve reprend sa direction sud-est, et reçoit sur sa rive orientale un affluent assez considérable, appelé la *Coudounia*. La rive est, du côté du Nyffé, est haute et montagneuse, et l'on remarque sur les deux bords nombre de villages et beaucoup de cultures. — Un peu au-dessous du confluent de la Coudounia, on rencontre, sur la rive droite du Niger, la grande ville d'*Egga*, habitée en grande partie par des Nyfféens, mais payant un tribut aux Fellans ou Felletahs. Elle a environ 4 milles de long sur 2 de large. La ville est commerçante, et a un marché très important; les frères Lander y rencontrèrent entre autres des draps portugais, beaucoup de toiles du Nyffé, du trona, un grand nombre d'esclaves, des ornemens en cuivre, etc. Toutes ces marchandises sont apportées sur de grands canots, du port de Rabba. — Au-dessous d'Egga, les bords du fleuve n'offrent que des champs cultivés et l'aspect d'une fertilité extraordinaire; la nature semble avoir épanché ici ses faveurs avec plus de prodigalité que partout ailleurs. La rivière décrit plusieurs sinuosités, se dirigeant tantôt au sud, tantôt au sud-est. Elle est parsemée d'îles toutes cultivées et habitées. Le courant très rapide est à peu près de 4 à 5 milles à l'heure. Le territoire du Nyffé finit à Egga, et avec lui l'influence des Fellans. — *Kacunda*, capitale d'un état indépendant du même nom, est située sur la même rive qu'Egga, à une journée de distance environ de cette dernière ville. Les habitans sont, comme à Egga et dans beaucoup d'autres villes du Niger, en partie mulsumans, en partie païens, et ont tous un grand respect pour les blancs, qu'ils croient des êtres supérieurs à eux. Immédiatement au-dessous de Kacunda, le fleuve coule droit au sud, entre d'assez hautes collines. Après avoir navigué une demi-journée à peu près, les voyageurs se trouvèrent en face d'une rivière considérable venant de l'est se jeter dans le Niger. A son embouchure, elle paraissait avoir de 3 à 4 milles de large, et sur l'une de ses rives l'on voyait s'étendre une grande ville dont une partie fait face à la rivière, et l'autre à la Quorra. Les voyageurs conclurent que la rivière devait être la *Tshadda*, et que la grande ville assise à son embouchure était *Cuttumcurraft* dont on leur avait parlé à Kacunda. Au-dessous de ce confluent, le Niger, dégagé des îles et des marais qui le bordent habituellement, promène ses eaux claires entre des rives boisées et souvent très élevées. Des deux côtés du fleuve, on voit s'élever des rangées de montagnes et de collines qui s'étendent aussi loin que l'œil peut les suivre. — *Bocqua* est une ville assez remarquable sur la

rive droite du fleuve, à une demi-journée environ de l'embouchure de la Tshadda. Un peu plus loin, on rencontre une autre ville appelée *Atta*. Elle est bâtie tout au bord du fleuve, du côté sud-est, dans une situation élevée, et paraît d'une prodigieuse étendue. De Bocqua, la rivière coule dans une vallée entre des montagnes d'une hauteur considérable; son cours jusqu'à Atta est sud-ouest et sinueux. Au-dessous d'Atta, près du village d'Abbazacca, le Niger détache un bras au sud-est qui probablement le rejoint de nouveau dans son cours ultérieur. *Damuggou* et *Kirri* sont deux villes où il se tient des marchés. Près de cette dernière, les frères Lander furent attaqués par une flotte nègre et perdirent leur boussole et beaucoup d'autres effets. Le Niger qui, jusqu'à Kirri, coulait au sud-ouest, prend ici une direction sud; cette ville est située à peu près au 6° 40' lat. nord et au 5° 20' long. est de Paris.—Après avoir navigué quelque temps entre des rives marécageuses, nos voyageurs se trouvèrent tout à coup sur une immense nappe d'eau, une espèce de lac placé à l'ouverture d'une forte rivière qui coule à l'ouest et forme un bras considérable du Niger. Une autre branche, partant du même point, descendait au sud-est. Les rives du fleuve depuis Kirri, ainsi que les bords du lac, sont généralement bas et couverts de palmiers. Çà et là on aperçoit quelques villages presque entièrement cachés dans les joncs.

La ville d'*Eboé*, capitale d'un royaume réputé très puissant, est située au-dessous du lac, sur la rive droite du fleuve. Lander vit dans le port de cette ville plusieurs centaines de bateaux dont quelques-uns d'une largeur très considérable; tous étaient fournis de huttes offrant des habitations commodes à un grand nombre de naturels qui y demeurent constamment. Une de ces barques faite d'un seul tronc d'arbre contient jusqu'à soixante-dix personnes. Les habitans d'Eboé commercent avec les navires européens de la côte, auxquels ils fournissent des esclaves et surtout de l'huile de palmier, qui passe pour la plus exquise des bords du Niger. A partir d'Eboé, commence le Delta du Niger. Avant d'atteindre la mer, le fleuve détache plusieurs bras considérables dont l'issue nous est encore inconnue. Le plus remarquable est, selon toute apparence, celui que suivirent les frères Lander, et que les marins européens appellent *Nun*. Sa direction est au sud-ouest. Ses bords depuis Eboé sont en grande partie inondés et couverts de joncs. Le Nun s'embouche dans la mer près du 4° long. est de Paris, et à peu près par 4° 20' lat. nord. A son embouchure est une barre dont le passage est très difficile; elle s'étend à quatre ou cinq milles de la rivière, dans une direction sud, et n'a pu être entièrement explorée jusqu'aujourd'hui. Les mois de décembre et de janvier seraient,

suivant l'opinion de Lander, l'époque la plus sûre pour entrer dans la rivière, les pluies étant finies dans l'intérieur, et la surabondance d'eau en grande partie écoulée.

Après ces découvertes importantes, le Niger ne doit plus être considéré comme un fleuve inconnu et mystérieux : tout son cours, à l'exception de son berceau, qu'aucun Européen n'a encore vu, a été exploré. Si sa nature et ses bords n'ont pas toujours été décrits avec autant de perfection et d'exactitude qu'en a mis l'illustre Mungo-Park dans ses descriptions du Joliba, du moins n'avons-nous plus aucun doute sur son issue, sa direction et les pays qu'il arrose. L'espace entre Silla et Boussa avait été exploré par Mungo-Park, mais il ne nous est parvenu aucuns détails de ce voyage, les papiers de l'infortuné voyageur n'ayant encore pu être retrouvés, malgré tous les efforts des voyageurs qui ont visité les bords du Niger après lui.

Cette même portion du Niger ou Joliba a été vue depuis, et en grande partie explorée par M. Caillié voyageur français.

M. Caillié, venant de la Sénégambie et du Bambarra, passa le Dhioliba près de Cougalia, village situé à quelques milles anglais de distance de Jenné. Il en estime la largeur à 500 pieds; sa vitesse est d'un nœud et demi par heure. Le bras qui sort du Niger, près de Ségo, le regagne de nouveau à Isaca, village situé au-dessous de Jenné. C'est dans cette grande île qu'est située celle de Jenné, enfermée par un bras secondaire du fleuve, sur lequel est bâtie la ville du même nom, qu'on estime à 10 milles anglais de distance du Dhioliba.

Caillié parcourut, sur le Niger, tout l'espace entre Jenné et Timbouctou. Les rives du fleuve sont généralement très basses et découvertes. On passe devant un grand nombre de villages qui ont à peu près la même apparence. Le bras de Ségo, qui vient de l'ouest, est très large et paraît navigable pour de grandes embarcations; son cours est très lent, et ses eaux paraissent dormantes. Les pirogues sur lesquelles on fait le trajet de Jenné à Timbouctou sont très grandes, mais peu solides. Elles servent à entretenir un commerce tellement actif sur tout le fleuve, que souvent les flottilles sont composées de soixante à quatre-vingts embarcations, toutes richement chargées de divers produits. Une embarcation du port, de 60 à 80 tonneaux, a environ 90 à 100 pieds de long, 12 à 14 de large au milieu, et 6 à 7 pieds de cale. Leur équipage se compose de 16 à 18 mariniers, deux hommes pour gouverner, et un patron qui tient lieu de capitaine. La principale direction du fleuve, entre Jenné et Timbouctou, est au nord.

Avant d'arriver à Timbouctou, Caillié traversa le lac Débo (qui est sans doute le *Dibbie* de Mungo-Park). Ses eaux sont claires, et le courant qui le traverse presque insensible. On voit la terre de tous

les côtés du lac, excepté à l'ouest, où il se déploie comme une mer intérieure. En suivant la côte nord, dirigée à peu près à l'ouest-nord-ouest, dans une longueur de 15 milles, on laisse, à gauche, une langue de terre plate qui avance dans le sud de plusieurs milles, et divise ainsi le lac en deux, l'un supérieur, l'autre inférieur. Celui que suivent les embarcations est le plus grand. Il renferme plusieurs îles, et est entouré d'une infinité de grands marais. Arrivés au milieu du lac, les mariniers tirent des coups de fusils pour saluer ce lac majestueux, et tout l'équipage pousse des cris de joie.

Au-dessous du lac, on entre dans le domaine des pillards Sorgous ou Touariks, qui parcourent les bords du Niger jusqu'au-delà de Timbouctou, prélevant des impôts sur toutes les embarcations. Les bords du fleuve sont ici en grande partie arides et marécageux, et les riverains se procurent leurs denrées du marché de Jenné. Çà et là, on aperçoit des traces d'éléphans. Le nénuphar (*nymphea cærulea*) croît beaucoup dans ces terrains humides, et est d'une grande ressource aux habitans des bords du fleuve. Le volume d'eau du Niger, sur tout cet espace, est très considérable. « Le Sénégal, dit Caillié, n'est qu'une rivière très ordinaire en comparaison de ce fleuve immense. »

(Voy. Caillié, *Voyage au Timbouctou*.)

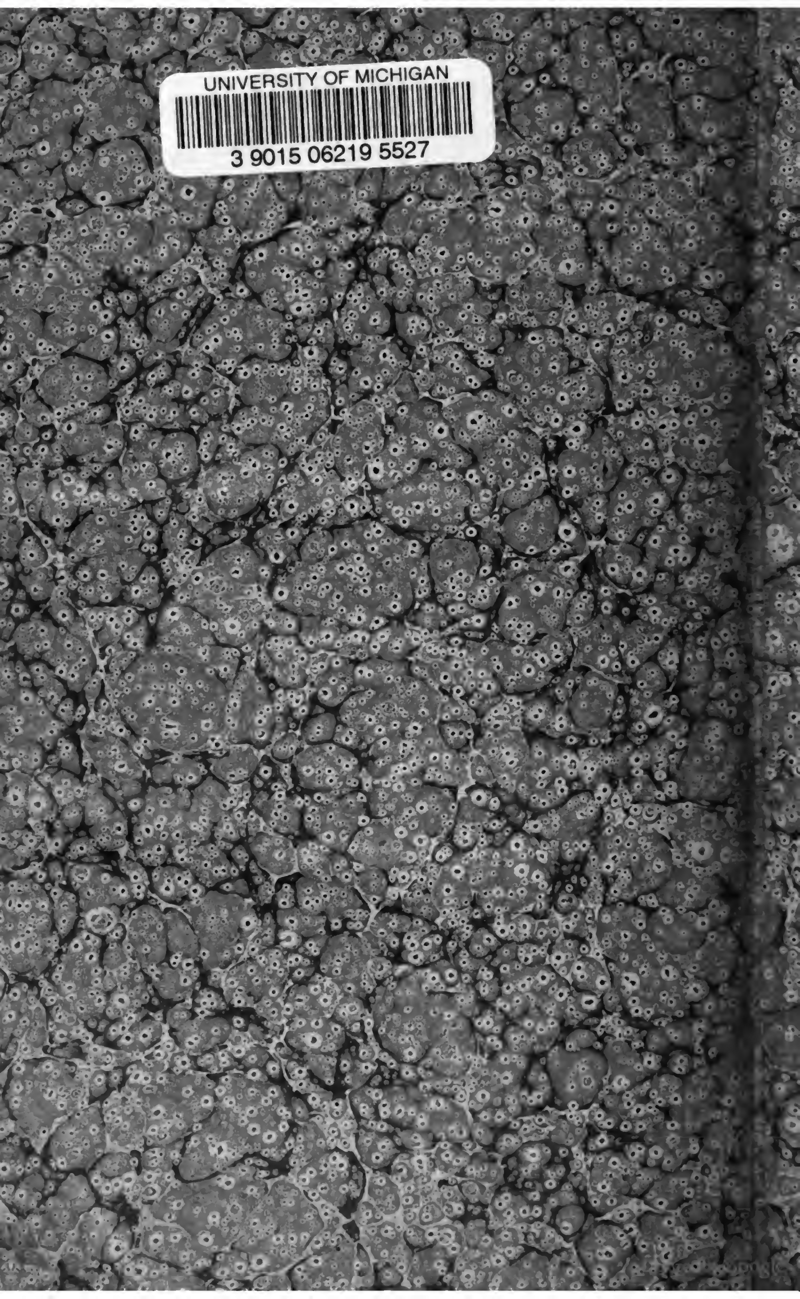
FIN DES NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 16, lig. 26 : *placés*, lisez : *plongés*.
Page 281, lig. 16 : *au-dessus*, lisez : *au-dessous*.
Page 432, lig. 8 : *indirectement*, lisez : *directement*.
Page 460, lig. 25 : *à l'est*, lisez : *à l'ouest*.
Page 462, lig. 8 : 14,000, lisez : 24,000.
Page 472, lig. 16 : *long. nord*, lisez : *long. est*.
Page 487, lig. 2 : *plumes*, lisez : *plumets*.
Page 489, lig. 18 : *les emites*, lisez : *les ermites*.
Page 503, lig. 8, 10, 12 et 14 : *lat. sud*, lisez : *long. est*.
Page 527, lig. 29 : *a renoncé*, lisez : *a recouvré*.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

